00037085

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 26 June, 2018

MÉMOIRES SECRETS

SUR

LA RUSSIE.

TOME PREMIER.

00037085

MÉMOIRES SECRETS
SUR
LA RUSSIE,
ET PARTICULIÉREMENT SUR LA FIN
DU REGNE DE CATHERINE II
ET LE COMMENCEMENT DE CELUI DE
PAUL I.

Formant un tableau des mœurs de St. Pétersbourg à la fin du XVIII.e siècle.

Et contenant nombre d'anecdotes recueillies pendant un séjour de dix années,

Sur les projets de Catherine à l'égard de son fils, les bizarreries de ce dernier, le mariage manqué de la grande-duchesse ALEXANDRA avec le roi de Suède, et le caractère des principaux personnages de cette cour, et nommément de SOUVOROW.

Suivies de remarques sur l'éducation des grands seigneurs, les mœurs des femmes, et la religion du peuple.

TOME PREMIER.

VOL 1
UU. G. 7
B. 2522

AMSTERDAM.

1800.

37085

MÉMOIRES SECRETS SUR LA RUSSIE.

PRÉFACE.

Ce n'est point un voyage que j'écris, mais le résultat d'un long séjour en Russie. Qu'on ne cherche donc point, dans cet ouvrage, des descriptions géographiques plus ou moins exactes et déjà mille fois répétées, ni des aventures de route et d'hôtellerie. Mon but est de

livrer au public des remarques et des anecdotes plus intéressantes sur un pays et sur une nation qui méritent d'être bien connus, et qui sont dignes d'un meilleur gouvernement. Je veux communiquer au philosophe et au moraliste mes observations sur cet empire immense, en prenant pour centre la cour où je me trouvois, et pour époque principale la mort de Catherine et l'avénement de son fils. J'espère laisser à l'historien quelques matériaux sur le règne le plus brillant des derniers siècles, et sur le caractère de la femme la plus puissante et la plus célèbre, qui ait occupé un trône depuis Sémiramis.

Ce que je dirai de l'homme bizarre qui lui a succédé, et des personnages qui ont figuré ou figurent encore sur les

marches de ce même trône, ne sera sûrement pas la partie la moins piquante de ces Mémoires. Je n'écris que ce que j'ai vu, entendu, senti ou éprouvé moi-même : et, si la vérité porte un caractère inimitable, j'ose croire qu'on la reconnoîtra dans mon ouvrage (a).

Annonçant un tel projet, il est bien juste de déterminer la confiance que l'on doit m'accorder : je ne puis mieux y parvenir, qu'en mettant le lecteur à même de juger si j'ai été dans le cas de recueillir des faits, et de consigner des observations qui la méritent. En faisant la connoissance de l'auteur, il pourra mieux apprécier l'ouvrage : il verra si j'ai pu savoir

(a) Ce que je rapporterai de postérieur à mon expulsion de Russie, ne peut avoir la même authenticité ; mais j'ai lieu de le croire tout aussi vrai.

assez pour dire autant, et quelquefois si peu.

J'ai déjà publié quelques petits ouvrages, où je ne me suis pas nommé, parce qu'ils étaient purement littéraires, et n'intéressoient que ma vanité. Mais aujourd'hui que j'ose parler, avec hardiesse et franchise, d'une grande nation, d'une cour pompeuse, d'une souveraine presque déifiée, et sur-tout d'un tyran aussi vindicatif que puissant, je me ferai connoître. Je prétends écrire des mémoires utiles, et non une satyre ou un panégyrique (1) : je dois compte des choses que je dis et des jugemens que je porte, aussi bien que de l'influence que

(1) En sollicitant l'indulgence pour les irrégularités et les incorrections d'un style, qu'on trouvera peut-être hérissé de germanismes et de slavicismes, mais bien

cela peut avoir. N'en lisez pas davantage, ô vous qui ne voulez voir autour du trône des tzars que des esclaves et des adorateurs ! baissez votre front servile, et fermez ce livre : il y a des vérités.

La proscription, dont j'ai été victime en Russie, ne m'a point inspiré ces mémoires; mais c'est peut-être l'indignation qui me donne le courage de les publier : on verra d'ailleurs que mes parens et mes amis de Russie m'ont sommé de le faire, au nom de l'honneur et pour ma justification. Eh ! n'est-ce point à l'indignation à révéler ce qu'une coupable reconnois-

---

passionnables à un Français expatrié dès l'enfance, je n'en demande point pour plusieurs particularités qui semblent indifférentes. On sentira bientôt qu'en ambitionnant d'intéresser mes compatriotes, mon but est aussi d'écrire pour les Russes qui me liront un jour, à ce que j'espère, et qui me comprendront.

sance peut engager à taire ? Il ne faut pas moins que le plus juste ressentiment pour m'enhardir à parler, comme je le ferai, des derniers événemens qu'a vus la Russie, tandis que j'erre encore sans patrie et sans asile. Les despotes ont les oreilles aussi longues que les bras : je sais et j'éprouve qu'ils entendent et atteignent de loin ; n'importe ! j'aurai dit. Ils peuvent enchaîner et faire mourir : moi, je puis penser et écrire. Je tâcherai d'user de ce droit innocent, avec plus de modération qu'ils n'exercent leur puissance.

J'avois, dès long-tems, commencé ces notes dans le palais des tzars, et à une époque où des sentimens moins exaspérés m'animoient. Je rassemblois en silence des matériaux informes, que j'espérois emporter un jour ; mais la catastrophe

qui m'attendoit m'a, comme on le verra, contraint de les jeter au feu ; il ne m'en reste que quelques fragmens que j'avois eu occasion de laisser en Allemagne. La vérité ne souffrira point de cet inconvénient ; mais le nombre des faits et des anecdotes en sera de beaucoup diminué, et l'ouvrage en deviendra peut-être moins piquant : je ne pourrai même plus lui donner la forme régulière de mon premier plan ; il s'y trouveroit des lacunes que je ne suis plus à portée de remplir, car ma foible mémoire est en ce moment la seule ressource qui me reste à cet égard.

On a, dans ces derniers tems, beaucoup écrit sur la Russie : les Français l'ont fait très-superficiellement : les Anglais, ces voyageurs qui notent tout ce qui se trouve sur leur chemin ; et les

Allemands, en flagorneurs (1). Je me sens moi-même, je l'avoue, une grande prévention en faveur des Russes; elle m'est inspirée par leurs bonnes qualités, par l'hospitalité, l'estime et l'amitié, qu'ils m'ont accordées pendant dix ans: mais celle que j'ai contre leur gouvernement me servira à la balancer; elle est fondée sur les horreurs que j'ai vues ou éprouvées.

J'espère donc garder un juste équilibre entre la reconnoissance que je dois à la nation, et l'indignation que je dois à son gouvernement; entre l'admiration qu'imposent des faits éclatans, et le mépris qu'inspirent ceux qui prétendent [illegible]

(1) Il faut en excepter les observations du comte Sternberg, et quelques bons ouvrages postérieurs, qui viennent d'éclairer l'Allemagne.

cueillir la gloire. Au reste, la différence de ces sentimens n'influera jamais sur le fond des choses : on la reconnoîtra, tout au plus, à une épithète plus douce ou plus amère échappée à mon cœur.

Je n'imiterai point ces écrivains, qui, sous prétexte de livrer des mémoires et des anecdotes sur un pays qu'ils ont parcouru, s'immiscent dans les affaires particulières, et dévoilent des scènes de famille peu intéressantes pour l'étranger. C'est bien mal reconnoître l'hospitalité dont on a joui dans un empire, que d'en dénigrer les habitans. D'après ces principes, je m'abstiendrai de toucher aux détails quelquefois bien piquans de l'intérieur de plusieurs maisons, où l'on retrouve des mœurs et des pratiques d'un autre monde et d'un autre siècle ; mais

je déclare que je regarde les mœurs, les actions, la réputation de tout homme public, comme appartenans au public. A quel autre tribunal peut-on les traduire, ces hommes en place, qui ne respectent rien que leur tyran, qui croient pouvoir impunément afficher les vices et braver leurs contemporains : ces hommes puissans qu'on n'ose nommer qu'au milieu des circonlocutions les plus fades et les plus adulatrices? Ils ressemblent à ces drogues d'apothicaire qui font horreur à nu, et qu'on ne peut présenter qu'enveloppées dans l'or ou l'argent.

Loin de moi donc cette lâche circonspection qui m'empêcheroit de parler des tyrans pendant leur vie ! cette vie est tout pour eux ; en est-il une seconde pour les méchans ? est-il une postérité pour les

lâches ? Après moi le déluge, disent-ils : que la haine et l'exécration marchent au moins à côté d'eux ! Voilà les personnages que je m'efforcerai de traîner et d'immoler sur l'autel de la raison. Puissent les traits, dont j'ose les peindre dans mon asile, les atteindre et les confondre ! Je croirai d'ailleurs bien mériter de la nation russe, en usant de ma liberté pour la venger autant que je puis ; en ayant le courage de publier ce que les honnêtes gens pensent, et en livrant à l'indignation de l'Europe, ceux qui sont les fléaux et la honte de l'humanité.

Au surplus, ce n'est point par mon nom seul que je prétends me faire connoître, mais par la partie de mon histoire relative à ces mémoires. Qu'apprendroit mon nom à ceux qui ne me

connoissent point ? Les autres sauront bien me deviner à mon récit ; et ce sont eux que je prends à témoins de sa véracité.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Nous sommes fâchés que des considérations de la dernière importance et des circonstances extraordinaires nous forcent à renvoyer à une autre place le récit intéressant qui suivoit cette introduction. En le lisant on se seroit convaincu que les différens postes que l'auteur de ces mémoires a occupés en Russie, ses relations intimes avec tout ce qu'il y a de grand et d'influant à la cour de Saint-Pétersbourg, le tems enfin de son séjour au milieu de cette cour, donnent à son ouvroge toute l'authenticité que le lecteur le plus sévère pourroit désirer. Le lecteur auroit appris à connoître le caractère, les principes et la vie de l'écrivain; et cette connoissance lui auroit garanti sa véracité. Au reste, il nous semble que la lecture seule de ces mémoires

suffit pour se convaincre de leur exactitude : nous croyons, comme l'auteur, que dans chaque ligne qu'il a tracée, on reconnoîtra les traits inimitables de la vérité.

Le public ne sera pourtant pas privé d'une partie aussi essentielle de cet ouvrage : nous la lui donnerons dans un troisième volume, avec la suite de ces mémoires, qui sera d'autant plus piquante, qu'un ami qui jouit de la réputation d'un homme très-probe, fournira pour ce supplément, des matériaux qui contiennent un grand nombre de faits historiques, politiques et militaires, en partie très-récents, et dont l'auteur ne pouvoit pas avoir connoissance, ayant quitté la Russie en 1797. *Nous espérons que les circonstances nous permettront bientôt de satisfaire à la juste impatience du public, par la publication de ce supplément.*

Paris, 1799.

SÉJOUR DU ROI DE SUÈDE
A PÉTERSBOURG.

Détails et anecdotes concernant son mariage projeté avec la grande-duchesse Alexandrine. Son portrait : celui de cette jeune princesse. Remarques sur ce mariage manqué. Les princesses d'Allemagne mandées en Russie. Mariages des grands-ducs ; et détails sur leurs épouses, et la pompe de la cour à cette époque.

LA paix de Véréla ayant réconcilié Catherine et Gustave, on vit bientôt régner entre eux des procédés et des attentions qui contrastoient singulièrement avec la haine, l'acharnement et les invectives, qu'ils s'étoient prodigués pendant la guerre. Les officiers des deux nations s'empressèrent également de se témoi-

gner l'estime qu'ils s'étoient mutuellement inspirée; car, à l'exception des *Cosaqueries* de Denisow (1), cette guerre différa, dans sa conduite, de celles que les Russes ont coutume de faire. Ils trouvèrent dans les Suédois des ennemis dont l'urbanité égaloit la valeur; et le Russe bien élevé, se piquant de ces qualités lui-même, les distingue dans les autres.

Le comte Stackelberg, célèbre par son ambassade ou plutôt par son règne en Pologne, fut envoyé en Suède; et Catherine, qui ne put vivre en paix avec ses voisins qu'autant qu'ils lui furent soumis ou dévoués, chercha de nouveaux moyens pour y rétablir une

(1) Général cosaque, qui se distingua par sa barbarie et ses dévastations dans la guerre de Finlande: c'est lui, ou son neveu, qui commande aujourd'hui le corps des Cosaques du Don qui marche en Allemagne; il est ignorant, mais guerrier et joueur déterminé.

influence, que les talens et la fermeté de Gustave avoient détruite. Marier une des jeunes grandes-duchesses au prince royal, devint dès-lors son projet favori : on prétend même que cette alliance faisoit une clause secrète des articles de paix. Ce qu'il y a de certain, c'est que la grande-duchesse Alexandrine étoit élevée et grandissoit dans l'espérance d'être un jour reine de Suède : tout ce qui l'environnoit la confirmoit dans cette idée, et l'entretenoit des agrémens et des qualités précoces du jeune Gustave. L'impératrice même lui en parloit souvent en riant. Un jour, elle ouvrit un portefeuille où se trouvoient les portraits de plusieurs princes à marier, et la pressa de désigner celui qu'elle choisiroit pour mari : la petite, en rougissant, montra celui dont on lui avoit raconté tant de jolies choses, et qui étoit déjà l'amant de son imagination naissante. La bonne grand'mère, ne faisant pas attention que sa petite-fille

savoit lire, et avoit reconnu le prince de Suède à son nom mis au bas du portrait, se persuada que c'étoit un coup de sympathie qui avoit décidé en sa faveur, et suivit son projet avec un nouveau plaisir.

Il est certain que plusieurs personnes, qui approchoient le jeune Gustave, cherchoient à faire naître les mêmes sentimens dans son cœur; mais je ne sais si le roi son père, si entier et si despote lui-même, eût enfin consenti à cette alliance, aussi sortable entre les deux jeunes amans qu'elle l'est peu entre les deux etats. Quoiqu'il en soit, la mort funeste et subite de Gustave renversa les plans de Catherine. Ils n'étoient rien moins que de l'envoyer, à la tête de ses Suédois, jouer en France le rôle qu'avoient jadis joué en Allemage et en Pologne Gustave Adolphe et Charles XII, dans l'espérance qu'il y trouveroit la même fin; tandis qu'elle se prepareroit à jouer en Suède celui de régente c[illegible]

roi mineur et orphelin, qu'elle auroit pris avec son royaume sous sa garde maternelle.

Mais le duc de Sudermanie, ayant saisi les rênes de l'état pendant la minorité de son neveu, se montra directement opposé au système russe. Moins galant chevalier que son frère, il ne se trouvoit pas disposé à sacrifier son pays pour les dames : il rendoit à Catherine la haine qu'elle avoit conçue pour lui pendant la guerre, lorsque le bruit de ses canonnades avoit retenti jusqu'au milieu du palais des tzars. Cette guerre maritime, qu'il avoit d'ailleurs assez malheureusement faite, l'avoit aigri contre les Russes; et il n'ignoroit pas les invectives et le ridicule dont on s'efforçoit de le couvrir à la cour de Pétersbourg : on joua même à l'Hermitage des comédies où il étoit bafoué.

La corruption la plus vile, les intrigues les plus lâches et les plus indignes, furent alors employées contre lui. L'Europe vit

encore, avec une nouvelle horreur, celle qui prétendoit être une image de Dieu adorée sur un trône, fomenter elle-même la révolte dans un royaume, acheter des traître, et.... payer des assassins. Perdre le régent, lui substituer un conseil de ses créatures, attacher à son char la Suède à côté de la Pologne, voilà le but qu'elle se proposoit et qu'elle s'efforçoit d'atteindre par tous les moyens imaginables. Stackelberg, dont l'esprit et l'urbanité avoient charmé le roi (1), et qui, selon ses expressions, trouvoit dans ce prince *un vrai*

(1) De tous les ministres employés par Catherine le comte Stackelberg est celui qui a le plus d'esprit et le plus de hauteur; il la déploya sur-tout en Pologne. M. de Thugut y ayant été envoyé par l'empereur, fut, le jour de son audience chez le Prince Poniatowski, introduit dans un sallon où, voyant un homme gravement assis, entouré de seigneurs polonais respectueusement debout devant lui, il le prit pour le roi, et commença son compliment: c'étoit Stackelberg, qui ne s'empressa pas de le tirer d'erreur. Thugut, instruit de la mépris, en fut honteux et piqué. Le soir, faisant sa partie avec le

et digne chevalier de son immortelle souveraine, demandoit son rappel. Sa hauteur ne pouvoit s'abaisser à jouer un rôle assez insignifiant chez le régent d'un jeune roi de Suède, après avoir été lui-même si long-tems régent d'un vieux roi de Pologne. M. de Romanzow, frère de celui qu'on a connu et estimé en Allemagne, lui succéda; mais, malgré tout son esprit, ses instructions

---

roi et Stackelberg, il joue une carte en disant: *roi de trèfle!* vous vous trompez, lui dit-on, *c'est le valet*. L'autrichien, feignant de s'être mépris, s'écria en se frappant le front: Ah, sire, pardon! c'est la seconde fois qu'il m'arrive aujourd'hui de prendre un valet pour un roi. Stackelberg, quelque prompt qu'il soit à la saillie, ne put que se mordre les lèvres. A son retour de Suède, il traîna sa vie dans les antichambres de Zoubow; mais il fut toujours des petites sociétés de Catherine, et réduit à l'amuser après l'avoir servie. Sa plus grande humiliation fut sans doute de se voir nommé par Paul chambellan de service auprès de ce même roi de Pologne qui avoit souvent fait antichambre dans son hôtel à Varsovie. Et cette malice de l'empereur a quelque chose de fin et de noblé qui lui fait honneur.

étoient trop perfides et trop épineuses pour qu'il pût s'acquérir en Suède la même considération : les complots, les trames, dont se plaignit le régent, exigerent bientôt son rappel. Qui n'a pas été scandalisé de l'impudeur avec laquelle Armfeld fut suscité, protégé, défendu par la Russie, malgré les preuves authentiques de ses attentats, malgré les réclamations les plus fortes ? Dans le tems même que tous les rois de l'Europe sembloient faire en commun la chasse, et poursuivre de concert tout homme atteint d'un seul soupçon de rébellion, un régent de Suède réclamoit vainement, de cour en cour, un homme qui avoit conspiré contre sa vie, et contre le gouvernement de son pays qu'il vouloit vendre et livrer à une puissance étrangère. De cour en cour, ses réclamations étoient éludées d'une manière dérisoire ; et Armfeld vint enfin les braver en Russie, où il fut reçu, pensionné ; et

où il se trouvoit en même-tems que le roi et le régent (1).

Je ne suivrai point, dans toutes ses ramifications, ce complot qui a si longtems travaillé la cour de Suède; je ne nommerai pas tous les agens chargés de le continuer: mais Catherine ne renonçoit point à y dominer, à y jouer la protectrice du jeune roi, et à faire envisager le régent comme un tyran qui abusoit de la minorité de son neveu, ou comme un jacobin qui vouloit imiter le duc d'Orléans. Elle faisoit même inviter le roi à venir se mettre sous sa protection, ou au moins à faire un voyage auprès d'elle: tout fut mis en usage pour l'attirer à Pétersbourg sans son oncle. Il est surprenant que le régent n'ait pas été poussé à bout: on avoit trouvé dans les papiers des complices d'Armfeld, plusieurs pièces qui auroient avili Cathe-

(1) Il se trouvoit en 1798 à Carlsbad, accablé d'infirmités et du mépris de tout ce qui le connoissoit.

rine aux yeux de l'Europe entière ; il ne les fit point publier : fut-ce par crainte, foiblesse, ou modération ?

Cependant il étoit sur le point de s'allier avec la France, qui restera la plus utile alliée de la Suède, aussi long-tems qu'une politique atroce, une ambition démesurée, et des gouvernemens sans principes, ne permettront pas à une puissance de voir ses meilleurs amis dans ses plus proches voisins. Avant cette époque heureuse et reculée, les passions personnelles, ou les intérêts passagers qui pourront unir la Suède à la Russie, seront toujours funestes à la première : sous la main usurpatrice de sa puissante ennemie, rien ne peut garantir son existence que la France, la Prusse et la Turquie.

Pour anéantir dans leur source les espérances de Catherine, le régent fit une autre démarche plus sensible encore. Il demanda en mariage pour son jeune

pupille une princesse de Mecklenbourg, qui lui fut fiancée solemnellement; et il fit notifier cette alliance à toutes les cours. Le comte Schwérin qui avoit déjà été en Russie, où sa figure lui avoit fait beaucoup d'*amies*, fut dépêché à Pétersbourg avec la même commission, mais il trouva à Wibourg un ordre de l'impératrice qui lui défendoit de se présenter devant elle : conduite certes bien étrange, et où se montre plutôt le dépit d'une femme piquée que la réserve d'une *souveraine*. Quoi ! parce que le roi de Suède en épouse une autre que sa petite-fille, elle n'en veut pas recevoir la notification, selon l'usage établi ! c'est tout ce qu'auroit pu se permettre une amante trahie qui n'auroit eu ni décence, ni véritable fierté. Le respect qu'elle se devoit à elle-même, à son sexe, et surtout à sa charmante petite-fille, auroit bien dû lui sauver au moins l'éclat de ce dépit humiliant. Elle cessoit de jouer

en ce moment le rôle de la *grande Catherine* (4).

Pour motiver cette démarche aussi offensante que peu délicate, elle fit remettre au régent, par son chargé d'affaires ou plutôt d'intrigues à Stokholm, cette note étonnante qu'on a lue dans quelques papiers publics, où elle fait au duc de Sudermanie non-seulement un crime de *lèze-majesté tzarienne* des relations qu'il entretient avec la France, mais où elle semble encore insinuer qu'il a été d'intelligence avec les assassins du roi son frère, dont elle s'attribue la vengeance. Le dépit de Catherine, et la déraison de ses ministres, allèrent plus loin. Tout annonçoit qu'on alloit traiter le roi de Suède en Sganarelle, et le forcer, à coups de canon, de rompre ses engagemens avec la princesse de Mecklenbourg, et d'épou-

(1) Les Russes ont aggrandi jusqu'à son nom : ils l'ont fait dans leur langue, Yékatarina ; ce qu'on ne peut rendre que par Archi-Catherine.

ser la grande-duchesse Alexandrine (1). Cette aimable princesse méritoit bien plutôt qu'un jeune prince se battît pour l'obtenir que pour la refuser. Aussi répandoit-on que le roi en était déjà épris ; que son oncle lui faisoit violence ; et qu'il n'aspiroit qu'à éluder son mariage avec la princesse de Mecklenbourg, afin de se déclarer, à sa majorité, en faveur de son autre prétendante.

Il n'est pas douteux que plusieurs Suédois, gagnés par les promesses de Catherine, et par celles qu'ils se faisoient

---

(1) On fit alors, avec beaucoup de bruit et d'apparat, mettre quelques planches sur la glace de la Néva, (assez forte en ce moment pour supporter des tours), afin, disoit-on, de faciliter le passage de l'artillerie qu'on devoit envoyer en Finlande. Les ministres et les généraux parloient hautement de cette prochaine guerre ; preuve que ce n'étoit qu'un jeu ; et je ne sais si M. de Stéding fut la dupe de ce manége. Le prince George Dolgorouky, général trop honnête et trop peu courtisan pour être employé par les favoris, fut même envoyé aux frontières comme un épouvantail.

eux-mêmes de la munificence de cette magnifique princesse, ne cherchassent à inspirer ces résolutions au jeune roi, et à exciter dans son cœur la même passion qu'on avoit fait naître dans celui de l'aimable Alexandrine. Il y avoit même une correspondance assez suivie entre Schwérin, Steinbock, et des personnes qui approchoient les grandes-duchesses : quelques-unes de ces lettres étoient montrées à l'impératrice, par l'entremise de madame de Liewen, grande gouvernante des princesses.

Après des démarches aussi violentes contre le régent, qui pouvoit s'attendre à le voir céder et fléchir ? c'est pourtant ce qu'il fit : du moins se laissa-t-il effrayer ou gagner (1). M. de Budberg,

(1) Un Genevois, nommé Christin, ci-devant secrétaire et faiseur de Calonne, étant à Stockholm, s'insinua chez le duc régent par une fable qu'il composa à sa louange. Comme il avoit été à Pétersbourg, il lui parla beaucoup de Catherine, des jeunes princesses, de l'estime que l'on avoit pour lui, des avan-

qui venoit de parcourir l'Allemagne pour trouver une femme au grand-duc Constantin, ayant ramené la princesse de Cobourg avec ses trois filles, fut jugé capable de vaincre les difficultés qu'on éprouvoit à trouver un mari à la jeune grande-duchesse. Il fut d'abord à Mecklenbourg pour y négocier une renonciation, et de là envoyé comme ambassadeur à Stockolm. L'argent, les menaces, les promesses, triomphèrent enfin. Catherine obtint que le roi ne seroit marié qu'à sa majorité ; et le régent voulant sans doute montrer que son pupille étoit libre dans son choix et dans sa conduite, consentit enfin à son voyage à

---

tages de s'allier à la Russie, en mariant le roi à une grande duchesse. Les réponses du duc l'ayant persuadé qu'il n'étoit pas si éloigné de se réconcilier avec Catherine, il en fit avertir la Hus, maîtresse de Markow ; et sur ces données, on renoua des négociations déjà rompues. Christin revint à Pétersbourg recueillir les fruits de son adresse ; mais la mort de l'impératrice lui ravit la récompense qu'il attendoit.

Pétersbourg, où il étoit si affectueusement invité. L'article du mariage, véritable motif de cette invitation, ne fut touché que légèrement, sentimentalement. — *Si, comme on le disoit, ces deux enfans s'aimoient déjà; s'ils se convenoient encore, en se voyant, on aviseroit aux moyens de faire leur bonheur mutuel:* tel étoit le langage de l'impératrice. Posséder le roi dans sa cour, étoit partie gagnée pour elle. Catherine comptoit sur les charmes de la princesse, et sur les grâces qu'elle se chargeoit de prodiguer elle-même au roi, au régent, et à leur suite. Elle ne doutoit pas que le jeune Gustave, après avoir vu celle qu'il avoit osé refuser par des raisons d'état, ne donnât le royaume et la gloire de Charles XII pour la posséder.

Il arriva avec son oncle et une suite assez nombreuse, le quatorze août 1796, (vieux-style), à Pétersbourg, et alla descendre chez M. de Stéding, son ambassadeur. Toute la ville étoit en

mouvement pour voir le jeune monarque. L'impératrice qui se trouvoit à son palais Taurique (1), vint à celui de l'Hermitage pour le recevoir et lui donner des fêtes. Dès sa première entrevue avec lui, elle en parut enchantée, *et presque amoureuse elle-même* (*a*) : il vouloit lui baiser la main ; elle s'y opposoit. — *Non*, dit-elle, *je n'oublierai pas que M. le comte de Haga est un roi.* — *Si votre majesté*, répondit-il, *ne veut pas me le permettre comme impératrice, qu'elle me le permette au moins comme une dame à qui je dois tant de respect et d'admiration.* L'entrevue avec la jeune prin-

(1) L'impératrice avoit acheté le palais principal de Potemkim *le Taurique*, et, pour honorer la mémoire de ce célèbre favori qu'elle regretta long-tems, elle donna son surnom à ce palais qu'elle habitoit en automne et au printems : il est à Pétersbourg, à une petite lieue du palais d'hiver et aussi sur les bords de la Néva. C'est dans cette superbe maison que Potemkin avoit, en 1791, donné à sa souveraine, cette fête magnifique et tant célébrée.

(*a*) Ce furent ses propres termes.

cesse fut plus intéressante encore ; tous deux furent extrêmement embarrassés, et les yeux de toute la cour, qui se portoient avidement sur eux, augmentoient encore leur confusion. Ils se trouvèrent sans doute, l'un et l'autre, dignes des sentimens qu'ils éprouvoient dès leur enfance ; et il est à croire que, si la raison d'état du roi de Suède, ou les bizarreries de l'empereur actuel, empêchent cette alliance de se conclure, la plus charmante princesse deviendra aussi la plus malheureuse.

Aucune pourtant n'a plus de droits au bonheur qu'Alexandra-Pawlowna. A quatorze ans, elle étoit déjà grande et formée : elle avoit un port noble et majestueux, adouci par toutes les grâces de son âge et de son sexe ; des traits réguliers, un teint éblouissant ; un front où la sérénité, la candeur et l'innocence, avoient une empreinte divine : des cheveux blonds cendrés, qui sembloient toujours arrangés par la main des fées,

ombrageoient cette belle tête. D'ailleurs son esprit, ses talens et son cœur, répondoient à cet extérieur séduisant. Mademoiselle Willamow, sa gouvernante particulière, avoit cultivé dans son ame les sentimens les plus nobles et les plus purs. Une raison, un jugement, une sensibilité exquise, l'avoient caractérisée dès son enfance, et captivoient l'admiration de ceux qui l'approchoient.

Il étoit bien difficile de voir, je ne dirai pas un roi, mais un jeune homme plus intéressant, mieux élevé, et qui donnât d'aussi flatteuses espérances que le roi de Suède. Il avoit dix-sept ans, une taille haute et fine, un air de noblesse, de raison et de douceur; quelque chose pourtant de grand et de fier qui le faisoit respecter, malgré son âge, et toute la grace de l'adolescence, sans en avoir la gaucherie ordinaire. Il étoit d'une politesse simple, obligeante; tout ce qu'il disoit étoit pensé: il donnoit aux choses sérieuses une attention qu'on

n'attend point de la jeunesse; il montroit des connoissances qui annonçoient une éducation très-soignée; et une certaine gravité, qui rappeloit son rang, ne le quittoit pas. Toute la pompe de l'empire de Russie, qu'on affectoit d'étaler à ses yeux, ne parut pas l'éblouir. Dans cette cour brillante et nombreuse, il se montra bientôt moins gêné que les grands-ducs eux-mêmes, qui ne savoient entretenir personne: aussi la cour et la ville faisoient des comparaisons bien flatteuses en faveur du prince étranger. L'impératrice elle-même laissa voir qu'elle s'appercevoit avec douleur de la différence qu'il y avoit entre lui et le second de ses petits-fils, dont les brutalités et les polissonneries l'aigrirent au point qu'elle le fit une ou deux fois mettre aux arrêts, pendant le séjour du roi de Suède (1).

(1) En plusieurs occasions où le roi se montra avec les jeunes grands-ducs, le public fut choqué et les bons

Tous les grands de l'empire s'empressèrent à l'envi de partager la joie de Catherine, qui désigna ceux qui devoient en particulier donner des fêtes à son jeune hôte, et en fixa les jours. Les comtes *Strogonow*, *Ostermann*, *Besborodko*, *Samoïlow*, se distinguèrent par les dépenses qu'ils firent, et la magnificence qu'ils déployèrent. Les courtisans cherchoient à se surpasser par la richesse de leurs habits, et les généraux par les spectacles militaires qu'ils s'efforçoient de donner au roi : le vieux général Mélissino se distingua sur-tout par les manœuvres et par les feux d'artifice

---

Russes humiliés de cette différence. A des évolutions du corps des cadets de l'artillerie, où le jeune Gustave paroissoit attentif à ce qu'il y avoit de plus digne d'observation, et s'entretenoit avec les généraux qui l'environnoient et le grand-duc Alexandre qui se trouvoit chargé de faire les honneurs de l'empire, on voyoit le grand duc Constantin courir et crier derrière les soldats, les imiter grotesquement, les menacer et même les battre. Il est certain que le roi de Suède a quitté Petersbourg, connoissant aussi-bien cette ville que ceux qui doivent y régner un jour.

qu'il fit exécuter. Gustave étoit dans un enchantement continuel; cependant il employoit sagement ses matinées à parcourir la ville à pied, et à voir avec le régent ce qu'il y avoit d'intéressant et d'instructif pour lui: partout il faisoit des questions, ou des réponses, qui annonçoient à-la-fois son esprit et son éducation. Le régent qui paroissoit jouir de son ouvrage, en voyant les suffrages qu'obtenoit son pupille, est un homme de fort petite taille; ses manières sont aisées et polies: il a un air observateur et fin; ses yeux brillent de beaucoup de feu: tout ce qu'il dit montre l'homme d'esprit, et fait réfléchir ceux qui l'entendent.

On s'imagine bien que, pendant les fêtes qui se succédoient, les deux jeunes amans eurent souvent l'occasion de se voir, de danser, de parler ensemble; ils se familiarisoient, et paroissoient enchantés l'un de l'autre. La vieille Catherine étoit rajeunie: depuis long-tems elle ne s'étoit donnée tant de mouvement et

de plaisir. Le mariage prochain n'étoit plus un mystère ; c'étoit l'entretien du jour. L'impératrice parloit déjà au jeune roi et à sa petite-fille, comme à des fiancés, et les encourageoit à s'aimer. Un jour même, elle les fit, en sa présence, se donner *le premier baiser d'amour* ; le premier sans doute qu'eussent reçus les lèvres virginales de la jeune princesse, et qui ait pu y laisser cette impression si douce et si chère, qui la rendra long-tems malheureuse.

On travailloit cependant à conclure enfin cette alliance désirée. Le seul article qui présentât quelques difficultés, étoit celui de la religion. Catherine avoit là-dessus pressenti l'esprit de sa cour, et même consulté l'archevêque pour savoir si sa petite-fille pourroit abjurer l'orthodoxie : au lieu de lui répondre, comme elle s'en flattoit, il se contenta de lui dire : *Votre majesté est toute-puissante.* La grande patriarche de Russie, ne se voyant pas soutenue par l'opinion de son

clergé qu'elle avoit cru plus facile, voulut alors paroître plus Russe que les Russes mêmes; et pour caresser la vanité nationale, bien plus que par respect pour la religion grecque, elle résolut de faire une reine de Suède de cette religion. Autant la chose lui paroissoit nouvelle et humiliante pour la nation et le gouvernement suédois, autant elle flattoit sa vanité et celle de ses ministres: d'ailleurs, les popes, les chapelains et les autres personnes, qu'elle donneroit à la jeune reine, seroient des personnages, sûrs et propres à entretenir cette princesse dans les intérêts de la Russie. Le roi étoit amoureux, ébloui; le régent paroissoit tout-à-fait gagné: quelle apparence donc qu'après des démarches aussi décidées ils pourroient se refuser à cet arrangement? Dans les conversations particulières, on n'avoit touché que légèrement le point délicat: on ne s'étoit guère attendu à trouver Catherine scrupuleuse; et le roi avoit fait entendre que,

pour respecter les préjugés et la nation russes, la princesse ne seroit point obligée de faire abjuration formelle. L'impératrice, persuadée que les choses ne pouvoient plus reculer, laissa à ses ministres favoris Zoubow et Markow le soin d'arranger le contrat selon ses vues. D'un autre côté, l'embassadeur de Suède demanda la princesse en mariage, dans une audience qu'on lui donna pour faire cette demande en forme : et le jour et l'heure des fiançailles furent fixés pour le 10 septembre (vieux style) au soir.

Ce jour fut celui du plus grand chagrin, même de la plus grande humiliation, qu'eût jamais éprouvée l'heureuse, l'impérieuse Catherine. Toute la cour reçut ordre de s'assembler *en gala* dans la chambre du trône : la jeune princesse, parée en fiancée, suivie de ses jeunes sœurs; les grands-ducs et leurs épouses, toutes les dames, tous les cavaliers, et le grand-duc, père, avec la grande-duchesse, arrivés de Gatschina pour les

fiançailles de leur fille, s'assemblèrent dès les sept heures du soir. L'impératrice elle-même arriva dans toute sa pompe: il ne manquoit plus que le jeune fiancé, dont le peu d'empressement surprit d'abord. Plusieurs entrées et sorties du Prince Zoubow, et l'impatience où l'on voyoit l'impératrice excitèrent bientôt la curiosité et les chuchoteries des dames. Qu'est-il-arrivé ? le roi seroit-il tombé malade ? il n'est au moins pas galant.... comment ose-t-il faire attendre ainsi la *souveraine*, dans la chambre de son trône, et la cour assemblée! Cependant ce roi attendu comme l'époux des onze mille vierges ne paroissoit point.

Voici ce qui occasionnoit cet étrange retard. Le roi devoit se rendre à la cour à sept heures du soir : à six, le diplomate Markow lui apporta le contrat et les articles de l'alliance, qu'il venoit de rédiger avec Zoubow. Gustave, en ayant fait la lecture, parut fort étonné d'y trouver des choses dont il n'étoit pas convenu avec

l'impératrice, et demanda si c'étoit de sa part qu'on les lui présentoit à signer (1).

Sur la réponse affirmative de Markow, il répliqua que la chose étoit impossible. Il observa qu'il ne vouloit pas gêner la conscience de la princesse ; qu'elle pouvoit, en particulier, professer sa religion ; mais qu'il ne pouvoit lui accorder ni chapelle, ni clergé, dans le palais royal ; et qu'en public, et dans toutes les cérémonies extérieures, elle devoit au contraire professer la religion du pays. Qu'on s'imagine la surprise et l'embarras du fade Markow : il fut obligé de reprendre ses papiers, et de rapporter à Zoubow que le roi refusoit de les signer. Il revient bientôt, dans la plus grande agitation, dire que l'impératrice étoit déjà dans la chambre du trône, environnée de toute la cour ; qu'il n'étoit plus possible de lui

(1) Ces articles étoient que la princesse auroit sa chapelle et son clergé particulier dans le palais royal, et certains engagemens de la Suède contre la France que l'on a tenus très-secrets.

parler ; qu'elle attendoit le prince ; et qu'on se flattoit qu'il ne voudroit pas faire un éclat, qui seroit un affront à lui à sa souveraine, à la jeune princesse, et à l'empire entier. Besborodko et plusieurs autres arrivèrent successivement, exhortant, pressant, priant le roi de se rendre : tous les Suédois qu'on interpelloit, penchoient à céder. Le régent se contentoit de dire que cela dépendoit du roi ; il le prit à part, fit un tour de chambre avec lui, paroissant aussi le presser lui-même en lui parlant bas. Le roi lui répondit à haute voix : *Non, non, je ne le veux pas ! je ne le peux pas ! je ne signerai point !* il résista à toutes les remontrances, à toutes les importunités des ministres russes ; et, dépité enfin de ces obsessions, il se retira dans sa chambre et en ferma la porte, après avoir renouvelé un refus net et bien prononcé de signer rien de contraire aux lois de son pays. Les ministres russes demeurèrent stupéfaits de l'*audace* d'un roi enfant, qui osoit ainsi résister à

leur *souveraine*, et se concertèrent sur la manière dont on pourroit lui annoncer cette catastrophe.

Si la fermeté que montra le jeune Gustave dans cette occasion, a été *sienne*; si les instances que paroissoient lui faire conseillers, n'étoient pas feintes, elle promet à sa nation le plus grand caractère, et l'on ne peut trop l'admirer dans un jeune prince de dix-sept ans, que l'amour seul auroit dû séduire. Il est cependant à croire, pour l'honneur du régent, que les instances qu'il parut faire à son neveu étoient simulées, et qu'il vouloit seulement rejeter sur l'opiniâtreté du roi une résistance qui lui auroit peut-être attiré la vengeance directe de Catherine. La plupart des Suédois qui suivoient Gustave, étoient vraiment gagnés ou séduits : c'étoient de jeunes courtisans qui avoient compté pour beaucoup, dans leur voyage, les cadeaux de noce, et qui étoient mortifiés qu'elle ne se fît pas. L'ambassadeur Stéding joua un rôle assez difficile; mais

M. de Flemming se prononça hautement, en disant qu'il ne conseilleroit jamais au roi d'agir contre les lois du royaume.

Ces débats entre les ministres de l'impératrice et le roi avoient duré jusqu'à près de dix heures. Catherine et sa cour attendoient encore : enfin il fallut lui annoncer que tout étoit rompu. Le prince Zoubow s'approcha d'elle mystérieusement, et lui parla à l'oreille : elle se leva, bégaya, se trouva mal, et ressentit même une légère atteinte, avant-coureur de celle qui la mit au tombeau quelques semaines après. L'impératrice se retira, et la cour fut congédiée, sous prétexte d'une indisposition subite du roi. Cependant, les véritables motifs se répandirent bientôt. Les uns étoient indignés de l'audace d'un petit roi de Suède ; les autres, de l'imprudence de la sage Catherine, qui s'étoit exposée si légèrement à une pareille scène : on l'étoit sur-tout de la présomption de Zoubow et de Markow, qui avoient prétendu en imposer aux Suédois par leur

astuce, et qui s'étoient imaginé leur faire signer un contrat de mariage à l'impromptu.

La plus intéressante victime de cette sote finesse, et de ce cruel orgueil, fut la charmante Alexandrine. A peine eut-elle la force de rentrer dans son appartement; et là, ne pouvant plus retenir ses larmes, elle s'abandonna, devant ses gouvernantes et ses demoiselles, à une douleur qui attendrissoit ceux qui l'approchoient, et qui la rendit vraiment malade. Le surlendemain de ce dénoûment imprévu étoit la fête de la grande duchesse Anne Féodorowna (1) : l'étiquette de la cour ordonnoit un bal; personne n'y vouloit danser. Le roi s'y rendit pourtant : l'impératrice y parut un instant aussi, et ne lui dit rien. Zoubow même bouda visiblement le roi de Suède : l'embarras étoit lisible sur tous les visages. Alexandrine

(1) L'épouse du grand-duc Constantin, née princesse de Saxe-Cobourg.

malade n'y étoit pas. Le roi dansa avec les autres princesses, s'entretint un moment avec le grand-duc Alexandre, et se retira bientôt en saluant tout le monde plus poliment encore qu'à l'ordinaire : ce fut la dernière fois qu'il parut à la cour. Ces jours de gala, de pompe et de fêtes, se changèrent soudain en jours de retraite et d'ennui; et jamais roi, dans une cour étrangère, n'en a passé d'aussi tristes et d'aussi désagréables. Tout le monde étoit malade ou feignoit de l'être. L'intérêt qu'avoit mérité Gustave, celui qu'inspiroit Alexandrine, attendrissoient en leur faveur. On la plaignoit comme une victime de la vanité et de la sotise : on le plaignoit d'être obligé de faire un sacrifice qui devoit tant coûter à son cœur (1).

(1) Il a épousé depuis la jeune princesse Frédérique de Baden, sœur de la grande-duchesse Elisabeth. Malgré les charmes de sa jeune épouse, on sait qu'il est malheureux avec elle; et il est à craindre qu'Alexandrine, qui doit, dit-on, épouser un archiduc d'Autriche, ne soit pas plus heureuse.

On maudissoit tout haut Zoubow et Markow ; on ne concevoit rien à la conduite de l'impératrice : elle-même étoit livrée au plus horrible dépit. On prétend que ses favoris humiliés osèrent lui insinuer de faire violence au jeune prince qui étoit en sa puissance. Elle alla s'enfermer, un jour entier et presque seule, dans son palais de Tauride, sous prétexte d'y célébrer la fondation de sa chapelle, mais en effet pour cacher aux yeux de la cour la peine qui la dévoroit, et pour s'y entretenir encore avec son clergé et ses favoris sur le cas embarrassant où elle croyoit se trouver.

On tâcha de ramener un peu les choses. Le roi la vit encore en particulier, et les ministres tinrent plusieurs conférences. Gustave éluda enfin, en déclarant que ne pouvant, selon les lois de Suède, accorder ce que désiroit l'impératrice, il consulteroit là-dessus les états qui s'assembleroient à sa majorité ; et que, si les états consentoient à avoir une reine grecque, il enverroit alors chercher la princesse. Le

despotisme russe, indigné d'entendre un roi tenir ce langage, voulut en vain l'exciter à braver les états, et lui offrit les forces nécessaires pour les punir, au cas de leur *révolte* : mais on ne put obtenir d'autre accommodement du roi.

Tel fut le résultat de ce voyage, dont les papiers publics osèrent à peine parler. Le roi partit le jour même où l'on célébroit la naissance du grand-duc Paul (1), huit jours après la rupture. Il laissa beaucoup d'humeur et de dépit à l'impératrice, beaucoup de douleur et d'amour dans le cœur de la jeune princesse qui en resta malade et mélancolique, et des regrets et une estime générale après lui. Malgré la catastrophe imprévue, pour ne pas trop scandaliser le public, on se fit des cadeaux réciproques; et les Russes furent d'autant plus surpris de la richesse et du bon goût de ceux du roi de Suède, qu'on avoit

(1) Aujourd'hui empereur; c'est le 20 septembre, vieux style, ou 1 octobre, nouveau style.

affecté de le traiter en *pauvre petit garçon*.

Si, dans toute cette affaire, l'on a si peu parlé du grand-duc Paul, c'est qu'il n'étoit pas plus question de lui, pour ce qui regardoit ses enfans, que, pour ce qui concernoit l'état. Il étoit à son château de Gatschina, et, pendant tout le séjour du roi, qui fut d'environ six semaines, on ne le vit qu'une ou deux fois à Pétersbourg. La grande-duchesse sa femme, au contraire, faisoit, trois ou quatre fois la semaine, ce voyage ennuyeux et fatigant, pour se trouver aux fêtes, et revendiquer, au moins en apparence, ses droits et ses devoirs de mère. Cette bonne princesse disoit : *Si toutes mes filles me coûtent autant de peine à marier que celle-ci, je mourrai par les chemins.* Le roi avoit été, pour la forme, à Gatschina et à Pawlowsky. Paul et le régent parurent des êtres trop hétérogènes pour se convenir; et, en cette occasion, ont le vit, pour la première fois, être de l'avis de sa mère, et la

surpasser même dans ses scrupules et sa dévotion à la religion grecque orthodoxe. Il est d'ailleurs probable que les bizarreries de Paul apporteront autant d'obstacles au bonheur de sa fille, que la vanité de Catherine et l'impéritie de ses ministres (1) : le costume des Suédois,

---

(1) Quelque tems après son avénement au trône, Paul entrant dans l'appartement de ses filles se mit à plaisanter une de leurs demoiselles sur son mariage prochain. *Pour ma fille Alexandrine*, ajouta-t-il, *on ne peut la marier, car son prétendu ne sait pas encore écrire.* — Il venoit de recevoir une lettre de roi de Suède, dont le secrétaire avoit omis sur l'adresse quelques titres de l'autocrate, entre autres celui tout nouveau de duc de Courlande, etc. Pour qu'à l'avenir personne ne fût dans le cas de commettre cette omission criminelle, Paul donna un oukas particulier, dans lequel il ordonna tout au long de quelle manière il vouloit être nommé : et, comme si l'immense empire de Russie avoit besoin des amplifications espagnoles pour paroître grand et puissant, il prend les titres de toutes les anciennes principautés ; ceux qu'il veut qu'on lui donne, même dans les suppliques, contiennent une bonne page. En vérité, ce tzar paroît digne de l'un de ses prédécesseurs qui déclara la guerre à la Pologne, sans alléguer d'autre motif,

leurs habits courts, leurs manteaux, leurs rubans et leurs chapeaux ronds, suffirent pour lui inspirer une aversion incurable.

Ce mariage forcé-manqué a vraiment couvert de ridicule les diplomates russes; et il dût être bien humiliant pour la vieille impératrice d'avoir laissé employer des moyens aussi misérables. Ne paroît-il pas aussi bien au-dessous de l'empire de Russie de se montrer si embarrassé de l'établissement de ses aimables princesses, et de mettre en usage tant de grandes et petites supercheries pour les marier ? Il est vrai que l'ambition démesurée de Catherine semble avoir pris à tâche de rendre leurs mariages difficiles : elle a, comme jadis mademoiselle de Montpensier, tué leurs

---

que c'est de n'avoir pas été nommé selon tous ses titres. Au reste, on sait que Paul a été sur le point de renouveler la guerre avec la Suède, et qu'il a décidé du malheur de la vie de son intéressante fille, en forçant, par ses procédés, le roi de Suède à y renoncer pour toujours.

maris à coups de canon. Un roi de Pologne, un duc de Courlande, même un gospodar de Moldavie, voilà les époux sortables qu'elle auroit pu leur laisser.

Au reste, quelque destinée qui soit réservée aux grandes-duchesses, elles seront sans doute plus heureuses que les princesses allemandes mariées en Russie, qui toutes ont eu le sort le plus misérable. On sait la destinée affreuse qu'eut Sophie de Brunswick, épouse du déplorable tzarwitsch Alexis : celle de la régente Anne, mère infortunée du non moins déplorable Iwan III, fut plus triste encore. La grande-duchesse Natalie de Darmstadt, première épouse de Paul, n'a-t-elle pas fait une funeste fin ? Qui n'a pas été attendri des chagrins qu'a essuyés Marie de Wurtemberg, impératrice aujourd'hui ? et qui ne plaint pas maintenant cette jeune princesse de Saxe-Cobourg, devenue la proie du grand-duc Constantin ? On n'osera pas, j'espère, m'objecter Catherine, la grande

Catherine : avoir été la meurtrière de son époux, n'est-ce pas avoir été la plus malheureuse des épouses? La seule exception que je voie à faire jusqu'ici, dans cette série d'épouses infortunées, c'est Élisabeth de Baden-Dourlach, à qui son caractère, et sur-tout celui de son mari le grand-duc Alexandre, semblent assurer une vie plus heureuse (1). -

Jeunes et touchantes victimes, que la Germanie semble envoyer en tribut à la Russie, comme jadis la Grèce envoyoit ses filles pour être dévorées par le minotaure, combien de fois arrosez-vous de larmes secrètes les appartemens

---

(1) Malheureusement cette exception n'a déjà plus lieu. Paul, qui n'a jamais pu souffrir cette princesse, se trouve aujourd'hui son persécuteur. La fureur où l'a mis le mariage du roi de Suède avec sa sœur, paroît avoir augmenté sa haine contre elle et ses parens, avec qui elle n'ose plus ouvertement correspondre. Le tyran de son empire l'est aussi de sa famille ; il y défend les premiers et les plus justes sentimens de la nature.

bronzés qui vous renferment ? combien de fois reportez-vous vos regards et vos regrets vers les demeures, chéries où vous avez passé les jours de votre enfance ? Ceux que vous eussiez coulés dans les bras d'un époux de votre nation, sous un climat chéri du ciel, au sein d'un peuple plus heureux et plus policé, au milieu d'une cour moins fastueuse et moins corrompue, n'eussent-t-ils pas été bien préférables ? Ces chaînes que vous portez, pour être d'or, n'en sont que plus pesantes pour vous : cette pompe qui vous environne, ces richesses qui vous couvrent, ne sont pas les vôtres; vous n'en jouissez pas. Si l'amour ne vous embellit par ses prestiges le séjour de gêne et d'ennuis que vous habitez, il n'est bientôt pour vous qu'une affreuse prison. Certes votre sort est digne des larmes de celles qui vous l'envient : le titre si brillant et si brigué de grande-duchesse de toutes les Russies a été jusqu'ici un titre d'exclusion au bonheur.

Que n'aurait-on pas à dire du peu de fierté de ces princes allemands qui envoient leur filles en Russie, pour y être choisies comme les Géorgiennes conduites au sérail du grand-seigneur. Celle qui est agréée est malheureuse ; et celles qu'on renvoie, insultées : car la dot qu'on leur donne, le ruban dont on les chamarre, ne font qu'attester qu'elles ont été offertes, examinées et rebutées. C'est ordinairement la mère de ces princesses qui fait ce lointain voyage, pour trafiquer ainsi de l'une de ses filles, en les exposant toutes à un choix honteux. Certes les tems ont bien changé : lorsque le tyran Iwan Wasiliéwitsch (Basilide), aussi cruel et moins bizarre que Paul, voulant s'allier aux princes de l'Europe, envoya demander en mariage la sœur d'Auguste-Sigismon, roi de Pologne, celui-ci, par une raillerie grossière, digne de son siècle et sans doute aussi de l'idée qu'on se faisoit alors d'un *Wéliki-Kniaiss* ou grand-prince de Russie, lui envoya une jument

blanche habillée en femme. Aujourd'hui, au premier signe d'un autocrate russe, les princes allemands se hâtent d'envoyer leurs mères, pour que les *Wéliki-Kniaiss* puissent choisir celles qui leur conviennent, et renvoyer les autres avec une confusion que les rubans, les bijoux et les roubles, ne peuvent assez couvrir. Les autocrates agissent aujourd'hui avec les princesses allemandes, précisément comme ils en usoient jadis avec les filles de leurs esclaves qu'ils convoquoient dans leur palais pour se choisir la plus jolie. Comment, je le répète, des princes allemands ont-ils pu se soumettre à ce lâche tribut, et respecter aussi peu la décence et la délicatesse de leurs filles?

De toutes ces victimes amenées ainsi en Russie (1), les deux jeunes princesses

(1) Catherine a fait venir onze princesses allemandes, pour pourvoir ses fils ou petits-fils : trois princesses de Darmstadt, amenées par leur mère ; trois princesses de Wurtemberg (celles-ci ne vinrent que jusqu'en Prusse : Frédéric l'unique exigea que le

de Baden-Dourlach parurent les plus intéressantes et les plus jolies. Leur mère, née princesse de Darmstadt, y avoit déjà été amenée dans sa jeunesse avec ses sœurs, dont l'une eut le malheur d'être la première femme de Paul. Cette princesse, femme aimable et digne mère d'une famille charmante, ne voulut point reparoître avec ses filles sur un théâtre où elle avoit été exposée elle-même : elle les confia à la comtesse Schouwalow, veuve de l'auteur de l'épître à Ninon, qui étoit chargée de cette négociation, ainsi qu'un certain Strékalow qui se conduisit comme un Cosaque, que l'on auroit envoyé enlever des filles en Géorgie pour le sérail d'un sultan.

Ces princesses, après un long et pénible voyage, arrivèrent, à la fin de l'au-

grand-duc fût assez galant pour faire la moitié du chemin); deux princesses de Baden, et trois princesses de Cobourg, amenées encore par leur mère. Le jeune roi de Suède a fait trois voyages hors de ses états, pour se choisir une femme; et, pour un grand-duc de Russie cadet, l'on a fait venir trois princesses du fond de l'Allemagne.

tomne de 1792, la nuit, et par un tems affreux qui sembloit leur donner les plus tristes impressions. On les fit descendre dans le palais qu'avoit occupé Potemkin, et où l'impératrice les reçut, accompagnée de madame de Branicka, sa favorite. Les jeunes princesses prirent d'abord cette dernière pour Catherine; mais la comtesse Schouwalow les ayant détrompées, elles se jetèrent aux pieds de l'impératrice, et lui baisèrent en pleurant la robe et les mains, jusqu'à ce qu'elle les eût relevées pour les embrasser : on les laissa ensuite souper en liberté. Le lendemain, Catherine vint les voir, comme elles étoient encore à leur toilette, et leur apporta le cordon de Ste.-Catherine, des bijoux et des étoffes. Elle se fit montrer leur garde-robe; et, en la voyant, elle leur dit : *Mes amies, je n'étois pas si riche que vous, quand j'arrivai en Russie.* (1)

(1) Catherine disoit souvent, sur la fin de sa vie : Je suis arrivée pauvre en Russie, mais je m'acquitte

Les jeunes grands-ducs les virent le même jour chez leur grand'mère. L'aîné, qui soupçonnoit déjà le motif de leur arrivée, eut l'air pensif et embarrassé : il ne parla point. Catherine dit que, connoissant la mère de ces princesses, et les Français ayant pris leur pays (1), elle les avoit fait venir pour les élever à sa cour. A leur retour, les jeunes princes parlèrent beaucoup d'elles, et Alexandre dit qu'il trouvoit l'aînée bien jolie (2). *Ah ! point du tout*, s'écria le cadet ; *elles ne le sont ni l'une ni l'autre : il faut les envoyer à Riga pour les princes de Courlande ; elles ne sont bonnes que pour eux* (3).

---

envers l'empire : la Tauride et la Pologne sont la dot que je lui laisse.

(1) C'étoit l'époque de l'expédition de Custine en Allemagne.

(2) Elle étoit en effet charmante : la grande duchesse Alexandrine est la seule beauté qui puisse lui être comparée à la cour de Russie. Sa sœur, âgée de 13 ans, n'étoit pas encore formée, mais avoit quelque chose de plus piquant et de plus spirituel encore.

(3) Ces princes y étoient alors élevés, comme de-

Cependant le mot d'Alexandre fut rapporté à la grand'mère ; elle fut charmée qu'il trouvât belle celle qu'elle lui destinoit, et dont elle paroissoit elle-même enchantée. Catherine prétendoit avoir ressemblé à Louise de Bade en arrivant en Russie : elle se fit apporter le portrait qu'on avoit tiré d'elle à cette époque, le confronta ; et l'on pense bien que chacun trouva que deux gouttes d'eau ne se ressembloient pas davantage. Elle s'attacha dès-lors singulièrement à la jeune princesse, redoubla de tendresse pour Alexandre, et s'occuppa avec plus de plaisir du projet de leur laisser immédiatement son trône.

Les jeunes étrangères parurent pour la première fois à la cour, le jour où les députés de Pologne furent admis à

---

vant régner un jour en succédant à leur oncle. On destinoit l'aîné à la seconde grande-duchesse Hélène-Pawlowna. Tout a bien changé pour eux. Ils sont officiers subalternes dans les armées de Paul ; et l'aîné vient même d'être relégué dans une garnison d'invalides.

remercier la grande Catherine, de l'honneur qu'elle venoit de faire à la république d'en garder les trois quarts pour elle (1). Les princesses furent autant éblouies de la magnificence qui les environnoit, qu'on parut l'être de leurs grâces naissantes ; mais il arriva à l'aînée un accident qui fit dire aux Russes superstiti-

(1) A cette époque, on avoit encore laissé une partie du royaume ou république de Pologne. Les députés ne furent pourtant reçus que comme ceux d'une province soumise : ils restèrent découverts, et l'impératrice assise ; elle ne les salua que d'un simple signe de tête, après qu'ils se furent prosternés devant elle. Le comte Branicki, mari de la favorite, fut l'orateur de cette honteuse ambassade qui voulut pourtant haranguer en polonais. Il dit, entre autres sotises : La grande Catherine a daigné dire un mot et faire un signe ; et le despotisme prêt à s'emparer du trône de Pologne est tombé comme une idole. Ce mot de Catherine étoit une impertinente brochure rédigée par Altesti, où l'on traitoit tous les magnats de Pologne de jacobins, et le roi de factieux : ce signe, c'étoit l'envoi de deux armées qui avoient massacré et brûlé tout ce qu'elles n'avoient pu piller ; cette idole du despotisme, c'étoit la constitution du 3 mai : ô impudence !

tieux qu'elle seroit malheureuse en Russie. En s'approchant du trône de Catherine, elle se heurta contre l'angle du degré et tomba tout de son long devant ce trône. Puisse un si triste présage ne pas se réaliser !

Pendant que sa jeune sœur passoit douloureusement ses jours à pleurer son pays et ses parens, dont toute la pompe de la cour n'avoit pu la distraire, et qu'on la renvoyoit enfin comblée de dons qui la touchoient moins que le plaisir de revoir bientôt les bords du Rhin (1), la

(1) Avec plusieurs brillans qu'elle reçut, on lui assura une pension qui seroit remplacée par une dot. Comme elle est devenue reine de Suède, j'ignore si la Russie l'a dotée. Parmi les dons qu'on lui fit, étoit un cordon de St.-André pour son père : cet ordre étoit le premier de la Russie, et Catherine ne savoit pas même le nombre des chevaliers : il se trouva que le prince de Baden l'étoit déjà. L'impératrice ne voulut point qu'on renvoyât l'ordre ; elle permit au prince de le donner à son fils encore enfant. Il arriva souvent que l'on envoya à des officiers des ordres qu'ils avoient déjà : l'un d'eux ayant sollicité en vain une autre récompense, il porta les deux mêmes croix.

princesse Louise sembloit sourire au destin qui l'attendoit. Un consolateur inconnu étoit né dans son cœur et avoit essuyé ses larmes. Elle avoit senti l'amour, en voyant le jeune prince qui devoit être son époux, et qui l'égaloit en beauté et en douceur. Elle se prêta de bonne grâce à tout ce que l'on exigea d'elle, apprit le russe, s'instruisit dans la religion grecque, et fut bientôt en état de faire confession publique de sa nouvelle foi, et de recevoir sur ses bras nuds et sur ses pieds délicats et nuds aussi les onctions que lui administra un

---

Au reste Catherine, si magnifique quelquefois, montra une lésine ridicule, en accordant à la gouvernante qui avoit élevé et accompagné en Russie les princesses de Baden une misérable pension de 200 roubles; ce qui indigna la cour de Carlsrouhe même. Ces traits de lésine se retrouvent souvent parmi les générosités de Catherine. Elle ne donnoit volontiers qu'à ceux qui avoient déjà trop: elle aimoit mieux gratifier que récompenser. Sur la fin de sa vie, elle devint avare, sur-tout envers la famille impériale qui manquoit quelquefois du nécessaire, tandis que le favori et ses créatures nageoient dans la profusion.

évêque barbu, en la proclamant grande duchesse sous le nom d'*Elizabeth Alexiéwna*. Catherine aima mieux lui donner son propre sur-nom que de lui laisser celui de son père, comme il est d'usage (1).

Les fiançailles se célébrèrent au mois de mai suivant, avec une pompe et des fêtes extraordinaires. La Russie venoit de finir trois guerres presqu'également triomphantes. Une foule de généraux et d'officiers, couverts des lauriers qu'ils avoient cueillis dans ces guerres, gros-

(1) Les noms patronimiques des Russes ont quelque chose d'antique et de respectable. Un Russe pouvoit nommer l'impératrice, même en lui parlant, Ekatarina Alexiéwna Catherine fille d'Alexis. La princesse de Baden auroit donc dû se nommer Elisabetha-Carlowna, puisqu'elle est fille d'un prince Charles. Les Grecs avoient aussi cet usage ; et nous pourrions dire, en traduisant heureusement les terminaisons russes par le grec, Ywan Basilide, Alexandre Nicolaïde, etc. comme l'on dit Alcide, Séleucide, Héraclide, d'autant que la prononciation et l'orthographe de Basiliéwitsch, Nicolaïéwitsh, etc. sont toujours embarrassantes pour un Français.

bissoient la cour. Une quantité de Suédois, admirateurs de Catherine, presque tous les magnats polonais dévoués et soumis, des khans tartares, des envoyés de la grande Bukarie, des pachas turcs, des députés grecs et moldaves, des sophis de Perse, et des émigrés français, qui demandoient également vengeance et protection (1), augmentoient en ce moment le nombre des courtisans de l'orgueilleuse autocratrice du Nord : jamais cour n'offrit un spectacle si brillant ni si varié. Ce furent les derniers beaux jours de Catherine. Elle dîna sur un trône élevé au milieu des autres tables : couverte et couronnée d'or et de diamans, elle prome-

(1) On présenta en jour eu même-tems à Catherine le jeune Richelieu, un envoyé persan, des députés Kalmoucks, et un vieux fou russe qu'elle créoit chevalier, à la recommandation de N. Soltykow, pour avoir prié pour elle. Richelieu lui baisa la main avec toute l'aisance française ; le Persan, avec des gestes orientaux ; les Kalmouks, en se jetant à terre ; et le vieux Russe, en s'agenouillant et levant les yeux au ciel.

noit un œil serein sur cette assemblée immense composée de toutes les nations, et sembloit les voir toutes à ses pieds. Entourée de sa famille brillante et nombreuse, un poëte l'eût prise pour Junon assise parmi les dieux (1).

L'arrivée de la princesse de Saxe-Cobourg avec ses trois filles, dont l'une devint l'épouse du grand-duc Constantin, fut moins marquante. Les Russes se permirent même des remarques piquantes sur ces princesses, sur l'antiquité et le mauvais goût de leur habillement. On ne les présenta qu'après avoir renouvelé leur garde-robe. Constantin n'en vouloit aucune; il disoit qu'elles avoient

(1) C'est ce qui ne manqua pas d'avoir lieu, surtout dans cette strophe de l'épithalame :

Ni la reine de Thèbe au milieu de ses filles,
Ni Louis de ses fils assemblant les familles,
Ne formèrent jamais un cercle si pompeux.
Trois générations vont fleurir devant elle,
Et c'est elle toujours qui charmera nos yeux :
Fière d'être leur mère, et non d'être immortelle,
Telle est Junon parmi les dieux.

l'air allemand, tant il avoit lui-même le goût russe. On fut obligé de lui échauffer l'imagination, pour l'engager à faire un choix : il tomba, malheureusement pour elle, sur la plus jeune, petite brune qui montroit de l'esprit, inspiroit de l'intérêt, et qui méritoit plus de bonheur que ne lui en promettoit le caractère de son mari, dont on aura occasion de parler encore.

CATHERINE II.

Détails sur sa maladie et sa mort. Son portrait. Son caractère. Observations sur sa cour, ses courtisans, ses ministres. Influence de la révolution française sur son esprit. Si Catherine protégea les lettres. Ses ouvrages. Mœurs et monumens de son règne.

Le séjour du roi de Suède à Pétersbourg, les réjouissances qu'il occasionna, les mortifications qui en furent la suite, hâtèrent sûrement la mort de Catherine. Elle s'étoit livrée, pendant six semaines, à des fêtes, à des fatigues continuelles; car depuis long-tems monter et descendre l'escalier du palais, s'habiller et paroître un instant, étoit un travail pour elle d'autant plus grand qu'elle s'efforçoit toujours de paroître jeune et bien portante, et qu'elle ne vouloit point

servir de chaises à porteurs. Quelques courtisans, connoissant cette difficulté qu'elle éprouvoit à monter, avoient à grands frais transformé leurs escaliers en rampes douces et tapissées, pour la recevoir le jour des festins et des bals qu'ils donnoient au roi : une pareille galanterie avoit même coûté quatre à cinq mille roubles à Besborodko, uniquement pour faciliter dans sa maison la réception de Catherine (1). Sur la fin de sa vie, Catherine étoit devenue d'une grosseur presque difforme : ses jambes toujours enflées, et souvent ouvertes, étoient toutes d'une venue avec ce joli pied qu'on

(1) Que les altesses ou excellences russes, qui pourront lire ceci, ne se formalisent pas de se voir tout simplement nommer par leurs noms : je voulois les envelopper dans leurs titres comme une pillule dans son oripeau ; mais souvent, à l'instant où j'écrivois, le monsieur devenait comte, le comte prince, et le prince kniaiss ; le conseiller, général, et le valet-de-chambre, excellence. Tout changeroit avec une telle rapidité sous la main créatrice de Paul, que j'ai dû m'en tenir au nom seul des personnages.

avoit admiré jadis. Le fameux pirate Lambro-Cazzioni, que l'amiral Ribas avoit introduit chez elle par la faveur de Zoubow, et qui lui servoit de bouffon après lui avoir servi de corsaire dans l'Archipel, voulut aussi être son médecin. Il lui persuada qu'il avoit un remède infaillible pour lui guérir les jambes, et il alloit lui-même chercher de l'eau de la mer pour lui faire prendre chaque jour des bains de pied froids. Elle s'en étoit d'abord bien trouvée, et se moquait avec Lambro des conseils de ses médecins : mais ses jambes s'enflèrent bientôt davantage ; les veilles et le mouvement qu'elle se donna empirèrent le mal. Au moment où elle apprit le refus du roi, et où elle fut obligée de congédier sa cour après l'avoir assemblée pour célébrer les fiançailles de sa petite-fille, elle ressentit déjà une légère atteinte d'apoplexie. La crainte qu'elle s'imposa les jours suivans pour se montrer avec son visage ordinaire, et ne pas avoir l'air

de succomber au dépit que lui donnoit la mutinerie *d'un petit roi* (1), fit remonter de plus en plus le sang et les humeurs à la tête. A cette époque, son teint déjà très-enluminé devint plus rouge et plus livide, et ses indispositions plus fréquentes.

Je ne devrois pas faire ici mention des signes et des pronostics de sa mort : mais comme les miracles sont encore de mode en Russie, ainsi qu'on le verra, il est bien juste de remarquer que le soir où elle se rendit chez Samoïlow avec le roi, une étoile lumineuse se détacha du ciel au-dessus de sa tête, et alla tomber dans la Néva. Je dois même assurer, pour l'honneur de la vérité et

(1) C'est l'épithète dérisoire qu'elle lui donnoit. Ce jeune prince étoit très-jaloux, dès son enfance, du titre d'homme fait, qu'il s'efforçoit de mériter. Se promenant un jour dans un parc, deux femmes s'écrièrent : *Courons sur le chemin pour voir notre petit roi !* Gustave piqué, leur cria : Eh, mesdames ! en avez-vous donc un plus grand ?

des signes funèbres, que c'est un fait dont toute la ville parla : les uns prétendoient que cette belle étoile signifioit le passage de la jeune reine en Suède; les autres, remarquant que la citadelle et les tombeaux des souverains se trouvoient vers les lieux où l'étoile avait paru tomber, disoient en secret et en tremblant, que cela annonçoit la mort prochaine de l'impératrice. Je dis *en tremblant et tout bas*, parceque *mort* et *impératrice* sont deux mots qu'on ne peut prononcer ensemble en Russie sans blasphème et sans danger.

Ce qu'il y a de certain, c'est que le 4 novembre 1796 (vieux style) Catherine ayant ce qu'on appeloit *petit hermitage* (petite société) parut d'une gaité extraordinaire. Elle avoit reçu par un vaisseau de Lubek la nouvelle que le général Moreau avoit été forcé de repasser le Rhin, et elle avoit à cette occasion écrit au ministre d'Autriche Cobenzel un

billet fort badin (a) Elle s'amusa beaucoup avec Léon Narischkain, son grand-écuyer et son premier bouffon, en marchandant et achetant de lui toutes sortes de babioles qu'il apportoit ordinairement dans ses poches pour les lui vendre, comme le ferait un mercier ambulant dont il jouoit le rôle. Elle lui fit agréablement la guerre sur la peur qu'il avait des nouvelles de mort, en lui annonçant celle du roi de Sardeigne qu'elle venoit aussi de recevoir, et parla beaucoup de cette événement d'un air libre et badin. Cependant elle se retira quelques instans plutôt qu'à l'ordinaire, se sentant, disoit-elle, de légères coliques pour avoir trop ri.

Le lendemain elle se leva à son heure accoutumée, et fit monter le favori qui resta un instant chez elle. Elle expédia ensuite quelques affaires avec ses secré-

(a) Voici ce billet qui courut les sociétés : « Je m'empresse d'annoncer à l'excellente Excellence que les excellentes troupes de l'excellente cour ont complétement battu les Français ».

taires, et renvoya le dernier qui se présenta, en lui disant de l'attendre dans l'antichambre; qu'elle le rappelleroit pour finir le travail. Il attendit quelque tems: mais le valet de chambre *Zacharie Constantinowitsch*, s'impatientant de n'être point appelé et de n'entendre aucun bruit dans la chambre, ouvrit enfin la porte; il vit avec effroi l'impératrice renversée entre deux portes qui conduisoient de son alcauve à sa garde-robe. Elle étoit déjà sans connoissance et sans mouvement. On court chez le favori qui logeoit au-dessous; on appelle les médecins: le tumulte et la consternation se répandent autour d'elle. On étendit un matelas près de la fenêtre; on la coucha dessus; on lui administra des saignées, des lavemens et tous les secours usités en pareils cas, qui firent leur effet ordinaire. Elle vivoit encore, le cœur palpitoit; mais aucun autre signe de mouvement. Le favori, voyant cet état désespéré, fit avertir les comtes Soltykow et

Besborodko, et quelques autres. Chacun en particulier s'empressa d'expédier un courier à Gatschina où se trouvoit le grand-duc Paul: celui de Zoubow fut son propre frère. Cependant la famille impériale et le reste du palais ignoroient l'état de l'impératrice qu'on tenoit secret. Ce ne fut qu'à onze heures, tems où elle avoit coutume de faire appeler les grands-ducs, qu'on sut qu'elle étoit indisposée; et le bruit que l'impératrice étoit malade ne transpira qu'à une heure après-midi: mais on ne se disoit cette nouvelle qu'avec une circonspection mystérieuse et timide, dans la crainte de se compromettre. On voyoit deux courtisans se rencontrer, tous deux parfaitement instruits du coup d'apoplexie, tous deux s'interrogeant, se répondant, s'observant et s'approchant pied-à-pied, et toujours de front, pour n'arriver qu'ensemble au point terrible et pouvoir parler de ce qu'ils savoient déjà: il faut avoir hanté une cour, et surtout celle de Russie, pour juger de l'importance de

ces choses-là et ne pas trouver ces détails ridicules.

Cependant ceux que le hasard, , ou leur poste, avoit mis à même d'être instruits les premiers, se hâtoient d'aller annoncer cet événement à leurs familles et à leurs amis ; car on regardoit la mort de l'impératrice comme l'époque d'une révolution extraordinaire dans l'état, à cause du caractère du grand-duc Paul, et des projets ou des dispositions qu'on supposoit à Catherine. Il étoit donc très-important de pouvoir prendre ses précautions d'avance : aussi la cour et bientôt la ville furent-elles dans une agitation et dans une attente très-alarmantes.

Cinq ou six couriers qui arrivèrent presqu'à-la-fois à Gatschina n'y trouvèrent point le grand-duc : il étoit allé avec sa cour, à quelques verstes de là, voir un moulin qu'il faisoit construire. Il fut frappé à cette nouvelle d'une grande joie ou d'une grande douleur, car les extrêmes se touchent et se ressemblent.

l'on n'en peut quelquefois bien distinguer les effets. Il se remit bientôt de son trouble, adressa plusieurs questions aux couriers, donna des ordres pour son voyage, et le fit avec une telle diligence, qu'il franchit en moins de trois heures l'espace de douze lieues qu'il y a entre Gatschina et Pétersbourg : il y arriva à huit heures du soir avec son épouse, et trouva le palais dans la plus grande confusion.

Sa présence rallia quelques ministres et quelques courtisans autour de lui : les autres avoient disparu. Le favori, livré à la crainte et à la douleur, avoit lâché les rênes de l'empire ; les grands, occupés des suites qu'auroit cet événement subit, arrangeoient leurs affaires en particulier ; toutes les intrigues de la cour se trouvoient déconcertées en un moment, et sans point de réunion, comme les rais d'une roue dont le moyeu est rompu.

Paul se transporta, suivi de toute sa famille, auprès de sa mère qui ne donna

aucun signe de connoissance à l'aspect de ses enfans rassemblés. Elle étoit immobile sur le matelas, sans mouvement de vie apparent. Le grand-duc Alexandre, son épouse, les jeunes princesses, fondoient en larmes et formoient autour d'elle le plus touchant tableau. Les grandes-duchesses, les cavaliers et les dames de la cour, restèrent habillés et levés toute la nuit, attendant le dernier soupir de l'impératrice : le grand-duc, avec ses fils, se transportoit à tout moment vers elle pour en être le témoin; et la journée suivante se passa dans la même agitation et la même attente.

Paul, que la douleur de perdre une mère qui l'avoit si peu aimé n'affectoit pas extrêmement, s'occupoit à distribuer des ordres de détail et à tout préparer pour son avénement : il connoit à ce grand acte de sa vie les mêmes soins qu'un directeur de spectacle donne à ses coulisses et à ses machines avant de faire lever la toile. En vérité il semble aussi

que la mort d'un souverain ne soit qu'un entr'acte de comédie, tant sa personne occupe peu, ceux qui l'environnent et même ses enfans. Catherine respiroit encore, et l'on ne pensoit déja plus qu'aux changemens qui alloient se faire et à celui qui alloit la remplacer.

Cependant les appartemens du palais se remplissoient peu à peu des officiers qui accouroient de Gatschina, dans un costume si grotesque et si nouveau, qu'ils paroissoient des revenans d'un autre siècle, ou des arrivés d'un autre monde. Le chagrin, la crainte ou la douleur, se peignoient sur le visage des anciens courtisans qu'on rencontroit pâles et défaits, et qui se retiroient successivement pour faire place aux nouveaux venus. Une foule innombrable de voitures environnoit le palais et obstruoit les rues qui y conduisoient : tout ceux qui y avoient quelques connoissances y passoient la journée, en attendant ce qui alloit arriver. La sortie de la ville étoit

d'ailleurs interdite, et l'on ne laissoit passer aucun courier.

On croyoit généralement que Catherine étoit expirée dès la veille, mais que des raisons politiques faisoient encore cacher sa mort. Il est cependant vrai qu'elle étoit toujours dans une espèce de léthargie : les remèdes qu'on lui avoit administrés avoient produit l'effet naturel; elle avoit même encore remué un pied et serré la main d'une femme de chambre; *mais heureusement pour Paul elle avoit pour toujours perdu la parole.* Vers les dix heurs du soir, elle parut se ranimer tout à coup, et commença a râler horriblement. La famille impériale accourut auprès d'elle; mais l'on fut obligé d'éloigner les princesses de ce spectacle affreux et nouveau. Enfin Catherine poussa un cri lamentable qui fut entendu dans les appartemens voisins, et expira après une agonie de trente-sept heurs. Pendant ce tems, elle ne donna aucun signe de souffrance qu'un instant avant d'expirer; et

sa mort parut aussi heureuse que son règne l'avoit été.

Si l'on pense quelquefois juger de l'amour qu'ont mérité les monarques par les impressions que fait leur mort, ce n'est guères en Russie qu'on peut faire cette observation, à moins qu'on ne voulût prendre la cour pour l'empire entier. L'homme qui perdoit le plus à la mort de l'impératrice, celui qu'elle précipita du faîte des grandeurs et du pouvoir dans la foule dont la faveur l'avoit tiré, fut aussi le plus affligé : sa douleur eut même une expression touchante. Les jeunes grandes-duchesses qui aimoient tendrement leur grand'mère, et avec qui elles étoient plus familières qu'avec leurs propres parens, lui payèrent aussi un tribut de larmes bien sincères : elles la regardoient comme leur providence et la source de leur bonheur et de leurs plaisirs. Les dames et les courtisans qui jouissoient des bontés et de la société intime de Catherine, où elle étoit d'une aménité char-

mante, pleuroient également cette princesse. Les demoiselles même et les jeunes gens de la cour regrettoient les heureuses soirées de l'Hermitage, et cette liberté de mœurs et de plaisirs qu'elle savoit inspirer, et à laquelle ils opposoient la gêne soldatesque et l'étiquette bizarre qui alloient y succéder. Les Russes spirituels et railleurs frémissoient d'être obligés désormais de respecter des personnes qu'ils avoient raillées et méprisées, et de se soumettre à un train de vie qui avoit été le sujet perpétuel et inépuisable de leurs sarcasmes et de leurs bons mots. Les femmes, les domestiques de Catherine, pleuroient sincèrement une maîtresse bonne et généreuse, dont l'humeur égale et douce, le caractère noble et fier, étoient au-dessus de tous ces petits emportemens journaliers qui empoisonnent la vie domestique. Réellement si l'on pouvoit juger de Catherine comme d'une mère de famille, de son palais comme de sa maison, de ses courtisans comme

de ses enfans, elle méritoit des regrets et des larmes.

Plusieurs autres personnages avoient aussi l'air pâle et désespéré ; mais ceux-là étoient incapables de pleurer ; ils avoient plutôt l'air coupable que triste, et leur douleur ne pouvoit s'expliquer en faveur de Catherine : c'étoit cette foule de créatures du favori, de ministres prévaricateurs, de courtisans lâches, et de misérables de tous les états et de toutes les conditions, dont la fortune et les espérances reposoient sur les abus de son règne et la facilité de son caractère. Il faut comprendre dans cette tourbe gémissante ceux qui avoient eu part à la révolution de 1762, et y avoient joué les rôles odieux de séducteurs ou de bourreaux : ils sembloient se réveiller du long rêve qui avoit suspendu leurs réflexions, pour se livrer aux terreurs et peut-être même aux remords.

Quant au peuple, cette prétendue pierre de touche du mérite des souverains,

et qui n'est en Russie qu'une pierre brute et foulée aux pieds comme le pavé des rues, rien n'égala son indifférence sur ce qui se passoit au palais. Le bruit se répandit que les vivres alloient baisser, et que le pouvoir des maîtres sur leurs esclaves seroit restreint et fixé ; mais on verra bientôt comme ce bruit populaire fut démenti par Paul. Les principaux habitans de la ville étoient dans un muet effroi. La crainte, et la haine générale qu'avoit inspirée le grand-duc, sembloient réveiller en ce moment l'amour et les regrets qu'on devoit à Catherine.

Aussi quels changemens subits dans une capitale si brillante, et sur-tout dans une cour si heureuse et si polie : cet air de liberté, d'aisance et de galanterie qui y régnoit, fit place à une gêne insupportable. Les cris de commandement, le bruit du fer et des soldats, le tracas des grosses bottes et des éperons, retentissoient déjà dans les appartemens où Catherine venoit de s'endormir pour

toujours. Le deuil dont se couvroient les dames, les habits burlesques qu'endossoient les hommes, le langage qu'on s'empressoit d'adopter, et les changemens qui se succédoient, faisoient qu'on se rencontroit sans se reconnoître, qu'on s'interrogeoit sans se répondre et qu'on se parloit sans s'entendre. Le jour de Ste. Catherine qui arriva dans ces entrefaites, et jusque-là si pompeusement célébré, fit sentir avec plus d'horreur la désolation et le vide de ce palais désenchanté, qui, théâtre de tant de fêtes et de tant de plaisirs, alloit devenir celui de tant de ridicules.

A soixante-sept ans, Catherine avoit encore des restes de beauté. Ses cheveux étoient toujours arrangés avec une simplicité antique et un goût particulier: jamais couronne ne coiffa mieux une tête que la sienne. Elle étoit d'une taille moyenne, mais épaisse; et toute autre femme de sa corpulence n'auroit pu se mettre d'une manière si séante et si gracieuse. Dans son

particulier, la gaieté, la confiance qu'elle inspiroit, sembloient éterniser auprès d'elle la jeunesse, le badinage et les jeux. Ses propos engageans et sa familiarité mettoient à l'aise tous ceux qui avoient les entrées chez elle, et qui assistoient à sa toilette ; mais aussitôt qu'elle avoit mis ses gants pour sortir et se présenter dans les appartemens voisins, elle se composoit une démarche et un visage tout-à-fait différens. De femme aimable et badine, elle paroissoit tout-à-coup impératrice majestueuse et réservée. Celui qui la voyoit alors pour la première fois ne la trouvoit point au-dessous de l'idée qu'il s'en étoit faite, et disoit : C'est bien elle, c'est bien la Sémiramis du nord ! On ne pouvoit, non plus qu'à Frédéric le Grand, lui appliquer cette maxime : *Præsentia minuit famam.* Je l'ai vue pendant dix ans, une ou deux fois la semaine, et toujours avec un nouvel intérêt. L'attention que j'avois à l'examiner me faisoit négliger de me prosterner avec la

foule devant elle : l'hommage que je lui rendois en la regardant étoit sans doute plus flatteur. Elle marchoit lentement et à petits pas, le front haut et serein, le regard tranquille et souvent baissé. Elle saluoit d'une petite inclination qui n'étoit pas sans grâce, mais avec un sourire de commande qui venoit et s'en alloit avec sa révérence. Si c'étoit un étranger à qui elle présentât sa main à baiser, elle le faisoit très-poliment, et lui disoit ordinairement quelques mots sur son voyage et son arrivée : mais c'étoit alors que l'on voyoit se décomposer l'harmonie de son visage, et qu'on oublioit un instant la grande Catherine pour ne plus voir que la vieille femme; car, en ouvrant la bouche, elle ne montroit plus de dents, et sa voix étoit cassée et mal articulée. Le bas de son visage avoit quelque chose de rude et de grossier; ses yeux gris clair, quelque chose de faux, et un certain pli à la racine du nez, lui donnoit un air un peu sinistre. Le célèbre Lampi l'avoit peinte depuis

peu assez ressemblante, quoiqu'extrêmement flattée : cependant Catherine remarquant qu'il n'avoit pas tout-à-fait oublié ce malheureux pli qui caractérise sa physionomie, elle en fut très-mécontente, et dit que Lampi lui avoit donné l'air trop sérieux et trop méchant. Il fallut retoucher et gâter le portrait, qui paroît maintenant être celui d'une jeune nymphe : le trône, le sceptre, la couronne et quelques autres attributs, le font pourtant reconnoître pour celui d'une impératrice. Au reste c'est un morceau qui mérite les regards des amateurs, aussi bien que celui de l'impératrice actuelle, par le même maître (1).

Pour ce qui est du caractère de Catherine, je pense que c'est dans ses actions

(1) La célèbre le Brun qui se trouvoit à Pétersbourg et qui ne put obtenir l'honneur de la peindre vivante, l'envisagea morte, et la peignit de souvenir et d'imagination : ce portrait, dont je vis l'ébauche, est très-ressemblant. Voici un conseil badin qu'on donnoit à Mme. le Brun, pour le rendre parfait : Prenez pour

qu'il faut le chercher. Son règne a été heureux et brillant pour elle et sa cour ; mais la fin en fut surtout désastreuse pour les peuples et l'empire. Tous les ressorts du gouvernement étoient détraqués : chaque général, chaque gouverneur, chaque chef de département étoit devenu un despote particulier. Les rangs, la justice, l'impunité, se vendoient à l'enchère : une vingtaine d'oligarques, sous les auspices d'un favori, se partageoient la Russie, pilloient ou laissoient piller les finances, et se disputoient les dépouilles des malheureux. On voyoit leurs plus bas valets, leurs esclaves même, parvenir en peu de tems à des emplois et à des richesses considérables. Tel avoit trois ou quatre cents roubles d'appointemens qu'il ne

---

toile la carte de l'empire des Russies ; les ténèbres de l'ignorance, pour le fond ; les dépouilles de la Pologne, pour draperie ; le sang humain, pour coloris ; pour croquis, les monumens de son règne ; et pour ombre, six mois du règne de son fils, etc.

pouvoit augmenter sans malversation, et bâtissoit autour du palais, des maisons de cinquante mille écus. Catherine, loin de rechercher la source impure de ces richesses éphémères, se glorifioit de voir la capitale s'embellir sous ses yeux, et applaudissoit au luxe désordonné des coquins, qu'elle prenoit pour une preuve de la prospérité de son règne. Jamais, même en France, le pillage ne fut si général ni si facile. Quiconque voyoit passer par ses mains une somme de la couronne pour quelque entreprise, en retenoit effrontément la moitié et faisoit ensuite des représentations pour obtenir davantage, sous prétexte que la somme étoit insuffisante : on lui acordoit ce qu'il demandoit, ou l'entreprise demeuroit abandonnée. Les grands voleurs partageoient même les vols des petits, et en étoient les complices. Un ministre savoit à-peu-près ce que chacune de ses signatures rapportoit à son secrétaire, et un

colonel n'hésitoit pas de s'entretenir avec un général, des profits qu'il faisoit sur ses soldats (1).

A commencer par le favori en titre, et à finir par le dernier employé, tous regardoient le bien de l'état comme une cocagne à conquérir, et se jetoient dessus avec la même impudeur que la populace sur le bœuf qu'on lui abandonne. Les Orlow, Potemkin et Panin, ont rempli seuls leurs places avec quelque dignité : les premiers ont montré des talens et

(1) Le colonel étoit le despote de son régiment : il en avoit toutes les compagnies, tous les détails, et toute l'économie. L'armée russe vivant toujours comme à discrétion dans les pays où elle se trouve, soit soumis, soit alliés, soit ennemis, les colonels empoursent presque toutes les sommes destinées à son entretien. Ils lâchent les chevaux dans les prairies, et les soldats chez les paysans pour s'y dédommager. Leurs appointemens sont 7 ou 8 cents roubles, mais leurs profits sur un régiment montent jusqu'à 15 et 20 mille. L'impératrice répondit une fois à un ministre qui la sollicitoit pour un pauvre officier : *S'il est pauvre, c'est de sa faute, il a eu long-tems un régiment.* Le vol étoit donc permis, et la probité une sotise.

une ambition vaste ; Panin avait davantage, des lumières, du patriotisme et des vertus (1). En général, rien n'a été si petit que les grands, durant les dernières années du règne de Catherine : sans connoissances, sans vues, sans élévation, sans probité, ils n'avoient pas même cet honneur vaniteux qui est à la loyauté ce que l'hypocrisie est à la vertu ; durs comme des bachas, exacteurs comme des péa-

(1) Il fit surtout un acte de générosité qui n'a point trouvé d'imitateurs. Après l'éducation du grand-duc Paul, dont il étoit grand gouverneur, l'impératrice, entre autres récompenses, lui donna sept mille paysans, et ne donna rien aux aides de camp, aux secrétaires, etc. qui avoient été les collaborateurs employés par le comte Panin. Celui-ci leur distribua aussi-tôt les sept mille paysans qu'il avoit reçus, et j'ai vu plusieurs officiers qui sont encore riches de ce bienfait. Cette belle action ne fait pourtant pas oublier que les trois principales opérations de son ministère ont été désastreuses : l'échange du Holstein contre six vaisseaux, que le Danemarck n'a jamais pu donner ; le premier partage de la Pologne, qui a fait naître l'envie du reste ; et l'éducation de Paul, dont le caractère fait aujourd'hui le fléau de sa patrie, sont les tristes monumens qu'il a laissés.

gers, pillards comme des laquais, et vénaux comme des soubrettes de comédie; on peut dire qu'ils étoient la canaille de l'empire. Leurs complaisans, leurs créatures, leurs valets, leurs parens même, ne s'enrichissoient pas de leur générosité, mais des vexations qu'ils commettoient en leur nom et du trafic de leur crédit: d'ailleurs on les voloit eux-mêmes, comme ils voloient la couronne. Les services qu'on leur rendoit, même les plus vils, étoient payés par l'état: souvent leurs domestiques, leurs bouffons, leurs musiciens, leurs secrétaires particuliers, et même le gouverneur de leurs enfans, étoient salariés par quelque caisse de la couronne dont ils avoient le maniement. Quelques-uns recherchoient l'homme à talens, et estimoient l'homme de mérite; mais ni l'un ni l'autre ne faisoient fortune auprès d'eux: ils ne leur donnoient rien, moins encore par avarice que par défaut de bienfaisance. Le seul chemin pour parvenir à leur faveur étoit de se faire leur bouffon,

et l'unique moyen d'en tirer parti étoit de devenir coquin.

Aussi presque tous les gens en place et en crédit sous ce règne étoient-ils des gens parvenus. Des princes et des comtes nouveaux naissoient par essaims aux fêtes de Catherine, et à la même époque où l'on s'efforçoit de les abolir en France. Si l'on excepte les Soltikow, on n'a vu aucune grande famille en faveur. Partout ailleurs qu'en Russie, ce ne seroit pas un mal ; mais c'étoit une vraie calamité pour cet empire, où la riche noblesse est la seule classe qui ait de l'éducation, et quelquefois de l'honneur. D'ailleurs tous ces hommes nouveaux furent autant de sangsues affamées, qu'il fallut remplir du plus pur sang de l'état et de la sueur des peuples. Changer souvent de rois n'est pas onéreux pour un état qui reste leur héritier ; mais changer à tout instant de favoris et de ministres qui s'enrichissent et emportent leurs trésors, c'est assez pour épuiser tout autre pays que la

Russie. Combien n'en a-t-il pas coûté de millions pour gorger successivement de biens douze favoris en titre ? combien n'a-t-il pas fallu pour rendre riches et grands seigneurs des *Bezboradko*, des *Zawadowshy*, des *Marcow*, et tant d'autres en trop grand nombre pour qu'on puisse les nommer ? Les Orlow, les Potemkin, les Zoubow, n'ont-ils pas seuls accumulés plus de richesses que des rois ? Les agioteurs de leurs signatures, et les directeurs de leurs menus plaisirs, ne sont-ils pas eux-mêmes devenus plus riches que les plus heureux négocians de l'Europe (1) ?

Autant le gouvernement de Catherine étoit doux et modéré autour d'elle, autant il

(1) Il me tombe sous la main un livre intitulé : *Vie de Catherine seconde*, où l'auteur fait le calcul des sommes qu'ont tirées ses favoris. Mais que ce calcul est fautif et au-dessous de la vérité ! et comment apprécier les sommes immenses qui ont enrichi les Orlow, les Potemkim et les Zoubow, puisque ces trois favoris puisoient dans les caisses de l'état comme dans leur propre bourse ?

étoit au loin affreux et arbitraire. L'homme qui avoit directement ou indirectement la protection du favori, exerçoit où il se trouvoit une tyrannie publique : il bravoit ses supérieurs, écrasoit ses subordonnés, et violoit impunément la justice, la discipline et les oukas (a).

C'est d'abord à la politique de Catherine, et ensuite à sa foiblesse, qu'il faut attribuer ce relâchement et cette désorganisation intérieure de son gouvernement; mais la cause première en est dans les mœurs et le caractère corrompus de la nation, et surtout de sa cour. Comment une femme eût-elle pu effectuer ce que le bâton actif et la hache homicide de Pierre I ne purent exécuter ? Usurpatrice d'un trône qu'elle vouloit conserver, elle fut obligée de caresser ses complices : ils avoient par leur crime acheté l'impunité. Étrangère dans l'empire où elle régnoit,

(a) Pour l'oreille et le sens je voulois dire les lois, — mais je parle de la Russie où il y a des ordonnances (oukas), et non des lois.

elle chercha à s'identifier avec la nation, en adoptant, en flattant même ses goûts et ses préjugés. Catherine sut quelquefois récompenser, elle ne sut jamais punir; et ce ne fut qu'en laissant abuser de son pouvoir qu'elle parvint à le conserver.

Elle eut deux passions qui ne moururent qu'avec elle : son amour pour l'homme, qui dégénéra en libertinage, et son amour pour la gloire, qui dégénéra en vanité. La première de ces passions ne la domina jamais au point d'en faire une Messaline; mais elle prostitua souvent sa grandeur et son sexe : elle resta par habitude ce qu'elle avoit été par tempérament. La seconde lui fit entreprendre des choses louables qui furent rarement achevées, et des guerres injustes qui lui laissent au moins cette espèce de gloire qu'on ne peut refuser au succès.

La générosité de Catherine, l'éclat de son règne, la magnificence de sa cour, ses instituts, ses monumens, ses guerres, sont pour la Russie ce que le siècle de

Louis XIV fut pour l'Europe ; mais Catherine fut personnellement plus grande que ce prince. Les Français firent la gloire de Louis, Catherine fit celle des Russes : elle n'eut pas comme lui l'avantage de régner sur un peuple perfectionné, et de naître environnée de grands hommes. Elle eut quelques diplomates rusés, et quelques généraux heureux ; mais, si l'on excepte Romanzow, Panin et Potemkin, pas un homme de génie : l'esprit et la dextérité astucieuse de quelques ministres, la valeur et la férocité d'un Souvarow, le talent et la souplesse d'un Repnin, la faveur d'un Zoubow, l'aptitude d'un Bezborodko, et l'assiduité d'un Nicolas Soltykow, ne méritent pas de faire exception.

Ce n'est pas que la Russie ne soit fertile en hommes de mérite ; mais Catherine les craignoit : ils restèrent toujours loin d'elle. Il en résulte que tout ce qu'elle a fait est à elle, sur-tout le bien. Que le tableau des abus et des malheurs de son règne ne jete donc pas une ombre trop odieuse sur le

caractère particulier de cette princesse. Elle paroissoit foncièrement humaine et généreuse : tous ceux qui l'ont approchée l'éprouvèrent ; tous ceux qui l'ont connue de près étoient enchantés des charmes de son esprit ; tous ceux qui l'environnoient étoient heureux. Ses mœurs étoient galantes et libertines, mais elles conservèrent toujours une certaine décence extérieure (1) : ses favoris mêmes la respectèrent toujours. Son amour n'inspira jamais le dégoût, sa familiarité jamais le mépris : on la trompa, on la séduisit ; mais elle ne fut jamais dominée. Son activité, la régularité de son genre de vie, sa modération, son courage, sa constance, sa sobriété même, sont des qualités morales qu'il seroit trop injuste d'attribuer à l'hypocrisie. Oh ! qu'elle eût été grande, si elle eût eu le cœur aussi juste que l'esprit ! Elle

(1) Ce qu'on a répandu en Europe de ses débauches, du vin de Champagne et de l'eau-de-vie dont elle s'enivroit, des grenadiers qu'elle faisoit monter chez elle, et cent autres contes, sont de pures calomnies.

régnoit sur les Russes moins despotiquement que sur elle-même : jamais on ne la vit ni s'emporter à la colère, ni s'abandonner à la tristesse, ni se livrer à une joie immodérée. Les caprices, l'humeur, les petitesses, n'entroient pour rien dans son caractère, et moins encore dans ses actions. Je ne déciderai point si elle fut véritablement grande, mais elle fut aimée (1).

(1) On a fait différens quatrains, tant pour servir d'épitaphe à Catherine que pour mettre sous son portrait : mais aucuns ne sont si bien frappés et ne la caractérisent si bien que les suivans : ils sont de deux jeunes Russes, qui relèvent encore les qualités aimables de leur esprit, par celles d'un grand caractère et d'un cœur généreux.

Elle fit oublier, par un esprit sublime,
D'un pouvoir odieux les énormes abus,
Et se maintint par ses vertus
Sur un trône acquis par le crime.

Celui-ci est très-flatteur, et n'en a pas moins de mérite :

Dans le sein de la paix, au milieu de la guerre,
A tous ses ennemis elle dicta la loi :
Par ses talens divers elle étonna la terre,
Écrivit comme un sage, et régna comme un roi.

Imbue, dès sa jeunesse, des maximes corruptrices qui infectent les cours, environnée sur le trône d'un nuage d'encens à travers lequel il fut impossible de bien voir, il seroit trop sévère de porter soudain sur elle le flambeau de la raison, et de la juger d'après ses austères principes. Jugeons-la comme nous l'aurions jugée il y a vingt ans, et pensons que la Russie en est au siècle de Charlemagne pour le peuple. Les amis de la liberté doivent rendre à Catherine au moins la même justice que les théologiens raisonnables rendoient à ces hommes grands et sages qui n'avoient pas eu les lumières de la révélation. Les crimes de Catherine furent ceux de son état, et non ceux de son cœur: celle dont le génie sembloit présider aux boucheries d'Ismaïl et de Prague paroissoit dans sa cour l'humanité même. Il ne lui manqua peut-être que d'avoir été malheureuse, pour avoir eu des vertus plus pures; mais la prospérité constante de ses armes la gâta. La vanité, cet écueil fu-

37085

neste des femmes, fut aussi celui de Catherine ; et son règne portera à jamais le caractère de son sexe.

Mais de quel point de vue qu'on voulût l'envisager, elle sera toujours mise en première ligne parmi ceux qui ont captivé l'admiration du monde par leur génie, leur puissance, et surtout leurs succès. Son sexe, donnant un nouveau relief aux grandes qualités qu'elle a déployées sur le trône, la mettra même au-dessus de toute comparaison dans l'histoire, et l'on sera obligé de recourir aux siècles fabuleux des Isis et des Sémiramis, pour trouver une femme qui ait exécuté ou plutôt entrepris d'aussi grandes choses.

Les dix dernières années de son règne mirent le comble à sa puissance, à sa gloire, et peut-être à ses crimes politiques. Frédéric, ce grand homme, dictateur des rois de l'Europe, venoit en mourant de la laisser doyenne des têtes couronnées. Si l'on excepte Joseph et Gustave, toutes ces têtes ensemble ne valoient pas la sienne:

car elle surpassoit autant les autres rois par l'étendue de son génie que par celle de ses états; et si Frédéric fut le dictateur de ces rois, elle en devint le despote. Ce fut alors que le bout de ce fil politique qui faisoit mouvoir la pauvre Europe comme un pantin, et qui avoit échappé à la France pour voltiger de Berlin à Vienne et à Londres, se trouva fixé dans les mains d'une femme qui le tiroit à son gré. Cet empire immense et romanesque qui lui étoit asservi, les ressources inépuisables qu'elle tiroit d'une terre et d'un peuple neufs encore, le luxe excessif de sa cour, la pompe barbare de ses grands, les richesses et la grandeur royale de ses favoris, les exploits glorieux de ses armées, et les vues gigantesques de son ambition, imposoient une espèce d'admiration à l'Europe stupide. Des princes, qui eussent répugné à se montrer l'un à l'autre quelques déférences, ne se trouvoient point humiliés de rendre une dame l'arbitre de leurs intérêts et la régulatrice de leurs actions.

Mais la révolution française, cette révolution si funeste aux rois, le fut surtout à Catherine. Les lueurs qui s'élancèrent soudain du sein de la France, comme d'un cratère dévorant, jetèrent sur la Russie un jour livide comme celui de l'éclair : on y vit l'injustice, le crime et le sang, où l'on avoit vu la grandeur, la gloire et la vertu. Catherine en frémit d'horreur et d'indignation : ces Français, ces trompettes de la renommée, ces historiens flatteurs et brillans qui devoient un jour transmettre les merveilles de son règne à la postérité, devinrent soudain pour elle des juges inexorables qui l'épouvantoient : elle vit alors s'éclipser les fantômes de son imagination : cet empire de la Grèce qu'elle vouloit relever, ces lois qu'elle vouloit établir, cette philosophie qu'elle vouloit inspirer, ces arts qu'elle avoit protégés, lui devinrent odieux. Catherine, comme bien d'autres philosophes couronnés, n'aima les sciences qu'autant qu'elles lui parurent propres à répandre

sa gloire ; elle voulut les tenir dans sa main comme une lanterne sourde, se servir de leurs lumières pour les distribuer à son gré, et voir sans être vue ; mais tout à coup blessée de leur éclat, elle voulut les étouffer. L'amie de Voltaire (1), l'admiratrice de Buffon, la disciple de Diderot, chercha dès-lors à se replonger dans la barbarie ; mais elle voulut en vain se refuser au jour : elle s'étoit endormie sur des lauriers, elle se réveilla sur des cadavres : la Gloire qu'elle avoit cru embrasser se métamorphosa dans ses bras en Furie ; et la législatrice du Nord, oubliant ses propres maximes

(1) A la révolution, Catherine fit ôter le buste de Voltaire de sa galerie, et le jeta dans un coin. Elle avoit demandé celui de Fox, à l'époque où cet homme éloquent, à la tête de l'opposition, empêcha son gouvernement de déclarer la guerre à la Russie. Lorsque ce même Fox s'opposa également à la guerre contre la France, elle fit aussi enlever et jeter ce buste, qu'elle avoit tant honoré un an auparavant.

et sa philosophie, ne fut plus elle-même qu'une vieille Sibylle. Ses lâches favoris ne lui montrant partout que des Brutus, des jacobins et des empoisonneurs, parvinrent à l'environner de terreurs et de soupçons. Son delire alla si loin, que dans ses manifestes elle donnoit les titres de factieux et de rebelles à un roi qui augmentoit ses prérogatives royales, et à une noblesse qui amélioroit son gouvernement: les Polonais furent traités en jacobins, parce qu'ils n'avoient pas le malheur d'être Russes (1).

Qu'eût-elle répondu, si, dans un moment de calme, on lui eût démontré qu'elle avoit elle-même beaucoup avancé

(1) Les Américains mêmes devinrent à cette époque odieux à Catherine : elle condamna une révolution qu'elle avoit jadis feint d'admirer, traita Washington de rébelle, et disoit publiquement qu'un homme d'honneur ne pouvoit porter l'ordre de *Cincinnatus*. Lageron et quelques autres émigrés, qui avoient cet ordre, se hâtèrent d'y renoncer et ne le portèrent plus.

et affermi cette révolution française si odieuse à ses yeux ? c'est cependant un fait. Si sa démence ne l'eût point emportée à se jeter ainsi sur la malheureuse Pologne, et à fomenter ensuite des factions en Prusse et en Suède, elle n'eût point révolté l'Europe contre elle et le parti des rois ; elle n'eût point engagé celui de Prusse à faire subitement sa paix pour se tenir en mesure vis-à-vis d'elle ; elle neût point indigné l'Espagne, en employant contre un roi et une noblesse catholiques, les mêmes armes et les mêmes injures qu'on employoit contre les Français. Sous ce rapport, la France lui doit une statue : elle a rendu le systême de ses ennemis odieux et absurde aux monarques mêmes ; elle a rendu à la république le même service, que les démagogues par leurs excès, et Pitt par ses intrigues.

Catherine n'a point protégé efficacement les lettres dans ses états : c'est le règne heureux d'Elisabeth qui les avoit

encouragées, et qui fut illustré par plusieurs productions dignes de prouver à l'Europe que les Russes peuvent prétendre à tous les genres de gloire (1). Catherine fit, par ostentation, acheter des bibliothèques et des collections de tableaux ; elle pensionna des flatteurs, et flatta les hommes célèbres qui pouvoient lui servir de trompettes ; elle envoya volontiers une médaille, ou une tabatière, à l'écrivain allemand qui lui dédioit quelque ouvrage flagorneur : mais il falloit venir de loin pour lui plaire, et avoir déjà une grande réputation pour mériter ses suffrages et surtout ses récompenses ; le génie seroit né à ses côtés, qu'elle ne

(1) Peut-être qu'un jour l'auteur de ces mémoires aura les matériaux et la tranquillité nécessaires, pour faire connoître aux Français la littérature russe. Ils seront surpris de voir combien elle se rapproche de la leur, par la finesse, le sentiment, la gaité et le goût. Le théâtre russe est surtout calqué sur le théâtre français. Le gouvernement, la langue et les mœurs, ont seuls imprimé quelque différence au caractère des deux nations.

l'eût point apperçu (1), et moins encore encouragé. Cependant, jalouse de toute espèce de gloire, et surtout de celle que Frédéric l'Unique s'étoit faite par ses écrits, elle voulut aussi l'obtenir : elle écrivit sa célèbre *Instruction pour le Code*, plusieurs contes moraux et allégoriques pour l'éducation de ses petits-fils, et une quantité de pièces dramatiques et de proverbes qu'elle faisoit jouer et admirer à l'Hermitage. Sa grande et vaine entreprise de rassembler quelques mots de trois cents langues différentes dans un dictionnaire n'a pas été achevée.

De tout ce qu'elle a écrit, ses lettres à Voltaire sont certainement ce qui l'est le mieux : elle sont même bien plus in-

(1) Plusieurs architectes, peintres, sculpteurs, mécaniciens et autres artistes remplis de talens, vivoient et mouroient inconnus et dans la misère, seulement parce qu'ils étoient Russes. On trouve tout au plus leurs noms dans quelques topographes, ou quelques voyageurs étrangers, qui leur ont rendu plus de justice que leur patrie.

téressantes que celles du vieux philosophe courtisan, qui lui vendoit des montres et lui tricotoit des bas (a), en lui retournant de cent manières les mêmes idées et les mêmes complimens, et lui répétant cent fois de chasser les Turcs de l'Europe, au lieu de lui conseiller de rendre libres les Russes. Si le code de Catherine prouve des vues grandes et sages, dignes d'une souveraine, ses lettres annoncent l'esprit, les graces et les talens d'une femme du plus grand mérite, et font regretter qu'elle ait été autocrate et sposicide.

Toute l'Europe retentit d'applaudissemens, lorsqu'elle publia cette Instruction pour le Code (1), et lui donna d'avance le nom de Législatrice du Nord. Catherine fit convoquer les députés des différentes nations de son vaste empire;

(a) C'est ce qu'il lui dit dans une de ses lettres.

(1) On sait que son Instruction pour le code fut mise à l'*Index* et défendue en France: Catherine et Voltaire en railloient ensemble. Eh bien! qui auroit pu croire que, vingt ans après, tous les livres français

et ce ne fut que pour leur en faire entendre la lecture et recevoir leur compliment : car aussitôt qu'ils eurent rendu cet hommage, on les renvoya chacun chez eux ; les uns disgraciés à cause de leur fermeté, et les autres décorés de médailles à cause de leur bassesse. Le manuscrit de Catherine fut enfermé dans une cassette précieuse, pour être montré aux curieux étrangers. On laissa une espèce de comité pour s'occuper de la rédaction des lois ; et lorsque les favoris ou les ministres eurent quelques protégés dont ils ne savoient que faire, ou un bouffon qu'ils vouloient entretenir sans qu'il leur en coûtât rien, ils le faisoient nommer membre de ce comité pour lui en faire tirer les appointemens (1). Et cependant l'Europe

---

seroient proscrits en Russie, et qu'un lieutenant de police de cette même Catherine confisqueroit à Pétersbourg, chez le libraire Gay, l'*Avis au peuple par Tissot*, en disant que le peuple n'avoit pas besoin d'avis, et que c'étoit un livre dangereux ?

(1) L'auteur de ces mémoires a connu, entre autres un certain Mitrophane Popoff, bouffon,

répétoit que la Russie avoit des lois, parce que Catherine avoit compilé la préface d'un code, et soumis cent peuples différens au même régime d'esclavage (1).

Parmi les pièces de sa composition qu'elle faisoit jouer sur les théâtres de la ville (2), l'une est d'un genre nouveau;

---

bigot, et expliquateur des songes d'une dame de la cour, qui étoit membre de cette commission : il n'avoit jamais entendu parler de l'instruction pour le code, et n'étoit pas en état de la lire!

(1) L'instruction pour le code est si fidèlement tirée de Montesquieu et de Beccaria, que M. F.... de B...., qui s'étoit chargé de la traduire, ne crut pouvoir mieux faire, qu'en copiant le texte de ses fameux écrivains. On peut s'en convaincre par sa traduction imprimée à Lausanne, chez Grasset. C'est de cet homme respectable que l'auteur tient ce fait.

(2) Elles sont écrites en russe. M. Derjawin, secrétaire de Catherine, et connu par d'autres ouvrages, passe pour avoir été le faiseur, ou du moins le correcteur. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle n'a jamais eu autour d'elle un homme en état de lui écrire *ses Lettres à Voltaire* en français. Odart et Aubri, ses secrétaires à cette époque, n'écrivoient pas aussi bien qu'elle ; elle en est incontestablement l'auteur.

ce n'est, ni une tragédie, ni une comédie, ni un drame, ni un opéra, mais un assemblage de scènes de tous les genres, intitulé : OLEG, *représentation historique.* Elle fut jouée aux fêtes de la dernière paix avec les Turcs, avec une pompe extraordinaire et des décorations magnifiques : plus de sept cents personnes paroissoient sur le théâtre. Le sujet est entièrement tiré de l'histoire russe, et en représente toute une époque. Dans le premier acte, *Oleg* jette les fondemens de Moscou : dans le second il est a Kiew où il marie et établit sur le trône son pupille *Ygor.* Les anciennes cérémonies usitées aux mariages des tzars offrent des scènes très piquantes, et des tableaux charmans formés par les jeux et les danses nationales qu'on exécute. *Oleg* part ensuite pour une expédition contre les Grecs : on le voit défiler avec son armée et s'embarquer. Au troisième acte, il se trouve à Constantinople. L'empereur Léon, forcé de signer une trêve, reçoit

ce héros barbare avec la plus grande magnificence : on le voit manger à sa table, tandis que de jeunes Grecs, filles et garçons, chantent ses louanges en chœurs, et exécutent devant lui les anciennes danses de la Grèce. La dernière décoration représente l'hippodrome où l'on donne à *Oleg* le spectacle des jeux olympiques : un second théâtre s'élève ensuite dans le fond, et l'on joue devant la cour des scènes d'Euripide à la grecque. Enfin *Oleg* prend congé de l'empereur, et append son bouclier à une colonne, pour attester son voyage à Constantinople, et inviter ses successeurs à y revenir un jour. Cette pièce étoit absolument dans le caractère russe, et surtout dans celui de Catherine : elle y représentoit ses projets chéris, et le dessein de subjuguer enfin la Turquie tout en célébrant la paix. Ce n'est proprement qu'une magnifique lanterne magique, où l'on ne fait que passer en revue des objets différens : mais cette idée de mettre sur la scène les grands événemens

de l'histoire, comme en tableaux, me paroît plus intéressante que les efforts de gosier de nos chanteurs, et les intrigues amoureuses de nos tragédies.

Catherine n'aimoit ni les vers ni la musique, et le disoit souvent : dans les entractes même elle ne pouvoit souffrir l'orchestre qu'elle faisoit taire ordinairement. Ce défaut de sensibilité dans une femme, d'ailleurs si bien organisée, paroît une chose étonnante : il explique comment Catherine, avec tant d'esprit et de génie, pouvoit être si impassible et si sanguinaire (1). Dans son palais de Tauride, elle dînoit ayant devant les yeux les deux horribles tableaux des deux horribles mas-

(1) Parmi les estampes satyriques que l'on fabriqua en Pologne sur l'impératrice de Russie, l'une intitulée, *Repas de Catherine*, est surtout remarquable. On y voit l'impératrice seule à table. D'un côté, quelques cosaques lui présentent les membres sanglans des Suédois, des Polonais et des Turcs, qu'ils viennent d'égorger. De l'autre, de jeunes hommes nuds sont rangés, comme des tonneaux sur un cellier. Une

sacres d'Otschakow et d'Ismaïl, où *Cazanova* a rendu, avec une vérité hideuse, le sang qui ruisselle, les membres déchirés et palpitans, la fureur des massacrans, et l'agonie convulsive des massacrés : c'étoit sur ces scènes d'horreur que ses yeux et son imagination s'arrêtoient, tandis que la *Gasparini* et *Mandini* chantoient, ou que *Sarti* faisoit exécuter un concert.

Cette même impératrice qui écrivoit des comédies; qui chérissoit Ségur à cause de son esprit, et écoutoit même quelquefois ses vers; qui faisoit jouer devant elle des farces ridicules par ses vieux courtisans, et surtout par le comte Stac-

---

vieille matrone, par une opération onanique, *fait jaillir dans les airs les liquides humains*, tire de ces futailles vivantes une liqueur qu'elle reçoit dans une coupe, et l'offre à boire à Catherine. On lit au bas de cette caricature atroce des vers qui en sont dignes, et qu'on ne peut traduire un peu décemment que de cette façon: Puisque tu aimes tant les hommes, mange leur chair, et bois le plus pur de leur sang.

kelberg (1) et le ministre d'Autriche (2); rappeloit et disgracioit l'un de ses propres

(1) Dans les petites sociétés de Catherine, l'on jouoit à toute sorte de jeux de gages, d'esprit et de main. On y voyoit les vieux courtisans goutteux s'efforcer de faire des gambades, et le grand-duc Constantin y cassa un jour le bras au vieux comte de Stackelberg, en le lutinant grossièrement et le renversant à terre. Ségur y avoit auparavant joué un rôle indigne de son rang et de son esprit. Parmi les vers qu'il fit en l'honneur de l'impératrice, les suivans, qui sont l'épitaphe d'une chienne, ont été souvent cités et méritent d'être conservés; ils respirent la galanterie française :

Pour prix de sa fidélité
Le ciel, témoin de sa tendresse,
Lui devoit l'immortalité,
Pour qu'elle fût toujours auprès de sa maîtresse.

(2) Jamais l'on a vu peut-être un ambassadeur être aussi long-tems et aussi bien à une cour que le comte de Cobenzel l'a été en Russie : il y avoit déjà été envoyé par Marie Thérèse, et confirmé depuis par tous ses successeurs. C'est un homme d'une figure ignoble et lourde; mais il est plein d'esprit, et sur-tout de celui qui amuse les femmes. Il fut dix ans l'adorateur assidu de la belle princesse Dolgorouka, et Catherine aimoit sa société. Sa passion étoit de faire jouer et de jouer lui-même la comédie, et il s'en acquitte

ministres, parce qu'il écrivoit ses dépêches avec esprit, qu'il faisoit de jolis vers français, qu'il avoit composé une tragédie, et qu'il vouloit illustrer son pays en faisant les éloges historiques des grands hommes de la Russie : c'étoit le prince Beloselshy, envoyé à Turin, homme de mérite et de goût, qui emploie une grande fortune à protéger les arts, et beaucoup d'esprit à les cultiver lui-même (1).

---

fort bien : mais, âgé de près de soixante ans, il se donnoit le ridicule de prendre régulièrement des leçons de chant; et souvent un courier de Vienne, lui apportant la nouvelle de quelque événement ou de quelques défaites, le trouvoit devant son miroir, répétant un rôle, déguisé en comtesse d'Escarbagnas ou de Croupillac, etc. Les mauvaises dépêches qu'il recevoit sans cesse pendant la guerre ne l'empêchoient pas de donner régulièrement des fêtes, des bals, et des spectacles chez lui. On disoit même en apprenant quelque victoire de Bonaparte : *Bon, nous aurons un bal samedi chez l'ambassadeur.* Catherine, choquée de cette fureur dramatique, dit un jour : *Vous verrez qu'il nous garde sa meilleure pièce pour le jour de l'entrée des Français à Vienne.*

(1) Il s'est fait connoître par plusieurs poésies, et surtout par une Epître aux Français, où il semble être

Si l'on excepte les voyages du célèbre Pallas, les recherches historiques du laborieux Müller (1), et quelques autres ouvrages sur l'histoire naturelle, aucun livre digne d'être connu ailleurs n'a honoré la Russie sous le règne de Catherine (2).

---

français lui-même, et *où il leur jette des lauriers qui retombent sur lui.* Voltaire lui écrivit une lettre flatteuse, et lui renouvella le même compliment qu'il avoit fait auparavant au célèbre auteur de l'Epitre à Ninon.

(1) C'est ce même Müller qui fit une si judicieuse critique de la prétendue histoire de Pierre I, et de qui Voltaire écrivoit : *C'est un Allemand : je lui souhaite plus d'esprit et moins de consonnes.* Voltaire s'étonnoit fort que les Russes prétendissent mieux savoir leurs noms, et ceux de leurs provinces et de leurs villes, que le dictionnaire de la Martinière, et qu'ils se plaignissent de les voir estropiés. Il s'obstinoit à écrire Roumanou, Schouvalou, etc. au lieu de Romanow et Schouvalow, comme si la terminaison de *philosophe* étoit plus barbare que celle de *Chanteloup.* Il ne voulut point écrire les noms russes comme on les prononçoit; et cependant, pour montrer qu'il savoit un nom chinois, il affectoit d'écrire souvent *Confutzée*, que nous nommons *Confucius.*

(2) Plusieurs hommes de lettres célèbres en Allemagne, comme Klinger, penseur hardi et caustique,

L'histoire naturelle et les mathématiques sont les seules sciences que les Russes aient un peu avancées, à l'aide des Allemands. Cependant aucune nation ne se trouve dans le cas de rendre des services plus essentiels aux sciences. L'histoire naturelle et l'histoire ancienne devoient en attendre les découvertes les plus étonnantes. Les ruines de vingt villes détruites attestent que la Tartarie et la Mongolie furent jadis habitées par des peuples policés; et les monumens qu'on y découvre encore réalisent les sublimes conceptions de Buffon et de Bailli. On a retrouvé des bibliothèques entières sous

et Kotsebue, écrivain dramatique dont les plagiats déshonorent quelquefois les talens, écrivoient en Russie; mais ils se gardoient bien, surtout le premier, d'y faire imprimer leurs ouvrages. Kotzebue pourtant étoit digne qu'on lui pardonnât ses bons ouvrages, en faveur de son Langhans, mauvaise imitation de Candide, et de sa traduction des œuvres de Derjawin et de sa fuite à Paris. Les ouvrages topographiques et statistiques de l'élégant Storch mériteroient encore une exception, s'il avoit osé imprimer comme il écrivoit.

les ruines d'Ablai-Kitt, et dans les masures immenses qui bordent l'Irtisch. Des milliers de manuscrits en langues inconnues, et beaucoup d'autres en chinois, en kalmouk et en mantchoux, pourrissent dans les cabinets déserts de l'académie : ils se seroient mieux conservés, s'ils fussent demeurés ensevelis sous les ruines, jusqu'à ce qu'un gouvernement, ou un peuple moins barbare, les eût déterrés.

La meilleure histoire que l'on ait de Russie est, sans contredit, celle de *Lévêque*. Catherine haïssoit cet ouvrage, autant que celui de l'abbé Chappe, et elle se donna une grande peine pour compulser les anciennes chroniques, afin de relever quelques fautes et quelques erreurs de cet estimable historien : c'est qu'il avoit eu le courage, il y a déjà vingt ans, de laisser entrevoir que Catherine étoit la meurtrière de Pierre III et d'Yvan. Au reste il a bien mérité de la nation russe, parce qu'il est le seul qui, à force de travaux, de patience et de talens, soit par-

venu à rendre un peu intéressante aux étrangers une histoire aussi dégoûtante, aussi isolée que l'est celle de Russie jusqu'au règne de Pierre I (1). Mais qui pourra écrire un jour dignement celle de Catherine (2)? Jusqu'à nos jours

(1) Ceux qui prétendront mieux faire que lui, au lieu de le mal critiquer, comme l'a fait *Le Clerc*, doivent passer dix ans en Russie, apprendre la langue, étudier les mœurs, consulter les anciennes annales du pays, les histoires de Talischeff, du prince Scherbatow, et surtout les immenses matériaux qu'ont laissés Müller, Bachmeister, etc.

(2) Ce ne sera que quelque Russe, comme j'en connois un ou deux; mais il faudra qu'il vienne l'écrire hors de son pays. En attendant, un étranger qui ne connoît ni les personnages, ni les mœurs, ni le local, aura beau assembler quelques faits historiques dans un cadre maladroitement fabuleux, et intituler ce livre : Histoire de Catherine II, ce ne sera pas son histoire. On pourroit se contenter de semblables relations, s'il s'agissoit d'un empereur de la Chine. Au reste, on voit que l'auteur anonyme, dont je parle, a eu de bons mémoires pour certaines époques; mais si ceux qui lui ont fourni ces matériaux avoient pu écrire le livre, on y trouveroit moins d'erreurs pour les lieux, les personnes et les tems.

l'histoire n'a été qu'un recueil d'événemens choisis, artistement encadrés pour faire ressortir quelques personnages et former un tableau piquant. Les faits avérés sont comme des perles et des grenats que l'historien prend à sa fantaisie, pour les enfiler à un cordon noir ou blanc qui est son système : la vérité n'y paroît que lorsqu'elle convient. L'auteur immortel de l'histoire de Charles XII, de Pierre I et du siècle de Louis XIV, dit même qu'il s'agit plus encore de dire des choses utiles que des choses vraies : comme si le faux pouvoit jamais être utile! Il écrit au comte Schouwalow : *En attendant que je puisse arranger le terrible événement de la mort du tzaréwitsch*, j'ai commencé un autre ouvrage. Est-ce là le langage d'un historien philosophe ? Eh! si vous n'avez pas le courage de dire la vérité, que n'abandonnez-vous la plume de l'histoire ? S'il est permis d'arranger un *terrible événement*, ce n'est que dans une tragédie ou

dans un poëme épique. Le but de l'histoire n'est pas de célébrer un homme, mais d'instruire le peuple et d'endoctriner les gouvernemens.

Avant la mort de Catherine, la plupart des monumens de son règne ressembloient déjà à des débris : législation, colonies, éducation, institut, fabriques, bâtimens, hôpitaux (1), canaux, villes, forteresses, tout avoit été commencé et abandonné avant d'être achevé. Sitôt qu'un nouveau projet naissoit dans sa tête, elle quittoit tout le reste pour s'en occuper uniquement jusqu'à ce qu'une autre idée vint l'en distraire encore. Elle abandonna son code pour chasser les Turcs d'Europe:

(1) Un hôpital de la fondation de Catherine mérite pourtant d'être cité comme un établissement caractéristique ; il est destiné à recevoir 50 dames attaquées du mal vénérien. On ne demande ni le nom, ni les qualités de celles qui se présentent, et elles sont traitées avec autant de soins que d'égards et de discrétion. Ce dernier mot est même brodé sur le linge qu'on leur donne pour leur usage.

après la paix glorieuse de *Kainardgi*, elle parut s'occuper de l'administration intérieure ; mais tout fut oublié pour se faire reine de Tauride. Le projet de rétablir le trône de Constantin renaquit : celui d'humilier et de punir le roi de Suède y succéda. Envahir la Pologne fut ensuite sa plus forte passion, et alors un autre Pougatchef auroit pu arriver jusqu'à Pétersbourg, sans lui faire lâcher prise. Elle est morte, méditant de nouveau la destruction de la Suède, et la ruine de la Prusse, et dévorée de rage de voir la France et le républicanisme triomphans. C'est ainsi qu'elle étoit sans cesse emportée par une passion nouvelle et plus forte que la précédente ; ce qui lui faisoit oublier l'ensemble et les détails de son gouvernement.

L'on a des médailles frappées en l'honneur de plusieurs bâtimens qui ne sont pas encore construits, entre autres l'église de marbre, qui, depuis vingt ans, est sur le chantier : plusieurs autres constructions

tombent en ruines et n'ont jamais été finies. Pétersbourg est encombré des masures de plusieurs vastes bâtimens qui s'écroulent avant d'avoir été habités. Les entrepreneurs et les architectes voloient l'argent; et Catherine, ayant le plan ou la médaille dans son cabinet, croyoit que l'entreprise étoit finie et ne s'en occupoit plus.

L'almanach de Pétersbourg nomme deux cents quarante et quelques villes fondées par Catherine : c'en seroit peut-être davantage que ses armées en ont détruites : mais ces villes ne sont que de misérables hameaux dont elle changeoit le nom et la qualité par un *immennoï oukas*, un ordre suprême de sa majesté impériale ; à-peu-près comme Paul ordonna depuis qu'un yacht seroit nommé frégate (1). Plusieurs de ces villes même ne sont qu'un poteau, où l'on a écrit leur nom et marqué leur emplacement

(1) C'est effectivement ce qu'il a fait.

futur : en attendant qu'elles soient bâties, et surtout peuplées, elles figurent sur les cartes de Russie, comme des métropoles (1).

Il est vrai que le prince Potemkin a fait bâtir en effet des villes et construire des ports en Crimée : ce sont de très-belles cages, mais il n'y a point encore d'oiseaux ; et ceux qu'on tâche d'y attirer y meurent bientôt de regrets s'ils ne peuvent s'en-

(1) Catherine fit, à grands frais, bâtir près de Tzars-koé-Célo la ville de Sophie, dont l'enceinte est immense : les maisons tombent déjà, et n'ont jamais été habitées. Si c'est là le sort d'une ville élevée sous ses yeux, quel doit être celui des cités qu'elle fondoit dans les déserts éloignés ? Mais la ville la plus ridicule qui existe, est sans doute celle de *Gatschina* dont Paul est fondateur. Ces gens-là prennent les hommes pour des cicognes, qu'on attire en posant une roue sur un toit, ou sur un clocher. Depuis le superbe Postdam jusqu'au ridicule Gatschina, toutes ces constructions forcées prouvent que la culture, le commerce et la liberté, sont les vrais fondateurs des villes : les despotes n'en sont que les destructeurs ; ils ne savent bâtir que des prisons et des casernes.

voler. Le gouvernement russe est oppresseur et conquérant ; le Russe, guerrier et dévastateur : depuis que la Tauride est conquise, elle est déserte (1).

Cette manie de Catherine de tout ébaucher, sans rien finir, fit dire à Joseph II

(1) Un savant, de mes amis, voyageoit en Tauride sous la protection du gouvernement, pour y faire des recherches. Il arrive un jour à la demeure d'un Tartare qui menoit une vie patriarchale, et qui lui donna l'hospitalité. Mon ami, s'apperçevant que son hôte étoit triste, il lui en demanda la raison. — Ah! j'ai un grand chagrin! — Ne pourrois-je donc le savoir? — Les soldats russes qui sont dans mon voisinage viennent tous les jours me couper les arbres fruitiers qui me nourrissent et qui m'ombragent, pour les brûler; et je verrai bientôt ma tête chauve exposée à l'ardeur du soleil. — Mais il faut vous plaindre à leur chef. — Je l'ai fait. — Eh bien? — Il m'a répondu qu'il me paieroit deux roubles par pied d'arbres fruitiers qu'on m'a coupés, *et autant pour chacun de ceux qu'on me couperoit encore à l'avenir.* Ah! je ne demande point d'argent : qu'on me laisse au moins mourir en paix à l'ombre des arbres que mes pères ont plantés ; ou il faudra bien que je suive mes malheureux frères qui ont été obligés de fuir leur patrie : et le vieillard laissoit tomber des larmes le long de sa barbe blanche et touffue.

un mot plein de sel. Pendant son voyage en Tauride, elle l'invita à poser la seconde pierre de la ville d'*Ecatherinoslaw* dont elle venoit de poser la première en grande cérémonie. Joseph, de retour, disoit : J'ai fini une grande affaire en un jour avec l'impératrice de Russie ; elle a posé la première pierre d'une ville, et moi la dernière.

Les monumens qui subsisteront d'elle à Pétersbourg, aussi long-tems que les marais ne les engloutiront pas, c'est le superbe quai de la Néva, et la statue équestre de Pierre I. Mais quelque beau que soit ce dernier monument, il s'en faut de beaucoup qu'il remplisse l'idée que l'on s'en fait d'après des relations exagérées. On peut lui appliquer ces vers de Delille :

Du haut d'un vrai rocher, sa demeure sauvage,
La nature se rit de ces rocs contrefaits.

L'idée de placer le grand tzar sur un rocher scabreux qu'il a franchi, au lieu de

piédestal ordinaire, étoit sans doute neuve et grande; mais elle a été bien mal exécutée. Le rocher qu'on transporta de Finlande jusqu'au bord de la Néva, avec des travaux infinis, étoit haut de 20 pieds et long de 40, et recouvert d'une mousse antique de quelques pouces d'épaisseur. On lui ôta ses formes brutes et libres pour lui en donner de régulières; on le tailla, on le polit, on le réduisit à moins de la moitié de sa grandeur: à présent c'est un petit rocher écrasé sous un grand cheval; et le tzar, qui devoit de là *contempler son empire plus vaste encore qu'il ne l'avoit conçu*, peut à peine voir dans le premier étage des maisons du voisinage (1). Par une nouvelle contradiction, on a donné à Pierre I le même habit russe qu'il faisoit

(1) D'Orbeil avoit adressé à Catherine des vers où se trouvoit ce joli quatrain :

C'est par tes soins que le bronze respire
Sur ce rocher de Thétis apperçu,
Et que le tzar découvre son empire,
Plus vaste encor qu'il ne l'avoit conçu.

quitter par force et couper à ses sujets. Si cette statue avoit un piédestal proportionné à sa grandeur, ce seroit un chef-d'œuvre admirable.

Il seroit bien intéressant de voir un tableau de Pétersbourg et de ses mœurs sous le règne de Catherine, dans le goût du tableau de Paris par le penseur Mercier. Mais, comme tous les ouvrages de génie, celui-ci n'a produit que de mauvaises imitations, à commencer par la description faite et parfaite de Berlin par Nicolai, et à finir par celle qu'un professeur Georgi a donnée de Pétersbourg : tous ces ouvrages sont aussi pauvres en idées et en utilité que riches en détails minutieux. Le comte d'Anhalt avoit donné dans ce goût une description de la maison impériale des Cadets, dont il étoit directeur général : on y trouve combien d'escaliers, de degrés, de croisées, de portes et de cheminées, a cet immense bâtiment ; cela peut servir au ramonneur qui est

chargé de les entretenir, mais qu'est-ce que cela apprend au public (1) ?

M. *Storch*, jeune Livonien laborieux et savant, a fait un ouvrage intitulé : *Tableau de Pétersbourg*, qui ne mérite pas d'être confondu avec ceux dont je viens de parler : mais ce tableau ressemble à Pétersbourg, comme le portrait qu'a fait Lampi ressemble à Catherine ; il est à la chinoise, et sans ombres, comme l'auteur l'a pressenti lui-même. Il n'a manqué pourtant qu'une chose à Storch pour le rendre parfait ; c'est de n'avoir pu le faire ailleurs qu'en Russie. Il le dédia à Catherine, qui récompensa l'auteur de ses peintures flatteuses, mais qui lui témoigna

(1) Cette description de Pétersbourg n'est pas même exacte dans ses détails. Il fait l'honneur à l'auteur de ces mémoires de le nommer parmi les gens de lettres qui s'y trouvent ; mais, confondant les noms, les qualités et les ouvrages, il ne fait qu'un personnage du général Mélissino, du major M. et de son frère. Et il étoit pourtant à Pétersbourg ! et il les connoissoit ! Fiez-vous après cela aux descriptions.

ensuite son mécontentement de ce qu'il adoptoit les caractères français pour écrire en allemand ses *Tableaux statistiques*, autre ouvrage qui donne des renseignemens très-exacts sur l'état de la Russie.

Pétersbourg, qui a des parties d'une magnificence et d'une beauté uniques, ne ressemble pas mal à l'ébauche d'un grand tableau, où l'on voit déja un front semblable à celui de l'Apollon du Belvédère, et un œil tel que l'on rendroit celui du Génie; tandis que le reste est à peine indiqué par des traits confus ou des lignes pointillées.

Pétersbourg étant habité par des colonies de différentes nations, rien n'est plus composé que les mœurs et les usages de ses habitans. On ne sait en général quel ton ni quelle mode y dominent. La langue française est celle qui sert de liaison entre les différens peuples, mais on y en parle également bien plusieurs. Pour peu qu'une société soit nombreuse, on se sert tour à tour de trois langues, la russe, la fran-

çaise et l'allemande; mais il n'est pas rare d'entendre, dans cette même société, des Grecs, des Italiens, des Anglais, des Hollandais, des Asiatiques, s'entretenir dans leur idiôme.

A Pétersbourg, les Allemands sont artistes et artisans, surtout tailleurs et cordonniers; les Anglais, selliers et négocians; les Italiens, architectes, chanteurs et imagers, etc.; mais on ne sait ce que sont les Français : la plupart changent d'état tous les ans; tel est venu laquais, s'est fait *outschitel*, et devient conseiller; on en a vu être tour-à-tour comédien, gouverneur, marchand, musicien et officier : on ne peut nulle part mieux remarquer combien le Français est inconstant, entreprenant, ingénieux et propre à tout.

Pour y retrouver les mœurs et le caractère de chaque nation, il faut pénétrer dans l'intérieur des maisons; car ce n'est que dans les rues que l'on vit à la russe. Chez les Français, on s'amuse à des jeux d'esprit, on soupe gaiement, on chante

encore quelques vaudevilles qu'on n'a pas oubliés : chez les Anglais, on dîne à cinq heures, on boit du punch, on parle commerce ; les Italiens font de la musique, dansent, rient, gesticulent ; leur conversation roule sur les spectacles et les arts : chez les Allemands, on s'entretient de sciences, on fume, on discute, on mange beaucoup, l'on se fait force complimens : chez les Russes, on trouve tout pêle-mêle, et le jeu par dessus tout ; il est l'ame de leurs sociétés et de leurs plaisirs, mais il n'en exclut aucun des autres divertissemens. L'étranger, le Français sur-tout, étoit surpris, enchanté après avoir longé les côtes inhospitalières de la Prusse, et traversé les champs sauvages de la Livonie, de retrouver au sein d'un vaste désert une ville immense et superbe, des sociétés, des plaisirs, des arts et des goûts, qu'il croyoit n'exister qu'à Paris.

Sous un climat comme celui de Pétersbourg, où l'on peut à peine jouir de quelques semaines de beaux jours ; sous un

gouvernement comme celui de Russie, où l'on ne peut s'occuper ni de politique, ni de morale, ni de littérature, les plaisirs de la société doivent être restreints et les jouissances domestiques perfectionnées. Le luxe et les commodités recherchées, la somptuosité et le bon goût des appartemens, la profusion et la délicatesse des tables, la gaieté et la frivolité des conversations, y dédommagent l'homme de plaisir de la gêne où la nature et le gouvernement tiennent son ame et son corps. Les danses, les festins se succèdent : chaque jour peut être pour lui un jour de fête; et il trouve réunis dans une grande maison les chefs-d'œuvres de tous les arts et les productions de tous les pays, et souvent même, au milieu des frimats, les jardins et les fleurs du printems.

Tzarskœ-Sélo est un immense et triste château, commencé par Anne, achevé par Elizabeth, usé par Catherine, et abandonné par Paul. La situation en est marécageuse, les environs déserts, et les

jardins ennuyeux : les monumens, dont Catherine les a ornés sont, ainsi que les bâtimens de Pétersbourg, un emblême de son caractère. A côté des obélisques, des colonnes rostrales, et des arcs de triomphe élevés aux Orlow, à Romanzow, et aux guerriers russes qui ont subjugué l'Archipel et reconquis momentanément Lacédémone, on voit des tombeaux consacrés à quelques chiens chéris: non loin de là est aussi celui qu'elle éleva à l'aimable Lanskoï, le plus aimé de ses favoris, et le seul que la mort arracha de ses bras. Voilà certes des monumens de trois genres de services différens bien rapprochés! c'est qu'un chien, un amant et un héros, sont apparemment la même chose pour une autocratrice. Au reste, tous ces monumens de la gloire et des amours de Catherine vont bientôt disparoître dans les marais fangeux qui leur servent de fondement.

Les Égyptiens qui faisoient travailler

les peuples vaincus, et les Romains qui dépouilloient toutes les nations pour embellir Rome, ont exécuté des travaux immenses. Les Grecs libres se sont distingués par le goût et l'élégance de leurs bâtimens plutôt que par leur grandeur. Et la Russie étoit naguères le seul état qui put entreprendre et exécuter ces constructions étonnantes que nous admirons dans l'antiquité, parce que les hommes y sont esclaves, et n'y coûtent que des oignons, comme en Egypte : aussi voit-on dans Moscou et dans Pétersbourg des édifices gigantesques. Cependant il n'y a pas même une chaussée pour unir ces deux capitales de l'empire, dans la médiocre distance de 200 lieues : c'est encore un de ces projets mort-nés de Cathérine; et ce qu'on a commencé à faire ne sert qu'à encombrer et à rendre ce chemin ennuyeux plus impraticable encore. Cathérine aimoit mieux employer deux ou trois

millions de roubles à bâtir un triste palais de marbre pour son favori, qu'à construire un chemin utile à son peuple : un chemin étoit une chose trop commune pour elle (1).

O Catherine ! ébloui par ta grandeur que j'ai vue de près, charmé de ta bienfaisance qui fit tant d'heureux, séduit par mille belles qualités qu'on admire en toi, j'ai voulu élever un monument à ta gloire; mais les torrens de sang que tu as versés accourent et le renversent. Le bruit des fers de tes trente millions d'esclaves m'étourdit : l'injustice et le crime qui ont

(1) Paul, bien loin d'achever les travaux les plus utiles commencés par sa mère, comme les quais, les canaux et les chemins, élève à son tour des églises et des palais : il y en a déjà plus qu'il n'en faut pour loger toutes les altesses impériales du monde, et tous les saints du paradis. Mais les monumens les plus nombreux qu'il érige sont des maisons d'exercice, des casernes, des corps-de-garde, et surtout des guérites. Heureusement que toutes ces constructions sont de bois, et ne dureront guères plus que leur fondateur.

régné en ton nom m'indignent; je brise ma plume, et je m'écrie : Désormais plus de gloire sans vertu! et que le crime et l'injustice sur le trône n'arrivent plus à la postérité, que couronnés des couleuvres de Némésis!

DES FAVORIS.

Catherine érige leurs fonctions en charge de cour. Son tempérament et sa générosité en amour. Son impudeur. Installation de Zoubow. Suite des douze favoris en titre. Dernières débauches de Catherine. Petit hermitage : petite société. Réticence.

ELIZABETH d'Angleterre, Marie d'Ecosse, Christine de Suède, toutes les impératrices de Russie, et la plupart des femmes qui ont été maîtresses d'elles-mêmes, ont eu des favoris ou des amans. Leur en faire un crime, seroit d'un rigoriste peu galant. Mais Catherine II seule, réalisant les fables de la reine d'Achem, et subordonnant l'amour, le sentiment et la pudeur de son sexe, à des besoins physiques impérieux, a profité de sa puissance pour donner au

monde un exemple unique et scandaleux. Pour satisfaire son tempérament, elle eut l'impudence d'ériger une charge de cour avec un logement, des appointemens, des honneurs, des prérogatives, et sur-tout des fonctions déterminées, et de toutes les charges, cette charge fut la plus scrupuleusement remplie : une courte absence, une maladie passagère de celui qui l'occupoit, suffisoient quelquefois pour le faire remplacer : c'étoit d'ailleurs l'emploi pour lequel *l'auguste souveraine* montroit le plus de choix et de discernement. Je crois qu'il est sans exemple qu'elle y ait élevé un sujet incapable ; et, excepté l'interrègne entre Lanskoï et Yermolow, elle ne l'a pas une seule fois laissé vingt-quatre heures vacant.

Douze favoris en titre et en fonction se sont succédés dans cette place, devenue la première de l'état. Plusieurs de ces favoris, se bornant au principal devoir qu'elle prescrivoit, et n'ayant guères d'autre mérite que celui de le bien faire, eu-

rent peu d'influence hors la chambre à coucher, les bains et le boudoir. D'autres déployèrent de l'ambition, de l'audace, et surtout de la suffisance, obtinrent un crédit immense, ou conservèrent de l'ascendant sur l'esprit de Catherine, après avoir perdu son cœur ou renoncé à ses faveurs intimes. D'autres encore ayant lassé leur amante, ou usé leur jeunesse et leur santé en l'aimant, conservèrent sa reconnoissance et son amitié, et, jugés incapables de servir la souveraine en particulier, furent encore réputés dignes de servir l'empire en public.

C'est un trait bien remarquable du caractère de Catherine, qu'aucun de ses favoris n'encourut sa haine ou sa vengeance: cependant plusieurs l'offensèrent, et ce ne fut pas toujours elle qui les quitta. On n'en vit aucun de puni, aucun de persécuté: ceux qu'elle disgracioit alloient dans les pays étrangers étaler ses faveurs et dissiper ses trésors, puis revenoient encore jouir tranquillement de ses bien-

faits au sein de leur patrie; cependant leur terrible amante eût pu les anéantir. Certes Catherine paroît ici au-dessus de toutes les femmes galantes et lascives qui ont existé. Est-ce grandeur d'ame, ou manque de passion? Peut-être eut-elle des besoins et jamais d'amour: peut-être respecta-t-elle encore dans ses amans les faveurs dont elle les avoit honorés. Il semble pourtant qu'un amant ne fût souvent pour elle qu'un instrument de volupté, qui lui parut plus commode que ces phalus dont se servoient jadis les prêtresses de Cérès, de Cybèle, d'Isis, et même celles de la divine Marie. Loin de les briser après s'en être servie, elle aima mieux les ériger en trophées de ses exploits et de ses plaisirs.

Soltykow, Orlow et Lanskoï, furent les seuls que la mort lui ravit: les autres, survivant à ses amours, et pouvant par dépit révéler ses foiblesses ou ses turpitudes, possédoient en paix des places ou des richesses qui les rendoient encore un

sujet d'envie pour l'empire entier. Elle se contenta de congédier un *Korsakow*, qu'elle surprit sur son lit même dans les bras de sa dame d'honneur, et de céder *Momonow* à une jeune rivale. Certes voilà des traits bien extraordinaires, bien rares dans une femme, dans une amante, dans une impératrice. Il y a loin de cette conduite grande et généreuse à celle d'une Elizabeth d'Angleterre qui faisoit décapiter ses favoris et ses rivales, et à celle d'une Christine de Suède qui fit assassiner l'un de ses amans en sa présence.

Mais Catherine, avec tout le génie et l'esprit qu'elle a montré, avec toute la décence qu'elle affectoit extérieurement, doit avoir bien connu et bien méprisé les Russes, pour avoir osé élever si souvent à côté d'elle tant de jeunes gens tirés de la foule, et les offrir aux respects et aux hommages de toute la nation, sans autres titres que ceux dont elle avoit à rougir. Comment pût-elle s'imaginer que savoir lui plaire, c'étoit savoir gouverner ? Il

suffisoit à son amant d'avoir couché avec elle une nuit, pour s'asseoir le jour suivant sur son trône à ses côtés.

Il suffira de détailler comment Zoubow, dernier favori, fut installé, pour faire connoître à mes lecteurs indignés comment la chose arrivoit, et comment Catherine prostituoit son âge, son sexe et son rang.

Platon (1) Zoubow étoit un jeune lieutenant aux gardes à cheval, protégé par Nicolas Soltykow dont il étoit un peu parent, et de qui l'ami qui me fournit une partie de ces mémoires étoit alors aide de camp. En cette qualité, il se trouvoit souvent placé à côté de Zoubow, et il recherchoit même cet avantage à table. Zoubow parloit fort bien français : il avoit eu quelque éducation, et montroit un esprit liant et poli, parloit un peu littérature, et faisoit de la musique. Il étoit

(1) Ce nom fit dire aux courtisans que Catherine finissoit par l'amour platonique.

d'un taille moyenne, mais souple, nerveuse et bien prise : il avoit le front haut et spirituel, les yeux beaux, et son visage n'avoit point encore cet air allongé, froid et vaniteux, qu'on lui a vu depuis. Lorsqu'au printems de 1789, l'impératrice alla à Tzarskoé-Célo, il sollicita de son protecteur la faveur d'être nommé pour commander le détachement qui la suivit, et, l'ayant obtenue, il dîna avec Catherine. A peine la cour fut-elle arrivée, que la rupture avec Momonow éclata : ce favori fut marié et renvoyé. Zoubow se trouva le seul jeune officier en vue ; et il paroît que ce fut à cette circonstance heureuse pour lui, plutôt qu'à un choix médité de Catherine, qu'il dut la préférence. Potemkin absent, Nicolas Soltykow, alors en grand crédit, introduisit et servit le jeune Zoubow avec d'autant plus de zèle qu'il espéroit s'en faire un appui contre l'altier Potemkin, dont il étoit le seul contempteur à la cour. Après quelques entretiens

secrets en présence du mentor (1), Zoubow fut goûté, et adressé *pour plus ample informé* à Mlle. Protasow et au médecin du corps (2). Le compte qu'ils rendirent dut être avantageux : il fut nommé aide de camp de l'impératrice, reçut un cadeau de cent mille roubles pour se faire des chemises, et fut installé dans l'appartement des favoris, avec tous les avantages accoutumés. Le lendemain, on vit ce jeune homme donnant familièrement le bras à sa souveraine, un grand chapeau à plumet sur la tête, chamarré de son nouvel uniforme, suivi de son protecteur et des autres grands de l'empire, qui marchoient derrière lui chapeau bas. — Il avoit fait la veille anti-chambre chez eux.

Le soir, après le jeu, on voyoit Catherine congédier sa cour et rentrer dans sa

(1) Il étoit gouverneur des grands-ducs, et ministre de la guerre.

(2) On nommoit Mlle. Protasow *l'éprouveuse*, d'après ses fonctions. Le médecin du corps étoit M. *Rogerson*.

chambre à coucher, suivie de son favori seul : quelquefois son fils et ses petits-fils étoient présens. Voilà comme elle scandalisoit impunément sa cour, et se rendoit méprisable à ceux qui devoient la respecter.

Le lendemain, les vieux généraux, les anciens ministres, remplissoient les antichambres de la nouvelle idole, et tout se prosternoit devant elle. C'étoit un génie que l'œil perçant de Catherine avoit apperçu : les trésors de l'empire lui étoient prodigués ; et rien ne peut être comparé à l'impudeur de Catherine, que la bassesse et les empressemens honteux de ses courtisans (1).

Peut-être sera-t-on curieux de lire ici

(1) Zoubow, chassant un jour, s'arrêta avec sa suite sur le chemin qui mène de Pétersbourg à Tzarskoé-Célo. Les courtisans qui venoient à la cour, les couriers, la poste, toutes les voitures, et tous les paysans, furent arrêtés : personne n'osa passer, que lorsque le jeune homme trouva à propos de quitter le chemin ; et il s'y arrêta plus d'une heure, pour y attendre le lièvre.

la suite des favoris en titre qu'a eus Catherine, et qui ont plus ou moins régné sur la Russie au nom de leur auguste amante.

1. SERGE SOLTYKOW

fut le premier ; et l'on prétend même qu'il eut les premières faveurs de Catherine encore grande-duchesse, parce qu'un obstacle physique empêchoit Pierre III de les cueillir. Il passe en Russie pour être le véritable père de Paul. Soltykow aimé et heureux devint indiscret, et fit des jaloux. Elizabeth le bannit honnêtement de la cour, et il mourut dans l'exil (1).

2. STANISLAS PONIATOWSKI

le fit bientôt oublier. Il étoit alors envoyé de Pologne à Pétersbourg : beau, galant et spirituel, il plut à la jeune

(1) Soltykow avoit tout l'esprit, tous les agrémens et toute la vanité d'un jeune seigneur russe. Il est le seul favori que Catherine ait choisi dans une famille puissante. Sa politique alors ne régloit point encore son cœur.

Catherine, qui lui donna bientôt des rendez-vous où il fut heureux. Pierre III les troubla quelquefois, quoiqu'il fût peu jaloux, et qu'il préférât sa pipe, sa bouteille, ses soldats et sa maîtresse, à son aimable femme. On sait comment Catherine, devenue impératrice, fit donner la couronne de Pologne à son amant. Son règne désastreux prouva que, lorsque l'amour donne une couronne, il est aussi aveugle que la faveur en distribuant les emplois et le crédit. Stanislas fut le plus aimable des hommes et le plus lâche des rois. Comment un homme aussi pusillanime a-t-il pu captiver un instant l'estime de l'Europe ? et cependant qui ne l'a pas admiré ? Quelle contradiction entre ses sentimens, ses discours et sa conduite ! A la dernière diète, le généreux nonce *Kamar* lui dit publiquement en le voyant vaciller : « Quoi ! sire, n'êtes-vous donc plus le même, qui, en signant la constitution du 3 mai, nous disoit : *Que ma main sèche plutôt que de souscrire à*

tout acte contraire? Toute l'Europe vous accuse de n'être que le roi de Catherine: justifiez-la du moins de vous avoir couronné, en lui montrant que vous savez régner (1) ». Et cependant l'indigne Stanislas signa, quelques jours après, l'accord qui démembroit pour la seconde fois la Pologne, et par lequel il avouoit formellement qu'il n'avoit été qu'un factieux et un rebelle, en établissant une constitution raisonnable, qui lui donnoit, à lui roi, plus d'autorité, et promettoit à sa nation plus de liberté et de bonheur (2).

---

(1) Ce brave Polonais fut interrompu au milieu de ce discours véhément, et enlevé par les satellites russes Rothenfeld et Pistor, dignes pendants des barbares *Kretschetnikow* et *Kakowsky*. Dieu, quels noms! ceux qui les portoient étoient plus baroques encore; et ce sont ces deux hommes-là qui ont conquis la Pologne en une campagne, et renversé la constitution du 3 mai que toute la nation sembloit défendre! Kosciuszko! où étois-tu alors?

(2) Il ne signa pourtant pas sans répugnance. Il répondit à Sievers qui le sommoit de se rendre à Grodno pour se mettre lui-même à la tête de la confédération:

Si, à cette époque, il eût au moins abdiqué une dignité qu'il déshonoroit, il eut excité de l'intérêt : mais il n'inspira que du mépris. Il ne sut ni être roi, ni cesser de l'être : il n'eut pas même le bon esprit et la fierté d'Arlequin, qui, lorsqu'on veut lui arracher de force sa barette, et qu'il ne peut plus la défendre, la jette à terre, en disant : Tenez, la voilà! Il aima mieux traîner sa vieillesse dans l'oppro-

---

« Je ne ferai jamais cette bassesse. Que l'impératrice reprenne sa couronne, qu'elle m'envoye en Sibérie, ou me laisse sortir de mon royaume à pied et un bâton à la main; mais je ne me déshonorerai pas ». On l'enferma, on le laissa jeûner, on le menaça, et il se mit à la tête de la confédération. Ce fut le colonel Stackelberg, neveu d'Igelstrom, qui lui porta finalement le traité de partage. Stanislas se mit à pleurer en le lisant: *Monsieur, monsieur, ayez pitié de moi! qu'on ne me force point à signer ma honte!* Stackelberg lui dit qu'après ce sacrifice il pourroit jouir d'une vieillesse heureuse et tranquille : il essuya ses larmes, et répondit: *Eh bien ! je veux l'espérer;* mais sa nièce étant entrée, il se remit à pleurer à chaudes larmes avec elle.

bre, et venir mourir à Pétersbourg dans l'humiliation (1).

De tous les favoris de Catherine, Stanislas fut le seul qu'elle se plut à humilier, après l'avoir élévé. La loyauté et le patriotisme, qui parurent un instant combattre dans le cœur du roi, sa reconnoissance et son assujettissement, furent un crime aux yeux de la fière tzarine. Elle étoit indulgente en amour, mais implacable en politique, parce que l'orgueil fut sa plus forte passion, et que l'amante fut toujours en elle maîtrisée par l'impératrice.

(1) A une de ces cérémonies de cour, où Paul se plaît à se pavaner, sceptre en main, couronne en tête, et manteau impérial sur le dos, comme on représente les rois juifs dans les vieux tableaux, Stanislas qui le suivoit, accablé de vieillesse et de lassitude, fut forcé de s'asseoir dans un coin, tandis que Paul se faisoit baiser la main par 3 ou 400 esclaves de cour. Il s'apperçut que le vieux roi étoit assis pendant cette auguste cérémonie, et lui envoya un aide de camp pour lui ordonner de se tenir debout.

3. Grégoire Orlow,

dont la faveur fut si longue et si brillante, et dont l'histoire est si essentiellement liée à celle de Catherine, sembla partager avec elle le trône où il l'avoit placée (1). Il réunit tous les pouvoirs et tous les honneurs qu'on a vus depuis décorer Potemkin et surcharger Zoubow. Il avoit beaucoup de la hauteur et du caractère que déploya le premier. Quoiqu'il fût jeune et robuste, son frère Alexis, d'une force d'Hercule et d'une taille de Goliath (2),

(1) Si, dans ces mémoires, on ne parle plus de la révolution de 1762, c'est que l'Europe en est suffisamment instruite par l'histoire qu'en a laissé Rhulières, et qui est en tout conforme à ce que tout le monde sait et croit maintenant. Plusieurs fois j'en ai entendu raconter les détails en Russie par des gens qui furent du nombre des acteurs; et ce sont à peu près les mêmes que ceux que j'ai lus depuis dans Rhulières.

(2) C'est cet Alexis Orlow, qui fut, avec Passek et Bariatinsky, l'un des étrangleurs de Pierre III. Il se rendit célèbre depuis par ses expéditions dans l'Archipel, et surtout par la bataille de Tchesmé, dont

lui fut associé dans ses fonctions particulières auprès de l'insatiable Catherine, alors dans toute la vigueur de l'âge. Elle eut de Grégoire un fils avoué, qu'on nomma *Basile Grégoréwitsch Bobrinsky*, qu'elle fit élever au corps des Cadets, et dont l'amiral Ribas, alors instituteur dans ce corps, devint le gouverneur (1). Deux jolies demoiselles d'honneur, que

---

il reçut le surnom de Tcheminsky. L'infâme enlèvement qu'il fit en Italie d'une fille de l'impératrice Elizabeth, que Catherine a sans doute sacrifiée comme Iwan, achève de le rendre odieux et exécrable, en dépit de ses lauriers usurpés. On verra quelle vengeance Paul tira du meurtrier de son père. Il est à présent banni en Allemagne, où il cherche en vain, par son luxe et ses dépenses, à s'acquérir de la considération. On le fuit, on l'évite, comme un de ces monstres qui inspirent l'horreur.

(1) Ce Bobrinsky ressemble beaucoup à sa mère par la figure; et qui voit l'effigie de Catherine sur un rouble, voit le visage de son fils. Il s'est distingué par des désordres et des débauches de toute espèce, quoiqu'il ait de l'esprit et de l'instruction. Il s'étoit fait reléguer en Esthonie: mais son frère Paul le rappela à son avénement, et le fit major aux gardes à cheval; il le disgracia quelque tems après.

la Protasow, première femme-de-chambre, élevoit comme ses nièces, passent pour être filles de Catherine et d'Orlow. C'est pour ce célèbre favori qu'elle fit construire le triste palais de marbre, où elle eut l'imprudence de faire sculpter cette inscription : *Par l'amitié reconnoissante.* Elle fit aussi frapper en son honneur une grande médaille, à l'occasion du voyage qu'il fit à Moscou pour y rétablir l'ordre et en chasser la peste : il y est représenté en Curtius qui se précipite dans le gouffre, avec cette inscription :

Et la Russie aussi produit de tels enfans ;

mais ce n'est pas en se précipitant dans ce gouffre-là (1), qu'il mérita le mieux

(1) J'ai vu un dessin fort plaisant. Catherine la grande, un pied sur Varsovie, et l'autre sur Constantinople, couvroit tous les princes de l'Europe de ses vastes jupons, comme d'un pavillon; et ces princes, les yeux levés, la bouche béante, admiroient l'astre radié qui en formoit le centre. Chacun d'eux faisoit une exclamation analogue à sa position et à ses sentimens. Le Pape s'écrioit : ah, Jésus ! quel abîme de

de Catherine. Le château de Gatschina, qu'habite aujourd'hui Paul, est encore un monument du prince Orlow. Douze ans de jouissance, et les hauteurs de cet amant lassèrent enfin sa souveraine affermie sur le trône; et après une longue lutte, Potemkin l'emporta. Le triomphe de son rival, et l'inconstance de Catherine, qu'il nommoit hautement ingrate, firent un tel effet sur lui, qu'il en perdit enfin la santé et la raison. L'orgueilleux, le puissant, le brillant Orlow, mourut dans une horrible démence, se barbouillant le visage de ses excrémens, dont il se nourrissoit comme un autre Ézéchiel (1).

4. WASILTSCHIKOW,

que Panin produisit pendant une abscence

---

perdition! le roi de Pologne: c'est moi, c'est moi qui ai contribué à l'agrandir! etc. etc.

(1) Plusieurs prétendent que Potemkin l'avoit empoisonné avec une herbe, dont la vertu est de rendre fou, et que les Russes nomment *piannaïa trawa*, herbe à l'ivrogne.

d'Orlow, remplit les intervalles qu'il y eut entre les deux fiers rivaux. Il ne fut que l'instrument des plaisirs de Catherine.

5. Rotemkin.

Il vint un jour hardiment s'emparer des appartemens de son prédécesseur, et attesta sa victoire en se rendant ainsi maître du champ de bataille qu'on lui avoit disputé long-tems. Sa passion, sa hardiesse et sa taille colossale, avoient charmé Catherine. Il fut le seul de ses favoris qui osa en devenir amoureux, et qui lui épargna des avances qu'elle étoit toujours obligée de faire : il parut même vraiment et romanesquement épris (1). Il adora

(1) On a de lui une chanson russe qui commence par ces mots : *Kak skoro ia tébé widal, etc.*, et qu'il composa pendant sa première passion : elle respire le sentiment, et mériteroit d'être traduite. Voici ce dont je me souviens. — Aussitôt que je te vis, je ne pensai plus qu'à toi seule : tes yeux charmans me captivèrent, et je tremblai de dire que j'aimois. L'amour se soumet indifféremment tous les cœurs, et c'est avec les mêmes fleurs qu'il les enchaîne. Mais,

d'abord sa souveraine comme une amante, et la chérit ensuite comme sa gloire. Ces deux grands caractères semblèrent créés l'un pour l'autre : ils s'aimèrent, ils s'estimèrent encore en cessant d'être amoureux ; et la politique et l'ambition les enchaînèrent, quand l'amour les eut dégagés.

Je laisserai aux voyageurs le soin de détailler la pompe de ses fêtes, le luxe barbare de sa maison, et la valeur de ses brillans ; et aux écrivailleurs allemands, celui de raconter combien il y avoit de billets de banque reliés en guise de livres dans sa bibliothèque, et combien il payoit les cerises dont il avoit coutume d'offrir tous les premiers jours de l'an, un plat à

ô dieu ! quel tourment d'aimer celle à qui je n'ose le dire ! celle qui ne peut jamais être à moi ! Ciel barbare ! pourquoi la fis-tu si belle ? ou pourquoi la fis-tu si grande ? Pourquoi vouloir que ce fût elle, elle seule, que je pusse aimer ? elle dont le nom sacré ne sortira jamais de ma bouche, ni l'image charmante de mon cœur ! etc. etc.

son auguste souveraine ; ou ce que coûtoit la soupe de *sterlet*, qui étoit son mets favori ; ou comment il envoyoit un courier à quelques cents lieues, pour chercher un melon ou un bouquet à ses maîtresses (1). Ceux qui voudront voir son portrait caractéristique, le trouveront tracé supérieurement dans le livre intitulé : Histoire de Catherine II ; et des détails sur la vie politique de Potemkin me conduiroient trop loin. L'un de mes amis, qui l'a suivi dans ses campagnes, s'en occupe d'ailleurs en ce moment, et est plus à même que moi de satisfaire

(1) Potemkin avoit à sa suite un officier supérieur, nommé Bauer, qu'il envoyoit tantôt à Paris chercher un danseur, tantôt à Astrakhan chercher des melons d'eau, tantôt en Pologne porter des ordres à ses fermiers, ou à Pétersbourg des relations à Catherine, ou en Crimée cueillir du raisin, etc. etc. Cet officier, qui passoit sa vie à courir ainsi la poste, demandoit une épitaphe, au cas qu'il se cassât le cou : un de ses amis lui fit celle-ci :

Cy gît Bauer sous ce rocher :
Fouette, cocher !

la curiosité sur cet homme extraordinaire.

Il créoit, ou détruisoit, ou brouilloit tout ; mais il vivifioit tout. Absent, on ne parloit que de lui : présent, c'étoit lui seul qu'on voyoit. Les Grands, qui le haïssoient, et qui jouoient quelque rôle tandis qu'il étoit à l'armée, sembloient à son aspect rentrer en terre et s'anéantir devant lui. Le prince de Ligne, qui lui écrivoit des flagorneries (1), disoit : il y a du gigantesque, du romanesque et du barbaresque dans ce caractère-là ; et c'étoit vrai. Sa mort laissa un vide im-

(1) Il lui dit dans une de ses lettres que le prince faisoit courir par vanité ! *Vous faites plus de galanteries à votre auguste et aimable souveraine, que tous les courtisans de Louis XIV ensemble n'en purent faire à leur roi.* Parbleu ! je le crois bien. Quoique Louis XIV se soit rendu coupable de bien des foiblesses, on ne lui a jamais reproché le crime de sodomie. En prenant cette phrase dans un autre sens, le prince auroit encore eu tort. On sait que le duc de la Feuillade érigea à ses frais une superbe statue à son maître : Potemkin n'a jamais rien fait pour Catherine, qui approchât de cette galanterie-là.

mense dans l'empire, et cette mort fut aussi extraordinaire que sa vie. Il avoit passé près d'un an à Pétersbourg, se livrant à toutes sortes de plaisirs, même de débauches, oubliant sa gloire, et étalant ses richesses et son crédit avec un faste insultant. Il recevoit les plus grands de l'empire comme ses valets, daignoit à peine appercevoir *le petit Paul*, et passoit quelquefois dans les appartemens de Catherine, les jambes nues, les cheveux épars et en robe de chambre. Le vieux Repnin profita de son absence à l'armée pour battre les Turcs, et les forcer à demander la paix, et fit plus en deux mois que Potemkin n'avoit fait en trois ans. Celui-ci, qui vouloit encore traîner la guerre, se réveille à ces nouvelles, et part (1); mais il emportoit la mort dans

(1) Son entrevue avec Repnin fut une scène. Comment, lui dit-il, petit prêtre Martin que tu es (a), oses-tu pendant mon absence entreprendre tant de choses? qui t'en a donné les ordres? Repnin, indigné

(a) Repnin est un apôtre zélé du Martinisme.

son sang. Arrivé à Jassy, qui étoit depuis long-tems son quartier général ou plutôt sa capitale et sa cour, il est sombre, mélancolique, dévoré d'inquiétude, impatient de sa maladie. Il veut lutter avec elle et la vaincre par son tempérament de fer: il se rit de ses médecins, se nourrit de viandes salées et de raves crues. Son mal empire; il veut se faire transporter à Otschakow, sa chère conquête: à peine a-t-il fait quelques verstes, que l'air de sa voiture semblent l'étouffer. On étend son manteau sur le bord du chemin; on le couche dessus, et il expire dans les bras de sa nièce *Branistka* qui l'accompagnoit. Catherine, à la nouvelle de sa mort, tomba trois fois en foiblesse; il fallut la

---

enfin de cette apostrophe, et enhardi par ses succès, osa une fois montrer de la fermeté avec lui. J'ai servi ma patrie, dit-il: ma tête n'est point en ton pouvoir; et tu es un diable que je ne crains plus. En disant ces mots, il sortit en fureur, fermant la porte sur Potemkin, qui le suivoit le poing levé. Peu s'en fallut que les deux héros de la Russie ne se prissent aux cheveux.

saigner: on la crut mourante ; elle montra presque la même douleur qu'à la mort de Lanskoï. Mais ce n'étoit plus un amant qu'elle perdoit ; c'étoit un ami, dont le génie s'étoit identifié avec le sien, qu'elle regardoit comme l'appui de son trône et l'exécuteur de ses vastes projets. Catherine, assise sur un trône usurpé, haïe de son fils, étoit femme et timide : elle s'étoit accoutumée à voir un protecteur dans Potemkin, dont la fortune et la gloire étoient si bien liées à la sienne. Elle parut se retrouver étrangère, elle commença à craindre son fils, et ce fut alors qu'elle s'étaya de son petit-fils Alexandre qui sortoit de l'enfance, et commença à l'opposer à son père.

Quel contrastre, quelle leçon offre la mort des trois plus grands personnages de la Russie ! Orlow qui régna douze ans à côté de Catherine, partageant son trône et son lit, finit par se nourrir de ses excrémens, et meurt dans une démence pitoyable. Potemkin, le puissant,

le magnifique Potemkin, le fondateur de tant de villes et de palais, le conquérant d'un royaume, expire sur un grand chemin. Et Catherine elle-même tombe de sa chaise percée, et rend l'esprit sur le plancher en poussant un cri lamentable!

Les richesses de Potemkim ont été exagérées. Elles n'approchèrent point de celles de Mentschikow, et surtout de celles qu'avoit amassées l'indigne Biron : le dernier favori même en possède de plus considérables. Potemkin puisoit à la vérité directement dans les caisses de l'état; mais aussi il dépensa beaucoup pour l'état, et se montra grand-prince de Russie autant que favori de Catherine. Zoubow a puisé comme lui dans le trésor public, et n'a jamais dépensé un rouble pour le public.

Ce qui distingue Potemkin de tous ses collègues, c'est qu'en perdant le cœur de l'impératrice, il ne perdit point sa confiance. Lorsque l'ambition eut remplacé chez lui l'amour, il conserva tout son crédit; et ce fut lui qui donna de nouveaux

amans à son ancienne maîtresse. Tous les favoris qui lui succédèrent lui demeurèrent subordonnés.

6. ZAWADOWSKY

fut celui qu'il présenta à Catherine pour remplir les fonctions physiques, lorsqu'ils furent fatigués de les exercer ensemble. Il étoit jeune, vigoureux, bien fait; mais le goût qu'on avoit pour lui passa bientôt. Il avoit été secrétaire : sa disgrace n'eut point d'éclat; il resta dans les affaires du cabinet, et fut fait conseiller privé. Il vit encore, riche des premiers bienfaits de son amante.

7. ZORITSCH,

sur qui l'inconstante Catherine jeta ensuite ses regards, est le seul étranger qu'elle ait osé créer son favori pendant son règne. C'étoit un *Servien*, échappé du bagne de Constantinople où il étoit prisonnier : il parut, pous la première fois, en habit de hussard à la cour. Il éblouit tout le monde par sa beauté, et les vieilles dames en

parlent encore comme d'un Adonis. D'abord protégé par Potemkin, il voulut en secouer le joug, se brouilla avec lui, et l'appela en duel. Il n'avoit pas l'esprit assez cultivé encore pour captiver celui de Catherine; elle le renvoya, au bout d'un an, en le comblant de biens. Il obtint la ville de *Schklow*, qu'on érigea pour lui en espèce de souveraineté, exemple unique en Russie. Il y vit en prince, tenant une cour, et accueillant les étrangers. S'il s'est enrichi des dépouilles de l'état, il lui en rend une partie assez noblement : il a fondé à *Schklow* un corps de cadets, où il fait élever à ses frais deux cents jeunes officiers. Malgré ces occupations, et les jeux, les spectacles et les plaisirs, où il se ruine, il s'ennuie dans sa principauté. Il sollicitoit en vain, depuis plusieurs années, la permission de paroître à Pétersbourg; elle ne lui fut point accordée : mais Paul vient de l'appeler à sa cour.

8. KORSAKOW,

espèce de petit-maître russe, élevé du corps de garde du palais, où il faisoit le service de sergent et où Catherine le remarqua, jusqu'au lit de sa souveraine. Il fut ingrat ou infidèle. Catherine le surprit elle-même sur son propre lit, tenant dans ses bras la belle comtesse *Bruce*, sa dame d'honneur et sa confidente. Stupéfaite, elle se retira, et ne voulut revoir ni son amant, ni son amie; elle n'en tira point d'autre vengeance.

9. LANSKOÏ,

chevalier-garde, s'étoit déjà fait remarquer (1). Il fut bientôt l'amant le plus aimé et parut le plus digne de l'être. Il étoit beau, rempli de douceur et de graces,

(1) Tous les officiers qui avoient, ou croyoient avoir une belle figure, s'efforçoient, en toute occasion, de se produire sur le passage de Catherine. A la cour même, les grands cédoient quelquefois la place à un bel homme, bien certains que rien ne plaisoit tant à leur auguste souveraine que de traverser ses appar-

amateur des arts, ami des talens, humain, bienfaisant : tout le monde sembloit partager, en sa faveur, la prédilection de la souveraine. Il eût peut-être acquis, par les qualités de son esprit, autant de crédit que celles de son cœur lui faisoient de partisans. Potemkin le craignit, et l'empoisonna, *dit-on ;* il expira dans des coliques affreuses. Catherine lui prodigua en vain les soins les plus tendres : ses baisers recueillirent son dernier soupir. Elle s'enferma pendant plusieurs jours qu'elle passa dans le désespoir. Elle accusa le ciel, voulut mourir, cesser de régner, et juroit de ne plus aimer. Elle aimoit vraiment Lanskoï : sa douleur se tourna en colère contre le médecin qui n'avoit pu le sauver ; il fut obligé de se jeter aux pieds de sa souveraine, et de lui demander grace pour

---

temens entre deux files de beaux garçons. C'était une place qu'on postuloit, en se montrant, en étalant des cuisses bien faites ; et plusieurs familles fondoient leurs espérances sur quelque jeune parent qu'elles s'efforçoient de produire ainsi.

l'impuissance de son art. Veuve décente et affligée, elle porta le deuil de son amant; et, nouvelle Artémise, elle lui érigea un mausolée superbe auprès de Tzarskoé-Célo. Elle laissa passer plus d'un an avant de le remplacer : mais comme une autre matrone d'Éphèse, elle lui donna un indigne successeur; ce fut

10. YERMOLOW,

le moins aimable et le moins bien fait de tous ceux qu'elle avoit choisis, qui la consola enfin du beau, du tendre Lanskoï. Il déplut cependant à Potemkin avant de cesser de plaire à Catherine; et le fier favori exigea et obtint le renvoi de l'amant qui ne resta point deux ans en fonctions.

11. MOMONOW,

qui lui avoit disputé sa faveur, le remplaça. Momonow étoit aimable, avoit un buste parfait, mais étoit mal bâti par le bas. Il fut goûté et aimé, et l'eût été longtems; mais il se rebuta des charmes flétris de son amante sexagénaire, dont l'âge

sembloit accroître encore les fureurs utérines.

Voyant, dans l'état d'innocence,
Sa graisse, son poids, sa rondeur,
Son ventre enflé, sa cuisse immense,
Il lui tira sa révérence :
Princesse, votre serviteur !
Hélas ! il me faut trop d'avance
Pour aller jusqu'à votre cœur.

Il devint amoureux d'une jeune princesse Scherbatow, et eut le courage de l'avouer en demandant la permission de l'épouser. Catherine fut assez généreuse et assez fière pour lui accorder sa demande, sans lui faire de reproches. Elle le maria à sa cour avec sa demoiselle d'honneur, et les envoya à Moscou comblés de biens (1).

12. ZOUBOW.

Nous avons vu, au commencement de ce chapitre, comment il devint le dernier

(1) Ce que plusieurs racontent du fouet qu'elle fit donner aux nouveaux mariés, est une fable, dont je n'ai point entendu parler en Russie.

favori de Catherine. Il avoit moins de vingt-cinq ans; elle, plus de soixante (1). Elle finit par le traiter en fils autant qu'en amant, s'occupa elle-même de son éducation, et s'attacha de plus en plus à son ouvrage qui devint son idole. Cependant ses desirs lubriques n'étoient pas encore éteints, et on la vit tout-à-coup renouveler les orgies et les lupercales qu'elle avoit célébrées autrefois avec les frères Orlow. Valérien, l'un de ceux de Zoubow, plus jeune et plus robuste que lui, et le vigoureux Pierre Soltykow leur ami, lui furent associés pour le relayer dans une carrière si vaste et si difficile a remplir. C'est avec ces trois jeunes libertins (2), que

(1) Catherine avoit deux ans de plus que l'almanach ne l'annonçoit. Comme elle se fût trouvée plus âgée que Pierre III, l'impératrice Elisabeth les lui effaça gratuitement en la faisant venir en Russie ; et l'on a de vieux calendriers allemands qui prouvent qu'elle naquit en 1727 ; ceci n'est qu'une opinion que plusieurs réfutent, et que je ne puis vérifier.

(2) Le titre de libertin convient surtout à Valérien Zoubow, et à Pierre Soltykow, qui se livrèrent bien-

Catherine, la vieille Catherine, passoit les journées; tandis que ses armées battoient les Turcs, s'égorgeoient avec les Suédois, et dévastoient la malheureuse Pologne; tandis que son peuple crioit misère et famine, et étoit dévoré par les exacteurs et les tyrans.

Ce fut alors qu'elle se forma une société plus intime, composée de ses favoris et des courtisans et des dames les plus affidés. Cette société se rassembloit deux ou trois fois la semaine, sous le nom de *petit Hermitage*. On y étoit souvent masqué, et il y régnoit la plus grande privauté: on

---

tôt impunément à toutes sortes d'excès. Ils faisoient enlever des filles dans les rues, en abusoient s'ils les trouvoient jolies, ou sinon les abandonnoient à leurs valets qui devoient en jouir en leur présence. L'un des passe-tems du jeune Zoubow, que l'on avoit vu quelques mois auparavant modeste et timide, étoit de payer de jeunes garçons pour qu'ils commissent en sa présence le péché d'Onan. On voit comme il profitoit des leçons de la vieille Catherine. Soltikow succomba à ce genre de vie, et mourut regretté de ceux qui l'avoient connu avant sa fortune.

y dansoit, on y représentoit des proverbes composés par Catherine, on y jouoit à des jeux d'esprit, à des jeux de gages, et à des jeux de mains: il n'y avoit sorte de gaieté qui n'y fût permise. *Léon Narischkin* y faisoit le même rôle que Roquelaure à la cour de Louis XIV, et une folle en titre, nommée *Matrona Danilowna*, le secondoit; c'étoit une vieille radoteuse, dont tout l'esprit consistoit à dire les polissonneries les plus saugrenues : comme elle avoit le droit qu'ont toujours les fous, celui de tout dire, elle étoit accablée de cadeaux par les bas courtisans. Les ministres étrangers en faveur étoient quelquefois admis au petit hermitage : Ségur, Cobenzel, Stéding et Nassau, obtinrent principalement cette distinction; mais ensuite Catherine forma une autre assemblée plus restreinte et plus mystérieuse, qu'on nommoit *la petite société*. Les trois favoris dont nous venons de parler, la Branitska, la Protasow, et quelques femmes et valets de chambre de confiance, en étoient seuls

membres : c'étoit là que la Cybèle du Nord célébroit ses mystères secrets. Les détails de ces jouissances appartiennent à un livre plus licencieux que celui-ci; et l'auteur a été obligé de brûler des notes qui auroient pu lui fournir ou lui rappeler ce qui en a transpiré de plus piquant. Au reste, le public n'y perd rien: il est assez de livres obscènes; ceux qui les ont lus croiront facilement que Catherine étoit aussi philosophe que Thérèse.

J'aurois pu également grossir ce chapitre des surnoms, des titres et des dignités de chaque favori, mais cela ne vaut pas l'impression, et ne mérite pas même d'être prononcé. On sait assez que Catherine, après avoir entassé sur ses mignons tous les emplois, tous les titres et tous les ordres de son empire, écrivoit à Vienne pour leur obtenir successivement des patentes de comte et de prince du saint-empire romain. Les ordres de Pologne et de Prusse barioloient encore les favoris des favoris. Potemkin et Zoubow ressembloient à des

marchands de rubans et de quinquailleries, lorsqu'ils étaloient toutes leurs décorations.

Paul est plus russe que sa mère ; il prétend qu'un comte ou prince du saint-empire grec vaut mieux qu'un comte ou un prince du saint-empire romain. Sous Catherine, de *Kniaiss* russe on étoit fait prince allemand : sous Paul, de prince allemand on est élevé à la dignité de *Kniaiss* russe. Je n'ose décider la question.

Je ne détaillerai pas non plus les bienfaits et les cadeaux qu'ont reçus les favoris : je ne pourrois citer que ce qu'ils ont reçu publiquement, à titre de récompense. Quelque énorme que la somme en parût (1), elle n'équivaudroit pas aux dons secrets dont ils furent comblés. Qui calculeroit ce que les Orlow, Potemkin, et les Zoubow, ont accumulé ? Ne puisoient-ils pas dans le trésor impérial,

(1) J'en ai une liste assez exacte : cette somme est du tiers plus forte que celle qu'en donne le livre intitulé : Histoire de Catherine II.

sans en rendre compte; et n'achetoit-on pas d'eux, et de leurs créatures, les emplois, les rangs, la justice et l'impunité; même les alliances, et la guerre et la paix (1)?

(1) Valérien Zoubow, quelques mois après qu'il eut partagé avec son frère les pénibles faveurs de Catherine, mettoit trente mille roubles sur une carte, en jouant au pharaon; et ce jeune homme possède, comme on l'a noté, une partie des immenses domaines des ducs de Courlande.

L'AVÉNEMENT DE PAUL.

Conduite et projets de Catherine à l'égard de son fils. Il est proclamé. Ses premières démarches comme empereur. Honneurs funèbres rendus à son père et à sa mère. Mesures rigoureuses envers les gardes. La Wachtparade. *Graces et disgraces. Ses occupations. Proscription des chapeaux ronds et des attelages russes. Etiquette rétablie : ses suites ridicules ou barbares. Changemens dans le militaire, dans le civil. Les paysans. Soldatomanie. Bureau pour les suppliques. Finances. Valet de chambre favori.*

APRÈS le meurtre de son mari, le massacre d'Iwan et l'usurpation du trône, le plus grand crime de Catherine fut peut-être sa conduite envers son fils. L'épouse

assassine ne pouvoit sans doute être bonne mère ; mais elle devoit plus d'égards au jeune prince, au nom duquel elle a, trente-cinq ans, gouverné la Russie. Il annonçoit, dans son enfance ; des qualités qu'elle a étouffées par ses mauvais traitemens ; il avoit de l'esprit, de l'activité, des dispositions pour les sciences, des sentimens d'ordre et de justice : tout a péri faute de développement. Elle a moralement tué son fils, après avoir longtems balancé si elle devoit effectivement s'en défaire. Sa haine contre lui est la seule preuve qu'il est fils de Pierre III (1) ; et cette preuve est de grand poids. Elle ne pouvoit le souffrir, le tenoit loin d'elle, l'environnoit d'espions, le gênoit, l'humilioit en tout ; et pendant

(1) C'est une opinion très-accréditée, à la cour de Russie, que Paul est fils de Soltykow, l'un des premiers favoris de Catherine. Physiquement, il n'a aucun trait de ressemblance avec Pierre III, mais encore moins avec sa mère : il eut le malheur d'être renié par l'un et détesté par l'autre.

que ses favoris, plus jeunes que son fils, gouvernoient la Russie et nageoient dans les richesses, il vivoit retiré, insignifiant et manquant du nécessaire. Elle parvint à l'aigrir, à le rendre méfiant, farouche, bizarre, soupçonneux et cruel. Certes il faut qu'une mère soit bien coupable et bien infâme, lorsqu'elle inspire enfin de la haine et du mépris à son propre enfant. Mais quel autre sentiment pouvoit lui inspirer la meurtrière de son père et l'usurpatrice de ses droits, qu'il voyoit se prostituer sous ses yeux à une série de favoris qui devenoient successivement ses oppresseurs? Non contente de le priver de la tendresse et des prérogatives dont il devoit jouir comme fils, elle a voulu encore lui ravir tous les droits et tous les plaisirs de père. Son épouse venoit, presque tous les ans, accoucher à Tzarkoé-Célo, et y laissoit ses enfans en des mains étrangères. Ils étoient élevés auprès de Catherine, sans que le père et la mère pussent avoir la moindre influence sur leur éducation, ni la plus

petite autorité sur leur conduite : dans les derniers tems même, ils étoient des mois entiers sans les voir une fois. Voilà comme on cherchoit à aliéner le cœur de ces enfans, qui connoissoient à peine leurs parens. C'est ici pourtant que Paul cesse d'inspirer de l'intérêt, pour réveiller l'indignation et le mépris : c'est ici qu'il cesse de paroitre fils timide et respectueux, pour n'être plus qu'un père lâche et imbécille. Quel homme sera assez vil pour n'oser revendiquer les droits sacrés de la paternité ? Comment n'a-t-il pas eu le courage de dire à sa mère : *Vous avez ma couronne ; gardez-là, mais rendez-moi mes enfans ; laissez-moi du moins une jouissance, que vous n'enviez pas à vos derniers esclaves.* Ah ! celui qui ne trouva pas dans son cœur des motifs suffisans pour tenir un pareil langage, et pour agir en conséquence, n'est pas un fils respectueux ; c'est un père insensible ou lâche ; c'est un esclave, et, devenant

maître, il ne peut être qu'un tyran (1).

La mort a surpris Catherine. Il est évident pour ceux qui ont connu sa cour, et la haine malheureusement si bien fondée entre la mère et le fils, qu'elle nourrissoit le desir de se donner un autre successeur. L'horreur de penser à sa fin et à celle de son règne qu'elle craignoit davantage, et la mort de Potemkin (2), l'empêchèrent d'accomplir ce projet lorsqu'il en étoit encore tems, ou de le confirmer par un testament. La jeunesse du grand duc Alexandre, et plus encore la bonté de son esprit et de son cœur, avoit été ensuite un obstacle à l'exécution de son plan. Cependant sa prédilection pour ce jeune prince, digne sans

(1) Ce ne fut pas avec cette lâcheté qu'en agit le duc de Wurtemberg, frère de l'impératrice actuelle. Catherine ayant voulu s'emparer de ses enfans, il déclara qu'il mourroit avant de les livrer: on n'osa le réduire au désespoir, et il partit avec eux.

(2) Plusieurs ont cru qu'il existoit un projet de s'appuyer de Potemkin pour déshériter Paul, Alexandre eût été proclamé tzaréwitsch, en même tems que Potemkin roi de Tauride.

doute d'une source plus pure, étoit très-prononcée; et ses entretiens particuliers avec lui commençoient à devenir fréquens et mystérieux. On seroit peut-être parvenu à étouffer en lui la nature, à corrompre sa morale et sa raison, et à le forcer insensiblement à jouer un rôle odieux contre son père. Depuis que la Harpe l'avoit quitté; depuis qu'on lui avoit donné une cour particulière, et éloigné quelques personnes de mérite, il étoit le plus mal entouré et le plus désœuvré des princes. Il passoit ses journées dans des tête-à-tête avec sa jeune épouse, avec ses valets, ou dans la société de sa grand'mère: il vivoit plus mollement et plus obscurément que l'héritier d'un sultan dans l'intérieur des harems du sérail; ce genre de vie eût à la longue étouffé ses excellentes qualités. S'il l'eût voulu, si même Catherine eût pu dire un mot avant de mourir, Paul n'eût probablement pas régné. Haï et redouté de tous ceux qui le connoissoient, qui se fût déclaré pour lui, et quels droits eût-il

invoqués (1)? Si les Russes n'ont aucun droit assuré, leurs autocrates en ont moins encore : depuis Pierre I, qui s'arrogea

(1) Je sais bien que Paul a été proclamé tzaréwitsch, ou héritier du trône. Mais quel droit invoquer dans un état qui n'en reconnoît aucun? celui de la naissance? celle de Paul est équivoque; et, selon le droit de primogéniture, c'est un frère d'Iwan III qui seroit appelé au trône. Si la nation? il faut l'interroger. Si le ciel? il faut le faire parler; et celui-là ne paroit guères s'expliquer qu'après l'événement.

Paul a entrepris d'ôter la confusion qui règne dans la succession des tzars, par un acte qu'il a promulgué à son couronnement, et qu'il avoit fait avec sa femme en forme de testament dès l'année 1788, par conséquent lorsqu'il n'étoit que grand-duc, et qu'il ne pouvoit disposer de rien. L'an 1788 est l'époque de la plus grande puissance de Potemkin. On voit que Paul s'attendoit alors à quelque malheureuse catastrophe, puisqu'il faisoit ces dispositions : il étoit alors question de les déshériter, et de partager l'empire entre son fils aîné et Potemkin.

Dans cet acte, Paul, n'étant que grand-duc, s'arroge le même droit que Pierre I s'étoit attribué, celui de nommer son successeur. Il lègue donc l'empire à son fils aîné et à ses descendans mâles; puis, à leur extinction, à ses fils cadets et à leurs descendans mâles: à leur défaut, les descendans femelles doivent

celui de nommer son successeur, le trône des tzars n'a presque été occupé que par des usurpateurs, qui se sont précipités l'un sur l'autre avec plus de barbarie et de confusion que les successeurs d'Ottoman.

---

succéder, selon un ordre que Paul établit, en s'efforçant de prévenir et de régler tous les inconvéniens jusqu'à la fin des siècles.

Il est du droit naturel que le fils hérite de son père: mais il n'est d'aucun droit qu'un empereur puisse nommer son successeur et léguer un empire comme un champ. Supposons pourtant que ce pouvoir a été, par la *grâce de Dieu*, conféré aux autocrates russes; comment l'un d'eux peut-il le leur ôter ou le restreindre, en nommant le successeur de son successeur? Alexandre ou Constantin n'auront-ils plus le même pouvoir que Paul? n'est-ce pas un crime de lèze-majesté que de le supposer? Voilà les inconvéniens où se perdent ceux qui se fondent sur des erreurs et des préjugés, et méprisent les droits imprescriptibles des nations et de la nature. Les loix qu'ils font émaner de leurs têtes n'ayant aucun appui que la force qui les promulgue, elles cessent avec elle. Dans cent ans, un autocrate de Russie n'ira pas fouiller dans les paperasses de Paul, pour savoir ce qu'il doit faire. Mais il arrivera peut-être avant ce tems des événemens qui rappelleront aux Russes des idées plus simples et plus claires

Catherine I est impératrice, parce que Mentschikow a l'audace de la proclamer (1): Pierre II règne par un testament; Anne est élue par un conseil, par le sénat par l'armée: Iwan est empereur, en vertu d'un oukas: Elizabeth dit dans son manifeste qu'elle monte sur le trône de son père, parce que le peuple le veut, et que les gardes se révoltent; sur cela elle condamne un empereur au berceau à une prison éternelle, et sa famille aussi innocente que lui éprouve le même sort (2): Pierre III règne par la grace d'Elizabeth; il est détrôné et étouffé par son épouse

(1) C'étoit, comme on l'a dit plaisamment, un garçon pâtissier qui proclamoit une servante impératrice de toutes les Russies. Et voilà ceux qui sont si fiers de leur naissance! et Marie ne trouvant pas les maisons de Holstein et de Wurtemberg assez bonnes, veut que ses filles signent *Romanow*!

(2) Si l'on peut avec justice hériter d'un trône, les frères du malheureux Iwan III, dont l'un vit encore dans quelque tour de Jutland, sont les vrais héritiers de celui de Russie. Il est bien honteux que le roi de Danemarck s'établisse ainsi le géolier des usurpateurs russes.

Catherine II, qui, ayant besoin d'une plus grande autorité pour commettre de plus grands crimes, en montant sur le trône de Russie, déclare que c'est Dieu même qui l'y appelle (1); meurtrière de son époux, elle fait encore massacrer l'empereur Iwan, et une fille d'Elizabeth sa bienfaitrice. Maroc seul peut offrir des annales aussi dégoûtantes de sang et de barbarie, avec cette différence que ce ne sont pas des dames qui y jouent un si horrible rôle (1). Un fils qui eût supplanté

(1) O Dieu! que tes œuvres sont belles! que la voie où tu conduis le juste est agréable et sûre! Au reste, c'est une généalogie de la famille de Pierre I à la main, qu'on peut juger de l'ordre et des droits de cette absurde série d'autocrates. Et tout cela en moins d'un siècle! et dans ce siècle!

(2) Et c'est dans une cour témoin de tant de forfaits encore récens; dans une cour qui venoit de voir un père exécuter son fils, et une épouse étouffer son mari, sans compter les empereurs massacrés et les grandes-duchesses empoisonnées; c'est dans cette cour, dis-je, qu'on affectoit une horreur si grande pour les scènes sanglantes de la révolution française! C'est cette impératrice, souillée du sang de deux

son père n'eût pas beaucoup ajouté à l'horreur qu'inspirent ces fastes du despotisme: mais la mort subite de Catherine a heureusement prévenu ces nouvelles atrocités. Le cri horrible qu'elle poussa en expirant fut celui qui proclama Paul empereur et autocrate de toutes les Russies. Son épouse fut la première qui tomba à ses pieds et lui rendit hommage avec tous ses enfans: il la releva, en l'embrassant avec eux et les assurant tous de ses bontés impériales et paternelles. La cour, les chefs des départemens et de l'armée, tout ce qui se trouva présent vint ensuite se prosterner et lui prêter serment, chacun selon son rang et son ancienneté. Un détachement des gardes

---

empereurs, dont l'un étoit son époux et l'autre un enfant, qui avoit des convulsions de colère et les transports d'une *sainte* indignation, quand elle apprit que les Français avoient fait mourir un roi, et retenoient encore sa famille enfermée au Temple! Au moins observa-t-on quelques formes envers ce malheureux roi: mais Pierre! mais Iwan, l'innocent Iwan!

conduit sous le palais, et les officiers et soldats arrivant en hâte de Pawlowsky et de Gatschina, jurèrent fidélité. Les chefs des différens collèges s'y transportèrent pour y faire prêter le même serment : l'empereur se rendit lui-même au sénat pour le recevoir ; et cette nuit mémorable se passa sans désordre et sans confusion. Le lendemain, Paul fut partout proclamé empereur, et son fils Alexandre *tzarévitsch*, ou héritier présomptif du trône. Ce fut ainsi qu'après trente-cinq ans de gêne, de privations, d'offenses et de mépris, le fils de Catherine, âgé de quarante-trois ans, se trouva enfin son propre maître et celui de toutes les Russies. Ses premières démarches, qu'on avoit sur-tout redoutées, semblèrent démentir d'abord ce caractère dur et bizarre qu'on lui connoissoit. Il avoit dès long-tems souffert des abus et des désordres de la cour ; il avoit eu l'école du malheur, creuset où s'épurent les grandes ames et où s'évaporent les petites : spectateur éloigné des

affaires, scrutateur des plans et de la conduite de sa mère, il avoit eu trente ans de loisir pour régler la sienne. Aussi parut-il avoir dans sa poche une foule de réglemens tout rédigés, qu'il ne fit que dérouler et mettre en exécution avec une rapidité étonnante (1).

Bien loin d'imiter la conduite que sa mère avoit tenue à son égard, il s'environna d'abord de ses fils, leur confia à chacun l'un des régimens des gardes, et fit l'aîné gouverneur militaire de Pétersbourg, place importante qui enchaînoit le jeune prince à côté de son père. Ses premiers procédés avec l'impératrice, dont on plaignoit le sort et la position, surprirent et enchantèrent tout le monde: il changea subitement de manières avec elle; il lui assigna des revenus considérables, augmenta ceux de ses enfans à

(1) Ses familiers avoient depuis long-tems son réglement militaire, qu'il mettoit en exécution à Gatschina et à Pawlowsky, et qui devint en un moment celui de toutes les armées russes.

proportion, et combla sa famille de caresses et de bienfaits (1).

Sa conduite avec le favori eut aussi tout l'air de la générosité. Il parut touché de son désespoir et reconnoissant de l'attachement qu'il montroit pour sa mère, le confirma dans ses emplois en termes flatteurs, et lui dit, en lui remettant la canne de commandement que porte l'aide de camp général de jour : *Continuez à faire ces fonctions auprès du corps de ma mère : j'espère que vous me servirez aussi fidèlement que vous l'avez servie.*

Les ministres, les chefs des départemens, furent aussi confirmés dans leurs emplois en termes obligeans ; et les plus puissans, encore avancés et comblés de nouvelles graces.

Le premier oukas qu'il donna annon-

(1) Bobrinsky, fils de Catherine et d'Orlow, relégué à Rével pour des débauches de toutes espèces, fut même appelé à la cour, fait major aux gardes à cheval, et traité en frère par le tzar Paul, qui vient de le disgracier.

coit les idées pacifiques, et lui devoit surtout gagner la noblesse : une levée de [illegible] récemment ordonnée par Catherine, et qui devoit enlever le centième paysan, fut suspendue et annullée par cet oukas (1).

Chaque heure, chaque moment annonçoit un changement sage, une punition juste, une grace méritée : la cour et la ville étoient stupéfaites d'étonnement. Si la politique, la crainte et la joie, n'avoient pas dicté les premières démarches de Paul, il eût paru, deux ou trois heures, digne de réprimer les abus et de ramener l'ordre. On commençoit à croire que l'on avoit méconnu son caractère, et que sa longue et triste tutelle ne l'avoit pas entièrement aliéné. Tout le monde se voyoit heureusement trompé dans son attente, et la conduite de l'empereur fit en ce moment oublier celle du grand-duc ; il devoit

(1) Ce ne fut que pour flatter la noblesse, qui possédoit les hommes; car il rendit le même oukas, quelques mois après.

bientôt en faire ressouvenir ; mais arrêtons-nous encore un instant aux trop courtes espérances de bonheur qu'il donna à son empire.

Les deux premiers pas politiques de Paul inspirèrent la confiance, gagnèrent la noblesse, et suspendirent deux horribles fléaux que Catherine, en mourant, sembloit avoir légués à la Russie, la guerre et la banqueroute de l'état. Elle s'étoit enfin déterminée à agir directement contre la France, en secourant l'empereur et en attaquant la Prusse (1) : elle avoit en conséquence donné des ordres pour la levée de près de cent mille hommes de recrues. Les caisses de l'état étant épuisées ; les assignats multipliés à un point qu'ils menaçoient d'avoir le sort de ceux de France ; elle (2) voulut tout-à-coup dou-

(1) Ce projet de Catherine est indubitable : elle vouloit, à coups de canon, rechasser le roi de Prusse aux bords du Rhin. Pour lui faire sentir la nécessité absolue de retourner à la coalition, elle fomentoit des révoltes en Prusse, à Dantzig et en Silésie.

(2) Ils perdoient, à cette époque, 60 pour cent.

le numéraire en donnant à chaque pièce de monnoie le double de sa valeur réelle. Paul anéantit ces deux mesures désastreuses que l'on mettoit déja en exécution. Il rompit également le traité de subsides entamé avec l'Angleterre, non qu'il voulût, ainsi qu'on le répandit dans l'étranger, reconnoître l'*odieuse* république française, mais parce que son orgueil impérial se trouvoit assez justement indigné de se mettre, comme une petite puissance, aux gages de Pitt, en lui vendant le sang des Russes. Paul seroit surement très-enclin à le faire répandre pour relever la monarchie française; mais il aura la générosité de le donner pour rien, quand il le jugera convenable (1).

(1) On dit cependant qu'il tire aujourd'hui de grands subsides de Pitt; mais c'est en marchandises anglaises, et Paul a établi des magasins où il les fait vendre pour son compte. Ce trafic de la couronne n'est pas nouveau : plusieurs peuplades de la Sibérie paient leurs impôts en nature; et le commerce de la Chine se faisoit pour le gouvernement, sous le règne d'Elisabeth. Il arriva même quelquefois que, le numéraire

Ce brave Kosciuszko, qui est le dé[fen]seur des Polonais, comme Philopémen [fut] le dernier des Grecs, avoit, comme [on] sait, été fait prisonnier de guerre en défendant sa patrie et ses droits naturels contre des étrangers oppresseurs : cependant, au mépris de toutes les loix et du sens commun, il étoit retenu comme un criminel d'état, quoiqu'il fût toujours mieux traité (1) qu'Ignace Pototski et ses autres

manquant, les officiers de l'armée furent payés en marchandises des magasins de la couronne, comme thé, étoffes et pelleteries. Les mesures de Paul sont infaillibles pour faire passer bientôt en Angleterre le peu de numéraire qui reste dans ses états ; et il sera bientôt obligé de payer aussi son armée en quincaillerie anglaise.

(1) Il étoit dans l'hôtel de feu le comte d'Anhalt : il avoit, pour sa garde, un major qui mangeoit avec lui. On pouvoit le voir ; il avoit plusieurs chambres à sa disposition, et s'occupoit à lire, à dessiner et à tourner. Le colonel, à qui les chasseurs qui le trouvèrent blessé dans un marais l'amenèrent prisonnier, est un jeune homme de mes amis plein de valeur et d'humanité. Il conserva un portefeuille de Kosciuszko, que nous feuilletâmes ensemble. Nous y trouvâmes plusieurs notes en italien et en français faites pendant

agnons de gloire et d'infortune, qui
ent enfermés plus rigoureusement à
leresse et à Schlusselbourg. Paul fut
raisonnable pour les faire mettre
s en liberté, et assez généreux pour
aller lui-même délivrer Kosciuszko. On
vit avec intérêt ce brave homme, toujours
malade de ses blessures et de ses chagrins,
se faire apporter au palais où il fut intro-
duit chez l'empereur et l'impératrice pour
leur témoigner sa reconnoissance. Il est
petit, maigre, pâle et défait : il avoit la

---

un voyage en Italie, des remarques philosophiques, des extraits d'ouvrages, des tirades de vers français, des brouillons de différentes petites compositions : tout prouvoit que ce portefeuille avoit appartenu à un homme de mérite, de savoir, de goût et de sentiment. Il y avoit aussi plusieurs lettres écrites et cachetées, adressées à des femmes de Varsovie en français et en polonais, et les brouillons de quelques-uns des manifestes qu'il y avoit publiés : le tout de sa main. Mon ami gardoit ce portefeuille, comme la relique d'un homme célèbre, qu'il avoit admiré en étant forcé de le combattre. Lorsqu'il fut mis en liberté, je fis naître l'idée à mon ami de rendre ces papiers à leur maître ; il me semble qu'il le fit.

tête encore enveloppée de bandages, dont l'on ne pouvoit voir son front ; mais son air, ses yeux, faisoient encore ressouvenir de ce qu'il avoit osé entreprendre avec d'aussi foibles moyens. Il refusa les paysans que Paul voulut lui donner en Russie, et accepta une somme d'argent pour aller vivre indépendant ailleurs.

Ce trait fit la plus grande et la plus favorable sensation. Il fait sans doute honneur à Paul, et l'on est réduit à admirer dans un empereur ce qui n'est autre chose qu'un acte ordinaire de justice : mais, pour bien apprécier sa conduite en cette occasion, il faut se souvenir que ce n'est pas lui que Kosciuszko avoit offensé personnellement, mais bien l'impératrice Catherine. Son fils pardonne aussi difficilement qu'elle à quiconque a l'audace de s'attaquer à lui. Kosciuszko ne doit sa liberté qu'à la haine de Paul pour sa mère, et à son affectation d'agir en tout dans un sens contraire au sien.

Les honneurs funèbres à rendre à

cor[illegible]pératrice furent encore une heureuse ét[illegible]ction qui suspendit ou entrecoupa [illegible]oins ce torrent de réglemens nou[illegible]x et d'ordonnances bizarres que l'on vi[illegible] jaillir de la tête de Paul. Mais ce qu'on n'attendoit pas, et ce qu'il regarda comme un devoir filial, ce fut de lui voir remuer les cendres de son malheureux père. Le nom de Pierre III, qu'on n'avoit osé prononcer depuis trente-cinq ans, parut soudain à la tête du cérémonial de deuil et d'enterrement, où l'on prescrivoit à-la-fois les services et les honneurs funèbres à rendre à Pierre et à Catherine. On auroit pu croire, en lisant le *prikas*, que ces deux époux venoient d'expirer ensemble. Paul se rendit au couvent d'Alexandre Newsky, où le corps de son père avoit été déposé. Il se fit montrer par les vieux moines cette tombe ignorée, et ouvrir le cercueil en sa présence : il paya aux tristes restes qui s'offrirent encore à ses yeux un tribut de

larmes respectables et touchantes (1), et cercueil fut élevé au milieu de l'église, et on y célébra les mêmes services que près de celui de Catherine, qui avoit été exposé sur un lit de parade au palais.

Paul fit alors rechercher les officiers qui s'étoient trouvés attachés à son père, au moment de sa malheureuse catastrophe, qui avoient dès-lors vieilli disgraciés ou ignorés de la cour. Le baron Ungern-Sternberg, vieillard respectable, qui, depuis long-temps, vivoit en philosophe retiré dans un petit cercle d'amis, et qui ne desiroit pas même d'être rappelé sur le grand théâtre, fut tout-à-coup créé général en chef et demandé chez l'empereur, qui le fit introduire dans son cabinet. Après l'avoir accueilli le plus gracieusement : *Avez-vous entendu*, lui

(1) Il prit l'un des gants qui couvroient encore les ossemens de son père, et le baisa plusieurs fois en pleurant. O Paul! tu as donc le cœur d'un fils, tu as même paru quelquefois bon père, il ne t'eût fallu qu'une autre mère et une autre éducation.

ce que je fais pour mon père? *sire*, répond le vieux général, *je* *pris avec étonnement.* — *Com-* *, avec étonnement! n'est-ce pas un* *devoir que j'avois à remplir?* — *Tenez*, continua-t-il en se tournant vers un portrait de Pierre III, qui étoit déjà placé dans le cabinet (1); *je veux qu'il soit témoin de ma reconnoissance envers ses fidèles amis.* En disant ces mots, il embrassa le général Ungern, et lui passa le cordon de Saint-Alexandre. Ce digne vieillard, si fort au-dessus de cette vanité, ne put résister à ce procédé touchant: il sortit en versant des larmes.

Paul le chargea ensuite de faire le service auprès du corps de son père, en

(1) Toutes les images de Pierre III avoient été proscrites des maisons impériales et de celles des particuliers: l'on ne sait où Paul avoit pu cacher celle-ci. Heureux à cette époque celui qui déterroit dans un grenier quelqu'un de ces portraits qu'on y avoit relégués: il devenoit bien vîte le plus bel ornement de sa chambre. Les peintres de Pétersbourg ne pouvoient suffire aux copies qu'on leur en demandoit.

lui enjoignant de se préparer, pour [illegible] Le rémonie, le même uniforme qu'il [illegible] porté comme aide de camp de Pier[illegible] Ungern eut le bonheur d'en retrouv[illegible] semblable chez une de ses vieilles cou[illegible]sances. Paul voulut voir et garder lui-même cette relique de garderobe, qui fit aussi la fortune de celui qui l'avoit si bien conservée (1). Plusieurs autres officiers,

(1) Le général Ungern-Sternberg est Livonien, ancien ami et compagnon d'armes du général Mélissino. L'auteur de ces mémoires a été de sa société intime, et c'est ce qu'on avance ici pour donner plus de poids à ce qu'on va rapporter. Ungern étoit un des officiers allemands, que Pierre III estimoit le plus, et son aide de camp. Ce fut lui qu'il choisit pour l'accompagner dans une visite secrète qu'il fit à Schlusselbourg au malheureux Iwan, détrôné et enfermé par Elizabeth. Ils trouvèrent ce déplorable jeune homme *dans un cachot, dans la fenêtre cachée* par des tas de bois élevés dans la cour laissoit à peine entrer un demi-jour. Il étoit en veste blanche très-sale, et n'avoit que des savates aux pieds. Il avoit les cheveux très-blonds et coupés en rond, comme ceux d'un esclave russe. Il étoit d'ailleurs assez bien fait; et son teint avoit une blancheur qui prouvoit que jamais [illegible] n'avoit luit sur son front.

tre autres le seul qui, à la révolution
762, avoit voulu faire quelque résis-
en faveur de Pierre III, furent re-
vés dans leurs retraites, et rappelés à
la cour pour y être comblés de graces.

Il avoit alors vingt et quelques années; et étoit renfermé dès l'âge de quatorze mois: mais il avoit reçu des impressions et des idées qu'il conservoit encore. Pierre III, touché de son état, lui fit plusieurs questions, et entre autres celles-ci: — Qui es-tu? — Je suis empereur. — Qui t'a donc mis en prison? — Ce sont de méchantes gens. — Voudrois-tu redevenir empereur? — Oh oui! pourquoi pas? j'aurois de beaux habits, et des domestiques pour me servir. — Mais que ferois-tu, si tu étois empereur? — Je couperois la tête à tous ceux qui m'ont fait du mal. — Pierre III lui ayant ensuite demandé d'où il savoit tout ce qu'il disoit, il répondit que c'étoit la vierge avec les anges qui le lui racontoit, et il commença à battre la campagne en racontant ces prétendues visions. Quoique seul et renfermé dès l'enfance, il ne parut point effrayé à l'aspect de l'empereur et de ses officiers. Il considéroit leurs habits et leurs armes avec beaucoup de curiosité et de plaisir, comme auroit fait un enfant hardi. L'empereur lui demanda encore ce qu'il desiroit: il répondit, en son russe grossier, *d'avoir plus d'air*. Ungern fut laissé quelque tems à Schlusselbourg, pour gagner sa confiance et observer

Ces traits sont attendrissans et hon[orables] à ce le cœur de Paul : mais on voit par [la ré]ponse d'Ungern, qu'ils étonnèrent [peu] le monde. On les attribua autant à la [haine] de Paul pour sa mère, qu'à son amour pour son père : plusieurs même n'attribuoient cette conduite qu'à l'envie politique d'avouer si solemnellement pour son père celui qui n'avoit pas voulu le reconnoître pour son fils. On blâma surtout l'éclat, l'ostentation qu'il mit à faire exhumer

---

si son imbécillité apparente n'étoit point simulée, et il se persuada bientôt qu'elle étoit la suite naturelle de son genre de vie. Il lui donna, de la part de l'empereur, une robe de chambre de soie : Iwan s'en revêtit avec des transports de joie, courant par la chambre et s'admirant, comme un sauvage qu'on habille par la première fois. Tous ses vœux se bornant à demander *plus d'air*, Pierre III envoya le plan d'un petit palais rond, au milieu duquel devoit être un jardin, avec ordre de bâtir aussitôt cette demeure pour Iwan dans la cour de la forteresse. Il est atroce que cette humanité envers un innocent ait servi de prétexte contre ce malheureux Pierre. On l'accussa de faire construire une prison pour y enfermer son épouse et son fils, et on l'étrangla.

et en tristes cendres, pour les offrir ensuite à l'adoration publique. Le cercueil qui les renfermoit fut couronné (1) et transporté avec grande pompe au palais, pour y être exposé dans un temple construit à cet effet, à côté du corps de Catherine, et conduits ensuite ensemble à la citadelle. C'est alors seulement que les époux demeurèrent en paix. On venoit avec beaucoup de respect baiser le cercueil de l'un et la main froide et livide de l'autre : l'on faisoit une génuflexion, et l'on n'osoit se retirer qu'en descendant l'estrade à reculons. L'impératrice, qui avoit été mal embaumée, parut bientôt toute défigurée: les mains, les yeux, le bas du visage, étoient jaunes, noirs et bleus. Elle étoit méconnoissable pour ceux qui ne l'avoient vue qu'avec son visage composé ; et toute la pompe dont elle étoit encore environnée, toutes les richesses qui couvroient

(1) Pierre III n'avoit pas été couronné ; et c'est sous ce prétexte qu'il n'avoit par non plus été inhumé à la citadelle avec les autres empereurs russes.

son cadavre, ne faisoient qu'augmenter l'horreur qu'il inspiroit.

Si Paul, en réhabilitant la mémoire de son père, semblait couvrir d'opprobre celle de sa mère en rappelant des scènes atroces, que trente-cinq ans de silence avoient presque fait oublier, au moins la vengeance qu'il tira de quelques-uns des assassins de Pierre III avoit quelque chose de sublime. Le célèbre Alexis Orlow, le vainqueur de Tchesmé, jadis si puissant, remarquable par sa taille gigantesque et ses habits à l'antique, respectable, s'il est possible, par sa gloire et sa vieillesse, fut obligé de suivre les tristes restes de Pierre : il attiroit tous les yeux. Cette corvée juste et cruelle dut réveiller en lui des remords, que sa longue prospérité avoit sans doute assoupis. Pour le prince Bariatinsky, bourreau exécuteur en second, il n'osa se présenter devant Paul, qui n'avoit jamais pu supporter son aspect : il s'étoit enfui de Pétersbourg. Passek, dont la fortune

n'avoit eu d'autre cause que le même crime, et dont la physionomie aussi atroce [illegible] de Bariatinski, sembloit le rappeler, se trouvoit heureusement absent de la cour, et mourut quelques jours après.

Voilà le bien qu'a fait Paul, dans les premiers jours de son règne : je l'ai rassemblé, pour l'offrir en masse ; car ces lueurs de raison, de justice et de sentiment, se seroient perdues dans le fatras des violences, des bizarreries et des petitesses, dont elles furent toujours offusquées, et que je vais aussi raconter.

Les gardes, ce corps dangereux, qui avoit renversé le père et qui regardoit depuis long-tems l'avénement du fils comme le terme de son existence militaire, fut, dès le premier jour, par une démarche hardie et vigoureuse, hors d'état de lui nuire et traité sans le moindre ménagement. Paul incorpora dans les différens régimens des gardes ses bataillons arrivés

vés de Gatschina (1), dont il distribua les officiers dans toutes les compagnies, en les avançant de deux ou trois grades; de manière que de simples lieutenans ou capitaines d'armée, se trouvèrent tout-à-coup capitaines aux gardes, place si importante et si honorée jusqu'alors, et qui donne le rang de colonel et même de brigadier. Quelques-uns même de ces anciens capitaines, et des premières familles de l'empire, se trouvèrent sous les ordres d'officiers parvenus, qui étoient, quelques années auparavant, sortis caporaux ou sergens de leurs compagnies pour entrer dans les bataillons du grand-duc. Un changement si brusque et si hardi, qui, dans

(1) Paul attendoit ces bataillons avec une impatience et une inquiétude marquées: ils marchèrent toute la nuit, et arrivèrent le matin. Le petit officier Ratikow, qui, pour tout mérite, eut le bonheur de lui annoncer cette arrivé si désirée, fut sur-le-champ créé chevalier de Ste. Anne, et fait aide de camp du grand-duc. Ce ne fut que lorsque Paul se vit environné de sa petite armée, qu'il commença à agir comme il l'avoit fait à Gatschina.

tout autre tems, eût été fatal à son auteur, n'eut point d'autre effet que d'engager quelques centaines d'officiers et bas officiers à prendre congé: ce fut presque tous ceux qui avoient de quoi vivre sans servir, qui ne purent digérer les passe-droits qu'on leur avoit faits, ni supporter la discipline harassante et pédantesque qui alloit être introduite par les intrus (1).

(1) Parmi ces officiers intrus, aucun ne fit une fortune si rapide qu'Araktscheief. Il y a sept ans que le grand-duc, désirant avoir une compagnie d'artillerie à son Pawlowsky, demanda au général Mélissino un officier en état de la former. Araktscheief, qui avoit été élevé au corps des Cadets, et qui s'étoit rendu recommandable par ses progrès et surtout par l'ardeur et le zèle passionné qu'il avoit pour les détails de la discipline, lui fut donné. Malgré son infatigabilité, sa dureté et son exactitude dans le service, il fut du tems à pouvoir bien s'établir dans l'esprit de Paul. Plusieurs jolis feux d'artifice, qu'il composa, avec l'aide de son ancien maître, pour les fêtes de Pawlowsky, et surtout cette fureur qui le tourmentoit pour l'exercice et l'engageoit à vexer le soldat jour et nuit, méritèrent enfin les bonnes graces du grand-duc. A son avénement au trône, Araktscheief fut fait major aux gardes avec rang de général, et nommé gouverneur

Plusieurs de ces jeunes officiers ne sentirent cependant d'autre affront que celui d'être obligés de quitter leurs brillans

militaire de Pétersbourg. Il reçut l'ordre de Ste. Anne avec quelques milliers de paysans, et devint le bras droit de l'empereur. Araktscheief, avec qui le major M... a servi au corps des Cadets où il étoit sergent, étoit vraiment recommandable par les talens, les connoissances et le zèle, qu'il montroit alors : mais il est d'une brutalité révoltante, qu'il exerçoit déjà sur les cadets. Jamais poète pindarique ne fut plus impérieusement tourmenté de son Apollon, que cet homme n'est obsédé de son démon martial. Ses fureurs et ses coups de bâton ont déjà coûté la vie à plus d'un malheureux soldat, sous les yeux même de Paul. Ce bourreau a même ramené dans le service russe, une barbarie qu'on n'y connoissoit plus : il outrage et frappe les officiers à l'exercice. Cependant, à l'époque de sa faveur, pour se donner l'air d'un homme reconnoissant, il recommanda le général Mélissino, son ancien maître, avec lequel il s'étoit brouillé auparavant. Il vient d'être disgracié, puis rappelé et baronisé : c'est lui qui a passé en revue le corps de troupes envoyé en Allemagne.

L'histoire d'un autre de ces officiers mérite d'être rapportée par sa singularité. On verra par quelle voie on fait quelquefois son chemin.

Un des amis du major M..., en se promenant sur le port, y trouva un jeune homme de seize ans, qui avoit

uniformes, pour se faire faire des habits sur les modèles grotesques et bizarres de ces mêmes bataillons qui avoient si long-tems excité leurs risées.

---

l'air d'être nouvellement débarqué, et qui erroit en désespéré le long du rivage, comme tenté de se jeter dans l'eau. Il l'aborde et l'interroge : le jeune étranger lui dit qu'il est Français, mais qu'il est né en Russie, et que le grand-duc a été son parrain ; que son père l'avoit envoyé, dès son enfance, pour être élevé dans un séminaire en France, d'où il s'étoit échappé pour revenir en Russie, mais que personne ne pouvoit lui donner des nouvelles de son père ; qu'il étoit sans argent, sans connoissances, et qu'il ne lui restoit qu'à se précipiter. L'ami du major le console, l'emmène chez lui, et fait des recherches. Il apprend que son père, nommé le baron de Bilistein, a été effectivement précepteur du grand-duc, mais qu'il s'est marié depuis en Moldavie, où il est mort. Le major M..... et ses protections s'intéressent pour faire entrer le jeune homme dans les gardes, comme bas-officier. A la guerre de Suède, il suit son régiment, et est fait prisonnier à la défaite des galères russes. Il arrive, un an après, dans un état plus déplorable que jamais ; et, pour comble de malheurs, l'ami du major et ses autres protecteurs ne se trouvant plus à Pétersbourg, il ne lui restoit que le major M..... : tous les jours il venoit lui conter sa misère. Un matin, il le trouve

Paul, alarmé et furieux de cette défection générale, se transporta dans les casernes, flatta les soldats, appaisa les officiers et chercha à les retenir, en excluant de tout emploi civil et militaire ceux qui prendroient à l'avenir leur congé, qui d'ailleurs n'oseroient plus

occupé à lire la vie de *Jamerai Duval* et sa correspondance avec Mlle. *Sacalow*, depuis madame *Ribas*. M... savoit cette dame amie de Mlle. Nélidow, maîtresse du grand-duc, et il lui vint une idée. Il dicte à Bilistein une lettre à madame l'amirale *Ribas*, où il lui dit, qu'ayant par hasard lu une de ses charmantes lettres à *Duval*, cette lecture avoit suspendu son désespoir, parce qu'il avoit pensé qu'une dame qui exprimoit si bien des sentimens de bienfaisance et d'humanité les avoit dans son cœur : en conséquence, il lui dépeignoit sa triste situation, et lui demandoit son appui, pour être recommandé au grand-duc. Madame *Ribas* le fait venir, l'envoie chez la *Nélidow* qui le présente au grand-duc. Il reçoit quelques cents roubles pour son équipage, et, par le moyen du comte Soltykow, il passe dans les bataillons de Pawlowsky, comme lieutenant. Il a vécu depuis un peu moins misérable, et a toujours montré beaucoup de reconnoissance. A l'avénement du grand-duc, il entra dans les gardes, comme lieutenant-colonel.

porter l'uniforme. Il donna ensuite l'ordre ridicule et cruel *à tout officier ou bas officier, qui avoit donné ou donneroit sa démission, de quitter la capitale dans vingt-quatre heures, pour se rendre chez lui.* Il ne vint pas dans la tête de Paul, ni dans celle du rédacteur de l'oukas, que cette phrase étoit une absurdité; car plusieurs de ces officiers étoient de Pétersbourg et y avoient leurs familles: ils se rendoient donc chez eux, sans quitter la capitale, et n'obéissoient qu'à la seconde partie de l'ordre, de peur de désobéir à la première. Le grand exécuteur Arkarow ayant informé l'empereur de cette contradiction, il voulut qu'on n'eût égard qu'à l'injonction de quitter Pétersbourg. Une foule de jeunes gens furent enlevés, comme des criminels, de leurs maisons, transportés hors de la ville avec défense d'y rentrer, et laissés sur le chemin sans fourrures, sans asyle, et par un froid des plus rigoureux. Ceux qui étoient des provinces éloignées, man-

quant pour la plupart d'argent pour s'y rendre, erroient également dans les environs de Pétersbourg, où plusieurs périrent de froid et de misère.

Ces mesures barbares s'étendirent sur tous les officiers de l'armée et sur ceux de l'état des généraux, qui eurent également à joindre leurs régimens ou à prendre leur congé, parce que ces états furent abolis ; et c'est par ce début impolitique qu'il prétendit commencer la réforme et gagner l'armée. Mais ce qui persuada bientôt que Paul, en devenant empereur, ne renonçoit point aux puérilités militaires qui l'avoient seules occupé comme grand-duc, ce fut de le voir, dès le matin de son avénement, mettre tous ses soins aux petits changemens de détails qu'il vouloit introduire dans l'habillement et l'exercice du soldat. Le palais eut en un moment l'apparence d'une place enlevée d'assaut par des troupes étrangères ; tant celles qui commencèrent à y faire la garde différoient, par le ton et le costume, de celles

qu'on y avoit vues la veille. Il descendit dans la cour où il fut trois ou quatre heures à faire manœuvrer ses soldats, pour leur apprendre à monter la garde à sa manière, et établir sa *Wachtparade*, qui devint l'institution la plus importante et le point central de son gouvernement. Il y a depuis, tous les jours, consacré le même tems, quelque froid qu'il ait pu faire. C'est là qu'en simple uniforme vert foncé, en grosses bottes, en grand chapeau, il passe les matinées à exercer la garde : c'est là qu'il donne ses ordres, qu'il reçoit les rapports, qu'il publie les graces, les récompenses et les punitions, et que tout officier doit lui être présenté. Entouré de ses fils (1) et de

(1) Un Hogarth, qui verroit l'empereur autocrate et son fils cadet entourer une pauvre recrue, la tourner à droite, à gauche, la faire marcher en arrière et en avant, lui relever le menton, lui serrer la ceinture et lui remettre le chapeau, le tout en lui donnant quelques bourrades, auroit le plus beau sujet pour une carricature. Un émigré, nommé Lami, a eu la plaisante idée de dédier à Paul une mauvaise traduction qu'il a faite de l'explication des estampes

ses aides de camp, trépignant pour se réchauffer, la tête nue et chauve, le nez au vent, une main derrière le dos, et de l'autre levant et baissant sa canne en mesure, et criant *raz, dwa; raz, dwa;* un, deux; un, deux; il met sa gloire à braver sans fourrure quinze ou vingt degrés de froid. Bientôt le militaire n'osa plus se montrer en pelisses; et les vieux généraux, tourmentés par la toux, la goutte et les rhumatismes, furent obligés de faire cercle autour de Paul, habillés comme lui.

Les premières impressions de crainte et de joie s'étant amorties dans le cœur de Paul, il fit succéder les punitions et les disgraces avec autant de rapidité et de profusion qu'il avoit répandu les bienfaits. Plusieurs personnes éprouvèrent ces deux

---

d'Hogarth : je ne sais si c'est naïveté ou malice ; mais le nom de Paul est parfaitement bien placé à la tête de cet ouvrage, dont la ridicule dédicace fait le complément. Paul n'y a pas vu plaisanterie, car il a envoyé une tabatière à M. l'abbé Lami.

extrêmes en peu de jours. Il est vrai que la plupart de ces punitions parurent d'abord justes ; mais il faut convenir aussi que Paul ne pouvoit frapper que sur des coupables, tant ceux qui avoient obsédé le trône étoient corrompus.

Malgré les assurances qu'il venoit de donner à Zoubow, un des premiers ordres qui suivirent fut de faire mettre le scellé sur sa chancellerie et sur celle de Marcow, et de chasser avec scandale de la cour leurs officiers et leurs secrétaires. Un certain Tersky, maître des requêtes et rapporteur du sénat, qui vendoit publiquement la justice au plus offrant, et avec une effronterie criante, fut d'abord revêtu d'un ordre, et obtint des terres que la défunte lui avoit, disoit-il, promises quelques jours avant sa mort : il fut cassé un instant après. On admira stupidement ce respect de Paul pour les prétendues volontés de sa mère, et son attention d'enrichir davantage un coquin avant de le chasser. Il auroit dû au contraire faire faire le procès

à ce spoliateur des biens de la veuve et de l'orphelin, et satisfaire la vindicte publique.

Samoïlow, procureur-général, qu'il avoit aussi confirmé honorablement dans son poste, en lui donnant en cadeau quatre mille paysans, ce qui fait plus de vingt mille roubles de rente, fut, quelques jours après, déposé, mis aux arrêts, et son secrétaire à la forteresse. Enfin tout fut renouvelé de cette façon, à l'exception de Besborodko, Nicolas Soltykow et Arkarow (1).

Cette conduite vacillante et incertaine, qui caractérisa les premières démarches de Paul, prouve clairement que c'est à sa politique qu'il faut attribuer ses faveurs, et à sa passion plutôt qu'à sa justice les disgraces qui les ont suivies. Mais ce qui confondit tous ceux qui l'avoient admiré, ce fut de le voir, au moment où il entroit dans un labyrinthe d'affaires et d'abus si

(2) Voyez le chapitre suivant.

embrouillés, et dont l'importance pour l'état devoit au moins l'occuper quelques jours, ce fut, dis-je, de le voir, dès le matin de son avénement, se remettre avec la même fureur aux plus petits détails du service militaire. La forme d'un chapeau, la couleur d'un plumet, la hauteur d'un bonnet de grenadier, les bottes, les guêtres, les cocardes, les queues et les ceinturons, devinrent les affaires d'état qui absorbèrent son étonnante activité. Il étoit entouré de modèles d'armes et d'uniformes de toutes les espèces. Si Louis XVI fut le prince qui sut le mieux faire une serrure, certes Paul I est celui qui sait le mieux écurer un bouton, et il s'en occupe avec la même assiduité que mettoit jadis Potemkin à vergeter ses diamans. La plus grande marque de mérite et de zèle qu'on pouvoit lui donner, dans ces premiers jours, c'étoit de paroître devant lui dans le nouvel accoutrement qu'il introduisoit. L'officier qui pouvoit donner cent roubles à un tailleur, pour avoir dans quelques heures

un habit de la nouvelle forme et se présenter à la *Wachtparade* le lendemain matin, étoit presque sûr d'obtenir un poste ou une croix. Plusieurs n'ont point eu d'autre mérite, ni employé d'autres moyens pour gagner les bonnes graces de leur nouvel empereur (1).

Une autre bizarrerie, qu'on vit avec surprise, fut la défense impériale de porter des chapeaux ronds, ou plutôt l'ordre subit de les enlever ou de les déchirer sur la tête de ceux qui en auroient : cela donna lieu à des scènes scandaleuses dans les rues et surtout autour du palais. Les Cosaques et les soldats de police se jetoient sur les passans pour les décoiffer, et battoient ceux qui, ignorant de quoi il étoit question, vouloient se défendre. Un marchand

(1) On lui avoit parlé du général *Meyendorf*, comme d'un bon officier de cavalerie. Il lui envoie un courier; et Meyendorf, pressé d'obéir, se présente à la parade avec son ancien uniforme. Paul, furieux, fait de sanglans reproches à ceux qui lui ont recommandé cet homme; l'appelle *soldat de Potemkin*, et l'exile dans ses terres.

anglais, passant en traîneau, fut ainsi arrêté ! et on lui arracha son chapeau. Croyant que c'étoit un vol qu'on lui faisoit, il saute de son traîneau, terrasse le soldat, et appelle la garde. Au lieu de la garde, arrive un officier qui frappe l'Anglais ; il se défend et succombe : on le garrotte, on le conduit à la police. Il a le bonheur de rencontrer le carrosse du ministre d'Angleterre qui alloit à la cour, et réclame protection (1). M. *Wittfort* s'étant plaint, l'empereur conjecturant que le chapeau rond, qui est le chapeau national des Suédois, pourroit bien être aussi celui des Anglais (2), dit qu'on avoit mal compris

(1) Un autre Anglais fut rencontré par un officier de police, qui lui prit son chapeau rond. L'Anglais, croisant les bras et le regardant du haut en bas, lui dit, d'un air de compassion : *Mon ami, que je te plains d'être Russe !* Cet Anglais-là étoit, sans doute, depuis dix ans à Pétersbourg, *et n'avoit point de nouvelles de son pays.*

(2) C'est aussi le chapeau national russe, à une petite différence près dans la forme, qu'il falloit reconnoître, puisqu'elle empêchoit d'être insulté. Les

ses ordres, et qu'il s'expliqueroit mieux avec Arkarow. Le lendemain, on publia dans les rues et dans les maisons que les étrangers qui n'étoient point au service, ou naturalisés, ne seroient plus compris dans la défense. On n'arracha plus les chapeaux ronds; mais ceux qui étoient rencontrés avec cette malheureuse coiffure étoient conduits à la police, pour constater qui ils étoient: s'ils se trouvoient être Russes, on les faisoit soldats: et malheur à un Français qui auroit été ainsi rencontré, il eût été condamné comme Jacobin (1). On rapporta à Paul que le

---

boutiques de chapeliers ayant bientôt été épuisées de chapeaux à cornes, ceux qui n'avoient ni le tems, ni le moyen de s'en procurer, relevoient leurs petits chapeaux ronds avec des épingles, pour pouvoir traverser la rue en sûreté.

(1) On s'imaginera peut-être que ces chapeaux ronds étoient regardés comme le signe de quelque ralliement : point du tout ; c'est une aversion singulière que Paul avoit pour eux. Il leur avoit déjà déclaré la guerre à Pawlowsky, quatre ans auparavant. On verra dans le troisième volume, qu'ils ont aussi joué un rôle dans ma disgrace.

chargé d'affaires du roi de Sardaigne avoit dit, en raillant sur cette proscription singulière des chapeaux ronds, que de pareilles bagatelles avoient manqué de causer souvent des séditions en Italie. Le chargé d'affaires reçut ordre, par Arkarow, de quitter la capitale en vingt-quatre heures. Grâce à l'éloignement et à la position du roi de Sardaigne, qu'il ne peut demander raison d'une pareille insulte ; sans quoi les chapeaux ronds anroient pu devenir le motif d'une guerre entre deux monarques : les droits du trône et de l'autel, la dignité de la couronne et le bonheur du peuple auroient sûrement figuré dans les manifestes (1).

(1) C'est un bonheur que la chose ne soit pas arrivée aux ministres de Suède ou de Prusse : le dernier paroît disgracié de Paul, par un motif tout aussi noble. Le chapeau, la queue, le sac, les guêtres, et l'épée derrière le dos, qu'il fait porter pour uniforme, sont, dit-il, à la prussienne. M. de Tauenziehn paroît protester contre l'infidélité de la traduction, en se présentant à la cour dans un uniforme plus moderne et plus élégant : c'est-là le crime pourquoi Paul a exigé son rappel.

Une ordonnance toute aussi incompréhensible fut la défense soudaine d'atteler les chevaux, et de les enharnacher à la manière russe. On accordoit quinze jours pour se procurer des harnois à l'allemande; après quoi il étoit enjoint à la police de couper les traits de tous les équipages qui se trouveroient attelés à la vieille méthode. Dès les premiers jours de cette publication, plusieurs personnes, craignant d'être insultées, n'osèrent plus sortir, et moins encore se montrer dans leurs voitures du côté du palais. Les selliers, profitant de l'occasion, faisoient payer jusqu'à trois cents roubles un simple harnois pour deux chevaux. Habiller les *Ischwoschtschiki*, ou cochers russes, à l'allemande, avoit un autre inconvénient. La plupart ne vouloient pas se défaire ni de la longue barbe, ni du *kafftan*, ni du chapeau rond, et moins encore attacher une fausse queue à leurs cheveux coupés; ce qui produisoit les scènes et les figures du monde les plus ridicules.

L'empereur eut encore le dépit d'être obligé à la fin de changer cet ordre de rigueur en une simple invitation de se mettre peu-à-peu à l'allemande, si l'on vouloit mériter ses bonnes graces.

Une autre réforme concerna les voitures. Le grand nombre d'équipages brillans, qui fourmilloit dans les rues immenses de Pétersbourg, disparut dans un instant. Les officiers, les généraux mêmes, vinrent à la parade en petits traîneaux, ou à pied; ce qui ne laissoit pas d'avoir aussi ses dangers (1).

Une ancienne étiquette est que, lorsqu'on rencontre un autocrate de Russie, sa femme, ou son fils, on doit faire arrêter sa voiture ou son cheval, en descendre,

(1) Un officier, traversant les rues en grande pelisse, avoit remis à son domestique son épée qui l'embarrasoit pour marcher, dans l'intention de reprendre l'épée et d'ôter la pelisse quand il approcheroit du palais. Il a le malheur d'être auparavant rencontré par l'empereur. L'officier fut fait soldat, et le domestique ou soldat, officier en sa place.

et se prosterner dans la neige ou dans la boue (1). Cet hommage barbare et difficile à rendre dans une grande ville, où les équipages passent en grand nombre et toujours au galop, avoit été absolument aboli sous le regne poli de Catherine. Un des premiers soins de Paul fut de le rétablir dans toute sa rigueur. Un officier général qui passoit, sans que le cocher de sa voiture eût reconnu le cocher de l'état, qui passoit à cheval, fut arrêté et envoyé sur-le-champ aux arrêts (2). Le même désagrément arriva à plusieurs autres personnes ; de façon que la ren-

(1) Pierre I faisoit donner, [illegible] connoît lui-même des coups de bâton à ceux qui se prosternoient ainsi devant lui.

(2) Lorsqu'on lui rapporta son épée, il ne voulut pas la reprendre, disant que c'étoit une épée d'or, reçue de l'impératrice, avec le privilége de ne pouvoir lui être ôtée. Paul le fit venir, lui remit lui-même l'épée, en lui disant qu'il avoit voulu donner un exemple, et n'avoit d'ailleurs aucune colère contre lui : mais il lui donna l'ordre de partir aussitôt pour l'armée.

contre de Paul étoit ce qu'on redoutoit le plus, soit à pied, soit en voiture. Mais, ce qui arriva à une dame *Likarow* mérite d'être consigné, pour inspirer l'horreur que l'humanité doit aux tyrans.

Cette dame étoit à la campagne aux environs de Pétersbourg. Le brigadier Likarow, son mari, tombe malade, et son épouse ne veut s'en fier qu'à elle-même pour venir en ville chercher le médecin et les secours nécessaires. Elle arrive au moment du bouleversement général. Les gens de la campagne ne connoissent point le nouvel empereur, et encore moins ses nouveaux réglemens. Occupée du danger de son mari, elle les pressoit de la conduire au plus vîte chez le médecin. Malheureusement son carrosses passe, sans s'arrêter, à quelque distance de Paul qui se promenoit à cheval. Furieux, il détache aussitôt un aide de camp, fait arrêter l'équipage, ordonne qu'on fassent les quatre domestiques soldats et qu'on envoie la *dame impertinente*

en prison à la maison de police. Ces ordres sont exécutés sur-le-champ. La malheureuse est quatre jours enfermée. Ce traitement affreux, l'état où elle a laissé son mari, lui déchirent le cœur et lui tournent la tête. Elle tombe dans une fièvre chaude. On la transporte enfin dans une auberge, pour y être soignée; mais l'infortunée a pour toujours perdu la raison. Son mari abandonné, sans secours, privé de sa femme et de ses domestiques, expira dans le désespoir, sans l'avoir revue.

L'étiquette devint tout aussi rigoureuse et tout aussi effrayante dans l'intérieur du palais. Malheur à celui qui, étant admis à baiser la main rêche de Paul, ne faisoit pas raisonner le plancher, en le frappant du genoux avec la même force qu'un soldat en le frappant de la crosse de son fusil. Il falloit aussi que le suçon des lèvres sur la main se fît entendre, pour certifier le baiser comme la génuflexion. Le prince Georges Galitzin,

chambellan, fut envoyé aux arrêts par *Sa Majesté Moscovite* elle-même, et sur-le-champ, pour avoir fait la révérence et baisé la main *trop négligemment* (1).

Un des premiers réglemens de Paul fut encore d'enjoindre rigoureusement aux marchands d'effacer de leurs écriteaux le mot français *magasin*, et d'y substituer le mot russe *lawka* (*boutique*), en disant pour raison que l'empereur seul pouvoit avoir des magasins de bois, de farine, de bled, etc.; mais qu'un marchand ne devoit pas s'élever au-dessus de son état, mais en rester à sa boutique.

Il faudroit descendre à des détails trop fastidieux, si l'on vouloit rapporter toutes les ordonnances de cette force et de cette

---

(1) Déjà, comme grand-duc, Paul avoit du penchant pour l'étiquette. Etant à Montbelliard, il scandalisa une fois tout le monde, en prenant tout-à-coup par le bras un jeune officier de sa suite, qui jouoit aux cartes, et le mettant à la porte. Il dit à ceux qu jouoient avec l'officier : Messieurs, ce jeune fat n'est pas d'un rang assez haut pour faire cette partie-ci.

importance, qui se succédèrent pendant huit jours (1). Que dire, qu'espérer d'un homme, qui, succédant à Catherine, regarde ces choses-là comme les plus pressantes à régler? Souvent ces réglemens nouveaux et importans se contredisoient ou se détruisoient l'un l'autre, et il étoit obligé de modifier ou de retirer le lendemain ce qu'il avoit fait publier la veille. En un mot on peut dire que Paul, en s'enveloppant du manteau impérial, laissa d'abord passer l'oreille du grand-duc, et

---

Dans les bals de la cour, il falloit que les danseurs fissent toutes sortes de contorsions pour ne pas cesser en dansant de lui faire front, de quelle manière qu'il fût placé. Il n'y a que les ennemis de Paul qui ayent le droit de lui tourner le dos; mais je ne sais s'ils voudront en profiter dans l'occasion.

(1) Il a défendu depuis, par des oukas particuliers, de porter des fraes, des gilets et des pantalons. Il a défendu à l'académie de se servir du terme de révolution en parlant du cour des astres, et enjoint aux comédiens d'employer le mot de permission au lieu de celui de *Liberté* qu'ils mettoient dans leur affiche. Il a défendu aux fabricans de faire aucuns rubans et aucunes étoffes tricolores quelconques.

qu'il crut gouverner un vaste empire, comme il avoit gouverné son Pawlowsky; sa capitale, comme sa maison; et trente millions d'hommes de tous les états et de toutes les nations, comme une douzaine de laquais.

De tous les changemens imprévus et non préparés qu'il a faits, ceux qu'il opéra dans les armées sont les plus impolitiques et les plus considérables. Il est certain qu'il y avoit de grandes réformes, de grandes améliorations à faire dans le département militaire. Adoucir le sort du brave soldat russe, fixer celui de l'officier plus misérable encore, diminuer peu-à-peu le nombre des surnuméraires, et ramener l'ordre et la discipline, que le règne de tant de femmes et de tant de favoris avoit détruits, c'étoit un assez beau champ ouvert au génie militaire de Paul. Multiplier les passe-droits, augmenter un état-major déja trop nombreux, changer les uniformes, les rangs, les termes et les noms, c'est tout ce qu'il a su faire. L'armée

russe, par la beauté, la simplicité et la commodité de son habillement, adapté au climat et au génie du pays, offroit un modèle à suivre (1). Un grand *charvari*, ou pantalon de drap rouge, dont les bouts se terminoient en bottes de cuir mou, et qui se serroit avec une ceinture sur une veste rouge et verte; un petit casque coiffant militairement bien; des cheveux coupés autour du cou, qui cachoient les oreilles et étoient faciles à tenir propres; tel étoit l'uniforme du soldat: il étoit vêtu en un clin d'œil; car il n'avoit que deux pièces d'habillement, et leur ampleur lui permettoit de se garnir par dessous contre le froid, sans déroger à l'uniformité. Maintenant on lui fait changer cet équi-

(1) Aussi le soldat se croyoit-il, non sans quelque fondement, bien supérieur à ses voisins. Paul a eu la sotise de lui ôter cet orgueil national, en lui faisant imiter servilement les Allemands du siècle passé, que les Russes croyoient avoir laissés bien loin derrière eux. Paul en a agi comme un pédant, qui, pour punir un écolier présomptueux d'avoir appris trop vîte à lire, le remet à l'a b c.

page leste et guerrier contre l'antique habit allemand que le Russe a en horreur : il faut qu'il couvre de farine et de suif ses cheveux blonds qu'il aimoit à laver chaque matin ; il faut qu'il consacre une heure à boutonner de maudites guêtres noires qui lui serrent le gras de jambe. Le soldat russe murmure hautement : il est probable que les fausses queues, qu'on lui suspend par force au chignon, occasionneront autant de désertions que les catogans de St.-Germain (1). Ce vieil original de maréchal Souvarow dit, en recevant les ordres pour établir toutes ces nouveautés, et de petits bâtons pour mesure et modèle des queues et des boucles de cheveux : *La poudre de perruquier n'est pas de la poudre à canon ;*

(1) Avant le règne de Paul, la désertion étoit presque inconnue aux Russes. Ils désertent aujourd'hui par pelotons, et arrivent en Prusse, où l'on en forme des régimens entiers. Je demandois à quelques-uns pourquoi ils désertoient. Comment, monsieur ! dirent-ils : on nous fait exercer du matin au soir, sans nous donner à manger ; l'on nous a pris nos habits, et l'on nous roue de coups.

les boucles ne sont pas des canons ; et les queues ne sont pas des baïonnettes : ces bons mots assez sensés qui, en russe, sont une espèce de proverbe rimé, passèrent de bouche en bouche dans les régimens, et furent la véritable raison qui engagea Paul à rappeler Souvarow et à lui donner sa démission. Ce vieux guerrier est l'idole du soldat russe.

Il en est de même des changemens qu'il fait dans le civil : il ne veut pas améliorer, mais changer. Il suffit qu'une chose ait été sous le règne de sa mère, pour qu'elle ne puisse subsister sous le sien. Tous les tribunaux, tous les gouvernemens de l'empire, ont été refondus et transférés : celui qui avoit été, par son nom, consacré à la gloire de Catherine (*Ekathérinoslaw*), a été aboli ; et cet affront public à la mémoire de sa mère en est un pour le cœur de Paul (1). Qu'on juge de la confusion,

(1) Il n'y a point de détails où cet empereur *microphile* ne soit descendu, pour montrer son envie contre la mémoire de sa mère. Les personnes, qui avoient été

des ruines, des injustices, des malheurs, qu'entraînent en Russie de pareils déplacemens : la révolution française n'en a pas autant causés pour tout régénérer, que l'avénement de Paul pour tout empirer. Plus de vingt mille gentilshommes se sont trouvés sans emplois.

Si ce nouveau règne est funeste aux armées et aux pauvres gentilshommes, il se montre jusqu'ici plus funeste encore aux malheureux paysans dont il s'efforce

---

attachées à cette princesse, portoient des bagues, où la date de sa mort étoit émaillée. Son fils eut l'impudence d'en témoigner son mécontentement : il voulut qu'on portât des anneaux, avec ces mots : *Paul me console* ; ils consolèrent si bien, qu'ils firent rire tout le monde.

Il a poussé cette impudeur filiale jusqu'à frapper de son improbation une société de Russes opulens qui s'étoient réunis à Hambourg, sous les auspices de la légation russe, pour ériger un monument poétique à la mémoire de Catherine. Les relations où le major M..... se trouvoit encore alors, et surtout ce qu'il devoit à deux amis, l'engagèrent à y contribuer. Les juges du lycée de Hambourg eurent le courage d'adjuger le second prix à la pièce qu'il envoya, malgré

de river les chaînes. Si Paul avoit un exemple à prendre de la Prusse, c'étoit sans doute celui du traitement qu'elle fait

les sentimens proscrits qui perçoient dans la manière dont il célébroit Catherine, et son silence ou ses allusions sur le consolateur qu'elle a laissé (*a*). Le secrétaire de légation, en lui annonçant le succès qu'avoit eu sa pièce, lui apprit qu'on alloit l'envoyer à l'empereur, et *faire hommage à S. M. de ce monument, qui seroit magnifique, et coûteroit des sommes immenses.* Il le prioit en même-tems de faire, à l'honneur de Paul, une ode pour mettre à la tête des pièces couronnées. M.... refusa nettement ce nouveau tribut, qui eût été une lâcheté de sa part, puisqu'il venoit d'être enlevé à sa famille et injustement proscrit par l'empereur : mais, ne recevant pas la médaille qui lui avoit été

(a) La devise de la pièce étoit : *Fuit illa et ingens gloria Russorum ;* et l'on y trouvoit ces vers :

Mais j'entends retentir une voix gémissante ; ...
Je vois l'humanité plaintive et menaçante. —
Barbares ! arrêtez : et pour qui cet autel ?
Voyez ces combattans, ces fers, ces feux, ces armes ;
Ah ! mon sang et mes larmes
Vont éteindre à vos yeux cet encens criminel !

Et ceux-ci :

L'aigle puissant du nord, frappé dans sa carrière,
Se rabat sur la terre :
Il erre dans la nuit ; son astre s'est éteint.

éprouver aux Polonais, que la perfidie a soumis à sa domination (1). On peut dire que le gouvernement prussien donne aux

adjugée, il somma le secrétaire de la lui faire parvenir, ou qu'il réclameroit publiquement, dans les journaux, contre un procédé aussi indigne : il savoit que sa pièce avoit été répandue à la cour de Pétersbourg, et qu'on y avoit reconnu son nom, quoiqu'il eût eu la précaution de l'*anagrammatiser;* et cela ne contribua pas peu à attirer l'anathême de Paul sur la société de Hambourg. Mais on craignit l'affront d'une pareille publicité : la légation envoya enfin la médaille avec de mauvaises excuses sur le retard de plus d'un an ; avouant que l'empereur, ayant *désapprouvé* ce monument à sa mère, l'*illustre société* avoit contraint son indignation. Le major M.... m'a communiqué lui-même ces détails et les lettres du secrétaire de légation.

(1) Que l'on compare à l'*oukas* de Paul, qui ordonne à tous ses sujets de se prosterner dans la poussière à son aspect, l'ordre que le jeune roi de Prusse vient de donner à ses ministres, en revenant de Pologne, où il avoit été indigné de trouver un peuple presque aussi avili que le Russe. Voici quelques fragmens de cet ordre remarquable, que je traduis. Voyez *Jahrbücher der preussischen Monarchie ; Januar-Heft*, 1799.

« Mes chers ministres d'état de Voos et de Schroetter : Pendant le voyage que je viens de faire dans les

serfs polonais plus de liberté que Kosciuszko vainqueur n'eût pu leur en procurer. Le roi de Prusse, bien loin d'imiter Catherine, ou Paul, qui distribue aux

---

nouvelles provinces de Prusse, j'ai vu que la dernière classe de mes sujets dans ces contrées est dans un état de civilisation bien au-dessous de celui des autres provinces. Ces malheureux se distinguent bien désavantageusement par la malpropreté de leurs habits et de leurs demeures, *mais surtout par des manières rampantes et une humilité exagérée*..... Le dernier de mes sujets a, devant moi et devant la loi, la dignité de l'humanité.... Ceux de ces nouvelles provinces, méconnoissent encore cette dignité qu'ils doivent au sceptre prussien, parce que les sous-employés du gouvernement méconnoissent eux-mêmes leur vocation et abusent de leur autorité. C'est un proverbe parmi eux que les Polonais doivent être gouvernés avec le fouet; et j'ai entendu, plusieurs fois, des plaintes de pareils traitemens exercés sur mes sujets, tandis qu'on relayoit mes chevaux, etc. etc. etc. »

Voilà comme s'exprime un roi homme, qui a été révolté de voir un peuple d'esclaves se prosterner à ses pieds. Il enjoint à ses ministres de relever cette nation avilie, en l'instruisant, en la civilisant, et en punissant les abus de pouvoir. C'est précisément le contraire de ce que veut Paul *Temnoï*, ou le ténébreux.

courtisans ces esclaves, pour les livrer à une tyrannie partielle plus insupportable, les a réunis à ses domaines; et ils éprouvent un sort infiniment plus doux qu'auparavant (1).

Le bruit s'étant répandu que Paul alloit restreindre le pouvoir des maîtres sur leurs esclaves, et donner aux paysans des seigneurs les mêmes avantages qu'à ceux de la couronne, le peuple de la capitale se livra à de grandes espérances. En ce moment, un officier part pour son régiment qui étoit à Orembourg. Dans sa route, on l'interroge sur le nouvel empereur et sur

---

(1) Tous les princes qui ont voulu relever le peuple et abaisser les grands, pour mieux établir l'autorité du gouvernement, ont toujours travaillé à réunir à leurs domaines les terres et les droits des seigneurs. Les autocrates russes tiennent une route opposée : ils distribuent les domaines de la couronne à la noblesse, pour la rendre mieux complice d'une tyrannie plus monstrueuse que ne le fut jamais celle de la féodalité. Par ce système atroce, ils se mettent eux-mêmes dans l'impossibilité de rendre un jour la liberté aux esclaves.

les nouveaux réglemens : il raconte ce qu'il a vu, et ce qu'on dit, entre autres, de l'oukas qui doit bientôt paroître en faveur des paysans. A ces nouvelles, ceux de Twer et de Novogorod se livrent à quelques mouvemens tumultueux qui sont envisagés comme des signes de rébellion. Leurs maîtres sévissent contre eux. On découvre la cause de leur erreur. Paul envoie aussitôt le vieux maréchal Repnin avec des troupes contre quelques hameaux, dont les pauvres habitans s'étoient réjouis un peu tumultueusement de ce que leur nouvel empereur vouloit, disoit-on, adoucir leurs chaînes. L'officier, auteur de cette fausse espérance, et qui l'avoit répandue innocemment, en racontant à son passage les nouvelles de la ville, y fut bientôt ramené chargé de fers, comme un criminel, fauteur de rébellion et prédicateur de liberté. Qui peut l'apprendre, sans frémir d'indignation! le sénat de Pétersbourg le jugea digne de mort, le condamna à être dégradé, à subir le knout,

et aux travaux des mines, s'il survivoit à son supplice : cela, pour avoir dit, dans quelques maisons de poste, sur la route de Pétersbourg à Orembourg, que le nouvel empereur, rempli d'humanité, alloit *restreindre le pouvoir des maîtres sur les esclaves.* Paul confirma ce jugement absurdement atroce. Voilà le premier procès criminel dont on fait part au public ; et certes il ne justifie que trop ce reste de pudeur qui a fait jusqu'ici tenir secrets de pareils attentats. Le sénat a eu le front d'imprimer le sceau de la justice et des loix à un acte sanguinaire qui, sous Catherine, se seroit commis sans doute, mais dans le mystère et le silence dont s'enveloppe le crime. — Mais, laissons les cruautés de Paul pour revenir à ses ridicules.

Le plus saillant est cette manie, qu'il a, dès sa jeunesse, témoigné pour l'exercice et l'habillement du soldat, et qui a toujours augmenté depuis. Cette passion n'annonce pas davantage le général et le

héros dans un prince, que le soin d'habiller et déshabiller sa poupée n'annonce une bonne mère de famille dans une petite fille qui passe la journée à ces jeux. On sait que Frédéric-le-grand, le plus savant guerrier de son tems, avoit, dès son enfance, une répugnance invincible pour tous ces détails de caporal auxquels son père vouloit l'assujettir : ce fut même la première source de cette inimitié, qui régna toujours entre le père et le fils. Le jeune Frédéric ne pouvoit qu'à la dérobée s'occuper d'histoire et de littérature avec son précepteur du Han. Frédéric-Guillaume regardoit tout autre livre que les pseautiers de David, et ses réglemens militaires, comme inutiles et dangereux ; et lorsqu'il vit que le jeune Frédéric, ne se bornant pas à savoir jouer la marche des gardes, voulut changer son petit tambour en clavecin, et son fifre en flute douce, il lui interdit aussi la musique. Cette tyrannie paternelle fit un effet tout contraire à celui qu'on en espéroit : elle

donna plus de force aux désirs comprimés de Frédéric. Il s'instruisit ; il devint un héros : son père ne fut qu'un caporal (1).

Pierre III poussoit aussi jusqu'au ridicule la soldatomanie, et croyoit se proposer Frédéric pour modèle. Il aimoit les soldats et les armes, comme on aime les chiens et les chevaux. Il ne savoit qu'exercer ; il ne sortoit que dans un équipage de capitan. Eh bien! ce Pierre III, à la tête d'un régiment tant manipulé par lui-même, n'eut pas le courage de se présenter devant une jeune femme qui marchoit à sa rencontre, avec quelques compagnies de ces mêmes gardes, qui ne savoient pas l'exercice prussien. Il perdit, sans oser les défendre, la couronne et la vie. Certes on ne peut offrir un exemple plus local, plus fort et plus récent, contre cette soldatomanie, qui sem-

(1) Je connois de jeunes Russes, dont les mêmes raisons n'ont servi qu'à développer le génie : tel un arc excellent se relève sous le bras qui le courbe.

ble bien plutôt exclure le courage et les talens militaires que les supposer. Avoir un grossier sur-tout boutonné sur le ventre, porter un chapeau gras (1), et l'épée derrière le dos, est une chose bien facile à imiter. On peut même passer la journée à la parade, y rosser les soldats et bafouer les officiers; ce sera une caricature satyrique du grand roi, ce sera lui ressembler comme un recruteur qui affecteroit ses airs. Mais, dit Molière,

Quand sur une personne on prétend se régler,
C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler:
Et ce n'est pas du tout la prendre pour modèle
..... que de tousser et de cracher comme elle.

Une chose beaucoup plus utile, et presqu'aussi facile à imiter du grand roi, puisqu'elle ne demande ni talent ni gé-

(1) Paul affecte de porter un chapeau crasseux : où est le mérite de tout cela ? Puisqu'il veut que chacun fasse son devoir, que ne fait-il brosser et vergeter son feutre par ses valets-de-chambre, en leur donnant, par ce service important, le moyen de mériter plutôt le rang de conseiller d'état.

nie, mais seulement de la bonne volonté, de l'amour pour la justice et de la patience, ce seroit de recevoir comme lui les suppliques et les lettres de ses sujets, mais surtout d'y répondre. On ne peut trop admirer avec quelle constance et quelle exactitude ce grand homme exécuta toujours cette résolution, qu'il avoit prise dès le commencement de son règne. Soit qu'il refusât ou qu'il accordât, soit qu'il trouvât la chose injuste ou fondée, il répondoit à tout homme qui s'adressoit à lui. J'ai vu plusieurs de ces réponses admirables par leur sagesse et leur précision. Cependant Frédéric trouva encore le tems de faire et même d'écrire autre chose que des lettres. Il ne se levoit pas plus matin que Paul ; mais il ne restoit qu'un quart d'heure à la parade, et souvent n'y alloit pas.

Rien ne seroit plus digne d'un autocrate russe que d'établir entre lui et ses esclaves une pareille communication, puisque les actes arbitraires et les violences

publiques ne sont nulle part si criantes ni si fréquentes. Jusqu'ici tout homme qui avoit l'audace de présenter une requête directement à Sa Majesté tzarienne, même sous le règne de Catherine, étoit emprisonné. Paul, dès le premier jour de son avénement, fit abolir cette atrocité, et prit quelques papiers qu'on lui présenta. Il fit même construire une espèce de bureau sur l'escalier du palais, où chacun pouvoit aller jeter ses lettres : il fit publier qu'il les liroit toutes, et qu'après les vérifications nécessaires il donneroit une résolution. Il défendit en conséquence qu'on vînt à l'avenir l'interrompre à sa *Wachtparade*, et fit arrêter ceux qui osèrent encore l'approcher avec un papier à la main. Cependant la caisse du bureau se remplit, et Paul, y trouvant contre son attente plus de suppliques que de délations, se dégoûta d'y faire droit, et s'effraya de leur nombre. Il ne comprit pas qu'elles diminueroient, à mesure qu'il mettroit plus d'ordre et

de promptitude à y répondre (1) : tout retomba dans le premier chaos ; et les secrétaires chargés de l'examen de ces pièces sont, comme auparavant, les arbitres des malheureux qui ont recours à leur maître.

Les finances de l'empire épuisées par les prodigalités, et plus encore par les gaspillages du règne de Catherine, avoient besoin d'un prompt remède, et Paul sembla d'abord y penser. Moitié espérance, moitié terreur, les papiers de la couronne remontèrent un peu. On devoit croire que le grand-duc de toutes les

(1) Paul a quelquefois donné des ordres relatifs aux lettres qu'il avoit reçues : mais il n'y répond point. J'ai moi-même rédigé quelques demandes fort courtes, fort claires et fort justes, pour quelques personnes opprimées : elles sont restées sans réponses. Il fait maintenant imprimer, dans les gazettes de Pétersbourg, ses refus aux suppliques qu'il reçoit. De cette manière, le souverain, qui doit être à l'égard de son peuple ce qu'est un confesseur à son pénitent, publie lui-même le secret des familles, et trahit la confiance de ses sujets.

Russies, qui, depuis trente ans, étoit obligé de vivre avec cent mille roubles de revenu, auroit au moins appris forcément l'économie : mais on le vit bientôt accumuler les trésors et répandre les graces avec autant de profusion et moins de discernement encore que sa mère. Les dépouilles de la malheureuse Pologne continuèrent à enrichir des hommes déjà trop riches (1). Il faut connoître les sour-

(1) J'apprends qu'à l'occasion de son couronnement Paul vient, entre autres gratifications, de distribuer à une vingtaine de personnes 82 mille *ames*. Cela veut dire, en langue humaine, qu'il a fait présent d'une étendue de terrain habitée et cultivée par 82 mille esclaves mâles; car, en Russie, une femme n'est point encore une ame. Par ce don, l'autocrate céde les droits particuliers qu'il prétend avoir sur ces malheureux, et sur les champs qu'on les force à cultiver; il ne se réserve que la souveraineté. Or, comptant qu'une *ame esclave*, ou un paysan, ne rapporte que sept roubles d'argent net au corps, au gentilhomme, qui la possède (ce qui est une taxe très-modique), il résulte que l'empereur a donné pour 564 mille roubles de rentes claires et nettes des domaines de la couronne, ce qui fait, vu la nature du bien, un capital incalculable. Catherine, par de semblables profusions,

ces intarissables, où puise un autocrate russe, pour n'être pas émerveillé des dons immenses qu'il fait à ses courtisans, et révolté en même tems du peu qu'il consacre au public, à la justice, aux justes récompenses et à la véritable bienfaisance (1).

La brusquerie avec laquelle Paul s'est emparé des rênes du gouvernement, l'effroi qu'ont inspiré sa sévérité et son activité connues, ont d'abord déjoué les intrigues ténébreuses des fripons et des coquins qui détournoient à leur profit les

---

avoit presque épuisé ses domaines : mais les starosties et les terres confisquées en Pologne sont le fonds où le généreux Paul puise maintenant. Il n'est pas besoin de remarquer qu'en Russie, ou en Pologne, une population de 82 mille mâles doit occuper une province im-

(1) Tous les arrangemens que Paul a su prendre, pour rétablir une espèce d'équilibre entre la recette et la dépense, se réduisent enfin à un impôt exorbitant qu'il vient d'etablir sur toutes les classes de ses esclaves. La capitation des malheureux serfs a été doublée, et la noblesse chargée d'un nouveau tribut, que eux seuls devront payer encore.

trésors de l'état. Ce seroit les doubler que d'en empêcher la dilapidation scandaleuse; et il est à croire que, tout étant renouvelé, les voleurs seront contraints pour un tems de suspendre leurs opérations: mais, connoissant une fois la marche de Paul, ils régleront la leur en conséquence; ils se creuseront d'autres mines, et se pratiqueront de nouvelles issues; le pillage et la prévarication se réorganiseront, et se réduiront en système comme auparavant. Le vol est un vice inhérent au gouvernement russe, et tient au caractère national, au défaut de mœurs, de probité et d'esprit public (1).

Il faut avouer que Paul est moralement mieux entouré que sa mère, et qu'il sera plus coupable qu'elle, s'il laisse régner les mêmes désordres. Il est vrai que Catherine prétendoit mener ses bêtes, et

(1) Hélas! en écrivant tout ceci, je ne m'attendois guères à voir les mêmes infamies triompher sous un régime républicain, chez une nation régénérée.

que Paul, au rebours, se laissera plutôt conduire par les valets que par des hommes d'état; la raison en est dans son amour-propre grossier; il seroit humilié de suivre les avis d'un homme qui voudroit paroître plus instruit que lui. Le personnage qui a plus d'influence directe sur ses actions que n'en auront jamais ses ministres et même sa maîtresse, est un valet de chambre, Turc d'origine, fait esclave dès son enfance, et élevé chez lui. C'est ce Turc, nommé *Iwan Pawlowitsch*, que les généraux et les grands s'empressent maintenant de courtiser, comme la vraie source de la faveur particulière de Paul. L'amour est la plus forte et la plus excusable des passions: ses excès et ses abus paroissent aussi moins odieux; et jamais le règne des favoris ou des maîtresses ne sera si humiliant à supporter que celui des valets. Outre la mauvaise éducation qui prévient justement contre eux, le crédit qu'un prince leur laisse toujours

quelque chose de bas et de répugnant, qui rappelle la garde-robe (1).

(1) Cet *Iwan Pawlowitsch* est actuellement conseiller d'état, et a le titre d'Excellence. Plusieurs laquais, *Hof* ou *Kammers-fouriers* parviennent, tous les jours, aux places les plus éminentes. C'est ainsi que les extrêmes se touchent, que la licence du moscovitisme ramène à cette égalité de droit, dont il a horreur : mais ici elle est une véritable calamité. Un grand seigneur russe avoit l'habitude de tendre une main amicale à chaque marmiton et à chaque frotteur qu'il rencontroit à la cour, les nommant *Bratt*, ou *Batiouschka*, (frère, ou papa). Quelqu'un s'étonnant de cette familiarité, le seigneur répondit : eh ! messieurs, c'est politique ; d'ici à demain ces gens-là peuvent être mes collègues. Telle est l'égalité russe : c'est celle de Tarquin qui abat les têtes les plus élevées de ses pavots ; ou celle d'un sultan, qui fait son premier visir de l'un de ses porteurs d'eau. Cela est dans l'ordre : le sultan et le porteur d'eau turcs, le *Kniaise* et *l'Estopnik* (1) russes, sont le plus souvent égaux en science et en mérite.

(1) Laquais qui chauffe les poêles de la cour.

PAUL DEVOIT-IL CRAINDRE LE SORT DE PIERRE III?

Parallèle entre Paul et son père. Portrait de l'impératrice actuelle, du grand-duc Alexandre, du grand-duc Constantin, de Zoubow, de N. Soltykow, d'Ostermann, de Samoïlow, de Markow, d'Arkarow, de Repnin, de Souvorow, de Valérien Zoubow. Traits du caractère de Paul et de ceux de ses principaux courtisans ou ministres. Son portrait. Anecdotes sur sa conduite, étant grand-duc.

PAUL a eu tant de ressemblance avec son père, dans la vie qu'il a menée comme grand-duc, et dans son début au gouvernement de l'empire, qu'en changeant les noms et les dates on pourroit prendre l'histoire de l'un pour l'histoire de l'autre.

Tous deux furent élevés hors des affaires, et vécurent, autant que possible, loin de la cour: ils s'y trouvoient plutôt comme prisonniers d'état que comme héritiers du trône, et ils y reparoissoient de tems en tems comme des revenans, ou des étrangers. La tante du père (Élizabeth) agissoit précisément comme a fait depuis la mère du fils. On ne chercha qu'à prolonger leur enfance, à perpétuer leur nullité, et même à les faire haïr et mépriser du peuple et des grands. Tous deux eurent une grande vivacité de corps et une grande apathie d'esprit; tous deux, une activité qui, manquant de but et d'aliment convenable, dégénéra en turbulence: celle de l'un se noya dans la débauche: celle de l'autre se perdit dans les minuties. Une aversion décidée pour l'étude et la réflexion leur donna à tous deux cet engouement singulier pour les enfantillages militaires, dont Paul eût peut-être moins hérité, s'il avoit pu être

témoin du ridicule qu'ils donnèrent à Pierre (1).

Cependant son éducation a été beaucoup plus soignée que celle de son père. Il fut entouré dans son enfance d'hommes de mérite, et sa jeunesse annonça beau-

(1) On remarque ordinairement une opposition singulière entre les pères et les fils, qui ont quelque trait saillant dans le caractère. Le fils bien organisé aura souvent la vertu contraire au vice qu'avoit son père; surtout s'il en a éprouvé le ridicule, ou s'il en a été la victime. J'en pourrois citer ici des exemples particuliers bien intéressans pour moi : mais celui des trois ou quatre monarques prussiens, qui se sont succédés, est frappant. Frédéric I fut aussi remarquable par sa magnificence et sa politesse que son fils le fût par sa parcimonie et sa grossièreté : le grand roi évita ces deux extrêmes. Le grand père protégea et honora les sciences avec ostentation : le fils les persécuta et s'efforça de les rendre méprisables : le petit-fils les chérit et les cultiva lui-même. Le premier fut un roi courtisan; le second, un roi caporal; le troisième, un roi héros. Ce contraste du père et du fils n'a pu, dès long-tems, se remarquer en Russie, où ils ne se sont point succédés; mais il va se montrer aujourd'hui d'une manière bien frappante. Catherine et Paul sont les deux extrêmes, et le grand-duc Alexandre promet d'être un jour l'heureux milieu qui les conciliera.

coup de capacité (1) : il est même à croire qu'il ne doit les bizarreries, qu'il a contractées depuis, qu'au genre de vie qu'il a été presque forcé de prendre ; aussi a-t-il sur Pierre III l'avantage de plusieurs belles connoissances, et sur-tout celui d'une sobriété et d'une régularité de mœurs d'autant plus louables qu'elles ont été jusqu'ici très-rares dans un autocrate russe. C'est à cette même éducation, et à la connoissance de la langue et du caractère de la nation, qu'il doit encore des différences plus heureuses entre lui et son père. S'il sait en profiter, il ne tombera point dans les mêmes imprudences.

Leur ressemblance dans leur conduite avec leurs femmes est ce qu'il y a de

(1) Louis XIV, Frédéric le grand, comblèrent de biens et d'honneurs ceux qui avoient soigné leur éducation. Le vieux Aepinus, instituteur de Paul, est menacé du Sort de Sénèque et de Burrhus ; celui du colonel Laharpe et du major Masson, qui ont été auprès de son fils, seroit moins doux encore, s'ils retomboient entre les mains de Paul.

plus frappant, et leur rapport dans leurs amours ce qui est le plus singulier. Catherine et Marie étoient les plus belles femmes de la cour : elles ne captivèrent point le cœur de leurs maris. Catherine avoit une ame ambitieuse, un esprit cultivé, des mœurs galantes et aimables : elle inspira de la gêne et de l'éloignement à un homme qui n'aimoit que les soldats, le vin et le tabac. Il s'amouracha d'un objet moins respectable et moins difficile. La comtesse Woronzow, laide, grossière et bête, convenoit mieux à ses goûts de corps-de-garde, et fut sa maîtresse (1).

Paul ne trouvant dans son épouse qu'une beauté régulière, une douceur inaltérable, une complaisance infatigable, une épouse docile et une mère tendre, il s'en dégoûta pour s'attacher à mademoiselle *Nelidow*, qui paroît avoir

(1) Elle s'enivroit avec lui, et juroit comme un soldat : elle louchoit, puoit et crachoit en parlant.

beaucoup plus de sympathie avec lui. C'est une petite laideron, qui semble racheter par son esprit et son adresse les disgraces de son extérieur ; mais certes il faut ressembler à Paul pour en être amoureux (1).

Le père et le fils, en parvenant au trône, étoient également haïs et méprisés de la cour et de la nation, et tous deux parurent un instant ramener l'opinion publique en leur faveur. Les premieres démarches de Paul semblent être calquées, mais corrigées sur celles de Pierre. L'élargissement de Kosciuszko et de plusieurs prisonniers fait penser au rappel de Biren, de Munich et de l'Estoc, avec cette différence que Pierre III n'a point obscurci ces actes de clémence ou de justice par des violences ridicules et des persécutions odieuses et sans motifs. Tous deux donnèrent des oukas très-favorables

(1) Il vient d'être infidèle. La Nélidow, qui vivoit assez bien avec l'impératrice, est renvoyée, et une jeune *Lapoukhin* se trouve favorite.

à la noblesse, mais dans un esprit bien différent et qui ne fait pas honneur à Paul. Le père donna aux gentilshommes russes des droits naturels, que tout homme devroit avoir; et le fils ne veut ramener que des distinctions surannées, devenues ridicules de nos jours (1). Mais où il se montra *supérieur*, ce fut dans sa conduite avec le clergé : loin d'insulter les prêtres russes, et de les forcer à se couper leurs saintes barbes, il donna les ordres de l'empire aux évêques pour les assimiler à la noblesse, et flatta la populace et la prêtraille en fondant des

(1) Paul s'avise aujourd'hui de créer une noblesse héraldique en Russie ! on n'y connoissoit point anciennement cette institution gothique. Le tzar Fédor avoit même fait brûler les diplômes dont vouloient se prévaloir quelques familles. Les Russes arrivent-ils déjà à leur 12e. siècle ? C'étoit la seule nation de l'Europe, qui, dans sa marche rapide vers la civilisation, eût franchi cette sottise : pourquoi veut-on maintenant l'y ramener ? — pour éloigner une révolution à la française !

églises par inspiration divine (1). Il en résulte que Pierre avoit la raison et le cœur plus sains, mais qu'il étoit imprudent; et que Paul a plus de malice et de préjugés, et qu'il est hypocrite.

---

(1) Un soldat aux gardes, ayant été en faction près d'une porte au palais d'été (vieux château de bois qu'habitoit Elisabeth), vint trouver son capitaine, sous prétexte qu'il avoit un secret à lui communiquer. Il lui révéla que, pendant ses heures de faction, il avoit vu de la lumière dans les salles abandonnées du palais, qu'on avoit frappé à la porte où il se trouvoit en faction, et qu'on l'avoit appelé par son nom. Il avoit eu le courage de regarder alors par les fentes de la porte, et avoit vu St.-Michel. Ce saint lui avoit ordonné d'aller trouver l'empereur de sa part, et de lui dire qu'on eût à lui bâtir une église en cet endroit. Le soldat pria en conséquence d'en parler à l'empereur, ou qu'il seroit obligé de prendre cette liberté lui-même, pour s'acquitter de sa mission. L'officier rebuta le visionnaire, et le traita de fou, cependant il parla de cette aventure au major, qui trouva à propos de la raconter à Paul. Le soldat fut appelé : on lui fit répéter sa vision. L'empereur lui dit que St.-Michel alloit être obéi, que lui-même avoit déjà été inspiré à lui bâtir une église, et en avoit déjà le plan. Il se fit effectivement apporter le plan d'une église qu'il

Mais où sa grosse politique parut l'abandonner, parce qu'il fut emporté par sa passion dominante, ce fut dans ses opérations militaires. Le brusque changement de toute la discipline lui a fait, dans les armées, presque autant d'ennemis qu'il y a d'officiers et de soldats. La préférence qu'il donne aux vieux Allemands lui peut être aussi fatale qu'elle le fut à son père.

Où il se trouve bien au-dessous de lui, c'est dans la défiance et les soupçons qui le tourmentent sans cesse. Une des

---

avoit dans son cabinet. Ne croit-on pas lire un trait de la légende? Cette farce vient d'arriver à la cour de Russie, au mois de décembre 1796 : l'auteur en a été partie témoin. On démolit le palais; on commence à bâtir une église et un nouveau palais, qui sont dédiés à *monseigneur* St.-Michel. — Gospodi Pomiloï (*)! Le miracle s'explique, lorsqu'on sait qu'un cousin du soldat étoit *Kammerlaquais* de Paul, et que, pour récompense, le soldat le devint aussi : il faut s'attendre à le voir bientôt conseiller d'état.

(*) Exclamation que font ordinairement les Russes en se signant à la vue de quelque chose d'extraordinaire. C'est un refrein de litanies. *Dieu, aie pitié* !

premières opérations de Pierre III, fut d'abolir l'inquisition politique établie par Élisabeth ; et Paul n'eut rien de plus pressé que d'organiser l'espionnage domestique, d'encourager les délations, et de récompenser les délateurs. La confiance aveugle du père le perdit ; mais elle avoit sa source dans une bonhommie de caractère toujours respectable. La méfiance du fils ne le sauvera pas : elle provient d'une ame timorée, qui ne dédaigna pas d'avoir recours aux petits et méprisables moyens dont se servent les tyrans du dernier ordre, et qui, par ses soupçons, invite à le trahir.

En voyant entre ces deux princes tant de traits de conformité, on pourroit peut-être en conclure et en attendre la même catastrophe ; mais elle n'est pas probable : du moins est-elle plus éloignée, et doit être amenée différemment. Autant Pierre et Paul ont de ressemblance ensemble, autant diffèrent les personnes et les choses qui les environnent.

D'abord, le caractère de Marie, comme femme, est aussi opposé à celui de Catherine, que peut l'être celui d'une mère tendre et d'une épouse fidèle à celui d'une marâtre et de la meurtrière de son mari. La beauté d'ame en est le trait principal. Sa douceur, sa patience, sa modestie, ont été à l'épreuve des traitemens les plus durs et les plus bizarres, et peut-être en triompheront à la fin. Ses jours sont une suite de devoirs et d'occupations convenables à son sexe et à son état. L'éducation de ses enfans, dont elle a trop long-tems gémi d'être separée, fait à présent son bonheur. Sa complaisance pour son époux lui a fait supporter les exercices et les fatigues les moins analogues à son sexe et à ses goûts. Combien de fois ne l'a-t-on pas vue le suivre à cheval dans les tristes campagne de *Gatschina* et de *Pawlowsky*? Accablée de lassitude et de chaleur, quelquefois trempée de pluie ou couverte de neige, elle lui sourioit

encore (1). Elle est peut-être la dame de Russie la plus laborieuse et la plus occupée. La musique, la peinture, la gravure, la broderie, sont des arts où elle

(1) Souvent il postoit la grande-duchesse sur une hauteur, pour servir de jalon, ou de point d'attaque à ses troupes : lui, en défendoit les approches. Je me souviens qu'un jour il la plaça ainsi sur le balcon en ruines d'un vieux château de bois, autour duquel il fit toutes ses dispositions de défense. Il avoit laissé une partie de ses troupes au major *Lindener*, avec ordre de former l'attaque d'après son propre plan. Ce plan devoit faire la réputation du major, et Paul se préparoit aussi à la plus savante résistance. Cependant la princesse restoit plantée sur la tour, où une pluie abondante l'arrosoit. Paul couroit vers tous les points où il attendoit l'ennemi, et caracoloit aussi fièrement, au milieu de cette pluie, que Charles XII à travers les balles de mousquet ; mais les heures s'écouloient, la pluie redoubloit, et l'ennemi ne paroissoit pas. Paul, rempli de bonne opinion pour son prussien, prétendoit qu'il avoit pris de savans détours derrière les bois, pour mieux le surprendre. En conséquence, il visitoit, changeoit et renforçoit à tous momens ses avant-postes, et envoyoit des partis faire des reconnoissances et battre l'estrade. Souvent une noble impatience l'emportant, lui ou son cheval, il

excellé, et qui charmèrent la triste solitude où elle vivoit. L'étude et la lecture sont pour elle moins une affaire qu'une récréation, et des détails domestiques et

---

couroit bien en avant à la rencontre d'un ennemi, dont la lenteur commençoit à l'inquiéter. Son impatience se changea bientôt en dépit et en fureur. Lindener s'étoit mis en campagne dès le matin, et avoit fait un long détour aux environs du village, par la campagne de Soltykow; mais il s'étoit engagé avec sa colonne entre les haies des jardins, et, la confusion s'y étant mise, il ne sut par où déboucher, et manqua de terrein pour déployer. Les aides de camp, qui venoient à tout moment, de la part de Paul, lui donner des ordres et le presser, achevèrent de lui faire perdre la tête. Il ne trouva d'autre ressource que celle de feindre une colique horrible, de se sauver chez lui, et de laisser là ses troupes. Paul, furieux d'avoir fait en vain de si belles dispositions, piqua des deux, et alla concentrer sa rage dans son palais, laissant sa femme, son armée, et ceux qu'il avoit invités à voir cette fameuse manœuvre, percés jusqu'aux os. On étoit resté là depuis cinq heures du matin jusqu'à une heure après-midi; et c'est à peu près ainsi que Marie passoit toutes ses matinées, avec une ou tout au plus deux demoiselles, dont l'une encore étoit la favorite et jouissoit de toutes les attentions de Paul et de ses courtisans.

des soins de bienfaisance achèvent de remplir heureusement ses journées. Grande, bien faite, et fraîche encore, elle est plutôt belle que jolie : elle a plus de majesté que de grace et moins d'esprit que de sentiment. Elle est autant fille reconnoissante et sœur tendre, qu'épouse fidèle et bonne mère. Bien loin d'oublier sa patrie, ses parens, l'éclat qui l'environne, l'espace qui l'en sépare, ne servent qu'à rendre plus vifs encore son amour et ses souvenirs. Elle porte toujours sa nombreuse famille dans son cœur : ses correspondances avec elle lui font passer les heures les plus douces ; c'est doubler son bonheur, que de le partager avec ceux qu'elle aime. Elle n'a point, comme l'ambitieuse Catherine, caressé les Russes, en adoptant leurs mœurs, leur langue et leurs préjugés. Elle n'a pas recherché l'estime de cette nation, en affectant de mépriser la sienne et de rougir de son origine : mais elle s'est fait chérir par sa

bonté et respecter par ses vertus (1). On pourroit la plaindre encore comme épouse, si désormais l'amour de sa famille charmante ne devoit suffire à son bonheur : mais la Russie lui devra peut-être un jour le sien. Sa fécondité assure une succession plus tranquille et plus naturelle ; et le beau sang, qu'elle a transmis dans la branche de Holstein, adoucira peut-être la barbarie que lui avoient donnée les restes de celle de Romanow (2).

---

(1) On ne peut trop s'étonner qu'un homme de la trempe de Mirabeau ait pu, dans sa correspondance secrète, rapporter une anecdote aussi sote sur le compte de la grande-duchesse de Russie. Le jeune homme, qui en doit être le conteur et le héros, n'a certes jamais approché de cette princesse, ni même de la cour de Russie : il n'y a aucune localité dans cette prétendue aventure, qui ne seroit que plate et ridicule, et ne mériteroit aucune attention, si Mirabeau ne l'avoit rapportée.

(2) Ce que je dis de cette princesse est un hommage à la vérité. Elle sait bien, et je sens mieux encore, que ce n'en peut être un à la reconnoissance. Il faut avouer aussi que ses bonnes qualités sont singulière-

On voit, d'après cette esquisse, que Paul n'avoit rien à redouter de sa femme, quand même l'on eût encore eu plus d'amour pour elle et de haine pour lui. Les gardes, le peuple, eussent en vain prié Marie de monter snr le trône : elle eût rejeté avec horreur cette invitation. Cependant Paul n'a eu pour elle des procédés convenables, que lorsqu'il a paru la craindre (1) : on vit alors avec étonnement cet époux, jusques-là si dur et si bizarre, changer de manière d'être avec elle. Il lui assigna d'abord la somme

---

ment obscurcies par une petite vanité, qui la fait penser et agir comme une *parvenue*. La princesse Dorothée de Wurtemberg, devenue Marie de Holstein Romanow, pouvoit se passer de cette fierté gothique; car ses enfans, tout grands-ducs qu'ils soient, ne sont plus *chapitrables* en Allemagne.

(1) Ce tems fut bientôt passé. J'apprends que Marie a été mise douze heures aux arrêts, pour avoir donné à une de ses femmes un ordre insignifiant, que Paul trouva mauvais. On voit qu'un empereur si guerrier n'emploie que des moyens militaires, même dans sa chambre à coucher.

de cinq cent mille roubles pour ses dépenses particulières ; encore, disoit-il, en attendant mieux (1). Il s'empressa de faire revenir madame de Benkendorf, qu'il avoit chassée si grossièrement quelques années auparavant. Il nomma Marie supérieure du monastère des jeunes demoiselles, pour lui donner des occupations dignes de son cœur et de son sexe. En un mot, il parut pour elle, comme il auroit dû toujours être. Ce retour inespéré fit la plus grande sensation, et le vulgaire fit honneur à son cœur de ce qui n'étoit autre chose que l'effet de sa politique et même de sa crainte. Je souhaite que l'avenir me démente : mais il est au moins certain que Paul diffère ici très-sagement de son père, qui, à son avénement, continua de traiter sa femme avec la même grossièreté (2).

---

(1) Comme grande-duchesse, elle n'avoit eu que 60 mille roubles par an, et étoit, avec cette somme, plus généreuse, et faisoit plus de bien qu'aujourd'hui.

(2) Il faut pourtant convenir que Catherine, dont

Nous avons vu que la mort a prévenu Catherine dans un autre dessein, qui eût été plus funeste à Paul, mais que la jeunesse et le bon naturel de son fils aîné rendoient vain, si toutefois l'on ne fût pas parvenu à corrompre ce jeune prince, qui, par la pureté de son moral et la beauté de son physique, inspire une espèce d'admiration. On trouvoit presque réalisé en lui cet idéal qui nous enchante dans Télémaque : cependant, quoique sa mère ait les vertus domestiques d'une Pénélope, il est loin d'avoir eu pour père un Ulisse et pour gouverneur un Mentor. On pourroit aussi lui reprocher les mêmes défauts que le divin Fénélon laisse à son élève idéal (1) : mais ce sont

---

les amours avec Stanislas Poniatowski scandalisoient toute la cour, donnoit à son époux de bien fortes raisons de la maltraiter, et que Marie ne laissoit par sa conduite aucune prise sur elle.

(1) « *Avec un cœur noble et porté au bien, il ne paroissoit ni obligeant, ni sensible à l'amitié, ni libéral, ni reconnoissant des soins qu'on prenoit pour lui ; ni attentif à reconnoître le mérite, etc. etc. etc.* » V. Télémaque, livre seizième.

peut-être moins encore des défauts que l'absence de quelques qualités, qui ne se sont point encore développées en lui, ou qui ont été repoussées dans son cœur par les alentours méprisables qu'on lui a donnés. Il a de Catherine une grandeur de sentiment et une égalité d'humeur inaltérable, un esprit juste et pénétrant, et une discrétion rare; mais une retenue, une circonspection qui n'est point de son âge, et qui seroit de la dissimulation, si l'on ne devoit point l'attribuer à la position gênée où il s'est trouvé entre son père et sa grand'mère, plutôt qu'à son cœur naturellement franc et ingénu. Il a de sa mère la taille, la beauté, la douceur et la bienfaisance : mais aucun trait extérieur ne le rapproche de son père, et il doit d'ailleurs le craindre plus que l'aimer. Paul, devinant les intentions de Catherine en faveur de ce fils, a toujours eu de l'éloignement pour lui : il ne lui trouve ni son caractère, ni ses goûts; car Alexandre paroît se prêter par obéis-

sance plus que par inclination à ce que son père exige de lui. Il est adoré du soldat à cause de sa bonté, admiré de l'officier à cause de sa raison: il est le médiateur entre l'autocrate et les malheureux, qui, pour quelques riens, ont provoqué la colère et la vengeance impériale. Cet élève de la Harpe ne seroit pas grand-duc de Russie, qu'il inspireroit de l'amour et de l'intérêt. La nature l'a doué très-richement des plus aimables qualités; et celle d'héritier du plus vaste empire du monde ne doit pas les rendre indifférentes à l'humanité. Le ciel le destine peut-être à rendre trente millions desclaves plus libres, et plus dignes de l'être.

Au reste, il est d'un caractère heureux, mais passif. Il manque de hardiesse et de confiance pour rechercher l'homme de mérite, toujours modeste et retenu: il est à craindre que le plus importun ou le plus effronté, qui est ordinairement le plus ignare ou le plus méchant, ne par-

vienne à l'obséder. Se laissant trop aller aux impulsions étrangères, il ne s'abandonne pas assez à celles de sa raison et de son cœur. Il sembla perdre l'envie de s'instruire, en perdant ses maîtres et surtout le colonel la Harpe, son premier précepteur, à qui il doit ses connoissances. Un mariage trop précoce a pu amortir son énergie; et, malgré ses heureuses dispositions, il est menacé de devenir un jour la proie de ses courtisans, et même de ses valets.

Avec ce caractère, jamais il ne pensera lui-même au *projet* odieux que Catherine ne put lui inspirer. Cependant, durant l'agonie de cette princesse et les jours suivans, le grand-duc fut retenu auprès de son père avec des marques de tendresse qui ressembloient à de la défiance. A peine avoit-il une heure par jour pour voir sa jeune épouse. L'empereur l'entoura d'officiers dont il se croyoit sûr, et éloigna de lui tous ceux qui n'avoient pas été ses espions : il lui ôta son régi-

ment, pour lui en donner un autre, et le nomma gouverneur militaire de Pétersbourg, en lui donnant toutefois pour adjoint ou pour gardien le féroce Araktscheief. L'apanage du jeune prince, qui n'avoit été que de trente mille roubles (1), fut porté à deux cent mille; et son père, en le chargeant de plusieurs détails qui le retenoient auprès de lui toute la journée, voulut le surveiller lui-même. On ne peut que louer Paul de détourner, par des moyens aussi doux et aussi naturels, l'objet de ses injustes soupçons, et l'on admire ces témoignages subits de tendresse pour ses enfans, après avoir été

(1) La grande, la généreuse Catherine, dont la magnificence étonnoit l'univers, qui donnoit les roubles par millions à ses favoris, laissoit son fils et ses petits-fils manquer du nécessaire. Trente mille roubles en papier pour un grand-duc de toutes les Russies ! cela revenoit à soixante mille livres de France. On les donnoit quelquefois en or ou en argent; mais ceux qui avoient la caisse des jeunes princes avoient soin d'agioter : cela se réduisoit dans leurs mains à environ la moitié de la somme.

quinze ans sans se sentir le courage de leur en donner la moindre preuve (1).

Le vulgaire, qui juge toujours d'après les plus fausses apparences, voyant dans le grand-duc Alexandre une retenue et une circonspection qu'il prenoit pour de l'orgueil, s'étoit d'abord engoué de son frère cadet Constantin. Ce jeune prince n'a point l'extérieur aimable et prévenant de son frère : mais l'étourderie lui tenoit lieu d'esprit ; et la polissonnerie, de popularité. Ce fut ainsi que par affinité la prêtraille s'attacha jadis aux malheureux *tzaréwitsch* Alexis, avec qui Constantin a plus d'un trait de ressemblance, surtout par son dégoût pour les sciences et par sa brutalité. Il avoit pourtant des germes de bonté, d'esprit et de cœur,

(1) J'apprends que Paul vient de placer le grand-duc Alexandre dans la chancellerie de Besborodko, comme Frédéric le grand fut autrefois placé par son père dans celle d'un ministre, pour y travailler en qualité de simple écrivain. Que ce soit pour l'instruire ou pour l'humilier et le punir, le jeune prince en vaudra un jour mieux.

que ses premiers instituteurs ont négligés, et que le colonel la Harpe s'efforça vainement de faire éclore, en extirpant les ronces qui les étouffoient : il seroit bien heureux pour Constantin de les faire revivre, et de les cultiver lui-même, quand il sera dans un âge plus sensé.

Au reste, il est le fils, le digne fils de son père : mêmes bizarreries, mêmes emportemens, même dureté, même turbulence. Il n'aura jamais autant d'instruction et autant d'esprit : mais il prétend de l'égaler et même de le surpasser un jour dans l'art de faire mouvoir une douzaine de pauvres automates. — Qui pourra jamais s'imaginer qu'un jeune prince de dix-sept ans, vif et vigoureux, qui vient d'épouser une jeune et jolie femme, se relèvera à cinq heures du matin, la première nuit de ses noces, pour descendre dans la cour de son palais et faire manœuvrer, à coups de bâton, une couple de soldats qu'on lui a donnés pour sa garde ? c'est ce qu'a fait le grand-duc,

Constantin. Je ne sais si cette fureur guerrière annonce un bon général ; mais elle est, à coup sûr, la preuve d'un très-mauvais époux (1).

Paul qui ne trouvoit dans sa famille aucun motif de redouter le sort de son père, ou tout autre parti dangereux,

---

(1) Quelque tems avant son mariage, on lui avoit donné un détachement de soldats pour l'amuser. Après avoir, pendant quelques mois, tourmenté ces malheureux, il s'emporta jusqu'à donner des coups de canne au major qui les commandoit : celui-ci eut le courage de s'en plaindre au comte Soltikow, et le favori le rapporta à l'impératrice. Elle fit mettre aux arrêts son petit-fils, et lui fit ôter ses soldats, qu'on ne lui rendit qu'à son mariage.

On pourroit rapporter plusieurs autres traits de ce jeune prince, mais ce ne seroit que copier les polissonneries les plus extraordinaires d'un enfant sans éducation. Sa grand'mère s'en apperçut trop tard pour y remédier. Dans son enfance, il mordoit et battoit ses maîtres : aujourd'hui il frappe les officiers à l'exercice, et casse les dents aux pauvres soldats. Le roi de Suède étant avec toute la cour au bal chez Samoïlow, il lui dit : Savez-vous chez qui vous êtes ? chez la plus grande p..... de la ville. Là grand'mère le fit mettre aux arrêts.

n'avoit également rien à craindre des grands. Il est vrai que chacun d'eux le haïssoit cordialement, et le tournoit depuis dix ans en ridicule à la cour de sa mère; mais Potemkin n'étoit plus. La petitesse, dans le bien comme dans le mal, étoit le partage de tous ceux qui approchoient du trône : aucun n'avoit ni le génie qu'il faut pour faire une révolution, ni l'énergie que demandent les grands crimes. Catherine pouvoit, avec beaucoup plus de raison que la comtesse de Muralt, donner à ses ministres l'épithète qu'elle donnoit à ses beaux esprits (1). Un léger croquis de chacun de ces messieurs suffira pour prouver ce que je dis.

Monsieur le comte et prince Zoubow, dernier favori en titre et en fonctions de la vieille Catherine, étoit un homme de trente et quelques années. Il étoit loin d'avoir le génie et l'ambition d'Orlow et de Potemkin, quoiqu'il ait à la fin réuni

(1) On sait qu'elle les nommoit *Mes bêtes*.

sur sa tête plus de puissance et de crédit que ces deux célèbres favoris. Potemkin dut presque toute sa grandeur à lui-même: Zoubow ne dut la sienne qu'à la décrépitude de Catherine. On le vit gagner en pouvoir, en richesses et en crédit, en raison de ce que Catherine perdoit en activité, en vigueur et en génie. Les dernières années de sa vie, ce jeune homme se trouvoit, à la lettre, empereur autocrate de toutes les Russies. Il avoit la manie de vouloir, ou de paroître tout faire: mais, n'ayant aucune routine des affaires, il répondoit à ceux qui lui demandoient des instructions : *Sdélaïte kak prégedé*, faites comme auparavant. Rien n'égaloit sa hauteur que la bassesse de ceux qui s'empressoient à se prosterner devant lui; et, il faut l'avouer, la bassesse des courtisans russes a toujours devancé et surpassé l'impudence des favoris de Catherine. Tout rampoit aux pieds de Zoubow : il resta debout, et se crut grand. Chaque matin, une cour nombreuse assiégeoit ses portes,

remplissoit ses antichambres. Les vieux généraux, les grands de l'empire, ne rougissoient pas de caresser ses moindres valets (1). Etendu dans un fauteuil, dans le plus indécent négligé, le petit doigt dans le nez, les yeux vaguement tournés vers le plafond, ce jeune homme, d'une physionomie froide et vaine, daignoit à peine faire attention à ceux qui l'environnoient. Il s'amusoit des sottises de son singe qui sautoit sur la tête de ses plats courtisans, où il s'entrenoit avec un bouffon ; tandis que des vieillards, sous lesquels il avoit été sergent, des Dolgorouky, des Galitzin, des Soltykow, et tout ce qu'il y avoit de grands et de lâches, debout, dans un profond silence, attendoient qu'il rabaissât les yeux pour se prosterner encore devant lui. Le nom de Catherine figuroit dans ses paroles, comme les noms de trône et d'autel dans les manifestes des

(1) On a vu souvent ces valets repousser par des bourrades les officiers et les généraux, dont la foule assiégeoit les portes et empêchoit de les fermer.

rois. Il témoignoit à peine à l'héritier de l'empire ce respect extérieur, qu'il ne pouvoit lui refuser dans les cérémonies de cour ; et Paul, le roide Paul, fut contraint de s'assouplir devant un petit officier aux gardes qui, naguères, lui avoit demandé grace pour avoir offensé l'un de ses chiens (1). Le grand-duc Constantin lui faisoit une cour très-assidue pour en obtenir de l'argent ou des faveurs pour ses protégés : tant il est constant que les ames les plus inclines à la tyrannie sont aussi les mieux formées pour la servitude.

---

(1) Paul avoit un chien qu'il aimoit. Ce chien, rôdant dans les corridors du palais, voulut enlever un morceau de viande que tenoit un trompette de la garde. Le soldat lui donne sur les oreilles avec son instrument. Le chien arrive sanglant, hurlant, dans les appartemens de Paul, qui, apprenant l'aventure, en est furieux. Ah ! s'écrie-t-il, tout ce qui m'appartient, tout ce que j'aime, est en butte à la persécution; je n'ai qu'un chien, on veut le tuer : qu'on me fasse venir l'officier de garde, et qu'il soit puni ! Cet officier de garde étoit alors Zoubow, qui, apprenant les fureurs du grand-duc, fut se prosterner aux pieds de Nicolas Soltikow, son protecteur, pour qu'il vînt

Au reste, aucun des douze favoris ne fut si petit de corps et d'ame que Zoubow. Il put avoir des qualités occultes appréciées par Catherine; mais il ne montra ni génie, ni vertus, ni passions, à moins qu'on ne veuille compter la vanité et l'avarice qui le caractérisoient; aussi ne laissa-t-il pas de vide, en disparoissant de la place qu'il occupoit. Les monumens de son règne seront les trésors de sa famille, et les terres extorquées par son père aux possesseurs de sa province (1). La mort de l'impératrice le replongea, en un moment, dans

---

avec lui chez le grand-duc solliciter sa grâce; ce que Soltikow eut de la peine à obtenir: car Paul étoit persuadé que l'on n'avoit battu son chien que par haine contre lui, et parce qu'il étoit détesté des gardes. Le trompette soutenoit qu'il n'avoit pas connu l'animal, et cela parut une nouvelle insulte à Paul, qui eût sûrement puni sévèrement, s'il en avoit eu le pouvoir.

(1) Le père de Zoubow fut fait sénateur; et, pour s'enrichir, il achetoit, ou se faisoit céder tous les vieux procès, et venoit les faire juger, ou les juger lui-même en sa faveur au sénat.

le néant dont l'amour l'avoit tiré : tel un papillon éphémère naît et brille à un rayon de soleil, et meurt et se décolore au premier souffle de vent. Il pleura Catherine, comme un fils pleure sa mère, et ce fut le seul moment où il parut intéressant. Il faut aussi lui rendre la justice qu'il reprit plutôt dans la foule la place qui lui convenoit, que les courtisans n'osèrent reprendre la leur à ses côtés. Ils se montrèrent encore plus avilis, que lui humilié ; et quoique, dès le premier jour, ses antichambres aient été désertes, on vit encore long-tems après, lorsqu'il paroissoit à la cour, la tourbe des badauds s'ouvrir et se prosterner devant lui comme devant un souverain : tant il est difficile à des esclaves de se relever ! Il faut encore lui rendre cette justice qu'il ne peupla point, comme un Mentschikow et un Biren, les déserts de Sibérie ; mais il fit des actes d'injustice et de violence inquisitoriale, à l'instigation d'Esterhazy et des autres émigrés français :

et les malheurs de la Pologne sont en partie son ouvrage.

L'empereur qui, au premier moment de son avénement, l'avoit traité avec une considération étonnante ; qui l'avoit confirmé en termes flatteurs dans ses emplois ; qui avoit donné à son frère le premier cordon de la Russie, seulement pour avoir fait un voyage à Gatschina ; qui lui avoit à lui-même fait cadeau d'un de ses habits d'uniforme, l'empereur, dis-je, ayant mesuré son homme, vit qu'il n'en avoit rien à craindre. Le scellé fut subitement mis sur sa chancellerie ; et ce fut le grand-duc Constantin, naguères son courtisan, qui exécuta cette commission d'officier de police avec toute la brutalité qui lui est naturelle (1). Ses secrétaires furent scan-

(1) Il est à remarquer que Zoubow, qui avoit tous les emplois, et les secrétaires toutes les affaires entre les mains, furent éloignés en vingt-quatre heures, sans leur faire rendre aucun compte, ni leur demander aucune information. On verra plus bas la confusion que cela occasionna.

daleusement bannis, ou chassés de la cour (1); ses complaisans, exilés ou en-

(1) Les deux plus fameux sont *Altesti* et *Gribowsky*. Le premier est un Ragusain, que le ministre russe Bolkounow avoit pris à Constantinople dans un comptoir de marchand, pour l'employer dans sa chancellerie. Quand la guerre fut déclarée, il vint solliciter de l'emploi à Pétersbourg, et entra chez Zoubow dont la faveur s'augmentoit. Il savoit plusieurs langues, et avoit de l'esprit. Il fut bientôt le faiseur de Zoubow et même de l'impératrice. Une brochure qu'il écrivit en français contre le roi et les révolutionnaires de Pologne, où il traite le premier de factieux et les autres de jacobins, où il entasse les épithètes, les mensonges, les sotises et les flatteries, acheva de faire sa réputation et sa fortune. Ce libelle fut répandu comme un manifeste. Bientôt les rangs, les ordres et les esclaves, furent prodigués à Altesti. Non content de ces dons, il s'enrichissoit prodigieusement. Les confédérés polonais, les gouvernemens, les Cosaques, etc. s'empressoient d'acheter, à beaux ducats, ses services et sa protection. C'est lui qui avoit toutes les affaires de Pologne entre les mains; et c'est de lui que dépendoit la fortune, la liberté et la vie, puisqu'il dressoit les listes de proscription. Il devint d'une hauteur et d'une impudence rares. Une impertinence qu'il fit à un comte Golowin, qui eut le courage de s'en plaindre, le perdit enfin. Il eut l'ordre d'aller dans ses terres: mais Zoubow l'avoit

fermés (1); et tous les officiers de son état, ou de sa suite, qui étoient au nombre de

fait revenir, et, quelques jours avant la mort de Catherine, il étoit sur le point de rentrer en emploi. Un des premiers ordres de Paul fut de lui enjoindre de partir dans vingt-quatre heures. Alte si a des talens; mais c'est un ingrat. Ce fut lui qui fit ensuite disgracier Bolkounow, son premier bienfaiteur.

L'autre secrétaire étoit un Russe, nommé Gribowsky. Il n'avoit point l'esprit de son confrère, mais peut-être un meilleur cœur. Il parvint à presque autant de crédit. Il étoit fils d'un pope, et avoit commencé par être copiste dans la chancellerie de Potemkin. En moins de deux ans, il parvint chez Zoubow au grade de colonel, et son luxe et ses dépenses étonnèrent et scandalisèrent toute la ville. Les plus belles dames le trouvoient charmant, et les plus grands seigneurs le cajoloient. Il entretenoit un orchestre et des bouffons, des maîtresses et des chevaux. Il donnoit, au printems, des soupers, où il y avoit des desserts en fruits qu'on n'eût point vus sur la table de l'impératrice; et je me trouvai à un pique-nique, où le dessert qu'il fournit étoit, vu la saison, estimé 500 roubles.

(1) Entre autres, Kapiew, jeune homme qui mériteroit un meilleur sort, si son cœur valoit son esprit. On l'accusa d'avoir dit à l'un de ses amis qu'il rencontra affublé du nouvel uniforme de Paul: Bon jour, beau masque.

plus de deux cents, furent obligés de rejoindre à l'instant leurs corps, ou de donner leur démission. Pour le chasser plus poliment du palais, on lui fit cadeau d'une grande maison, et tous ses commandemens lui furent retirés. Il ne donna lui-même sa démission d'une trentaine d'emplois différens, que lorsqu'il ne les avoit déjà plus. L'empereur créa Nicolas Soltykow feld-maréchal, et fit refluer dans ses chancelleries toutes les affaires militaires que Zoubow en avoit détournées. Ce fut alors que l'on vit les abus et les désordres qui régnoient dans les expéditions. Le favori qui faisoit faire, pour son compte, une guerre en Perse par son frère (1), n'avoit pas daigné envoyer au collège de guerre les rapports ordinaires:

(1) A un dîner chez l'impératrice, pendant le séjour du roi de Suède, on parloit des nouvelles que venoit d'apporter un courier. Ce n'est rien, dit Zoubow à un Suédois, mon frère nous marque qu'il a gagné une bataille et fait la conquête d'une province : il n'y a rien de nouveau.

il en avoit été de même pour les troupes qu'on faisoit marcher vers la Gallicie ; de manière qu'au moment où l'on dut faire une nouvelle répartition de l'armée, on ne savoit où étoient la plupart des régimens, et moins encore l'état où ils se trouvoient. Les officiers, qui devoient rejoindre leurs corps, ne savoient de quel côté du monde prendre la poste pour les rencontrer, et assiégeoient en vain les bureaux pour s'en informer (1).

Quelques semaines après, Zoubow obtint la permission, ou plutôt reçut

(1) C'étoit souvent le cas en Russie : mais voici qui surprendra davantage. Un Français, nommé le chevalier Roger, ayant, par le moyen du major M..... sollicité le comte Soltikow de lui donner le poste de commandant de quelque place éloignée où il vouloit se retirer pour vivre à meilleur marché avec sa femme, le ministre donna ordre de voir s'il y avoit une pareille vacance. On lui dit que le fort Pierre et Paul, dans le gouvernement d'Orembourg étoit dans ce cas, et Roger en fut nommé commandant. Il partit. Quelques mois après, le major M..... reçut une lettre où Roger lui disoit : Je suis arrivé dans la contrée où devait être ma forteresse ; mais jugez de ma consternation ;

l'ordre de quitter la Russie. Il vint, comme tous ses prédécesseurs, étaler en Allemagne les brillans, les rubans et les portraits de Catherine ; mais, de toutes les faveurs de sa vieille amante, les roubles sont celles dont il use avec le plus de discrétion. Après avoir traîné avec lui une fille déguisée en valet-de-chambre, il s'amouracha, à Tœplitz, d'une belle émigrée, nommée la Roche-Aimon ; mais il y fit bientôt la connoissance des jeunes princesses de Courlande, qui, avec les graces et la beauté dont les a pourvues leur mère, et les trésors que leur laissera leur père, se trouvent les plus riches partis de l'Europe. Il chercha alors à faire sa cour au vieux duc qu'il venoit de dépouiller de sa souveraineté, et avec lequel

---

j'ai appris que, depuis vingt ans, elle avoit été détruite par Pougatschew, et n'existoit plus : je me suis trouvé dans un désert avec ma famille, sans asyle et sans ressources, et j'ai été obligé de revenir à Orembourg. Cette lettre fut montrée au ministre, qui fit donner à Roger un autre poste.

il avoit affecté tant de hauteur à Pétersbourg. Le duc lui témoigna son ressentiment et son mépris ; mais, Zoubow, accoutumé à ne plus trouver d'obstacles, voulut enlever la princesse aînée de vive force. Soit que le duc s'en soit plaint à l'empereur, soit que Paul ait eu d'autres motifs, il expédia à Zoubow l'ordre de rentrer en Russie, et il est probable que le dernier favori de Catherine a joué son dernier rôle.

Le comte Nicolas Soltykow, feld-maréchal, ministre de la guerre et grand maître des jeunes grands-ducs . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Le vieux vice-chancelier Ostermann, que Paul se hâta de faire chancelier pour s'en débarrasser, accablé de vieillesse et d'infirmités, ne paroissoit plus à la cour que comme un souvenir du temps passé. Il étoit loin de jouer, sous Catherine, le rôle qu'avoit joué son père sous le règne

d'Anne, et de mériter la disgrace de Paul, comme l'autre s'étoit attiré celle d'Elisabeth. Il n'avoit plus que le nom de vice-chancelier, et l'expédition de quelques passe-ports qu'on lui faisoit signer. Les affaire diplomatiques et étrangères se distribuoient chez Zoubow entre Besborodko et Marcow, qui étoient les vrais rédacteurs des pièces ministérielles, et dont le premier surtout jouissoit d'un crédit immense qui avoit même balancé celui du favori.

Besborodko et Marcow étoient deux parfaits contrastes. L'un gauche, lourd, négligé, mal en ordre, les bas sur les talons, avec la démarche d'un éléphant: couvert d'un habit riche, il sembloit toujours l'avoir endossé au sortir d'une orgie, qui lui laissoit encore l'engourdissement du sommeil. L'autre, recherché en tout, jusqu'à pouvoir servir d'original ou de marquis ridicule dans quelque comédie, affecté jusqu'à la fadeur, n'entroit dans un sallon et ne saluoit que d'après les règles d'un maître à danser. Il ne marchoit que

sur le bout du pied, ne prenoit du tabac que du bout des doigts, que pour mettre en évidence les brillans dont il avoit toujours les mains rayonnantes. Il ne parloit qu'à l'oreille, ne disoit que des bons mots, ne répondoit que par des pointes, et mettoit dans l'esprit, qu'il attrapoit, la même recherche et la même afféterie que dans ses habits.

Besborodko, malgré ses mœurs dépravées, est actif et travailleur par boutade. Parvenu, du grade de scribe de chancellerie, à celui de premier ministre d'état (1), il a beaucoup de routine dans les affaires et de facilité à écrire; mais la négligence et

(1) D'abord écrivain dans la chancellerie de Roumanzow, il devint secrétaire de Catherine; et voici comment on raconte sa fortune. Ayant reçu ordre, un jour, de rédiger un certain oukas, il l'oublia, et reparut chez l'impératrice, sans l'avoir écrit. Elle le lui demanda : Besborodko, sans se déconcerter, tira de sa poche une feuille de papier blanc, où il sembloit à lire, comme si l'oukas en question y eût été rédigé. Catherine, contente de la rédaction, demanda la feuille pour la signer, et fut fort étonnée de ne voir

le désordre de son extérieur se retrouvent dans toutes les administrations qui lui sont confiées, et notamment dans celle des postes de l'empire dont il est directeur général, et que tout le monde a la facilité d'inspecter (1). C'étoit avant lui l'institution la mieux organisée de la Russie: elle en sera bientôt la plus délabrée. Son bureau est un gouffre dévorant, d'où rien ne reparoit; et l'une des commodités de sa maison, qui le caractérise le mieux, c'est qu'il y a une quantité d'issues et d'escaliers dérobés, par où il s'esquive en sortant ou se glisse en rentrant, pour éviter les malheureux qui l'attendent des jours entiers

---

que le papier blanc. Cette facilité à composer sur-le-champ la frappa; et, loin de reprocher au secrétaire sa négligence ou sa supercherie, elle le fit ministre d'état, pour avoir su par cœur la formule d'un oukas, et pour avoir eu le front de lui en imposer.

(1) C'étoit précisément en traversant les terres du directeur-général des postes, qu'on ne pouvait jamais avoir de chevaux, et que les voyageurs étoient rançonnés.

dans l'antichambre (1). Il faudroit avoir le fil d'Ariadne, pour parvenir jusqu'à ce Minotaure : on le trouveroit sans doute, dans le fond de son labyrinthe, occupé à faire sa proie de quelque jeune fille.

Les mœurs de Marcow ne sont pas édifiantes, mais il ne court pas les *Métschansky* (2), comme Besborodko. Il s'est attaché à la tragédienne *Hus*, qui a beaucoup d'empire sur lui ; et qui tâche au moins de rendre respectable la qualité de mère que son ami lui a souvent donnée (3). Au

(1) On conte qu'un solliciteur, ne pouvant l'aborder, s'avisa enfin de se glisser dans sa voiture et de l'y attendre. Besborodko, étonné de la hardiesse et de l'invention, écouta cet homme et lui promit de parler pour son affaire à l'impératrice ; mais l'homme ne voulut point quitter son poste, et attendit dans la voiture que Besborodko redescendit du palais, pour avoir une réponse. On dit qu'elle fut favorable.

(2) Nom du quartier où les filles publiques de Pétersbourg sont en plus grand nombre.

(3) L'empereur, par un mouvement de vengeance, défendit à la Hus de suivre Marcow dans son exil, disant qu'elle appartenoit à la cour et non pas à lui.

reste, je ne regarde pas comme un grand mérite le talent qu'on attribue à ces deux diplomates de rédiger à l'impromptu, l'un en russe, et l'autre en français, les pièces ministérielles. Tout ce que j'ai lu de l'un et l'autre, surtout de Marcow, n'avoit ni style ni clarté: je ne parlerai pas de logique ce qu'ils avoient à dire étoit ordinairement trop absurde pour en comporter. D'ailleurs, la diplomatie russe, sous Catherine II, n'exigeoit pas de grands talens. Elle n'employoit que deux moyens plus efficaces, que la raison et l'éloquence, la menace et l'argent, dont les effets sont toujours la crainte et la corruption. Il y a de quoi s'étonner de la prévention dont une partie de l'Europe, et surtout l'Allemagne, est imbue en faveur de la Russie. On s'imagine que le cabinet de Pétersbourg est composé d'hommes supérieurs: celui de Vienne fléchit sous son influence, et celui de Berlin

---

Cette tragédienne, qui a beaucoup de talens, étoit parvenue à faire du théâtre français une aristocratie où elle présidoit.

n'a pu secouer encore la crainte et le respect. Certes, si les savans publicistes d'Allemagne voyoit de près ces hommes qui les éblouissent, ils seroient confus d'avoir pu prendre si long-tems l'éclat d'un trone pourri pour le flambeau du génie, du papier pour des trésors, des jactances pour de la grandeur, et de la présomption pour de la force.

Besborodko, qui avoit toujours porté des souliers et des boucles semblables à ceux de Paul, et qui étoit d'ailleurs très-riche et très-puissant, fut d'abord ménagé (1). Marcow, qui n'avoit pas ces avantages au même degré, fut traité durement et disgracié avec éclat. C'est ce même homme qui fut envoyé de Hollande à Paris, où l'on s'en souvient encore, sous le nom du *fade Marcow*.

(1) Il a été fait prince et mérite de l'être. Il est encore premier ministre de Paul, et c'est lui qui déclare, au nom de son maître, la guerre à la république française, en citant, pour la motiver, des décrets qui ne sont, je crois, connus que de lui. Il vient de mourir.

Le comte moderne Samoïlow, procureur général de l'empire, n'avoit d'autre mérite que d'être neveu de Potemkin, et d'en avoir quelques faux airs dans la figure. Il étoit, par sa capacité, au dessous des devoirs de sa charge, qui le rendoit grand trésorier et chef du sénat et de tous les tribunaux de l'empire. On l'avoit rappelé malgré lui de l'armée, pour remplir tous ces emplois civils : il avouoit qu'il n'avoit pas les talens nécessaires ; mais c'est pour cela même qu'on l'avoit choisi ; car on vouloit un homme passif, hors d'état de contrarier les vues de Catherine ou de son favori. C'étoit chez lui que se rassembloit cette inquisition infâme, qu'Anne avoit créée sous le nom de chancellerie secrète, que Pierre III se fit un devoir d'abolir, que Catherine rétablit sous une autre forme, et dont Paul semble propager aujourd'hui les dignes membres dans les antichambres des maisons particulières. Celle de Samoïlow, qui est un des plus beaux palais de Péters-

bourg, avoit des prisons secrètes pour détenir les dénoncés, en attendant qu'on en disposât à la sourdine. C'est apparemment pour cela seulement que plusieurs la regardoient comme une maison publique (1). Au reste, Samoïlow étoit insignifiant, et pareil à l'âne portant les reliques. Paul, pour le récompenser de sa promptitude à lui faire prêter serment par le sénat, lui donna quatre mille paysans, sous prétexte que sa mère les lui avoit déjà promis. Quelques jours après, il fut brusquement déposé, et le prince Kourakin nommé à sa place.

Mais l'homme contre lequel le sang et les pleurs de mille victimes crioient vengeance, celui qui devoit tomber le premier sous le glaive de la justice, si Catherine avoit eu un successeur juste, ferme et humain, c'étoit Arkarow, gouverneur général de Pétersbourg. Cet homme, ou

(1) Voyez la note concernant le grand-duc Constantin.

plutôt cette bête féroce, s'étoit fait connoître dès long-tems par une brutalité digne d'un bourreau d'Attila. Il étoit gouverneur de Twer, où il exerçoit un brigandage dont les détails feroient horreur et sembleroient incroyables, lorsque Catherine, sur la fin de sa vie, l'appela auprès d'elle. C'est l'homme qu'elle jugea digne d'être le gardien de sa couronne, lorsque la révolution française, les Zoubow, les Esterhazy, et peut-être ses remords, parvinrent à l'environner de défiance et de terreurs. Il déploya bientôt, dans un plus vaste champ, les horribles qualités qui avoit été le fleau des gouvernemens de Moscou et de Twer. A la mort de Catherine, à la chute de Zoubow, à l'avénement de Paul, on ne douta point de la punition de ce monstre. Plusieurs victimes de ses tyrannies se jetèrent aux pieds de l'empereur, et lui demandèrent justice et vengeance. Il ne répondit point aux plaintes d'abus de pouvoir et d'oppression, mais il ordonna à Arkarow de

payer quelques dettes. Ce vice-tyran étoit trop utile au régime que Paul alloit introduire, pour avoir autre chose à craindre. De tous ceux qui avoient eu la confiance de la mère, il fut, par une horrible exception en faveur de ses talens (1), le seul qui obtint celle du fils. Il fut confirmé, et même élevé à de nouveaux emplois. Cependant les plaintes des honnêtes gens et les cris du peuple se soutinrent contre lui. On disoit que Paul, en allant se faire couronner à Moscou, trouveroit la route pavée des suppliques que les peuples présenteroient contre ce nouveau Séjan. Malheureux habitans de Twer et de Moscou, c'est bien en vain que vous

(1) Si l'on emploie le nom de talens pour un Arkarow, il ne faut pas se figurer pourtant qu'on veuille désigner un le Noir, un Sartines, ou quelqu'un qui ait de l'aptitude à maintenir l'ordre et la police établie. Le talent de l'inquisiteur russe n'est autre que celui d'un bourreau pour abattre ou frapper la tête que le soupçon lui désigne. Digne ministre de son maître, son caprice lui sert de loi, et sa méchanceté naturelle de raisons suffisant

accourez au-devant de votre *Gospoudar* pour lui demander justice ! ces requêtes que vous jeterez à ses pieds, et ces fronts avilis que vous prosternerez dans la boue devant lui, ne pourront parvenir à émouvoir son cœur (1) !

A ces tableaux des quatre ou cinq personnages qui avoient la puissance en main, à la mort de Catherine, on voit que Paul n'avoit rien à craindre d'eux : tous étoient riches ; aucuns n'étoient jeunes, et leur fortune étoit faite. Cependant on ne peut trop remarquer avec quel empressement Paul se hâta de gorger encore de biens les vampires de l'état, avant de les écarter. Ses motifs sont évidens ; il les disgracia aussitôt qu'il crut ne les avoir point à craindre. La mort subite de sa mère empêcha tout autre parti de se former à la cour ; et il n'y avoit, à la tête des armées, aucun homme en mesure d'entreprendre quelque chose. Les trois *généraux en chef*, qui

(1) Il est disgracié, non pour ses crimes, mais pour une bagatelle.

commandoient alors les principales armées de l'empire, étoient aussi éloignés, l'un de l'autre, par leurs mœurs, leurs vues et leur caractère, que par l'immense distance qui les séparoit.

Le plus recommandable étoit le prince Nicolas Repnin, dont le nom a retenti si souvent dans l'Europe, à la suite de celui du célèbre Roumanzow (1). Il étoit, avec

(1) Je ne fais plus mention de ce vieux guerrier, que l'ingratitude de Catherine, qui lui dut ses premiers triomphes, rendra à jamais célèbre autant que ses propres exploits. Il étoit lui-même mourant à la mort de l'impératrice, et, quoiqu'il eût le commandement d'une armée, sa débilité le mettoit hors d'activité. Paul porta pour lui le deuil trois jours, et le fit porter à toute l'armée. Depuis plus de vingt ans, il ne paroissait plus à la cour, et menoit dans la retraite, ou dans les camps, une vie aussi égoïste que philosophique; car il fit moins d'honneur au titre de père et d'époux qu'à celui de général. Il se sépara de sa femme, et demeura étranger à sa famille, comme La Fontaine. L'un de ses fils, ayant fini ses études, vint le trouver à l'armée pour demander du service. Qui êtes-vous, lui demande Roumanzow? — Votre fils. — Ah! ah! j'en suis bien aise; vous avez grandi. Après quelques autres questions aussi paternelles, le jeune homme demanda où il pourroit loger et ce qu'il avoit

ce vieux héros, le seul des fameux généraux de Catherine, dont la présence et la figure ne parurent pas le parfait contraste de leur réputation. Dans l'avant-dernière guerre contre les Turcs, il avoit joué un rôle brillant comme général, et imposant comme ambassadeur à Constantinople : il s'étoit ensuite distingué en Pologne par autant de politesse que de fierté. Il avoit depuis honteusement plié sous l'ascendant de Potemkin, qui le traitoit en bon homme du tems passé. Il obscurcit encore, dans ses vieux jours, le premier éclat de son caractère, par les sotises mystiques du martinisme et des illuminés ; et l'on ne sait si c'est l'humilité d'un dévot, la bassesse d'un courtisan, ou le stoïcisme d'un héros patriote, qui lui fit supporter les hauteurs

à faire. Voyez, lui dit son père : vous aurez sûrement au camp quelque officier de votre connoissance. — Un fait aussi singulier, c'est que son fils, Serge Romanzow, revenant de son ambassade en Suède, demanda une lettre de recommandation à Nicolas Soltykow, pour se présenter à son père et en être bien reçu.

humiliantes de Potemkin et la haine de Catherine, qui l'accabloit d'affronts, tout en se servant de ses talens militaires. Il s'étoit attiré cette haine, en se prononçant en faveur de Paul, et lui conseillant de réclamer ses droits sur un trône dont sa mère n'avoit été proclamée que tutrice et régente. Repnin joua un rôle très-secondaire dans la dernière guerre contre les Turcs, s'enchaînant lui-même au char de Potemkin, crainte de n'y être pas attelé; car sa manie étoit de servir malgré qu'on en eût. On le voyoit dans les autichambres des favoris traîner ses lauriers et ses cheveux blancs, plus empressé qu'un jeune officier qui eût eu sa fortune à faire. Qu'il y avoit loin du Repnin d'alors au Repnin, ambassadeur à Varsovie, et recevant quelquefois le roi de Pologne en robe de chambre (1)! ou plutôt que c'étoit bien là le

(1) Un jour, le roi venant lui rendre visite, il courut mettre une robe de chambre pour le recevoir. Après une légère excuse et une légère révérence, il tourna le dos au miroir, et se mit un doigt dans le derrière,

même homme ; car c'est toujours le plus hautain qui est le plus bas en effet.

Cependant, Potemkin s'oubliant à Pétersbourg dans les fêtes et les débauches, le vieux Repnin, qu'il avoit laissé à l'armée pendant son absence, s'émancipa au point d'oublier l'ordre qu'il avoit reçu de rester dans l'inaction. Il passa subitement le Danube, et par une marche habile, surprit et battit la grande armée du visir Yousouf. Cette action heureuse et hardie fit reverdir les lauriers fanés de Repnin. La cour retentit de ses louanges : on comparoit cette campagne audacieuse et décisive à celles de Potemkin, qui s'étoit contenté de faire attaquer, chaque hiver, quelques places, dont les assauts avoient

---

offrant pendant toute la visite ce derrière et ce doigt à Stanislas qui avoit le miroir en face. Il reçut d'Artois à Riga presque aussi impoliment, feignant de ne pas le connoître, et le laissa seul près de la cheminée. Il fut piqué de l'air de supériorité que le prince français voulut prendre, et de ce qu'il n'avoit pas salué la garde qui lui avoit rendu les honneurs militaires.

coûté tant de sang, et qui n'avoit jamais eu lui-même une armée turque à combattre. Réveillé de sa léthargie à ce coup qui l'indigne et le menace, Potemkin s'arrache à ses plaisirs et vole en Moldavie. Son entrevue avec Repnin fut une explosion terrible, que le vainqueur des Turcs reçut avec plus de fermeté qu'on ne s'y attendoit. Mais il fut expulsé de l'armée et forcé de prendre son congé, pour avoir remporté la victoire la plus décisive, et obligé les Turcs à demander une honteuse paix : tel étoit encore l'ascendant de Potemkin et la condescendance de l'ingrate Catherine. A la mort de Potemkin, qui suivit bientôt, il reparut à Pétersbourg, et vint prostituer encore sa vieillesse et sa gloire dans les antichambres de Zoubow, qui, flatté de voir Repnin au nombre de ses courtisans assidus, le fit nommer gouverneur général de la Livonie. Dans la consternation et la rage où le massacre des Russes à Varsovie jeta Catherine, il reçut ordre d'assembler les régimens de

ses provinces, et d'envahir la Pologne. Il étoit en ce moment le seul général de grande réputation, et le plus ancien à la tête de l'armée : il eut encore la gloire de voir sa souveraine forcée de l'employer malgré elle. Cependant la marche méthodique et prudente de Repnin en Lithuanie impatienta la vengeance de Catherine : elle vouloit du sang, le sang de tous les habitans de Varsovie; et elle lâcha, d'un autre côté, ce forcené de Souvorow, qui se fit jusqu'à Prague une route pavée de cadavres. Repnin reçut alors le plus indigne affront, qu'il ait jamais dévoré, et le digéra aussi bien que les autres. Souvorow fut créé feld-maréchal, et commandant de celui dont il recevoit des ordres la veille, et dont il étoit méprisé (1). Catherine ajouta même la rail-

(1) Souvorow se fit lire deux ou trois fois, à haute voix, en présence de son état-major, le premier rapport que lui envoya Repnin, faisant mille bouffonneries, feignant d'être sourd pour que le lecteur élevât la voix, et s'étonnant de recevoir un rapport du

lerie à l'outrage, en faisant cadeau d'une maison à Repnin pour le consoler du passe-droit. L'armée entière étoit indignée : plusieurs généraux se plaignoient; mais le comte Jean Soltykow prit avec fierté son congé. Repnin seul, Repnin le plus offensé, et le plus à même de le faire noblement sentir, qui pouvoit impunément montrer qu'il étoit susceptible de ressentiment et d'honneur, but stoïquement ou chrétiennement cette humiliation.

Paul, à son avénement, le créa enfin

---

prince Repnin qu'il railloit ainsi cruellement. Catherine fut toujours très-despote, et subordonna toujours l'ancienneté à la faveur. A la mort de Potemkin, Kamenskoi, l'un de ses meilleurs généraux, prit de droit le commandement de l'armée, et envoya le premier rapport en cette qualité. Il disoit : *Ayant pris le commandement, en vertu de mon ancienneté, etc.* Catherine écrivit à la marge, de sa main : *Qui vous l'a ordonné?* Il parloit ensuite du désordre qu'il trouvoit dans les régimens; et Catherine mit encore en marge : *Il n'a osé rien dire du vivant du prince.* En réponse de son rapport, Kamenskoi reçut ordre de quitter l'armée.

feld-maréchal ; et le dernier exploit militaire de Repnin a été de mettre à exécution militaire la fureur de Paul, contre quelques villages du gouvernement de Nowgorod, qui parloient d'affranchissement.

Repnin, qui s'est montré aussi grand général que ministre impérieux et bas courtisan, a des qualités personnelles que réunissent peu de généraux russes. Il a de la noblesse dans la figure, dans les manières et dans les procédés de détails. Il a de l'humanité dans le cœur (1), et il n'affecte point cette grossièreté moscovite de ses collègues envers leurs inférieurs (2), ni cette avidité spoliatrice qui

(1) Surtout envers le soldat. En passant un régiment de cavalerie en revue, il disoit : Je ne m'informe que des hommes ; car pour les chevaux, comme c'est le colonel qui les achète, je sais bien qu'ils sont mieux soignés.

(2) Sa manière d'être avec ses officiers choqua pourtant, en dernier lieu, les Prussiens qui ne connoissent pas la hauteur des généraux russes. On fut étonné à Berlin de voir Repnin se promener gravement revêtu

les a toujours distingués. Au contraire, Repnin est compatissant et généreux, et la Lithuanie lui doit quelque reconnoissance : c'est lui, et le prince Galitzin, qui l'ont sauvée d'une ruine totale.

Un étranger qui a entendu retentir le nom de Souvorow, et qui arrive en

---

de tous ses ordres, marchant seul quelques pas en avant, suivi d'un Kniaiss Wolhousky, son neveu, de plusieurs aides de camp, et du martiniste Thiemann, son secrétaire. Chaque fois qu'il se retournoit pour dire un mot, sa suite faisoit halte comme un peloton, et mettoit en même-tems chapeau bas. Au reste sa mission politique ne lui a pas réussi. Ce prince, feld-maréchal, ministre jadis triomphateur à Constantinople, et dominateur à Varsovie, n'a ni effrayé ni séduit le jeune et sage roi de Prusse, que Paul l'avoit chargé de contraindre à rentrer dans une coalition. Repnin éconduit à Berlin se rendit à Vienne, et l'on voit le succès de sa négociation. Mais un de ses secrétaires, qu'on me nomme Aubert, et qu'on dit Français, s'esquiva avec une partie des papiers et des secrets de la légation. Paul en a été furieux, et il a disgracié et congédié Repnin à son retour, pour n'avoir pas réussi à Berlin, et pour avoir employé un Français dans sa chancellerie; mais, par une clémence spéciale, il peut porter l'uniforme des armées qu'il a, quarante ans, commandées avec gloire.

Russie, demande à voir ce héros. On lui montre un petit vieillard, d'une figure grêle et ratatinée, qui traverse les appartemens du palais en sautant sur un pied, ou courant et gambadant dans les rues, suivi d'une troupe d'enfans à qui il jette des pommes pour les faire battre, et criant lui-même : *Je suis Souvorow ! je suis Souvorow !* Si l'étranger a de la peine à reconnoître dans ce vieux fou le vainqueur des Turcs et des Polonois, il ne lui sera pas difficile de soupçonner à ces yeux hagards et farouches, et à cette bouche écumante et horrible, l'égorgeur des habitans de Prague. Souvorow ne seroit que le plus ridicule bouffon, s'il ne s'étoit pas montré le plus barbare guerrier. C'est un monstre, qui renferme dans le corps d'un singe l'ame d'un chien de boucher. Attila, son compatriote, et dont il descend peut-être, ne fut ni si heureux, ni si féroce. Ses manières grossières et burlesques ont inspiré aux soldats, une confiance aveugle, qui lui tint

lieu de talens militaires, et qui fut la vraie cause de ses succès. On le regardoit comme un homme heureux et hardi, qui, nourri dans les camps, ne connoissoit point la cour, et ne pouvoit faire ombrage aux favoris. Après s'être distingué comme partisan, il parvint, de grade en grade, à celui de général en chef. Il est d'une férocité naturelle, qui lui tient lieu de bravoure : il verse le sang par instinct, comme le tigre. A l'armée il vit comme un simple cosaque : il arrive à la cour comme un ancien Scythe, ne voulant accepter d'autre logement que la charrette qui l'a amené. Raconter son genre de vie, seroit rapporter des extravagances; et certes, s'il n'est pas fou, je mets en première ligne de ses qualités, celle de le contrefaire parfaitement; mais c'est la folie d'un barbare, qui n'a rien de plaisant.

Il ne fut pourtant pas toujours heureux. Au siége d'Otschakow, les Turcs ayant fait une feinte sortie, il voulut les

poursuivre malgré les ordres de Potemkin, espérant entrer dans la ville avec les fuyards. Il tomba sous un feu de mitraille, et sa colonne entière fut détruite. Il livra l'assaut d'Ismaïl, sans même avoir reconnu la place (1); et ses exploits en Pologne, sont ceux d'un brigand. Il se hâta d'arriver pour satisfaire la vengeance de Catherine, et massacrer les restes d'une armée déjà vaincue par Fersen, et privée du brave Kosciuszko qui faisoit toute sa force. Souvorow embrassant les habitans

(1) Il annonçoit ordinairement ses succès en deux ou trois mots, et souvent en deux mauvais vers russes burlesques. César écrivoit au sénat : *Veni*, *vidi*, *vici* : Souvorow pouvoit être avec raison plus bref du tiers que César, car il a toujours vaincu sans y voir. Il disoit lui-même : Kamenskoi connoît la guerre, mais elle ne le connoît pas; je ne la connois pas, mais elle me connoît; pour J. Soltykow, il ne la connoît ni n'en est connu. Quelques traits semblables, et quelques citations d'histoire ancienne faites à propos, ont donné à Souvorow de la réputation. Ses partisans répandoient qu'il s'enfermoit souvent pour étudier les langues mortes et même l'hébreu. Il parle passablement français et allemand.

de Varsovie, et leur accordant grace sur les cadavres de vingt mille citoyens de tout âge et de tout sexe, ressemble à un tigre rassasié, qui joue avec sa proie sur les ossemens de son charnier.

Ses mœurs étoient aussi singulières que son esprit bizarre. Il se couchoit à six heures du soir, se levoit à deux du matin, se jetoit dans l'eau froide, et s'en faisoit verser quelques seaux sur le corps nud. Il dînoit à huit heures: son dîner, comme son déjeûner, consistoit en eau-de-vie et en quelques mets de soldat grossiers; on trembloit d'être invité à un pareil festin. Souvent au milieu du repas, un de ses aides de camp se levoit, s'approchoit de lui, et lui défendoit de manger davantage. Par quel ordre? demandoit Souvorow. Par ordre du maréchal Souvorow lui-même, répondoit l'aide de camp. Souvorow se levoit en disant: Il faut qu'on lui obéisse. Il se faisoit ainsi commander en son propre nom, d'aller à la promenade, ou toute autre chose;

Pendant son séjour à Varsovie, une foule d'officiers autrichiens ou prussiens s'empressoit de voir cet original. Il s'informoit, avant de paroître, lesquels étoient en plus grand nombre. Si c'étoit les autrichiens, il se décoroit d'un portrait de Joseph II, entroit dans son antichambre en sautant à pieds joints au milieu du cercle de ces officiers, et leur offroit à chacun ce portrait à baiser en répétant: *Votre empereur me connoît et m'aime aussi.* Si les Prussiens étoient en plus grand nombre, il se passoit un ordre de l'aigle noir, et faisoit les mêmes simagrées. A la cour, on le voyoit quelquefois courir de dame en dame, et baiser le portrait de Catherine qu'elles portoient sur leur sein, en faisant des signes de croix et des génuflexions. Catherine lui fit dire un jour de se comporter plus décemment.

Il est dévot et superstitieux. Il obligeoit les capitaines de faire la prière à haute voix devant leurs compagnies, et

maltraitoit les officiers étrangers ou livoniens, qui ne savoient pas les prières russes.

Il visitoit quelquefois les lazareths du camp, se disant médecin. Il forçoit ceux qu'il trouvoit très-malades, à prendre de la rhubarbe et du sel : il distribuoit des coups de verges à ceux qu'il ne trouvoit que foibles. Souvent il chassoit tout le monde hors de l'hôpital, en disant qu'il n'étoit pas permis aux soldats de Souvorow d'être malades.

Dans son armée, il fit défendre toutes les manœuvres qui ont rapport à une retraite, disant qu'il n'en auroit jamais besoin. Il exerçoit lui-même ses soldats à charger avec la baïonnette, et de trois manières différentes. Quand il commandoit : *Marche aux Polonnais !* le soldat plongeoit sa baïonnette une fois ; *Marche aux Prussiens !* le soldat devoit frapper deux fois ; *Marche aux exécrables Français !* le soldat devoit alors porter deux coups, et un troisième dans la terre,

et y enfoncer et tourner sa baïonnette. Sa haine contre les Français étoit extrême. On a vu, dans quelques gazettes, la lettre qu'il écrivit à Charrette. Il écrivoit de Varsovie à Catherine, et finissoit souvent par ces mots : *Mère, fais-moi marcher contre les Français !* Il s'avançoit en effet déjà par la Gallicie à la tête de 40 mille hommes, lors de la mort de Catherine.

Souvent il parcouroit son camp, nud en chemise, montant à poil un cheval de Cosaque ; et le matin, au lieu de faire battre la diane ou le rappel, il sortoit de sa tente, et chantoit trois fois comme un coq : c'étoit le signal du réveil pour l'armée, et quelquefois celui de la marche et du combat.

Dans la foule des extravagances qu'il faisoit, ou des platitudes qu'il disoit, s'il se rencontroit un trait singulier ou frappant, tout le monde le répétoit ou l'admiroit comme un éclair de génie. Cet homme cruel a pourtant quelques vertus : il a montré un désintéressement

rare, et même de la générosité, soit en refusant les dons de Catherine, soit en les distribuant autour de lui. Il égorgera le misérable qui lui demande la vie; mais il donnera de l'argent à celui qui lui demande l'aumône : c'est qu'il estime aussi peu l'or, que le sang humain. On le voit, presqu'au même instant, grincer les dents de rage comme un furieux, rire et grimacer comme un singe, ou pleurer pitoyablement comme une vieille femme.

Tel est le trop célèbre Souvorow. Il étoit brouillé avec sa femme, ne vouloit pas reconnoître un fils qu'il en avoit, et lui préféroit ses neveux, les princes *Gortschakow*; mais l'impératrice ayant fait ce fils officier aux gardes, il dit : L'impératrice veut que j'aie un fils; à la bonne heure, mais je n'en savois rien. Il avoit aussi une fille demoiselle d'honneur de Catherine, qui se distinguoit à la cour par son idiotisme. Son père, après une absence de plusieurs années, la fit venir

dans une maison tierce pour la voir : Ah, mon papa, s'écria-t-elle, vous avez bien grandi, depuis que nous ne nous sommes vus ! En français, cela eût été un joli calembour ; mais, en russe, ce n'étoit qu'une simplicité grossière qui fit rire tout le monde.

Après la prise de Varsovie, il vint à Pétersbourg pour jouir de sa gloire : et ce Scythe, qui n'avoit jamais voulu habiter que son chariot, accepta alors un logement au palais Taurique, et endossa un superbe uniforme de maréchal que lui envoya Catherine. En recevant cet habit, il fit mille grimaces, le caressa, le baisa, fit des signes de croix dessus, et dit en le soulevant : Ah ! je ne m'étonne pas qu'on n'en donne point un pareil au petit Nicolas Soltykow ; cela est trop pesant pour lui (1).

On a vu comment et pourquoi Paul le

(1) Nicolas Soltikow étoit l'un des plus lésés par la promotion de Souvorow.

congédia à son avénement. Les murmures des soldats l'ont forcé depuis à le rappeler. Il va, dit-on, s'en servir comme d'un fléau pour châtier les Français.

Valérien Zoubow, frère du favori, commandoit l'armée qui faisoit la guerre en Perse (1). J'ai parlé ailleurs de ce jeune homme libertin et gâté par sa faveur, mais bon, franc et courageux. Il avoit perdu un pied en Pologne, et c'est en béquilles qu'il alloit conquérir l'Asie (2). L'un de ses couriers arriva au moment de la mort de Catherine, avec la relation d'une bataille. Paul lui envoya des cordons de Ste. - Anne pour distribuer à ses officiers, et à chacun des colonels de l'armée en particulier l'ordre de ramener son régi-

(1) Mon ami traite de cette expédition singulière, et vraiment aussi intéressante que lointaine, dont il sera question dans la troisième partie de ces mémoires.

(2) A la nouvelle de sa blessure, Catherine lui avoit envoyé son propre chirurgien, le cordon de St. André, le rang de général en chef, et 100 mille roubles pour les frais du pansement. Il en demanda encore 500 mille pour payer ses dettes.

ment sur les frontières. Le général demeura seul dans son camp, sans savoir que devenir. Il suivit enfin son armée; et, arrivé à Pétersbourg, il donna sa démission. Il vit maintenant en Courlande, où il possède presque tous les domaines des anciens ducs.

Des généraux de ce caractère, et des armées éloignées et étrangères à ce qui se passoit à la cour, n'y pouvoient rien entreprendre. Le seul corps dont Paul avoit vraiment à craindre, c'étoit les gardes. Dès long-tems, ces quatre nombreux régimens, commandés par la première noblesse de l'empire, nourrissoient une appréhension de voir régner le grand-duc, et regardoient son avénement comme le terme de leur existence. Paul même ne cachoit pas son aversion pour eux; et la plus grande injure qu'il croyoit dire à ses officiers, et même à ses soldats, pendant ses manœuvres de Gatschina et de Pawlowsky, c'étoit ces mots : *Tu ne vaux rien que pour servir dans les gardes.* Les

gardes lui rendoient le mépris qu'il affectoit pour elles, et donnoient par dérision à ses soldats l'épithète de *Prussaki*, les Prussiens. Il est certain qu'il eût moins fallu à ces successeurs des *Strélitsis* que les larmes d'une Elisabeth et les caresses d'une Catherine pour les émouvoir; et Paul ne se crut en sûreté qu'après avoir, comme nous l'avons vu, distribué ses bataillons dans ces régimens redoutables, dont il s'efforça de chasser les anciens officiers et de caresser les soldats : mais, c'est en vain qu'il leur distribue de l'eau-de-vie et des roubles; ces générosités ne gagnent que ceux qui l'approchent, et l'armée se plaint et murmure (1).

Paul, comme grand-duc, haï et méprisé

(1) Pierre I avoit détruit les Strélitzy (archers); mais leur esprit revivoit dans les quatre régimens de gardes qui les remplacèrent. Les gardes, composés d'hommes choisis, dont les officiers étoient tirés des plus riches familles (a), formoient une armée de

(a) Pour être officier aux gardes, il falloit prouver que l'on possédoit au moins cent paysans, ou esclaves.

de sa mère, humilié par les favoris, ridiculisé par les courtisans, vivant solitaire et oublié sous un règne brillant et fastueux, conservant des mœurs régulières et austères au milieu de la corruption et des désordres de la cour de sa mère (1), avoit besoin de bien peu de vertu et d'amabilité pour se faire plaindre par les gens sensés et desirer par le peuple. On auroit dû l'attendre comme un libérateur; cependant il étoit généralement craint et détesté comme un fléau : ses domestiques, ses officiers, ses courtisans, ses favoris, ses enfans même, chose horrible à dire, partageoient plus ou moins ces sentimens affreux. Le soupçon qu'il avoit de les

près de dix mille hommes qui environnoit le trône. L'influence de ce corps suffisoit pour opérer une révolution : aussi est-ce lui seul qui effectua celles qui ont eu lieu depuis Pierre I.

(1) C'est une justice qu'il faut lui rendre. Et si sa passion pour la Nélidow lui fait manquer à sa femme, elle ne lui a du moins pas encore fait manquer publiquement au décorum ni à la décence. Au reste la Nélidow est disgraciée.

inspirer l'aigrissoit et le rendoit peut-être incapable de les changer : mais, avec ce caractère, les traits de justice et de bonté qu'il laisse encore échapper sont plus frappans, et font regretter davantage les qualités qu'on auroit pu en attendre.

Avant son avénement, on redoutoit sa faveur : outre qu'elle attiroit souvent l'indignation de l'impératrice et du favori, cette faveur étoit à sa disgrace ce qu'est proverbialement le beau tems à la pluie, c'est-à-dire, qu'elle en étoit l'annonce infaillible. Jamais homme n'a montré tant de bizarreries et d'inconstance dans le choix de ses amis. Il se livroit d'abord avec une confiance et une familiarité sans réserve à celui qui paroissoit entrer dans ses idées : puis, se repentant de cet abandon, il regardoit bientôt cet homme comme dangereux, ou comme une créature de sa mère ou du favori, qui l'avoit flatté pour le trahir. Outre ceux sur qui les moindres bontés de sa femme, ou les amitiés de la Brunkendorf, faisoient tomber les orages de

sa colère, l'empire étoit plein de ses domestiques chassés, de ses favoris disgraciés, et de ses officiers renvoyés : c'étoit toujours celui qui avoit été le plus près de lui, qui avoit le plus à s'en plaindre ; toujours celui qui avoit reçu le plus de graces, qui se trouvoit ensuite le plus malheureux. Après avoir parlé des ministres de sa mère, il ne sera pas hors de propos de dire un mot des courtisans qui se trouvoient en grace chez lui lorsqu'il devint empereur, et qui seront sûrement quelque tems en crédit. On peut dire à sa louange, et à la leur, que la plupart de ces ministres valent mieux que ceux de la vieille cour.

Les deux princes Kourakin, qui tour à tour avoient été bien et mal avec Paul (1), sont les deux hommes qui ont

(1) Alexis Kourakin avoit souvent encouru la disgrace de Paul, à cause des attentions et des égards qu'il avoit toujours pour la grande-duchesse : mais il faut bien se garder de donner le titre de jalousie à l'humeur que cela inspiroit à Paul ; son caractère

le plus d'influence, après le valet de chambre dont j'ai parlé, et peut-être ceux qui méritent le mieux d'en avoir. Avant la mort de Catherine, quoique riches et puissans, ils n'avoient que des emplois de cour insignifians : l'un surtout menoit une vie retirée, et philosophique,

---

et celui de sa femme ne pouvoient donner lieu à la jalousie. L'humeur de Paul prenoit sa source dans ses soupçons politiques, et non dans son amour. Un jour, voyant sa femme parler bas près d'une cheminée au prince Kourakin, il entra en fureur. Vous voulez, madame, lui dit-il, vous faire des amis, et vous préparer à jouer le rôle de Catherine, mais sachez que vous ne trouverez pas en moi un Pierre III. Ces paroles inconsidérées, échappées à sa colère, consternèrent tout le monde, et Kourakin se retira de la cour. Depuis ce tems, la grande-duchesse fut plus malheureuse et plus gênée encore. Il falloit, pour le moindre message qu'on avoit à lui faire, s'adresser chez son mari. C'étoit lui qui nommoit ceux qui devoient lui donner le bras pour la promenade, faire sa partie le soir, ou même l'entretenir pendant la soirée. A la fin, il trouva plus commode de lui donner une espèce de sigisbé qui ne la quitte pas : c'est le prince Neswitsky qui a eté jugé assez insignifiant pour cela.

s'occupant des sciences et des arts, ou de l'éducation de ses enfans; il étoit généralement respecté et estimé. Ses mœurs et sa manière d'être étoient bien différentes de celles de la plupart des seigneurs russes, dont les désordres, le jeu, le luxe et les folies, se disputent le tems et la fortune. En un mot, il paroissoit digne d'être à la tête des affaires : il s'y trouve avec son frère; l'un est vice-chancelier de l'empire, et l'autre procureur général : c'est à eux qu'on doit attribuer ce qui se fera de bien.

Deux jeunes chambellans, qui étoient heureusement de service chez lui, lorsqu'y arrivèrent les couriers annonçant la mort de Catherine, furent soudain métamorphosés en généraux d'armée, et devinrent ses premiers aides de camp. L'un est M. Rastaptschin, qui doit sa faveur à une lettre fort adroite, et qui aura besoin de renoncer aux trois quarts de son esprit et à la moitié de lui-même pour se la con-

server (1). L'autre est un jeune comte Schouwalow, que Paul venoit justement de reprendre en grace, après l'avoir longtems méconnu, et à qui il fit présent d'un de ses propres habits pour servir de modèle aux gardes à cheval, dont il le nomma major : ce jeune homme y paroissoit comme dans un sac, au milieu de la cour, et s'y trouvoit sûrement très à l'aise. Rien n'est si contrastant que la faveur égale de ces jeunes gens, puisque la cause de celle de l'un sembloit motiver la disgrace de l'autre. M. de Rastaptschin, il y a quelques années, étoit gentilhomme de service auprès du grand-duc à Pawlowsky. Ses jeunes confrères, et entre autres le comte de Schouwalow et le prince Bariatinsky, regardant ce service comme une corvée difficile, parce qu'un mot dit à la grande-duchesse, ou un costume trop à la mode pouvoient les perdre,

(1) Il a déjà été une couple de fois disgracié et rappelé.

s'en dispensoient autant que possible, en se disant malades, ou alléguant quelque autre raison. Rastaptschin, ennuyé à son tour de n'être point relevé, écrivit une lettre piquante au maréchal de la cour, où il railloit ses confrères sur les vrais motifs qui les empêchoient de venir à Pawlowsky : Pour moi, disoit-il en finissant, qui n'ai ni maladie v..... à traiter, ni chanteuse italienne à entretenir, je continuerai avec plaisir à faire leur service auprès du grand-duc. Ces traits sanglans portoient sur Schouwalow, et sur Bariatinsky, que Paul ne pouvoient souffrir, quoiqu'il fût son parent. Le maréchal montra cette lettre à l'impératrice qui en rit d'abord : mais Schouwalow et Bariatinsky s'en trouvèrent offensés, et en demandèrent raison à Rastaptschin. L'affaire fit du bruit : Bariatinsky fut envoyé à l'armée, et Rastaptschin exilé de la cour, pour un an. Le grand-duc le regardant dès lors comme son champion, s'obstina à ne point recevoir

le service des autres gentilshommes de la chambre qu'il ne fut rappelé. Ainsi, pendant plus d'un an, il faisoient toujours le voyage de Pawlowsky ou de Gatschina pour se présenter à la porte, et étoient aussitôt renvoyés.

Parmi les favoris de l'empereur, M. Pleschtscheieff est un vrai phénomène : il est le seul qui se soit toujours soutenu à la même distance : il est vrai qu'il n'a jamais été en première ligne, mais aussi il n'a point essuyé d'orages. C'est un homme instruit et respectable, autant que peut l'être un courtisan. Il parle plusieurs langues, possède des connoissances géographiques et stastistiques, et cultive la littérature. Il seroit à même de rendre des services à la Russie, si parmi ses bonnes qualités il comptoit celle d'oser dire la vérité ; mais sa constante faveur semble malheureusement une preuve morale du contraire (a).

(a) Il vient enfin d'être aussi disgracié, et cruellement.

M. Niéledinsky, qui a été compagnon d'étude et menin de Paul, étoit connu dans Pétersbourg par beaucoup d'esprit, et par des poésies érotiques où l'on trouve de la grace et du sentiment. L'empereur l'a nommé son secrétaire particulier, mais sans doute à condition qu'il tordroit le cou à sa muse; elle l'a trop bien servi pour mériter une mort si dure. Il est au moins à souhaiter que Niéledinsky mette aujourd'hui en évidence et en pratique la sensibilité qu'il a montré dans ses vers. C'est lui qui doit rendre compte des lettres et des placets : le sort de plusieurs opprimés est dans ses mains.

M. Nicolaï étoit venu en Russie comme gouverneur des jeunes comtes Rosoumowsky, qui le protégèrent ensuite. Recommandé depuis par madame Prétorius, sa parente, femme de chambre de la duchesse de Wurtemberg, il fut placé auprès de la grande-duchesse en qualité de secrétaire : il fut baronisé en Alle-

magne, pendant le voyage du grand-duc; et, à son avénement, il devint conseiller d'état, directeur du cabinet de l'empereur (1), chevalier de Sainte-Anne, et reçut quelques centaines d'arpens pour achever de corrompre la sienne (2). Il est de Strasbourg, et connu en Allemagne par quelques imi-

(1) Ce qu'on nomme en Russie *le Cabinet* n'est pas le Conseil politique : c'est la chambre où sont les trésors, les bijoux, et les curiosités particulières du souverain.

(2) Il avoit déjà une terre en Finlande, province cédée par la Suède, où les paysans ne sont pas tout-à-fait réduits au même mode d'esclavage que les Russes; et Nicolaï s'en plaignoit souvent, disant : *que ces gueux-là ne lui rapportoient presque rien, et prétendoient avoir des franchises.* Ceux qu'il vient de recevoir sont en Pologne : il pourra, à son gré, les séparer, les vendre, ou les faire travailler, comme ses animaux domestiques, à l'embellissement de ses jardins. Qu'on juge par ce trait qu'est devenu en Russie ce Strasbourgeois, qui passe en Allemagne pour un philosophe, que tant d'écrivailleurs flagornent comme un Mécène. S'il vient à lire ceci, il admirera sans doute la modération avec laquelle on y parle de lui.

tations de l'Arioste et quelques poésies assez jolies, quoique très-verbeuses. Il a été aussi obligé de sacrifier sa muse sur l'autel de la fortune où elle-même avoit conduit l'ingrat. Je ne sais si la morgue politique qu'il s'est cru obligé de prendre le rend plus heureux ; mais elle ne lui en donne pas l'apparence.

M. Danaurow, ci-devant bibliothécaire du prince de Wurtemberg, et depuis aide de camp de Paul, devint aussi un personnage important ; mais je m'abstiens de parler plus en détail de ceux que je ne connois point assez pour asseoir un jugement quelconque sur leur mérite. Je remarquerai seulement que, dans les listes des graces ou des avancemens que l'empereur a faits depuis, je trouve grand nombre de personnes dont le mépris et la vengeance publique devroient être le partage.

On voit cependant que les alentours

de Paul sont moralement meilleurs que que ceux de sa mère (1). Il est envi-

(1) Voici une plaisanterie qui marque l'opinion qu'on avoit de la plupart des gens en faveur et en place à la cour de Catherine. Elle fut faite dans une société où l'on célébroit l'Épiphanie à la française, et où l'on proposa au roi de la fève de remplacer les courtisans selon leurs talens et capacité.

« Zoubow n'a jamais servi de rien à l'état, et ne sert plus de rien à l'impératrice, depuis que les tribades Branicka et Pratasow remplissent les fonctions. On lui donnera quelques doses d'émétique pour lui faire rendre gorge, et on l'enverra aux bains de Baldone rétablir sa santé.

Le comte N. Soltikow, président du collège de guerre et gouverneur des grands-ducs, est nommé président du collège de médecine et diacre de la chapelle du palais. On lui laissera même la garde-robe des jeunes princes, à condition qu'il enfermera sa femme dans un couvent ou l'enverra aux petites maisons.

Le comte Besborodko, premier conseiller d'état, etc. sera nommé cuisinier de la cour, à moins qu'il n'aime mieux devenir directeur de l'hopital des femmes env.... où se trouvent toutes ses amies.

Le vice-chancelier Ostermann est envoyé à Saint Denis, pour y remplacer l'épée de Charlemagne qui étoit longue et plate comme lui.

Le prince Bariatinsky, maréchal de la cour, sera nommé grand-maître des hautes œuvres. On veut

ronné d'hommes instruits et même de mérite. Je dis *il est*, et peut-être fau-

établir un genre de mort plus doux que celui du knout, et il aura le droit d'étouffer et d'étrangler en secret ceux dont on voudra se défaire, soit de l'empereur ou son fils; à charge pourtant de ne pas les laisser crier, comme il fit il y a environ trente ans.

Le maréchal Souvorow sera établi boucher privilégié de chair humaine. On permettra à l'armée d'en manger en Pologne, où il n'y a plus que des cadavres.

Il sera nommé une commission d'*Outschiteli* (précepteurs) pour examiner si le prince Youssoupow sait un peu lire; et, en ce cas, on le fera souffleur des spectacles dont il est directeur.

Markow sera envoyé ministre à Paris, où il a déjà eu tant de succès. On espère qu'il sera propre à réconcilier la Russie avec la République française, parce qu'il a été le fléau des jacobins russes ou polonais contre lesquels il se déclare aussi.

Samoilow, procureur-général, sera fait chevalier garde, parce qu'enfin il est assez bel homme, et qu'il ne faut pas davantage pour cela.

Koutousow, directeur du corps des Cadets, au lieu du bon comte d'Anhalt, sera obligé d'élever un monument à son prédécesseur, qu'il s'efforce de ridiculiser et qu'il fait regretter tous les jours. Au reste, sa conduite est le meilleur panégyrique de la mémoire du bon Anhalt.

On laissera le corps d'artillerie au vieux général

droit-il dire *il fut*, car sa mobilité influe sur tout ce qui l'environne, et il ne

---

Mélissino, parce qu'il est le seul général d'artillerie qui sache son métier ; mais à condition qu'il n'aura pas la disposition des sommes, et qu'il n'ira pas traîner ses chevaux blancs dans les antichambres des valets de cour. On lui recommande aussi de mettre moins d'artifices dans sa conduite, et moins de fumée dans ses artifices.

Madame de Liewen, gouvernante des princesses, gardera son poste, quoiqu'elle ait un peu l'air d'amazone ; mais il viendra un tems où il sera bon de donner, même aux jeunes princesses, l'air un peu soldatesque (*).

La comtesse Schouwalow, grande maîtresse de la grande-duchesse Elisabeth, sera aussi confirmée ; mais on lui enjoindra de ne pas permettre qu'à la table de cette jeune princesse les bêtes seules aient le droit de parler, à moins qu'elles ne le fassent avec bon sens, comme du tems d'Esope.

Le prince Repnin, pour avoir, un jour que le prince Potemkin demandoit un verre d'eau, ouvert la porte pour répéter lui-même aux laquais cet ordre important, recevra le diplôme de premier valet de chambre des favoris ; et cette charge équivaudra pour lui à celle de feld-maréchal. Cependant on lui arrachera la couronne de lauriers qu'il portoit sur ses cheveux blancs, parce qu'il a souffert, sans mot dire, qu'un bouffon lui passât dessus le corps, et que le

(a) Ce tems est venu.

laisse pas au mérite, le tems de se corrompre à sa cour (1).

Le prince, que Paul semble avoir choisi pour le prototype de son règne et de ses actions, est Frédéric-Guillaume, père du grand roi de Prusse (2). La même dureté, la même inflexibilité, la même austérité de mœurs, la même passion pour les soldats, se trouvent dans l'autocrate russe. Au reste, je crois avoir tracé le caractère de Paul en racontant ce qu'il

---

don d'une petite maison a paru lui convenir et le consoler de cet affront.

On donnera à M. Zawadowsky, directeur et spoliateur de la banque, l'ordre d'aller en Sibérie prendre des martres zibelines, pour réparer les fourrures de Sa Majesté, qu'elle n'aura bientôt plus le moyen d'entretenir autrement. Elle ne peut déjà plus en fournir à sa famille; et l'on sait que Zawadowsky est meilleur chasseur que financier. » etc. etc.

(1) C'est ce qui est arrivé. Les princes Kourakin, et la plupart de ceux que j'ai nommés, sont disgraciés au moment où j'écris.

(2) C'est de quoi il ne convient pas, car il dit un jour : *Je veux être Frédéric II le matin, et Louis XV le soir.* Bien, bien! ce vous sera une bagatelle.

a fait; sinon j'avoue l'ouvrage au-dessus de mes forces. On sait que rien n'est si difficile à peindre qu'un enfant dont la physionomie n'est point fixe : il en est de même d'un homme bizarre. Ce qu'on peut dire de plus indulgent, c'est que la révolution française, semblable à cette lumière céleste qui renversa jadis son patron *Saul* ou *Paul*, lui a frappé le cerveau et dérangé l'esprit. Elle avoit déjà troublé la tête de sa mère bien plus forte que la sienne. Pour sa figure, ce n'est pas lui qui se l'est faite : on prétend même que ce n'est pas son père ; ainsi il seroit injuste de la lui reprocher. On se souvient que le peuple de Paris, s'assemblant autour de Paul, jeune encore, crioit : Mon Dieu, qu'il est laid ! et qu'il avoit le bon esprit d'en rire (1). Il n'a pas embelli, depuis

(1) Il a bien changé, ou plutôt il ose se montrer maintenant ce qu'il étoit peut-être déjà. Un malheureux soldat, dans l'horreur des tourmens qu'il enduroit sous le bâton par l'ordre de Paul, pour une petite faute de service, s'écrioit dans son désespoir : Ah !

qu'il est vieux, chauve et ridé. L'impératrice paroît à côté de lui comme une de ces dames qui font peindre auprès d'elles un vilain petit nègre pour relever leur taille et leur beauté. La singularité qu'il affecte dans ses habits, la dureté qu'il a dans ses manières, rehaussent de beaucoup sa laideur. Sans en excepter les Kalmouks et les Kitguis, Paul est l'homme le plus laid de son empire; et il trouve lui-même sa figure si choquante qu'il n'a osé la faire empreindre sur la monnoie (1).

---

maudite tête chauve! ah! maudite tête chauve! L'autocrate indigné ordonna qu'on le fît expirer sous le knout, et rendit une ordonnance, par laquelle il défend, sous la même peine, de se servir de l'épithète de chauve, en parlant de tête, et celle de camard, en parlant de nez. Il a apparemment lu qu'un saint prophète fit dévorer quarante-deux enfans par les ours, pour en avoir été ainsi injurié : et la tête d'un Paul vaut sans doute celle d'un Elisée.

(1) Les nouvelles monnoies ne portent point son effigie, mais seulement son chiffre, avec ces mots de l'écriture sainte qui n'offrent là aucun sens : *Pas pour*

Voici quelques traits qui acheveront de peindre Paul par ses propres actions, et qui prouveront qu'il s'annonçoit, étant grand-duc, ce qu'on le voit être étant empereur.

Près de son château de Pawlowsky, il avoit une terrasse d'où il pouvoit voir toutes les sentinelles qu'il se plaisoit à poster partout où il y avoit place pour une guérite. C'est sur cette terrasse couverte qu'il passoit une partie de ses journées : l'œil armé d'une lunette, il observoit tout ce qui se passoit autour de lui. Souvent il envoyoit un laquais à telle ou telle sentinelle lui ordonner de boutonner ou déboutonner un bouton de plus ou de moins; de porter l'arme plus haut ou

---

nous, pas pour nous, mais en ton nom. Apparemment que c'est quelque devise du *Martinisme* ou de *l'Obscurantisme*, dont Paul est protecteur. Il paroît même qu'il va fondre cet ordre avec celui de Malthe, dont il vient, à l'étonnement de l'Europe, de se déclarer grand-maître, au même instant où il s'allie avec les Turcs. O mes amis! retenez-vous de rire! Mais, hélas! *Quidquid delirant reges, plectuntur Achivi.*

plus pas ; de se promener plus ou moins de pas autour de sa guérite. Quelquefois il alloit lui-même à un quart de lieue porter ces ordres importans, bâtonnoit le soldat, ou lui mettoit un rouble dans la poche, selon qu'il étoit content de lui.

Ce Pawlowsky étoit un village ouvert : il y avoit des gardes qui inscrivoient tous les allans et venans. Il falloit dire où l'on alloit, d'où l'on venoit, et ce qu'on vouloit. Chaque soir, on faisoit une visite dans chaque maison, pour s'informer s'il n'y avoit point d'étrangers. On arrêtoit tout homme qui avoit un chapeau rond, ou qui menoit un chien. Pawlowsky, qu'on aimoit à fréquenter à cause de sa belle situation, devint bientôt désert : on se détournoit pour n'y pas passer, et l'on fuyoit Paul du plus loin qu'on l'aperçût ; ce qui redoubloit son dépit et ses soupçons. Il faisoit souvent poursuivre et interroger ceux qui cherchoient à l'éviter ainsi.

Il fit mettre un jour tous les officiers de son bataillon aux arrêts, parce qu'ils

l'avoient mal salué de l'esponton en défilant après l'exercice, et les fit sortir et défiler devant lui pendant huit jours, les renvoyant chaque jour au corps-de-garde après cette cérémonie, jusqu'à ce qu'il se fût fait saluer à sa fantaisie.

Faisant un jour exercer son régiment de cuirassiers, le cheval d'un officier s'abattit. Paul accourt furieux. — Relève-toi misérable. — Monseigneur, je ne le puis; j'ai la jambe cassée. — Paul lui crache dessus, et se retire en jurant.

Passant une fois inopinément et furtivement devant l'un de ses corps-de-garde, l'officier, ne le connoissant point, ne fit point sortir ses gens : Il revient sur ses pas, soufflète l'officier, le fit désarmer et mettre aux arrêts.

Il alloit un de jour Tsarskóé-Célo à Gatschina: le chemin passe au milieu d'une forêt marécageuse. Tout à coup se rappelant quelque chose, Paul ordonne au cocher de retourner sur ses pas. *Le cocher:* Dans l'instant, monseigneur; le chemin

est ici trop étroit. *Paul*: Comment, coquin; ne veux-tu pas tourner sur-le-champ ? Le cocher, au lieu de répondre, se hâte d'arriver en un lieu où la chose fût possible : cependant Paul s'élance à la portière, appelle son écuyer, lui ordonne d'arrêter et de punir le cocher rebelle. L'écuyer l'assure qu'on va tourner dans le moment. Paul, écumant de rage, s'emporte contre l'écuyer: Tu es un gueux comme lui, dit-il; qu'il verse, qu'il me casse le cou; mais qu'il obéisse, et qu'il tourne, aussitôt que je le lui ordonne. Pendant cet accès, le cocher trouva le moyen de tourner; mais Paul le fit rosser sur-le-champ.

Dans une promenade, son cheval broncha: il ordonna à Markow, son écuyer, de le laisser mourir de faim. Le huitième jour, Marcow fit le rapport qu'il avoit expiré, et Paul dit: *C'est bon!* Depuis son avénement, l'un de ses chevaux broncha encore sous lui, dans une rue de Pétersbourg: il descendit aussitôt, fit tenir une espèce de conseil par ses écuyers, et le

cheval fut condamné à recevoir cinquante coups de gaule. Paul les lui fit donner en présence de tout le peuple, et les compta lui-même, en disant: *C'est pour avoir manqué à l'empereur.*

Paul étoit déjà, comme grand duc, si scrupuleux observateur de l'uniformité dans les exercices, que, remarquant un jour de printems que l'arc de Cupidon tendoit et soulevoit les chausses étroites de quelques-uns de ses soldats, il leur enjoignit à tous de le ranger sur la même cuisse, comme ils portoient le fusil sur la même épaule. On prendra sûrement ceci pour une plaisenterie polissonne: mais l'un des officiers présens m'a assuré la chose; et quiconque connoît un peu Paul, la croira aussi facilement que moi.

Un jour, il rencontra dans les jardins un homme en chapeau rond, qui voulut l'éviter: il se le fit amener; et il se trouva que c'étoit l'horloger qui venoit remonter ses pendules. Après lui avoir fait un long sermon sur l'indécence des chapeaux

ronds, il demanda quelques épingles à son épouse, et releva lui-même les ailes du petit chapeau, dont il fit une coiffure ridicule qu'il replaça sur la tête de son possesseur.

A travers cette foule de bizarreries, il laissoit éclater des traits d'humanité, des pensions qu'il donnoit aux malheureux, des hôpitaux qu'il fondoit pour ses soldats, des distributions de viande qu'il faisoit à ses pauvres officiers; et plusieurs traits de bienfaisance et de justice attestoient qu'il étoit encore plus capricieux que méchant.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE Ier. VOLUME.

PRÉFACE.

SÉJOUR DU ROI DE SUÈDE A PÉTERSBOURG.

Détails et anecdotes concernant son mariage projeté avec la grande-duchesse Alexandrine. Son portrait: celui de cette jeune princesse. Remarques sur ce mariage manqué. Les princesses d'Allemagne mandées en Russie. Mariage des grands-ducs; et détails sur leurs épouses, et la pompe de la cour à cette époque.

CATHERINE II.

Détails sur sa maladie et sa mort. Son portrait. Son caractère. Observations sur sa cour, ses courtisans, ses ministres. Influence de la révolution

française sur son esprit. Si Catherine protégea les lettres. Ses ouvrages. Mœurs et monumens de son règne.

DES FAVORIS.

Catherine érige leurs fonctions en charge de cour. Son tempérament et sa générosité en amour. Son impudeur. Installation de Zoubow. Suite des douze favoris en titre. Dernières débauches de Catherine. Petit hermitage : petite société. Réticence.

AVÉNEMENT DE PAUL.

Conduite et projets de Catherine à l'égard de son fils. Il est proclamé. Ses premières démarches comme empereur. Honneurs funèbres rendus à son père et à sa mère. Mesures rigoureuses envers les gardes. La Wachtparade. *Graces et disgraces. Ses occupations. Proscription des chapeaux ronds et des attelages russes. Etiquette rétablie : ses suites ridicules ou barbares.*

Changemens dans le militaire, dans le civil. Les paysans. Soldatomanie. Bureau pour les suppliques. Finances. Valet de chambre favori.

PAUL DEVOIT-IL CRAINDRE LE SORT DE PIERRE III ?

Parallèle entre Paul et son père. Portrait de l'impératrice actuelle, du grand-duc Alexandre, du grand-duc Constantin, de Zoubow, de N. Soltykow, d'Ostermann, de Samoïlow, de Markow, d'Arkarow, de Repnic, de Souvorow, de Valérien Zoubow. Traits du caractère de Paul et de ceux de ses principaux courtisans ou ministres. Son portrait. Anecdotes sur sa conduite, étant grand-duc.

VV. 8.7.

MÉMOIRES SECRETS

SUR

LA RUSSIE,

ET PARTICULIÉREMENT SUR LA FIN

DU RÈGNE DE CATHERINE II

ET LE COMMENCEMENT DE CELUI DE

PAUL I.

Formant un tableau des mœurs de St. Pétersbourg à la fin du XVIII.e siècle.

Et contenant nombre d'anecdotes recueillies pendant un séjour de dix années,

Sur les projets de Catherine à l'égard de son fils, les bizarreries de ce dernier, le mariage manqué de la grande-duchesse ALEXANDRA avec le roi de Suède, et le caractère des principaux personnages de cette cour, et nommément de SOUVOROW.

Suivies de remarques sur l'éducation des grands seigneurs, les mœurs des femmes, et la religion du peuple.

TOME SECOND.

AMSTERDAM.

1800.

MÉMOIRES SECRETS
SUR
LA RUSSIE.

QUELLES RÉVOLUTIONS ATTENDENT LA RUSSIE?

Attitude et force du despotisme. Deux oukas de Paul, favorables à une révolution. Avilissement du peuple: autres obstacles locaux. Le despotisme se roidit: la noblesse s'indigne. Elle seule peut changer le gouvernement: comment et pourquoi. Démembrement probable. Changement à espérer. Terreur prématurée. Les Russes ne seront pas toujours esclaves.

SI la révolution française doit faire le tour du monde, ainsi que plusieurs le prétendent, certes c'est en Russie qu'elle

arrivera en dernier lieu : c'est aux frontières de ce vaste empire, que l'Hercule français posera deux colonnes, où la liberté lira long-tems : *Non plus ultra ;* c'est là qu'un nouveau monde est encore caché pour elle (1). Le despotisme, le pied posé sur le front d'un esclave, et s'attachant au ciel d'une main criminelle, l'insulte et le brave : peut-être doit-il un jour s'avancer à sa rencontre jusqu'aux champs de la Germanie et décider, dans un combat terrible, des destinées du monde. Déjà il a envahi la malheureuse Pologne, et paroît faire, au nord et au levant, les mêmes progrès que la liberté au couchant et au midi. Déjà le continent ne semble plus partagé qu'entre deux empires prépondérans, la France et la Russie : leurs principes et leurs intérêts sont diamétralement op-

(1) Le génie de la révolution, comme un autre Archimède, n'auroit besoin que d'un point de contact et d'appui pour soulever ce monde-là : la Grèce pourra le lui offrir un jour ; mais son levier ne posera que sur les ruines d'un empire.

posés; ils cherchent à se heurter, et, dans leur choc, ils écraseront les puissances secondaires qui les séparent encore. Ce sera le combat du jour contre la nuit, la dernière lutte entre la philosophie et la raison, entre la barbarie et l'ignorance. Le mur célèbre, que les Chinois ont élevé contre les incursions des Tartares, ce chef-d'œuvre de travail et de lâcheté, est moins inaccessible et moins épais que l'atmosphère ténébreux qui garde la Russie contre l'approche de la raison, et la sépare des autres peuples. Le *moscovitisme*, tremblant à l'aspect du danger, est sans cesse occupé à renforcer ce mur, et à réparer les brèches qu'y fait la raison. Ce monstre politique est comme la salamandre, qui étouffe le feu qui l'environne sous l'écume immonde qu'elle jette de sa gueule impure, et convertit la flamme en fumée obscure.

Ce n'est pas qu'il n'y ait en Russie des lumières et des vérités; mais ceux qui les possèdent, plus prudens encore que l'on-

tenelle (1), bien loin d'oser ouvrir la main pour les répandre, ne cherchent qu'à les étouffer ; car ceux qui sont instruits sont les seuls intéressés à protéger l'ignorance et à réduire en système raisonné l'esclavage et la tyrannie. Aussi long-tems qu'il n'y aura pas une classe nombreuse d'hommes éclairés, qui souffriront de la servitude dont le peuple souffre, il ne faut point s'attendre en Russie à une révolution spontanée.

Mais si quelque chose pouvoit dès aujourd'hui hâter ce moment suprême, c'est l'oukas que Paul, dans *sa sagesse*, vient de publier, et par lequel, en abolissant la noblesse que donnoient les rangs militaires et les charges civiles, il a créé un vrai *Tiers Etat* qui n'existoit pas encore en Russie ; car, quelques affranchis devenus marchands, ou quelques artisans étrangers, ne méritoient pas ce nom : il n'y avoit

(1) Il dit quelque part : Si j'avois la main pleine de vérités, je me garderois bien de l'ouvrir.

guères que des esclaves et des nobles. Tous ceux qui avoient un rang, soit civil ou militaire, c'est-à-dire, tous ceux qui avoient un peu d'argent et d'éducation, acquéroient la noblesse ou ses privilèges, et se hâtoient d'en affecter l'esprit et les préjugés; mais, aussitôt que cette portion éclairée de la nation n'aura plus le droit de partager les honneurs et les avantages de la tyrannie, en profitant des abus du gouvernement et de l'avilissement des peuples, elle se tournera vers la liberté. Graces à la démence du despotisme, il a lui-même créé ses ennemis, et creusé son propre tombeau. L'espace immense qu'il avoit mis entre l'homme esclave ou paysan, et l'homme libre ou noble, est à la fin rempli. Le Tiers Etat se dressera comme un géant; d'une main puissante il élèvera l'esclave; de l'autre, il frappera le noble : avant un siècle, il les aura peut-être nivelés.

Une autre démarche de l'empereur, aussi *moscovitique* dans ses principes, et

aussi heureuse dans les effets contraires qu'elle produira, c'est qu'il a proscrit par une autre ordonnance les imprimeries de son empire : il n'en laisse subsister que trois, pour imprimer ses *oukas* et les livres d'église, ou ceux qui pourront subir la triple censure d'un suppôt du gouvernement, d'un suppôt de l'école, et d'un suppôt de la sainte église orthodoxe grecque (1). En voulant par là étouffer les lumières et les lettres, il leur a rendu le plus grand service qu'il soit en état de leur rendre. Du moment où la philosophie et la liberté ont une presse libre, le plus grand bien qu'on puisse leur faire est de briser les autres. Tous les livres qui ont opéré la révolution, dont notre siècle est témoin, se trouvent en Russie, et en grand

(1) Il a depuis bien perfectionné la proscription des livres : il a même défendu l'importation des *catalogues* étrangers, et enjoint aux libraires de mettre sur les ouvrages qui avoient pu supporter la triple censure : *avec permission impériale*, au lieu des mots *liberté impériale*, qu'on employoit auparavant.

nombre : ce qui pourra s'y en glisser encore de l'étranger, fût-ce de Vienne même, sera meilleur que tout ce que l'on pourroit y imprimer avec approbation (1); ainsi, je le répète, Paul a rendu un très-grand service aux lettres et à la liberté. Qu'on lui pardonne l'intention en faveur de l'effet.

La Russie est encore *bien* loin pourtant

(1) Veut-on un échantillon des scrupules de la censure russe, même avant que Paul l'ait triplée ? Sous le règne de Catherine, c'étoit un suppôt de police, nommé *Legendre*, qui la faisoit pour ce qui s'imprimoit à Pétersbourg, en langues étrangères. Il effaça d'une pièce de poésie, où il étoit question de l'amour, ces mots : *ce dieu malin*, en notant qu'il étoit indécent de donner une épithète à un dieu. Il permit pourtant que l'auteur y substituât le mot *badin*. Une autre fois, il raya d'une ode à la louange de Catherine, une strophe où se trouvoient ces vers :

Partout la foudre gronde et la foudre s'aiguise ;
Un roi tombe du trône, et son sceptre se brise.

Ceci faisoit allusion aux préparatifs de guerre en 1790, et aux commencemens de la révolution. C'étoit alors un blasphême politique d'oser entrevoir que Louis XVI tomberoit du trône. O mes amis, ne riez-vous pas ?

de jouir de ce bienfait dans sa plénitude, et c'est vainement encore que l'imbécille prévoyance du despotisme appelle le danger, en cherchant à l'éloigner. Le peuple russe, abruti par des siècles d'esclavage, est semblable à ces animaux dégénérés, pour qui la domesticité est devenue une seconde nature. Il ne pourra retourner à la liberté que graduellement et par des chemins longs et difficiles; il ne la connoît pas même encore : être libre, signifie pour lui, pouvoir quitter la glèbe où il est enchaîné, et mener une vie fainéante et vagabonde. Il déteste le travail, parce qu'il n'a jamais travaillé pour lui; il n'a pas même encore l'idée de la propriété : ses champs, ses biens, sa femme, ses enfans, lui-même, appartiennent à un maître qui peut en disposer, et qui en dispose à son gré. Il ne s'intéresse à rien, parce qu'il n'a rien : son attachement pour son village n'est que celui du bœuf à la crèche où il est habitué. Il est sans patrie, sans loix, sans religion. Le christianisme, comme

il est enseigné et pratiqué par le peuple russe, ne mérite pas plus le nom de religion, que les termes dont un bouvier se sert pour conduire ses bœufs ne méritent celui de langage, comme je le prouverai ci-après.

Le désespoir de quelques-uns de ces malheureux paysans pourra bien de tems en tems produire, comme auparavant, des rébellions partielles contre leurs seigneurs: mais une révolution générale en Russie, c'est une chimère. La Russie est trop vaste, trop dépeuplée, pour pouvoir se lever en masse, et cette masse trop étendue et trop mince seroit bientôt déchirée. De misérables bicoques de quelques milliers d'habitans sont ordinairement à une distance de cinquante lieues de France, sans autre liaison entre elles que des hameaux dispersés dans le bois à six ou sept lieues l'un de l'autre, et dont presque chacun a son petit tyran particulier. Comment un peuple aussi disséminé pourroit-il jamais former un ensemble? un régiment

de Fanagorie, sous les ordres d'un Souworow, suffiroit pour massacrer la population d'un gouvernement.

Outre les obstacles naturels que le *moscovitisme* opposera encore long-tems à toutes innovations dans l'esprit de la révolution française, il est renforcé tous les jours par les auxiliaires qui lui arrivent en Russie de l'étranger. C'est aujourd'hui le réfuge commun de l'ignorance, de la barbarie, de la superstition et des préjugés, poursuivis en Europe. Nulle part les hommes, qui en sont imbus, ne sont si bien accueillis qu'en Russie : ils y retrouvent l'enfance de leur patrie, le siècle d'or de la féodalité. Lorsqu'ils arrivent, ils sont tout émerveillés de se sentir eux-mêmes déjà trop éclairés, trop avancés pour cette heureuse terre : ils craignent encore d'y paroître dangereux, et se renfoncent avec délices dans la crasse barbarie où ils sont nés. Tel un paresseux se replonge, en fermant les yeux, dans le sommeil dont un rayon de soleil l'avoit tiré malgré lui.

L'homme qui apporte en ces climats quelques lumières et quelques sentimens, les sent peu à peu s'obscurcir et s'éteindre dans son cœur ; et, si le despote vient à lui donner quelques centaines d'ames pour prix de la sienne, il trouve très-juste, très-heureux qu'il y ait des esclaves, et qu'il le soit lui-même (1). Autocrates de Moscovie ! pourquoi n'usez-vous pas plus souvent encore de ce moyen infaillible, et qui a même quelque chose de généreux ? Avez-vous dans votre empire un étranger dont les talens vous soient utiles et les lumières et la probité dangereuses, donnez-lui une centaine de paysans : eût-il l'ame d'un Français, il prendra celle d'un Russe. Mais, prenez-y garde ; ces auxiliaires vous

(1) Rien n'est si fatal à l'humanité que ces hommes qui ont des lumières sans avoir des principes, ou qui renient ceux que leur conscience leur rappelle. Ils ressemblent à ces fruits vermoulus, dont le dehors séduit et dont le dedans fait horreur. Ces hommes sont surtout dangereux, lorsqu'ils ont assez d'esprit pour envelopper sous des sophismes spécieux des erreurs révoltantes. Voyez la note sur Nocolaï.

trahiront enfin: si ce pas n'est par les germes lucides qu'ils apportent, ce sera par leur corruption même. Tel le tronc du hêtre dépouillé de verdure, et privé de vie, luit encore en pourrissant.

Cependant il y a parmi la noblesse, et même à la cour de Russie, des ames généreuses et fières, qui, sans être éprises d'un système d'égalité et de liberté parfaites, sont indignées pourtant de l'abnégation honteuse que l'on exige d'elles; car le despotisme ne convient qu'à des barbares, et les gentilshommes russes ne le sont plus. Loin de s'adoucir et de prendre des formes moins révoltantes, à mesure que les mœurs s'humanisent, il se roidit au contraire de plus en plus, et rend son joug plus ridicule et plus odieux : il s'efforce de retourner vers la barbarie, en raison de ce que les peuples s'avancent vers la civilisation. Dans les autres pays de l'Europe, il descend lui-même quelques degrés de son trône, pour ne pas heurter de trop haut la raison et l'opinion qu'il

est enfin obligé de respecter (1) : mais en Russie, il monte encore et écrase même le sens commun. Il est vrai que, jusqu'à ce siècle, la marche de l'esprit humain en Russie a été si peu parallèle à celle qu'il a tenue en Europe, que la date de l'entier asservissement des Russes est l'époque où il s'établissoit partout ailleurs des communes, et où l'on rendoit les serfs à la liberté. Il est assez remarquable que le tzar, qui chassa les

(1) La conduite du jeune roi de Prusse et celle de Paul offrent un contraste bien frappant : l'un s'efforce de *se guinder dans les cieux*; et l'autre, de descendre au niveau de son peuple et de ne paroître que le premier serviteur de l'état. Je lis dans la même relation une proclamation russe qui condamne une douzaine de malheureux Polonais à perdre le nez et les oreilles, et à être envoyés en Sibérie, pour avoir *manqué au respect et à la fidélité* jurée à sa majesté moscovite (il n'est pas dit en quoi), et une lettre du roi de Prusse à une petite ville qui s'étoit insurgée. Paul agit en Kalmouc barbare, et Frédéric-Guillaume parle en père à ses enfans : l'un est un Nabuchodonozor qui s'érige en dieu, et n'est qu'un bœuf; l'autre, un bon roi qui s'honore d'être homme.

Tartares de la Russie, fut le même qui soumit ses Russes à la servitude féodale inconnue jusques-là en ces climats : tant il est vrai que les tyrans ne travaillent jamais que pour eux-mêmes (1).

Cette conduite revêche du despotisme, qui est le comble de l'orgueil et de la démence, lui sera fatale à la fin ; la génération présente demande des ménagemens. En se présentant sous la forme d'une femme pleine de graces et couverte de gloire, l'autocratie recevoit aisément des hommages qui n'avoient rien d'humiliant : ceux du guerrier avoient au contraire quelque chose de chevaleresque ; ceux du courtisan, quelque chose de galant qui sembloit les ennoblir. Mais lorsqu'elle voudra, sous les formes dures et bizarres d'un Kalmouk, exiger des adorations personnelles, elle soulevera tout être

(1) C'est le tzar Iwan Wasiléwitsch I. L'histoire russe le nomme pourtant le libérateur ; et le prince Sch.... a fait un assez bon poème épique à son honneur.

pensant. Un jeune homme rempli de sentimens généreux, peut-il, sans se sentir profondément avili, ployer à tous momens les génoux et baiser la main d'un homme, qui n'est ni son père ni son bienfaiteur, qui ne lui inspire ni amour, ni vénération, ni reconnoissance, et qu'il méprise peut-être au fond de son cœur? Et lorsqu'on cherchera avec une impudeur vraiment incroyable, et par des détails et une affection ridicules, à rendre ces hommages plus révoltans, ne deviendront-ils pas insupportables (1)?

La raison ne peut s'anéantir dans l'ame, qu'elle est venue une fois habiter; elle est

(1) J'ai vu Paul à sa *Wachtparade*, pendant qu'un officier étoit à genoux devant lui attendant sa main pour la baiser, tirer lentement son mouchoir de sa poche, se moucher, s'essuyer le front, se retourner pour voir ses soldats, replier et rempocher lentement son mouchoir, puis enfin tendre sa main auguste à l'officier toujours à genoux, après l'y avoir, ainsi avec affectation, laissé cinq minutes. Cet officier étoit un Suisse! Qu'il y a loin de là au jeune roi de Prusse, qui vient de se mettre en colère près d'Elbing, parce

semblable au lion du désert, qui se retire lentement à l'aspect d'une troupe lâche et nombreuse : mais si elle a l'audace de le harceler jusques dans son fort, il s'élance à travers les armes ; il triomphe ou périt. Que l'autocrate tremble donc de pousser la raison, l'honneur et le bon sens à bout ! les hommages qu'il exige pourront hâter, plus qu'il ne pense, quelque catastrophe à la cour de Russie(1). Ce ne sera pas encore une révolution française ; mais ce sera peut-être la seule pour laquelle le Russie soit mûre, celle d'une aristocratie plus éclairée.

Il faut en convenir, l'ami de la liberté et de la Russie ne peut souhaiter encore

---

qu'un paysan se jetoit à ses pieds pour lui présenter une requête ! *Aucun homme*, dit le roi, *ne doit se mettre à genoux devant un homme.* Qu'on voie aussi plus haut la punition d'un prince Galitzin, pour n'avoir pas baisé assez tendrement la belle patte de Paul.

(1) Les émigrés français ont démontré que la révolution n'est arrivée en France, que parce que la reine avoit négligé l'étiquette, et que le roi avoit été trop populaire !

un autre changement; c'est le seul dont ce vaste empire soit susceptible encore. Le peuple, dans l'état déplorable où nous l'avons vu, est indigne de la liberté : il faut l'y préparer, la lui faire desirer, avant de la lui offrir; il en abuseroit, ou, chose plus horrible, il n'en voudroit pas. — Une vérité révoltante et honteuse à l'humanité, c'est que le gouvernement russe est moins encore porté à la tyrannie que le peuple n'y est enclin à l'esclavage! tant il est avili, tant il est dénaturé par ses tyrans! Ce n'est donc point encore à lui qu'on peut s'adresser (1).

Quoique la noblesse ait la même habitude à courber son front devant le despote, pour humilier encore davantage celui de ses esclaves, cependant elle est

(1) Quand je parle ici du peuple russe, je n'y comprends ni des hordes tartares, ni des peuplades de Cosaques, où quelques souvenirs d'une espèce de liberté se conservent encore; mais d'une liberté de barbares qui ne s'en servent que pour faire des esclaves : c'est une espèce de liberté anglaise.

éclairée et s'eclaire tous les jours. Elle a été corrompue plutôt que civilisée ; mais elle conserve pourtant des vertus, que mille ans d'esclavage ou de tyrannie n'ont pu anéantir : c'est elle qui, digne désormais d'un gouvernement moins barbare, voudra avoir des lois écrites ailleurs que dans le cerveau timbré de ses autocrates. Elle commence à sentir le poids de ses chaînes avilissantes : elle les brisera un jour, pour alléger ensuite celles de ses serfs ; elle fera ce que la noblesse de Pologne a voulu faire, et effacer ainsi la tache qu'elle imprima si long-tems sur le front de l'humanité, en reniant les crimes dont ses autocrates l'ont rendue complice (1). Ces tems ne sont peut-être pas si éloignés. Plusieurs jeunes têtes se nourrissent des exemples de l'antiquité,

(1) Que le terme de noblesse n'effarouche ici personne. Celle de Russie ne forme point, comme celle de France ou d'Allemagne, ce corps féodal et chevaleresque, qui se croit à la lettre issu d'un autre sang que le reste des hommes, et qui en demeuroit séparé

et méditent en secret le sublime Jean-Jacques : plusieurs, après s'être oubliés un instant dans l'histoire des nations, reportent avec horreur les regards sur la leur et sur eux-mêmes. Comment, en effet, la fin du dix-huitième siècle, dans un pays qui n'est pas environné d'une triple enceinte d'airain, dans un pays où plusieurs savent lire et où quelques-uns pensent, peut-il exister encore un pareil gouvernement (1)? Des Russes peuvent-

---

par son moral et ses préjugés autant que par ses privilèges. Le mot noble, en français et en allemand, marque cette différence, puisqu'il désigne une qualité *innée de l'ame* : en russe, *Dworannoï*, qui désigne un noble, ne signifie que *propriétaire de biens ruraux*, parce que l'homme libre seul pouvoit en posséder.

(1) Tant qu'on n'aura pas découvert quelque horde, dont le chef fasse égorger et rôtir un de ses sujets pour son dîner, on ne connoîtra point de gouvernemens plus barbare que l'autocratie. Quand cessera-t-on de compter au rang des nations policées celle qui l'endure ? quand cessera-t-on de lire dans les géographies allemandes : « Il y a en Europe tant de gouvernemens absolus, le Danemark, la Russie, etc. » comme si la Russie avoit un gouvernement pareil à

ils désormais être traités comme des Marocains ? Dans notre siècle, et en Europe, ce n'est plus qu'à force de justice, de gloire, de vertus ou de bienfaits, qu'on peut se faire pardonner le malheur et l'opprobre d'être despote. Ce n'est qu'en étourdissant la raison, à force de grandes actions, qu'on peut la forcer à se taire : tel l'aigle de Jupiter étouffoit sous ses ailes les cris du malheureux escarbot. Le despotisme est une idole, dont les pieds sont de boue, et les bras de fer; il a le corps gigantesque, mais creux : sa tête se cache dans un nuage épais que les esclaves prennent pour le ciel ; il n'y a plus que les sots qui l'adorent, et les lâches qui en fassent semblant.

Quand je montre en Russie la noblesse

---

celui du Danemark ? C'est une autocratie, vous dit-on ; cela ne ressemble à rien de ce que vous connoissez. —Et c'est un pareil autocrate qui déclare dans ses oukas, que ses sujets ne peuvent avoir de liaisons avec la France, parce qu'elle n'a point un gouvernement raisonnable et régulier!!!

comme le seul corps sur lequel la liberté puisse poser le premier pas en entrant dans cet empire, je n'entends pas désigner la troupe méprisable qui suit la cour, comme une troupe de sales corbeaux suit les camps pour dévorer les cadavres. Ceux-là sont vils partout, et les valets parvenus plus vils encore que les courtisans-nés. Ce n'est ni le trône, ni l'autel, ni la personne sacrée du despote, qui les attachent; c'est la plus sordide lâcheté: l'homme qui a le crédit et la puissance est toujours le dieu qu'ils adorent. On les a vus ramper de favoris en favoris, comme une chenille rampe de feuille en feuille, ne laissant que ses excrémens sur la dernière qu'elle a rongée. Il n'est peut-être pas un de ces infâmes qui lèchent aujourd'hui dévotement la main de Paul, qui, quelques mois auparavant, ne la lui eût coupée à l'ordre d'un Potemkin. On ne peut attendre de pareils lâches que des intrigues ou des révolutions de cour déjà trop fréquentes

en Russie : elles ne servent qu'à prolonger la barbarie ou la misère. Mais quelques familles puissantes où l'instruction s'est établie, comme une étrangère sous un toît hospitalier (1); quelques jeunes gens pleins de courage et de talens, desireux de se faire un nom, profiteront peut-être de quelques heureuses circonstances, comme celle qui vient d'échapper, pour modifier au moins, en attendant mieux, les formes atroces du gouvernement; pour placer un bon prince sur le trône, et donner à un sénat ou à un conseil quelconque plus d'influence que l'autocrate n'en laisse à ses valets; pour prescrire au moins quelques bornes à des abus qui n'en ont point. Ce que les Dolgorouki ont pu exécuter, il y a un demi-siècle, d'autres pourront le mieux sou-

(1) Plusieurs de ces familles ont jusqu'à 20 mille esclaves, des villes et des canons, des richesses immenses, et surtout des parens généraux et chefs de régimens. C'est plus qu'il ne faudroit : une bataille décideroit la chose pour eux, et non contre eux.

tenir aujourd'hui (1). Mais, il faut le dire, ce projet ne peut être conçu que par l'ambition la plus noble et la plus dégagée de petits intérêts ; il ne peut être exécuté que par un grand courage, un grand crédit, et plus encore de persévérance. Ce qui peut accélérer la fermentation dans quelques bonnes têtes, c'est que depuis long-tems le mérite est un titre d'exclusion à la cour de Russie. Pour parvenir aux honneurs et aux emplois, il faut avoir une bassesse au-dessus de toute expression, une imbécille abnégation dont tout le monde n'est pas doué. Il y a une grande différence entre posséder les talens nécessaires pour remplir dignement une grande place, et avoir les petits

(1) Les familles Dolgorouki, Galitzin, Soltykow, etc. ont souvent bien mérité de la Russie. Ce furent elles principalement qui secouèrent l'indigne tyrannie d'un Mentschikow et d'un Biron ; ce furent elles qui, à la mort de Pierre II, voulurent établir un gouvernement moins arbitraire. L'occasion renaît plus heureuse que jamais. Paul envoye son armée combattre à 700 lieues. Quel moment pour les bons Russes!

manèges nécessaires pour y parvenir ou la conserver. De là vient que les mécontens et les disgraciés sont ordinairement l'élite de la noblesse et des habitans de Moscou : s'ils se réunissent et s'arrêtent une fois à un plan, c'en est fait du règne des bêtes. De toutes les dominations, celle de la sotise et de l'ignorance sur la raison et les lumières est la plus absurde et la plus honteuse à supporter. Malheureusement pour les despotes, mais heureusement pour l'humanité, depuis qu'il y a des autocrates, aucun n'a pu comprendre encore que l'homme le moins empressé à obtenir leurs graces par des bassesses, est toujours celui qui les mérite le mieux par les talens ou les vertus. En Russie, tout chemin à la gloire est fermé au jeune ambitieux qui se sent des moyens. La trouveroit-il à vaincre des sauvages et à conquérir des *Steppes* (1) sous les ordres

(1) *Steppes* est le nom que l'on donne aux plaines désertes dont la Russie est environnée. C'est tout ce que peut faire de mieux un général russe.

d'un favori, d'un barbare ou d'un sot ? la verroit-il dans l'antichambre du despote, à attendre qu'il sorte pour lui baiser la main à genoux, et marcher devant ou après lui jusqu'à sa chapelle, tous les jours de fêtes (1) ? la mettroit-il à suivre dans une chancellerie, ou près d'une cour étrangère, quelque routine détestable, ou quelque trame dont il n'ose blâmer l'impolitique ou l'absurdité (2) ? Non, il n'est pour lui de route à la gloire que dans un nouvel ordre de choses, et tout le sollicite. Les courtisans sont la lie de la nation ; les favoris, la lie des courtisans : les despotes prennent tant de soin à éloigner d'eux le vrai mérite, que leur parti n'est plus que celui de la canaille.

Mais une catastrophe plus malheureuse et plus prochaine qui paroît menacer les tzars, c'est un démembrement de leur

(1) C'est l'unique affaire des chambellans et gentilshommes de la chambre.

(2) C'est tout ce que fait un sous-ministre, ou un ambassadeur.

vaste empire. Depuis un siècle, la Russie, sous le sceptre de fer du despotisme, semblable à la pâte sous le rouleau du boulanger, s'est amincie en raison de ce qu'elle s'est étendue. Toute la masse du centre a été poussée vers les bords pour y former un ourlet qui en impose sur sa véritable force: ces bords appesantis se détacheront de ce centre qui ne peut plus les supporter. Qu'on jette les yeux sur la carte, on sera effrayé de l'immense étendue de cet empire romanesque, des bords de la Vistule au bout le plus lointain de l'Asie, et même jusqu'en Amérique; des rives du Phase jusqu'à la Lapponie! c'est presque le quart des continens habités! Cette surface compte au plus trente millions d'habitans, et de vingt nations différentes de mœurs, de religion et de langage! Et c'est la tête de Paul qui gouverne autocratiquement tout cela, du milieu de Pétersbourg, du milieu de la cour de son palais, où il a planté un piquet, du milieu d'un bataillon quarré, où cinq ou six

officiers le saluent de l'esponton ! L'empire de Russie me parait semblable à ces araignées, nommées faucheurs ; elles ont un petit corps sur de longues jambes qui s'en détachent au moindre *raccroc* qu'elles rencontrent dans leur marche gigantesque. Il faudra moins qu'un Potemkin pour occasionner ce démembrement ; mais la Russie n'y aura pas gagné grand'chose (1).

Une espérance qui doit lui sourire, c'est de voir bientôt sur le trône un empereur assez sage, assez grand pour lui donner des loix auxquelles il se soumettra lui-même ; un prince assez magnanime pour se trouver humilié de régner sans

(2) Par la tournure que prennent les affaires, il n'est pas trop hasardé de prévoir que la première échancrure que l'on fera à cet immense pâté sera du côté où il semble vouloir s'étendre encore, je veux dire, du côté des Turcs ; soit que les Grecs régénérés et affranchis repoussent enfin les barbares Musulmans et Russes, soit que les Français puissent s'ouvrir un chemin par l'Hellespont. L'Hercule français, semblable à Archimède, n'a besoin que d'un point pour toucher et renverser ce colosse.

gloire sur un peuple sans droits, et qui sache établir du haut de son trône une rampe douce pour arriver sans chûte à la liberté: voilà ce qu'un véritable ami des Russes et de l'humanité doit souhaiter; voilà ce qui peut seul aujourd'hui immortaliser un empereur! Pierre I lui-même gémissoit déjà de n'être que le despote d'une nation esclave. Dans une entrevue qu'il eut à Marienwerder avec le roi de Prusse, il félicita tout haut ce prince de son bonheur d'avoir une nation qu'il gouvernoit avec des loix, tandis qu'il ne pouvoit gouverner la sienne qu'avec le knout; et il promettoit de lui donner un régime plus doux, aussitôt qu'elle seroit assez policée pour en être susceptible (1).

(1) L'humanité n'accordera jamais le titre de grand homme au barbare qui tua son fils, décapita sa maîtresse, et fouetta son épouse; mais il étoit un grand prince. Il inspire à la fois de l'horreur et de l'admiration, comme une nature sublime et sauvage. Le trait que je cite est rapporté par le *baron de Pollnitz*, témoin auriculaire de sa conversation avec le roi. Un autre trait, qui ne fait pas moins d'honneur à ce grand

Ce tems est arrivé pour les Russes : ils sont bien dignes désormais que leur souverain les laisse monter au niveau des peuples les moins asservis de l'Europe. La raison et l'humanité auront déjà beaucoup gagné, quand ils auront un gouvernement modéré : fût-il encore absolu, comme celui de Prusse, ou aristocratique, ainsi que celui d'Angleterre, sous ce nouveau régime les Russes pourront encore figurer long-tems dans l'histoire, en se préparant à cette grande révolution de l'esprit humain dont on les croit déja susceptibles. Elle ne peut être que le dernier terme de la civilisation, et le

---

caractère, et qui prouve combien il étoit au-dessus des petites vanités impériales de sa prétendue famille, c'est qu'étant environné par l'armée turque, et désespérant d'échapper, il écrivit au sénat, comme un autre Alexandre : *Choisissez pour mon successeur celui qui vous en paroîtra le plus digne.* Le sénat d'alors étoit bien différent de celui d'aujourd'hui : il y avoit un Dolgorouki, qui, semblable à Sully, avoit le courage de déchirer quelquefois les ordonnances tyranniques du tzar.

retour aux idées simples et primitives, après avoir parcouru le cercle immense des erreurs et des folies humaines. La liberté et l'égalité ne feront le bonheur des hommes, que lorsque des idées saines seront devenues les préjugés du peuple : la Russie est encore à des siècles de ces préjugés-là.

Rassurez-vous donc, Russes *Staroï-Wertsi*, Russes de la vieille roche qui, à chaque coup que l'Hercule français a porté sur les abus et sur les tyrans, avez frémi pour vous-mêmes; vous tous qui tremblez encore de ses succès, et tressaillez de crainte à une vérité ; comme un criminel à la lueur de l'éclair, rassurez-vous: le tems n'est pas encore venu. Avant d'arriver à cette régénération redoutée, vous devez encore passer par tous les degrés de la civilisation: avant d'avoir un peuple instruit, il faut avoir eu un peuple policé ; le vôtre est encore dans l'enfance: avant d'en venir à un gouvernement raisonné, il faut avoir eu des rois; vous n'avez encore

que des autocrates : avant de craindre les démocrates, les démagogues et les jacobins (1), il faut avoir eu des royalistes,

(1) Je ne sais ce qu'on entend maintenant en France et en Allemagne par cette épithète devenue si redoutable et si odieuse : mais il sera curieux d'instruire mes lecteurs de ce qu'elle désigne en Russie, où elle est aussi fatale à celui qui la reçoit que le nom de juif l'étoit ci-devant à un malheureux espagnol. L'inquisition politique a même aujourd'hui des formes plus expéditives que la religieuse : pour les supplices je ne sais laquelle a les plus cruels. On sait que ceux qui étoient accusés de judaïsme étoient brûlés en Espagne ; mais en Russie, on ne sait ce que deviennent ceux qu'on soupçonne de jacobinisme ; ainsi l'on ne peut suivre la comparaison. En attendant, *voici, pour l'édification des étrangers*, les marques infaillibles auxquelles le gouvernement russe reconnoît un jacobin.

Un homme qui sait lire et écrire, de quelque nation qu'il soit, est violemment suspecté. S'il est Français, il n'y aucun doute, jacobin.

Quiconque lit les gazettes, dangereux : quiconque en parle, jacobin.

Celui qui paroîtroit douter que le boucher Souvorow, avec 50 mille Cosaques, puisse faire la conquête de la France en une campagne, jacobin.

Celui qui oseroit dire que les Français sont bons

des aristocrates, des monarchiens; vous n'avez encore que des esclaves. Renforcez leurs chaînes, versez leur sang, buvez leur sueur en toute sécurité; arrachez encore l'enfant des mamelles de sa mère pour

---

soldats, que Bonaparte est grand général, et que les Autrichiens ont été quelquefois battu, jacobin.

Celui qui auroit pensé que la Pologne n'appartenoit pas à la Russie, et qu'il étoit permis aux Polonais de se défendre contre les Russes, jacobin.

Tout gentilhomme russe qui oseroit dire, qu'on pourroit demeurer encore quelque tems sujet fidèle en cessant d'être vil esclave, jacobin.

Tout capitaine aux gardes, et tout officier russe, qui oseroit murmurer de ce que son caporal devient tout-à-coup son commandant, jacobin.

L'homme qui s'imagine qu'il faut traiter les Russes comme des hommes, ne les plus vendre, ne les plus troquer comme un vil bétail, jacobin.

Un jeune seigneur à qui son maître à danser n'auroit pas appris à faire une révérence assez profonde, et celui qui, en baisant la main de l'autocrate, ne le feroit pas aussi tendrement que si c'étoit celle de sa maîtresse, jacobin.

Celui dont le cocher ne connoissant pas *sa majesté tzarienne* (qui pourtant est bien reconnoissable) n'arrêteroit pas sa voiture, pour en descendre et se prosterner dans la neige ou la boue, jacobin.

la forcer à allaiter des chiens qui ont perdu la leur (1): le jour de la rémunération ne luira point encore sur la Russie.

Craindriez-vous une constitution? vous n'avez pas encore de loix. Redouteriez-vous une assemblée nationale? Eh! vous n'avez pas encore un parlement, pas même un divan; car votre sénat est loin de mériter ce nom. Un *muphti*, l'alcoran à la main, a quelquefois réprimé les tyrans de Byzance;—mais qui peut réprimer les vôtres? Vos lois, votre religion, sont-elles

---

Du tems de Catherine, celui qui portoit un habit vert *foncé* et de *grosses bottes* étoit très-suspect aux *favoris*. *Aujourd'hui* quiconque porte un habit vert clair et des bottines est odieux à Paul.

Quiconque se fait suivre par un chien, porte un chapeau rond et un gilet au lieu d'une veste, est arrêté et traité en jacobin.

Cette énumération, qu'on pourroit augmenter, ne paroîtroit peut-être qu'une exagération: mais il est trop vrai que chacune de ces inculpations pourroit être fatale à celui à qui on la feroit, et que la perte de plusieurs personnes n'a pas eu de causes plus raisonnables et moins ridicules.

(1) Cette atrocité a eu lieu en Livonie.

ailleurs que dans sa tête? vos ames ne sont-elles pas les siennes? son bâton n'est-il pas votre sceptre; votre bassesse, sa grandeur; et votre nullité, le zéro qui marque ce qu'il vaut? Rassurez-vous: l'heure de la liberté n'a point encore sonné.

Avant ce moment terrible pour vous, le soleil verra encore long-tems les mêmes crimes. Vous aurez encore des *Jarmak*, des *Razin*, des *Pougatschew*, avant d'avoir des la Fayette et des Dumouriez: vous changerez encore de tyrans, avant de changer de gouvernement; vous éprouverez encore toutes les horreurs des révolutions de cour, avant de voir celles du peuple. Dans vos familles impériales, on verra peut-être encore les pères assommer leurs fils à coups de bâton à la face du ciel, les égorger dans un cachot; les tantes, détrôner et charger de fers leurs neveux au berceau; les épouses, étrangler leurs maris, et massacrer vos empereurs: — oui, vous verrez peut-être en-

core une fois ces scènes horribles avant que la nation lasse de tant de crimes et de tant de honte appelle enfin son dernier tyran à son tribunal.

Mais enfin cette époque mémorable doit arriver en Russie comme ailleurs : la marche de la liberté est comme celle du tems, lente, mais sûre; et le Nord la reverra un jour. On a beaucoup écrit de l'influence que le climat doit avoir sur les hommes; et un philosophe politique (1) prétend qu'il en a beaucoup sur leurs loix et leurs gouvernemens; je le crois, pour certaines applications secondaires : mais partout les principes sont les mêmes. Le climat ne peut agir sur la morale d'un peuple qu'au défaut des loix et des religions qui en sont les premiers modificateurs, et qui se transplantent partout. Je sais bien qu'une campagne déserte et inculte en Russie produira spontanément quelques plantes différentes de

(1) Montesquieu.

celles d'une campagne laissée en friche en France : mais si l'on cultive l'une comme l'autre, et qu'on y sème du même grain, on y recueillera le même fruit. L'influence sensible des climats ne peut donc avoir lieu que sous les zones où la race humaine est physiquement dégénérée : et d'ailleurs la Russie n'embrasse-t-elle pas aujourd'hui tous les climats de l'Europe ? Quoi ! le Russe, ce descendant des libres et vaillans *Slaves*, seroit condamné à un éternel esclavage, tandis que le Suédois, plus septentrional que lui, se vante de sa liberté ! Moscou, qui est sous le même degré que Londres, seroit toujours une ville barbare, où les arts et les lois demeureroient étrangers ! Eh ! sous quel climat donc florissoit, dès le huitième siècle, la grande Nowogorod, cette ville puissante, commerçante et libre, dans un tems où les peuples qui se glorifient le plus maintenant de leur liberté croupissoient encore dans l'ignorance,

sous la massue de la féodalité (1)? Les Slaves (2), qui fondèrent cette république, semblent, comme les Francs, porter leurs

(1) Alexandre Newskoï, dont les moines russes ont fait un saint et un héros, est le plus lâche des tzars qu'ait eus la Russie, et peut-être le plus vil des tyrans connus. C'est lui qui acheva la ruine de cette ville illustre par un massacre général de tous ses habitans. Loin de s'unir aux Nowgorodiens, qui secouoient courageusement le joug des Tartares, il se fit lui-même l'exécuteur de ces brigands contre ses propres sujets, et détruisoit les villes qui refusoient de payer tribut à l'étranger. On a vu des tyrans exercer pour leur compte de pareilles cruautés; mais il étoit réservé à *saint* Alexandre de donner l'exemple de la plus absurde bassesse.

(2) *Slawa*, en russe, signifie gloire; et certainement les Français et les Russes sont les peuples les plus heureusement nommés. On voit que les mots Slawoï ou Slawnoï, qui signifient les *glorieux*, et dont les étrangers ont fait Slaves et Esclavons, sont étrangement défigurés. D'autres étymologistes prétendent pourtant que toutes les nations slaves ou sclaves, étant connues en Europe comme asservies, on donna dans l'Occident le nom d'*esclave* aux malheureux qui avoient, comme elles, perdu leur liberté, et que c'est de ces régions que tous les genres de servitudes sont venus en Europe.

destins et leur caractère empreints dans leurs noms immortels. Mille ans d'esclavage et de tyrannie n'ont pu effacer cette noble empreinte. Tous les Russes n'ont point encore oublié que leurs pères ont été plus heureux.

CARACTÈRE NATIONAL.

Du Noble, du Courtisan, du Paysan, de l'Artiste et du Soldat russes.

Le caractère russe, a-t-on dit, est de n'en avoir aucun, mais de savoir merveilleusement s'adapter celui des autres nations. Si l'on ne veut parler que des Russes de la classe supérieure, on a raison; mais cela pourroit s'appliquer également à tous les peuples à demi policés, et même aux habitans de toutes les grandes villes, dont les physionomies se confondent aussi bien que les mœurs, parce qu'ils tirent leurs institutions et leurs alimens des mêmes sources, que leur race est mélangée, et leur genre de vie le même.

Le noble Russe, le seul Russe qu'on

puisse voir dans l'étranger et bien connoître dans son pays, a effectivement une grande aptitude à s'identifier avec les opinions, les mœurs, les manières et les langues des autres nations. Il sera frivole comme un ci-devant petit-maître français, fou de la musique comme un Italien, raisonnable comme un Allemand, singulier comme un Anglais, bas comme un esclave, et fier comme un républicain. Il changera de goût et de caractère aussi facilement que de modes; et cette souplesse d'organes et d'esprit est sûrement un trait qui le distingue.

L'on ne s'étonnera point de cette grande mobilité, si l'on se souvient que le Russe est un peuple nouveau sur lequel toutes les nations ont plus ou moins influé. Il a reçu de l'étranger des arts, des sciences, des vices et peu de vertus. Le génie du gouvernement et le caractère particulier de l'autocrate s'impriment sur toute la nation, comme sur un seul homme, et la religion grecque, la plus absurde de

toutes les sectes chrétiennes, achève de la dénaturer. On peut dire du Russe que son gouvernement l'avilit, que sa religion le déprave, et que sa prétendue civilisation l'a corrompu.

Ce n'est donc qu'à travers toutes ces institutions vicieuses, que l'on peut remonter au caractère primitif de cette grande nation : mille ans d'esclavage sous les *Varègues*, sous les *Tartars* et sous ses propres tzars, n'ont pu l'effacer; et que ne doit pas avoir été ce peuple, qui, dans sa misère et ses chaînes, nous montre encore tant de belles qualités! Le paysan russe, sans propriété, sans religion, sans morale, sans honneur, est hospitalier, humain, serviable, gai, fidèle et courageux: plus on s'enfonce loin des villes, plus on le trouve bon; le plus sauvage est toujours le meilleur; le plus éloigné de son tyran est le plus près de la vertu; il a, en un mot, toutes ces vertus innées qui nous rappellent les mœurs patriarchales, et ses vices ne sont que ceux de la

servitude. Les restes de barbarie que montre encore la portion la plus éclairée offrent un contraste dégoûtant. Cette barbarie se décèle par la grossièreté des mœurs, le mépris outrageant pour les hommes en général, le dédain pour les inférieurs et la crainte servile pour les supérieurs; par l'indifférence pour tout ce qui tend à perfectionner, l'ignorance des convenances sociales, l'orgueil insolent, la bassesse, l'impudeur, le manque d'esprit public et de patriotisme, mais surtout par le défaut de cet honneur qui quelquefois tient lieu de la probité et même de la vertu. Le Russe à demi éclairé est le plus vil des hommes; il rampe comme le ver; il invite à l'écraser; il est plus servile que son gouvernement n'est despotique : il est impossible à son maître de n'être pas son tyran.

Ce semi-barbare est surtout propre au métier de courtisan; car il est également cruel, avide, lâche et rusé : mais on auroit tort d'attacher au mot courtisan, lorsqu'il

est question d'un Russe, ces idéées d'urbanité, d'élégance de mœurs, et de délicatesse d'esprit, dont ils se vernissent ailleurs (1). En Russie, celui qui réussit à la cour, surtout auprès des grands, n'est souvent que le plus effronté et le plus infâme personnage, qui est prêt à offrir son dos au roi des grenouilles, non pas gisant dans le marais, mais manié par un bras aussi vigoureux que celui de Pierre I. Tout homme bien pensant,

(1) Un caractère qui n'a pas été traité et qui attend encore un Molière, c'est celui du Courtisan, le seul digne de faire pendant au Tartuffe; mais il est inutile de lui donner tant d'esprit et de finesse: les rois sont des Orgons bien plus faciles à duper. Il est aussi étonnant que dans la bonne comédie on ne s'empare pas maintenant du personnage de roi, aussi bien que dans la tragédie; car il y a des rois qui ne sont pas moins ridicules qu'horribles. Après les papes, ce doit être leur tour: on peut, sans outrer la plaisanterie, les mettre en scène très-plaisamment; et quel plus grand exemple à offrir? Mais du vrai, du vrai! ce sera le plus piquant. Ah! si un homme à talent vouloit nous montrer un personnage couronné dans le goût des capitans ou des médecins de Molière, qu'il aille au Nord: quel original à copier!

tout jeune homme d'une ame noble ou d'un esprit cultivé, ne plaira point à la cour; et si sa naissance ou les circonstances l'y attachent, il sera craint et disgracié à l'instant où il sera reconnu.

Le Russe en général aime à s'instruire et honore les étrangers : il n'y a que ceux qui manquent absolument d'éducation, qui les haïssent, ou qui en soient jaloux lorsqu'ils se trouvent en rivalité avec eux. Une chose qui leur fait moins honneur distingue encore les Russes; c'est une espèce de politesse basse et servile, qui s'exhale en complimens sotement flatteurs: des gestes rampans, une contenance humble et soumise devant leurs supérieurs, rappellent leur servitude orientale. Ils ne savent pas être polis sans bassesse, ni flatteurs sans flagornerie : c'est que pour être vraiment poli, il faut être vraiment honnête, et ne pas faire par contrainte, par intérêt et par devoir, ce qu'on ne doit faire que par sentiment ou par bienséance.

On trouve en Russie, dans la caste op-

primante, deux sortes de gens qui diffèrent absolument de mœurs et d'opinion. Des siècles les séparent : à peine s'imagine-t-on qu'ils sont du même peuple, quoiqu'ils soient souvent de la même famille. Les uns sont les frondeurs de toute réforme, de toute instruction, de toute amélioration : ils voudroient faire reculer la nation vers la barbarie, et la séquestrer du reste de l'Europe ; ils regardent toute civilisation comme perversive, et Pierre I est pour eux non le législateur, mais le corrupteur de son empire ; ils sont pétris de superstitions, d'ignorance et de préjugés barbares. Les *Raskolnikis* politiques détestent les étrangers, plus que ne le font les Turcs et les Chinois (1) ; mais ils ont

(1) Rien n'égale la bêtise et la grossièreté avec lesquelles ils apostrophent quelquefois les étrangers. Nous avons *du pain*, disent-ils, et vous êtes obligés de venir chez nous pour ne pas mourir de faim. Malheureux, trop barbares pour ne pas rougir des causes de cette abondance de *pain* dont ils se vantent ! Oui, quelques milliers de leurs semblables mangent du pain de froment, parce que trente millions d'esclaves

souvent des mœurs et des vertus domestiques, et les excès de la révolution française firent triompher leur système.

Les autres sont ceux qui, adoptant les mœurs et les usages de l'Europe, s'efforcent de marcher de niveau avec leurs contemporains, et les dévancent trop souvent pour la corruption et les ridicules. Ils se font gloire de mépriser ou d'ignorer les anciens usages de leur pays; ils ont de l'esprit, ils sont sociables, et acquièrent des connoissances et des talens. C'est parmi eux que l'on trouve des hommes d'un grand mérite et aimables plus que partout ailleurs; mais, pour la plupart, ils sont plus polis qu'honnêtes, plus dépravés

---

broutent l'herbe et rongent l'écorce de bouleau, dont ils se nourrissent comme les castors qui les surpassent en intelligence. Quelques villes jouissent des plaisirs de la vie et étalent des palais, parce que des provinces sont désertes ou n'offrent que de misérables huttes, où l'on soupçonneroit des ours plutôt que des hommes. Dans une caverne de brigands, on voit aussi l'abondance, et souvent le passant égaré y trouve l'hospitalité.

qu'instruits, et plus vains qu'orgueilleux. Ils sont persécutés sous le règne ténébreux de Paul, qui s'efforce de tout ramener au siècle des *Ivan-Basilides ;* et les lueurs de la révolution française en ont effrayé plusieurs qui se remettent docilement à la lisière de la barbarie.

Au milieu de cette barbarie, la nation russe est demeurée exempte de trois erreurs funestes, qui ont souillé le reste de l'Europe de crimes et d'abus. Jamais les Russes ne se firent un faux point d'honneur de se venger d'un démenti par un meurtre (1) : leur histoire ne fait mention

(1) Il faut pourtant convenir que les Russes, aussi bien que les Grecs et les Romains, ont prouvé qu'un guerrier peut être brave, sans avoir la manie d'égorger son camarade en duel. Le même officier, qui rend avec la canne un coup qu'on lui porte avec la main, monte un instant après à l'assaut comme un brave. Mais il est vrai aussi que, dans une société où un soufflet peut s'effacer avec un coup de poing, et où l'on peut répondre à celui qui vous dit une injure en lui crachant au nez, on ne doit pas s'attendre à cette politesse et à ces égards cérémonieux qu'affectent les

d'aucune guerre, d'aucun massacre, occasionnés par un fanatisme religieux (1); et ils n'ont jamais regardé la naissance comme supérieure au mérite (2). La Russie n'estima point jusqu'ici la noblesse en raison inverse de sa valeur supposée, je veux dire de son ancienneté; ce qu'on y appelle noblesse a vraiment une origine noble et précieuse, la liberté : noble ne

---

peuples polis : aussi le commun des officiers russes ressemble un peu à une troupe de laquais en uniforme. Un prince russe m'assurant de quelque chose *parole d'homme d'honneur*, je lui dis : Comment pouvez-vous m'engager *la parole d'un autre ?* On pourroit appliquer cette répartie à la plupart : mais, pour ceux qui ont de l'éducation, ils ne le cèdent à personne pour la politesse et l'honneur.

(1) La persécution des *Razkolnikis* par le liturgiste Nicon fait à peine une exception. Cette tolérance nationale a d'ailleurs eu pour garant l'heureuse ignorance des popes, qui, de tout tems, ont mieux aimé s'enivrer et dormir que de dogmatiser.

(2) On a vu que Paul s'efforce aujourd'hui d'établir une noblesse gothique, de dresser des arbres généalogiques et d'introduire le blason, seule science qu'il permette actuellement de cultiver.

signifioit qu'homme libre et propriétaire, ainsi qu'on l'a vu plus haut.

Après l'ivrognerie, le vice le plus prononcé et le plus commun parmi les Russes, c'est le vol. Je doute qu'aucun peuple de la terre soit plus naturellement enclin à s'approprier le bien d'autrui : du premier ministre au général d'armée, du laquais au soldat, tout vole, tout pille et tout fripponne. On n'a point en Russie pour le voleur ce mépris avilissant qui le couvre d'infamie, même parmi la dernière populace : ce qu'il a de plus à craindre en volant, c'est d'être obligé de rendre ce qu'il a pris, car il compte pour rien quelques coups de bâton ; et, lorsque vous l'attrapez sur le fait, il s'écrie en ricanant : *Winawat, Gospodin ! Winawat !* (je suis fautif, monsieur), et il vous rend son butin comme une rançon suffisante. Ce vice honteux, répandu dans toutes les classes, est à peine blâmé. Il arrive quelquefois que, dans les appartemens de la cour où les personnes qualifiées et les offi-

ciers supérieurs ont seuls entrée, l'on vous enlève votre portefeuille, comme dans une foire (1). Un étranger qui loge avec un Russe, fût-ce un *Kniaiss*, apprendra à ses dépens qu'il ne faut rien laisser sur sa toilette ou son bureau, et c'est même un dicton russe que, ce qui n'est pas enfermé, appartient à qui le veut prendre. On attribue faussement aux Spartiates la même qualité; mais un Anglais, qui a publié un livre sur la ressemblance des Russes avec les Grecs, après avoir prouvé qu'ils mangeoient, chantoient et dormoient comme eux, a oublié d'ajouter qu'ils voloient mieux encore.

D'où vient donc que les Russes sont plus voleurs que les autres peuples à demi policés ? seroit-ce parce que le larcin est moins puni en Russie qu'ailleurs ? Non,

(1) Le roi de Suède, après le combat du 9 juillet 1790, fit dîner à sa table une partie des officiers russes prisonniers : l'un d'eux y vola une assiette. Le roi indigné les fit tous distribuer dans des bourgades où l'on ne les servit plus en vaisselle d'argent.

cela vient de l'immoralité de la religion grecque (1), du manque de loix et de

(1) Une preuve que c'est sur-tout leur religion qui leur laisse, ou plutôt leur donne cette qualité, c'est qu'elle n'est point commune aux peuples soumis au gouvernement russe qui professent une autre religion, ou qui n'en ont aucune. Les Tartares musulmans sont d'une fidélité à l'épreuve ; les Sibériens payens, d'une bonne foi exemplaire ; et les Livoniens, Esthoniens et Finnois, luthériens, ne sont ni fripons ni voleurs. Le culte des images a cependant introduit un heureux préjugé chez les Russes. Celui qui, sans scrupule, forcera un coffre-fort n'osera briser un cachet. Voici un fait. Ayant un jour donné à un jeune soldat, qui me servoit, deux roubles pour deux lettres que je lui ordonnois de porter à la poste, je sortis. A mon retour, je vois qu'on a forcé mon coffre et enlevé dix roubles en cuivre qui s'y trouvoient : j'apprends que mon soldat a joué et perdu beaucoup d'argent avec les couriers de la chancellerie, et je le fais en vain chercher. Je le dénonce comme déserteur. Trois jours après il se présente, se jette à mes pieds et demande grace, avoue qu'il a volé les dix roubles et qu'il s'est caché au fond des bois, mais que la faim et le repentir le ramènent. Loin de le livrer comme voleur et déserteur, je me contente d'ordonner à un bas-officier de lui distribuer vingt coups de baguettes. A cet ordre, il se jette encore à mes pieds, et me supplie en pleurant de le faire punir plus sévèrement,

police, mais surtout de la mauvaise éducation des nobles, entourés dès le berceau par des esclaves qui leur communiquent la bassesse de leurs sentimens.

Si vous êtes en Russie plus qu'ailleurs exposé à être volé en détail, vous y risquez moins qu'en Angleterre d'être assassiné. Je parcourois avec plus de sécurité les places vides de Pétersbourg et les déserts de Russie, que les rues populeuses de Lon-

---

afin, dit-il, *qu'il ne lui reste rien sur la conscience d'avoir volé son maître ; qu'il méritoit pour le moins cent coups, et qu'il en auroit davantage si je l'envoyois au régiment.* Il insista long-tems pour obtenir cette singulière grace. Surpris d'une telle requête et touché de son repentir, j'étois loin de la lui accorder ; mais je lui dis : Maintenant que tu as tout avoué, dis-moi aussi ce que tu as fait de mes lettres qui sont importantes ? — Monsieur, je les ai portées à la poste. — Voudrois-tu donc me faire croire que tu n'auras pas commencé par jouer les deux roubles que je t'avois remis, avant de briser mon coffre. — *Ah !* dit-il, *Dieu me préserve d'avoir touché à un argent qui appartenoit à une chose cachetée !* Effectivement, après avoir perdu, rouble après rouble, ce qu'il avoit enlevé, il avoit porté les lettres et l'argent à la poste, et j'en reçus les réponses dans le tems.

dres et les routes fréquentées de France. Partout où je rencontrois une cabane, j'étois sûr de trouver sur son seuil l'hospitalité, et, si je portois une cocarde à mon chapeau, je me faisois respecter et craindre des mal-intentionnés.

Si le vol et l'ivrognerie sont les vices les plus saillans des Russes, l'hospitalité et la valeur sont leurs qualités les plus marquantes.

On voit, de l'excès de l'esclavage et du malheur, naître quelques biens, comme on voit, du sein de la corruption, sortir quelques germes. Les pays où les hommes sont esclaves ou sauvages sont pauvres en population, lors même qu'ils sont fertiles : par conséquent les hommes doivent y être à l'aise, et, pour peu qu'on leur laisse de force et de tems, ils se procurent en abondance les premières nécessités de la vie. Ayant peu de besoins et une propriété mal assusée, ils vivent au jour le jour, et sont dispensateurs faciles des biens dont ils jouissent. Un serf

partage volontiers son pain, son sel et sa cabane avec le passant (1); et un noble aussi volontiers sa table et ses plaisirs avec un étranger (2). L'esclave russe ou livonien peut tous les ans mettre le feu à une forêt, et ensemencer une terre vierge encore, qui lui rend dix ou quinze pour un : cet esclave n'emploie pour lui que le plus absolu nécessaire de son tems et de ses denrées, pour ne pas mourir de faim et succomber à ses travaux : tout le reste est consacré à augmenter le superflu de son tyran (3). Or en Russie, où il y a

---

(1) Un passant entrant dans la cabane d'un paysan salue l'image d'un signe de croix, et ensuite son hôte, en disant *pain et sel* : puis il s'assied sur le banc et mange avec la famille, comme s'il en étoit.

(2) En Russie, les parasites ne sont point encore méprisés. Le général, le riche négociant, tout homme un peu à son aise, tient une espèce de table ouverte, où l'officier, les amis et les connoissances de la maison, et cette foule de jeunes gens et d'étrangers qui n'ont ni feu ni lieu, sont journellement reçus.

(3) Plusieurs seigneurs russes et livoniens font travailler leurs esclaves cinq jours de la semaine : quel-

trente millions d'esclaves, il n'y a pas cent mille tyrans qui s'engraissent de leur sang et de leurs sueurs; et ce sont ceux-là seulement qui composent la classe *consommatrice* d'un empire immense et

---

ques-uns même ne laissent à ces malheureux que le *saint jour du repos*, pour cultiver le champ nourricier de leur famille. Mais je laisse à l'un de mes amis, qui traite ce sujet et plusieurs autres plus spécialement, le soin de détailler la tyrannie horrible, incompréhensible, que souffrent les Russes et surtout les misérables Livoniens. L'estimable *Merkel* (a) vient d'indigner l'Allemagne même, en donnant une idée de leur sort : jamais le système féodal, jamais le code noir, n'offriroit de telles atrocités. Paul, en détruisant tout ce qu'avoit fait sa mère dans le commencement de son règne en faveur des esclaves, les a remis à la merci de leurs maîtres particuliers, comme des bipèdes domestiques. Et des Livoniens, des Allemands, osent, dans ce siècle, à la face de l'Europe, traiter ainsi des hommes ! Puissent au moins les amis de la liberté et de l'humanité se liguer avec autant d'ardeur pour affranchir ses victimes, que les brigands en montrèrent en se croisant pour les asservir ! Tout possesseur d'ames, qui oseroit désormais se montrer en Europe, devroit être banni de la société.

(a) Auteur d'un ouvrage allemand, intitulé : *les Lettons.*

fertile : il n'est donc pas étonnant de voir les seigneurs russes étaler un luxe et une profusion qui en imposent, et qu'on chercheroit en vain dans les pays où les biens et les maux sont plus également départis. Il faut avouer que plusieurs de ces grands seigneurs conservent des qualités louables. Ils sont en général plus enclins à jouir de leurs richesses qu'à les accumuler : ces richesses sont renaissantes comme la race d'hommes qui en est la source, et ne leur coûtent souvent rien à acquérir. La munificence de leur tzar et les prévarications de toute espèce en sont ordinairement l'origine impure ; mais ils savent qu'ils peuvent aussi facilement les perdre que les obtenir, et ils en jouissent; quelques-uns même le font avec une noblesse qui leur fait supposer des vertus, ou du moins des remords.

Le génie du peuple russe se tourne avidement vers le commerce, et y paroît sur-tout propre. Lorsqu'un paysan peut

obtenir un passeport de son maître (1), il se hâte de quitter ses ingrats sillons pour embrasser quelque genre d'industrie, dans l'espérance d'amasser de quoi acheter sa liberté ; mais il est en cela souvent trompé (2). Les marchands russes, pour la plupart esclaves et encore entravés par le gouvernement le plus absurde, peuvent

---

(1) Un paysan, pour vingt-cinq roubles par an, obtient quelquefois de son maître, un passe-port ou congé, à la faveur duquel il peut exercer son industrie dans les villes ; mais son tribut augmente à raison de cette industrie.

(2) L'esclave russe, quand il est parvenu à amasser un petit pécule, ne peut pas toujours l'offrir pour sa rançon ; car son maître s'approprie quelquefois son trésor et rive davantage ses fers. Plusieurs de ces esclaves deviennent très-riches ; mais leurs maîtres refusent de leur vendre leur liberté, regardant leurs capitaux et leur industrie comme leur propre bien, et comme une dernière ressource pour eux. Il en est qui, après s'être ruinés au jeu, ont fait des recherches domiciliaires chez leurs esclaves pour se saisir de tout ce qui s'y trouvoit. Ce brigandage est une des raisons pour lesquelles les paysans enterrent souvent leur argent, et meurent avant d'avoir pu le révéler à leurs enfans.

rarement, malgré toute leur industrie, s'élever à de grandes spéculations : ils se bornent au trafic intérieur ; et, au lieu d'être les négocians dans leur propre pays, ils n'y sont que les commissionnaires des Anglais, et se voient obligés de se rabattre, comme ailleurs les Juifs, sur un petit commerce de détail de mercier et de colporteurs.

On est vraiment émerveillé de voir avec quel soin la politique russe cherche à ruiner ses sujets. Ils ne peuvent commercer avantageusement, qu'autant qu'il y a concurrence entre les nations étrangères qui ont besoin des productions naturelles de la Russie : cependant le cabinet de Pétersbourg a fermé tous ses ports aux rivaux de l'Angleterre. Les Anglais sont les seuls pourvoyeurs de la Russie, et les arbitres du prix de ses productions et de la valeur de ses roubles, puisqu'eux seuls fixent le change : ils font en un mot ce commerce avec le même avantage qu'on le fait chez tous

les peuples barbares, dont le gouvernement plus barbare encore vend des privilèges à quelque compagnie exclusive(1).

(1) Quoiqu'on en dise en Russie, le commerce y est toujours passif : toutes les productions naturelles de cet empire immense ne peuvent payer les objets de luxe étrangers importés dans les deux capitales. Un vaisseau chargé de quincaillerie anglaise équivaut à trente bâtimens chargés de fer, de bois ou de chanvre. L'Anglais emporte du cuir, et rapporte des souliers; du grain, et rapporte de la bière, etc. etc. Le seul pays avec lequel la Russie pourroit faire un échange direct de productions, c'est la France qui peut lui livrer l'huile et le vin : la Russie aime mieux les acheter de la troisième ou de la quatrième main, et les payer le double.

Les Russes, voyant que leur numéraire disparoît et qu'il ne leur reste que du papier, malgré la grande quantité d'or et d'argent qu'ils tirent de Sibérie, s'imaginent que ce sont les étrangers qui viennent chercher fortune, travailler et servir chez eux, qui l'emportent : c'est une grande erreur. Les gens de lettres, les militaires, s'enrichissent rarement, et moins en Russie que partout ailleurs : les artistes et les artisans y trouvent également plus souvent la misère que la fortune, et la plupart de ces étrangers meurent ou s'établissent dans le pays. Tous ceux qui arrivent apportent quelques ducats, et, sur cinquante, il n'en est pas deux qui s'en retournent avec quelque bien.

Mirabeau l'a dit, le peuple russe est le plus malléable des peuples. Un jeune paysan sauvage, brute, timide, arraché à son hameau, est en moins d'un mois métamorphosé en laquais élégant et adroit, ou en soldat leste et hardi. Son maître en fait en peu de tems son tailleur, son musicien, même son chirurgien et son avocat.

On m'avoit répété cent fois que le meilleur moyen de leur apprendre quelque chose, c'étoit de les battre; je ne pouvois le croire; je l'ai vu. Lorsqu'on délivre quelques centaines de recrues à un officier, pour en former un nouveau bataillon, on lui fournit aussi le drap et le cuir nécessaires pour les habiller. Ayant rangé ces malheureux à la file, il leur dit: « Toi, tu seras le tailleur, toi le

---

Si l'on calculoit, l'avantage se trouveroit à la Russie. Il n'y a plus depuis long-tems que les musiciens, les marchandes de modes, les prêteurs sur gage et les Anglais, qui s'y enrichissent: ces derniers sont surtout les vraies sangsues du pays.

cordonnier et toi le musicien de la compagnie. » S'ils murmurent, on commence par distribuer quelques coups de bâton à ces élus, et on leur donne quelque mauvais instrumens pour aller s'essayer dans leur art respectif. On renouvelle la bastonnade, jusqu'à ce qu'ils rapportent une botte ou un habit passablement faits, et qu'ils sachent jouer la marche du régiment. « Mais, disois-je à un colonel qui se vantoit d'en user ainsi pour former les *grenadiers de Moscou*, « parmi ces hommes il y en » a plusieurs, qui, dans leurs villages, » avoient exercé les arts dont vous avez » besoin: au lieu de choisir vous-même, » que ne les interrogiez-vous? celui qui « sait jouer de la *Balaleika* (1) auroit » été un bon fifre, et celui qui de lui-» même apprit à faire les *Lapki* (2) seroit

(1) Espèce de luth à deux cordes, dont se servent les paysans russes.

(2) Chaussure d'écorce de tilleul, que portent les Russes.

» devenu le meilleur cordonnier. » —
« Oh ! » me dit-il, « vous êtes étranger,
» vous ne connoissez pas nos Russes :
» parmi tous ces gueux-là, il n'y en a
» pas un qui voulût avouer son talent. »
Etrange et triste vérité ! mais ce n'est pas le Russe seul, c'est l'esclave de tous les pays. On sera toujours dans le même cas, lorsqu'on voudra que l'homme emploie forcément les facultés de son corps et de son ame.

Cet esprit de sujétion machinale où l'on soumet les Russes influe malheureusement sur tous les arts qu'ils imitent. Ils ont une musique nationale de leur invention, qui est extraordinaire, et qui porte l'empreinte caractéristique de leur génie asservi : elle paroît plutôt faite pour être exécutée par une machine que par des hommes. Une cinquantaine de prétendus musiciens ont chacun un cor dont la grandeur est différente et graduelle, comme les tuyaux d'un orgue : chacun de ces cornets ne rend qu'un son, et chacun

des musiciens n'a devant lui qu'une seule et même note, dont le plus ou le moins de valeur, et le plus ou moins d'intervalle, forment toute la variation. C'est ainsi que ces musiciens, répétant chacun leur note, exécutent, par un accord général, les airs les plus simples et les plus composés. La grandeur de ces cornets, la pureté et la profondeur de leurs sons, rendent ce concert sublime : il est sur-tout du plus grand effet la nuit et à la campagne. Mais je doute qu'il soit possible d'établir ailleurs qu'en Russie cette étrange musique, parce qu'on trouveroit difficilement cinquante hommes qui voulussent consacrer leur vie à ne souffler qu'une même note dans un cornet, et s'assujettir, des heures entières, à compter des pauses pour attendre le moment de pousser un son, sans pouvoir s'affecter de l'air qu'ils jouent, ni de l'art qu'ils professent : il n'y a qu'un automate, un tuyau d'orgue, ou un esclave, que l'on puisse contraindre à cette exactitude.

Les Grecs et les Romains avoient aussi des esclaves, mais ils avoient des arts libéraux; il n'en est point en Russie : tous les arts y sont étrangers ou serviles, et ne se naturaliseront qu'avec la liberté.

Soit en exerçant les arts, soit en guidant la charrue nourricière, soit en maniant le fusil destructeur, le Russe est enchaîné et tremblant sous le bras d'un maître : toutes les qualités de son ame sont flétries, et les plus doux sentimens du cœur outragés (1). Chose étonnante! c'est avec ces hommes avilis, arrachés de force à leurs familles, comme l'agneau à sa bergerie, et dont la plupart meurent

(1) Ce qui m'a révolté, c'est de voir des hommes en cheveux blancs, avec une barbe patriarchale, couchés sur le ventre, les chausses abaissées, recevoir le fouet comme des enfans. Chose horrible! j'ai honte de l'écrire; mais il est des maîtres qui forcent quelquefois le fils à être ainsi l'exécuteur de son père : chose plus abominable! il est des fils qui se prêtent à un pareil outrage. Ces horreurs et beaucoup d'autres se commettent surtout dans les campagnes, où les seigneurs exercent dans leurs châteaux la même

de douleur et d'effroi avant d'arriver à l'armée où ils sont conduits à coups de gaules, c'est, dis-je, avec de pareils guerriers que la Russie a remporté tant de victoires sur ses voisins ! On pourroit pourtant trouver des raisons de ces contradictions apparentes. Le Russe qui a pu supporter les misères de sa vie, jusqu'à ce qu'il fût façonné au métier de soldat, doit être regardé comme un être invulnérable, ou du moins insensible, trempé dans le Styx. Un tiers à peine échappe à ces épreuves, mais il demeure infatigable et dur comme un métal battu sous le marteau. Du fastueux prince moscovite qui ronge une rave ou un con-

---

police sur les hommes que sur les animaux. Les femmes y sont fouettées, montrées à nu avec la même impudeur, et offrent quelquefois le spectacle le plus indigne et le plus dégoûtant. Au reste, ces barbaries deviennent rares et inspirent autant d'horreur aux Russes honnêtes qu'à mes lecteurs ; mais elles se commettent encore, et attestent combien l'espèce humaine est dégradée sous un gouvernement autocratique.

combre cru, après s'être goinfré de mets exquis à une table somptueuse (1), jusqu'au sale Sibérien qui se nourrit de poissons pourris, et qui invite ses voisins à se régaler avec lui de l'arrière-faix de sa femme en couche (2), tous les peuples russes semblent avoir un tempérament de fer, et supporter également les excès du froid et du chaud, de la gourmandise et de l'abstinence. Les vieux soldats écrouis sur l'enclume du despotisme sont les plus durs des hommes. Ils sortent d'une étuve, se roulent dans la neige, et s'endorment sur un glaçon. Ils passent des travaux les plus rudes au repos le plus fainéant : après le jeûne le plus long et le plus austère, ils se gorgent

(1) On a souvent vu Potemkin, les jambes nues, les cheveux épars, se présenter au milieu de ses courtisans, mangeant comme un Orang-outang une rave ou une carotte crue, en sortant de la table de l'impératrice.

(2) Voyez *Gmélin* et *Müller* : ils attestent ce fait, qui doit être en usage.

impunément de viandes ; et, avec un soukaré (biscuit) et un oignon dans la poche, ils feront soixante verstes par jour pour suivre Souvorow.

Lassant la faim, la soif et la fatigue,
Le soldat russe affronte les revers,
Brave la mort et franchit les déserts.
Fier et soumis, de soi-même prodigue,
Guidez son bras ; il détruit l'univers.

En un mot, si, pour être bon soldat, il ne falloit qu'être la plus exacte machine, ainsi qu'on l'a cru long-tems, le Russe seroit à coup sûr le meilleur soldat du monde entier. Sa valeur est si machinale et si docile (1), qu'il craint davan-

(1) Le soldat russe donne quelquefois des preuves bien plaisantes de cette exactitude machinale. Pierre I avoit ordonné d'arrêter quiconque, après dix heures, passeroit sans lanterne. Un médecin, venant de chez son malade, étoit précédé de son domestique qui portoit la sienne. Le domestique passa, et le médecin, malgré ses réprésentations, fut conduit par la sentinelle au corps de garde. A un combat contre les Suédois, une galère que montoient plusieurs officiers au garde coula à fond. L'officier de la galère

tage la canne de son officier que le canon de l'ennemi : l'on pourroit dire de lui qu'il est brave à force de lâcheté. Au rebours de bien d'autres nations, le soldat russe est plus intrépide que son officier. Il a pour véhicules puissans son instinct féroce, l'ardeur du pillage et son propre désespoir. L'officier n'a point les mêmes stimulans, et manque souvent de ce point d'honneur qui tient lieu de patriotisme et de valeur. Catherine y substitua l'appas des récompenses de toute espèce, qu'elle prodigua en toute occasion. Chaque officier qui s'étoit trouvé à un combat (1)

---

voisine cria aux siens : *Sauvez les officiers aux gardes!* Un malheureux, tendant les bras hors de l'eau, demandoit secours : un soldat, avant de le retirer, lui demanda : Es-tu officier aux gardes ? l'autre, ne pouvant répondre, enfonça et périt.

(1) Les soldats recevoient une médaille d'argent, et j'ai vu des régimens entiers où il n'y avoit que les recrues nouvellement arrivées qui n'en eussent pas. La médaille qui fut distribuée à ceux qui étoient de l'expédition de Tschesmé ou Clazomène, où la flotte turque fut brûlée, porte une inscription sublime :

recevoit un grade : ceux dont les généraux faisoient mention honorable dans leurs rapports recevoient des croix et des épées d'or ; et ceux qui étoient blessés, des paysans ou des pensions. J'ai vu des officiers qui, pour une seule campagne, avoient reçu deux croix, une épée d'or et deux grades. Il y a loin de la valeur de ces soldats-là à celle de ces guerriers, dont une feuille de chêne, ou une simple approbation de leur patrie, paie les exploits héroïques.

Malgré sa barbarie et son abrutissement, le soldat russe a conservé des vertus, et il en donne souvent des preuves au milieu des excès où il se livre trop souvent ; car, malgré l'horreur et l'effroi qu'inspire au paysan l'état de soldat, on a vu de jeunes

---

Bouil, j'y étois. Paul aujourd'hui a une autre façon de récompenser le soldat, qui est bien plus délicate. Lorsqu'il a fait suer un régiment pendant toute la journée et qu'il en est content, il lui donne la permission de jouer *la marche des grenadiers*, et il est sûr que les musiciens reçoivent des coups de bâton pour l'apprendre. C'est la Marseilloise de Paul.

gens se jeter aux pieds des recruteurs, et les supplier de les prendre au lieu de leur frère qu'on enlevoit à sa famille (1). Il ne faut pas comparer un pareil dévouement à celui d'un Français qui s'offroit à remplacer un de ses parens : il ne sacrifioit que huit ans de sa liberté ; mais le Russe sacrifie sa vie entière. Une fois enlevé à sa cabane et à tous ceux qu'il peut chérir, il doit vieillir sous la discipline la plus dure, ou tomber sous le fer de l'ennemi.

(1) On m'avoit intéressé à un jeune homme, qui étoit venu de deux cents lieues supplier qu'on le prît dans un régiment à la place de son frère qui avoit une famille nombreuse. J'en parlai au ministre de la guerre, en lui détaillant un dévouement qui, selon moi, méritoit qu'on donnât la liberté au soldat, sans retenir son généreux frère. J'aurois peut-être réussi : mais un parent du ministre, qui étoit présent, se mît à dire : Ah ! il faudroit donc renvoyer tous les soldats ; car j'ai été mille fois témoin de pareils traits qui vous étonnent. Je fus interdit, ne sachant ce que je devois le plus admirer, du bon naturel des esclaves russes ou de la dureté de leurs seigneurs. Celui-ci avoit été pris par Pougatschef, enfermé dans un sac, et prêt à être jeté dans la rivière, lorsqu'un parti russe le délivra.

S'il est marié, à peine aura-t-il quitté sa femme que son maître peut la donner à un autre (1); et, s'il a des enfans, il ne les reverra jamais (2). Il est perdu, mort pour sa famille ; il devient égorgeur, et parvient enfin à se plaire à ce métier.

On le voit alors donner des preuves de courage et de confiance à ses généraux, qui lui tiennent lieu de patriotisme (3).

---

(1) Cela est défendu ; mais cela arrive souvent, et c'est pour que le maître ne perde point de ses revenus, car il seroit obligé de nourrir la femme et les enfans : au lieu qu'en la remariant le successeur du mari cultive les mêmes champs et paye les mêmes tributs que lui. Souvent même un seigneur marie une fille robuste de vingt ans à un enfant de dix ou de douze, pour former de cette façon un nouveau feu. Quelquefois un père de famille n'ayant que de jeunes garçons, et accablé de travail, demande aussi une fille forte pour un de ses fils; et c'est le beau-père qui lui fait des enfans, en attendant que ce fils grandisse. Ces désordres sont très-communs dans les campagnes.

(2) Le soldat n'obtient jamais de sémestre.

(3) Au siége d'Otschakow, un piquet de soldats, allant occuper un poste avancé, rencontre un officier de tranchée qui leur dit : Les Turcs ont fait une sor-

Tel on voit le chien bien dressé montrer par obéissance le même courage que le lion généreux qui défend sa vie ou sa liberté. Par sa bravoure, par sa gaieté naturelle, par ses allures et sa propreté, aucun soldat n'approche du Français comme le Russe. Il y a des régimens qui, depuis soixante ans, ont presque

---

tie; ils occupent déjà le poste désigné : retournez, ou vous allez être massacrés. *Qu'est-ce que cela nous fait*, répond l'un des soldats, *c'est le prince Dolgorouky qui répond de nous.* Malgré les représentations de l'officier, ils allèrent, et ne revinrent pas.

A l'attaque que les Turcs tentèrent sur Kimbourg, Souvorow, ivre, sortit à la tête de sa garnison pour repousser l'ennemi. Les Russes plièrent au premier choc, et plusieurs prenoient déjà la fuite. Un soldat indigné arrête les fuyards sur la pointe de sa baïonnette, les force à retourner au combat, et charge à leur tête, comme s'il eût été leur officier. Catherine, informée de cette action, qui fut cause de la première victoire de la dernière guerre, voulut l'élever au grade d'officier. Il refusa cet avancement en disant qu'il ne savoit pas écrire, et qu'il aimoit mieux être bon soldat que mauvais officier. L'impératrice lui envoya alors une médaille d'or, et lui fit une pension de trois cents roubles.

toujours été en présence de l'ennemi : ces guerres continuelles ont aguerri les Russes : mais les massacres d'Otschakow, d'Ismaïl et de Prague, dont l'Europe frémit encore, leurs dévastations dans la malheureuse Pologne, ont donné à leur valeur le caractère de la barbarie la plus féroce; mais ce caractère étoit celui des généraux qui les commandoient, celui de Catherine même qui les excitoit, plutôt que le leur. Cette vieille furie railloit *la sainte humanité* avec laquelle Repnin temporisoit en Lithuanie, et le boucher Souvorow devint son héros : mais, au milieu de cette horde de buveurs de sang, qu'elle lâchoit sur cette malheureuse nation, à côté des Souvorow, des Denisow, des Kakousky, des Kretschetnikow, dont les noms sont moins barbares encore que les caractères, on voyoit les Repnin, les Gallitzin, les Buchshewden, les Fersen, le jeune Tolstoï, et plusieurs officiers supérieurs, dont l'humanité et l'urbanité même contrastoient avec la barbarie de

leurs compagnons. Les Russes, devenus si féroces sous le règne de Catherine, l'étoient beaucoup moins sous celui de la douce Elizabeth. Leur mémoire est encore chère en Prusse : la conduite et la discipline, qu'ils y observèrent pendant deux ans, y méritèrent la reconnoissance des habitans. Ce n'est donc pas à la nation en général qu'il faut attribuer ces massacres. Le Russe est esclave : il suit les impulsions qu'on lui donne; il est ce que l'on veut qu'il soit (1). Les Cosaques

(1) Au terrible combat de Brzesez qui fraya le chemin de Varsovie à Souvorow, il harangua ainsi ses soldats : *Camarades et frères ! notre bonne mère m'a ordonné de massacrer tous les Polonais : massacrons-les.* L'armée russe massacra les fuyards et les prisonniers pendant un jour entier, et Souvorow, à la tête des Cosaques, crioit à ceux qu'on ne pouvoit attraper : *Allez, allez, dites que Souvorow arrive.* A la nouvelle de ce combat, Catherine sortit toute transportée de son cabinet, et trouvant deux courtisans qui jouoient aux échecs dans son antichambre, elle leur dit : Ah ! messieurs, tandis que vous jouez aux échecs, je fais mieux, *je m'amuse à tuer des Polonais*, écoutez; et elle leur lut le rapport avec emphase.

irréguliers, les Bachkirs, les Kirguis, et les Kalmoucks, qui composent leurs troupes légères, sont seuls des barbares sans discipline.

Il a fallu au génie de Catherine une nation aussi neuve, aussi malléable, et dont elle puisse dire, comme le statuaire de *la Fontaine* disoit de son bloc de marbre : Sera-t-il dieu, table, ou cuvette ? Elle n'eût pu faire un dieu du Russe, mais elle eût pu en faire un homme ; son plus grand crime est de ne pas avoir mis là sa gloire (1) : elle en a fait sa cu-

(1) Catherine, la disciple et l'idole de nos philosophes, la législatrice du Nord, a rivé les fers des malheureux Russes. Par quelle fatalité celle qui, dans sa jeunesse, ne craignit point de faire discuter, s'il n'étoit pas à propos de rendre la liberté aux paysans, finit-elle par réduire au même esclavage les provinces qui avoient conservé quelques franchises ? Wiasemsky, que Momonow, par calembour, appeloit Volterre, a, d'un trait de plume, réduit les Cosaques, les Tartares et les Finnois, à la qualité d'esclaves, pour augmenter la capitation. Catherine avoit pourtant garanti et reconnu leurs droits. Ce Wiasemsky, aussi coquin que son successeur fut bête, étoit pro-

vette. En souffrant le règne de Catherine et de ses douze favoris, le peuple russe a prouvé qu'il étoit le plus avili des peuples ; et, s'il supporte jusqu'au bout la tyrannie de Paul, il faut qu'il en soit le plus lâche.

Pierre I avoit chargé un moine de traduire en russe l'histoire politique de l'Europe par Puffendorff : le moine, par un sentiment de basse et fausse délicatesse, affoiblit toutes les expressions qui concernoient l'esclavage et la Russie ; il se permit même de supprimer entièrement le chapitre qui traite du caractère national des Moscovites. Pierre s'en apperçut d'abord en feuilletant le livre, fit une verte remontrance au moine, et lui ordonna d'aller sur-le-champ traduire et rétablir le tout fidèlement. On estimera cette

---

cureur-général et trésorier de l'empire, et c'étoit, selon l'expression russe, *l'œil du souverain*. Le comte Panin, parlant de lui, dit à Catherine : Vous avez là un œil borgne. Elle répondit : C'est pour cela *que je veux que le sénat lui obéisse*.

noble franchise d'un despote dur et barbare : mais que dira-t-on en apprenant que, sous le gouvernement de Catherine, une nouvelle traduction de Puffendorff n'a paru qu'avec les sots et ridicules retranchemens que le moine avoit voulu faire ?

Peuple russe, peuple brave et puissant, aimable et hospitalier, chez qui je trouvai des protecteurs et des amis, pardonne à la franchise d'un étranger qui ose te peindre comme il t'a vu, et qui, s'il eût parlé de ses compatriotes mêmes, n'auroit pu toujours en dire du bien. En peignant tes bonnes qualités, j'ai montré ton cœur : en peignant tes vices, je n'ai montré que l'empreinte de tes fers. Puisse la liberté l'effacer un jour !

RELIGION.

Eglise grecque. Prêtres. Fêtes. Jeûnes. Dieu de poche et Images.

LA philosophie, qui dès long-tems reproche à la religion que ses plus zélés défenseurs sont ordinairement les plus méchans des hommes, trouve surtout en Russie de quoi étayer ce terrible argument. C'est là que la secte la plus ignare, ou la plus dégénérée du christianisme, place encore le dogme au lieu de la morale, le miracle au lieu de la raison, la pratique des cérémonies au lieu de la pratique des vertus, et le rachat du crime au lieu du repentir ou de la punition. C'est là qu'à coup sûr le dévôt est un coquin (1),

(1) Un officier étranger s'étoit choisi un domestique parmi des soldats, et le ramenoit chez lui. En pas-

et l'hypocrite un scélérat. J'ai avancé que la principale cause des vices du peuple étoit l'immoralité de sa religion ; et l'on sera de mon avis, si l'on fait attention que dans les églises russo-grecques il n'y a ni prône ni exhortations, ni catéchisme. Une espèce de confession auriculaire, mais bien différente de celle des catholiques, est le seul acte qui rappelle le Russe à quelques devoirs ; mais le confesseur ne lui recommande que des jeûnes, des litanies et des signes de croix ; c'est là tout ce que la religion grecque-orthodoxe apprend à ses sectaires. Il est vrai que dans la chapelle du palais l'archevêque, ou le métropolitain, fait quelquefois un sermon ; mais ce sermon n'étoit qu'une flagornerie à Catherine qui l'écoutoit, les

---

sant vis-à-vis d'une église, le soldat s'arrête, se prosterne et se signe. Ah ! dit l'officier, tu es un coquin, je ne veux pas de toi : ton prédécesseur en faisoit autant, et il m'a volé. Il ramène le dévot, et changea son choix, jusqu'à ce qu'il trouva un homme qui passa devant l'église sans s'arrêter. Il le garda, et le trouva honnête.

yeux baissés, et qui, par reconnoissance, baisoit la main au prédicateur. Il est encore vrai que Platon, archevêque de Moscou, et pourtant homme de mérite, a composé des homélies pleines de sens et d'éloquence, et qu'il a enjoint aux popes-curés d'en faire de semblables, ou du moins de lire les siennes les fêtes et dimanches. Mais, les popes des campagnes ne sont pas toujours en état de satisfaire, même à cette dernière injonction, et les autres moins encore d'obéir à la première : ceux qui le pourroient ne le font pas.

Outre les cinquante-deux dimanches, les Russes chôment *soixante-trois* jours de fêtes, dont vingt-cinq étoient consacrés au culte particulier de la déesse Catherine et de sa famille (1). C'étoit à la cour

(1) Cinq de ces fêtes étoient consacrées exclusivement à Catherine : 1°. sa naissance, le 21 avril, v. st. ; 2°. son avénement, le 28 juin ; 3°. son couronnement, le 22 septembre ; 4°. son inoculation de la petite vérole, le 21 novembre ; et 5°. son jour de nom, le 24. Chacun de ses généraux s'efforçoit de lui envoyer,

des jours de *Te Deum*, ou plutôt *Te Deam*, de pompe, de bals, de distribution de graces, et de festins; dans les villes, des jours de désordres et d'ivrognerie. Dans les campagnes, ils auroient pu être des jours de relâche pour les malheureux; mais si, après la messe, leurs maîtres ne les conduisoient pas à leurs corvées ordinaires, ils consacroient ces momens à recueillir en hâte leurs propres moissons; en cela, ces fêtes étoient un bienfait pour eux.

Ce qu'il y a de plus méprisable et de plus méprisé en Russie, ce sont les prêtres: plusieurs ne savent pas lire; mais ils sont plus méprisables encore par leurs mœurs crapuleuses que par leur ignorance crasse. Il y a pourtant des séminaires pour les instruire; mais il ne faut pas toujours y

---

pour ces jours solemnels, *un bouquet de sang*, je veux dire, la nouvelle d'un massacre: c'étoit l'hommage qu'elle préféroit. Les ennemis des Russes avoient surtout à se tenir sur leurs gardes, les jours qui précédoient ces fêtes; car ils étoient attaqués.

avoir été élevé pour être reçu prêtre. Un père transmet à son fils sa cure, son église et son troupeau ; il n'a pour cela besoin que de l'agrément de son seigneur, qui obtient facilement celui de l'évêque. Si ce fils sait, comme le père, lire un peu le slavon, dire la messe et chanter vêpres, il est maître en son métier et l'exerce. Il va ensuite boire, s'enivrer et se battre avec ses paroissiens, qui cependant lui baisent la main et lui demandent sa bénédiction après l'avoir battu (1). Il n'est pas rare de rencontrer dans les rues de Pétersbourg et de Moscou des prêtres et des moines ivres, qui s'en vont chancelant, jurant, chantant, disant des sotises aux passans, et insultant les femmes par des attouchemens licencieux. Au reste, l'une

(1) A certains jours de l'année, les popes font une tournée dans leurs paroisses pour demander, de cabane en cabane, des œufs, du beurre, du lin, des poules, etc. On les voit revenir, couchés ivres morts dans une charrette parmi ces provisions, ou chantant du haut de cette chaire ambulante.

des principales causes des vices et de l'ignorance des prêtres russes est à chercher dans la religion grecque même : elle leur défend de lire d'autres livres que leur bréviaire, de s'occuper d'aucun art, de se livrer à aucun travail, et de jouer d'aucun instrument de musique.

Ces prêtres chrétiens officient avec une indécence qui rendroit très-ridicules des cérémonies qui le seroient beaucoup moins. Il en est qui jurent à l'autel, frappent les marguilliers, et leur commandent tout haut, d'un ton de grenadier, d'allumer tel cierge, d'approcher tel saint, ou de lire dans tel livre (1). Mais, c'est

(1) Un général russe faisant baptiser, dans son antichambre, l'enfant de l'un de ses domestiques, y conduisit la compagnie qu'il avoit à dîner, pour jouir du spectacle. Le prêtre ayant officié avec une aisance et une dignité qu'on n'attendoit pas, le général l'applaudit, en battant des mains et en criant : Bravo ! bravo ! Au reste, ces baptêmes russes par immersion sont toujours de la plus grande indécence, lorsque l'on baptise un Turc ou un Kalmouk de vingt-cinq

surtout dans les grandes solemnités, telles que la bénédiction des eaux ou la procession au couvent d'Alexandre Newsky, qu'il est très-plaisant de voir le clergé marcher *in pontificalibus*. Tous ces popes, en longues barbes et en habits de lévites, ressemblent aux compagnons du vieux Silène, bien plus qu'aux disciples de Jésus.

Plusieurs seigneurs ont des chapelains particuliers pour dire la messe dans leurs maisons; mais ils vivent ordinairement avec la valetaille, et ne sont point admis

---

ans, qui se dépouille tout nu, et que le prêtre plonge [illegible] la cuve en présence de ses marraines, comme l'ingénu en présence de Mlle. de St. Yves. Les mariages ont aussi plusieurs cérémonies ridicules. J'ai vu une dame, mariant sa femme de chambre dans sa chapelle, y gronder vertement le chapelain de ne savoir pas ces cérémonies, les diriger et les prescrire elle-même. Cette femme de chambre étoit Anglaise; et un ministre de sa nation lui servoit de père. Son air grave contrastoit singulièrement avec les singeries du pope officiant, et il prouvoit bien que ce n'est pas toujours la barbe qui donne un air respectable.

à la table du maître : cependant ces prêtres sont de condition libre (1).

Le haut clergé est plus respectable, et du moins plus respecté. Rien n'est plus pompeux qu'une messe solemnelle célébrée par un archevêque qui se fait habiller au milieu du temple par son clergé, comme jadis le grand sacrificateur (2).

---

(1) Pendant la guerre avec la Suède, comme on avoit besoin urgent d'hommes, on enleva pourtant plusieurs milliers de fils de prêtres, dont on forma quelques bataillons d'artillerie; plusieurs avoient déjà commencé leurs fonctions sacerdotales. Ils furent arrachés, comme des esclaves, à leurs autels et à leurs femmes, pour venir apprendre à manœuvrer le canon dans le camp du général Mélissino.

(2) D'Artois, pendant son séjour à Pétersbourg, étoit justement à une pareille cérémonie, lorsque Catherine lui envoya un officier avec la nouvelle que Dumouriez avoit été défait à Nerwinde. Les Russes s'imaginèrent que c'étoit sa dévotion à leur Saint Alexandre qui lui procuroit un si heureux message; et le prince voulut faire un compliment à l'archevêque, qui lui répondit assez impoliment : Je n'ai prié que pour les vrais croyans. On sera peut-être étonné d'apprendre que *Catherine*, qui se moquoit tant avec *Frédéric* et *Voltaire* de l'épée bénite qu'avoit envoyée

Platon et *Gabriel*, archevêques de Moscou et de Pétersbourg, sont des hommes vénérables par leur caractère et par leur conduite, surtout par les soins qu'ils se sont donnés pour réformer les mœurs de leurs confrères. M. *Samboursky*, chapelain des grands-ducs, est un homme fait pour honorer son état et sa nation. Il est le seul prêtre russe qui aille sans barbe : il en obtint difficilement la permission, étant à Londres, et eut le courage de continuer à se raser après son retour. Mais, s'il a laissé sa barbe en Angleterre, il en a rapporté des connoissances et des goûts utiles à son pays. Il s'applique à faire fleurir l'agriculture aux environs de Tzarskoé-Célo, où il a défriché des déserts et desséché des marais, pour en faire des

---

le pape au général autrichien *Daun*, en ait fait elle-même bénir une par le métropolitain de St.-Alexandre Newsky, pour en faire présent à Mr d'Artois. Cette épée étoit d'or, garnie de brillans, avec ces mots sur la garde : *Dieu et le Roi* ; elle n'a pas été plus miraculeuse que celle de Daun.

champs fertiles ou des jardins anglais (1). C'est ainsi qu'il se venge du mépris de ses confrères les plus bigots, qui le regardent comme un hérétique. Il a obtenu une autre exemption non moins extraordinaire. Sa femme étant morte, il eut la permission de continuer, comme veuf, ses fonctions de curé; ce qui est contre la hiérarchie grecque. Il faut être marié pour être curé; mais, comme un prêtre ne peut se marier qu'une fois, s'il perd sa femme,

---

(1) Ceux du grand-duc Alexandre, dont il fut l'ordonnateur et souvent l'exécuteur, furent construits d'après une idée très-ingénieuse. Catherine avoit fait pour ses petits-fils un conte, intitulé *le Tzarewitsch Chlore*. Ce petit Chlore entreprend un voyage, pour arriver sur une montagne où fleurit la rose sans épines, et la cueille après mille dangers et mille fatigues. M. *Samboursky* a représenté dans la nature même les scènes et les aventures de ce conte. Le centre du jardin est une montagne sur laquelle s'élève le temple de la rose sans épines, et le chemin qui y conduit offre toutes les allégories instructives que Catherine avoit inventées pour les jeunes princes. Un fils adoptif du digne Sambourski a fait un poème descriptif de ces jardins, que j'ai traduit en français.

il doit s'enfermer dans un couvent. Les femmes de popes sont par cette raison les plus choyées et les plus heureuses des femmes.

L'ignorance et l'ivrognerie, qui caractérisent le clergé russe, sont peut-être, comme je l'ai noté, les causes principales de l'heureuse exception qu'offre leur église dans les annales du christianisme. Leurs disputes et leur faux zèle n'ont pas, comme ailleurs, occasionné des guerres, des massacres et des persécutions. Si l'on excepte les violences de Pierre I pour réformer les barbes et les habits longs, et celles de *Nicon* pour établir sa nouvelle lithurgie, l'histoire russe ne présente aucune de ces saintes fureurs qui ont ensanglanté la terre. Cet archevêque Nicon avoit raison de vouloir simplifier et purifier le culte; mais il eut tort d'engager le tzar Alexis à employer la violence. On coupoit la main à ceux qui ne vouloient pas faire le signe de la croix avec les doigts : il en résulta un

schisme. Ces schismatiques ne veulent reconnoître ni les livres saints traduits par Nicon ni ses nouvelles litanies : encore aujourd'hui, ils aimeroient mieux se laisser couper la main que de ne pas faire le signe de la croix avec deux doigts, pour attester que le Saint-Esprit ne procède que du père. On les nomme *Raskolnikis* (1) : eux-mêmes se nomment *Staroïvertsi* (vieux croyans). Le culte public leur étoit défendu ; mais ils tenoient des assemblées, et, sous le prince Potemkin, ils obtinrent la permission de se bâtir plusieurs églises. Son plan étoit de s'étayer un jour de cette secte puissante et fanatique. De riches marchands et de grands seigneurs y sont attachés, et elle est très-répandue parmi les paysans. Du reste, on ne persécute plus les *Raskolnikis*, et les Russes en général montrent la plus grande insouciance concernant la foi des autres.

(1) Schismatiques.

Le peuple observe avec la plus scrupuleuse exactitude les quatre grands carêmes qui lui sont prescrits: il pousse alors la superstition jusqu'à s'abstenir de sa femme et de sa tabatière. Le Russe bigot ne se reprochera pas autant un vol ou un meurtre, dont le prêtre l'absoudra facilement, que d'avoir mangé un œuf, de la viande ou du laitage, pendant le carême. De l'huile de chanvre, du poisson, des herbes, des racines et des champignons, sont alors sa seule nourriture, et, après six semaines d'une pareille abstinence, il est exténué. Les riches ont des tables somptueuses, des poissons, des fruits exquis: quelques-uns même servent gras en faveur des étrangers ou des malades; mais j'ai vu un dévot ne pas vouloir manger sa soupe au poisson, parce qu'elle lui étoit servie avec une cuillère qui avoit touché au bouillon gras. Ces jeûnes rigoureux ont fait dire à quelqu'un que les Russes ne savoient prendre le ciel que par famine.

Chaque Russe, outre une amulette bénite qu'il porte au cou, qu'il a reçue à son baptême, et qu'il ne quitte plus, garde ordinairement dans sa poche une empreinte de cuivre qui représente Saint-Nicolas, ou tout autre saint son patron. Il la porte partout avec lui, aussi dévotement que le pieux Énée ses dieux pénates: c'est souvent l'unique meuble qu'un paysan, ou un soldat en voyage, ait sur lui. Rien n'est plus singulier que de voir quelquefois ce soldat, ou ce paysan, tirer son petit dieu de sa poche, cracher dessus et le frotter avec la main pour le laver, puis le placer vis-à-vis de lui, et se prosterner tout à coup en faisant mille signes de croix, en poussant mille soupirs et récitant ses quarante (1) *Gospodi, pomiloï!* (Dieu aie pitié de moi!). Sa prière faite, il ferme sa boîte et remet son dieu dans sa poche. Les Égyptiens

(1) Le nombre quarante a quelque chose de sacré parmi la prêtraille russe.

avoient leurs dieux dans leurs jardins, ou dans leurs écuries; les Africains le portent au bras et les Russes souvent dans leurs culottes.

Un noble russe y met un peu plus de façons. Son dieu le suit aussi dans ses voyages; mais il est habillé d'or ou d'argent: arrivé à une station, la première affaire du domestique est de le tirer de sa caisse, et de le placer dans la chambre de son maître, qui l'honore aussitôt de ses prosternemens.

J'ai connu une princesse russe, dont le dieu pénate étoit un grand crucifix d'argent, qui la suivoit toujours dans une voiture à part, et qu'elle plaçoit ordinairement dans sa chambre à coucher. Lorsque, dans la journée, il lui étoit arrivé quelque chose d'heureux, et qu'elle étoit contente de ses amans, elle faisoit allumer des bougies autour du christ, et lui disoit en langage familier: *Eh bien! vois-tu, puisque tu as été bon aujourd'hui, tu seras bien traité; tu auras des*

bougies, toute la nuit; je t'aimerai, je te prierai; tu seras mon petit bon dieu mignon. Si, au contraire, il arrivoit à cette femme quelque chose de fâcheux, elle faisoit éteindre les cierges, défendoit à ses domestiques de rendre aucun hommage au pauvre crucifix, et l'accabloit de reproches et d'impertinences.

Catherine même affectoit une grande dévotion pour les images. On la voyoit souvent dans sa chapelle se prosterner sur le parvis, ramasser la poussière et en souiller la couronne de diamans qu'elle portoit sur la tête. On lui vola une fois une vierge entourée de brillans, dont l'impératrice Élisabeth lui avoit fait présent *à sa confirmation*, et qu'elle avoit déposée dans cette chapelle. Elle mit toute la police en mouvement pour découvrir l'auteur de ce vol hardi: mais ce fut en vain. Ah! disoit Catherine, ce ne sont pas les brillans, c'est la sainte image que je regrette! je donnerois le double de sa valeur pour la retrouver.

Ses vœux furent exaucés: après bien des recherches et des emprisonnemens, on trouva, au bout de quelques jours, la vierge nue et dépouillée de sa riche garniture, gissant dans la neige auprès de l'amirauté. Catherine, enchantée, récompensa celui qui la lui rapporta, la fit rhabiller plus richement et replacer en grande cérémonie sur son autel.

Les filles de joie russes sont aussi très-dévotes aux saints. Quand elles ont des visites, et qu'elles veulent se livrer à leurs plaisirs, elles commencent toujours par rabaisser le voile et éteindre les bougies de leurs images : c'est le signal du sacrifice qu'elles vont offrir à Vénus.

Je ne ferai point le détail de toutes les superstitions, qu'une telle religion doit nécessairement inspirer à un peuple esclave et ignorant. Le tzar actuel met aujourd'hui sa politique grossière à épaissir le nuage d'erreurs et de sotise, que le génie de Pierre, l'humanité d'Élisabeth et la philosophie de Catherine, vouloient

un peu éclaircir. Tel un crapaud trouble encore le limon de son bourbier, pour mieux s'y cacher (1). En plaignant

(1) On sera peut-être étonné de voir comment en Russie on fait encore des saints. Voici un article édifiant de la gazette impériale de Pétersbourg, qui l'apprendra. Je le traduis.

pétersbourg, 7 décembre 1798.

« En 1796, on trouva dans l'éparchie de *Wologda*, au couvent de *Soumorin* dans la ville de *Trotma*, un cercueil où étoit un cadavre en habit de moine : il y avoit été enterré en 1568, et se montroit parfaitement conservé, ainsi que ses habits. Aux lettres brodées sur les vêtemens, on reconnut ce cadavre pour être le corps du TRÈS-VÉNÉRABLE FÉODOSE SOUMORIN, fondateur et supérieur du couvent, et qui fut déjà, durant sa vie, *reconnu pour saint par les miracles qu'il faisoit* ».

Le *très-saint* dirigeant synode fit à cette occasion un *très-humble* rapport à S. M. I. Après quoi s'ensuivit ce sublime oukas de Paul.

« Nous Paul, etc. etc. Ayant été assuré, par un rapport spécial du très-saint synode, de la découverte qui a été faite, dans le couvent de *Spasso-Soumorin*, *des ossemens miraculeux* du TRÈS-VÉNÉRABLE FÉODOSE ; lesquels ossemens miraculeux se distinguent par l'heureuse guérison de tous ceux qui y ont recours avec une entière confiance, *Nous prenons la*

l'avilissement où croupit un grand peuple, il faut rendre justice aux Russes éclairés qui en gémissent. Mais ils sont enchaînés par les préjugés, comme le géant *Gulliver* par les *Liliputiens :* ses liens étoient foibles et imperceptibles comme ses ennemis ; mais chacun de ses cheveux étoit séparément attaché à la terre ; il ne pouvoit soulever la tête.

---

découverte de ces saints ossemens, comme un signe visible que le seigneur jette sur notre règne les regards les plus distingués et les plus gracieux. C'est pourquoi nous élevons notre fervente prière et notre gratitude au dispensateur suprême, et chargeons notre très-saint synode d'annoncer dans tout notre empire cette découverte remarquable, selon les usages prescrits par la sainte église et par les saints pères. etc. etc. Le 28 septembre 1798 ».

Tout ce que je pourrois ajouter à un pareil fait ne pourroit qu'affoiblir le ridicule et l'indignation. Au reste, Paul a enrichi le calendrier russe de quelques jours de fêtes de plus que celles dont j'ai parlé ; entre autres, de celle de ce saint déterré, et de celle de la *Madonne de Kasan*, qu'il a ordonné de chomer. De plus, chaque enfant qui lui naît amène deux fêtes nouvelles, celle de la naissance et celle du nom : Paul a déjà neuf enfans.

GYNÉCOCRATIE.

De son influence sur les femmes en Russie. Leur caractère, leur immodestie, leur cruauté, leurs mœurs, leurs bains, leurs talens, leurs charmes. La princesse Daschkow.

LA Russie offre un exemple unique dans l'histoire. Le même siècle a vu cinq ou six femmes règner (1) despotiquement sur un empire, où les femmes étoient auparavant esclaves d'hommes esclaves; où Pierre I fut obligé d'employer la violence (2) pour les tirer de cet avilissement

(1) Sophie, sœur de Pierre I, Catherine I, Anne I, Anne la régente, Élisabeth, et Catherine II.

(2) Avant Pierre I, les femmes ne paroissoient ni à la cour, ni dans les sociétés, ni même à la table de leurs maris. Pierre, par un oukas, ordonna à ces

barbare, et leur donner une place dans la société ; où, même encore aujourd'hui, le code de la servitude ne leur accorde pas une ame (1), et ne les compte point parmi les créatures humaines. Le règne de ces femmes offre un exemple bien militant en faveur des peuples qui n'ont jamais laissé tomber leur couronne en quenouille ; car il est difficile de citer six règnes plus féconds en guerres, en révolutions, en crimes, en désordres, en calamités de toute espèce. A la cour, les mœurs se sont adoucies, j'en conviens, mais elles se sont corrompues, et la mi-

---

maris de produire leurs femmes, dont le commerce lui sembloit avec raison propre à civiliser la nation : mais il fut souvent obligé d'employer les officiers de police pour amener les dames au bal.

(1) En langue russe, on désigne, par le mot *ame*, les paysans esclaves. Au lieu de demander d'un homme combien il a de revenu, on demande *combien il a d'ames ?* et un pareil homme en a quelquefois dix ou vingt milles, sans compter ni celles des femmes, ni la sienne, qui assurément mérite le moins d'entrer en compte.

sère a augmenté, en raison du luxe et de la désorganisation. Les abus de tout genre, la tyrannie et la licence, sont devenus l'essence même du gouvernement.

Le vieil adage, *quand les femmes règnent, les hommes gouvernent*, est faux ou insignifiant. Quand les femmes règnent, leurs amans tyrannisent, et chacun pille. Mais, sans m'arrêter ici aux effets politiques de la *gynécocratie*, qui pourroit bien être le comble de l'avilissement ou de l'extravagance humaine (1), je remarquai seulement l'influence qu'elle a eue sur la société et sur les femmes en Russie.

---

(1) Par quelle contradiction la charge d'impératrice et de reine, qui exige la vigueur du corps et celle de l'esprit, et des connoissances ou des talens en tout genre, a-t-elle si souvent été donnée à des femmes ! Quoi ! Catherine disposoit d'une armée de 500 mille hommes, et ne vouloit pas confier une compagnie à une autre femme ! Elle dirigeoit la politique de l'Europe, y décidoit de la paix et de la guerre, et une femme n'y peut avoir le moindre emploi ! Cela est bien inconséquent.

L'existence des Amazones ne me paroît plus une fable, depuis que j'ai vu les femmes russes. Encore quelques impératrices autocratrices, et l'on eût vu peut-être cette nation de femmes guerrières se reproduire aux mêmes lieux et sous le même climat où elles existèrent autrefois (1). On remarque encore chez les peuples slaves beaucoup d'énergie dans les femmes, et leur histoire en fournit plusieurs preuves. Cette activité féminine, que l'amour, la tendresse et les soins domestiques, absorbent dans les autres pays, les femmes l'emploient dans le Nord, où elles naissent plus froides et plus robustes, à l'envie de dominer et aux intrigues po-

(1) Il est bien singulier qu'aux mêmes lieux, où l'on place cette association de femmes qui proscrivoit les hommes, on ait vu depuis l'association des Cosaques *Zaporogues*, qui ne souffroient aucune femme parmi eux, et qui ne se recrutoient que par l'enlèvement des jeunes garçons des pays voisins. Cette république barbare a été détruite par Potemkin, et ceux qui la composoient dispersés dans les armées ou parmi les autres Cosaques.

litiques. Etre aimées, est souvent pour elles un besoin physique ; aimer en est rarement un pour leurs cœurs.

Sous le règne de Catherine, les femmes avoient déjà pris à la cour une prééminence, qu'elles rapportoient dans leurs maisons et dans les sociétés. La princesse Daschkow, cette *Tomiris parlant français*, comme disoit Voltaire, déjà masculinisée par ses goûts, ses allures et ses exploits, l'étoit encore davantage par ses titres et ses fonctions de *Directeur* de l'académie des sciences, et de *Président* de l'académie russe. On sait qu'elle sollicita long-tems Catherine de la nommer colonel des gardes, emploi dont elle se fût sans doute mieux acquittée que la plupart de ceux qui l'exerçoient. Catherine se défioit trop de celle qui se vantoit tant de l'avoir placée sur le trône, pour lui confier un pareil emploi. Mais encore un règne féminin, et l'on auroit pu voir une fille général d'armée, et une femme ministre d'état.

Plusieurs généraux russes, qui ont du renom dans l'étranger, étoient à cette époque gouvernés par leurs femmes. Le comte V. Pouschkin, qui commandoit en Finlande, n'osoit faire un mouvement, qu'après avoir envoyé un courier à la sienne pour la consulter. Le comte Iwan Soltykow étoit inférieur à sa femme, au moral comme au physique, et le ministre de la guerre trembloit devant sa furieuse moitié. Qu'on ne s'imagine pas que cette soumission, devenue presque générale, fût cette galante et chevaleresque déférence qu'on a quelquefois pour les dames : celles que je cite pour exemple étoient vieilles, laides et méchantes : c'étoit, à la lettre, la soumission du foible devant le fort, la pusillanimité devant le courage, la sotise ou la folie. La supériorité naturelle se trouvoit ici le partage du sexe féminin. Le respect et la crainte qu'inspiroit Catherine à ses courtisans, sembloient rejaillir sur tout son sexe.

Loin de la cour, on retrouvoit souvent les mêmes effets. Plusieurs femmes de colonels avoient les détails du régiment, donnoient les ordres aux officiers, les employoient à des services particuliers, les congédioient, et les créoient quelquefois. Madame Mellin, *colonelle* du régiment de Tobolsk, le commandoit avec une hauteur vraiment martiale, recevoit les rapports à sa toilette, et faisoit monter la garde à Narva, tandis que son mari bénévole s'occupoit ailleurs. A une surprise que tentèrent les Suédois, on la vit sortir de sa tente en uniforme, se mettre à la tête d'un bataillon, et marcher à l'ennemi. Plusieurs autres femmes suivoient l'armée contre les Turcs. Le sérail de Potemkin étoit toujours composé de belles amazones, qui se plaisoient à visiter les champs de bataille et à examiner les voluptueuses nudités des Turcs étendus sur le dos, le cimeterre à la main, et l'air encore menaçant, comme l'Argant du

Tasse le parut à la douce Herminie (1).

Dans les campagnes, on remarquoit encore davantage la masculinité des femmes. On leur remarquera sans doute un peu de ce caractère dans tous les pays où les hommes sont esclaves : elles s'y trouvent souvent dans le cas, étant veuves ou filles majeures, de prendre le gouvernement de leurs terres, dont les habitans sont leur bien, leur propriété, comme un vil troupeau. Elles entrent alors dans les détails les moins convenables à leur sexe. Acheter, vendre, échanger des esclaves, leur distribuer leur tâche, les faire déshabiller devant elles pour leur infliger les verges, sont des choses qui répugneroient autant à la sensibilité qu'à la pudeur d'une femme, dans un pays où les hommes ne

(1) Après l'assaut d'Oschakow, on entassa sur le Liman, alors glacé, des piles de cadavres nus, qui y restèrent jusqu'au dégel; et c'est autour de ces pyramides que les dames russes alloient se promener en traîneaux, pour admirer les beaux corps musulmans roidis par le froid.

seroient point ravalés au niveau des animaux domestiques, et traités avec la même indifférence (1) : mais ce sont des fonctions dont plusieurs femmes russes sont souvent obligées et même charmées de s'acquitter.

Cette habitude d'en agir ainsi avec les hommes, et celles qu'ont encore les deux sexes de se montrer nuds et pêle-mêle dans les bains, émoussent de bonne heure dans les femmes cette pudeur qui leur est natu-

(1) J'ai appris d'une Française de Saint-Domingue, que plusieurs dames créoles ne sont pas plus scrupuleuses que celles de Russie. Quelques-unes vont elles-mêmes sur le vaisseau négrier choisir et marchander des esclaves, qui leur sont exposés tout nus. On nomme un jeune nègre de 25 ans, bien conformé, *un nègre toutes pièces.*

Je vis un jour une dame russe marchander un jeune étalon, aussi très-bien conformé, et qui étoit d'une beauté et d'une douceur rares. Elle le visitoit avec une complaisance singulière; lui caressant les testicules qu'il avoit très-apparens. Il est probable que cette femme en usoit de même avec un jeune esclave qu'on lui amenoit de la campagne, pour en faire son coureur ou son laquais.

relle, et j'en ai vu d'aussi aguerries à cet égard que les hommes les moins modestes (1).

Il ne faut point attribuer au libertinage, ni à une grossière volupté, cette espèce d'effronterie de quelques femmes russes. Elles vivent, dès leur enfance, dans la plus grande privauté avec la foule de leurs esclaves : elles se font rendre mille services particuliers, et même secrets, par des esclaves mâles, qu'elles regardent à peine comme des hommes. Les mœurs domestiques leur fournissent, tous les jours, les occasions de satisfaire et même de prévenir leur curiosité sur tous les mystères de l'amour, et d'émous-

(1) Me trouvant à la campagne, chez une dame, elle voulut un jour se donner le plaisir de la pêche. Elle envoya chercher des filets, et ordonna à quelques-uns de ses domestiques de se déshabiller et de se jeter à l'eau. Ils se mirent, devant leur maîtresse, nus comme Adam avant sa chûte devant Eve. Elle leur donnoit des ordres, dirigeoit la pêche, et regardoit, d'un air de mépris vraiment comique, leurs membres rapetissés par l'eau et le froid.

ser, à sa naissance, l'irritabilité nerveuse. Il faut être leur égal pour les faire rougir : un esclave n'est pas pour elles un être de la même espèce (1).

J'ai déjà remarqué combien la manière dont on traite les hommes en Russie est révoltante. Il faut que la sensibilité se soit déjà émoussée, et que le cœur se soit déjà ossifié par des spectacles cruels, pour pouvoir soutenir un instant, sans horreur et sans indignation, celui des punitions que l'on inflige quelquefois aux esclaves. Mais

(1) Une dame russe étoit à la promenade avec une Française, et suivie de deux grands laquais. Elle les appelle, se fait prendre sous le bras, et s'éloigne un peu du chemin. Là, derrière un buisson, elle se fait relever ses jupons par ses deux pages, et se délivre, tandis qu'ils la soutiennent, d'un besoin qui la pressoit. La Française ne put s'empêcher de lui témoigner sa surprise et son indignation de la voir s'acquitter d'une pareille fonction entre deux hommes. — Comment ! répond la dame russe, ce sont mes esclaves ; ils ont été élevé avec moi : je voudrois voir qu'ils eussent l'audace de penser que je porte autre chose qu'un jupon, et de croire que je suis femme pour eux et qu'ils sont hommes pour moi !

il faut convenir que l'on est plus révolté encore de voir les femmes y assister et même y présider, et quelquefois infliger elles-mêmes ces punitions. Je me suis trouvé à des tables où, pour quelques légères fautes d'un laquais, le maître ordonnoit froidement, et comme une chose toute simple, de lui délivrer cent coups de *bagottes*. On le mène sur-le-champ dans la cour, ou seulement dans une antichambre, et tout cela se fait en présence des femmes et des jeunes filles, qui, en mangeant et riant, entendent les cris du malheureux fustigé (1).

---

(1) La légèreté avec laquelle on ordonne de fustiger un homme, produisit, il y a quelques années, un étrange quiproquo. Le comte *Bruce*, gouverneur général de Pétersbourg, avoit un cuisinier esclave, qui déserta. Il trouve à la cour le maître de police *Kléief*, et lui donne ses ordres pour que la police fasse tout à faire les perquisitions nécessaires, afin de retrouver son cuisinier. Elles furent vaines. Sur ces entrefaites, arrive de Varsovie un cuisinier français, qui venoit chercher de l'emploi en Russie, et qui étoit adressé et recommandé à Kléief par un de ses amis de Pologne.

Je ne suis pas le premier qui ait remarqué qu'en Russie les femmes sont en général plus méchantes, plus cruelles, plus barbares que les hommes : c'est qu'elles sont encore beaucoup plus ignorantes, plus superstitieuses. Elles ne voyagent guères, s'instruisent peu, ne travaillent point. Toujours entourées d'esclaves pour satisfaire ou prévenir leurs désirs, les dames russes passent leur tems, couchées sur un

---

Kléïef, croyant placer cet homme, l'envoye de suite chez Bruce, dont il savoit la cuisine vacante par la désertion de son cuisinier, en disant au Français qu'il n'avoit qu'à s'annoncer de sa part. On annonce donc au comte Bruce un cuisinier, qu'envoie le maître de police. — Ah ! dit-il, c'est mon drôle ! qu'on lui donne sur-le-champ deux cents coups, et qu'on le remette à sa cuisine. Les *ordonnances* du gouverneur se saisissent aussitôt du Français, et le conduisent dans le manège. Là, malgré ses cris, ses protestations, on lui fait subir le supplice ordonné : qu'on juge de la surprise, de la terreur de cet homme. On le laisse demi mort. A peine peut-il se traîner chez le ministre, où il fait sa plainte. Bruce, instruit de l'erreur, appaise l'affaire pour quelques cents roubles, qu'il donna au malheureux cuisinier français.

canapé, ou à une table de jeu. On les voit rarement lire, plus rarement encore s'occuper de petits ouvrages de main ou des soins de leur ménage; et celles, qu'une éducation étrangère et soignée n'a point humanisées, sont réellement encore barbares. C'est parmi elles que vous retrouverez cette Romaine, dont parle Juvénal, laquelle, envoyant un esclave au supplice, répondit à celui qui la conjuroit d'épargner un homme : *O demens, ita servus homo est!* et cette autre qui montre ses bijoux et ses colifichets à ses amies, tandis qu'on entend les cris d'un esclave : *Ce n'est rien*, dit-elle à ses compagnes effrayées, *c'est un homme que je fais fustiger.*

S'il y avoit de telles femmes à Rome, que doit-on attendre de Pétersbourg ou de Moscou? Aussi vais-je citer des traits horribles. Je préviens pourtant que ce sont des excès, des monstres, que je cite : mais il est bon d'apprendre jusqu'où peut aller quelquefois la férocité d'une femme

lorsque le gouvernement, la religion, les loix et les usages du pays, semblent l'autoriser. Faut-il s'étonner si l'esclavage et la tyrannie pervertissent les hommes, lorsqu'ils transforment en bêtes furieuses le sexe le plus sensible et le plus doux !

Une princesse K.....ky retrace l'idée de tous les crimes, de tous les emportemens et de toutes les turpitudes. On l'a vue faire dépouiller des hommes, les faire battre de verges en sa présence, compter les coups, et exciter l'exécuteur à les appesantir. On l'a vue, dans les accès de son ivresse ou de sa brutalité, faire attacher par ses femmes esclaves un homme esclave nu à un poteau, le faire, en cet état, mordre par ses chiens, ou fustiger par ces mêmes femmes. On l'a vue leur arracher les verges, et le frapper elle-même sur les parties..... les plus sensibles, ou enfin prendre une bougie allumée, et lui brûler le poil... mêlant ainsi les jouissances monstrueuses d'une cruauté atroce à celles d'une horrible

lubricité... La plume tombe... la honte et l'indignation font monter le sang.... Je ne puis pousser plus loin ces détails.

Les supplices, qu'elle faisoit subir à ses femmes, portoient le même caractère, et c'étoit alors des hommes qu'elle choisissoit pour bourreaux. Après les avoir fait fouetter à nu, souvent pour assouvir sa fureur et sa vengeance, elle leur faisoit poser leurs mamelles pantelantes sur le marbre froid d'une table, et fustigeoit elle-même les parties délicates. J'ai vu une de ces malheureuses, à qui elle avoit souvent infligé ce chatiment, et qu'elle avoit de plus estropiée. Lui mettant ses doigts dans la bouche, elle lui avoit déchirée les lèvres jusqu'aux oreilles. J'ai vu, dis-je, cette pauvre fille, ainsi déchirée, traîner ses jours déplorables dans une écurie, où elle étoit nourrie et cachée par charité des autres domestiques. Son crime étoit d'être soupçonné par sa Messaline de lui avoir enlevé les faveurs de l'un de ses méprisables

favoris. De pareilles indignités, qu'elle avoit déjà commises à Moscou, forcèrent le frère de cette Tisiphone de l'envoyer à Pétersbourg, pour la soustraire à la vengeance du peuple. Elle continua à mener une vie infernale, à l'ombre d'un parent puissant qu'elle avoit à la cour : mais ce parent fut obligé de lui défendre de prendre ses propres esclaves pour domestiques; elle dut louer des gens libres, qui ne restoient qu'un jour auprès d'elle. A la fin, elle n'avoit plus que des soldats, qu'on lui envoyoit par corvée, pour la servir et assouvir sa fureur dans tous les genres.

J'ai donné à ce monstre son titre de princesse, n'osant lui donner celui de femme. Il est âgé de quarante ans: il est d'une taille et d'une épaisseur immense. Il ressemble à l'un de ces Sphinx, que l'on voit parmi les monumens gigantesques des Égyptiens. Il vit encore, et j'en donnerai l'adresse à ceux qui voudront le voir.

J'ai connu une autre dame de la cour, qui avoit dans sa chambre à coucher une espèce de cage obscure, où elle tenoit enfermé un esclave, son perruquier. Elle le tiroit de là elle-même, tous les jours, comme l'on tire son peigne de son étui, pour se faire accommoder, et le renfermoit aussitôt, le plus souvent après l'avoir souffleté pendant sa toilette. Le malheureux avoit un morceau de pain, une cruche d'eau, un petit banc et un pot de chambre, dans sa boîte. Il ne voyoit le jour, que pendant le tems qu'il arrangeoit une perruque sur la tête chauve de sa vieille géolière. C'étoit au chevet de son lit qu'elle avoit cette prison portative, dont elle se faisoit suivre à la campagne. Et son mari souffroit cette horreur! Comment n'étoit-il pas troublé dans son sommeil par les soupirs que poussoit le misérable assis à ses côtés entre quatre planches. Il passa trois ans consécutifs dans la même *géhenne*; et lorsqu'il reparut, il étoit horrible et

pâle, courbé et rabougri comme un vieillard. Le principal motif d'une aussi étrange barbarie étoit que cette sempiternelle prétendoit cacher à tout le monde qu'elle portoit perruque, et, pour cela, elle séquestroit un homme de dix-huit ans de la société humaine pour rapetasser en secret ses charmes délabrés. Les mauvais traitemens et les jeûnes, qu'elle lui faisoit outre cela endurer, étoient pour le punir d'avoir voulu s'échapper, et de ce que malgré tout l'art et les soins du malheureux, elle devenoit tous les jours plus vieille et plus détestable.

Au reste, je le répète, je ne cite point ces infamies, aussi incroyables qu'elles sont vraies, comme des traits caractéristiques et généraux, que l'on doive reprocher aux dames russes: ce sont les crimes de deux femmes; mais ces crimes n'auroient pu se commettre ailleurs qu'en Russie. Les parens, les familiers, les connoissances des furies qui les commettoient, ne les eussent point ailleurs

envisagé comme des singularités de l'humeur de ces dames. Les parens du jeune homme eussent eu le droit de se plaindre, et de réclamer non-seulement la justice, mais l'indignation et la vengeance (1).

Ce n'est pas seulement à la cour, et dans leurs ménages que les dames avoient pris de l'ascendant sur les hommes. On ne voit nulle part tant de femmes s'arroger la primauté, et jouer le rôle actif en amour. Catherine étoit bien propre, par son exemple, à leur donner ces mœurs et ce goût masculins et dévergondés. Sans être aussi impudente qu'une Messaline, elle réalisoit de nos jours, et à la face de sa cour et de son empire, ce que des relations fabuleuses rapportent de la reine *d'Achem*. Changeant souvent de favoris, et son ardeur, aussi bien que son

(1) Sous le règne d'Elisabeth, une aïeule de ces furies s'étoit déjà distinguée par de pareilles atrocités : ses parens furent obligés de l'enfermer.

rang, la mettant toujours dans le cas de faire les avances, les femmes de sa cour se formèrent sur son exemple, et plusieurs surpassèrent le modèle. Qui n'a pas connu les fureurs amoureuses d'une *Maria Pawlowna*? Quel jeune officier, un peu appétissant, n'a pas été violé par madame S.....w? Toute la Russie même n'a-t-elle pas été scandalisée des amours de madame P....n? On avoit vu auparavant mesdames B.....n, K...n, G...n (1), et tant d'autres; faire, à l'envi de leur souveraine, un vrai b.. du palais des tzars. A la fin de sa vie, Catherine s'étoit si bien masculinisée, qu'il lui falloit des femmes: ses ébats avec les tribades *Daschkow*, *Protasow* et *Branitska*, n'étoient ignorés de personne, et

(1) Cette princesse G...n disoit un jour, dans une société, qu'elle avoit acheté trois singes, une femelle et deux mâles. Lorsqu'il y en a deux d'accouplés, dit-elle, le troisième se suffit à lui-même. Assise sur mon sopha, je m'amuse beaucoup de cette scène singulière.

le dernier favori ne servoit plus guères qu'à tenir les flambeaux.

Presque toutes les femmes de la cour, à l'instar de leur *auguste souveraine*, tenoient des hommes en titre et en fonction de favoris; je ne dis pas d'amans, car cela mêleroit du sentiment à la chose. Il n'y avoit qu'un besoin physique grossier, et souvent rien autre chose que l'envie de suivre la mode. Ce goût étoit devenu comme celui du boire et du manger, ou du bal et de la musique. Point de tendres intrigues, moins encore de fortes passions (1). L'ambition et la débauche

(1) Une jeune princesse *Schakowskoi*, mariée à un comte d'Aremberg, vient de fournir une exception bien tragique. A l'époque de la révolution du Brabant, où son mari avoit pris part, Catherine lui ordonna d'abandonner ce factieux et de revenir en Russie, sous peine de confiscation de tous ses biens. Elle revient, ramenée par sa vieille mère, et Catherine déclara nul son mariage. L'un de ses cousins l'enlève, et va l'épouser à Moscou, pour obtenir ensuite plus facilement des dispenses. Cependant il n'avoit pas le cœur de sa jeune femme, ou du moins ne le remplissoit pas. Elle aimoit un officier aux gardes, nommé *Kamasowsky*.

avoient banni l'amour. Le mariage n'étoit qu'une association, qui ne supposoit que la convenance! heureux si l'amitié venoit quelquefois, sans y être priée, adoucir des chaînes, que l'intérêt des parens, ou la vanité seule, avoit formées.

Ce qui achève de prouver la dépravation, l'abrutissement, la confusion des mœurs et des goûts sous le règne de Catherine, c'est la découverte que l'on fit, il y a quelques années, à Moscou, d'une association connue sous le nom de Club physique. C'étoit une espèce d'ordre, surpassant en turpitude tout ce que l'on a raconté des institutions et des mystères les plus impudiques. Les hommes et les femmes se rassembloient, à certains jours, pour se livrer pêle-mêle aux débauches les plus infâmes. Des maris y faisoient

---

La jalousie de son mari ayant éventé ses rendez-vous, et s'en étant plaint, la princesse s'empoisonna et mourut dans des convulsions horribles. Son mari, homme d'une sensibilité sombre, en perdit pour un tems la raison, et pour toujours le bonheur.

admettre leurs femmes; des frères, leurs sœurs. Ce qu'on exigeoit dans les hommes, étoit de la vigueur et de la santé; dans les femmes, de la beauté ou de la jeunesse. Les récipiendaires n'étoient initiés, qu'après avoir donné leurs preuves et subi des visites. Les hommes recevoient les femmes, et les femmes, les hommes. Après un repas splendide, le sort décidoit des accouplemens. A la révolution française, la police eut ordre de fureter et de dissoudre chaque espèce d'ordres ou de rassemblemens; et ce fut alors que l'on examina le Club physique, dont les membres furent obligés d'en révéler les mystères. Comme ces membres de l'un et de l'autre sexe appartenoient aux plus riches et aux plus puissantes familles, et qu'il n'étoit pas question de politique dans leurs assemblées, on se contenta de fermer et d'interdire cette loge scandaleuse.

On a beaucoup de relations sur les bains russes; mais comme ils ont une grande influence sur le caractère et sur les mœurs

des femmes du peuple particulièrement, il ne sera pas hors de propos d'en parler ici sous ce rapport. A mon arrivée en Russie, l'une de mes premières recherches fut de réaliser l'idée que m'en avoient donnée les voyageurs, et que je croyois fausse. Jeune, et venant d'un pays où les mœurs sont de la plus sévère décence, je me promettois de contempler à mon aise des trésors que jamais mon œil n'avoit entrevus que furtivement. Je me retraçois les bains voluptueux de Diane, et, nouvel Actéon, je ne méditois rien moins que d'aller surprendre des nymphes. Un jour donc, je descendis avec un ami les bords de la Néwka, pour m'approcher d'un bain public; mais je ne fus pas obligé d'aller bien loin pour me convaincre que les belles Russes étoient accoutumées à exposer leurs charmes aux yeux des passans. Une troupe de femmes de tout âge, invitée par la chaleur de juin, n'avoit pas jugé à propos d'aller jusques dans l'enceinte des bains. Elles s'étoient mises

nues, nageoient et folâtroient vers les bords de la rivière. Ce spectacle, auquel je n'étois pas habitué, fit sur moi la plus vive impression : je m'arrêtai et m'appuyai sur le quai, sans que ma présence ni ma proximité troublassent en rien les jeux des baigneuses (1).

J'ai été depuis, plusieurs fois, dans les bains, et j'ai revu les mêmes choses sur

(1) La vue des appas naissans, que quelques-unes des plus jeunes exposoient ingénument, étoit presque achetée par les objets dégoûtans qu'étaloient impudemment les vieilles, dont la peau ridée formoit mille plis, qui n'étoient rien moins que la cachette des amours. L'une de ces vieilles, voyant à quelque distance des hommes de sa connoissance qui se baignoient aussi, alla les joindre à la nage, et commença avec un jeune drôle une lutte comparable à celle qu'eut Salmacis avec Hermaphrodite. Mais le jeune homme ne sachant pas nager, la vieille eut l'avantage : elle le saisit, d'une main, par la barbe, et, de l'autre, par....., et le plongea dans l'eau, aux grands éclats de rire des deux troupes et des spectateurs. Cette scène se passoit près d'un rivage, où alloient et venoient des personnes de tout âge et de tout sexe ; et les jeunes demoiselles, habitantes des maisons voisines, pouvoient en jouir de leurs fenêtres.

la rive des isles de la Néva. Mais après le tableau que je viens de tracer, de plus amples détails seroient trop licencieux. Il existe, à la vérité, un *oukas* de Catherine la chaste, qui enjoint dans les villes aux entrepreneurs de bains publics de construire des bains séparés pour les deux sexes, et de ne laisser entrer dans ceux des femmes, que les hommes nécessaires pour le service, et les peintres et les médecins qui viendroient y étudier leur art. Ainsi un amateur prend l'un de ces titres pour être introduit. Les deux sexes ont donc maintenant à Pétersbourg leurs étuves et leurs enceintes séparées par une cloison : mais plusieurs vieilles femmes aiment toujours mieux se mêler aux hommes ; et d'ailleurs, après avoir pris le bain chaud, hommes et femmes sortent tout nuds pour courir ensemble se plonger dans la rivière qui passe derrière les bains. Les femmes les plus pudiques tiennent alors devant elles la branche de bouleau dont elles se sont servies pour

se flageller dans l'étuve. Lorsqu'un homme veut prendre un bain séparément, c'est souvent une femme qui le lave, le savonne et le flagelle : elle s'acquitte de ces soins avec tout le détail et l'indifférence possibles. Dans les campagnes, les bains sont encore sur l'ancien pied, c'est-à-dire que tous les sexes et les âges les prennent ensemble; et qu'une famille composée d'un père de quarante ans, d'une mère de trente-cinq, d'un fils de vingt, et d'une fille de quinze, s'y montrent les uns aux autres dans l'état d'innocence, et se flagellent mutuellement.

Ces usages, qui nous paroissent si choquans, et qui le sont toujours chez un peuple qui s'habille et qui n'est plus sauvage, ne sont pas un effet de la corruption et ne supposent pas le libertinage. Ce ne sont même pas ces bains, d'ailleurs si salutaires au peuple russe, qui le portent aux débauches. Au contraire, l'habitude de voir sans cesse et de bonne heure des nudités sans voiles, émousseroit les sens

et réfroidiroit l'imagination, si on lui laissoit le tems de s'enflammer par la curiosité contrainte. Jamais un jeune Russe ne sentira palpiter son cœur et bouillonner son sang, à l'idée d'un sein naissant. Il n'a point à soupirer après l'aspect de quelques charmes secrets, qu'il ose à peine deviner; car il a, dès l'enfance, tout vu, tout examiné. La jeune fille russe ne rougira jamais involontairement d'une curiosité ou d'une pensée indiscrète, et son époux n'aura rien de nouveau ni à lui montrer ni à lui apprendre. L'amour n'a donc plus ces alentours piquans et délicats qui font ses vrais charmes, ni ces préludes du plaisir plus doux que le plaisir même. Si les sentimens exquis ne viennent plus ennoblir la plus heureuse des passions de l'homme, elle ne sera plus qu'un besoin momentané, trop facile à contenter pour y mettre du prix.

Ce n'est donc point en Russie qu'il faut chercher des Julies, amantes de Saint-Preux, et moins encore des Julies, épouses

de Wolmar. Pour ce dernier, je ne sais quelle idée avoit Rousseau de lui donner une telle patrie. Le pays de l'esclavage n'est pas celui des belles passions : on auroit peine à y trouver l'étoffe d'un roman. Cependant le Russe est sensible, gai, chante et danse volontiers; et le recueil des chansons populaires atteste qu'autrefois il fut inspiré par l'amour. On y trouve souvent une sensibilité exquise, et une mélancolie touchante qui vous charme et vous attendrit (1).

Après ce que j'ai dit des dames russes, je crains que l'on ne prenne une trop mauvaise idée des femmes de Russie, où il y en a tant d'aimables et de charmantes (2).

---

(1) Si les circonstances changent, et que je puisse recouvrer quelques liaisons littéraires en Russie, je ferai connoître un jour des morceaux en ce genre, qui ne le cèdent point à ce que la France a produit de plus délicat.

(2) Peut-être aussi, que le malheureux hasard, qui m'a fait voir de près les plus méchantes et les plus méprisables, a mêlé, malgré moi, quelque fiel à mes pinceaux; et il faut convenir qu'autant les fem-

Presque toutes ont de l'esprit naturel et des graces ; les yeux, les pieds et les mains, comme on les desire ; une aisance dans les manières, un goût dans les ajustemens, et des agrémens dans la conversation, qu'on ne retrouve que chez les Françaises.

Ces dames russes, si spirituelles, si aimables, ont du goût pour les arts. Elles rient à la représentation d'une bonne comédie, sentent fort bien un trait malin, comprennent parfaitement une équivoque, et applaudissent à un vers brillant : mais les traits de sentiment semblent perdus pour elles ; je ne les ai jamais vu pleurer à une tragédie. Les mères, les filles, les amantes, voyoient d'un œil sec *Mérope*, *Antigone* et *Zaïre*, au théâtre français de Pétersbourg, que

---

mes affectent un air indécent, autant les filles paroissent réservées et modestes. Elles naissent susceptibles des sentimens les plus profonds et les plus doux. L'exemple et la corruption ne les dépravent qu'avec peine.

Floridor, *Aufrêne* et *la Hus* illustroient encore.

On trouve rarement chez les femmes russes les vertus domestiques, et cet esprit d'ordre et d'économie si nécessaire à la médiocrité. Elles feront plutôt les charmes de la société que les affaires de leur ménages, et sont plus propres à faire les plaisirs de plusieurs que le bonheur d'un seul. Mais tous ces agrémens que relève le luxe, tous ces talens enchanteurs qu'une heureuse aisance permet de cultiver, rehaussent ordinairement la beauté des jeunes Russes. Elles excellent surtout à bien parler les langues, et il en est plusieurs qui en possèdent trois ou quatre également bien (1).

Celles dont l'éducation a été soignée,

(1) Une Livonienne, qui a reçu quelque éducation, parle l'allemand, qui est sa langue naturelle; le russe, qui lui est indispensable; et le français, qui est celle de la société : plusieurs y ajoutent l'italien, à cause de la musique; et quelques-unes, l'anglais. Outre ces langues, elles parlent encore le livonien ou l'esthe-

que les mœurs de leurs familles, et les soins d'une sage gouvernante ou d'une mère respectable, ont formées aux graces, sans les façonner aux vices; celles surtout que la lecture ou quelque voyage a perfectionnées, méritent l'une des premières places parmi les femmes aimables de l'Europe, et rappellent ces dames illustres que la France a produites (1). Mais ce sont des fleurs clair-semées, et qui ne s'épanouissent qu'en secret. La superstition, l'envie, la calomnie, s'acharnent sur elles; et si elles ne peuvent supporter la torture où les met la conversation des commères du pays, elles sont obligées de se composer un cercle de femmes

---

nien, qui sont des langues particulières et originales de leurs provinces. Au reste, les Livoniennes ont un caractère bien différent de celui des Russes.

(1) Je pourrois facilement désigner quelques-unes de ces femmes respectables, comme j'en ai désigné de méprisables : mais on ne trouvera pas mauvais que je ménage plus la modestie des unes, que l'impudeur des autres.

choisies et surtout d'étrangers (1); ce qui redouble contre elles la haine et la persécution.

Il ne sera pas hors de propos de finir cet article sur les femmes russes par quelques particularités concernant la princesse Daschkow, qui est, après Catherine, la femme de Russie dont on a le plus parlé, et dont le portrait seroit le digne pendant de celui du prince Potemkin, si le même maître avoit voulu le faire (2). Je ne démentirai ni ne répéterai ce qu'on a déjà cent fois imprimé de cette *Virago*,

(1) M. Kapieff a fait une assez jolie comédie, où il essaie de peindre le ridicule de ces commères, et il ne lui falloit rien moins que la gaieté et le masque de Thalie, pour rendre plaisant ce qu'il y a de plus plat et de plus sot dans la société; mais il n'a pas osé copier les vrais originaux fidèlement.

(2) Il se trouve dans un livre, intitulé: *Vie de Catherine II.* Au reste, l'auteur, ou le compilateur de cette histoire, a été induit en erreur sur quantité de faits et de personnes. La princesse Daschkow étoit déjà disgraciée et partie, à l'époque où il la fait peindre à Pétersbourg; et le cadre de cet ouvrage est aussi faux qu'invraisemblable.

véritable héroïne de la révolution de 1762, et qui doit pour le moins en partager l'odieux avec son illustre amie. Cette amitié s'étoit singulièrement altérée depuis quelques années, et voici le vrai sujet de la dernière brouillerie, qui n'eut point de raccommodement.

Dans l'espoir de gagner quelques roubles, elle fit, en 1794, imprimer, aux frais de l'académie, une tragédie posthume de Kniaigenin (1). A toute autre époque, on n'auroit pas fait attention à cette pièce, d'ailleurs médiocre. Mais Catherine, depuis la révolution française, et surtout depuis la mort de Potemkin, étoit devenue craintive et soupçonneuse : environnée d'ames foibles et timorées, la sienne s'étoit rapetissée. On lui parla de cette tragédie, comme d'un ouvrage séditieux. Elle fut défendue, tous les exemplaires saisis; et l'on fit même des recherches domiciliaires pour recueillir ceux qui

(1) Auteur russe, assez estimé.

avoient déjà été vendus. Comme l'ouvrage avoit été imprimé par les ordres exprès de madame *le président* (1) Daschkow, elle fut mandée par l'impératrice. « Mon Dieu, que vous ai-je fait, dit Catherine toute émue, pour avoir imprimé un livre si infâme et si dangereux ? Si c'est un si grand crime de régner, n'est-ce pas vous qui me l'avez fait commettre ? » La princesse, surprise de cette vive sortie, s'excusa en disant qu'elle n'avoit eu aucune mauvaise intention, et n'avoit pas même lu cette pièce, s'en étant reposée sur le censeur. Sur quoi, Catherine lui dit amèrement, que, dans ces tems critiques, il ne falloit se reposer sur personne et faire soi-même son devoir. Madame de Daschkow, mortifiée de la réprimande, fit nommer son neveu, Bakounin, vice-président, pour la rempla-

(1) Qu'on me pardonne ce solécisme ; on le faisoit en russe. Elle étoit nommée, par l'oukas, *président et directeur*, au masculin ; et on disoit, en lui parlant : *Madame le président.*

cer, et demanda à se retirer à Moscou; ce qui lui fut accordé. Le censeur fut puni, et l'auteur dut se trouver très-heureux d'être mort (1).

La princesse se rendoit, dès long-tems, odieuse et méprisable par sa sordide avarice. Cette célèbre conspiratrice, qui se glorifioit d'avoir donné une couronne, envoyoit chez tous les officiers, ou aides de camp de sa connoissance, demander de vieilles éguillettes et de vieux galons; les effiler et les revendre étoit devenu sa principale occupation : et ceux qui avoient in-

---

(1) La scène de cette pièce, intitulée *Vadime*, est à Nowgorod-la-Grande, alors république, mais opprimée par les grands-princes de Moscovie, dont elle vouloit secouer le joug. Ce Vadime en est le héros historique; et voici les seuls passages que j'en ai conservés, et qui sont, je crois, les plus allarmans de l'ouvrage. Vadime, conspirant pour la liberté de sa patrie dit :

> Un roi joint les foiblesses d'un homme à la puissance d'un Dieu.
>
> Il suffit de porter la couronne pour être bien-tôt corrompu et devenir un scélérat.

térêt à se la rendre favorable, commençoient par lui envoyer leurs vieilleries en or ou en argent. Elle ne faisoit point chauffer, en hiver, les salles de l'académie, et prétendoit pourtant que les académiciens assistassent régulièrement aux séances. Plusieurs aimoient mieux s'exposer à ses reproches grossiers, et perdre leurs jetons, que d'aller grelotter dans une glacière : mais la princesse s'y trouvoit toujours, enveloppée de riches fourrures, et c'étoit un spectacle singulier de voir cette femme seule, assise au milieu des popes barbus et des professeurs russes, tremblans et soumis devant elle ; car elle traitoit ses académiciens avec une hauteur, et même une brutalité digne de Pierre I. Elle prenoit les savans pour des soldats, et les sciences pour des esclaves.

Son aventure avec le comte Grégoire Rozoumowsky fit rire tout Pétersbourg, et indigna tous les gens sensés. Elle lui envoya le diplôme d'académicien, sans qu'il l'eût demandé. Quelque tems après, elle

lui expédia un ballot, contenant pour 600 roubles de livres russes. Rozoumowsky les refusa, disant qu'il avoit déjà dans sa bibliothèque les originaux de ces traductions russes (1). La princesse répondit qu'elle ne l'avoit créé académicien, qu'à condition qu'il acheteroit ces livres, et Rozoumowsky renvoya le diplôme. La princesse voulut le faire passer pour fou; mais ce fut elle que tout le monde trouva ridicule. Elle prostitua ainsi son académie: quant à elle-même, ce n'étoit plus une chose à faire (2).

---

(1) Quand je commençai un peu à entendre le russe, je voulus lire quelques-uns des ouvrages originaux en cette langue; mais je fus bien étonné de voir que ce qu'on me donnoit pour tel n'étoit souvent qu'une traduction d'un livre connu; ce qui n'étoit point énoncé dans le titre de l'ouvrage.

(2) Un jour, ayant perdu trente roubles au jeu à S... elle lui envoya, le lendemain, en payement trente almanachs de l'académie. Je ne parle ici que de sa mesquinerie ridicule: la turpitude de ses mœurs et de ses débauches, où elle est tantôt *Erigone*, tantôt *Trivulce*, et tantôt *Messaline*, mèneroit trop loin.

Ce qui acheva de la ridiculiser à la ville et à la cour ; ce fut son procès avec Alexandre Narischkin, qui avoit une campagne voisine de la sienne. Les cochons de Narischkin allèrent un jour manger les choux de Mad. de Daschkow. L'héroïne les fit tous massacrer. Narischkin disoit, en la voyant à la cour : *Elle est sanglante encore du meurtre de....* (1) *mes cochons.*

Telle fut cette femme célèbre, qui encouragea Catherine à faire étrangler son mari ; qui se prit aux cheveux avec son hôtesse en Hollande ; qui vouloit à Paris brûler la cervelle du pauvre abbé Chappe ; que Voltaire fit semblant d'admirer ; que les auteurs allemands, à qui elle ne donna rien, traitèrent vainement de divin génie, et dont toute la Russie finit par se moquer.

---

(1) Par cette suspension marquée il faisait penser à Pierre III ; et la face rubiconde de la princesse convenoit singulièrement à l'épithète.

ÉDUCATION.

Anecdotes sur celle des grands-ducs : leurs gouverneurs et leurs précepteurs. De celle des Russes en général. Des Outschiteli : leur influence. Des jeunes Russes. Précautions de Paul pour arrêter la civilisation. Les gazettes. Radischeff. Apologue du grand-duc.

Catherine composa un plan d'éducation pour ses petits-fils (1), comme elle avoit composé une instruction pour la législation de ses peuples. Ce plan, compilé de Locke et de Rousseau, comme cette instruction l'avoit été de Montesquieu,

(1) Il n'a point été imprimé. Catherine en remit des copies aux chefs de l'éducation pour leur servir de règle. Il est fait en forme d'instruction, adressée au comte Nicolas Soltykow.

de Mably et de Beccaria, fait honneur à l'esprit de cette princesse; et n'eût-elle eu que le mérite d'adopter les idées et les maximes qu'elle y consacre, c'en seroit un très-grand pour elle. Si ce plan eût été suivi, Alexandre et Constantin *Pawlowitsch* eussent été certainement les princes les mieux élevés de l'Europe, et l'eussent été même assez bien pour pouvoir être autre chose que princes. Mais il en arriva, avec le plan d'éducation de Catherine, comme il en étoit arrivé avec son instruction pour le code. La rédaction des loix finit, comme nous l'avons vu, par être abandonnée à un comité d'ignorans, de bigots et de bouffons, qui heureusement ne s'assemblèrent jamais; et l'éducation des jeunes princes fut confiée à des gens qui étoient à peine en état de lire le plan, dont ils devoient suivre la lettre et étudier l'esprit (1). La seule

(1) Ce mauvais choix est un rapport de plus entre Catherine avec Pierre I : cet illustre instituteur de son

règle, qu'ils parurent y comprendre, fut celle-ci, apparemment par ce qu'elle est négative : *On n'enseignera aux jeunes grands-ducs ni la poésie ni la musique, parce qu'il faudroit y consacrer trop de tems pour y devenir habiles.* Ils s'efforcèrent d'étendre cette règle à toutes les sciences (1).

---

peuple en fut un très-mauvais pour son fils unique. Après lui avoir laissé passer son enfance avec des domestiques, des prêtres et des moines, il lui donna pour gouverneur Mentschikow, qui, de notoriété publique, ne sut jamais lire. Il est vrai qu'il lui donna pour sous-gouverneur un Hollandais, homme instruit, mais qui éprouva bientôt le sort qu'eut La Harpe sous un semblable chef.

(1) Elle est certainement la moins bonne règle de cette instruction. Il ne s'agit pas de faire un poète ou un virtuose d'un prince ; mais on ne peut lui donner trop de goût pour les arts qui inspirent et nourrissent la sensibilité de l'ame, si rare chez les grands. Les sciences exactes, qu'on prétend rendre l'esprit plus juste, dessèchent le cœur. L'histoire est la véritable étude des princes et des régens. Sans les belles-lettres, Frédéric l'unique n'eût été qu'un tyran ; et avec elles Pierre I eût cessé d'être féroce et barbare. Dieu préserve les peuples soumis à des rois d'en avoir de géo-

Cependant l'intention de Catherine étoit de faire instruire ses petits-fils dans toutes celles capables d'éclairer leur raison et d'orner leur esprit. Heureusement pour les jeunes princes, un homme d'un mérite supérieur, La Harpe, fut choisi pour être leur premier précepteur. Il eut à lutter sans cesse contre la flatterie intéressée, et la basse adulation, qui les environnoient dès le berceau. La mauvaise volonté et l'ineptie des chefs de l'éducation le gênoient plus encore : mais l'estime et la confiance dont l'honora Catherine l'encouragèrent; et l'idée que c'étoit bien servir l'humanité, que d'inculquer des vérités utiles à des princes appelés à faire les destins de tant de millions d'hommes, le soutint. Il fut inébranlable dans sa marche; il se fit

---

mètres et de calculateurs : ils mesureroient les hommes à la toise, et les compteroient comme leurs écus. L'important est d'être humain, bon et juste, mais de cette justice qui vient du sentiment du vrai et du beau, et non de celle qui ne se prouve que [illegible].

aimer de l'un de ses élèves, craindre de l'autre, respecter de ses subordonnés et estimer de ses supérieurs. Il opéra presque autant de bien que les alentours viciés des princes faisoient de mal: il fut secondé par quelques-uns des cavaliers d'honneur qu'on leur avoit donnés (1); et la Russie devra peut-être un jour plus à *La Harpe* qu'à son compatriote *Le Fort*. Car, si Pierre I réforma et civilisa son peuple, Alexandre fait espérer de le rendre un jour *plus libre* et plus heureux.

La noble franchise avec laquelle La Harpe professoit des sentimens républicains, parmi les esclaves d'une souveraine autocratrice, donna prise à ses envieux. Tous les ennemis de la liberté et de la raison furent les siens. Les Bernois ayant saisi sa correspondance avec son cousin le brave général La Harpe,

(1) Surtout les deux *Morawieffs*, qui cultivoient les lettres et avoient beaucoup de mérite et de talens, et un *Poutoulmin*, homme d'esprit et de bonne société.

digne compagnon des premiers triomphes de Bonaparte, ils envoyèrent ses lettres à Catherine. Le prince de Nassau, et Esterhazy, dont la femme est Bernoise, furent ses dénonciateurs, et l'on s'efforça de le peindre comme très-dangereux dans le poste de confiance qu'il occupoit. Catherine le fait venir un jour dans son cabinet, et voici le précis de l'entrevue qu'elle eut avec lui: en faisant voir de quelle estime La Harpe étoit honoré, on verra qu'elle grandeur il prouve dans le caractère de Catherine.

Catherine. Allons, asseyez-vous, monsieur le jacobin; j'ai quelque chose à vous dire.

La Harpe. Je proteste contre le titre que Votre Majesté veut bien me donner, et j'ignore comment je l'ai mérité.

L'impératrice lui montre alors les lettres qu'elle avoit reçues, et lui fait part des accusations formées contre lui.

La Harpe lui parla à peu près en ces termes: Avant de me confier l'éducation

des grands-ducs, Votre Majesté savoit que j'étois Suisse, et par conséquent républicain. Je n'ai point changé de sentimens, et vous êtes trop juste, madame, pour regarder aujourd'hui comme criminel en moi ce qui ne vous le parut point alors. Mes compatriotes sont opprimés par les Bernois; je leur conseille de réclamer *légalement* nos anciens droits; ce *n'est point* être factieux. Au reste, *madame*, j'admire vos grandes qualités, je respecte votre gouvernement, et je suis fidèle aux devoirs que je me suis imposé en me vouant à l'éducation des grands-ducs. Je tâcherai toujours de me rendre digne de la confiance dont vous m'avez honoré; en leur inspirant des sentimens convenables à *leur état* et à leur naissance, et en m'efforçant de les mettre à même d'imiter un jour le grand exemple que vous leur donnez. Voilà, madame, ma justification, et c'est à Votre Majesté à me juger, en se faisant rendre compte de mes travaux et de ma con-

duite dans le poste que vous avez daigné me confier.

Catherine, frappée de cette noble franchise, lui dit : *Monsieur, soyez jacobin, républicain, tout ce que vous voudrez : je vous crois honnête homme; cela me suffit. Restez auprès de mes petits-fils, conservez toute ma confiance, et donnez-leur vos soins avec votre zèle accoutumé* (1).

Telle fut Catherine. L'on appréciera la grandeur de cette réponse et le courage de La Harpe, si l'on pense que c'étoit à l'époque où les Autrichiens fuyoient devant Dumouriez vainqueur, où la tête de Louis XVI tomboit sous la hache de la guillotine, où Gustave expiroit sous les coups d'Ankarstroem, où Léopold

(1) Ce fut dans un entretien pareil que le courageux La Harpe fit sentir un jour à Catherine le danger et l'injustice qu'il y auroit d'envoyer une armée russe contre les Français. La noble franchise d'un homme qu'elle estimoit fit plus d'impression sur elle, que tous les argumens de Pitt et les sollicitations des coalisés.

mouroit, disoit-on, empoisonné, et où tous les rois trembloient sur leurs trônes. Cependant les délateurs confondus ne se rebutèrent point, et trouvèrent surtout accès auprès du ténébreux Paul (1). Mais le mariage du grand-duc Alexandre ayant terminé son éducation, La Harpe prit son congé, et prévint ainsi la cruelle catastrophe dont la magnanimité de Catherine le préserva, et qui l'attendoit sans doute à l'avénement de son successeur.

J'ai parlé ailleurs de Nicolas Soltykow, grand gouverneur des jeunes princes; sa principale occupation auprès d'eux fut de les préserver des vents coulis, et de leur entretenir le ventre libre. Pratasow, gouverneur de l'aîné, eut été plus en sa

(1) Un Genevois, le même dont j'ai déjà parlé, et qui est aujourd'hui secrétaire des commandemens du grand-duc Alexandre, tour à tour attaché à Nassau et à Esterhazy, et ensuite à Paul, étoit le délateur de ses compatriotes. Paul demandoit souvent à son fils *Constantin* : Avez-vous toujours ce jacobin auprès de vous? Il pensoit La Harpe.

place, si on l'en avoit nommé l'apothicaire. Il venoit chaque jour faire un rapport circonstancié à Soltykow des détails les plus insipides, et surtout du nombre de selles que le prince avoit eues. Borné, mystérieux, bigot, pusillanime, il n'étoit point méchant; mais il se rendit ridicule aux yeux de tout le monde, excepté à ceux de son élève, qui ne remarqua que son attachement pour lui et lui témoigna de la reconnoissance, tandis que le général Pratasow, au dire des malins courtisans, ne méritoit que du mépris.

M. de Sacken avoit le malheur d'être gouverneur particulier du cadet des jeunes princes; après avoir été précepteur de Paul, et étoit en tout supérieur à son collègue; mais, par son caractère facile et complaisant, il devint le jouet de son élève (1), dont la pétulance et

(1) Sacken ne cessoit de prêcher le prince et de l'exhorter à lire. Je ne veux pas lire, repondit un jour

l'inapplication, aussi bien que l'opiniâtreté indomptable, eussent exigé sans cesse auprès de lui un homme aussi ferme que La Harpe, le seul qui eût conservé quelque pouvoir sur lui et qui eût pu fléchir sa férocité naturelle, s'il eût été secondé.

Parmi les maîtres des jeunes grands-ducs, le professeur Kraft, qui leur donnoit des leçons de physique expérimentale, se distinguoit par sa bonhommie, sa clarté et sa méthode imperturbable. Alexandre Pawlowitsch fit quelques progrès dans cette science, et y apportoit, comme à toutes ses études, de l'attention et de l'envie de s'instruire. Kraft parlant un jour des hypothèses de quelques philosophes sur la nature de la lumière, dit que Newton avoit pensé qu'elle étoit une émanation continuelle du soleil.

Constantin, parce que je vois que vous lisez toujours et que vous êtes toujours plus bête. Cette méchanceté faisoit rire. Il mordoit, frappoit ses gouverneurs, ses cavaliers et ses maîtres. La Harpe étoit le seul qui se plaignoit et demandoit qu'on le corrigeât.

Alexandre, alors âgé de douze ans, répondit: Je ne le crois pas, car, si cela étoit, le soleil deviendroit tous les jours plus petit. Cette objection, faite avec autant de naïveté que d'esprit, est en effet la plus forte que l'on ait opposée au grand Newton. Elle prouve la sagacité précoce du jeune grand-duc.

Le célèbre Pallas leur fit faire dans leurs jardins près de Pawlowsky un petit cours de botanique. L'exposition du système de Linné sur les sexes des fleurs, et sur leur propagation, donna à ces jeunes princes les premières idées sur celle des hommes, et les engagea à faire une foule de questions très-plaisantes et très-naïves. Cela allarma singulièrement leurs gouverneurs : on recommanda à Pallas d'éluder ces détails sur les pistils et sur les étamines; le cours de la botanique fut même interrompu.

Il faut savoir que Catherine avoit surtout exigé qu'on entretînt ses petits-fils dans la plus parfaite ignorance sur les

mystères de l'amour, se réservant elle-même de les instruire et de les faire initier lorsqu'elle voudroit les marier: mais un événement plaisant fit en partie avorter ce plan. Un jour, un levrier des princes s'accoupla, en leur présence, avec une levrette : ils observèrent curieusement ce manège et en demandèrent l'explication. Le général Pratasow, tout effrayé, voulut en vain séparer les chiens; on sait l'obstacle physique qui les arrête. Les princes eurent donc le loisir d'examiner, et Alexandre répondit à son gouverneur qui l'assuroit que les chiens se battoient: *Oh que non! oh que non! vous ne m'attraperez point: je vois qu'ils se marient.* Ce fut un coup de foudre pour Pratasow, dépositaire de l'innocence du prince. Il vint tout tremblant, raconter au comte Soltykow que le pot au rose étoit découvert. L'on tint conseil, et l'on prit des précautions pour que les jeunes princes n'allassent pas entretenir la grand'mère de ce qu'ils avoient

vu. Elle eût été outrée de voir son plan échoué.

La grande modestie de Catherine en ceci paroît bien contraster avec ses mœurs. Mais on sait que le régent de France, le plus débauché des hommes, fit élever Louis XV dans une telle ignorance des choses qu'il pratiqua si bien depuis, que, la veille de son mariage, on fut obligé de le mettre au fait de son rôle, en lui montrant des estampes qui le représentoient. Catherine trouva plus à propos de donner à ses petits-fils les premières leçons dans la nature même. Une dame T.....kow fut au moins choisie pour initier le grand-duc Constantin : elle en recueillit du plaisir; et son mari, de l'honneur et de l'avancement.

L'un des vœux ardens de Catherine fut de voir, comme Louis XIV, ses arrière-petits-enfans. Elle fit épier le moment de puberté de ses petits-fils, pour ne pas perdre un instant: mais son espérance fut trompée par l'impatience même qu'elle

mit à la réaliser. Ces mariages précoces entre des adolescens semblent n'avoir servi qu'à ruiner leur tempérament. Le plus jeune, quoique vigoureux pour son âge, fut plus de huit jours avant de pouvoir consommer son mariage, et l'aîné manqua de perdre l'ouie des suites du sien. Ils n'eurent point d'enfans, et il est à craindre qu'ils n'en aient jamais (1).

La naissance des deux grands-ducs avoit comblé de joie l'impératrice. Ses vastes projets et ses espérances s'étendirent davantage, et les noms mêmes de ces princes en furent l'emblême. Elle voulut renouveler pour eux le partage du monde en deux empires : elle fit peindre partout ces enfans, l'un coupant le nœud gordien, et l'autre portant la croix de Constantin. Leur éducation sembla d'abord n'être qu'un développement de ces grandes idées. Constantin eut des nourrices grecques, fut

(1) On a parlé, dans le premier cahier, du mariage de ces princes.

entouré de Grecs : il ne parloit que cette langue dans son enfance ; mais il l'oublia dès qu'on voulut lui donner des maîtres pour la lui enseigner mieux. Alexandre fut environné d'Anglais, et on s'efforça de lui donner pour cette nation une prédilection, dont il est à souhaiter, pour le bien de son empire, qu'il se défasse un jour, comme son frère se dégoûta de la Grèce.

J'ai déjà dit ailleurs que Paul n'avoit aucune influence ni aucune autorité sur l'éducation de ses fils. Il étoit obligé de solliciter auprès de Soltykow la permission de les voir, ou de gagner leurs valets de chambre pour savoir ce qui se passoit autour d'eux. Pendant l'été, ils avoient la permission d'aller, une ou deux fois la semaine, passer une ou deux heures chez leurs parens ; et le bizarre Paul se priva, une année entière, de ce plaisir, parce qu'il ne vouloit pas voir la comtesse Schouwalow, qui les accompagnoit dans les derniers tems. Au reste, voici une

leçon pleine d'humanité, que l'on a entendu ce bon père donner à ses fils. On avoit reçu les nouvelles de quelques scènes sanglantes de la révolution française: Vous voyez, mes enfans, dit Paul à cette occasion, *qu'il faut traiter les hommes comme des chiens*. Il paroît jusqu'ici fidèle à cette maxime; c'est le fruit qu'il a tiré de la terrible leçon que la révolution a donnée aux tyrans.

A l'exemple de leurs derniers souverains, les Russes, depuis quelque tems, s'étoient efforcés de sortir de la barbarie, et ils s'adonnoient avec beaucoup de soin à l'éducation de leurs enfans; leur donner des connoissances et des talens, étoit jadis l'heureux moyen de les produire et de les avancer: ils n'épargnoient ni peines ni dépenses pour cultiver les sciences et les arts dans un pays où elles étoient étrangères, aussi bien que les fruits qu'ils font mûrir forcément dans leurs jardins d'hiver et dans leurs serres. Elisabeth et Catherine érigèrent plusieurs instituts en faveur de

la jeunesse, dont quelques-uns, comme les écoles normales, et surtout les trois différens corps des cadets, offroient le spectacle intéressant de plusieurs milliers de jeunes gens élevés aux frais de l'état, et instruits dans les mœurs, les langues, les sciences et les arts. Paul vient d'abolir les écoles; et les corps de cadets ne sont plus que des corps de garde et des maisons d'exercice.

Le couvent des demoiselles, établissement digne de la générosité d'une grande princesse par le sentiment qui le fit fonder, manque absolument son but, comme la plupart des autres instituts. On y donne à deux ou trois cents pauvres jeunes filles l'éducation la plus soignée; mais, lorsqu'elles ont atteint dix-huit ans, on les met à la porte. Elles entrent dans un monde dont elles ont vécu séquestrées dès leur enfance: elles n'y retrouvent souvent ni parens ni connoissances, et ne savent que devenir. — Elles deviennent la proie des officiers aux gardes, dont les casernes

environnent le couvent, et qui veillent à chaque sortie pour recueillir les plus jolies de ces vierges. Il seroit possible d'épargner sur les frais immenses de leur éducation de quoi les doter, ou du moins les entretenir jusqu'à leur établissement.

L'éducation des jeunes Russes, qui ont quelque fortune, est ordinairement confiée à des gouverneurs particuliers, connus et décriés en Russie, sous le nom d'*Outschitéli*, *enseigneurs*. Ils sont, pour la plupart, étrangers, et surtout Français et Suisses. Les Allemands, malgré leurs bonnes qualités et leur érudition pédagogique, sont trop incompatibles avec le caractère des Russes pour soutenir ici la concurrence; et les essais que quelques parens ont voulu faire avec les nationaux, sortis de l'université de Moscou ou des instituts de Pétersbourg, n'ont point été satisfaisans. C'est ici qu'est applicable la fameuse réponse d'un philosophe grec. Quelqu'un lui disoit : Avec ce que tu me demandes pour l'éducation de *mon fils*,

j'acheterois un bon esclave qui l'élèveroit chez moi. Achète un esclave, répond le philosophe, lui et ton fils en feront deux.

Les Outschitéli, ces hommes sur lesquels les têtes légères s'égaient à jeter du ridicule, et que les vieilles matrones s'efforcent de faire envisager comme dangereux, ont le plus contribué à policer la Russie, puisqu'ils l'ont instruite en détail, homme après homme. Ce sont les seuls personnages dont le ministère ait été d'y prêcher la philosophie, la morale et la vertu, en y répandant quelques lumières : car nous avons vu que la religion grecque orthodoxe ne se mêle guères d'inspirer et de faire aimer ces choses-là ; et un colonel, seul précepteur qu'aient ensuite les jeunes Russes, ne s'en mêle pas davantage. A commencer par le célèbre Le Fort, qui inspira à Pierre I le desir de s'instruire, et à finir par un petit clerc de procureur français, qui enseigne à conjuguer quelques verbes de sa langue, ce sont ces Outschitéli qui ont donné aux

Russes ce goût, ces connoissances et ces talens, que plusieurs d'entre eux firent admirer dans l'étranger. Il est déplorable sans doute que, dans le nombre de ceux qui s'adonnent à l'éducation domestique et font métier de former des hommes, il s'en trouve tant d'indignes de cet emploi, et dont l'immoralité et l'ignorance jettent du ridicule et de l'odieux sur leurs collègues. Mais de pareils instituteurs commençoient à trouver difficilement à se placer, excepté dans les campagnes éloignées, chez quelques bons Russes de la vieille roche, qui s'imaginoient avoir donné de l'éducation à leurs enfans lorsqu'ils les entendoient parler une langue étrangère. A Pétersbourg, on étoit devenu plus difficile sur le choix d'un gouverneur, et l'on trouvoit parmi eux des gens estimables et d'un vrai mérite. C'étoit, sans en excepter les académiciens, la seule classe de gens en Russie qui cultivât un peu les sciences et la littérature. Un Bsückner, chez un prince Kourakin;

un Granmont, chez une princesse Dolgorouka; un Lindqwist, un abbé Nicole et plusieurs autres, sans avoir des places aussi avantageuses (1), étoient dignes de l'état auquel ils se vouoient par goût, et se distinguoient par leurs succès autant que par leur mérite.

Les grands de Russie, qui ont des richesses et des emplois considérables, sont trop ignorans, ou trop occupés à jouer et à intriguer, pour se mêler de l'éducation de leurs enfans; et, manquant dans leur pays de collèges et d'universités, ils prennent un parti fort sage. Sitôt qu'ils ont fait choix de l'homme qui doit les remplacer dans leurs devoirs de père, ils lui donnent beaucoup de confiance et de pouvoir : pour peu qu'ils apportent de discernement dans leur choix, c'est ce que les plus instruits peuvent faire de mieux.

(1) Mr Brückner recevoit trente-cinq mille roubles, pour quatorze ans qu'il s'engageoit de consacrer à l'éducation des jeunes princes Kourakin; et Granmont, vingt-cinq mille pour celle des princes Dolgorouki.

Il est rare qu'un gouverneur soit assez dépourvu de bon sens, d'instruction et d'honneur, pour abuser de ses fonctions; il se trouve dans les plus heureuses dispositions envers son élève : l'instruire, le former, s'y attacher, s'en faire aimer, devient un besoin de son cœur. S'il est dans une maison honnête, opulente, il n'a point de regret à sacrifier dix ou douze ans de sa vie, on lui fera un sort (1); il se fait souvent un véritable ami, et toujours un protecteur, de son élève. Son intérêt même l'excite à lui inspirer des sentimens nobles et justes, et à lui donner le goût des sciences; ce qui est bien plus, et bien plus difficile que d'enseigner les

(1) Les grands seigneurs français donnoient quelquefois de riches abbayes aux abbés, leurs éducateurs : les riches Anglais en usent encore plus généreusement. Les Russes les imitent souvent, leurs gouverneurs reçoivent des pensions viagères en partant, ou des emplois et des grades, s'ils se fixent en Russie. Ainsi, en agissent au moins ceux qui n'ont point regardé leurs instituteurs comme leurs premiers domestiques.

élémens. C'est ainsi que la plupart des jeunes Russes passent leur adolescence avec un étranger, qui devient leur second père, et pour lequel ils gardent une juste reconnoissance, pour peu qu'ils soient bien nés. Eh! à qui en doivent-ils davantage, à celui qui leur donna par hasard la vie en s'amusant, ou à celui qui consacra sa jeunesse et ses plaisirs à étendre, à annoblir le sentiment de leur existence, et à leur inspirer des goûts qui la rendent plus heureuse ?

Cette éducation étrangère a un inconvénient, mais il n'est pas un mal pour la Russie. Les Russes, presque tous élevés par des Français, contractent, dès leur enfance, une prédilection marquée pour cette nation : ils en possèdent bientôt mieux la langue et l'histoire que celles de leur propre pays, et, n'ayant point de patrie en effet, la France devient celle de leur cœur et de leur imagination. Tel étoit le Scythe Anacharsis, élevé par le

Grec Théagène. Tels étoient aussi les jeunes Romains formés par les Grecs : mais les Romains avoient des vertus à perdre ; ce n'est guères le cas des Russes. D'ailleurs, ils n'apprennent à connoître la France qu'en beau, comme la patrie du goût, de la politesse, des arts, des plaisirs délicats et des hommes aimables ; ils la regardent déjà comme l'asile de la liberté et de la raison, comme le foyer du feu sacré où ils viendront un jour allumer le flambeau qui doit éclairer leur ténébreuse patrie. Les émigrés français, chassés enfin jusques chez les Cimmériens modernes, furent bien étonnés d'y trouver des hommes plus instruits qu'eux-mêmes des affaires de leur propre pays ; c'est qu'il y a de jeunes Russes qui méditent avec Rousseau, et qui étudient les harangues de Mirabeau : les émigrés n'ont rien lu, et n'apportent que leurs préjugés. Plusieurs jeunes Russes connoissoient mieux Paris que ceux qui avoient

passé leur vie à en battre le pavé (1). On a remarqué en général que les Russes ont les dispositions les plus heureuses et une facilité de conception surprenante : aussi font-ils les progrès les plus rapides dans tout ce qu'on enseigne. Il n'y a pas d'enfans plus aimables, plus intéressans : plusieurs, à la fin de leur éducation domestique, ont des connoissances plus étendues et mieux choisies que les jeunes gens qui ont fréquenté les universités d'Allemagne ; ils ont surtout une merveilleuse aptitude à mettre ces connoissances en avant et à propos. Mais ce sont trop souvent des fleurs précoces qui ne portent point de fruits : ils voyagent rarement, comme un Anacharsis ; et le

(1) Un comte Bouttourlin avoit poussé si loin ces connoissances locales, qu'il pouvoit soutenir avec un Parisien la conversation la plus détaillée sur les spectacles, les rues, les hôtels et les monumens de Paris. Le Français demeuroit stupéfait, lorsqu'enfin le Russe lui avouoit qu'il n'avoit jamais été en France.

retour dans leur patrie est le terme ordinaire de leurs études et même de leur goût pour les sciences et les lettres.

Telle on voit s'élever l'alouette légère ;
Elle charme un instant par son chant matinal,
Puis retombe et se tait sur le gazon natal (1).

C'est encore ainsi qu'un Suisse, après avoir passé sa jeunesse au service de France et contracté des vices brillans, les quittoit en rentrant dans son pays pour reprendre la simplicité de ses ancêtres. Il retournoit à la vertu, mais le Russe retourne à la barbarie. Il n'y a que les ames fortes et bien éprises du charme de la philosophie, ou des attraits de la véritable gloire, qui puissent résister au torrent; car les connoissances, que les autocrates faignoient de protéger, finissoient par être un titre d'exclusion pour les emplois et les honneurs de la cour. C'est ainsi que les mœurs européennes et

(1) Tiré d'un épître à un jeune Russe.

le caractère de Catherine même étoient en perpétuelle contradiction avec les formes barbares et l'impulsion une fois donnée au gouvernement russe, qui détruisoit par sa réaction tout ce que l'humanité et la philosophie vouloient établir. Le despotisme exige une abnégation continuelle de soi-même, et même des lumières qu'il protège quelquefois. L'influence des précepteurs étrangers sur le caractère et sur la moralité des Russes est donc combattue par des préjugés et des obstacles presque invincibles : mais cette influence est constante et continue ; elle travaille en secret sur les ames ; ses progrès, lents comme la marche du tems, n'en sont que plus sûrs. La jeune noblesse russe est peut-être la mieux instruite et la plus philosophe de l'Europe, mais il vient de se faire une contre-révolution complette dans son éducation : depuis le triomphe de la liberté, et surtout depuis le règne ténébreux de Paul et l'arrivée des émigrés, la marche de l'esprit humain est

rétrogradée en Russie. La plupart des Outschitéli sont aujourd'hui des chevaliers, des comtes, et des marquis ou des prêtres; car il en arrive avec les émigrés, comme il en arriva jadis avec les colons que Catherine faisoit venir pour cultiver ses déserts: tous ceux qui savoient lire et écrire abandonnoient leurs champs pour se faire instituteurs. Mais cela n'aura pas de longues suites: le nouveau métier qu'embrassent ces messieurs les rendra penseurs, ou ils ne le feront pas long-tems. Il est presque impossible d'être Outschitel, sans devenir un peu raisonnable: ce qu'on entend, ce qu'on voit, ce qu'on souffre tous les jours milite davantage en ces lieux en faveur de la liberté que les victoires et l'éloquence des Français. Un Montmorency outschitel devient à coup sûr démocrate.

On lit, dans un *Voyage de deux Français en Russie*, des réflexions bien étranges sur ces Outschitéli. On s'étonne de ce qu'ils sont presque tous démo-

crates, quoiqu'ils jouissent dans l'hôtel d'un grand seigneur d'une vie douce et aisée, et on les raille de ce qu'ils n'y renoncent pas pour aller consacrer leur vie à la liberté. Vous dites que l'on a raison en France : que n'y allez-vous donc ? c'est le dilemme de ces messieurs. Si quelqu'un louoit la coutume qu'a l'empereur de la Chine de labourer un champ, ils lui diroient également : Que n'allez-vous y tenir la charrue ? Voilà comme on est conséquent. Un homme éclairé et honnête ne pourra-t-il donc reconnoître la vérité d'un principe, lorsqu'il ne peut en pratiquer toutes les conséquences ? Seroit-il plus honorable de renier ses lumières et de faire l'aristocrate, parce que l'on est placé entre des tyrans et des esclaves ? Un Français qui se trouve à Pétersbourg ne pourra donc se réjouir des victoires de ses compatriotes, parce qu'il n'a pu y contribuer que par ses vœux secrets ? Il ne pourra se réjouir de voir la liberté, l'ordre et le

bonheur, se rétablir dans son pays, s'il ne peut y retourner (1)? C'est là le langage des petites ames qui n'osent confesser une vérité, lorsqu'ils sont dans un lieu où il est dangereux de ne pas la renier. L'Outschitel français, qui a la noble imprudence de défendre les droits de l'homme en Russie et de condamner les tyrans, ne fût-ce que par un courageux silence, est sans doute digne de la liberté.

Ce qui vient aujourd'hui arrêter, ou du moins entraver la marche de l'esprit humain en Russie, ce sont les mœurs ridicules et tyranniques, mais assez conséquentes de sa majesté Moscovite pour interrompre toute communication extérieure entre l'Europe et ses fortunés états. Jamais Pierre I ne se donna tant de peines et de soin pour réformer

(1) J'apprends avec douleur que ces braves Français ne pourront jamais revenir jouir dans leur patrie des fruits de leur pénible industrie, parce qu'ils ont été forcés de faire un serment ridicule et monstrueux.

et policer son empire, que Paul prend aujourd'hui des précautions pour empêcher la lumière de pénétrer chez les Cimmériens. Tel Homère nous peint le roi des enfers:

Pluton sort de son trône ; il pâlit, il s'écrie ;
Il a peur que ce dieu, dans cet affreux séjour,
D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour.

Le code le plus complétement ridicule à montrer à l'Europe seroit un recueil des oukas de Paul, depuis son avénement. Il vient en dernier lieu de défendre à tous ses sujets, et spécialement aux Livoniens et Courlandais, d'envoyer leurs enfans étudier en Allemagne, parce qu'on y respire des principes corrupteurs. Il rappelle, sous peine de confiscation, tous ceux qui se trouvent dans les universités étrangères (1); mais il promet de permettre dans ses provinces allemandes

(1) Il se trouvoit trente-six étudians à Leipzig, et soixante-cinq à Jena, sujets du tzar; ils viennent de partir en hâte, en vertu de cet oukas.

l'établissement d'une université, où l'on pourra enseigner aux jeunes gens les sciences les plus nécessaires. En attendant que cette université soit fondée sous ses auspices, et que les disciples de Kant désertent d'Allemagne pour y aller puiser une philosophie plus lumineuse, les Finnois, les Esthoniens, les Livoniens, les Courlandais, demeurent sans aucun moyen d'instruction; car il n'y a pas même dans ces vastes provinces d'écoles publiques. Le comble de la *sagesse* de Paul, c'est qu'il défend en même tems d'employer des étrangers dans des tribunaux, et de leur donner des cures. Il va *plus loin*; *il interdit*, par un autre oukas, l'entrée de ses états à tout étranger, à moins qu'il n'ait une permission spéciale de sa majesté Moscovito-chinoise; et, pour dernière preuve de barbarie, cet *immennoï-oukas* n'a point été publié. Des marchands, des étrangers possessionnés en Russie, de jeunes gens qui y étoient appelés, sont arrêtés aux fron-

tières ou sur les vaisseaux où ils arrivent, et renvoyés après avoir fait les frais et couru les dangers d'un long voyage.

Un autre oukas, rempli d'invectives contre la France, et même contre les puissances qui entretiennent des liaisons avec elle, défend la lecture de tous les papiers français. Aucune gazette ne pourra aborder en Russie, sans avoir été examinée et timbrée par un comité de censure, et il est enjoint à tout homme qui recevroit par la poste, par un courier, ou par un voyageur, quelle gazette ou ouvrage imprimé que ce puisse être, de les porter sur-le-champ à cette censure, sous peine d'être puni comme rebelle!

L'on est plus heureux en Allemagne, car on y reçoit les gazettes russes; et les articles suivans, que j'en extrais, édifieront mes lecteurs français.

« Si quelqu'un veut acheter toute une famille, ou un jeune homme et une jeune fille séparément, il peut s'adresser chez

la blanchisseuse en soie, vis-à-vis l'église de Casan. Le jeune homme, nommé *Iwan*, est âgé de 21 ans ; il est sain, robuste, et sait friser les dames. La fille, bien faite et bien portante, nommée *Murpha*, âgée de 15 ans, sait coudre et broder. On peut les examiner et les avoir à un prix raisonnable. (1). »

« On trouve dans la même maison un étalon du Holstein à vendre. S'adresser au cocher pour les voir. »

« *Il se trouve* encore à l'imprimerie de l'académie quelques exemplaires de l'instruction pour le code, par Catherine II. etc. etc. (2). »

Et ces nouvelles nous viennent d'Europe! d'un pays chrétien; d'un empire

(1) Le prix ordinaire d'une fille ou femme est de 50 à 200 roubles : ce prix varie selon son âge, sa figure, ou ses talens. Celui d'un homme varie aussi de 300 jusqu'à 500 ou même 1000 roubles. Quelquefois on échange un esclave contre un chien ou un cheval; et, d'autres fois, on le joue au pharaon.

(2) Anhang zu der Petersburger Zeitung, N°. 36, 1798.

que Pierre a civilisé, où Élisabeth, où Catherine ont régné et captivé l'admiration ! Certes, si Paul avoit quelque pudeur, il défendroit la sortie des gazettes russes, bien plutôt que l'entrée des étrangères.

Il est à remarquer que, sous le règne de Catherine, la Russie fut, pendant un tems, le seul pays de l'Europe où les papiers français ne fussent pas défendus. Le *Moniteur* ayant parlé plusieurs fois de l'impératrice, et surtout de Paul et de sa cour, Catherine donna ordre qu'on ne distribuât plus le *Moniteur* qu'après qu'elle l'auroit parcouru. Quelques semaines après, elle y trouva un article où elle étoit qualifiée de Messaline du Nord, etc. L'ayant lu, elle dit : *Puisque cela ne regarde que moi, qu'on le distribue.* Au moment où les gazettes, les cocardes et les chansons françaises, étoient proscrites chez les nations les moins barbares; tandis qu'on emprisonnoit à Turin ceux qui chantoient *Ça ira;* qu'on pu-

nissoit en Angleterre les oiseleurs et les oiseaux qui répétoient ces mots ; et qu'on défendoit à Vienne de parler français, il étoit intéressant de voir le gouvernement russe au-dessus de ces petites inquisitions, et d'entendre les élèves du colonel La Harpe solfier les airs de la liberté dans le palais des tzars : l'un d'eux portoit dans sa poche une cocarde nationale, qu'il montroit d'un air *triomphant*, en narguant les courtisans les plus timorés. Ce ne fut qu'après la mort de Louis XVI et l'assassinat de Gustave III, que Catherine, frappée de terreur, commença à s'abandonner aux suggestions de ses lâches favoris, *et des émigrés* qui l'obsédoient ; c'est alors seulement qu'on la vit prendre des précautions qui trahissoient ses craintes, ses remords et sa décrépitude (1).

(1) Un fait prouvera encore la noble sécurité de Catherine. Un frère du célèbre Marat se trouvoit à Pétersbourg gouverneur chez un chambellan Soltikow. Ce Marat, en condamnant les fureurs de son frère, ne cachoit point à ses amis ses sentimens républicains,

Cependant l'on a toujours eu davantage à craindre le zèle barbare et intéressé des suppôts subalternes du gouvernement que le caractère de Catherine. Avec des ministres plus instruits, des courtisans plus honnêtes, des favoris moins pusillanimes, elle n'eût point fini, comme les Sirènes de Virgile, qui sont de belles femmes terminées en queue de poisson. Parmi les nombreuses victimes de l'inquisition politique, *Radischeff* mérite surtout les regrets des amis de la raison. On sait que Catherine envoya souvent de jeunes Russes voyager et s'instruire à ses frais : plusieurs furent heureusement choisis, devinrent des gens de mérite, et rapportèrent dans leur patrie des connoissances et des idées de philosophie et d'humanité. Le plus

---

et il demeuroit en paix, amenant même quelquefois son élève à la cour. Cependant, comme son nom pouvoit l'exposer à quelque avanie, à l'époque de la mort du roi il demanda à Catherine la permission de le changer, et il se nomma Boudri, du lieu de sa naissance.

distingué et le plus malheureux de ces élèves de Catherine fut *Radischeff*. Il devint, à son retour, directeur de la douane, et, dans cet emploi de publicain, sa probité, l'aménité de ses mœurs, et les agrémens de sa société, le firent estimer et chérir. Il cultivoit les lettres, et avoit déjà publié un ouvrage intitulé : *Potschta Doukow* (1), la production périodique la plus philosophique et la plus piquante qu'on ait jamais osé publier en Russie. Cependant on ne l'avoit point inquiété : mais, depuis la révolution, il eut le courage d'imprimer une petite brochure, où il osa laisser transpirer sa haine pour le despotisme, son indignation contre les favoris, et son estime pour les Français. Ce qu'il y avoit de singulier, c'est que plusieurs exemplaires de l'ouvrage portoient l'approbation de la police. *Kléief*, maître de police aussi célèbre en Russie, par ses balourdises, que les d'Argenson, les le

(1) La poste des esprits.

Noir et les Sartine le furent en France par leurs finesses, fut cité pour rendre compte de cette approbation. Il ne sut que répondre, car il n'avoit pas lu l'ouvrage, et ne l'auroit pas compris. Mais l'estimable Radischeff, également cité, avoua que les morceaux les plus hardis de son livre n'étoient pas dans le manuscrit lorsqu'il le soumit à la censure, mais qu'il les avoit imprimés chez lui (1). Il étoit digne du caractère que montra ailleurs Catherine de pardonner : mais *Radischeff* fut expédié pour la Sibérie. Il

(1) L'ouvrage de Radischeff, est intitulé : *Voyage à Moscou.* On a vu des marchands russes donner jusqu'à vingt-cinq roubles pour l'avoir pendant une heure et le lire clandestinement. Je n'en ai lu que quelques lambeaux, entre autres une allégorie où il détaille l'orgueil et la sote grandeur d'un despote environné de lâches flatteurs. Voici la phrase qui indigna surtout Catherine, puisqu'elle étoit directe : *J'entre à Tzarskoé-Célo ; je suis frappé du silence effrayant qui y règne : tout se tait, tout tremble; c'est ici la demeure du despotisme.* Et c'est cette phrase qui a valu la Sibérie au malheureux Radischeff.

demanda d'embrasser encore une fois sa femme et ses enfans; et, en le tirant de sa prison pour le faire partir, on lui permit de s'arrêter un instant sur le bord de la Néva pour les attendre : mais c'étoit la nuit; on venoit de lever le pont pour ouvrir passage à un vaisseau, et en ce moment sa malheureuse épouse arrive à l'autre bord. *Radischeff* supplie qu'on retarde son départ jusqu'à ce que le vaisseau soit passé, ou que sa femme puisse trouver une chaloupe; ce fut en vain: la garde impitoyable le fit remonter et l'enferma dans son tombereau, à la vue de son épouse éperdue, et qui lui tendoit les bras à travers le fleuve en poussant de grands cris. C'est ainsi qu'il partit, le désespoir dans le cœur. Ah! s'il vit encore dans les vastes déserts où il est confiné, ou s'il respire enseveli dans les mines du *Kolivan*, puisse sa philosophie et sa vertu le consoler encore! son courage n'a pas été inutile à sa patrie. Malgré les recherches domiciliaires du despotisme, son ouvrage existe

chez plusieurs de ses compatriotes; et sa mémoire est chère à tous les hommes raisonnables et sensibles.

Cette proscription de tout ce qui ose penser est la seule chose que Paul imite aujourd'hui de sa mère, et où il soit en état de la surpasser. On ne trouvera pas mauvais que je finisse ce cahier par cet apologue, que sa conduite m'inspira déjà lorsqu'il n'étoit que grand-duc, et qu'il n'a que trop justifié.

LE GRAND-DUC (*) ET LE VER LUISANT ;

FABLE.

Dans une sombre nuit d'été
Un ver luisant caché sous l'herbe,
Jetoit une douce clarté.
Ce n'étoit point un phare éclatant et superbe,
Il n'éclairoit qu'un pas à l'environ ;
C'étoit là son horizon :
Mais pourtant l'insecte lucide
Servoit de guide
Aux petits hôtes du gazon.
A sa lueur douce et tranquille,
La fourmi retardée atteignoit son asile,
Le papillon léger s'égayoit à l'entour :
En un mot, cet astre reptile
Embellissoit les nuits de son humble séjour.

Non loin de là, dans une vieille tour,
Prison de sa triste famille,
Un vieux hibou tenoit sa cour.
Un hibou hait les *vers* qui lui montrent le jour.
Audacieux ! dit-il, à l'insecte qui brille,
Qui t'a fait si hardi que d'approcher de nous ?
Tu mourras. Monseigneur, lui répond l'humble insecte,
Je suis indigne, hélas ! d'un si noble courroux.
Je vous honore, vous respecte ;
Je tremble d'approcher de vous :
A sucer la rosée ici je me délecte ;

(*) Oiseau de nuit, qu'on trouve surtout en Russie. Voyez Buffon.

Mais d'aucun bruit pourtant je ne trouble vos nuits.
Comment un animal foible comme je suis
Peut-il offenser Votre Altesse ?
Insecte dangereux ! *tu luis ;*
Péris, la lumière me blesse.

Cela dit, le nocturne oiseau,
En écrasant le ver, éteignit son flambeau,
Sans rendre la nuit plus épaisse.

SUPPLÉMENT (1).

Français et Suisses en Russie. Persécutions qu'ils y éprouvent. Proscription de plusieurs. Serment qu'on exige d'eux. Billet d'absolution. Nouveaux traits de Paul. Réflexions.

JEUNES infortunés, que des relations mensongères et des espérances trompeuses amènent de tous les pays sur les bords orageux de la froide Néwa, que les tableaux que j'ai tracés et ceux que je vais esquisser encore vous désabusent

(1) Cet article a été en partie rédigé par l'éditeur, sur des fragmens et des notes laissés par l'auteur, et sur des relations orales, mais certaines. (*Note de l'éditeur*).

enfin (1). De mille qui abandonnent leur patrie pour chercher loin d'elle la fortune et le bonheur, à peine quelques-uns trouveront-ils en Russie la première, et jamais le second. Les autres gémissent de misère et de regrets, ou traînent une vie végétative sous l'inclémence d'un ciel rigoureux. Le souvenir des jeux de leur jeunesse et des mœurs de leur pays est le seul plaisir pur que les plus honnêtes goûtent encore. Dans l'abondance et la dissipation où plusieurs passent leurs jours monotones, ils éprouvent une vague

---

(1) Il n'est plus possible à des Suisses ou à des Français d'aller en Russie. Un artiste et deux demoiselles de Montbéliard y étant demandés pour remplir des places particulières, n'ont pu obtenir de débarquer, malgré les plus grandes recommandations, et ils eurent ordre de repartir sur-le-champ. Voilà la Russie fermée à l'Europe comme le Japon. Le Paul de ce pays-là vouloit que les étrangers marchassent sur la croix; celui de Russie exige qu'on abjure la raison. Mais, je le répète, il est conséquent. Il est le seul qui fasse en ce moment la guerre aux Français de bonne-foi; c'est le Don Quichotte de la coalition.

inquiétude qui les effraie; l'air accablant de Russie semble peser sur leur front et le courber vers la terre : ils vieillissent rapidement; leur sang s'épaissit, leur ame se matérialise. Telle Ovide nous peint la métamorphose graduelle de Daphné : une écorce dure et sauvage enveloppe son cœur; il palpite encore, mais il ne sent plus. Elle perd la pensée avant de perdre l'existence, et cesse de vivre pour commencer à végéter.

Heureux pourtant celui qui parvient à cette végétation animale! Il est du moins insensible aux scènes révoltantes qui l'environnent et à son propre avilissement; tandis que l'homme qui conserve un cœur, est sans cesse tourmenté par l'indignation que lui inspirent le despotisme impudent, la bassesse de la servitude et l'avilissement de l'humanité. O vous que les orages de la liberté ont fatigués, vous qui sentez s'éteindre en vous le feu sacré qu'elle allume, allez à la cour des tyrans pour retremper vos ames!

Et vous, Français républicains, croyez-vous avoir seuls souffert et combattu pour la raison ? Tout homme assez fier pour ne pas anéantir sa conscience et renier son bon sens devant les plus absurdes préjugés, devant les plus barbares maximes, faisoit cause commune avec vous. S'il ne pouvoit parvenir à une entière abnégation de lui-même, il en étoit la victime. Le moment sublime où vous brisâtes vos chaînes fut celui où tous les tyrans renforcèrent celles de leurs esclaves. Tandis que la liberté agitoit sur l'Europe le flambeau de la raison, le despotisme écrasoit de son pied fangeux chaque étincelle qui voloit autour de lui. Malheur à celui qui laissoit spontanément échapper quelque trait lucide, *et beàti pauperes spiritus!* Les déserts de la Sibérie, les souterrains du Kholivan et les bastilles du Nord se peuploient en raison de vos déportations et de vos envois à l'abbaye. Chaque excès de vos démagogues étoit aussitôt vengé par un excès

contraire et plus absurde. En un mot vous rejettiez sur le reste des hommes, surtout sur vos malheureux compatriotes, tout le poids de ces fers que vous aviez secoués. Il falloit alors autant de courage à l'ami de la liberté, entouré de tyrans et d'esclaves, pour dire une simple vérité, qu'il en falloit à ses héros pour renverser la coalition.

De tous les étrangers qui se trouvoient en Russie durant la révolution, les Français et les Suisses furent les plus exposés aux vexations inquisitoriales. Le nom seul de Français devint une injure, et les bigots politiques et religieux cherchoient partout à ameuter contre eux la populace russe, d'ailleurs paisible, tolérante et hospitalière. Ces hommes que l'aptitude, les lumières et les talens avoient auparavant fait distinguer; dont plusieurs remplissoient des places importantes à la cour et dans les armées, d'autres des places de confiance dans les maisons particulières; les courti-

sans, les officiers, les instituteurs, les artistes, les comédiens, les hommes de chambre, les cuisiniers (1), etc. devinrent en un moment des objets de haine, de méfiance et de proscription. Catherine qui avoit accoutumé elle-même les Russes à des idées libérales et philosophiques les démentit tout-à-coup. La mort de Louis XVI et l'arrivée des émigrés furent le signal des persécutions : les émigrés surtout ne cherchèrent qu'à dénoncer et à remplacer leurs compatriotes qui ne partageoient pas leurs opinions; et les anciens Français qui voyoient de loin les flammes de la révolution sans en voir le tison, qui en embrassoient les principes avec d'autant plus de candeur

(1) Un cuisinier français du défunt roi de Prusse, nommé le Bœuf, ayant été demandé pour Catherine, il n'arriva qu'après sa mort. Paul le prit pour un empoisonneur qu'on lui envoyoit, et le fit enfermer. Ce ne fut qu'après six mois de cachot qu'il obtint sa liberté avec l'injonction de repartir sur-le-champ sans dédommagement.

que les honnêtes gens et les gens de lettres les avoient dès long-tems au fond de l'ame, furent les premiers atteins : les lâches, les coquins, les hypocrites et les valets qui se mirent à déclamer hautement contre les innovations, furent seuls épargnés.

L'une des premières victimes fut *Cuinet d'Orbeil* que tout Pétersbourg a connu, et qui l'étoit même ailleurs par ses jolis vers dont on trouve plusieurs dans les almanachs des Muses. C'étoit un Français chaud de cœur et d'expression; un poète dans l'acception vulgaire du mot, mais incapable de rien entreprendre et de rien tramer, dont le gouvernement eût pu s'alarmer. La cour se trouvoit à *Péterhof* pour y célébrer la fête de St. Pierre: on faisoit jouer les eaux; il y avoit bal et illumination. Cette réjouissance attira d'autant plus de monde, que l'impératrice Catherine n'étoit pas venue à Péterhof depuis plusieurs années: car elle avoit en aversion le château qui lui inspiroit si justement de noirs souvenirs

et des remords (1). Au milieu de la f. ? arrive un courier avec la nouvelle de l'évasion de Louis XVI. Grande rumeur grande joie dans les appartemens; le bal est interrompu, et la nouvelle triomphante passe de bouche en bouche. Le comte T..... qui connoissoit d'Orbeil l'aborde en sortant du sallon de l'impératrice. Eh bien! lui dit-il, monsieur le démocrate, savez-vous une grande nouvelle? Oui, répond d'Orbeil qui arrivoit de Pétersbourg, je sais une grande nouvelle.—Savez-vous que le roi est échappé de Paris? — Oui, M. le comte: mais savez-vous une plus grande nouvelle? c'est qu'il a été repris. Ces mots furent un coup de foudre pour les auditeurs. Le fait étoit que les deux couriers arrivèrent presque en même tems à Pétersbourg; mais celui qui annonçoit

(1) Péterhof est le château qu'elle habitoit lors de la révolution de 1762. C'est là qu'elle fit arrêter Pierre III. Il fut étranglé dans une maison voisine.

l'heureuse évasion du roi ayant été de suite expédié à l'impératrice pour compléter la fête, on ne s'empressa pas de lui envoyer le second pour la troubler. Cependant comme la conversation de d'Orbeil avec le comte avoit fait une espèce de scène piquante, il fut remarqué et surveillé dès lors. Il lui échappa peu de tems après quelques expressions en faveur de la révolution, chez la *Hus*, comédienne qu'entretenoit Markow, secrétaire d'état: d'Orbeil fut enlevé pendant la nuit de l'hôtel *Tschernitschew*, et transporté dans un vaisseau du port, où on le jeta à fond de cale. La surprise et l'effroi lui tournèrent la tête; il s'échappa et se précipita dans la mer: c'est le blafard Markow qui fit ce coup d'état. Comment la Hus n'intercéda-t-elle pas en faveur de son compatriote, de son ancien camarade et ami?

Si de pareilles horreurs arrivèrent sur la fin du règne de Catherine, lorsque les plats courtisans et les émigrés l'envi-

ronnèrent de soupçons et de terreurs, on la vit au moins souvent revenir à la justice et même à sa générosité naturelle, quand la vérité pouvoit pénétrer jusqu'à elle. Dans le même tems, *Mioche*, autre Français, ayant été désigné par les émigrés comme un patriote, fut aussi jeté dans les cachots; mais Catherine le fit élargir bientôt et le dédommagea de ce qu'il avoit souffert, par des exemptions particulières qu'elle lui accorda pour le commerce du vin.

Paul, bien différent de sa mère, fait consister les principes de la justice dans son infaillibilité même. Il ne peut se tromper; on ne peut le tromper. C'est d'après cette opinion bien connue que ceux qui veulent se réintégrer dans ses bonnes graces, commencent par s'avouer coupables de quelques fautes, dussent-ils les inventer. Malheur à celui qui voudroit prouver son innocence; ce n'est pas le fait qui constitue le crime, mais l'opinion de Paul.

L'une des injustices les plus criantes, et celle qui indigna le plus les honnêtes gens de tous les partis, fut la proscription qu'essuyèrent le colonel et le major *Masson*, et qui signala le commencement de son règne.

Ces deux frères, Suisses ou Virtembergeois, et dès leur jeunesse au service de Russie, s'y étoient acquis de la considération. L'un qui avoit été aide de camp de Potemkin, ayant fait à sa suite les campagnes contre les Turcs, avoit obtenu, comme récompenses militaires, la croix et l'épée d'or que Catherine donna aux officiers qui s'y distinguèrent. Il avoit épousé la nièce du célèbre général Mélissino qui vient de mourir en fonction de grand-maître d'artillerie. L'autre, après avoir été quelque tems au corps d'artillerie et ensuite aide de camp du comte Soltykow, ministre de la guerre (1), avoit

(1) Il acheva aussi l'éducation des deux jeunes ***, dont le mérite fait aujourd'hui beaucoup d'honneur au sien.

été placé auprès du grand-duc Alexandre, après le départ du colonel La Harpe. Il s'étoit également marié à une demoiselle russe d'une famille distinguée de Livonie. Tous deux, cultivant par goût les sciences et la littérature, menoient une vie retirée et tranquille dans le sein de leur famille; ils se faisoient chérir de leurs amis par l'aménité de leurs mœurs, et estimer par leur raison et leur esprit. Tous deux officiers supérieurs, au service depuis douze ans, tous deux mariés à des Russes, alliés à des familles accréditées, possessionnés en terres et en esclaves, ils furent enlevés à leurs femmes, à leurs enfans par un ordre secret de l'empereur, emmenés séparément et sous sûre garde dans des traîneaux couverts, sans même qu'on ait su le crime dont ils ont été accusés. L'épouse du plus jeune, relevant à peine de couches, n'écouta que son désespoir et fut dès le lendemain attendre le farouche empereur sous les voûtes du palais d'hiver, demandant à grands cris justice pour son

mari. Votre mari est coupable, répondit Paul. Retirez-vous si vous ne voulez pas que mon cheval vous écrase. L'infortunée tomba évanouie, et le cheval de Paul passa heureusement à côté. Ces faits et l'indignation qu'inspira cette dureté despotique, furent même consignés dans une sommation que les parens et amis de ces opprimés osèrent publier. En voici la traduction littérale.

Sommation formelle et prière à MM. de Masson, ci-devant officiers au service de Russie (a).

« Ces deux frères servoient depuis plusieurs années l'empire de Russie, et s'y étoient acquis la réputation d'être hommes de cœur et de tête. L'aîné étoit colonel, chevalier, etc.; le cadet, major, tous deux mariés : le premier à la fille du général

(a) Voyez le Journal : *La Minerve*, *par M. d'Archenholz*, Mai 1797, p. 366. Ernstliche Aufforderung und Bitte, an die, in russischen Diensten gestandenen Herren von Masson.

Yhrmann, brave et respectable guerrier, qui venoit de mourir, après avoir long-tems et loyalement servi l'état (1); l'autre à une baronne Rosen, d'une famille livonienne connue et estimée (2). Tous deux

---

(1) Le brave général Yhrmann fut pendant vingt ans gouverneur-général en Sibérie, et directeur des mines du *Kholivan*. Il en obtint un produit qu'elles n'avaient jamais livré avant lui et qu'elles ne rendirent jamais depuis, ainsi que l'attestent les registres. Il augmenta la civilisation, la population, le commerce et le bien-être de ces vastes provinces, et il se retira pauvre après avoir si long-tems exploité les plus riches mines d'or et d'argent du continent. Pour récompense de sa probité, la couronne ne lui paya pas même 10,000 roubles qu'elle lui doit encore; et sa fille unique proscrite avec son mari erre loin du tombeau de ce digne père. Elle est aussi la nièce du célèbre général Mélissino, qui a rendu de si grands services à la Russie, et alliée aux *Dolgorouky*, et aux *Soltikow*. (*Note de l'éditeur*).

(2) Catherine II, voulant réduire la Livonie à la même forme d'esclavage que les autres provinces, exigea, selon sa coutume, que ce fussent les Livoniens eux-mêmes qui vinssent implorer ces nouvelles chaînes comme une grace. Les députés furent donc mandés avec ceux des autres nations; mais le général Rosen, père de celle dont il est ici question, et qui se trouvoit

avoient d'aimables enfans, et vivoient en bons pères de familles. L'ainé étoit même possesseur de terres en Esthonie ».

« Un jour du mois de décembre dernier (1796), les deux frères sont cités chez le général Arkarow, directeur-général de police. Ils y trouvent un certain comte de

---

à la tête des députés, bien loin de souscrire à ce que l'on exigeoit d'eux, fit des représentations à Catherine qui lui dit avec emportement : *Qui vous donne l'audace de me résister ainsi ? — Le nom de Pierre le grand qui a signé nos franchises, et celui de Catherine la grande qui a juré de les conserver*, répondit le vieux Rosen. Catherine *la grande* le disgracia et fit nommer d'autres députés. Le comte de *Stackelberg*, plus traitable, se fit un honneur de ce dont le baron de Rosen se faisoit une honte, et vendit son pays (a). Il en fut récompensé par le don des terres immenses qui environnoient celles du vieux général, dont on dépouilla les états de la province. Telle est l'origine de la fortune et du crédit de ce Stackelberg qu'on a vu si longtems régenter la Pologne, brouiller la Suède, et ensuite faire le bouffon dans les anti-chambres de Zoubow.

(a) Je le répète, les droits de pays, de franchises, etc. lorsqu'il est question de la Livonie ou de la Russie, ne peuvent s'appliquer qu'à la noblesse ; car le peuple n'y est lui-même qu'une propriété.

Plaisance, officier au corps des cadets d'artillerie, personnage dont l'existence semble en effet accuser la nature d'une mauvaise plaisanterie. Cet homme avoit écrit une lettre à Moscou, où il disoit entre autres à l'un de ses amis : *L'on met beaucoup de jacobins aux frontières* (a), et je crains bien qu'il n'en arrive autant à MM. de Masson. Cette lettre, sans doute par un ordre suprême, fut ouverte à la poste, et devint la cause de ce désagréable rendez-vous. Le comte de Plaisance soutint son assertion par la terrible inculpation que MM. de Masson, en lisant les gazettes, avoient toujours pris le parti des Français. MM. de Masson l'avouent;

Outre les parens en Livonie, la femme du jeune Masson est alliée à différentes familles russes en grand crédit, comme les Siewers, les Besborodko, les Tamara, etc. qui, bien loin d'user de leur influence pour lui faire rendre son bien, l'abandonnèrent lâchement dans sa détresse, sitôt que son mari fut proscrit. (*Note de l'éditeur*).

(a) L'on a vu plus haut ce que la dénomination de jacobin signifie en Russie.

mais ils desirent savoir quelle conséquence désavantageuse à leur caractère et à leur honneur, et même à leur devoir comme officiers russes, l'on en pouvoit tirer ? Le résultat public et divulgué de cette affaire est que les deux frères, sans autres informations, furent jetés dans une kibitka (a), et conduits jusqu'aux frontières sous sûre garde (1) ».

« L'épouse de M. de Masson cadet, se jeta aux pieds de l'empereur, en pleine rue, et demanda à grands cris : Justice ! justice ! et point de grace ! L'empereur répondit : Ils sont coupables ; j'aime l'ordre dans mon pays. Il voulut passer outre : mais l'épouse désespérée saisit la bride de son cheval. L'empereur lui dit de se garder d'être foulée aux pieds ».

(a) Traîneau couvert dont on se sert en Russie.

(1) Les auteurs de cette sommation n'ont su que ce qui s'est divulgué dans le public de Pétersbourg. Le général Arkarow, grand inquisiteur politique de Paul, reprocha surtout à ces deux officiers d'avoir osé dire dans un dîner que Bonaparte étoit un grand général.

« J'aime mieux mourir, répondit cette courageuse femme, que d'être l'épouse d'un homme perdu d'honneur..... Ce fut en vain, l'empereur pousse son cheval et passe (1) ».

« Tout Pétersbourg vient d'être témoin de cet événement. L'empereur est juste, et l'on suppose, ou qu'il a été trompé, ou que MM. de Masson se sont en effet rendus coupables de quelque attentat ignoré dans le tems (2). Il est vrai que l'on ne peut

---

(1) Les femmes des deux frères s'expatrièrent pour les suivre. L'empereur, non content d'avoir voulu fouler aux pieds celle qui lui demandoit justice, fit mettre le séquestre sur les biens de sa famille, pour qu'elle ne pût emporter le sien, dès qu'il sut qu'elle avoit suivi son mari dans son exil.

(2) Comme, au grand étonnement de leurs amis, Mrs. de Masson n'ont point encore répondu à cette sommation, ils laissent soupçonner que leur proscription pourroit bien avoir des causes plus sérieuses que celles énoncées ci-dessus. Élevés tous deux sur les hauteurs du Mont-Terrible, ils y ont peut-être sucé des idées libérales qu'ils n'ont pu bien étouffer en Russie. L'aîné avoit été attaché à Potemkin et à Zoubow ; le cadet étoit à la cour, auprès du grand-

s'expliquer le mystère dont on enveloppe cette affaire ; car, s'il sont coupables, pourquoi les épargner ? Et s'ils ne le sont pas, pourquoi les punir ? Dans le premier

---

duc Alexandre et protégé par l'impératrice : — n'auroient-ils pas été mêlés dans le projet qui se formá de placer ce prince sur le trône à la place de son père ? projet qu'avoit eu Catherine, et qui fut cause d'une foule d'autres disgraces à sa mort. Alexandre fut même surveillé, et tous les officiers de sa suite renvoyés. Ceux qui connoissent la Russie et qui se souviennent que quelques officiers aux gardes et un chirurgien français, nommé Lestoc, suffirent pour opérer la révolution qui plaça Elisabeth sur le trône, ne trouveront pas cette supposition invraisemblable. On sait d'ailleurs que les deux Masson étoient des principaux membres d'une société nommée *philadelphique*, dont le général en chef Mélissino, leur oncle, étoit le fondateur, et où plusieurs autres généraux ou courtisans étoient admis. Cette société dont on parloit à Pétersbourg, paroissoit, il est vrai, plutot un régiment de la calotte qu'une assemblée politique, et Catherine à qui on l'avoit dénoncé en avoit ri ; mais l'ombrageux Paul pourroit bien l'avoir envisagée autrement ; car à cette même époque, le fils de Mélissino, chef d'un régiment de grenadiers, et le chambellan *Mettlew*, membre intime de cette même société, furent aussi disgraciés et exilés. Quoiqu'il en soit, il pourroit sans

cas, l'on ose présumer que sa majesté l'empereur est en quelque sorte redevable à son peuple de la publication de leur attentat; à son peuple qui l'adore (1), qui a mis toute sa confiance dans sa justice, et qui seroit malheureux s'il avoit à trembler devant chaque délateur secret ».

« Les soussignés, tous parens et amis de MM. de Masson, et à qui il importe en cette qualité de dévoiler ce fatal secret, les

---

doute paroître étonnant que deux officiers supérieurs aient ainsi été enlevés à leur famille sans procès et sans raison, si l'on ne connoissoit pas le caractère de Paul. On sait qu'il a traité sans plus de ménagement l'agent de Sardaigne, parce qu'il lui fut désigné par Besborodko, comme un homme qui conseilloit à sa cour de se tenir lié à la France. Paul en fureur s'écria : Quoi ! un jacobin à ma cour : qu'il parte sur-le-champ. Le ministre de Bavière, *Réglin*, fut également traité de jacobin et jeté dans un traîneau couvert qui le conduisit jusqu'aux frontières comme un criminel; et seulement parce que son maître ne vouloit point d'abord reconnoître Paul comme grand-maître de Malthe.

(1) Pauvres Russes ! comme ils sont obligés de mentir.

somment donc ici solennellement de se défendre, s'ils sont innocens : comme homme d'honneur, ils doivent cette démarche à tous ceux dont ils ont gagné l'estime par leur agréable commerce ; ils la doivent même à l'empereur, qui est assez magnanime peut-être pour réparer les suites d'une action trop précipitée, si quelque scélérat l'avoit trompé (1) ».

Suivent les signatures des parens et amis.

Il faut être au fait des localités et connoître le caractère de Paul, pour appré-

(1) Nous avons vu comme Paul peut être détrompé. Nous savons que l'impératrice essaya de parler en faveur du jeune *Masson* ; mais il lui ordonna de se taire sur cet objet, en la menaçant de la punir elle-même. Il la fit mettre quelque tems après aux arrêts, pour une autre intercession. Paul faisant sa ronde ordinaire autour de son château de *Pawlowsky*, surprit une sentinelle endormie auprès du pavillon de sa femme. Il fit donner la bastonnade sur la place au malheureux soldat. A ses cris, l'impératrice se met à la fenêtre et demande sa grace. Comment, s'écrie Paul, vous osez m'interrompre dans un acte du service militaire ? Oubliez-vous, madame, que je suis votre empereur aussi ? je vais vous en faire ressou-

cier leur courage, malgré les ménagemens qu'ils ont observés dans cette sommation.

Un autre moscovitisme de Paul excita aussi l'indignation publique. Les réformés français et suisses ont à Pétersbourg une église où ils permirent aux Allemands de célébrer aussi leur culte en leur langue: mais comme les premiers fonds de ce temple provenoient des Français, ils en gardoient la manutention. Les Allemands prétendirent une entière communauté; ils intentèrent un procès qu'ils perdirent. Ils implorèrent la protection de Paul, qui ordonna une révision. Le sénat confirma son premier jugement. Nouvelle réclamation; et Paul ordonna de juger en faveur des Allemands. *Mannsbandel* de Mülhouse étoit pasteur des Français, et le

venir. A ces mots il ordonne à son aide de camp de mettre l'impératrice aux arrêts. L'aide de camp hésite; Paul menace de le faire soldat, et l'officier va signifier les arrêts à Marie et place un factionnaire à sa porte. Ce fut sa seconde arrestation.

comte *Gollowkin*, capitaine de marine, l'un de ses anciens d'église (1) : ils se permirent quelques remarques sur la partialité de l'empereur. Mannsbandel fut jeté au fond d'un cachot, d'où il ne sortit qu'avec injonction de quitter la Russie ; le comte Gollowkin eut ordre de sortir de Pétersbourg sur-le-champ ; puis il reçut un nouvel ordre de se rendre sur le vaisseau qu'il commandoit, où, à son arrivée, il fut fait matelot.

A la nouvelle de la mort du dernier roi de France, Catherine, saisie de frayeur, prit contre les Français en Russie des mesures de sûreté : il leur fut ordonné de prêter serment de fidélité à Louis XVII et à leur sainte religion, en jurant haine et exécration aux principes qui étoient professés en France. D'après les listes im-

(1) La famille des comtes *Gollowkin* ayant été disgraciée sous le règne d'Élisabeth, vint en Hollande, où elle embrassa la réforme. Rappelée depuis en Russie, elle y a conservé sa religion, et c'est la seule famille russe qui la professe.

primées par ordre du gouvernement, il se trouva sept à huit cents Français à Pétersbourg et davantage à Moscou. Tous se virent forcés de prononcer de bouche des imprécations contre leur patrie. Il n'y en eut que quelques-uns qui, depuis long-tems ayant pris leurs arrangemens pour repasser en France, où ils avoient leur fortune, aimèrent mieux partir en huit jours, comme le prescrivoit l'*oukas* en cas de refus. Cet *oukas* fut aussi absurde et barbare dans sa rédaction, que ridicule et contradictoire dans son exécution. Ce ne fut pas seulement les Français qu'on obligea de prêter serment, mais presque tous les étrangers qui parloient français, ou qui avoient leurs passeports écrits en cette langue : de manière qu'un Brabançon, un Piémontais, un Liégeois, un Milanais, se trouvoient forcés de prêter hommage au roi de France: il semble que la police russe ait dès lors prévu la grande réunion qui devoit bientôt avoir lieu, et qu'elle ait voulu la sanctifier

d'avance. Quelques Suisses, Montbéliardois, Neuchatelois et Virtembergeois, y furent également contraints. Le grand-duc Paul l'exigeoit de tous les étrangers indistinctement qui se trouvoient à sa suite; plusieurs prévinrent officieusement ses vœux et ses ordres. Un plus grand nombre s'en disculpa en disant qu'ils n'étoient pas nés sujets de la France, et firent entendre raison, *non* pas à Paul, mais à la *police*.

Paul, devenu empereur, renchérit beaucoup sur ce qu'avoit fait sa mère; il ordonna que tous les étrangers qui se trouvoient en Russie eussent à professer la religion dans laquelle ils étoient nés. Il fut enjoint nommément aux catholiques de pratiquer scrupuleusement les rites de leur secte, et les commandemens de l'église romaine. On afficha, dans toutes les langues, un *oukas* qui enjoignoit à chacun d'eux, sous peine d'être traités en rebelles, de s'approcher du saint sacrement de pénitence, et de se mettre en état de rece-

voir le corps du sauveur à pâques; mais il étoit ordonné aux prêtres de n'accorder l'absolution qu'à ceux qui la méritoient. L'église catholique jusqu'alors déserte se remplit; les prêtres français, allemands, italiens et polonois qui la desservent se mirent à confesser. Devant chaque confessional, fut préparée une boëte, où le pénitent étoit tenu de jeter une carte portant son nom, sa profession et sa demeure; les cartes étoient chaque soir portées à l'empereur. Le confessé recevoit alors un billet d'absolution signé du prêtre, et en vertu duquel il étoit admis à la sainte table. Ce billet étoit d'ailleurs pour lui une carte de sûreté, et il le produisoit dans le besoin à la police. Les aubergistes, les propriétaires de maison, furent chargés de veiller à l'exécution de ces ordres dans ce qui regardoit les personnes logées chez eux, et de dénoncer ceux qui ne fréquentoient point les églises ou qui portoient des pantalons, des chapeaux ronds et des gilets croisés. On aver-

tissoit charitablement les malades qu'ils pouvoient exiger que le confesseur vînt chez eux, et les pauvres qu'on leur porteroit le bon dieu gratis.

Qu'on juge de l'embarras de la plupart des Français : jusqu'alors ils avoient été en Russie aussi libres qu'on peut l'être, relativement aux opinions religieuses dont le gouvernement ne prenoit aucune connoissance. Qu'on juge surtout de l'indignation, de l'humiliation de ceux qui avoient de la philosophie et des principes libéraux. Il falloit se soumettre; le *Compella intrare* étoit pratiqué avec vigueur par les soldats de police. Les émigrés qu'on avoit dépeints à Paul comme des libertins, quoiqu'ils fussent armés pour le trône et l'autel, furent obligés d'aller à la messe en parade, deux à deux, passant entre des haies de soldats russes.

Les catholiques un peu riches trouvèrent bientôt le moyen d'obtenir des billets d'absolution, même sans se confesser. Leurs prêtres les vendirent d'abord 50 roubles,

puis 25 ; ils les donnèrent enfin pour 10, et se chargèrent, par dessus le marché, de jeter eux-mêmes la carte dans la boëte.

Ce fut près de cette église catholique que se passa une scène qui mérite place ici. Paul faisoit célébrer un service en l'honneur du duc de Wirtemberg, père de l'impératrice, qui venoit de mourir à Stuttgard. Comme il ne lui convenoit pas, à lui autocrate et patriarche orthodoxe russo-grec, d'assister à une messe schismatique, il prit le parti de se mettre à la tête des grenadiers qui environnoient l'église, pour maintenir l'ordre et la dignité. Il faisoit un grand froid ; son cheval, né sans doute sous un climat plus chaud, ne pouvoit rester immobile : las de piaffer, de caraccoler et de faire des efforts inutiles pour le retenir, il se mit à galoper dans la rue, passant et repassant devant les troupes et une grande foule de peuple, que la cérémonie funèbre et le manège de l'empereur attiroient. A mesure que Paul arrivoit au galop d'un côté, cette foule se

découvroit et s'inclinoit. Un groupe rassemblé sur le Pont-Vert, éloigné de plus de 400 pas du point où l'empereur faisoit volte, se couvrit enfin à cause du grand froid et de l'éloignement. Paul s'en aperçoit; il fait à l'instant cerner le groupe par les troupes et l'envoie à la maison de force; il y avoit cinquante à soixante individus de différentes conditions. Ceux qui n'étoient pas nobles furent fouettés pendant trois jours consécutifs, les nobles dégradés et les officiers faits soldats. Il se trouva parmi les arrêtés un Genevois, nommé *Martin*, qui gagna un officier de police, et trouva moyen d'écrire à la cour, où il avoit des amis. Il fut relâché; mais indigné d'un pareil outrage, il quitta sur-le-champ la Russie (1).

(1) Nous avons vu ce qui arriva à une dame Likarow, pour n'être pas descendue de voiture en passant devant Paul. La femme du riche aubergiste *Démuth* eut le même accident; mais comme elle n'étoit pas noble, elle fut fouettée pendant trois jours de suite à la maison de force.

Quelque tems après, Paul fit inhumer dans la même église le corps du malheureux roi de Pologne. Il vint lui-même examiner le catafalque et les préparatifs de la pompe funèbre. Un tapissier occupé de la décoration des voûtes étoit au haut d'une échelle, en veste et en pantalon, pour travailler plus commodément. Paul apprenant que c'étoit un Français, nommé *Leroux*, lui ordonna de descendre, et lui fit donner à l'instant la bastonnade au milieu de l'église.

Voilà une partie des avanies auxquelles sont exposés les étrangers et surtout les Français en Russie. Il est certain que leur sort est devenu plus déplorable encore, depuis que Paul a déclaré la guerre à la France. Que d'humiliations, que d'affronts il a fallu dévorer à la maison de force de Pétersbourg, comme au bagne de Constantinople!

Mais il faut les réprimer, âmes généreuses, les élans sublimes vers votre patrie, et cette admiration pour ses héros.

Lorsque les tyrans vous auront proscrits pour avoir témoigné votre attachement à la France, ce sera en vain que vous étendrez les bras vers elle; ce sera en vain que vous demanderez un asile sous l'arbre de la liberté; vous en serez repoussés comme l'oiseau qui veut se réfugier sur le chêne battu par la tempête, et qui en est rechassé par les branches agitées. La liberté elle-même est captive et outragée en France; c'est Bradamante tombé dans l'antre de Merlin.

On refuse aux Français venant de Russie la rentrée en France, sous prétexte qu'ils ont dû prêter un serment par lequel ils renoncent à leur patrie. O Français! oubliez-vous vous-mêmes combien vous avez prêté de sermens contradictoires dans l'espace de cinq ou six ans? Ne sera-ce que ceux qui ont été arrachés à vos malheureux compatriotes, par le fer des tyrans, qui devront être gardés religieusement, au moment même où vous vous faites un jeu de violer ceux que vous avez

prêtés par acclamation à la face du ciel et de la France? Rappelez-vous du moins l'époque où ce serment absurde fut exigé. C'étoit celle où la tête de Louis venoit de tomber, et où tous les despotes trembloient pour la leur; celle où Léopold mouroit, disoit-on, empoisonné, et Gustave assassiné sous vos coups (1); celle où Marat et Robespierre régnoient! Qu'on juge quelle sensation terrible ces nouvelles produisoient en Russie, sur une princesse que les remords devoient effrayer, sur une cour qui l'environnoit de terreurs, et sur un peuple pour qui les rois sont les oints de Dieu. Les Français de Pétersbourg s'enfermèrent dans leurs domiciles, et craignirent de s'y voir tous massacrés; ils s'attendoient au moins à une proscription générale. Je le dirai aujourd'hui, comme je le pensois alors: Catherine

(1) On assuroit à la cour de Russie que c'étoit les jacobins qui avoient assassiné Gustave et empoisonné Léopold. Il eût été dangereux de paroître en douter.

se montra encore en ce moment grande et modérée. Par le serment qu'elle exigea, elle mit les Français sous la sauve-garde du gouvernement, et les sauva de la fureur des nobles et du peuple aveuglé. Aucune des puissances coalisées, réputées cependant moins barbares, ne prit une mesure si humaine. Au moment où l'on emprisonnoit, où l'on massacroit les malheureux Français à Londres, à Vienne, à Naples et à Rome, un frère de Marat se montroit avec sécurité à la cour de Catherine.

DESCRIPTION

DU PALAIS TAURIQUE

et de la fête que le prince Potemkin y donna à l'impératrice Catherine II (a).

CE fut le palais taurique que le prince Potemkin choisit pour donner à sa souveraine la fête brillante, qui a été regardée comme un hommage de reconnoissance pour la grandeur à laquelle elle l'avoit élevé. C'est le même palais que Catherine II, depuis la mort de ce favori, occupoit en automne. La façade de ce

(a) Comme dans cet ouvrage il a été plusieurs fois question du palais taurique, nous avons cru devoir y ajouter la description suivante de ce palais et de la fête que le prince Potemkin y donna à sa souveraine. Elle est tirée du *Tableau de St. Pétersbourg*, par *Storch*.

bâtiment est composée d'une immense colonnade, qui supporte une coupole. En entrant on se trouve dans un grand vestibule, sur lequel donnent des appartemens à droite et à gauche; au fond est un portique, qui conduit à un second vestibule d'une grandeur prodigieuse, éclairé par le haut, et entouré à une très-grande élévation d'une galerie destinée à l'orchestre, et dans laquelle on a placé des orgues. De-là un double rang de colonnes conduit à la principale salle, destinée aux grands festins. Il est impossible d'exprimer l'impression que fait ce temple gigantesque; il a plus de cent pas de long, il est large à proportion et il est formé par un double rang de colonnes colossales: il y a entr'elles à demi-hauteur des loges ornées de festons élégamment sculptés, et garnies dans l'intérieur d'étoffes de soie. On a suspendu à la voûte des globes de cristal, qui servent de lustres et dont la lumière est réfléchie à l'infini par des glaces placées à toutes les extré-

mités de cette immense salle. Il n'y a ni meubles ni ornemens ; mais aux deux extrémités, qui s'arrondissent en demi-cercles, il y a des vases de marbre de Carrare, surprenans par leur prodigieuse grandeur et par la beauté de leur travail. Près de cette salle se trouve le jardin d'hiver, qui n'en est séparé que par la colonnade. La voûte de ce bâtiment immense est soutenue par des pilastres qui ont la forme de palmiers : on a pratiqué dans l'intérieur des murs des tuyaux de chaleur, qui circulent tout autour des bâtimens; et des canaux de métal remplis d'eau chaude, entretiennent une égale température sous ce parterre délicieux.

L'œil se promène avec ravissement, tantôt sur des plantes et des arbustes de tous les pays, tantôt il se repose avec admiration sur une tête antique, ou bien il parcourt avec étonnement la diversité des poissons de toute couleur, contenus dans des vases de cristal. Un obélisque transparent reproduit à la vue, sous mille

teintes diverses, ces merveilles de l'art et de la nature, et une grotte tapissée de glaces les réfléchit à l'infini. La température délicieuse, l'odeur enivrante des plantes, et le silence voluptueux de ce lieu enchanteur, plongent l'ame dans une douce rêverie, et transportent l'imagination dans les bois de l'Italie : l'illusion ne se détruit que par l'aspect de tout ce que l'hiver à d'âpre et de rude, quand vos regards enchantés se portent hors des croisées sur les frimats et les glaçons qui entourent ce magnifique jardin. Au milieu de cet élysée s'élève majestueusement la statue de Catherine II, en marbre de Paros

C'est sur ce théâtre de sa grandeur que le prince Potemkin disposa les apprêts de la fête qu'il donna à sa souveraine, avant son départ pour les provinces méridionales où la mort l'attendoit. Ce favori sembloit avoir un secret pressentiment de sa fin prochaine et il vouloit

encore jouir de toute la plénitude de sa faveur.

Les préparatifs de cette fête étoient immenses, comme tout ce que son imagination enfantoient. Il avoit occupé pendant plusieurs mois les artistes de tous les genres : plus de cent personnes se rassembloient tous les jours pour se préparer aux rôles qu'il leur avoit confiés, et chaque répétition étoit une espèce de fête.

Enfin le jour fixé arriva, au gré de l'impatience de toute la capitale. Outre l'impératrice et la famille impériale, le prince Potemkin avoit invité toute la cour, les ministres étrangers, la noblesse du pays, et un grand nombre de particuliers des premières classes de la société.

L'ouverture s'en fit a six heures du soir, par un bal masqué : à l'approche de la voiture de l'impératrice, on distribua avec profusion des mets, des habillemens et des boissons de toute espèce, à la

populace assemblée. L'impératrice entra dans le vestibule aux accords d'une musique brillante, exécutée par plus de trois cents musiciens; delà elle se rendit dans la principale salle, où la foule la suivit: elle monta sur une estrade, qui lui avoit été élevée au milieu de la salle et qui étoit entourée de décorations et d'inscriptions en transparens. La foule se distribua sous la colonnade et dans les loges; alors commença le second acte de ce spectacle extraordinaire.

Les grands-ducs Alexandre et Constantin, à la tête de la plus belle jeunesse de la cour, exécutèrent un ballet. Les danseurs et danseuses étoient au nombre de quarante-huit, tous habillés en blanc, revêtus de magnifiques écharpes, et couverts de pierreries dont on estimoit la valeur à plus de dix millions de roubles. Le ballet fut exécuté sur des airs choisis analogues à la fête, et entremêlés de chants. Le célèbre Lepicq termina le ballet par un pas de sa composition.

On passa alors dans une autre salle, ornée de plusieurs riches tapisseries des Gobelins: au milieu on voyoit un éléphant artificiel, couvert d'émeraudes et de rubis; un Persan richement vêtu, lui servoit de cornac. Au signal qu'il donna en frappant sur une cloche, une toile se leva, et l'on vit dans le fond un magnifique théâtre. On y représenta deux ballets d'un genre nouveau, et le spectacle fut terminé par une comédie fort gaie, qui amusa beaucoup l'assemblée. Au spectacle succédèrent des chœurs, des danses variées, et une pompe asiatique remarquable par la diversité des costumes, tous représentant les divers peuples soumis à la domination de l'impératrice.

Bientôt après tous les appartemens illuminés avec le plus grand soin furent ouverts à la curiosité de la foule empressée: tout le palais sembloit en feu; le jardin étoit couvert de pierres étincelantes; des glaces sans nombre, des pyramides et des globes de cristal, réfléchissoient en tout sens ce

spectacle magique. On servit une table de six cents couverts; le reste des convives étoient servi debout. La vaisselle étoit d'or et d'argent; les mets les plus recherchés étoient servis dans des vases de la plus grande richesse; les liqueurs les plus précieuses couloient à grands flots de coupes antiques; des lustres, du plus grand prix, éclairoient la table. Les officiers et les domestiques, richement vêtus, s'empressoient, en grand nombre, à *prévenir* les désirs des convives.

L'impératrice resta, contre sa coutume, jusqu'à minuit: elle sembloit craindre en s'éloignant de troubler la félicité de son favori. Quand elle se retira, des chœurs nombreux et une musique harmonieuse firent retentir les voûtes du palais d'un hymne en son honneur. Elle en fut si émue, qu'elle se tourna vers le prince Potemkin pour lui témoigner sa satisfaction: celui-ci, entraîné par le sentiment de tout ce qu'il devoit à sa souveraine,

se jeta à ses pieds, prit sa main, et l'arrosa de larmes. Ce fut la dernière fois qu'il put, dans ce lieu, témoigner sa reconnoissance à l'auguste auteur de sa grandeur.

NOTE

ADDITIONNELLE SUR KORSAKOW.

A l'occasion de la retraite des Russes de la Suisse, les papiers ont publié l'anecdote suivante, tirée de la *Vie de Catherine*, par M. de Castéra.

« *Korsakow* (favori de l'impératrice) étoit d'une jolie figure et d'une taille très-élégante; mais n'ayant ni de l'esprit, ni des connoissances, il ne pouvoit, pas plus que *Zoritz*, porter atteinte au crédit de Potemkin. Un seul fait suffira pour le faire connoître. Dès qu'il eut obtenu la place de favori, il crut qu'un homme comme lui devoit nécessairement se procurer une bibliothèque. Aussitôt il fit venir le plus fameux libraire de Pétersbourg, et lui dit qu'il vouloit avoir des livres pour les placer dans la maison

de Wasieltschikoff, dont l'impératrice venoit de lui faire présent. Le libraire lui demanda quels livres il lui falloit. — « Vous savez cela mieux que moi, répondit » le favori ; c'est votre affaire. De gros » livres en bas, de petits en haut : voilà » comme ils sont chez l'impératrice ».

Nous sommes loin de vouloir contester la vérité de cette anecdote qui nous a été confirmée par plusieurs personnes dignes de foi, auxquelles le libraire la raconta dans le moment même ; mais nous devons prévenir nos lecteurs qu'en la publiant les papiers ont confondu le favori *Korsakow* avec ce *Korsakow* qui commandoit l'armée russe en Suisse. Celui-ci est un homme d'esprit et de connoissances ; il a fait la campagne de Flandre comme volontaire sous le prince de Cobourg, et il sait très-bien ce que c'est qu'une bibliothèque.

TABLE DES MATIÈRES CONTENUES DANS CET OUVRAGE.

A.

ÆPINUS, précepteur de Paul.

ALEXANDRE-NEWSKOÏ, saint et tyran russe.

ALEXANDRE PAWLOWITSCH, grand-duc de Russie.

ALEXANDRINE, grande-duchesse, élevée pour être reine de Suède.

ANHALT (le comte d') auteur d'une description de la maison des cadets de Pétersbourg.

ANNE, régente de Russie.

ARAKTSCHEIEF, officier russe.

AREMBERG (comtesse d'), voyez *Schakowsky*.

ARKAROW, gouverneur général de Pétersbourg.

ARMFELD, conspirateur protégé par la Russie.

ARTOIS (comte d'). Insolence qu'il éprouva de la part de l'archevêque de Pétersbourg.

ALTESTI, auteur d'une brochure impertinente.

AUBERT, secrétaire de légation à Vienne, déserte avec les papiers.

AUGUSTE-SIGISMOND, roi de Pologne, envoie au grand-duc Iwan Wasiliéwitsch une jument blanche en guise de femme.

B.

BACMEISTER, historiographe de la Russie.

BADEN-DOURLAC (princesses de) conduites en Russie.

BADEN-DOURLAC (Elisabeth, princesse de) épouse du grand-duc Alexandre, la seule princesse allemande heureuse en Russie.

BADEN-DOURLAC (Frédérique, princesse de) passe tristement ses jours à Pétersbourg.

BADEN-DOURLAC (Louise, princesse de), voyez Baden-Dourlac (Elisabeth).

BARIATINSKY (prince de) un des étrangleurs de Pierre III.

BAUER, officier supérieur de l'armée de Potemkin. Emploi que celui-ci fit de ses talens.

BELOSEISKY (prince de) envoyé de Russie à Turin, disgracié par Catherine II.

BENKENDORF (madame de) chassée et rappelée par Paul I.

BESBORODKO (comte de) donne des fêtes au roi de Suède.

BILISTEIN (le baron de), anecdote singulière qui le concerne.

BOBRINSKY, fils de Catherine II, et de Grégoire Orlow.

BOUDRY, nom pris par Marat de Pétersbourg.

Bouttourlin (comte de) cité pour ses connoissances locales de Paris.

Branicka (comtesse de) favorite de Catherine II, prise pour elle par les princesses de Baden.

Branicki (comte de) mari de la favorite, orateur de l'ambassade polonaise.

Bruce (comtesse de) surprise par Catherine entre les bras de son favori.

Bruce (comte) réception qu'il fit à un cuisinier français.

Bruckner, instituteur chez le prince Kourakin.

Brunsvic (Sophie, princesse de) épouse du Tzarévitsch Alexis.

Buchshewden, sa conduite humaine en Pologne.

Budberg (M. de) conduit en Russie la princesse de Cobourg et ses trois filles.

Bonaparte. Ses victoires procurent des bals à la cour de Pétersbourg.

C.

Catherine II, impératrice de Russie, veut rétablir son influence en Suède et marier une de ses petites-filles au jeune Gustave.

Cazanova, ses tableaux de la prise d'Otschakow et d'Ismaïl.

Chappe (abbé), son ouvrage sur la Russie détesté par Catherine.

Chlore, tzarévitsch, conte allégorique, composé par Catherine II.

CINCINNATUS (ordre de) défendu en Russie.

COBENZL (comte de) ambassadeur d'Autriche à Pétersbourg.

COBOURG (Anne, princesse de) épouse du grand-duc Constantin. Son portrait.

COBOURG (princesses de) conduites en Russie.

CONSTANTIN-PAWLOWITSCH, grand-duc de Russie. Ses polissonneries le font mettre aux arrêts.

COURLANDE (princes de) traités avec mépris par le grand-duc Constantin.

COURLANDE (princesse de) projet de Zoubow de l'enlever.

CRISTIN, Genevois, ses intrigues à Stockholm et Pétersbourg.

CUNET D'ORBEIL, voyez ORBEIL.

CUSTINE. Son expédition en Allemagne sert de prétexte à Catherine pour faire venir en Russie les princesses de Baden.

D.

DANAUROW, aide de camp de Paul.

DANILOWNA, voyez Matrona.

DARMSTADT (Natalie, princesse de) première épouse de Paul.

DASCHKOW, (princesse) son caractère.

DEMUTH (madame) son aventure.

DENISOW, général russe. Ses cosaqueries.

DERJAVIN, secrétaire de Catherine, auteur de ses pièces de théatre.

DOLGOROUKA (princesse) amante du comte de Cobenzl.

DOLGOROUKY (Georges, prince de) destiné pour la forme au commandement contre la Suède.

DOLGOROUKY (prince) sénateur sous Pierre I, déchire les ordonnances de ce prince.

E.

ELISABETH, impératrice de Russie. Son règne a vu naître les lettres en Russie.

ELISABETH, princesse de Baden, voyez Baden-Dourlac.

ESTERHAZY, dénonce La Harpe à Catherine II.

F.

FÉODOR, tzar de Russie, brûle les diplômes de la noblesse russe.

FLEMMING, (M. de) Suédois, conseille au roi de ne pas agir contre les loix du royaume.

FOX, son buste jeté dans un coin par Catherine.

FRÉDÉRIC II, roi de Prusse, ne permet pas que la princesse de Wirtemberg, destinée à Paul, aille jusqu'à Pétersbourg.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME II, roi de Prusse, modèle que Paul s'est proposé.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME III, roi de Prusse, anecdote qui le concerne.

FRÉDÉRIQUE, princesse de Baden. Voyez Baden-Dourlac.

G.

GABRIEL, archevêque de Pétersbourg, consulté par Catherine II sur l'abjuration de sa petite-fille.

GALLITZIN (Georges, prince) envoyé aux arrêts, pour avoir baisé la main de Paul trop négligemment.

GASPARINI, cantatrice à la cour de Catherine II.

GAY, libraire à Pétersbourg.

GEORGI, auteur d'une mauvaise description de Pétersbourg.

GOLLOWKIN (comte de), son aventure.

GORTSCHARKOW (princes), neveux de Souvorow.

GRANMONT, instituteur chez la princesse Dolgorouka.

GRIBOWSKY, secrétaire de Zoubow.

GUSTAVE III, roi de Suède. Catherine II veut l'envoyer contre les Français.

GUSTAVE ADOLPHE II, roi de Suède. On lui destine la grande-duchesse Alexandrine.

H.

HUS, maîtresse du comte de Markow.

I.

IWAN III, anecdote de lui.

IWAN PAWLOWITSCH, valet de chambre favori de Paul.

IWAN WASILIEWITSCH I, grand-duc de Russie, offensé par le roi de Pologne.

J.

JOSEPH II, son épigramme sur Catherine au sujet de la fondation de la ville d'Ekatarinoslaw.

K.

KAMASOWSKY, amant de la comtesse d'Aremberg-Schakowsky.

KAMAR, nonce polonais, son apostrophe au roi Stanislas Poniatowsky.

KAMENSKOI, général disgracié par Catherine, pour avoir pris le commandement de l'armée après la mort de Potemkin.

KAPIEFF, auteur de la comédie russe des Commères.

KAPIEW, favori de Zoubow.

KLÉIEF, maître de police de Pétersbourg; anecdote sur le cuisinier qu'il procura au comte Bruce.

KLINGER, auteur allemand, vivant à Pétersbourg.

KNIAIGENIN, auteur d'une tragédie russe, défendue par Catherine.

KORSAKOW, huitième favori de Catherine.

KORSAKOW, général, est un autre que le favori.

KOSCIUSZKO obtient sa liberté par Paul.

KOTZÉBUE, auteur allemand vivant en Russie. Critique de ses ouvrages.

KOURAKIN (Alexis prince), favori de Paul.

KOUTOUSOW, satyre contre lui.

KRAFT, professeur de physique des grands-ducs.

K....KY (princesse) femme-furie.

L.

LA HARPE, instituteur des grands-ducs Alexandre et Constantin, détesté par Paul.

LAMBRO-CAZZIONI, pirate, médecin de Catherine.

LAMI (l'abbé) auteur d'une explication des estampes de Hogarth.

LAMPI a fait le portrait de Catherine.

LANGERON (de), émigré français, obligé de quitter en Russie l'ordre de Cincinnatus.

LANSKOI, neuvième favori de Catherine. Son tombeau à Tzarkoe-Zelo.

LAPOUKHIN (mademoiselle de) maîtresse de Paul.

LE BOEUF, cuisinier français, arrêté comme empoisonneur.

LE BRUN (madame) a peint Catherine II, après sa mort.

LECLERC a mal critiqué Lévêque.

LEGENDRE, censeur sous Catherine II.

LÉON, empereur grec, personnage de la tragédie d'Oleg.

LEROUX, tapissier français, reçoit la bastonnade pour avoir travaillé en pantalons.

LÉVÊQUE, son histoire sur la Russie, la meilleure qui existe.

LIEWEN (madame de) grande-gouvernante des princesses de Russie.

LIGNE (prince de). Son épigramme sur Potemkin.

LIKAROW (madame de) accident singulier qui lui arrive.

LINDENER (major de) ridicule manœuvre qu'il exécute avec Paul.

LINDQWIST, instituteur à Pétersbourg.

LOUIS XIV, comparé à Catherine.

LOUISE, princesse de Baden. Voyez Baden-Dourlac.

M.

MANDINI, chanteur à la cour de Catherine.

MANSBAENDEL, pasteur français à Pétersbourg. Son aventure.

MARAT, frère du jacobin, vît tranquille à la cour de Pétersbourg.

MARIE DE WIRTEMBERG, impératrice de Russie. Ses voyages pour le mariage de sa fille Alexandrine.

MARIA PAWLOWNA, dame de la cour de Catherine. Sa lubricité.

MARKOW, écuyer de Paul.

MARKOW (comte de) ministre de Catherine. Chargé de la négociation pour le contrat de mariage du roi de Suède.

MARTIN de Genève. Son aventure.

MASSON (major de) instituteur du grand-duc Alexandre, détesté par Paul.

MASSON (Mrs de); leur aventure.

MATRONA-DANILOWNA, folle en titre de la cour de Catherine.

MECKLENBOURG (princesse de) fiancée au jeune roi de Suède.

MÉLISSINO, général, fait exécuter des manœuvres et feux d'artifices pour le roi de Suède.

MELLIN (madame de) commande le régiment de Tobolsk.

MEYENDORFF, général russe, disgracié.

MIOCHE, son aventure.

MIRABEAU, a recueilli dans sa correspondance une calomnie contre l'impératrice actuelle.

MOMONOW, onzième favori de Catherine.

MONTESQUIEU, a accordé trop d'influence au climat.

MORAWIEFF (Mrs. de) cavaliers d'honneur des grands-ducs.

MULLER, ses ouvrages historiques, un des monumens du règne de Catherine.

N.

NARISCHKIN (Léon) grand-écuyer et premier bouffon de Catherine.

NARISCHKIN (Alexandre); son procès avec la princesse Daschkow.

NASSAU (prince de) admis dans les petites sociétés de Catherine.

NÉLIDOW (mademoiselle), maîtresse de Paul, lui présente le baron de Bilistein.

NICOLAÏ, auteur d'une description sèche de Berlin.

NICOLAÏ (M. de). Son portrait.

NICOLE (abbé), instituteur à Pétersbourg.

NICON, archevêque de Moscou sous le tzar Alexis, persécute les Razkolnikis.

NIÉLÉDINSKY, un des favoris de Paul.

O.

ODART, secrétaire de Catherine.

ORBEIL (Cunet d') auteur de *vers sur la statue de* Paul I.

ORLOW (Alexis), associé à son frère dans les fonctions de favori.

ORLOW (Grégoire) troisième favori de Catherine.

OSTERMANN (comte de), donne des fêtes au roi de Suède.

OUBRI, secrétaire de Catherine II.

OUTSCHITÉLI (instituteurs) français et suisse. Influence qu'ils ont eue sur le caractère des Russes.

P.

PALLAS, ses voyages, un des monumens du règne de Catherine.

PANIN (comte de) gouverneur de Paul, ministre de Catherine II.

PAUL I, empereur de Russie. N'est pas consulté pour le mariage de ses enfans.

PIERRE I. Catherine lui érige une statue.

PIERRE III. Paul visite son tombeau et lui rend des honneurs funèbres.

PISTOR, enlève le nonce Kamar.

PLATON, achevêque de Moscou, a composé des homélies pour les popes russes.

PLESCHTSCHEIEFF, un des favoris de Paul.

PONIATOWSKI (Stanislas), deuxième favori de Catherine.

POPOW (Mitrophane) bouffon et membre de la commission de législation de Catherine.

POPOWITSCH, ou fils de prêtres, on en forma des bataillons.

POTEMKIN, ce que c'est que les villes et ports qu'il a bâtis en Crimée.

POUSCHKIN, (princesse) commande l'armée de son mari.

PRATASOW, général, et gouverneur du grand-duc Alexandre. Son portrait.

PRÉTORIUS, (Mad.) femme de chambre de la duchesse de Wurtemberg.

PROTASOW (Mlle.) éprouveuse de Catherine.

POTOCKI (Ignace) obtient sa liberté par Paul.

PUFFENDORFF. Traduction russe de son histoire de l'Europe sous Pierre I.

R.

RADISCHEFF, auteur d'un ouvrage périodique. Son histoire tragique.

RASTAPTSCHIN, un des favoris de Paul.

RATIKOW, sa fortune subite.

RÉGLIN (Mr. de) ministre de Bavière à Pétersbourg, chassé par Paul.

REPNIN (Nicolas, prince de) profite de l'absence de Potemkin pour battre les Turcs.

RHULIERES, temoignage que l'auteur rend à son ouvrage sur la révolution de 1762.

RIBAS, amiral, présente un médecin à Catherine II.

RIBAS (madame). Anecdote qui la concerne.

RICHELIEU (duc de) émigré français, présenté à Catherine.

ROCHE-AIMON (princesse de la) émigrée française, maîtresse de Zoubow.

ROGER (chevalier de) nommé commandant d'un fort qui n'existoit plus depuis vingt ans.

ROGERSON, médecin du corps de l'impératrice, chargé de visiter les favoris avant leur entrée en fonction.

ROMANZOW, feld-maréchal, anecdotes sur sa personne.

ROMANZOW (Serge, comte de) ambassadeur en Suède. Le régent porte des plaintes contre lui.

ROSEN (baron de) général, résiste à Catherine.

ROTHENFELD, enlève le nonce Kamar.

ROSOUMOWSKY (Grégoire, comte) renvoie le diplôme d'académicien.

S.

SACKEN (de) gouverneur du grand-duc Constantin.

SAKALOW (mademoiselle) ou madame Ribas, fait la fortune du baron de Bilistein.

SAINT-MICHEL ordonne à Paul I de lui faire une église.

SAMBOURSKY, chapelain des grands-ducs, son éloge.

SAMAÏLOW (comte de) procureur-général, donne des fêtes au roi de Suède.

SARTI, compositeur à la cour de Catherine.

SCHAKOWSKOY (princesse) épouse du comte d'Aremberg. Son histoire.

SCHERBATOW (prince), auteur d'une histoire de la Russie.

SCHERBATOW (princesse de), épouse de Momonow.

SCHOUWALOW (comtesse de) conduit en Russie les princesse de Baden.

SCHWERIN (comte de) envoyé à Pétersbourg pour y notifier le mariage du roi de Suède avec la princesse de Mecklenbourg, n'est pas reçu.

SÉGUR (M. de) lit des vers à Catherine.

SIÉVERS (baron de) invite le roi Stanislas de se rendre à Grodno.

SOLTIKOW (famille de) la seule en faveur sous Catherine.

SOLTIKOW (Nicolas) introduit Zoubow auprès de Catherine.

SOLTIKOW (Pierre) adjoint de Zoubow, dans les fonctions de favori.

SOLTIKOW (Serge) premier favori de Catherine II, père de l'ami.

SOLTIKOW (comtesse) gouverne son mari.

SOLTYKOW (maréchal de). Ses bonnes qualités.

STACKELBERG (comte de) envoyé en Suède après la paix de Véréla.

STACKELBERG (colonel de) force le roi de Pologne à signer le second traité de partage.

STANISLAS PONIATOWSKI, voyez Poniatowski.

STAROÏ-WERSTY, Russes vieux croyans, n'ont pas encore une révolution à craindre.

STEDING, (M. de) ambassadeur de Suède à Pétersbourg.

STEINBOCK, sa correspondance au sujet du mariage du roi de Suède avec la grande-duchesse Alexandrine.

STERNBERG, voyez Ungern-Sternberg.

STORCH, auteur d'un tableau de Pétersbourg et de tables statistiques sur la Russie.

STRÉKALOW, chargé de la négociation pour le mariage des princesses de Baden.

STROGONOW (comte de) donne des fêtes au roi de Suède.

SUDERMANIE (duc de) régent de Suède, se montre opposé au système russe.

T.

TATICHEF, historien de la Russie.

TAUENZIEHN (baron de) ministre de Prusse à Pétersbourg. Pourquoi Paul a demandé son rappel.

THIÉMANN, secrétaire du prince Repnin.

THUGUT (baron de) prend le comte de Stackelberg pour le roi de Pologne.

TISSOT, son avis au peuple confisqué à Pétersbourg par ordre de Catherine.

TOLSTOI (comte), sa conduite humaine en Pologne.

TORSKY, rapporteur du sénat, envoyé et cassé par Paul.

TOUTOULMIN, cavalier d'honneur des grands-ducs.

U.

UNGERN-STERNBERG (baron de), vieux officier anciennement attaché à Pierre III, comblé d'honneurs par Paul.

V.

VOLTAIRE, blâmé sur sa manière d'écrire l'histoire.

W.

WASHINGTON, détesté par Catherine II.

WASILTSCHIKOW, quatrième favori de Catherine II.

WIASEMSKY (prince), procureur-général; calembour du comte de Panin à son sujet.

WILLAMOW (mademoiselle de) gouvernante de la grande-duchesse Alexandrine.

WIRTEMBERG (Marie, princesse de) impératrice de Russie, voyez Marie.

WIRTEMBERG (duc de) ne se laissa pas enlever ses enfans par Catherine.

WITTFORT, ministre d'Angleterre à Pétersbourg.

WOLKOUSKY (prince), aide de camp du feld-maréchal Repnin.

WORONZOW (comtesse) maîtresse de Pierre III.

Y.

YEKATARINA, nom donné à Catherine II.

YERMOLOW, dixième favori de Catherine.

YGOR, grand-duc de Kief, personnage de la tragédie d'*Oleg*.

YHRMANN, gouverneur-général de la Sibérie. Son éloge.

YOUSSOUPOW (prince). Satyre contre lui.

Z.

ZACHARIE CONSTANTONOWITSCH, valet de chambre de Catherine.

ZAWADOWSKY, sixième favori de Catherine.

ZAWADOWSKY, directeur de la banque de Pétersbourg. Satyre contre lui.

ZORITSH, septième favori de Catherine.

ZOUBOW (Platon), dernier favori de Catherine.

ZOUBOW (Valérien), frère du favori et son adjoint.

TABLE DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS LE SECOND VOLUME.

QUELLES RÉVOLUTIONS ATTENDENT LA RUSSIE ?

Attitude et force du despotisme. Deux oukas de Paul, favorables à une révolution. Avilissement du peuple : autres obstacles locaux. Le despotisme se roidit : la noblesse s'indigne. Elle seule peut changer le gouvernement : comment et pourquoi. Démembrement probable. Changement à espérer. Terreur prématurée. Les Russes ne seront pas toujours esclaves.

CARACTÈRE NATIONAL.

Du Noble, du Courtisan, du Paysan, de l'Artiste et du Soldat russes.

RELIGION.

Église grecque. Prêtres. Fêtes. Jeûnes. Dieu de poche et Images.

GYNÉCOCRATIE.

De son influence sur les femmes en Russie. Leur caractère, leur immodestie, leur cruauté, leurs mœurs, leurs bains, leurs talens, leurs charmes. La princesse Daschkow.

EDUCATION.

Anecdotes sur celle des grands-ducs : leurs gouverneurs et leurs précepteurs. De celle des Russes en général. Des Outschiteli : leur influence. Des jeunes Russes. Précautions de Paul pour arrêter la civilisation. Les gazettes. Radischeff. Apologue du grand-duc.

SUPPLÉMENT.

Français et Suisses en Russie. Persécutions qu'ils y éprouvent. Proscription de plusieurs. Serment qu'on exige d'eux. Billet d'absolution. Nouveaux traits de Paul. Réflexions.

DESCRIPTION DU PALAIS TAURIQUE ET DE LA FÊTE QUE LE PRINCE POTEMKIN Y DONNA A L'IMPÉRATRICE CATHERINE II.

NOTE ADDITIONNELLE SUR KORSAKOW.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN.

MÉMOIRES SECRETS

SUR

LA RUSSIE,

ET PARTICULIÉREMENT SUR LA FIN

DU RÈGNE DE CATHERINE II

ET SUR CELUI DE

PAUL I.

Contenant nombre d'anecdotes et de faits historiques sur la guerre de Perse, la marche des armées russes contre la France, la disgrace et la mort de Souworow, les opérations de finances de Paul I, sa vie domestique, et sa fin tragique.

Suivi de pièces justificatives, parmi lesquelles se trouve la constitution pour la famille impériale.

TOME TROISIÈME.

AMSTERDAM.

Et se vend, *à* PARIS,

Chez BERTRANDET, Imprimeur-Libraire, rue de Sorbonne, n°. 384.

1802.

MÉMOIRES SECRETS
SUR
LA RUSSIE.

PRÉFACE.

Au moment où ce troisième volume étoit livré à la presse, une révolution aussi tragique, mais plus sourde et plus lâche que celle de 1762, terminoit la vie et le règne de Paul I.

Cet événement, ceux qui l'ont précédé, accompagné et suivi, ont bien justifié l'auteur de ces Mémoires. Ils ont mis le sceau à la véracité de ses récits, à la justesse de ses observations, et même de ses raisonnemens, puisqu'une partie de ce qu'il prévoyoit est arrivé.

Aujourd'hui que Paul n'est plus, on laisse à ceux qui n'ont pas rougi de l'encenser vivant, le soin de s'acharner sur

lui après sa mort. Après avoir osé parler d'un puissant despote, durant sa vie, comme en parleront l'histoire et la postérité, l'auteur est satisfait de l'avoir atteint sur son trône, à travers tant de baïonnettes et de puissance, de quelques traits, qui pouvoient le corriger en l'irritant (1); mais il ne trouve plus aucun mérite à rassembler des anecdotes qui caractérisent trop bien ce malheureux prince: il voudroit même pouvoir effacer maintenant tout ce qui peut plaire à la malignité,

(1) A la première publication de ces Mémoires, l'envoyé de Russie à Berlin s'empressa d'en expédier par un courier un exemplaire à Paul I. Celui-ci chargea aussitôt tous ses ministres en Allemagne d'en arrêter la circulation, et M. de Morawiew donna plusieurs notes publiques à ce sujet, au sénat de Hambourg. L'auteur pouvoit jouir de la gloire de ce moucheron du bon la Fontaine, qui osoit attaquer le lion rugissant de fureur; mais une jouissance plus douce lui fut réservée. Le ridicule dont une peinture fidèle couvroit les singularités de l'empereur, parut faire effet sur lui; et l'on vit à cette époque quelques changemens, qui sembloient dictés par les remarques de ce livre. Un livre seul peut faire cet effet-là sur un homme à qui personne n'ose parler franchement.

pour ne laisser que ce qui est véritablement utile et curieux.

Sans entrer dans les détails trop récens de la conjuration qui vient d'immoler le fils de la grande Catherine, on fera ici une observation bien frappante. Ce ne sont point les nombreuses victimes du despotisme violent de cet empereur bizarre qui l'ont assassiné ; ce ne sont point les officiers déshonorés par ses emportemens, ni les familles ruinées par ses injustices ; ce ne sont ni les époux, ni les veuves, ni les mères désespérées ; ce ne sont point non plus ces courtisans instruits et raisonnables qu'il regardoit comme dangereux, ni ces hommes éclairés, animés de quelques idées libérales, dont il envisageoit les sages conseils, comme des atteintes à son autorité ; ce ne sont ni les hommes de lettres, ni les philosophes qu'il a persécutés, moins encore les jacobins, ces assassins et ces empoisonneurs qu'il voyoit par-tout, et contre lesquels il prenoit des mesures si tyranniques, si

gênantes et si ridicules (1); mais ce sont les vils flatteurs qui l'entouroient, les hommes rusés et fourbes qui nourrissoient ses extravagances et divinisoient son despotisme, les valets dans lesquels il avoit mis toute sa confiance, et les officiers dont il avoit fait ses satellites fidèles. Tous ceux qui se sont souillés du sang de Paul, étoient décorés de ses faveurs et comblés de ses bienfaits.

L'on veut faire envisager cet attentat, comme un crime nécessaire et forcé, même comme un bienfait de la providence qui a sauvé la Russie d'une ruine totale et d'un retour inévitable vers l'ignorance et la barbarie. La noblesse, le peuple et l'armée ont poussé des cris de

(1) Paul I qui, jusqu'à son avénement, avoit conservé une austérité de mœurs exemplaire, une probité et une régularité de vie dignes de couvrir bien des bizarreries et des ridicules, s'abandonna bientôt à un relâchement scandaleux pour son âge. Il finit par s'attacher à une grosse cuisinière qui lui apprêtoit son manger dans un réduit séparé, et qui avoit seule toute sa confiance.

joie, et Pétersbourg dans l'ivresse a célébré par des fêtes la mort violente de son tyran (1). On peut en effet regarder,

(1) La conjuration se forma durant les fêtes du carnaval, nommées en Russie *maslaniza*, époque de joie, d'ivresse et de désordres pour la populace. Koutaïsow (ce valet de chambre favori, devenu, comme on l'a prédit dans le premier volume, si grand et si puissant seigneur, et qui vit aujourd'hui à Kœnigsberg avec madame Chevalier) reçut, la veille de l'exécution, un avertissement qui trahissoit les conjurés, et qu'il dédaigna de lire. Paul fut immolé, durant la nuit, dans ce même palais de *St. Michel*, qu'il avoit construit par inspiration divine, par l'ordre exprès d'un archange, comme nous l'avons détaillé, quarante jours après l'avoir habité pour la première fois. Cette particularité, ce nombre de quarante, sacré pour le peuple et les prêtres russes, ces fêtes, époque de licence, servirent le complot et redoublèrent les transports de la populace à Pétersbourg. Peu s'en fallut qu'elle ne proclamât les meurtriers de l'empereur *libérateurs de la patrie*. Alexandre, confondu, indigné de la mort de son père, et la soupçonnant violente, refusa d'abord de monter sur le trône et de se montrer au peuple qui l'appeloit à grands cris. Dans cette confusion et cette ivresse générale, ce jeune prince et l'impératrice sa mère étoient les seuls qui pleurassent la fin déplorable de Paul I. Parler de le venger, c'eût été exciter une indignation et peut-être une révolution générale : tout le monde se déclaroit complice.

sous un rapport, cette mort prématurée, comme un bonheur pour la Russie, et peut-être pour l'humanité entière : elle a placé, malgré lui avant le tems, sur le trône, un jeune prince qui promet de réparer les maux qu'a faits son prédécesseur. ALEXANDRE PAWLOWITSH a jus-

---

Alexandre ne pourra satisfaire aux mânes de son père, et à ce qu'exigent de lui les titres sacrés d'empereur et de fils, qu'avec beaucoup de sagesse et de précautions.

Dites-nous maintenant, adorateurs de l'inviolabilité des despotes, si ces complots lâchement tramés, si ces exécutions sourdes et odieuses du palais des tzars, ne sont pas plus atroces et mille fois plus scandaleuses que les vengeances éclatantes du peuple? Un jugement, fût-il injuste, est pourtant un hommage à la justice : un assassinat est toujours le dernier forfait. La mort de Charles I et celle du déplorable Louis XVI, m'inspirent de la douleur et de la pitié : mais, c'est un grand, un sublime exemple pour les rois. La mort de Pierre III et celle de Paul I, n'inspirent que l'horreur et l'indignation ; elles sont inutiles au monde. Un tyran croit toujours échapper aux assassins, par les précautions qu'il prend, et qui le rendent plus odieux ; mais il ne pourroit échapper à un jugement public ; que par le génie, les talens, ou la vertu.

ti , dès ses premières démarches, ce qu'on avoit annoncé dans ces Mémoires de son caractère et de ses heureuses dispositions. Réunissant la douceur et l'amabilité qui firent chérir Elisabeth et Catherine, aux éminentes qualités qu'on doit attendre d'un vrai descendant de Pierre I (1), il paroît destiné à porter au dernier degré de prospérité et de gloire la jeune et puissante nation dont il est le chef adoré.

(1) On montre dans le cabinet d'Histoire naturelle de Pétersbourg, la figure en cire de Pierre I, habillée d'un habit de soie bleu, brodé des mains de l'impératrice Catherine, son épouse. Cette figure, d'une beauté et d'une ressemblance frappantes, en a beaucoup avec le jeune empereur ; c'est sa taille haute et sa majesté imposante, son œil, son front, son teint : mais, les traits d'Alexandre sont plus doux, plus réguliers et plus aimables ; on diroit qu'on les a corrigés sur ce modèle un peu sauvage, pour leur donner une harmonie parfaite. Eh bien ! Alexandre I a au moral avec Pierre I, la même ressemblance qu'au physique. C'est l'ame de ce grand-homme, comme on l'eût désirée dans ce siècle éclairé, pour pouvoir l'aimer en l'admirant.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE IIIme. VOLUME.

PRÉFACE.

GUERRE DE PERSE.

Ses causes. L'eunuque Méhémet-Khan. Assassinat d'un prince persan. Le tzar Héraclius chassé de ses états. Vastes projets de la Russie. Du commerce de l'Inde. Marches des armées russes. Prise de Derbent, de Bakou, etc. Dépérissement de l'armée. Singulière issue de cette expédition.

FINANCES.

Revenus de l'empire sous Catherine. Impôts. Entraves du commerce. Assignats. Leur discrédit. Mines du Kolivan. Yhrmann. Lazarow. Altération de la monnoie. Sages mesures de Paul. Fausses opérations. Fonte de la vaisselle. Prodigalités. Bâtimens. Système de corruption. Notes intéressantes.

LES COSAQUES.

Leur origine. Leurs républiques. Ils diffèrent des Russes. Ils perdent leur indépendance et leur ancienne constitution. Ils sont assujettis et opprimés. Leur dispersion. Enlèvemens de peuples. Ils sont guerriers. Ils n'ont point de solde, et vivent de pillage. Leurs armes. Manière de combattre. Leur adresse et leur sagacité. Leur manière de piller. Leurs services. Inconvénient désastreux. Ce qu'ils feront en Allemagne. Les paysans doivent se défendre. Ils ne peuvent combattre à pied. Leur défaite à Ismaïl. Ils sont peu redoutables aux Français.

EXPÉDITIONS CONTRE LES FRANÇAIS.

I. EN ITALIE.

Politique de Catherine. Ses préparatifs contre la France. Etat des choses à l'avènement de Paul : son système. Il renoue la coalition. Alliances monstrueuses. Ordres donnés à son armée. Généraux qui la commandent : détails

sur la marche et sur les soldats russes. Aventure de Lwow. Anecdotes sur la disgrace et le rappel de Souvorow. Son arrivée en Italie. Précis rapide de cette campagne et de ses résultats.

EXPÉDITIONS CONTRE LES FRANÇAIS.

II. EN HELVÉTIE.

Vastes entreprises de la Russie. Ses quatre armées. Marche de la seconde. Ses chefs. Rimsky-Korsakow. Motifs particuliers de Paul. Les Russes en Suisse. Helvétiens modernes. Danger de la France. Les Russes et les Français en présence. Bataille de Zurich. Traits de valeur opiniâtre des Russes. Leur défaite. Souworow passe les monts. Détails sur sa marche. Il repousse Lecourbe, rappelle les Russes au combat. Sa retraite. Ses singularités. Son chagrin. Prisonniers russes. Catastrophe en Hollande. Indignation de Paul I. Sa conduite incertaine et violente. Rappel et mort de Souworow. Parallèle. Triomphe de Paul. Foi britannique. Traité violé.

ANECDOTES HISTORIQUES.

Les poux, les dames, et Pierre le grand. Ambassadeurs français à Pétersbourg. Spéculations odieuses. Ribas, Nassau, et Paul. Le général Mélissino. Collet, Nicolaï et Paul. Paul et Duval. Madame Diwow. La Néva et ses glaces. Les Yswoschtschiki. Le bouleau. Le buste de Catherine II. Catherine et les petits enfans. Les connoissances chimiques de Catherine sauvent la vie à des matelots innocens. Trait caractéristique. Mesures de police envers les libraires.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

I. *Exemption des ecclésiastiques de punitions corporelles.*

II. *Titres de sa majesté.*

III. *Oukas ordonnant que les droits de douanes doivent être perçus en monnoies étrangères.*

IV. *Rédaction d'un livre d'armoiries de la noblesse russe.*

V. *Ordonnance pour détruire quelques feuilles dans le recueil d'oukas de* 1762.

VI. *Punition du lieutenant en second Fédoséïew.*

VII. *Etablissement d'une censure pour les livres.*

VIII. *Légitimation de deux enfans naturels.*

IX. *Extension des peines corporelles aux criminels des classes privilégiées.*

X. *Acte pour la succession au trône.*

XI. *Proclamation relative à la célébration du dimanche.*

XII. *Loi fondamentale, portant la constitution de la famille impériale.*

XIII. *Manifeste relatif à une nouvelle monnoie, d'un titre plus fort.*

GUERRE DE PERSE.

Ses causes. L'eunuque Méhémet-Khan. Assassinat d'un prince persan. Le tzar Héraclius chassé de ses états. Vastes projets de la Russie. Du commerce de l'Inde. Marches des armées russes. Prise de Derbent, de Bakou, etc. Dépérissement de l'armée. Singulière issue de cette expédition.

La guerre que Catherine commença contre les Perses, et que Paul termina en montant sur le trône, eût sans doute occupé toute l'Europe, si des événemens majeurs n'eussent, à cette époque, absorbé l'attention générale.

Le récit de cette expédition lointaine est intéressant: il pourra se placer un jour dans l'histoire, comme une espèce de pendant de la conquête de l'Egypte, dont cette excursion en Perse semble être une parodie. Elle eut approchant les mêmes motifs, et pouvoit avoir la même influence sur le reste du monde.

La belliqueuse Catherine avoit fait la paix avec la Suède et la Turquie ; elle venoit de subjuguer la malheureuse Pologne et d'en ranger les deux tiers au nombre de ses provinces. Elle pouvoit enfin vieillir tranquille, et jouir de trente-cinq ans de règne, de bonheur et de triomphes; mais, pour cette femme accoutumée au sang, la paix ne fut jamais que l'ennui. La France luttoit encore, et ses immenses conquêtes n'avoient point décidé la Russie à secourir directement l'Autriche écrasée, et à disputer aux républicains l'Italie, Malthe et l'Egypte. Catherine d'ailleurs ne se fût jamais décidée à s'allier aux Turcs ; elle tenoit trop au grand projet de renouveler l'empire d'Orient, et d'étendre sa domination au midi de l'Europe et de l'Asie. Elle ne vit pas plutôt l'Angleterre engagée dans une guerre mortelle avec la France, et la Prusse enchaînée par le partage de la Pologne, qu'elle se repentit d'avoir fait la paix avec la Porte, au moment où les Russes victorieux pouvoient enfin marcher sur Constantinople. Les troubles de

la Perse parurent tout-à-coup lui ouvrir un chemin moins direct, mais peut-être plus sûr et plus brillant encore, pour revenir au projet favori de son imagination.

Depuis la mort du célèbre Thamas-Kouli-Khan, la Perse étoit plongée dans la plus affreuse anarchie. Des fantômes de rois se succédèrent quelque tems sur le trône sanglant des Sophis; mais cette grande monarchie s'étoit enfin dissoute, et chaque gouverneur ou khan s'étoit déclaré souverain de sa province. Le fameux Héraclius, prince de Georgie et ancien vassal de la Perse, avoit également reconquis son indépendance; il la défendit ensuite avec succès contre les Turcs, avec l'aide de la Russie dont il avoit réclamé les secours. Héraclius les paya chèrement; il fut obligé de se reconnoître vassal de Catherine, et de recevoir une garnison russe dans Tiflis, sa capitale. A cette occasion, plusieurs petits princes voisins subirent le même joug, et figurèrent dans l'almanach russe sous le titre de *tzars* ou rois protégés de l'em-

pire (1). Les féroces Lesghis, peuples descendus des anciens Albanois, conservèrent seuls leur liberté, à l'abri de leurs montagnes inabordables. Ils sont encore en ce moment les plus dangereux ennemis de la Russie dans ces contrées sauvages.

Cependant un nouveau Narsès avoit paru en Perse. Méhémet-Khan, que Thamas-Kouli-Khan avoit, dit-on, fait mutiler dans son enfance pour le mettre hors d'état de réclamer les droits de sa nais-

---

(1) Le mot de *Tzar* n'est ni tartare, ni persan, comme on l'a prétendu : il vient encore moins de César, comme la vanité russe le laisse croire. *Tzar* est un mot slavon, usité long-tems avant l'irruption des Tartares-Mongols en Europe; il signifie *roi* et non empereur. Il se trouve dans les plus anciennes bibles slavonnes : Saül et David y sont nommés *Tzars*. *Tzarstwo* signifie règne et royaume; *tzartstwowat*, règner. *Koroł* en russe, *Kroul* en polonais signifie également *roi*, mais les Russes ne l'emploient qu'en parlant des rois modernes. Ils disent : *Karl Koral Schwedsky*, Charles roi de Suède; mais ils diront : *Noüma Tzar Rimsky*, Numa roi de Rome. Ce titre de *Tzars* est aujourd'hui donné aux princes de Géorgie, d'Imirette et de Cachet, qui s'étoient mis sous la protection de Catherine.

sance (1), s'étoit emparé d'Ispahan. Issu de la famille des anciens Sophis, il se fit déclarer *Schach*, et avec les secours de ses frères, gouverneurs du Gilan, du Mazanderan et du Daghestan, il subjugua peu à peu tout ce vaste royaume, et en réunit les provinces démembrées. Peu délicat sur les moyens, à la manière des despotes asiatiques, l'assassinat, la trahison, le servirent autant que la victoire : mais au moins la Perse respira sous son règne; elle fut purgée de ces hordes de Tartares (*Tatars*) et d'Arabes qui la dévastoient depuis quarante ans, et pendant quelque tems la guerre intestine ne l'ouvrit plus à leurs invasions.

L'eunuque Méhémet, maître de Tauris, de Raescht, d'Astrabat, somma enfin

(1) Cette barbare précaution a été inutile; l'eunuque Méhémet vient de mourir, âgé de soixante et quinze ans, avec la satisfaction d'avoir vu la retraite désastreuse des Russes. Sa mort replongera probablement la Perse dans l'anarchie d'où son courage, et même sa cruauté l'avait tirée. Il est à regretter que l'auteur de ces mémoires qui écrivoit en 1799, ne nous apprenne rien sur le sort de Sahli-Kan, après cette retraite des Russes et la mort de son frère. *Note de l'éditeur.*

ses frères, dont les secours lui étoient devenus moins nécessaires, de le reconnoître pour leur souverain; mais eux, voulant rester maîtres des provinces qu'ils occupoient, se réunirent contre lui. Le tzar Héraclius, leur voisin, leur fournit quelques secours, et les Russes auxquels, dans les tems de troubles, ils n'avoient pu refuser un établissement à Férabat, dans le Mazanderan (1), embrassèrent leur défense. Méhémet vainquit ses frères dans plusieurs combats : deux d'entr'eux furent faits prisonniers et décapités dans son camp; les deux autres n'échappèrent qu'avec peine à ce vainqueur sanguinaire.

(1) Férabat est un petit port assez malsain sur la côte méridionale de la Caspienne. Profitant des troubles de la Perse, les Russes y avoient formé un établissement, que Catherine et Potemkin regardoient comme très-important aux projets qu'ils méditoient déjà. Le contre-amiral Wolnowitsch y fut envoyé pour lui donner plus de consistance. Méhémet chassa les Russes, et démolit le fort. Kislar, dont il est parlé plus bas, fut bâti par l'impératrice Anne, lorsqu'elle abandonna Derbent à Thamas-Kouli-Khan. Ce fort, placé non loin de l'embouchure du Térek, a une rade qui s'engorge tous les jours davantage.

L'établissement de Férabat fut détruit et le contre-amiral russe Woïnowitsch s'en vit ignominieusement chassé. Catherine, trop occupée alors de ses préparatifs contre la Porte, fit semblant d'ignorer ces faits, et tâcha même de gagner Méhémet dont elle redoutoit une alliance avec les Turcs, qui auroit pu ruiner ses vastes projets dans ces contrées.

Les deux frères de Méhémet-Khan avoient cependant repris les armes; mais vaincus une seconde fois, il ne leur resta plus de parti que la fuite. Ils se retirèrent d'abord à Bakou et Derbent, avec leurs femmes et leurs trésors; mais ne s'y croyant pas en sûreté, ils voulurent finalement se réfugier, l'un à Astrakan, et l'autre à Kislar, petit port russe sur la mer caspienne. Tous ces événemens se passèrent dans les années 1784, 85 et 86.

Le général Paul Potemkin (*Patiomkine*), parent du prince Potemkin, commandoit alors dans le Caucase et à Kislar. Averti que le prince persan y venoit chercher un asile, il feignit de ne pouvoir l'ac-

cueillir, alléguant que, la Russie étant en paix avec la Perse, il ne vouloit point l'exposer à une guerre, en prenant des rebelles sous sa protection (1). Malgré ce refus, les fugitifs, poursuivis par les vaisseaux de Méhémet, et se confiant aux droits sacrés de l'hospitalité et du malheur, si respectés en Orient, se présentèrent à la rade de Kislar. Le commandant russe, instruit que leur vaisseau étoit rempli de richesses tant en or qu'en pierreries et étoffes précieuses, détacha aussitôt quelques chaloupes armées qui allèrent à leur rencontre. Les Persans reçurent les russes à leur bord avec de grandes démonstrations de joie, et comme des libérateurs. Ici la plume est prête à m'échapper — Mais non! qu'elle apprenne encore à l'Europe indignée un crime que la cour de Russie sut aussitôt, et qu'elle parut même sanctionner par l'impunité des coupables....

(1) On donnoit alors le titre de rebelle à un prince, que, quelques années après, on reconnut légitime roi de Perse, et pour le rétablissement duquel on déclara la guerre à Méhémet.

que dis-je? par les graces et les faveurs dont elle continua de les combler.

Les soldats russes sont à peine reçus à bord du vaisseau, qu'ils font main basse sur tous les Persans qui s'y trouvent, et les égorgent de sang-froid, au moment où ces malheureux venoient embrasser leurs libérateurs. Femmes, enfans, vieillards, personne n'est épargné : ceux qui échappent au fer assassin sont précipités dans les flots. L'infortuné prince fut de ce nombre. Il veut se sauver à la nage, et s'attache d'une main à une chaloupe russe. Un coup de sabre sépare cette main de son bras. Il tombe, reparoît, et, de la main qui lui reste, il resaisit encore la chaloupe. Un autre coup de sabre l'abat également : la main frissonnante reste dans la chaloupe; le prince retombé rougit la vague de son sang, et un dernier coup de pique le précipite dans les flots.

Cet horrible massacre arriva dans l'été de 1786. Le vaisseau fut conduit en triomphe dans le port, et ses trésors devinrent

la proie de Potemkin, du commandant et de ses complices.

Ce meurtre et ce vol avoient été commis trop publiquement pour rester ignorés; mais les rapports qui en furent envoyés à la cour avoient tellement dénaturé les faits, qu'on ne les crut pas dignes d'attention. On n'en parla plus.

Cependant l'autre prince persan, nommé Sahli-Khan, avoit été reçu à Astracan. C'est dans cette ville qu'il apprit le sort de son frère, et la perte de ses trésors confiés au même vaisseau. Réduit à la misère, il écrivit à l'impératrice, pour demander restitution de ses biens, asile pour sa personne, et vengeance pour son malheureux frère, dont il détailloit la mort tragique. Catherine n'avoit pas encore besoin de lui, et les partisans de Potemkin étoient tout-puissans. Le gouverneur d'Astracan, le même Paul Potemkin, reçut ordre de surveiller le prince, de l'empêcher de venir à Pétersbourg, et de lui assigner une modique pension.

Entre autres maximes, dont le gouvernement russe ne s'est jamais départi, il faut remarquer celle-ci : *Entretenir des intelligences clandestines dans les pays circonvoisins, y fomenter des troubles, y créer des factions, et surtout attirer et s'approprier des traîtres et des mécontens, pour s'en servir dans l'occasion.* Voilà pourquoi Sahli-Khan fut retenu malgré lui à Astracan.

Indigné du meurtre impuni de son frère, et peu satisfait de la manière dont on l'avoit traité lui-même, il voulut, au bout de quelque tems, retourner en Perse, soit pour y former un nouveau parti, soit pour s'y raccommoder avec Méhémet ; mais on le retint, comme un instrument dont on pouvoit tôt ou tard avoir besoin. On attendoit une occasion : elle se présenta.

Méhémet-Khan ayant soumis toute la Perse, et la fuite de ses frères l'ayant laissé maître des bords de la Caspienne et des provinces adjacentes, il parut enfin en Géorgie, à la tête d'une armée formidable.

L'octogénaire Héraclius, sommé alors de le reconnoître, pour son souverain, et de rentrer sous la domination de la Perse dont il étoit le premier vassal, se trouvoit dans un étrange embarras.

Il faut savoir que, lorsque dans le seizième siècle, le grand Schach-Abas réunit la Géorgie à la Perse, l'importance de cette conquête fit accorder un droit singulier aux princes de cette contrée, alors fertile en excellens soldats, pour se les attacher davantage : ce fut qu'aucun souverain de la Perse ne pourroit prendre le titre de *Schach*, tant qu'il ne seroit pas reconnu en cette qualité par le prince de Géorgie. De son côté, le prince, pour ce droit de priorité, devoit payer un certain tribut en argent, en fourrures, et surtout en esclaves pour le sérail, et de plus, fournir à ses frais douze mille soldats et même davantage en cas de besoin. Pour gage de sa fidélité, ce puissant vassal devoit envoyer son fils aîné à la cour de Perse, où il étoit obligé d'embrasser la religion mahométane. Il étoit ordinairement revêtu à cette

cour des premières dignités, mais gardé à vue comme un ôtage. Voilà pourquoi il paroissoit important à l'ambitieux Méhémet de soumettre le vieil Héraclius, ou du moins de s'en faire reconnoître, pour légitimer en quelque façon son règne et ses conquêtes.

Héraclius se seroit certainement soumis, si la garnison russe, maîtresse de sa capitale, ne l'en eût empêché. Sur son refus, et malgré les menaces du résident russe, Méhémet entra en Géorgie, où il mit tout à feu et à sang. Tiflis fut pris, saccagé et brûlé en octobre 1795. Le vieux Héraclius s'enfuit, et allá cacher dans les montagnes les débris de son peuple, de sa famille et de sa cour. Tout le pays fut livré au pillage. Le barbare eunuque ne pouvant, ou ne voulant pas garder sa conquête, se retira sans obstacle au commencement de 1796, emmenant avec lui un butin immense, et plus de cinquante mille habitans, qu'il fit vendre comme des bêtes de somme, ou qu'il dispersa en différentes provinces éloignées. Tels furent les

fruits que le tzar Héraclius recueillit de son dévouement à la Russie.

La nouvelle de ces événemens avoit rempli d'indignation la cour de Pétersbourg. Catherine brûloit du desir de venger l'affront fait à sa grandeur dans la personne d'un prince qu'elle se plaisoit à nommer son vassal. Elle crut que le moment étoit enfin arrivé d'humilier l'orgueilleux eunuque, qui la bravoit depuis long-tems, et d'exécuter ses immenses projets.

Après une affreuse agonie, la Pologne venoit enfin d'expirer : les cadavres de ses défenseurs couvroient encore sa surface, et la famine, fidèle compagne de Souworow, achevoit ce que les piques et les baïonnettes de ce moderne Attila avoient commencé ; mais il en avoit coûté à la dominatrice du Nord, pour satisfaire son orgueil sanguinaire et sa vengeance implacable. Ses armées dévastatrices étoient éparses sur le sol immense qu'elles avoient ravagé ; il falloit du tems et de longs préparatifs pour entreprendre avec succès

une guerre nouvelle aussi difficile que lointaine. Le général Goudowitsch, occupé dans le Kouban à contenir les peuples des montagnes, toujours prêts à faire des excursions sanglantes sur les frontières russes, n'étoit pas en état de détacher de son armée, d'environ vingt-cinq mille hommes, des forces suffisantes pour défendre ou reprendre la Géorgie.

Les maladies contagieuses, qui règnent continuellement le long des côtes de la Caspienne, depuis Astracan jusqu'à Kislar et Mosdok, avoient réduit à peu de chose les garnisons des fortins dispersés sur cette frontière. Il falloit donc y créer une armée, et former une petite flotte pour l'approvisionner. Dès le mois de janvier 1796, on envoya à Kislar et à Astracan des matelots et des constructeurs, sous la direction de l'amiral Féodorow qui promit d'équiper pour le printems quelques frégates légères, et surtout des vaisseaux de transport dont on avoit le plus besoin; mais il ne pût tenir entièrement parole, faute de moyens suffisans. Dans le même

tems, les troupes marchoient de tous les coins de l'empire; de la Tauride, d'Ekathérinoslaw, de la Pologne, de la Sibérie, de Moscou, et même de Pétersbourg. C'étoit au cœur de l'hiver : quelques régimens avoient plus de 800 lieues à faire pour arriver à Kislar, rendez-vous de l'armée; et tous devoient également traverser les immenses *steppes* (landes, déserts) d'Astracan et du Kouban, où l'on erre quelquefois cinquante lieues et plus sans rencontrer une habitation, et sans trouver d'autre eau que celle de quelques marais saumâtres et puants. Un quart des troupes périt en chemin, avant d'arriver à Kislar. Mais qu'importoit à l'autocratrice la vie de ses esclaves ? ils ne lui coûtoient rien. Un *oukas* renouvela ses armées, et sa vengeance lui étoit plus chère que son peuple.

C'est pendant ces préparatifs qu'il parut à propos de se souvenir du prince de Perse languissant à Astracan. On lui dépêcha un courier, avec de riches présens; et une lettre très-gracieuse de l'impéra-

trice l'invitoit à se rendre à sa cour. Il y parut au printems de 1796, et fut reçu en souverain qui vient réclamer vengeance et protection.

Lorsque la cour partit pour Tzarskoé-Célo, il accompagna l'impératrice, et fut logé dans les pavillons chinois. On poussa l'hypocrisie jusqu'à vouloir lui persuader que c'étoit depuis peu seulement que sa majesté avoit été instruite du détail de ses malheurs. On lui promit la restitution de tout ce qui lui avoit été volé à Kislar, et la punition des meurtriers de son frère et de ses compagnons. L'impératrice ordonna en effet l'établissement d'une commission chargée de faire les plus sévères recherches. Le comte Besborodko, les généraux Passek et Koutousow furent nommés présidens de ce tribunal extraordinaire, et l'on fit grand bruit du procès criminel intenté à Paul Potemkin, au commandant de Kislar, et à leurs complices dont plusieurs étoient morts. Dans le fond, tout cet appareil n'étoit qu'une comédie pour en imposer au khan pen-

dant son séjour à la cour ; car, six mois après, Paul Potemkin vivoit tranquillement à Moscou : il mourut quelque tems après d'une chûte, et sa belle et impudente veuve étale aujourd'hui à la cour de Russie les pierreries volées aux princes de Perse. Il n'est plus question du procès.

Cependant Sahli-Khan étoit comblé d'honneurs et de caresses ; on le traitoit en roi qu'on alloit replacer sur son trône, et le bon Musulman ne s'apercevoit pas qu'il n'étoit qu'un instrument passif dont on vouloit se servir pour faciliter les grands succès qu'on se promettoit de cette guerre.

Sahli-Khan partit enfin pour l'armée avec un long manifeste en langue persane, dans lequel il invitoit tous ses fidèles sujets à se réunir à lui, à secouer le joug d'un tyran, eunuque inhabile à régner, et à recevoir comme amis, comme libérateurs, les guerriers russes qui venoient généreusement chasser l'usurpateur, punir les rébelles, et rendre la paix aux peuples et la splendeur au trône des Sophis. Ces exhortations paternelles étoient ac-

compagnées de certaines menaces qui ne l'étoient guères, mais qui sont cependant assez usitées de nos jours. Il étoit question de détruire Tauris de fond en comble, de ne laisser pierre sur pierre à Ispahan, en cas de résistance et d'opiniâtreté. Un second manifeste de l'impératrice, et contenant à peu près les mêmes choses, devoit également servir de précurseur à l'armée.

Il est impossible de peindre l'ardeur, l'enthousiasme avec lequel on entreprit cette guerre, l'importance qu'on lui donna, et les espérances gigantesques dont s'enivroit la cour de Saint-Pétersbourg. *L'homme sensé ne pouvoit s'empêcher de* sourire en entendant les propos exagérés qui se tenoient chaque jour chez les ministres, chez les généraux, et chez les courtisans. D'abord, on se rendoit maître de toute la mer caspienne et des pays adjacens. L'opulente Kasbin et la superbe Tauris tomboient ensuite : de là jusqu'à Ispahan, Schiras et Bender-Abassi, il n'y avoit qu'une ou deux marches pour les

Russes (1). La Perse, une fois conquise, le Schach Sahli-Khan seroit venu jouir du fruit de ses victoires avec les khans de Crimée, avec Stanislas-Auguste et Louis XVIII, à Saint-Pétersbourg, à Moscou, ou à Mittau, laissant à Catherine le soin d'administrer ses états reconquis. Les Russes, maîtres de la Perse, pouvoient profiter des premières circonstances favorables pour réunir enfin l'empire du Sultan.

Mais ce n'étoit pas à ces vastes conquêtes seulement que la cour bornoit ses vues. Le tout-puissant favori Zoubow, ardent moteur de cette guerre, étoit environné de faiseurs de projets et d'aventuriers, qui lui mettoient mille extravagances dans la tête. Ignorant et présomptueux, il

(1) Les papiers publics annonçoient la prise de Bender-Abassi, située sur le golfe persique, dans un tems où l'armée russe étoit encore à Kislar; mais c'est ainsi qu'on écrit les gazettes à Hambourg et à Vésel. C'est ainsi qu'on les recopie à Paris. Celles de cette dernière ville sont certainement, après les gazettes de Pétersbourg, les plus mauvaises de l'Europe pour la partie politique et les correspondances étrangères.

croyoit que le nom de Catherine et sa volonté à lui suffiroient pour enfanter des miracles. Altesti, ce jeune Ragusain dont nous avons parlé, qui avoit passé d'un comptoir de Constantinople au cabinet de Catherine, étoit l'ame de ses grandes spéculations. Déjà le commerce de l'Inde alloit reprendre son ancienne marche; l'Angleterre, la Hollande, la France étoient ruinées; des milliers de vaisseaux s'élançoient dans la Caspienne et dans le golfe persique à la voix de la Sémiramis du Nord. D'innombrables caravanes franchissoient en cinq jours l'espace qui sépare ces deux mers. Astracan devenoit le magasin de l'Europe. On poussa l'assurance jusqu'à accepter un plan pour l'établissement d'une compagnie des Indes à Derbent et à Férabat, dont Zoubow et Marcow étoient les chefs et les protecteurs. Les flatteurs, les intrigans sollicitoient déjà des places de facteurs, de receveurs, de consuls, dans ces villes à conquérir: enfin, ce qui paroîtra incroyable à plusieurs, et ce qui n'en est pas moins vrai, on parloit déjà

des douanes, des tarifs, des droits d'entrée et de transit, dans un tems où l'on n'avoit pas encore pris un pouce de terre, et où l'ombre d'une possession dans les Indes n'existoit pas.

On dira que ces précautions anticipées annoncent bien l'impatience et la présomption d'une femme et d'un jeune favori; mais, n'a-t-on pas vu depuis, Paul I, à l'âge de quarante-cinq ans, nommer et faire embarquer le commandant et la garnison de l'île de Malthe, aussitôt qu'il s'en fut, par un oukas, déclaré le grand-maître.

C'est peut-être ici le moment de s'étendre davantage sur ce vaste projet de ramener le commerce des Indes par le golfe persique, dans la mer noire ou la Caspienne, plus chimérique mille fois que celui de le conduire, par la mer rouge, à la Méditerranée. Pierre I y sacrifia cinquante mille hommes, et y échoua. Anne l'abandonna, et se contenta d'un commerce facile avec les provinces septentrionales de la Perse. Elisabeth n'y songea pas.

Catherine y revint ; et cette entreprise n'est pas une des moins gigantesques de son règne. On voit bien que je ne veux pas parler ici de ces caravanes d'Usbeks et de Boukares, qui, de tems à autre, arrivent du nord de l'Inde ou du Kandahar, avec des marchandises qu'ils déposent dans les ports de la Caspienne, ou dans quelques villes voisines des frontières de Russie. Cette voie est trop longue, trop incertaine, sujète à trop d'inconvéniens ; et les objets de ces caravanes ne sont pas assez considérables pour alimenter un commerce actif et suivi.

L'Europe a paru craindre un moment l'exécution *réelle* de ce projet extraordinaire. Les Anglais toujours avides, toujours envieux, toujours alarmés, envoyèrent des espions à Astracan et dans les différens ports de la Caspienne, pour juger des possibilités, et s'assurer du véritable état des choses. Les espions, dont *Took* fut l'un des principaux (1), retournèrent en Angle-

(1) Took vient de publier un ouvrage sur la Russie, plein des renseignemens les plus faux et les plus adu-

terre, convaincus que les Russes ne feroient jamais de révolution dans le commerce de ce côté-là. En effet, outre leur gouvernement oppressif, leur impéritie et leur caractère peu loyal, tant d'autres obstacles physiques et moraux s'opposent à

---

lateurs sur la prospérité et le commerce de cet empire. Il a vu à Archangel, à Pétersbourg et à Moscou, des marchands anglais riches, qui lui ont dit que le commerce florissait en Russie *pour eux*. Quelques seigneurs russes, en lui donnant à dîner, lui ont raconté le bonheur de leurs esclaves; et voilà mon Breton qui vient nous vanter l'état de servage de ce peuple fortuné. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les Français en croient plutôt les relations perfides et intéressées de leurs rivaux que les observations de leurs compatriotes. On a dit dans la seconde partie de ces mémoires, que l'Angleterre faisoit le commerce de Russie avec le même avantage qu'on le peut faire chez les peuples barbares et ignorans, lorsqu'on en a le privilège exclusif. Les Russies sont les Indes septentrionales des Anglais: il est de leur politique de faire croire au gouvernement russe, qu'eux seuls en peuvent exploiter les productions à l'avantage des deux nations. Il paroît cependant que Paul commence à comprendre qu'il serait plus naturel d'encourager et de protéger les entreprises de ses propres sujets. N'est-il pas honteux qu'un empire si puissant, qui possède les trois quarts des côtes de la Baltique, et qui y entretient des flottes formidables, n'y ait point de marine marchande?

ce projet, qu'on peut sans témérité le ranger au nombre des rêves de la présomption.

Dans les siècles précédens, la voie d'Alexandrie, d'Alep, de Kaffa, pouvoit sans doute suffire aux besoins de l'Europe; et d'ailleurs, on ne connoissoit point d'autres chemins; mais parce que le commerce de l'Inde avoit autrefois un débouché par Bassora, l'Arménie, la mer noire et celle d'Azow, s'ensuit-il, comme on le trouve si naturel en Russie, qu'il doive, ou qu'il puisse reprendre aujourd'hui la même route? L'Egypte, si favorablement située, a-t-elle jamais pu reconquérir cet avantage, après *l'avoir perdu* (1)? Les circons-

(1) De tous les projets gigantesques des Français, celui de s'approprier l'Égypte, et d'y ramener une partie du commerce de l'Inde, intéresse le plus le bonheur de l'humanité. Toute l'Europe, à l'exception de l'Angleterre, y gagneroit; et l'Allemagne, après la France, en recueilleroit le plus grand avantage. Venise, Trieste, Gênes, Augsbourg et Nuremberg, redeviendroient ce qu'elles ont été jadis. Mais l'ambition et les passions des souverains sont rarement d'accord avec le bien public. L'expédition de Buonaparte a été

tances ont trop changé, les besoins de l'Europe se sont trop multipliés ; l'art de la navigation et du commerce s'est trop étendu et trop perfectionné, pour que des caravanes, toujours exposées aux pillages des Arabes et Turcomans, puissent désormais suffire aux transports des objets que l'Europe tire de l'Inde. Le génie des Portugais a decouvert, et la mauvaise foi britannique s'est approprié exclusivement un chemin plus beau, plus sûr et plus facile. Si, malgré la communication directe entre la Chine et la Russie, on ne voit guères à Pétersbourg que le thé qui vient de la Hollande, comment espère-t-on y faire passer les productions du Malabar et de Coromandel ?

Autrefois les Européens n'avoient point de relations directes avec l'Inde. Les Arabes, les Turcs, les Indiens apportoient eux-mêmes les marchandises dans les ports

---

regardée comme le comble des forfaits et de l'extravagance. Pour la faire échouer, les probes Anglais sont devenus les tendres amis des bons Mameluks, et le tzar Paul a embrassé cordialement le sultan Sélim.

de la mer rouge et du golfe persique ; le premier avantage de ce commerce étoit donc tout de leur côté. Les Vénitiens, les Gênois, qui, à la vérité, acquirent d'immenses richesses, n'étoient guères que des facteurs. Aujourd'hui les Indiens, les Turcs et les Arabes ont disparu de la mer des Indes ; les Portugais, les Français, les Espagnols, les Hollandais se sont tour-à-tour appropriés ce commerce, et les Anglais l'exercent maintenant exclusivement : ils ont même conquis presque tous les pays qui lui donnent son aliment. Ces différens peuples européens feront-ils donc aujourd'hui le sacrifice des avantages dont ils jouissent depuis des siècles ? Leurs flottes, au lieu de gagner directement les mers d'Europe, s'engageront-elles dans les écueils du golfe persique, pour y déposer leurs trésors ? Les abandonneront-elles à d'incertaines caravanes, pour venir ensuite les racheter à Astracan ou à Théodosie (Kaffa) ? Voilà ce que l'on croyoit cependant dans le cabinet de Zoubow.

Dans quel cas la Russie pouvoit-elle donc s'approprier, ou du moins détourner une partie du commerce des Indes? Voici la réponse à cette question, en mettant toutefois de côté les obstacles que son gouvernement et le caractère anti-commerçant de la nation apporteront sans cesse à toute entreprise de cette nature.

1°. Il faudroit d'abord que la Russie fût maîtresse absolue et paisible des côtes méridionales de la mer Noire, ou de la Caspienne; car c'est là que se feroient nécessairement les *entrepôts*. Cette conquête est difficile à faire, et peut-être impossible à conserver. Mais à quoi serviroient ces *villes d'entrepôts* isolées, s'il n'y avoit aucune communication directe et assurée avec Bassora, ou Bender-Abassi? Les caravanes ne seront-elles pas toujours à la merci des Arabes, des Turcs et des Persans? Il n'est pas naturel de présumer que ces derniers, dépouillés de leurs ports sur les mers en question, se prêtent encore volontiers aux vues de la

Russie, en lui facilitant sur leurs terres le transport des marchandises de l'Inde.

2°. Pour lever ces premiers obstacles, il faudroit donc s'assurer de la bonne volonté des cours d'Ispahan et de Constantinople. On ne pourroit parvenir à ce but, que par des traités fondés sur des avantages réciproques; et cette seule condition rend déjà la chose incertaine. Mais peut-on espérer de pareils traités? seroient-ils durables, assurés avec la Perse, sujette à d'éternelles révolutions? avec la Porte, dont les provinces éloignées sont toujours en insurrection, et qui ne peut pas protéger ses propres caravanes? Ils sont surtout incompatibles avec la mauvaise foi, l'esprit de violence et de domination, qui distinguent particulièrement les agens moscovites. On exigeroit bientôt, sans restriction, ce qui n'auroit été accordé que conditionnellement; et le passé a suffisamment éclairé les Turcs sur le danger de toute convention semblable avec la Russie. La monstrueuse alliance qui a

lieu en ce moment pour un autre objet, les éclairera davantage (1).

3°. Pour assurer cette communication nécessaire, libre et non interrompue, entre les mers d'Orient et celles qui baignent la Russie, il ne reste donc que la force des armes. Aussi Catherine embrassa-t-elle avec ardeur ce parti si analogue à son ambition belliqueuse. Le rétablissement d'Héraclius et celui de Sahli-Khan furent bien moins la cause que le prétexte de la guerre contre Méhémet. L'impératrice se flattoit, Zoubow, Markow et la tourbe des adulateurs l'assuroient que deux campagnes suffiroient pour subjuguer les vastes contrées gissantes entre la mer Caspienne, le Tigre et le golfe persique. Elle se complaisoit à tracer sur la carte la marche victorieuse de ses armées. Elle leur faisoit franchir les montagnes, les fleuves et les déserts avec une étonnante facilité, et à cette époque, ses courtisans les plus ignares

(1) Celle dont il est parlé dans la note précédente.

apprirent la géographie. Les routes de Derbent, d'Érivant, de Tauris et de Schamachy, leur devinrent aussi familières que celle de Tzarskoé-Célo, et leur parurent plus praticables que celle de Gatschina (1).

Ne nous arrêtons pas davantage sur l'idée de vouloir conquérir et conserver la Perse; ou plutôt supposons un moment que cet empire en partie soit envahi et subjugué : Bender-Abassi et l'antique Ormus sont au pouvoir des Russes; mais le commerce de l'Inde n'est pas pour cela entre leurs mains. Il faut des vaisseaux pour le faire, il faut des flottes pour le protéger. Où trouver des matelots? où prendre des bois de construction? Si l'on venoit enfin à bout de construire et d'équiper quelques bâtimens, ne seroient-

(1) Le chemin de Tzarskoé-Célo à Gatschina, dont nous avons parlé dans le premier volume, étoit affreux. Le grand-duc le fit réparer en 1796; mais personne ne pouvoit passer par cette voie sacrée, qu'une carte du général Arkerow à la main, qui, le plus souvent, la refusoit avec brutalité.

ils pas bientôt la proie des escadres européennes qui gardent ces mers, et qui ne souffriroient point un nouveau pavillon? Comment a-t-on pu croire que les Russes feroient dans *l'Asie et dans les mers de l'Inde*, ce qu'ils n'ont pas même encore pu faire dans la Baltique, qui mouille leurs côtes et baigne leur capitale?

D'après ce que je viens d'alléguer, et mille autres réflexions que le lecteur fera lui-même, je crois pouvoir conclure qu'un commerce avec l'Inde, dont la Russie seroit le canal, est une conception qui a bien pu sortir du cerveau de la Minerve du Nord (1), mais dont la réalisation demande en Asie une révolution impossible à prévoir.

---

(1) Catherine II aimoit singulièrement à se voir comparée à Minerve; et on lui avoit persuadé qu'elle ressembloit à l'effigie de cette déesse sur les médailles grecques. Toutes les pièces que lui adressoient les auteurs qui lui connoissoient cette foiblesse, sont remplies d'allusions à cette prétendue ressemblance. Le galant prince Potemkin négligea rarement ce moyen de se rendre agréable. Catherine s'est faite broder, dessiner, graver et peindre, et ciseler en

On étoit bien loin à Pétersbourg de se faire les objections qu'on vient de lire. La tzarine *vouloit;* tous les obstacles devoient tomber. Les ministres et les généraux briguèrent à l'envi la gloire d'avoir part à cette grande expédition.

Tandis que la cour se créoit tant de belles illusions, les troupes marchoient de toutes parts; et, vers le mois de mai 1796, une armée de trente mille hommes se trouvoit déjà rassemblée aux environs de Kislar. Comme la cour avoit donné une grande importance à cette guerre, on attendoit avec impatience le choix du général qui devoit la conduire : le public nommoit *alternativement* l'habile et féroce Kamensky (1), le vieux prince Prosorowsky,

---

sculpter par-tout en Minerve; et l'impératrice actuelle qui grave très-joliment sur pierres, gagna quelquefois ses bonnes graces, et même de riches cadeaux, en la représentant sous cette forme chérie.

(1) Le général Kamensky, dont nous avons déjà parlé, est connu en Russie par ses talens militaires, et davantage par ses actes de brutalité. Potemkin fut obligé de lui retirer le commandement en Moldavie, où il battoit les Turcs, mais où il brûloit et saccageoit

et même Souworow : d'autres pensoient que le général Goudowitsch, qui se trouvoit déjà à la tête d'une autre armée dans ces contrées, seroit déclaré chef de cette grande entreprise. Toutes ces suppositions furent fausses. Le frère cadet du favori, ce Valérien Zoubow dont nous avons parlé dans la première partie de ces mémoires, fut revêtu de cet important commandement.

Dans l'oukas par lequel Catherine le déclare général de l'armée, elle se sert d'expressions presqu'alors inusitées en pareille occasion. *Nous avons*, dit-elle, *nommé notre très-cher et tendrement aimé, comte*

---

tout avec une impitoyable barbarie, en cela digne émule de Souvorow. Le trait suivant est de lui. La femme d'un officier vint solliciter auprès de lui l'élargissement de son mari, mis aux arrêts depuis quelques mois pour une faute légère. Le cynique Kaniensky étoit sans caleçons. Il court à la rencontre de la dame, en relevant sa robe de chambre : « Que voulez-vous de moi, madame, que voulez-vous ? vous voyez bien que je ne . . . . . *puis rien faire pour vous.* ». L'empereur l'a rappelé, l'a nommé feld-maréchal et gouverneur de Wibourg.

Valérien Zoubow pour, etc. etc. Ces particularités sont peu de chose, mais elles caractérisent Catherine, qui finit ar afficher dans ses oukas des sentimens et des foiblesses qui ne devoient être confiées qu'à des billets doux (1).

L'armée s'étoit déjà mise en marche, lorsque Valérien y arriva; il étoit suivi d'une foule de volontaires qui couroient aux faveurs bien plutôt qu'aux combats. Le prince Zizianow, originaire de Géorgie, les généraux Rimsky-Korsakow, le même qui commande les Russes en Suisse et en Allemagne, Rachmanow qui s'étoit distingué dans la guerre de Suède, et le

(1) Catherine écrivoit souvent à l'armée à Valérien Zoubow. Nous avons vu qu'il partageoit avec son frère les faveurs de la souveraine. Ces lettres étoient pleines d'expressions tendres ; il n'en faisoit point mystère, et ses réponses étoient ordinairement l'ouvrage de quelque ami plus instruit que lui. Le comte Valérien, malgré sa jambe de bois, est un très-bel homme, d'une physionomie douce et agréable ; mais ses mœurs et la tournure de son esprit rappellent trop son éducation négligée, et les mauvaises sociétés qu'il a fréquentées.

cosaque Platow, excellent partisan, commandoient sous lui.

Il n'y a guères qu'un chemin praticable pour entrer dans la Géorgie avec une armée et son attirail; c'est celui qui côtoie la Caspienne. Le Caucase oppose par-tout des sommets inabordables et des précipices terribles, des torrens toujours débordés et des forêts impénétrables. Son sein renferme des peuplades belliqueuses, féroces et presque toutes ennemies de la Russie, qui attenta souvent à leur indépendance. La chaîne qui borde la mer caspienne est la moins escarpée; dans quelques endroits elle laisse de grandes plages sablonneuses entre elle et la mer, mais le plus souvent les rochers viennent tomber à pic jusque dans les flots où ils suspendent leurs cimes menaçantes. Ce n'est donc qu'avec beaucoup de tems et de difficultés que l'armée Rrusse pénétra dans ces défilés, quoiqu'on eût pris la précaution de charger les vivres et les bagages sur les vaisseaux qui la côtoyoient. Elle ne rencontra cependant d'autres obstacles que ceux de la nature;

on ne lui disputa pas même les gorges dangereuses qui se trouvent près de Derbent, et qui sont fameuses sous le nom de Portes - Caspiennes. Méhémet - Khan, comme nous l'avons dit, avoit évacué la Géorgie, et Héraclius étoit rentré dans Tiflis. Le prétexte spécieux de la guerre n'existoit déjà plus.

Les Russes arrivèrent enfin devant un vieux château à quelque distance de Derbent; une centaine de Lesghis et de Persans s'y étoient jetés : leur résistance fut opiniâtre; ils aimèrent mieux se faire passer au fil de l'épée que d'accepter une capitulation et rendre les ruines de la tour *qu'ils défendoient* : ils périrent tous, et quelques jours après, la ville de Derbent se rendit à la suite de quelques pourparlers.

Derbent est une ville assez considérable, et la capitale du Daguestan. Son port ou plutôt sa rade est la meilleure de toute cette côte, sa situation au pied des montagnes et au débouché des Portes-Caspiennes la rend très-susceptible de défense; mais ses fortifications ne consistent qu'en

des restes d'un vieux mur flanqué de tours délabrées, sans artillerie, sans ouvrages avancés (1). Les Persans sont encore plus

(1) Le C. Chantreau, dans son voyage de Russie, parle de Derbent comme d'une place imprenable. J'ignore ce qui a pu l'induire en cette erreur et dans une quantité d'autres plus palpables dont son ouvrage fourmille. On est souvent tenté de croire qu'il n'a point été en Russie, du moins à l'époque qu'il donne pour celle de son voyage. *Le Voyage de deux Français* est bien supérieur, tant par le fond, que par la forme; mais il n'est pas exempt de ces inexactitudes, qui frappent d'abord ceux qui habitent un pays, dans les relations de ceux qui ne l'ont vu qu'en passant.

La *Vie de Catherine II* qui a paru depuis, mérite encore plus ce dernier reproche, quoique la seconde édition ait fait disparoître une partie des bévues grossières de la première, mais on y reconnoît toujours le libraire plutôt que l'historien, et la convenance plutôt que la vérité. Tout ce que le compilateur dit, ou fait dire du voyage de Tauride et de madame de Witt, tous ce qu'il raconte de la dernière guerre de Turquie, et de la prise d'Ismaïl, fournit des preuves continuelles qu'il ne connoissoit ni les personnes ni les lieux. Le fait qu'il rapporte concernant l'émigré Langeron est faux. Il n'étoit alors rien moins que question d'une expédition contre la France. Potemkin se moquoit hautement des paladins de Coblence, qu'il traitoit de lâche pour avoir abandonné leur roi; mais il paroissoit jaloux de la Fayette, qui absorboit alors l'attention de

ignorans que les Turcs dans tout ce qui est fortification. Leur principale force consiste en cavalerie : on sait que la leur est excellente.

Pour relever le merveilleux de cette conquête, on débita à la cour, on publia dans les papiers, que le vieillard, âgé de 120 ans, qui remit à Zoubow les clefs de Derbent, étoit le même qui les avoit déjà remises à Pierre I en 1722. Les gazettes

---

l'Europe qu'il eût voulu concentrer sur lui seul. La gloire de Buonaparte eût sans doute fait mourir d'envie et de chagrin cet homme ambitieux. Ce que le même auteur raconte de l'amitié du grand-duc pour le colonel Laharpe est encore plus faux. Paul a toujours eu une aversion décidée pour Laharpe, dont la franchise républicaine, la droiture et la physionomie le choquoient autant que la confiance dont Catherine honoroit cet Helvétien. Le major Masson attribuoit en partie sa disgrace et sa déportation à sa prétendue ressemblance avec Laharpe et à ses liaisons avec lui.

Je suis cependant loin de refuser à cet ouvrage les éloges qu'il mérite à d'autres égards. On y trouve des faits curieux, des anecdotes piquantes, des points de vue nouveaux, des réflexions intéressantes, et des morceaux parfaitement bien écrits ; mais tout cela ne devroit pas s'intituler : *Vie de Catherine*.

allemandes répétèrent, et les écrivains d'histoires et de voyages à Paris y copièrent cette particularité qui mérite à peine d'être réfutée. Le fait est qu'il se trouva à Derbent un vieillard qui prétendoit se souvenir de l'entrée du tzar, et cela n'a rien d'extraordinaire.

La prise de Derbent fit à Pétersbourg la plus vive sensation. On l'annonça au bruit du canon et au son de toutes les cloches. Tous ceux qui s'étoient distingués, c'est-à-dire, tous ceux qui formoient la petite cour du petit satrape Valérien, furent récompensés.

L'armée russe, ne rencontrant point d'ennemis, s'avançoit toujours. Elle occupa Bakou, autre petit port, et ensuite Schamachy, ville jadis fameuse par ses manufactures, et ensuite ruinée par Schach-Nadir. C'est ici que l'armée russe fut obligée de s'arrêter en juillet. Les pluies abondantes, accompagnées de chaleurs excessives auxquelles le soldat russe ne résiste guères, l'usage immodéré des fruits et des melons, les vents mortifères,

et l'insalubrité naturelle de ces contrées, suspendoient les opérations. Les contagions de tout genre commencèrent alors leurs ravages parmi les troupes, et les renforts qui arrivèrent continuellement de l'armée de Goudowitsch ne firent que grossir le nombre des malades et augmenter l'embarras. Il fallut abandonner le plat pays et se rapprocher des montagnes où l'air est moins malfaisant. Mais cette précaution, peut-être nécessaire, avoit de grands inconvéniens; car, outre qu'elle arrêtoit tout-à-coup les opérations au milieu de la campagne, elle exposoit l'armée aux attaques des peuples du Caucase; et effectivement, depuis le mois d'août jusqu'au mois de novembre, les Russes furent continuellement harcelés et assaillis.

Ces montagnards, si l'on excepte les féroces Lesghis, ne pouvoient être bien redoutables à des troupes aguerries; mais ils les fatiguoient sans cesse et les empêchoient de jouir d'un repos dont elles avoient besoin pour se rétablir. On repous-

soit toujours ces attaques avec succès, mais ces petits combats, toujours renouvelés, coûtoient du monde aux Russes sans avancer leurs affaires. En octobre les montagnards tentèrent davantage : soutenus par un corps de cavalerie persane, ils surprirent quelques bataillons de chasseurs et en firent un grand carnage : toute l'armée fut en alarme, et ce ne fut qu'après un combat opiniâtre et meurtrier qu'on put les forcer à la retraite. Ils laissèrent plus de mille des leurs sur le champ de bataille. Les Russes, de leur côté, essuyèrent une perte considérable, et eurent à regretter plusieurs braves officiers, entre autres le colonel Bakounin, qui vint mourir aux lieues qu'avoient habités ses ancêtres (1).

(1) Cette famille est nouvelle en Russie. Lorsque Pierre I prit Bakou, il trouva dans cette ville un jeune Persan dont la physionomie lui plut, et l'emmena en Russie. Il le fit instruire, et lui donna le nom de Bakounin. Le colonel Bakounin, dont il est question, est son neveu. Les Russes ont encore la coutume barbare d'enlever les enfans dans les pays où ils

C'est ainsi que dépérissoit cette armée sans avoir encore vu l'ennemi qu'elle venoit proprement combattre. Méhémet-Khan, connoissant la supériorité de la discipline et des armes européennes, s'étoit très-sagement gardé d'aller à la rencontre des Russes dans les monts de Géorgie et les gorges de Daghestan, où la cavalerie, son unique force, lui devenoit inutile. Assuré que le climat et les maladies combattroient pour lui avec succès, il se retira tranquillement derrière l'Araxe, et campa ses armées dans les plaines salubres qui avoisinent Tauris. C'est là qu'il parut vouloir attirer l'armée russe, pour

font la guerre. Ces enfans deviennent ensuite leurs esclaves, leurs domestiques, ou leurs affranchis. S'ils tombent entre les mains d'un maître puissant, ou si, par un bonheur plus rare, le souverain les adopte et en prend soin, ils deviennent eux-mêmes grands seigneurs, et la tige de familles considérées. C'est ainsi qu'il y a des *Benders-sky*, des *Vinger-sky*, des *Belgrad-sky*, des *Bakou-nin*, etc. etc. C'est ainsi qu'un des plus puissans favoris de Paul, nommé *Iwan-Pawlowitsch Koutaitzow*, est un Turc, qui fut d'abord son valet de pied, et qui est aujourd'hui l'un de ses premiers conseillers d'état.

décider de l'empire par une bataille. Fidèle à l'usage des Mèdes et des Persans anciens et modernes, il évita d'abord toute action générale, et dévasta les provinces situées entre l'Araxe et le Cyrus. Les arbres furent coupés, les villages brûlés, les champs détruits; les habitans abandonnèrent ces contrées malheureuses qui n'offroient plus qu'une immense solitude, où l'armée russe et le parti qu'elle protégeoit trouvèrent une autre Champagne.

Voilà où en étoient les choses à la fin de l'année 1796. L'armée de Goudowitsch s'étoit épuisée pour renforcer celle du comte Zoubow; des régimens marchoient encore de différentes parties de l'empire, pour la renouveler et la grossir; mais malgré les secours continuels, elle se trouvoit réduite à dix-huit mille hommes, et tout sembloit annoncer que cette guerre entreprise si légèrement, et dont l'on s'étoit promis tant de merveilles, alloit finir par la ruine entière d'une des plus belles

armées, que l'ambition ait jamais sacrifiées (1).

Si ses premiers progrès avoient rempli de joie et d'espérance la cour de Pétersbourg, son inaction inattendue et ses pertes continuelles répandirent le découragement; mais Catherine, loin de se désister de son vaste projet, et du choix qu'elle avoit fait d'un jeune homme sans expérience pour l'exécuter, faisoit de nouveaux efforts pour continuer cette guerre, lorsqu'elle mourut subitement, avant d'en avoir

(1) Les détails de cette guerre resteront long-tems cachés; tout est secret en Russie. Les gazettes de Moscou et de Pétersbourg n'écrivent que ce qu'on leur ordonne; on a grand soin de taire les pertes; les souverains même les ignorent, ou sont les derniers à les apprendre. En 1784, un corps de troupes russes fut taillé en pièces dans le Caucase avec son chef et un prince de Hess-Rheinfels. On ne le sut que plusieurs années après. En 1789, le général Bibikow essuya un pareil échec; on le cassa, et on lui imposa le silence sur les circonstances de son désastre encore ignorées. Il semble cependant que, pour les princes aussi bien que pour les républiques, il y auroit toujours moins d'inconvéniens à dire la vérité. Le peuple et les soldats ne lisent pas les gazettes, et ceux qui les lisent exagèrent les échecs qu'on prétend cacher.

l'issue, et sans qu'aucun événement remarquable eût illustré cette dernière entreprise de son règne.

Le comte Zoubow, campé sur les bords de Cyrus, reçut tout-à-coup cette funeste nouvelle, avec l'ordre de faire prêter serment à son armée à Paul I, et d'attendre de nouvelles instructions pour agir. Il obéit. Trois semaines après, il reçoit un nouveau courier avec un gros paquet de dépêches à son adresse. Il l'ouvre; mais quel fut son étonnement de n'y trouver ni ordre, ni instruction pour lui. Il étoit général de l'armée, et toutes les lettres étoient adressées aux chefs des régimens. Il fallut dévorer cet affront, et expédier les lettres dont il ignoroit le contenu. Il en fut bientôt instruit : elles renfermoient l'ordre positif de ramener les troupes en Russie, sans délai et par le chemin le plus court. Les chefs stupéfaits s'adressent à leur général, et lui représentent l'impossibilité de se mettre en marche dans une pareille saison. Les gorges du Caucase qu'il fallait repasser, étoient couvertes de neige, et l'armée qui

avoit cru se porter en avant, n'avoit point de magasins sur ses derrières. La cavalerie déjà exténuée se trouvoit sans fourrages. Zoubow, en reconnoissant ces vérités, déclara qu'il n'avoit rien à leur commander, et qu'ils devoient suivre les ordres de l'empereur. Cette armée délabrée et sans chefs se mit donc en marche, malgré l'hiver et la disette. Chaque colonel, ou plutôt chaque régiment prenant sans ordre la route qui lui sembla la meilleure, il en résulta une confusion et des embarras qui augmentèrent les désastres de cette retraite, plus funeste à la Russie que la perte d'une grande bataille. Les tristes débris de l'armée arrivèrent enfin, après six semaines de marche, à Kislar, au printems de 1797.

Cependant le général Zoubow, qui n'avoit reçu aucun ordre, étoit resté sur le Cyrus avec deux bataillons de chasseurs, apparemment oubliés. Il ne savoit trop que devenir, et sa position étoit dangereuse à six cents *verstes* des frontières russes. Heureusement pour lui, les Persans et les Lesghis n'apprirent que très-tard la dé-

fection de son armée, qu'il prit enfin le parti de suivre. De retour en Russie, il donna sa démission, ainsi que plusieurs des officiers qui commandoient sous lui.

Telle fut l'issue de cette grande expédition de Perse, qui vivra long-tems dans le souvenir des Russes. Paul, qui l'avoit toujours désaprouvée, fit sans doute prudemment de la finir; mais il le fit sans traité préalable, et d'une manière extraordinaire et bien opposée à ses principes sévères de subordination. Sa passion l'emportoit tout entier vers une expédition plus grande et plus lointaine encore, vers la France et l'Italie. Nous verrons bientôt si le résultat de cette nouvelle entreprise sera plus glorieux pour lui.

FINANCES.

Revenus de l'empire sous Catherine. Impôts. Entraves du commerce. Assignats. Leur discrédit. Mines du Kolivan. Yhrmann. Lazarow. Altération de la monnoie. Sages mesures de Paul. Fausses opérations. Fonte de la vaisselle. Prodigalités. Bâtimens. Système de corruption. Notes intéressantes.

La science des finances, si compliquée, si embrouillée partout, et celle du commerce, qui par sa perfection même est devenue aujourd'hui le fléau de l'Europe, sont encore dans leur enfance en Russie. La première fut sur-tout un secret pour Catherine; ou peut-être la croyait-elle inutile à un despote qui regarde le bien de ses sujets comme le sien propre, et qui peut à son gré multiplier les charges et les impôts.

Pendant le cours de son règne, Catherine a doublé les revenus de l'empire,

qu'on peut évaluer de 55 à 60 millions de roubles (a), depuis le démembrement de la Pologne. Mais il ne faut pas croire que cette prodigieuse augmentation soit le fruit de combinaisons profondes et de la perfection de l'industrie nationale. L'impératrice haïssoit toute opération financière, dont le succès, quoique certain, eût été lent et progressif. Elle n'aimoit point à attendre, et savoit d'ailleurs fort bien qu'un *oukas* émané de sa toute-puissance rempliroit plutôt ses coffres que la sage économie d'un Sully et les ingénieuses spéculations d'un Colbert. Le premier, le plus sûr principe de finance consiste certainement à rabaisser les dépenses au niveau des recettes, et non pas à chercher continuellement à élever celles-ci au niveau des autres, comme le font encore aujourd'hui nos grands spéculateurs. Catherine étoit femme et prodigue; elle aimoit le luxe et l'éclat; faut-il s'étonner qu'elle ait pensé comme eux?

(a) Il est question de roubles en papier; le rouble à 3 livres de France, ou 1 flor. 22 kr. d'empire.

Elle trouva donc plus facile et plus convenable de doubler, de tripler même les impôts. Le *Podouschni-oklad* (capitation), les *Poschlénie-denghi* (lods et ventes), et sur-tout le prix du sel et de l'eau-de-vie subirent cette rapide augmentation.

Le *Podouschni-oklad*, mot à mot, impôt sur les ames, est une taxe à laquelle les mâles seuls sont soumis; (les femmes qui étoient autrefois en Russie, comme en Turquie, censées ne pas avoir d'ames, en sont encore exemptes.) Cette capitation, avant 1762, n'allait pas à un rouble par individu; Catherine la tripla successivement, et nous verrons que Paul la doubla encore.

La vente de l'eau-de-vie, comme celle du sel, appartient exclusivement à la couronne; c'est un de ses principaux revenus. Chaque gentilhomme qui veut fabriquer de l'eau-de-vie, fait avec la couronne un contrat, par lequel il s'engage à en fournir une certaine quantité pour un prix stipulé. Il s'expose à la confiscation de ses biens,

s'il en fabrique davantage que le contrat ne le porte, et l'on fait à ce sujet des visites domiciliaires très-exactes. Cette eau-de-vie est livrée aux entrepreneurs de la couronne, qui la distribuent dans les cabarets, où elle se vend en détail. Les cabarets (*habaki*) se sont prodigieusement multipliés sous le règne de Catherine, qui sembloit provoquer l'ivrognerie de ses sujets, pour avoir leur argent. Le profit de la couronne sur cette denrée est exhorbitant: elle revend 25 et 30 roubles le *vedro*, ou barrique, qu'elle reçoit à raison de 15 ou 18 roubles. On fait monter ce revenu au delà de 10 millions; mais il n'existe pas un impôt indirect plus onéreux, plus funeste, plus immoral et plus honteux. En Livonie, en Esthonie et dans la Russie-blanche, la noblesse avoit conservé le droit de fabriquer et de vendre l'eau-de-vie. Les nobles en font le trafic le plus scandaleux: c'est ordinairement à la porte des églises qu'ils établissent leurs cabarets; et les ministres du culte, qui ont souvent

part à ce même droit, se gardent bien de prêcher contre l'ivrognerie (a).

Le commerce des villes maritimes n'a pas moins excité la cupidité du gouvernement. Les douanes ont été partout multipliées, et chaque année a vu naître de nouveaux tarifs et de nouveaux réglemens, tous plus contraires les uns que les autres aux vrais principes. Les taxes mises sur l'importation comme sur l'exportation sont déjà exorbitantes, et finiront par porter le dernier coup au commerce. On eut la simplicité de croire que le poids n'en retomberoit que sur les étrangers, sans songer que ceux-ci augmenteroient le prix de leurs marchandises en raison des droits qu'on leur feroit payer.

Les douanes de l'empire rapportent environ 10 millions de roubles, dont les consommateurs russes font tous les frais. C'est pour grossir les revenus de l'état, et non pour arrêter les excès du luxe et favo-

(a) En Livonie, les ministres, au lieu de pension, ont une terre, avec des esclaves, et tous les droits seigneuriaux.

riser l'industrie nationale, qu'on a si fortement imposé les marchandises étrangères. L'importation, loin de diminuer, va toujours en augmentant, et il en sera de même aussi long-tems que la Russie se verra, comme aujourd'hui, sans manufactures, sans industrie, et que la cour et les particuliers voudront vivre sur le même pied que ceux qui trouvent dans leur propre pays tous les objets de luxe et de magnificence.

Une quantité de ces objets sont prohibés ; mais les magasins n'en sont pas moins fournis, et les dernières dispositions, par lesquelles l'empereur restreint l'importation par la mer baltique aux ports de Riga et de Kronstadt, achèvent de ruiner le commerce, sans empêcher la contrebande. Ces deux ports privilégiés gagnent sans doute à ce nouvel ordre de choses; mais ceux de Lihau, de Pernau, de Reval et de Narva, réduits à une exportation insignifiante, seront bientôt dans une complète stagnation.

Si des réglemens ont proscrit un grand

nombre d'articles ci-devant permis, les objets dont l'entrée n'a pas été prohibée se sont multipliés à proportion, de manière que, par le renchérissement des marchandises, la somme pécuniaire de l'importation a considérablement augmenté.

Ce sont les Anglais presque seuls qui pompent le numéraire et le plus clair des productions naturelles de la Russie, depuis que cet empire a fermé ses ports à tout ce qui vient directement de France. Le traité de commerce, qu'avoit conclu le ministre Ségur, étoit fondé sur des avantages réciproques, des besoins mutuels et des échanges directs entre les deux nations. La France est véritablement le seul pays de l'Europe qui puisse fournir immédiatement à la Russie l'huile et le vin qui lui manquent : l'Angleterre ne produit rien, et fait chèrement payer son industrie (1).

(1) Ce traité de commerce, le premier entre la France et la Russie, méritera de servir de base à ceux

Si le gouvernement russe a entravé et rendu plus onéreux à ses sujets leur commerce avec l'étranger, il faut convenir à

---

que l'on pourroit conclure un jour, si cette puissance prenait enfin le sage parti de faire elle-même son commerce dans la Baltique, ou de le faire respecter par les tyrans des mers. Cette résolution peut seule motiver les flottes formidables qu'elle entretient, et la dédommager des frais qu'elles lui coûtent. L'historien de Frédérick-Guillaume II parle certainement trop modestement de ce traité, que la France dut à son habileté autant qu'à la déférence personnelle que Catherine avoit pour lui. Le principal rédacteur du côté de la Russie fut le conseiller d'état Koch, l'un des plus savans publicistes du cabinet de Pétersbourg. Il avoit parcouru avec distinction tous les grades diplomatiques, et avoit déjà été employé dans plusieurs négociations importantes. Il fut souvent admis à discuter des matières politiques avec l'impératrice en personne; il influa dans plusieurs décisions, avant que Zoubow, Marcow et Altesti se fussent exclusivement emparés des affaires étrangères, et que la révolution française n'en eût fait écarter les Français. Koch était de Strasbourg: les gazettes firent souvent mention de son frère qui jouoit un rôle honorable à l'assemblée législative, et à qui l'on connoissoit des lumières et de la philophie; il fut écarté, et ne dut peut-être son salut en Russie qu'à la persécution qu'éprouva bientôt le professeur sous le règne de la terreur. Étrange influence des malheurs d'un frère sur le bonheur de l'autre!

sa louange qu'il n'a point empêché la circulation intérieure. On n'y a jamais connu l'accise, ni tous ces impôts absurdes qui gênent la communication d'une province à l'autre, et de la campagne à la ville. La villageoise, qui apporte une poule au marché, n'est pas tenue, comme en d'autres pays, de le déclarer à la barrière et de payer, avant même de savoir si elle pourra vendre. Mais revenons à notre sujet, dont ces particularités nous éloigneroient insensiblement.

Les ressources naturelles et forcées de l'empire étoient cependant loin de suffire aux besoins de la cour, à l'avidité dévorante des favoris ou de leurs créatures, et aux fraudes impunies des administrateurs. Il falloit sans cesse créer de nouveaux moyens. La Crimée fut envahie, dépeu-

---

Paul, à son avènement, lui donna d'abord des preuves de sa malveillance; mais ayant ensuite senti le besoin d'un négociateur versé dans les affaires d'Allemagne, il le créa son conseiller privé et chevalier de son ordre, pour l'envoyer à la diète de l'empire. Koch mourut subitement en se préparant à partir pour Ratisbonne.

plée et pillée en 1784, comme la Lithuanie l'avoit été en 1773. La Moldavie fut rançonnée et saccagée, et la Pologne enfin dépecée et confisquée au profit de la tzarine, des Zoubow, des Marcow, des Besborodko, des Souworow, et de mille autres spoliateurs subalternes.

L'impératrice eut enfin recours aux assignats. En créant ce papier-monnoie, elle s'étoit solemnellement engagée à n'en porter jamais la somme au-delà de cent millions de roubles, et la banque, établie à cet effet, devoit en répondre. Ces assignats, émis d'abord dans une juste proportion avec le numéraire, conservèrent quelque tems leur crédit. Ils facilitoient la circulation intérieure d'un empire immense, dont les paiemens, se faisant en grande partie en cuivre, étoient sujets à bien des inconvéniens; ils facilitoient davantage encore la représentation des fortes sommes qui passoient dans les mains des banquiers et des riches particuliers de la capitale. Les seigneurs de la cour et les joueurs furent d'abord enchantés de pou-

voir porter leur argent comptant dans leurs portefeuilles; et au commencement, il se fit même un agio de deux jusqu'à cinq pour cent, en faveur du papier.

Cette ressource étoit trop commode pour ne pas en abuser. La fabrique des assignats, établie sous les yeux de Catherine à Tzarskoé-Célo, n'eut bientôt plus de relâche, et l'on évalue à 600 millions le papier-monnoie mis en circulation (1). On se garda bien d'avouer cette fraude; mais elle étoit trop manifeste pour duper le public. Les assignats tombèrent, le numéraire devint rare, et bientôt disparut.

---

(1) C'est dans les profusions inconcevables dont Catherine a donné l'exemple unique, qu'il faut chercher l'une des premières causes de l'énorme multiplication des assignats. L'on se fera une idée nouvelle, mais juste, de sa prétendue générosité, quand on saura que chaque million qu'elle dissipoit en prodigalités, par ostentation plutôt que par bienfaisance, étoit un vol réel fait à ses sujets. Il ne lui en coûtoit que quelques rames de papier, et aux yeux de l'Europe abusée elle passoit pour généreuse et magnifique.

Au commencement de la dernière guerre de Turquie, les assignats ne perdoient encore que dix pour cent; mais, aussitôt que les armées furent entrées en Moldavie, dès qu'il fallut tirer leur subsistance de la Pologne, le numéraire immense, qui sortit de l'empire, fit perdre subitement au papier jusqu'à vingt pour cent. A mesure que les espèces devenoient rares, l'on multiplioit les assignats. Catherine en créa même une nouvelle espèce, sous le nom de *billets de cabinet.* Ces billets étoient destinés au paiement des dettes particulières de l'impératrice; mais ils ruinèrent un grand nombre de familles aisées, qui avoient fait des avances à la cour; et à la fin, personne n'en vouloit plus accepter. Ce n'étoit proprement que des lettres de change à un an d'échéance, et à raison de six pour cent d'intéret. Le terme échu, le cabinet se soucioit peu de payer; et on a vu des marchands, dans un besoin pressant, les négocier à quarante pour cent de perte. Le cabinet poussa l'injustice jusqu'à refuser les intérêts qui alloient au-delà

d'une année, et à exiger un sacrifice de ceux qu'il remboursoit. Cette mauvaise foi, qu'il attribuoit personnellement à Catherine, lui ravit le reste de confiance que ses sujets lui conservoient, et que les étrangers lui avoient retirée dès long-tems. On tripla le prix de tout ce qui fut vendu à la couronne; et comme il y eut toujours un grand nombre d'intrigans et de corrupteurs protégés par les valets, les femmes de chambre, et les chefs du cabinet, qui se faisoient payer en partageant leur immense profit, il y eut autant de fortunes scandaleuses, qu'on avoit vu de ruines déplorables.

Les années de 1789 à 1795 portèrent les derniers coups aux finances et aux assignats. On ne vit plus ni or ni argent, et le cuivre commença à devenir très-rare. On demandera peut-être ce que devint le numéraire? Je répondrai qu'il a toujours été assez rare en Russie, et que la vaste étendue et le peu de population de cet empire rendoient la circulation lente et pénible. Tant que les assignats se soutinrent, les

ouvriers, les paysans les acceptèrent, quoiqu'avec répugnance. Quand le papier eut perdu deux tiers de sa valeur, on fut forcé d'employer les coups de bâton pour les faire recevoir dans les campagnes. Mais le paysan russe ne s'accoutume point à regarder un morceau de papier bleu ou rouge comme une pièce de monnoie. Il l'échange, aussitôt qu'il le peut, contre des espèces d'or et d'argent, qu'il va ensuite enfouir dans les champs et dans les bois, pour les dérober à l'avidité de ses maîtres. Cette coutume d'enfouir l'argent est aussi générale qu'elle est ancienne parmi les peuples russes : elle est d'ailleurs très-naturelle où le paysan n'a ni propriété, ni hérédité, où il est forcé souvent de paroître plus misérable encore qu'il ne l'est en effet, pour ne point tenter la cupidité de ses tyrans (1). Il n'est pas possible de cal-

(1) Le paysan qui enfouit son argent, le fait le plus secrètement qu'il le peut ; il est surveillé par son Pravitel (intendant), et il sait que sa femme ou ses enfans pourroient le trahir, ou le voler. Il meurt le plus souvent sans avoir révélé son trésor : quelquefois

culer les sommes qui sont journellement enlevées, de cette manière, à la circulation. L'aperçu suivant en donnera l'approximation. On compte annuellement trente mille ouvriers, maçons, charpentiers, bateliers, fiacres ou cochers (*Iswoschtschikis*), qui viennent des provinces éloignées chercher de l'occupation à Pétersbourg, où ils restent cinq ou six mois. Dans cet espace de tems, chacun d'eux gagne au moins 65 roubles, en comptant sa journée à 40 kopeks. Il en résulte un total d'environ deux millions de roubles. Deux tiers de cette somme s'en vont pour leur entretien durant leur séjour dans la capitale, et pour acquitter leurs redevances envers la couronne et envers leurs

---

il est subitement vendu, fait soldat, transplanté ailleurs; or, dans tous ses cas, l'argent reste enterré et ne reparoît plus. J'ai été moi-même témoin de la découverte d'un pareil trésor, caché au pied d'un arbre qui fut renversé par le vent. Le propriétaire étoit sans doute mort; car on n'y trouva que des roubles de Pierre I et d'Anne. L'introduction du papier-monnoie et les guerres continuelles ont singulièrement multiplié les enfouissemens.

seigneurs; le reste est converti en espèces, dont la meilleure partie est certainement enterrée. La même chose arrive à Moscou, et, proportion gardée, dans les autres villes de l'empire.

Quoique les entrailles de la terre engloutissent de cette manière un aussi grand numéraire (il n'est point encore question ici du cuivre), on ne peut cependant le comparer aux sommes immenses que les profusions de la politique corruptrice de Catherine ont fait sortir de ses états pendant les dix dernières années de son règne. Le prince Potemkin a sacrifié des millions pour acheter les boyards de Moldavie, pour se faire livrer Bender, pour soudoyer ses espions à Constantinople, pour faire révolter les Grecs de l'Archipel, les Albanois et d'autres sujets de la Porte le long du golfe adriatique (1). Quels trésors n'a-

(1) Un aventurier qui se faisoit nommer comte Yewlitsch, aujourd'hui général, et qu'on a beaucoup vu chez le prince Besborodko, fut en partie chargé de cette commission. On lui donna trois à quatre cent mille roubles pour armer les Monténégrins, les Alba-

t-on pas distribués aux lâches Polonais qui

nois et les Illyriens, ses compatriotes. Il n'y réussit pas; mais il s'enrichit, et s'en vantoit lui-même effrontément. Un autre aventurier, le pirate Lambro-Cazzioni, dont j'ai déjà parlé comme bouffon de Zoubow et médecin de l'impératrice, reçut la même commission, et dissipa environ la même somme dans l'Archipel. Le général Tamara fut également envoyé à Venise et à Raguse, avec le même succès. Psaro, ministre de Russie à Malthe, et l'amiral Gibs, ne furent pas plus heureux. Après la paix de Yassi, tous ces messieurs revinrent à Pétersbourg, s'accusant mutuellement de vol, de rapine et de trahison. Leur procès finit par la disgrace flétrissante de Tamara, né en Ukraine, mais Grec d'origine. On lui reproche en Russie l'astuce et la mauvaise foi de ses anciens compatriotes. Malgré la régularité de ses traits, il a une de ces physionomies auxquelles on ne se fie guères. Tamara a etudié et voyagé avec fruit; il connoît également la littérature ancienne et moderne; et sa conversation seroit agréable et instructive, s'il étoit moins tranchant, moins avantageux. Il a long-tems résidé à Tiflis, et visité tous les pays entre la mer noire et la Caspienne, dont il parle les langues et connoît les usages. Le général Tamara, homme instruit, mais officier médiocre, affecte un singulier mépris pour les troupes prussiennes, et sa haine contre la France est vraiment puérile. En société, il se plaisoit à tirer souvent un César de sa poche, pour expliquer les endroits où le sublime usurpateur dit du mal des Gaulois, dont Tamara retrouvoit le

ont vendu leur patrie, aux Pototsky (a)(1), aux Rzewousky, aux Kassakowsky, aux Branitsky, aux Massalsky, aux Courlandais Howen, Heyking, etc? Quelles sommes n'a pas coûté la défection de

---

caractère féroce et ennemi du repos dans leurs descendans. Je ne m'étends sur cet homme jusqu'ici inconnu, qu'à cause du rôle important qu'il commence à jouer. Amateur de chevaux, Tamara avoit eu occasion d'en procurer quelques-uns à Paul, qui en avoit été fort content, et qui est excellent cavalier. Paul, devenu empereur, s'est ressouvenu de ce petit service; et le général disgracié, par les raisons rapportées plus haut, vient d'être nommé a l'ambassade importante de Constantinople. Les Français n'y trouveront point d'ennemi plus ardent, et je conseille aux agens de la république, de redouter cet homme dangereux (*).

(a) Nous écrivons Pototsky, au lieu de Potocky, pour indiquer la vraie prononciation de ce nom; et Branitsky, au lieu de Branicky.

(1) Ne confondons point cet indigne Félix Pototsky, auteur de la ruine de sa patrie, avec Ignace Pototsky qui s'est sacrifié pour elle, et qui a si long-tems langui dans les cachots de Schlusselbourg, d'où la générosité de Paul le tira.

(*) Les événemens actuels, et la monstrueuse association du stupide Musulman avec les Russes, prouvent que l'auteur connoissoit Tamara. *Note de l'éditeur.*

l'armée du roi de Suède, la trahison du général Sprengporten et des officiers associés à son sort (1)? La conjuration du baron Armfeld se faisoit également aux frais de la Russie. Qu'on ajoute à ces millions ceux que le comte d'Artois vint solliciter, ceux qu'on envoya à l'armée de Condé et à tant d'émigrés, et enfin les subsides secrets accordés à la Sardaigne, et la solde de tant d'agens clandestins répandus dans toutes les cours et tous les pays, soit pour susciter des ennemis à

(1) Le général Sprengporten a non-seulement vendu sa patrie comme Suédois, mais encore trahi son ami; car il étoit celui de Gustave, qui l'honoroit de son intimité. *C'est lui qui machina la défection de l'armée suédoise, lorsqu'elle marchoit sur Pétersbourg*, et qui servoit de guide aux généraux russes dans leurs expéditions contre ses compatriotes. Il força même son fils, jeune homme loyal et intéressant, à combattre contre eux. Ils furent blessés l'un et l'autre au combat de St. Michel. Le père reçut une balle dans l'aine, qui le métamorphosa en eunuque. Après s'en être servi, Catherine le méprisa, et il eut le sort de tous les traîtres. Mais Paul le distingue aujourd'hui, et on pourroit bien le voir figurer de nouveau.

la France, soit pour y ourdir d'autres complots.

La multiplication monstreuse des assignats, l'altération progressive des monnoies d'or et d'argent, leur rareté toujours plus vivement sentie, ne furent pas moins funestes. Le crédit tomba tellement chez l'étranger, qu'en 1793 et 1794, le rouble en espèce se trouvoit au-dessous de sa valeur intrinsèque d'après le change sur Londres et sur Amsterdam. Cette circonstance produisit les spéculations les plus désastreuses pour la Russie. Les juifs de Pologne achetèrent les roubles par-tout, pour les revendre ensuite en Prusse et en Autriche, où ils étoient refondus avec avantage. Ce trafic ruineux se fit avec plus de préjudice encore dans les ports de Riga, de Réval et de Courlande. Les spéculateurs envoyoient leurs agens dans toutes les provinces à la recherche des roubles d'argent, et l'exportation qui s'en fit est incalculable. Le gouvernement prit quelques mesures pour arrêter le mal,

lorsqu'il n'étoit plus tems : les inquisitions rigoureuses mirent au jour bien des coupables; mais les punitions qu'on leur infligea, ne firent point rentrer le numéraire exporté.

Le cuivre restoit l'unique soutien des finances; mais, par une conduite inconcevable, le gouvernement se retrancha lui-même une partie de cette dernière ressource, et le seul empire de l'Europe qui renferme de riches mines métalliques, se trouva n'avoir plus que du papier.

On sait que la Sibérie abonde sur-tout en mines de cuivre. Les plus considérables appartiennent à la couronne; les autres sont entre les mains de quelques riches particuliers, tels que les Strogonow, les Démidow, les Tourtschaninow, Sabakin, etc. qui les font exploiter pour leur compte, moyennant une certaine rétribution envers la couronne.

Depuis 1770 jusqu'en 1780, les mines impériales du Kolivan et d'Orembourg furent d'un rapport extraordinaire, non-seulement en cuivre, mais encore en or

et en argent. Un homme probe en avoit l'administration ; et sa vertu, demeurée pure et intacte à côté du métal corrupteur, est un exemple trop rare à offrir pour ne point le retracer ici.

Le lieutenant-général Yhrmann, Livonien, commandant l'armée des lignes contre les Tartares et les Kalmouks, avoit aussi la direction générale des mines du Kolivan. Il est authentique que, dans l'espace de dix années, il a fait exploiter et envoyé à Pétersbourg onze mille cinq cent vingt-sept pouds d'argent, et trois cent quatre-vingt-quatorze pouds d'or en barre (le poud est un poids de 40 liv.); il a de plus payé annuellement cent mille roubles au gouvernement de Tobolsk pour la capitation des ouvriers employés aux mines, et versé, à chaque nouvel an, cinquante mille roubles en or dans la cassette particulière de l'impératrice. L'immense quantité de cuivre n'est point comprise dans cet énorme calcul; on n'y fait pas entrer non plus les frais d'exploitation, les appointemens des officiers, ni l'entretien

des bâtimens, digues et usines, qui étoient défalqués à part. Yhrmann laissa encore six cent mille roubles en argent monnoyé dans la caisse, lorsque les intrigues le forcèrent à quitter son poste (1). L'activité,

(1) L'intègre et incorruptible Yhrmann étoit depuis long-tems un objet de crainte et d'envie pour le prince, Wiasémsky et Alsoufiew, l'un grand trésorier de l'empire, et l'autre ministre du cabinet. Il mettoit des obstacles invincibles à leur avarice, et sa ruine fut résolue. Sa conduite ne leur donnoit aucune prise; Catherine le connoissoit personnellement, et lui accordoit une confiance entière. Wiasemsky et Alsoufiew avoient eux-mêmes affermé de la couronne, le débit exclusif de l'eau-de-vie dans toute la Sibérie. Ils y multiplièrent les cabarets, et leur gain fut immense. Tel gentilhomme qui avoit des affaires au sénat, envoyoit ses paysans et ses valets s'enivrer deux ou trois fois la semaine dans les kabakis du prince Wiasemsky, pour se recommander à ses intendans, et par-là à ses bonnes graces. Les deux avides ministres voulurent aussi établir leurs cabarets aux environs des mines, des forges et des usines, où un grand nombre d'ouvriers leur promettoient une abondante consommation. Le général Yhrmann qui connoissoit l'ivrognerie de cette classe d'hommes, et sur-tout les inconvéniens qu'elle entraînoit dans l'exploitation des mines, s'étoit depuis long-tems autorisé d'un oukas pour défendre tout cabaret dans la proximité des

le désintéressement, l'humanité de ce digne homme, le firent chérir dans ces contrées éloignées et barbares (1); mais le

---

travaux dont il avoit la direction. Il faisoit lui-même distribuer deux verres d'eau-de-vie aux ouvriers, avant et après le travail de chaque jour, ce qui étoit très-suffisant; et il évitoit par-là les excès et les désordres qu'enfante cette malheureuse boisson. Il s'opposa donc fortement aux vues de ces ministres désorganisateurs. Ceux-ci tentèrent d'abord des voies de persuasion, et eurent ensuite l'effronterie de lui offrir une part du bénéfice. Ce brave homme rejeta leurs offres avec indignation, et déclara que, sans un ordre exprès de l'impératrice, il ne consentiroit jamais à l'établissement de ces cabarets dont il représentoit les suites funestes. Les ministres ne jugèrent pas à propos de solliciter un ordre pareil; mais ils trouvèrent l'occasion de peindre Yhrmann comme un homme intraitable et capricieux. Il essuya des mortifications et des tracasseries continuelles, et demanda lui-même son rappel, qu'il obtint en 1780. Il vint mourir presque pauvre dans une petite campagne, seul fruit de ses épargnes. Les kabakis furent établis, les ouvriers s'enivrèrent, les négligences, les fraudes suivirent, et les mines diminuèrent d'autant.

(1) Leur sage exploitation n'est pas le seul service que le général Yhrmann rendit à l'état et à l'humanité dans ces contrées sauvages. La petite vérole, autrefois inconnue en Sibérie, y causoit et y cause encore des ravages comparables à ceux de la peste:

bon ordre qu'il y avoit établi disparut avec lui. Depuis son rappel, le produit de ces mines est toujours allé en diminuant. Ce

---

les habitans regardent ce mal, que les Russes y ont apporté, comme une malédiction du ciel, et les mères mêmes abandonnent leurs enfans qui en sont atteints. C'est à ce fléau qu'il faut attribuer la dépopulation immense qui, depuis cinquante ans, afflige ces vastes contrées. Un des premiers soins du général fut d'y remédier, en faisant pratiquer l'inoculation. La superstition de ces peuples barbares y mit des obstacles presqu'invincibles; il fallut employer la force autant que la persuasion. Il fit rassembler à Barnaoul, chef-lieu du Kolivan, trois à quatre cents enfans avec leurs parens, et tous les chefs des tribus tartares, kalmoukes et kirguises, répandues dans les environs. Ses mesures étoient prises. Il avoit une fille unique, âgée de deux à trois ans; il la prit dans ses bras, et, en présence de tous les spectateurs, il la fit inoculer en plein air par le docteur Kysing. L'opération fut heureuse, et eut les meilleures suites. Ces peuplades, n'osant résister à l'exemple que leur donnoit leur gouverneur, s'y soumirent, quoiqu'avec répugnance. De onze mille enfans que le docteur Kising inocula cette même année, il n'en mourut que deux. Ce fait est consigné dans les actes du collége de médecine à Pétersbourg, où Kising vit encore, et la jeune fille, inoculée pour servir d'exemple et d'encouragement, est aujourd'hui la femme du colonel Masson, dont il a été question dans le second volume de ces Mémoires.

n'est pas qu'elles soient épuisées; au contraire, on en a découvert de nouvelles, et le nombre des ouvriers nécessaires à leur exploitation a été augmenté; ce sont les négligences, les fraudes, les vols de la plupart de ses successeurs, qui ont opéré cette grande diminution. Les mines du Kolivan rapportent près de la moitié moins qu'autrefois.

Le général Yhrmann, à force d'intelligence et de travaux, avoit rendu navigables plusieurs petites rivières qui s'embouchent dans les grands fleuves, comme l'Irtisch et l'Oby : il les faisoit nétoyer chaque année pour prévenir les encombremens causés par la fonte des neiges et l'éboulement des terres. De cette manière, les transports se faisoient par eau et à peu de frais : après lui, toutes ces précautions furent abandonnées, et l'on traita la partie des mines aussi mal que les autres branches d'administration. Autrefois le *poud* de cuivre (40 liv.), rendu à la monnoie de Pétersbourg, ne revenoit qu'à huit ou dix roubles, tous frais compris : dans la

suite, il revint jusqu'a vingt roubles et plus ; de manière que la couronne perdit jusqu'au bénéfice du monnoyage.

Plutôt que de prendre des mesures efficaces pour obvier à ce mal, dont la cause ne pouvoit plus être ignorée, on afferma le revenu des mines de cuivre à un riche Arménien, nommé Lazarow (1). Les

(1) L'Arménien Lazarow est un homme à qui ses grandes richesses donnent beaucoup de considération, il vint en Russie fort pauvre, et s'attacha au prince Orlow, qui en fit son courtier. Vers ce tems-là arriva un autre Arménien, possesseur d'un diamant d'une grandeur et d'une beauté rares. L'impératrice le vit et l'admira, mais elle refusa de payer le prix énorme que l'Arménien y mettoit. Lazarow eut l'adresse de le négocier pour 350,000 roubles, au nom du prince Orlow. Celui-ci, par reconnoissance, assura une rente viagère à Lazarow ; mais bientôt las de la lui payer, il lui céda, par un autre arrangement, la terre et le château de Robscha à très-bas prix : c'est ce même château de Robscha, où il avoit fait étrangler le malheureux Pierre III, et qu'il avoit reçu de l'impératrice. Orlow fit présent du diamant à cette princesse, s'applaudissant de pouvoir lui offrir ce qu'elle avoit trouvé trop cher pour l'acheter. Cette pierre devint le plus bel ornement du sceptre impérial. Au rapport de l'Arménien, le diamant avoit appartenu

ministres sacrifièrent ainsi les intérêts de l'état à leur propre avarice ; car il est certain que l'Arménien, pour faire agréer sa proposition, leur abandonna une partie du profit. Dans les premières années de son bail, Lazarow livra assez régulièrement la quantité de cuivre stipulée ; mais voulant par la suite s'épargner les frais du transport, et ayant trouvé un débouché avantageux, il vendit le cuivre à l'étranger, et, sans doute de connivence avec les ministres, il fut reçu à payer en papier une partie des sommes qu'il auroit dû livrer en métal. Les effets de cette pernicieuse opération se manifestèrent bientôt. Le cuivre devint rare ; et la banque, ne pouvant plus échanger les

---

au grand Mogol. Thamas-Kouli-Khan l'apporta en Perse. A sa mort, Ispahan ayant été pillé et le trésor dispersé, cette pierre précieuse passa entre les mains d'un juif, qui la revendit à l'Arménien. Celui-ci vouloit l'apporter en Europe ; mais craignant d'être dépouillé par les brigands qui infestoient alors la Perse et la Géorgie, il se fit une large plaie dans la cuisse et y cacha son trésor. C'est de cette manière qu'il arriva en Russie. Au reste, *relata refero*.

assignats, fut prête à faire une honteuse banqueroute. Tel étoit le délabrement des finances et du crédit au commencement de 1796.

Le gouvernement avoit, à cette époque, plus besoin d'argent que jamais. La guerre de Perse, celle qu'on méditoit contre la France, exigeoient des sommes considérables, malgré les subsides promis par l'Angleterre. Le mécontentement général dans les provinces, la famine qui, depuis trois ans, affligeoit la Russie-blanche et l'Ukraine (1), permettoient d'autant moins

(1) On sera peut-être surpris de m'entendre faire mention d'une famine en Russie. Les gazetiers de Paris diront qu'ils n'en ont rien su, et que les voyageurs anglais n'en parlent pas. Le fait n'est malheureusement que trop certain. Tandis que l'impératrice envoyoit ses flottes pour affamer la France, ses propres sujets mouroient de faim dans les provinces de Mohilow et de Polotsk, d'où l'on avoit tiré tout le grain pour les armées qui saccageoient la Pologne. Des milliers de paysans moururent d'inanition, ou s'enfuirent dans les forêts de Lithuanie, en 1793 et 94; d'autres ne soutinrent leur existence, qu'en se nourrissant d'herbes et de pain d'écorces de bouleau. Le gouverneur de ces provinces, Passekl, l'un des assas-

de recourir à de nouveaux impôts, que, l'année précédente, on avoit augmenté la capitation, et créé de nouvelles taxes. Le prince Zoubow voulut cependant essayer ce moyen dans la province d'Ekatérinoslaw, dont il étoit gouverneur, dans la persuasion que, s'il y réussissoit, les autres départemens suivroient cet exemple. Le général Korwat, son parent, et alors son lieutenant à Ekatérinoslaw, lui répondit du succès. En conséquence il publia une nouvelle taxe sur l'eau-de-vie; mais, contre son attente, la noblesse s'y opposa, et envoya des députés à la cour. Zoubow n'osa pousser les choses plus loin, d'au-

---

sins de Pierre III, vivoit alors à la cour dans le luxe et la débauche.

La Russie devroit être à l'abri de ces fléaux. C'est un pays de grains, mais la fabrication des eaux-de-vie en consomme la plus grande partie; et d'un autre côté la longueur des distances et la difficulté des transports empêchent la célérité des secours. Malgré les ordonnances des souverains, on néglige partout l'entretien des magasins établis pour suppléer aux années de disette, occasionnées par les sécheresses ou pluies trop abondantes.

tant que les soldats et les paysans, ayant appris ce prochain renchérissement de leur boisson favorite, s'étoient ameutés en quelques endroits; cependant il empêcha que les députés ne fussent admis devant l'impératrice, et il chercha d'autres expédiens pour remédier aux besoins impérieux de l'état, dont lui, ses frères et ses créatures étoient les véritables vampires.

On s'arrêta à la plus dangereuse de toutes les mesures. L'altération générale des monnoies fut décidée, et l'on commença par le cuivre. Les anciennes pièces de cinq kopeks furent marquées au coin de dix kopeks; on en fit autant des nouvelles avec une légère augmentation de métal. Quant aux pièces d'argent, celles de dix kopeks devoient remplacer celles de vingt, et ces dernières en valoir trente. Les roubles et les *impériales* (pièces d'or) auroient perdu un sixième de leur poids, en conservant la même valeur. La célérité que l'on mit à cette opération, est incroyable. La nouvelle monnoie, établie à cet effet dans le château de Strelna, ancienne demeure de

Pierre I sur le golfe, fut en pleine activité dès le mois de septembre. La cour se promettoit de grands avantages de cette mesure désespérée : en haussant le prix des espèces, elle croyoit augmenter et doubler tout-à-coup la masse du numéraire ; elle se flattoit de pouvoir alors retirer à bas prix une partie des assignats, et relever le prix de ceux qui resteroient en circulation.

Plusieurs millions de cette monnoie altérée étoient prêts. La Russie entière attendoit avec inquiétude leur émission, fixée au 1er. janvier 1797. L'impératrice mourut au mois de novembre, et laissa à son successeur les finances dans le plus grand désordre.

Cette plaie mortelle de l'état fut la première sur laquelle Paul porta sa main inexpérimentée. Comme nous l'avons dit dans le premier volume, il suspendit très-sagement la fabrication de la nouvelle monnoie, et déclara qu'il alloit employer tout son pouvoir et tous ses soins à rétablir le crédit des assignats, et à diminuer leur

masse. Il commença par de grandes réformes dans les dépenses énormes de la cour, réformes que Catherine avoit elle-même enfin entreprises quelque tems avant sa mort ; il prononça de sévères punitions contre les déprédateurs des deniers publics, si communs et si tolérés en Russie ; il manifesta en général une forte volonté pour tout ce qui tendoit au rétablissement de l'ordre et à l'économie dans les finances. Ces seules démonstrations produisirent d'abord un bon effet, et les assignats haussèrent de dix à quinze pour cent.

Les Russes, accoutumés à croire bonnement que tout est possible à leur souverain, s'imaginèrent que, pour remettre le papier en crédit, et faire couler le Pactole dans l'empire, il suffiroit d'un oukas. Paul semble avoir eu la même idée de sa puissance ; car il ordonna que le rouble en papier seroit au taux du rouble en argent. Cet ordre, assez semblable à un décret du règne révolutionnaire en France, eut approchant les mêmes effets ; et Paul, voulant être ponctuellement obéi, crut égale-

ment rétablir la confiance par la force (1). Il pensa que des opérations financières se faisoient comme des évolutions militaires, qu'on peut introduire et faire aller, la canne à la main.

Une mesure plus efficace et plus favorable au crédit des assignats fut d'en faire brûler publiquement pour la valeur de six millions. Le procureur-général mit solemnellement le feu aux papiers encagés, et Paul, de son balcon, assista avec sa cour à cette conflagration. Pour constater l'anéantissement du papier, le prince Kourakin en présenta en cérémonie les cendres à l'empereur, et un peuple immense rassemblé sur la place du palais poussa des cris de joie.

Le papier-monnoie, dit un auteur allemand, est une béquille sur laquelle un

(1) Les premiers jours qui suivirent cette ordonnance, le grand-duc Constantin alloit lui-même *incognito* dans les boutiques échanger du papier contre du numéraire, et il dénonçoit à l'empereur les marchands qui agiotoient. On fermoit leurs boutiques et on les punissoit.

état malade peut être forcé de s'appuyer; mais il doit la jetter au feu, aussitôt qu'il sent renaître ses forces. Cette exécution auroit produit un effet durable, si l'on n'avoit bientôt appris que ces assignats brûlés avec tant de solemnité ne faisoient point du tout partie de l'énorme quantité mise en circulation depuis une dixaine d'années; ils n'étoient qu'un reste de l'immense provision de ceux que Catherine faisoit fabriquer secrètement pour les émettre selon ses besoins.

L'empereur voulant à tout prix faire hausser cette monnoie, le comité des finances eut ordre d'en proposer les moyens. Ignorance crasse, présomption choquante, cupidité insatiable, voilà quel étoit le caractère des chefs de finances sous Catherine. Couvrir un déficit par un plus grand déficit, multiplier les charges directes et les dépenses inutiles, voilà quel avoit été leur savoir-faire. L'augmentation du numéraire circulant parut le moyen le plus efficace au comité que Paul consulta. Mais où prendre l'or et l'ar-

gent? Nous venons de voir le dépérissement où tomboient les mines de Sibérie; et la monétisation de la vaisselle et d'autres expéditions semblables n'offroient pas assez de ressources. On crut avoir enfin trouvé la pierre philosophale dans le revenu des douanes. Par un nouveau tarif, toute marchandise importée ou exportée, soumise à un impôt, dut dorénavant le payer en monnoie étrangère, nommément en écus et en ducats d'Hollande, et, par surcroît de rafinement, on taxa ces espèces au-dessous de leur cours ordinaire. On crut par-là amasser suffisamment et à bon compte de l'or et de l'argent étranger, pour en fabriquer des impériales et des roubles. Le négociant, forcé d'avoir des ducats et des écus pour retirer ses marchandises des douanes, acheta à tout prix ces espèces dans l'étranger; et ce prix augmenta de manière, qu'aujourd'hui il paye l'écu 213 kopeks et le ducat 508, tandis qu'il est obligé de livrer à la douane le premier pour 130 et le second pour 350. Le premier résultat sensible de

cette opération est que, malgré qu'il soit entré de l'or et de l'argent dans les coffres du souverain, les assignats, loin de hausser, ont encore baissé de 20 pour cent, et se retrouvent au taux où ils étoient à la mort de Catherine, c'est-à-dire à 50 pour cent de perte. Les négocians cherchent à se dédommager de l'impôt excessif mis sur leur industrie, par le prix exorbitant qu'ils mettent à leurs marchandises, et par la contrebande qui, vu l'immensité des frontières et la vénalité des employés, est plus facile en Russie qu'ailleurs. Pour payer les produits étrangers, le marchand russe n'a que son papier et les productions du pays; mais sa perte sur les assignats étant trop considérable, il livre de préférence les productions. Cette dernière circonstance n'est pas moins nuisible à l'état, puisqu'elle donne à une exportation réelle tout le désavantage de l'importation, et qu'elle cause un véritable déchet dans le bilan du commerce de la Russie. C'est ce que les Anglais se gardent bien de faire apercevoir.

Les espèces d'or et d'argent, devenues toujours plus rares, ont enfin cessé d'être monnoie ; elles ne sont plus que des métaux, des marchandises à prix fixe. Le cuivre et le papier sont désormais le seul signe représentatif des valeurs en Russie.

On en revint à la fonte de la vaisselle des gouvernemens. Voici ce que c'étoit. Catherine qui mettoit du luxe et de la magnificence partout, avoit, dans chaque chef-lieu de province, fait bâtir un hôtel pour le gouverneur et les premiers commis des différens bureaux. Les hôtels avoient été richement meublés aux frais de l'état, et chaque gouverneur avoit en même tems reçu un service d'argent de quatre-vingt couverts, pour en faire usage dans les jours de cérémonies et dans ces grandes fêtes dont nous avons parlé. Le moindre de ces services avoit coûté 50 mille roubles, et ceux des grandes villes le double. Le comité des finances, oubliant que le transport et la façon de cette immense argenterie faisoient le tiers de sa valeur, crut avoir trouvé un trésor ca-

pable de remédier à la pénurie du numéraire. Les vingt-trois gouvernemens, en possession de cette vaisselle, furent obligés de la rendre et de la livrer à la monnoie, et même de bonifier ce qui s'en étoit perdu pendant les quinze ans qu'elle avoit servi. Sa valeur intrinsèque alloit à peine à un million. Ce produit, bien au-dessous de ce qu'on avoit attendu, étonna l'empereur qui changea tout-à-coup la destination de la vaisselle. Les plats, les plateaux, les assiettes et les soupières, loin d'être convertis en roubles, se virent métamorphosés en casques, en cuirasses, et autres pièces de l'armure des quatre cents gendarmes formés pour figurer au couronnement à la place des soixante-dix chevaliers-gardes de Catherine. Après cette cérémonie, la troupe trop dispendieuse des gendarmes fut réduite à 80, et la cassette impériale se trouvant épuisée, on abandonna les armures d'argent aux orfèvres qui les avoient fabriquées, pour prix de leur travail. Voilà où aboutit cette opération financière.

C'est donc avec raison que l'on peut dire que la Russie s'est ruinée avant d'avoir été riche ; comme on a dit que la nation s'étoit pourrie avant d'avoir été mûre (1). Mais personne n'a moins que les Français le droit de rire de ces opérations financières. Après les déplorables aventures des billets de Law et la catastrophe récente de leurs assignats, ils s'étonneront sans doute qu'après une circulation de vingt ans, des abus et des falsifications de toute espèce, des hausses et des baisses continuelles, le papier se soutienne encore en Russie, et qu'en ce moment il ne perde que 40 à 50 pour cent. Ce papier n'a cependant *jamais* eu *pour* base et pour garantie des milliards de domaines nationaux, et l'honneur et la bonne foi d'un peuple libre, mais la parole et la volonté d'un despote.

Si, d'un côté, Paul a commencé des réformes salutaires, et s'il tâche de mettre plus d'ordre dans sa dépense, de l'autre

(1) C'est Diderot et Rhulière qui se sont ainsi exprimé.

côté il a fait de nouvelles brèches à ses finances par des prodigalités impolitiques et inconsidérées, par des innovations inutiles et mal combinées, souvent pernicieuses, et qui, toutes plus ou moins, tendent à épuiser les ressources de l'empire.

On a vu dans quelques papiers publics l'énumération des gratifications immodérées qu'il a faites, et j'ai déjà parlé de celles qu'il distribua, à l'occasion de son couronnement, à des personnes, pour la plupart, déjà gorgées d'opulence. Hélas ! le pauvre qui environne les souverains reste toujours pauvre, et le riche y accumule *les richesses !*

L'impératrice, enfin plus prudente, s'étoit fait une loi de ne plus aliéner les domaines de l'ancienne Russie; elle faisoit rarement une exception en faveur de ses plus chers favoris, à qui elle ne donnoit guères que des terres confisquées, et plus souvent achetées. Ordinairement, les dépouilles des pays voisins, envahis par ses armées, alimentoient sa générosité.

Paul a suivi une méthode toute différente, et, dans l'espace de dix mois, il a plus distribué de paysans en Russie que sa mère ne l'avoit fait pendant dix ans. Il en sentira bientôt l'inconvénient : il ne lui restera plus rien à donner ; et le Russe qui ne sert que pour obtenir des esclaves, le Russe, accoutumé à toujours recevoir, cessera d'être attaché à ses autocrates, à moins que ceux-ci ne trouvent continuellement une autre Crimée, une seconde Pologne, et une nouvelle Courlande, pour en offrir les sanglantes dépouilles à la voracité de leurs généraux, de leurs ministres et de leurs courtisans. Tremble, malheureuse *Germanie* ! c'est peut-être sur toi que les déprédateurs du Nord ont jeté leur dévolu. Peut-être verrons-nous un jour tes princes souverains convertis en *kniais*, tes comtes et tes barons d'empire changés en *boyards*, tes habitans libres métamorphosés en *mougiks*, et tes villes impériales, devenues domaines des tzars, rassassier l'avidité des grands seigneurs moscovites. Alors les

prédictions des Montesquieu et des Rousseau seront accomplies.

Tout homme qui réfléchit, doit être saisi d'indignation, quand il entend prôner ces extravagantes largesses, cumulées sur un individu déjà opulent, qui dévore seul, dans le luxe et la débauche, un revenu suffisant à l'entretien de cent familles, à la récompense méritée de mille citoyens, qui servent l'état dans l'obscurité, et traînent leur vie dans l'indigence. Outre ces prodigues distributions d'esclaves, Paul a dissipé, en argent comptant, des sommes incalculables. Fidèle à sa répugnance pour tout ce qui a servi à sa mère, il n'a pas voulu placer sur son front le diadème qu'elle avoit porté avec tant d'éclat pendant trente-quatre ans. Le jouaillier Duval a été chargé de faire une couronne beaucoup plus riche, et qu'on évalue à plusieurs millions (1). La cérémonie du couronne-

(1) Il faudroit un volume pour décrire les cérémonies et les honneurs avec lesquels cette couronne fut transportée de chez le jouaillier Duval jusqu'au palais de l'empereur ; jamais l'arche d'alliance, dans les

ment a coûté des frais immenses, auxquels on auroit pu donner un meilleur emploi, ainsi qu'aux six cent mille roubles payés au *Crésus-Apicius* Besborodko pour son palais de Moscou (1).

Une autre source intarissable de dé-

---

marches du peuple de Dieu, ne fut environnée de tant de crainte et de tant de pompe. Le jouaillier, comme un autre Pygmalion, fut obligé de tomber à genoux et d'adorer son ouvrage.

(1) Besborodko, dont nous avons donné le portrait historique dans le premier volume, étoit naturellement paresseux. Epuisé par la débauche, il eut souvent des velléités de retraite. Il avoit à cet effet bâti une maison magnifique à Moscou. L'empereur y logea pendant les fêtes de son couronnement. L'immensité du terrein occupé par les jardins le frappa. Quel superbe emplacement, s'écria-t-il, pour exercer un régiment! Cette exclamation n'échappa point à Besborodko. Durant la nuit, les arbres, les berceaux, les parterres, les fontaines, tout fut enlevé ou détruit. Ce beau jardin n'offrit plus le lendemain qu'un sol nu et sablé, propre à servir de place d'exercice. Besborodko poussa l'attention encore plus loin. Mademoiselle Nélidow, alors favorite, logeoit dans une maison voisine; il eut soin d'y faire pratiquer une galerie de communication avec les appartemens de son maître. L'empereur enchanté lui acheta sa maison au poids de l'or, et le fit Prince et Altesse.

penses ruineuses, est la manie d'abattre et de construire, qui possède le turbulent empereur, et l'aversion qu'il a pour toutes les maisons qu'ont habitées sa mère ou ses favoris.

Le palais d'hiver n'existe que depuis quarante ans : il est plus que suffisant pour loger toute la famille impériale. Plusieurs galeries unissent ce palais au ci-devant pavillon des favoris, précieusement meublé, et qu'une autre galerie joint encore au vaste palais de l'Hermitage. Le ci-devant palais Schépélef ne fait plus également qu'un seul et même bâtiment avec l'Hermitage et le pavillon des favoris, de manière que tous ces édifices réunis, et plusieurs autres hôtels qui les environnent, forment un ensemble d'une étendue immense, et offrent des logemens commodes et magnifiques. Près de là est le palais de marbre, capable lui seul de loger un souverain. Le palais d'Anitschkow a le même avantage. Reste encore le palais de Tauride, qui, avec les augmentations nouvelles, présente un séjour vraiment impérial.

Le palais d'été, dont nous avons parlé, étoit encore très-habitable; mais, un nouveau palais, dédié à St. Michel, s'est fièrement élevé sur ses ruines, et à coûté des millions, moins par le goût et la magnificence qui y règnent, que par la célérité qu'on dut mettre dans cette construction, commandée par un ordre du ciel, comme celle du temple de Jérusalem (1).

Paul, qui détruit tout pour tout refaire à sa manière, semble ne vouloir habiter aucune maison occupée par ses prédécesseurs. Tzarskoé-Célo, qui a absorbé tant de trésors, qui a fatigué tant de bras, et qui renferme tant de monumens précieux, est abandonné, comme nous l'avions prévu. Les pyramides commémoratives, les colonnes rostrales de Tchesmé, les portes triomphales du vainqueur de Kagoul (a),

(1) Voyez à l'occasion de ce palais, la note de la page 260 du premier volume.

(a) Le Kagoul est une petite rivière de la Bessarabie, où le comte Roumanzow gagna une grande bataille contre les Turcs. Paul fait élever aujourd'hui à ce général une pyramide sur la place du palais de marbre,

seront bientôt couvertes de mousse et de fange. Il faudra chercher un jour leurs débris dans ces marais immondes, que la voix de Catherine avoit transformés en lacs limpides, et revêtus de marbre. Ces longs portiques, ces berceaux de verdure, où cette femme célèbre venoit méditer ses projets toujours grands, mais souvent injustes et dévastateurs. Le mausolée du beau Lanskoï, qu'une impératrice amoureuse a tant mouillé de ses larmes, tout enfin va disparoître; et ces lieux naguères enchantés vont se convertir en décombres, et reprendre leur difformité primitive. Cet or qu'absorbèrent tant d'embellissemens, les sueurs qui arrosèrent tant de travaux, ces chefs-d'œuvres des arts et du luxe, tout sera perdu pour la postérité. De nouveaux trésors, de nouvelles sueurs iront s'engloutir à Gatschina, à Pawlowsky, ou en d'autres lieux favorisés, qui exerceront à leur tour le génie destructeur de quelque successeur de Paul.

S'il est permis à un particulier d'avoir ses goûts et ses fantaisies, à plus forte

raison les doit-on accorder à un souverain; mais un souverain qui en montant sur le trône, trouve, comme Paul l'a publié lui-même en plusieurs oukas et manifestes, ses finances délabrées, le crédit de l'état anéanti, les provinces épuisées par la famine et la guerre, une administration viciée dans toutes ses parties, des désordres, des abus, des dilapidations de toutes les espèces, des tribunaux corrompus, etc. un tel souverain, dis-je, ne devroit pas, ce semble, commencer son règne par abattre des palais, pour en bâtir de nouveaux, ou en acheter d'inutiles, lorsque ses prédécesseurs lui ont laissé tout ce qu'il peut désirer en ce genre de luxe impérial. La petite maison de bois qu'habitoit Pierre I, et qu'on voit encore sur la rive droite de la Néva, ne fait-elle pas honte à ces amas de palais entassés sur la gauche de ce fleuve?

Paul, dès les premiers jours de son règne, annonce des réformes, promet de l'exactitude, de l'économie, déclame

contre les prodigalités de sa mère, et nous le voyons aussitôt dissipper des millions pour des palais et des couronnes, nous le voyons répandre des prodigalités plus grandes sur des personnes sans services, et le plus souvent incapables d'en rendre, tandis que les anciens serviteurs de l'état sont expulsés.

C'est ainsi qu'on a vu Driesen, lieutenant réformé du service de Prusse, attaché au duc de Courlande, recevoir tout-à-coup la superbe terre d'Eckhof, évaluée à deux cent mille écus. Ce Driesen est un homme sans mérite et sans moyens; mais sa taille est colossale, et son maintien soldatesque : on en a même fait un général, et finalement un gouverneur de Courlande.

Le baron de Nicolaï, pour ses services de bibliothécaire, et de sécrétaire de l'impératrice, a reçu trois mille paysans aux environs de la capitale; c'est approchant trois mille louis de revenu.

Le féroce Arakschéieff dont nous avons

parlé, en a obtenu bien davantage pour des services de caporal, etc.

Une foule d'émigrés français ont eu la même part de ces libéralités mal entendues, et au grand scandale de tous les Russes. Certes ce seroit être injuste, impitoyable, que de blâmer l'empereur d'avoir donné des secours aux émigrés: ils sont malheureux, persécutés; les princes leur doivent assistance. Ce n'est donc point cette assistance qu'on lui reproche, mais des prodigalités répandues sur plusieurs d'entre eux qui n'étoient pas dans le besoin. Je ne citerai que Choiseul-Gouffier, qui assurément n'est pas celui qui mérite le moins d'être distingué. Choiseul-Gouffier, ex-ambassadeur à Constantinople, avant de fuir son poste, vendit son mobilier, et fit transporter celui de l'hôtel de France chez le chargé d'affaires russe, Gwastow, qui, à la vérité, se l'appropria, mais qui fut ensuite contraint de lui en restituer la valeur. Il vendit également le vaisseau sur lequel il étoit arrivé à Cherson, et l'impératrice lui

paya trente-six mille écus sa vaisselle plate, pour en faire présent au comte Valérien Zoubow. Choiseul vint donc en Russie avec un capital connu de cent mille écus. On lui fit malgré cela une forte pension, et les terres qu'on lui a données en Pologne sont évaluées à deux cent mille roubles. Outre cela, ses fils ont été avantageusement placés; lui-même a eu des emplois lucratifs, et il n'étoit pas un des émigrés français qui ont le plus perdu, puisque sa femme, restée en France, y avoit conservé une parte de sa fortune.

On a vu également les Esterhazy, les St. Priest, les Lambert, les Polignac, les d'Autichamp et cent autres moins connus, recevoir à la cour de Russie, non pas l'hospitalité due au malheur, ou l'accueil fait au mérite, mais les récompenses qu'on accorde rarement à ceux qui ont bien mérité de leur pays. Ils gagnèrent les bonnes graces de Paul et de Catherine, à force de haine contre leur propre patrie; et les dépouilles des Polonais exilés, ou morts pour la liberté, les ont bien dédommagés des

pertes qu'ils ont pu faire en France. Ne seroit-il pas de l'équité du gouvernement français d'employer les possessions des émigrés, à qui la Russie en a donné en Pologne, au dédommagement de ces braves Polonais, qui ont tout perdu, et qui versent aujourd'hui leur sang sous les enseignes de la république ?

On ne dira plus rien de tous ces traîtres qui ont vendu la Suède ou la Pologne. Ils sont tous en Russie, et jouissent, du moins à la cour, de la considération réservée à la vertu et à la fidélité. On y voit les Sprengporten, les Klik, les Jagerhorn et leurs adhérens, les Armfeld et ses complices, mendier et obtenir amplement le salaire des maux qu'ils ont faits, ou voulu faire à leur patrie. C'est encore en Russie que trouvent asyle et protection les frères dénaturés, les fils rebelles de vingt petits souverains du Caucase et du Taurus, que l'on acharne les uns contre les autres. C'est à Pétersbourg que l'on voit cet avare Batal-Pacha, séraskier turc, qui se rendit et se livra, avec une partie de son armée, aux

Russes, dans le Kouban, exemple de trahison rare chez les Musulmans. C'est-là qu'on a vu les hospodars de Moldavie et de Valachie, recevoir le prix de leur félonie envers la Porte: ils avoient trafiqué des provinces confiées à leur foi; ils avoient fait déserter des milliers de Moldaves et des Valaques, à la vérité opprimés, mais non serfs, pour devenir esclaves dans les déserts du Bog et du Dnister. La Russie a acheté des créatures, et soldé des factieux par-tout; et c'est avec raison que les Russes mêmes avoient parodié ce vers de Voltaire:

Et la cour de Louis est l'asile des rois,

par celui-ci:

La cour de Catherine est l'asile des traîtres.

LES COSAQUES.

Leur origine. Leurs républiques. Ils diffèrent des Russes. Ils perdent leur indépendance et leur ancienne constitution. Ils sont assujettis et opprimés. Leur dispersion. Enlèvemens de peuples. Ils sont guerriers. Ils n'ont point de solde, et vivent de pillage. Leurs armes. Manière de combattre. Leur adresse et leur sagacité. Leur manière de piller. Leurs services. Inconvénient désastreux. Ce qu'ils feront en Allemagne. Les paysans doivent se défendre. Ils ne peuvent combattre à pied. Leur défaite à Ismaïl. Ils sont peu redoutables aux Français.

SOUWOROW promettoit à Catherine de faire la conquête de la France avec cinquante mille Cosaques. Ce n'est pas que le moderne Attila prétendît, par cette forfanterie, dire que les Cosaques étoient l'élite des armées russes : il vouloit, au

contraire, exprimer son mépris pour les Français, et désigner quel genre de guerre il falloit leur faire. Un barbare couvert de lambeaux, décoré d'une barbe hideuse, monté sur un cheval affamé, armé d'une lance et d'un fouet, lui sembloit l'épouvantail propre à poursuivre et à punir une troupe d'esclaves mutinés. Une notice historique et détaillée sur ces enfans du Nord ne pourra que rectifier les idées qu'on s'en est formées d'après des relations inexactes. Elle est d'un homme qui a fait la guerre avec eux, visité leur pays, et étudié leurs mœurs et leur histoire.

La belliqueuse nation des Cosaques diminue de jour en jour. Elle disparoîtra bientôt de la surface de la terre, ainsi que tant d'autres sur lesquelles le sceptre russe s'est appesanti, à moins qu'une heureuse révolution ne vienne bientôt la délivrer du joug qui l'écrase et l'anéantit. Son origine n'a pas encore été bien débrouillée, mais elle ne paroît pas être la même que celle du peuple russe. Les Cosaques sont probablement les restes très-mélangés des

peuplades qui occupèrent autrefois les vastes pays situés entre le Wolga, le Tanaïs, la mer noire et le Borysthène; peuplades connues dans les annales moscovites sous les noms de Khosari et de Pastinaci (Khosares et Petschénègues), éternels ennemis des anciens grands-princes de Kiowie, et d'origine slavonne. Batti-Khan et ses Mongoles les écrasèrent à leur passage, vers le milieu du treizième siècle. Les débris de ces différens peuples s'amalgamèrent sous la domination des Tatares, et partagèrent le sort des Russes asservis par les mêmes conquérans, jusqu'à la fin du quinzième siècle. C'est sans doute pendant cette longue et cruelle époque, qu'*ils* s'accoutumèrent à la langue russe-slavonne, en conservant toutefois beaucoup de mots de leur idiome primitif. Après l'expulsion des Mongoles, dont ils avoient également contracté beaucoup d'habitudes, ils restèrent dans leurs immenses *steps* (plaines incultes) et créèrent une espèce de république démocratique et militaire, qui

forma une barrière entre les Russes et les Tatares-Nogaïs. Devenus par la suite puissans, et même dangereux à leurs voisins, les khans de Crimée, les tzars de Moscovie, les Turcs et les Polonais tâchèrent alternativement de les soumettre ou de les détruire, et cherchèrent enfin à se les attacher. Malheureusement pour les Cosaques, le nœud, qui unissoit leurs différentes tribus, se relâcha insensiblement, et l'ambition de quelques familles acheva de le dissoudre. Ils n'ont cependant jamais cessé de se regarder comme un même peuple, et de se traiter de frères. Vers la fin du siècle passé, les Cosaques ukrainiens reconnurent la souveraineté de la Pologne, et les Cosaques du Don ou Tanaïs, ainsi que celles de leurs tribus qui habitoient la rive gauche du Borysthène, se soumirent à la Russie. Ils se réservèrent toutefois leur ancien régime et une partie de leur indépendance. Ceux du Wolga et du Yaïk restèrent encore libres. C'est à cette époque que les plus déterminés et les plus jaloux d'une entière

liberté se retirèrent dans les marais et les îles inabordables au-delà des cataractes du Borysthène, dont ils s'approprièrent ensuite l'embouchure, ainsi que celle du Bog et les contrées riveraines. C'est là que se forma peu à peu cette république singulière, dans laquelle aucune femme n'étoit admise, et qui, dégénérant bientôt en une association de brigands et de pirates, a fait tant de bruit sous le nom de la Setsch des Cosaques-*Zaporogues* (a).

Les Cosaques n'ont presque rien de commun avec les Russes que la *religion* grecque et un langage corrompu. Leurs mœurs, leurs usages, leur genre de vie, leurs armes et leur manière de combattre, est différent, si l'on excepte les conformités générales, qui ont toujours lieu entre des

(a) Ainsi nommés de la préposition *za*, outre, et du mot *poroghi*, cataractes. Leur *Setsch*, c'est-à-dire, leur principale habitation et résidence de leur chef, ayant été surprise et détruite par les Russes en 1775, les Zaporogues se dispersèrent : on en employa avec succès un grand nombre sur la mer noire et dans les armées.

peuples limitrophes et rapprochés par des liens politiques et religieux.

Les Cosaques sont en général plus beaux, plus grands, plus actifs, plus agiles, plus adroits, et personnellement plus braves que les Russes ; moins accoutumés à la servitude, ils sont plus francs, plus fiers, et parlent avec plus de hardiesse. Leur physionomie est moins monotone, et les stigmates qu'imprime l'esclavage, ne les ont point encore déformés et rabougris. Les Cosaques sont nomades, pasteurs, guerriers, déprédateurs. Les Russes sont agricoles, merciers et sédentaires ; ils sont naturellement peu guerriers, et trop fripons dans le commerce. Les Cosaques voyagent et combattent toujours à cheval. Les Russes marchent et se font traîner ; ils sont excellens fantassins, et leur cavalerie est la plus mauvaise de l'Europe. Le Cosaque est cruel et sanguinaire dans la chaleur de l'action ; le Russe est féroce et impitoyable de sang-froid.

La nation des Cosaques perdit peu à peu l'indépendance qu'elle s'était réservée

lors de sa réunion à la Russie. On cessa de les ménager, aussitôt qu'on crut pouvoir le faire impunément. L'insurrection du grand-hetman *Mazeppa*, provoquée par de mauvais traitemens, commença leur oppression sous le règne de Pierre I. Cet empereur leur ôta l'antique droit d'élire leur chef; il fit des levées arbitraires dans leur pays, et rendit permanens leurs contingens, qui ne devoient être que temporaires et périodiques. Irrité par leur défection en faveur de Charles XII, il opprima leurs tribus, et dispersa leurs guerriers sur la surface de son vaste empire. Ses successeurs respectèrent cependant encore assez leurs dernières institutions civiles et militaires, pour ne point, en les poussant à bout, les contraindre de se donner aux Turcs, aux Polonais, ou aux Tatares de Crimée; mais aussitôt que ces trois voisins ne furent plus redoutables à la Russie, les Cosaques devinrent esclaves de la couronne. Leur ancienne constitution républicaine n'existe plus, et l'égalité a disparu du milieu d'eux. On leur a donné

des nobles, et il est bien difficile à un simple Cosaque de parvenir désormais à quelques grades.

Lorsqu'ils étoient libres encore, la naissance n'entroit pour rien dans le choix de leurs chefs ni de leur grand-hetman. En tems de paix, le pouvoir de ce grand-hetman étoit très-limité : il étoit aussi chef de la justice, dont les formes devoient être fort simples chez un peuple demi-nomade. La puissance législative n'appartenoit qu'à la nation, et chaque *stanitza* (bourgade) avoit un ou plusieurs *sotnik* (centurions), qui jugeoient les différens particuliers, maintenoient la police, et présidoient aux exercices militaires de ceux qu'ils devoient conduire à la guerre. Plusieurs centuries réunies forment un *polk* (brigade) commandé par un *polkownik*. Tout Cosaque étoit soldat né ; mais l'état n'ayant ni revenus, ni finances, le soldat ne recevoit point de paye, et devoit lui-même se pourvoir d'armes et de chevaux. Comme cette nation ne faisoit que des guerres d'incur-

sions et de pillage, le butin tenoit lieu de solde et de récompense.

L'agriculture n'a jamais beaucoup occupé les Cosaques. Leur pays ne formant qu'un immense et gras pâturage, de tout tems leurs troupeaux ont fait leurs richesses.

Nous avons dit que la réunion des Cosaques à la Russie fut volontaire et conditionnelle : leurs terres dont l'étendue suffisoit à peine à leurs troupeaux errans et à une population autrefois nombreuse, étoient la propriété commune de toute la nation. Aucun étranger, pas même un Russe, ne pouvoit s'y établir sans le consentement général, et la république défendoit avec courage ses limites contre les empiétemens de ses voisins. Ces sortes de disputes étoient fréquentes, mais elles n'avoient jamais lieu entre les individus de la nation, puisqu'il existoit peu de propriétés individuelles. Chacun défrichoit et cultivoit le terrain qui lui sembloit bon, et qui étoit le plus à sa portée. Si cependant une tribu ou une famille défrichoit

une portion de terre, elle en restoit propriétaire tant qu'elle l'habitoit et la tenoit en culture; mais elle n'en pouvoit pas disposer en faveur d'un étranger, et moins encore la vendre. Il n'y a que la pêche et les pâturages qui aient pu causer quelquefois des démêlés entre les bourgades voisines; mais ces démêlés se terminoient toujours à l'amiable entre un peuple de frères.

Voilà quel fut long-tems l'état des Cosaques; état heureux, si l'on compare leur entière indépendance à l'entier asservissement des Ruses, aujourd'hui leurs maîtres ou leurs compagnons de servitude.

Depuis Mazeppa, les Cosaques n'eurent plus de grand-hetman tiré de leur nation. Cette dignité a été abolie, et le titre n'a plus servi que de décoration à quelque favori des impératrices de Russie, comme Rasoumowsky (1) et Potemkin. Autrefois,

(1) Le maréchal Rosoumowski, grand-hetman des Cosaques et frère du favori d'Elisabeth, étoit un affranchi Ukrainien. Il est le père des comtes Rosoumowsky d'aujourd'hui, qui semblent illustrer davan-

alliés plutôt que sujets, les Cosaques ne payoient aucun tribut à la Russie; ils fixoient eux-mêmes le nombre des cava-

tage ce nom par leur propre *mérite* que ne l'avoit fait une impératrice par ses faveurs. Nous avons parlé du comte *Grégoire*, qui s'est voué à l'étude des sciences naturelles, et qui s'est fait connoître par quelques ouvrages. Il vit aujourd'hui *incognito* en Suisse et en Allemagne. Son frère *André* est connu par ses ambassades à Stockholm, à Naples et à Vienne, d'où Paul le rappela à son avénement. L'empereur n'a jamais goûté cet homme avantageux, qui avoit osé se faire aimer de la grande-duchesse Natalie. André Rosoumowshy a de grands talens et beaucoup de moyens, et sa physionomie distinguée les annonce. Le comte *Alexis*, autre frère, vit sans ambition, loin des emplois et des honneurs de la cour : ses lumières, l'aménité de ses mœurs, la philosophie et l'usage qu'il fait d'une grande fortune, le distinguent plus éminemment de la foule des seigneurs russes, que s'il étoit chamarré des ordres de l'empire. Il partage avec plusieurs de ses frères un mérite bien rare, celui de ne point rougir de son origine. Il a dans sa chambre un portrait de son père, dans son costume ukrainien, qu'il se plaît à faire remarquer, en racontant comment son père arriva à Pétersbourg et y fit fortune. On a vu en Russie les Biren, les Mentschikow, les Osterman, les Munich et tant d'autres, parvenir, de nos jours, à une élévation aussi rapide; mais leur grandeur leur a été personnelle, et est tombée avec eux. Il n'en sera pas de même des Rosoumowsky.

liers qu'ils devoient fournir aux armées, et le droit d'en nommer les chefs leur appartenoit. Après chaque campagne, ils revenoient en partie chez eux inspecter leurs troupeaux et leurs ménages, revoir leurs femmes et leurs enfans, réparer leurs armes et refaire leurs chevaux. Peu à peu on les a soumis à la capitation comme les serfs; ils n'ont plus le droit de nommer leurs officiers; on les mene arbitrairement à la boucherie, sur le Danube, en Perse, en Pologne, en Finlande; le tems de leurs services est illimité, et leur solde nulle, ou arbitraire. Avant Potemkin, les Cosaques étoient tombés dans un tel mépris dans les armées russes, qu'un *polkownik*, ou chef de brigade, recevoit les ordres du dernier sous-lieutenant. Potemkin qui, par des vues particulières a favorisé et relevé les Cosaques de toutes les manières, a fait cesser cette humiliation absurde et impolitique, en donnant aux officiers cosaques le même rang qu'aux russes; et Paul en agit de même.

Après des préludes et des essais continuels pour fondre la nation des Cosaques dans le peuple russe, on finit par morceler leur pays et l'enclaver dans les provinces voisines, particulièrement dans l'immense gouvernement d'Ekatérinoslaw. Ce morcelement arbitraire porta le dernier coup à l'indépendance des Cosaques, qui se virent dès lors assimilés aux esclaves russes, et cessèrent de former un corps de nation. Quand une fois le despotisme a empiété sur les droits des peuples, il ne sauroit plus s'arrêter. La moindre pause le paralyse; il faut qu'il marche pour se soutenir, jusqu'à ce qu'il tombe dans l'abîme qu'il s'est creusé lui-même, ou qu'il se brise contre les obstacles qu'il a lui-même entassés. L'oppression enfante des mécontentemens, qui, tôt ou tard, se convertissent en résistance et en insurrection : la nation des Cosaques est actuellement dans cet état de crise; elle s'agite et se débat sous le pied du colosse qui l'écrase, et qu'elle n'a fait jusqu'ici qu'irriter davantage par

ses efforts impuissans. C'est elle qui a produit les Yermak et les Pougatscheff, qui ont failli renverser l'empire ; et c'est encore dans son sein, toujours indocile et turbulent, que se forment de tems en tems des factions. Ses jeunes guerriers que l'on redoute, sont continuellement en réquisition, et dispersés vers toutes les frontières ; ils ne revoient pour la plupart jamais leur pays, qui reste ainsi en proie aux vexations des dominateurs. Le gouvernement russe, toujours alarmé et toujours soupçonneux, parce qu'il est toujours oppressif, n'a pas cru devoir se borner à ces précautions contre une nation dont les griefs sont si multipliés. Non contens de la priver de ses guerriers et de morceler son territoire, en l'incorporant aux anciennes provinces russes, il a commencé le démembrement de la nation elle-même. Plusieurs tribus ont été enlevées de vive force et conduites sur les côtes insalubres de la Crimée, ou dans les plages stériles du Kouban, pour repeupler les déserts que les armées mos-

covites y ont laissés. Ces colonies ont péri par la contagion et la misère, par le fer des montagnards du Caucase, et par la désertion. Le Don a été dépouillé de ses habitans indigènes ; et le Kouban, ainsi que la Crimée, n'ont gardé que leurs tombeaux: C'est en vain qu'ils envoyèrent des députés à Catherine, pour la supplier de ne pas arracher tout un peuple à sa patrie : quelques-uns de leurs chefs furent gagnés ; on fit marcher des troupes contre les tribus qui faisoient quelque résistance, et on enleva comme des troupeaux ces malheureux qui se réfugioient dans leurs foyers et embrassoient leur terre natale. Voici comme cela arriva.

Après la mort de *Potemkin*, dernier protecteur des Cosaques, l'immense gouvernement d'Ekatérinoslaw, dans lequel une grande partie de leur pays se trouve enclavée, devint le partage du favori Zoubow. Le général Khorwat, son parent, fut nommé son lieutenant, et alla résider à Ekatérinoslaw. Ce Khorwat, fils d'un homme mort dans les fers pour ses

crimes, étoit avare, crapuleux, despote, impitoyable ; c'était, en un mot, un vrai satrape. D'autres parens, d'autres créatures de Zoubow furent également placées : on leur donna de vastes terrains dans le voisinage des Cosaques. En 1792, lorsque les Russes, avec les traîtres de Targowitz, fondirent sur la malheureuse Pologne, les généraux eurent ordre d'enlever toutes les familles de paysans dont ils pourroient se saisir, et de les envoyer dans les déserts d'Ekatérinoslaw et d'Otschakow. Selon un calcul modéré du général W..., le nombre de ces familles enlevées à la Volhynie et à la Podolie, va au delà de vingt mille. Le transport de ces malheureuses victimes offroit un spectacle horrible. Tantôt c'étoit des troupes d'enfans, dont les parens s'étoient enfuis ou avoient été massacrés ; tantôt c'étoit des pères et des mères dont les enfans avoient péri dans les flammes, ou s'étoient égarés dans le tumulte des armes, ou avoient été enlevés par des brigands particuliers. Tantôt c'étoit des époux

devenus la proie de différens ravisseurs, et séparés pour jamais. Khorwat reçut une bonne part de cet infâme butin; son frère et les autres créatures de Zoubow, Ribas, Altesty, Gribowsky, Janschin, et cent autres, y participèrent aussi. Il est de fait que Khorwat eut 3000 de ces malheureux, Altesti 800, Gribowsby 1500, Ribas davantage. Un prince Cantakuzène (1) en acheta quelques centaines des Cosaques, et presque tous les propriétaires de ces contrées incultes en firent autant. Le général Kakowsky en envoya quelques milliers en Crimée, mais peu arrivèrent à leur véritable destination; la plus grande partie périt en route dans le steps, parce qu'on n'avoit pas pourvu à leur subsistance. Les terres des grands spoliateurs, quoique vastes, ne purent suffire à ces nouvelles

(1) Les princes Cantakuzène sont d'une famille boyare de Moldavie et de Valachie, qui prétend tirer son origine des anciens empereurs français de Constantinople. Une branche de cette illustre famille ayant pris le parti des Russes dans les dernières guerres contre la Porte, vint s'établir en Russie.

colonies. Ils avoient d'abord demandé des hommes pour cultiver leurs déserts, ils demandèrent bientôt de nouvelles terres pour y employer leur surabondance d'hommes ; et c'est alors qu'on jeta les yeux sur celles des Cosaques du Don. Le favori Zoubow sut représenter les choses sous un point de vue si favorable, que, sans autre examen, du fond de son cabinet, l'impératrice, amie des partages, traça sur une carte cette démarcation singulière. Ce coup de crayon ôta aux Cosaques une grande partie de leurs propriétés, leurs meilleurs pâturages, et plusieurs stanitza (bourgades) qu'ils habitoient depuis des siècles. Les tribus si injustement dépouillées, osèrent murmurer ; on les chassa de leurs possessions, et on les obligea d'abandonner les rives chéries du Don et du Donetz (petit Don), et de laisser aux usurpateurs les enclos qui avoient enfermé leurs troupeaux, les cabanes qui avoient protégé leurs familles contre les frimats, les champs arrosés de leurs sueurs, et les tombes de leurs pères. On transporta

environ cinq à six mille de ces infortunés dans les déserts du Kouban, pour y remplacer les peuplades exterminées par les Russes, ou qui avoient abandonné leur pays à leur approche. Ces malheureux Cosaques furent destinés à servir de barrière contre les incursions des féroces montagnards, à être les enfans perdus de l'empire. Les femmes, les enfans périrent en grand nombre en chemin : les hommes se révoltèrent : on en massacra beaucoup; le reste fut dispersé dans les déserts du Kouban. C'est en 1794, sous le règne de la philosophe Catherine, qu'eurent lieu ces différentes transplantations de peuples.

Les Cosaques pressentent eux-mêmes qu'on médite leur dispersion totale. Ils sont mécontens, découragés, et commencent à déserter les armées russes et leurs plaines fertiles. L'énergie diminue, et l'esprit martial s'éteint parmi eux, depuis que les Tatares et les Turcs, leurs éternels ennemis, ne sont plus leurs voisins; depuis qu'ils ne combattent plus en corps de na-

tion ; depuis qu'ils sont dispersés dans les armée du Kamtschatka, et des confins de la Chine jusqu'aux bords de la Vistule ; depuis qu'on a voulu les enrégimenter et les soumettre à une autre discipline que leurs ancêtres ; depuis que, malgré leurs services signalés, on continue à les traiter en goujats plutôt qu'en soldats.

La Russie a continuellement quarante à cinquante mille Cosaques répartis dans ses armées. Les tribus du Yaik et du Volga, ainsi que celles de la Sibérie, ont ordinairement des stations permanentes, le long des lignes du Caucase et d'Orembourg, etc. Les Cosaques du Don sont les plus aguerris ; et, parmi leurs tribus, celle de Tschougouief est la plus renommée. Elle forma quelques régimens réguliers, recommandables par leur bravoure et leur esprit de corps. Potemkin les honoroit beaucoup, et s'en étoit composé une garde superbe : les officiers de cette troupe étoient bien choisis, et souvent magnifiquement armés. Yelowaïsky et quelques autres de leurs chefs avoient reçu de l'éducation, parloient

le français et même l'allemand. Trois de leurs généraux se distinguèrent surtout dans la dernière guerre contre les Turcs, Platow, Orlow et Yésaïew. Le premier, très-bel homme, s'étoit montré dévoué à Potemkin, et ensuite à Valérien Zoubow, qu'il suivit dans la désastreuse expédition de Perse. Il fut, à son retour, cassé et dégradé par l'empereur actuel. Denisow, un autre de leurs chefs, dont nous avons parlé dans les premiers volumes, s'est acquis également une grande réputation dans la guerre de Suède et la conquête de la Pologne. Comme il est blanc de vieillesse, les soldats le nommoient *tête d'argent*, et avoient beaucoup de confiance en lui. Son neveu, qui porte le même nom, a le commandement des Cosaques envoyés en Allemagne et en Italie.

Les Cosaques, excepté leurs officiers qui tirent une paye très-modique, n'ont point de solde, même en tems de guerre. Ils sont, comme on l'a dit, obligés de se pourvoir de chevaux, d'armes et de vêtemens. On ne leur fournit que le gruau et

la farine. Souvent même on ne leur donne qu'un misérable biscuit (*soukaré*). De-là ces guenilles hideuses, dont la plupart sont couverts, quand ils n'ont point d'occasion de butiner, et qui leur donnent l'air de mandians et de brigands; de-là le délabrement de leurs armes, et le mauvais état de leurs chevaux; de-là les meurtres, les vols, les incendies et les rapines qui partout signalent leur passage, et qui seroient, sans doute, moins fréquens, si un gouvernement moins avare et moins cruel pourvoyoit à leurs premiers besoins.

Ils sont armés d'une pique, longue de quinze à dix-huit pieds, qu'ils tiennent verticalement appuyée sur l'étrier droit, et qu'ils baissent au moment de l'attaque. Le Cosaque se sert fort habilement de cette pique pour sauter sur son cheval. De la main gauche il saisit la crinière, et, dès qu'il a le pied à l'étrier, loin de poser sa main droite sur la croupe, comme on le fait ordinairement, la pique qu'il tient lui sert d'appui : il s'élance, et dans un clin-d'œil il se trouve en selle. Les Cosaques

n'ont point d'éperons ; un gros fouet suspendu au poignet gauche leur en tient lieu. Outre cette pique, ils ont ordinairement un mauvais sabre, dont ils n'aiment ni ne savent pas trop se servir, un ou deux pistolets en mauvais état ; et une carabine dont ils font rarement usage.

Leurs chevaux sont petits, efflanqués, roides, peu capables d'un grand effort, mais infatigables : élevés dans les steps, ils sont insensibles aux intempéries des saisons, accoutumés à supporter la soif et la faim, en un mot assez semblables à leurs maîtres. Un Cosaque osera rarement se compromettre avec un Turc ou un Tatare, dont il n'a communément ni l'adresse ni la vigueur : son cheval n'est d'ailleurs ni assez souple, ni assez rapide, ni assez sûr ; mais, à la longue, son acharnement opiniâtre fatiguera le cavalier le plus agile, et harassera le coursier le plus fringant ; surtout si c'est dans une grande plaine et après une déroute. Tous les Cosaques ne sont cependant pas mal armés et mal mon-

tés. Plusieurs conservent les armes et les chevaux dont ils ont pu faire la conquête dans une campagne; mais, en général, ils aiment mieux les vendre, et préfèrent leurs bidets patiens et leurs piques légères. Quant à leurs officiers, ils sont presque tous bien montés, et beaucoup d'entre eux ont des armes bonnes et magnifiques, ressemblant en cela aux Turcs et aux Polonais.

Les Cosaques, si l'on en excepte la brigade Tschougouïef dont je viens de parler, ne combattent jamais en ligne. On les éparpille par pelotons, à la tête, sur les flancs et sur les derrières de l'armée, quelquefois à des distances considérables. Ils servent d'avant-postes, de vedettes, de patrouilles. Leur activité, leur vigilance, sont incroyables. Ils se glissent et furetent partout avec une audace et une adresse dont il faut avoir été témoin pour s'en faire une idée. Leurs nombreux essaims forment, pour ainsi dire, une atmosphère autour des camps et des armées en marche,

qu'ils mettent à l'abri de toute surprise, de toute attaque imprévue. Rien n'échappe à leur vue perçante et exercée : ils devinent, comme par instinct, les lieux propres aux embuscades ; ils lisent sur l'herbe foulée le nombre des hommes et des chevaux qui y ont passé : d'après les traces plus ou moins récentes, ils savent calculer le tems de ce passage. Un limier ne suit pas mieux la piste d'une pièce de gibier. Dans les plaines immenses depuis Azow jusqu'au Danube, dans ces solitudes monotones couvertes d'herbes touffues et mouvantes, où l'œil ne rencontre aucun arbre, aucun objet qui puisse le diriger, et dont la triste uniformité n'est que rarement interrompue par des fondrières infectes, des ravins hérissés de broussailles et des monticules isolés, antiques tombeaux de générations inconnues ; dans ces déserts enfin, le Cosaque errant ne s'égare jamais. De nuit, les étoiles dirigent sa marche solitaire : si le ciel est serein, il descend de cheval au

premier *kourgan* (1) que le hasard lui fait rencontrer ; par une longue habitude de sa vue exercée dans les ténèbres, ou même à l'aide du tact seul, il distingue les herbes et les plantes qui croissent de préférence sur la pente du monticule exposée au Nord ou au Sud. Il repète cet examen autant de

(1) Les Russes nomment *Kourgan* ces terres ou monticules coniques, que l'on trouve de distance en distance dans les déserts de la Bessarabie, du Dniester, du Bog, d'Azow, d'Astracan, et le long de la lisière méridionale de la Sibérie. Les fouilles que l'on y a faites, à différentes époques, attestent que ce sont des tombeaux. On y trouve ordinairement des urnes d'une poterie grossière, des armes rouillées, des mors, des ossemens de chiens et de chevaux, et quelquefois des boucles, des agraffes, des chaînettes et d'autres ornemens d'or et d'argent. On y a aussi trouvé quelques médailles, avec des inscriptions grecques indéchiffrables, et d'autres en langues inconnues aux savans modernes. C'est sur l'un de ces *kourgans* que se plaça Souworow pendant le terrible assaut d'Ismaïl, à une petite portée de canon de la place. C'est de là que, dans une féroce extase, l'œil attaché sur la ville couverte de flammes, et baignée dans le sang ; attentif aux cris furieux des vainqueurs, aux plaintes des vaincus, au tumulte du carnage, il s'écrioit par intervalles, d'une voix grêle et cassée : Koli ! Koli ! (tue ! tue !) Ce vieillard hideux et décrépit sembloit jouir du plus doux spectacle.

fois que l'occasion s'en présente, et de cette manière il suit ou retrouve la direction qu'il doit prendre pour regagner son camp, sa troupe ou sa demeure, et tout autre lieu où il veut se rendre. De jour, le soleil est son guide le plus sûr : le souffle des vents, dont il connoît le cours périodique, assez régulier dans ces contrées, lui sert également de boussole pour s'orienter. Nouvel augure, le Cosaque interroge assez volontiers les oiseaux : leur nombre, leur espèce, leur vol, leur cri, lui indiquent la proximité d'une source, d'un ruisseau ou d'un étang, d'une habitation, d'un troupeau ou d'une armée. Ces nuées de Cosaques qui environnent les armées russes pour la sûreté de leurs campemens ou de leurs marches, n'en sont pas moins redoutables à l'ennemi. Leur vigilance inquiète, leur curiosité téméraire, leurs attaques soudaines, l'alarment, le harcèlent sans cesse, et sans cesse gênent et épient ses mouvemens. Dans une action générale, les Cosaques se tiennent ordinairement à l'écart, et,

spectateurs du combat, ils en attendent l'issue pour prendre la fuite, ou se mettre à la poursuite des vaincus, dont leur longue pique fait alors un grand carnage.

Ces avantages réels, que les armées russes tirent de ces troupes légères, sont balancés par bien des inconvéniens. Le Cosaque est naturellement pillard, dévastateur; et quand même il n'auroit pas ce caractère, il seroit forcé d'avoir recours à la rapine pour subsister, puisqu'on ne lui donne rien. Ces hordes spoliatrices, accoutumées à gâter, à détruire ce qu'elles ne peuvent emporter ni dévorer, ne laissent que des cendres et des décombres à l'armée qui les suit. Elles lui ôtent ainsi, avec la subsistance, tous les moyens de poursuivre les succès qu'elles lui avoient elles-mêmes préparés. On en a vu des exemples frappans dans la guerre de sept ans, où les armées russes, après des victoires signalées, étoient forcées de se retirer et d'abandonner leurs avantages. Les dernières guerres de Turquie, de Suède, de Pologne, et tout récemment l'expédi-

tion de Perse, ont reproduit les mêmes exemples. Les généraux russes qui ont souvent déployé des talens militaires, ignorent le grand art des subsistances et approvisionnemens; ils ne font vivre leurs troupes *qu'au jour la journée*; ils tolèrent, ils encouragent même les dégâts et les brigandages des Cosaques, parce que c'est un ancien usage, parce que les troupes régulières et leurs officiers sont aussi habitués à la rapine, et enfin parce que de tout tems les Russes n'ont encore fait que des guerres de dévastations, même dans les pays qu'ils vouloient conserver (1). *Trucidare, rapere, falsis*

(1) La Livonie, autrefois le grenier du Nord, n'a pu, depuis près d'un siècle qu'elle est à la Russie, se remettre encore des ravages et des dévastations qu'elle éprouva lors de sa conquête, qui ne fut presque point disputée. Elle est encore couverte de cicatrices. La Crimée, il y a vingt ans, renfermoit des villes considérables et une population d'environ deux millions d'ames. Elle n'est plus aujourd'hui qu'un vaste décombre, sur lequel cinquante mille Tatares, foible reste d'une grande nation, pleurent leur patrie et maudissent leurs oppresseurs. La Pologne est encore jonchée de cendres, de

nominibus imperium, atque ubi solitudinem faciunt, pacem appellant. TACIT. in Agric.

La fureur des Cosaques est si aveugle, que souvent ils s'affament eux-mêmes au milieu de l'abondance. Aussitôt que l'un de leurs partis entre dans un village, les portes fermées sont enfoncées, les habitans qui veulent s'opposer au pillage massacrés. Ils vident les maisons, les caves, les greniers, avec une célérité incroyable. Tout le gros butin est d'abord entassé pêle-mêle dans la cour ou dans le jardin. Lorsque cette première besogne est achevée, ils font entre eux le partage avec assez de justice et de scrupule. L'officier a naturellement la meilleure part. Ce qui leur semble inutile, ce dont ils ignorent l'usage, ce qu'ils ne peuvent emporter, en un mot tout ce qui ne leur convient

---

ruines et d'ossemens. Ses villes sont désertes, et sans un nouvel ordre de choses, elle ne se relevera jamais. Quel sera donc le sort des pays que la Russie aura moins d'intérêt à conserver? Qu'on le demande au Brandebourg, à la Poméranie, à la Moldavie.

pas pour le moment, est incontinent gâté ou détruit. Ils se font un amusement, de briser les meubles, de jeter au vent les plumes des lits, d'éparpiller le grain ou la farine dans la fange, et de faire fouler aux pieds des chevaux, le foin et la paille qu'ils n'ont pu consommer. Ils finissent souvent par y mettre le feu et par incendier les maisons où ils ont éprouvé quelque résistance. Ils partent accompagnés des gémissemens et des malédictions des malheureux qu'ils ont ainsi dépouillés, et vont renouveler les mêmes horreurs à la première habitation qui se présentera. Mais ces mêmes Cosaques qui auront aujourd'hui brûlé votre maison, vous offriront demain leurs secours, et partageront avec vous le peu qu'ils auront, s'ils vous trouvent dans le besoin. Le Russe est bien moins susceptible de ces sentimens de pitié (1).

(1) Tout le monde connoît la mort attendrissante du major Kleist, estimable poëte allemand, et comment les Cosaques de l'armée russe s'humanisèrent à l'aspect de sa misère, et cherchèrent à le sauver. Ces mêmes

Au bout de quelque tems, ces Cosaques pillards seront ramenés aux lieux qu'ils ont ravagés; et c'est alors qu'ils se trouvent trop heureux de pouvoir ramasser les restes épars et demi-pourris des grains et des fourrages qu'ils avoient dispersés. La faim, la disette la plus cruelle les a souvent punis, mais elle ne les a point corrigés. Ils en perdent le souvenir, aussitôt qu'ils se retrouvent dans l'abondance.

Les faits suivans caractériseront davantage les Cosaques en particulier, et les troupes russes en général. Deux guerres leur ont suffit pour réduire en déserts et dépeupler complétement la Bessarabie et le Boudziak, vastes contrées entre le Dnister, le Pruth, le Danube et la mer noire, occupées autrefois par de nombreuses tribus de Tatares demi-nomades et de Moldaves agricoles. La Botna, le

---

Cosaques avoient, quelque tems auparavant, mis le feu au temple de la petite ville de Ragnitz, et brûlé le prêtre luthérien et une grande partie de ses paroissiens qui s'y étoient réfugiés avec lui.

Buik et d'autres petites rivières, qui serpentent dans les vastes steps de la Bessarabie, pour se jeter dans le Dnister, et ce fleuve lui-même, étoient autrefois bordés de petites villes, comme Kischnow, Kauschan, Tatar-Punar, où les khans de Bielgorod (Akirman) faisoient leur résidence, et d'un grand nombre de villages assez populeux. En 1768, on donnoit à ce pays au delà de deux cent mille habitans mâles : en 1791, il n'en restoit pas dix mille ; et depuis Bender jusqu'à Ismaïl, dans un espace de soixante lieues, on ne rencontroit pas une habitation, à peine y retrouvoit-on la trace de celles qui avoient existé.

Après le combat de Kauschan, en septembre 1789, une partie de l'armée s'avança sur Polanka et Akirman ; le reste forma le blocus de Bender, où tous les habitans de la petite ville de Kauschan qui avoient pu échapper à la pique des Cosaques, s'étoient réfugiés. Pendant ce blocus, qui dura cinq semaines, Kauschan et tous les villages d'alentour furent

entièrement démolis et brûlés par les Cosaques et les grenadiers d'Ekathérinoslaw. Quelques mois auparavant, le général Kamensky avoit lui-même incendié la petite ville de Gaugoura et tous les villages qui bordoient la Botna. L'hiver vint cette année-là plutôt qu'à l'ordinaire; il tomba subitement une grande quantité de neige, accompagnée d'ouragans d'autant plus redoutables que ces plaines immenses sont ouvertes à tous les vents et dénuées de tout abri. Il fallut penser aux quartiers d'hiver. Le général Pistor, quartier-maître de l'armée, fut chargé d'en faire la répartition. Cet ancien professeur de l'université de Giessen s'occupoit sans cesse d'astronomie, et connoissoit mieux la carte du ciel, que celle du pays où l'on faisoit la guerre. Bender et Akirman (Bielgorod), sur la rive droite du Dnister, venoient enfin de se rendre; et ces deux places assuroient la Bessarabie jusqu'à l'embouchure du fleuve. La campagne suivante devoit s'ouvrir par le siége de Kilia et d'Ismaïl, seules forteresses

qui fussent restées aux Turcs entre la mer noire et le Pruth : or, selon les règles, l'armée devoit, autant que possible, être cantonnée à la portée de ces places ; et c'est la seule circonstance à laquelle Pistor parut avoir réfléchi. Vers la mi-novembre toutes les troupes se mirent en marche pour gagner leurs quartiers d'hiver, à travers des steps immenses, parmi des neiges accumulées ou jetées en tourbillons. Les soldats supportèrent avec résignation la faim, le froid, les fatigues de ces marches accablantes, dans l'espérance de s'en dédommager par un long repos. Quelques régimens qui avoient été instruits ou témoins de la destruction des villages où on les envoyoit, étoient les seuls qui murmurassent. Quel fut le désespoir de l'armée, lorsqu'au lieu des habitations qu'on leur avoit désignées pour cantonnemens, ils ne trouvèrent que des masures désertes et des ruines ? En effet, Pistor, qui n'avoit consulté que la carte de Bauer dressée pendant le cours de la précédente guerre, s'étoit imaginé que, puisque les noms

existoient encore sur la carte, les lieux devoient aussi exister. Avec beaucoup d'indulgence, on pourroit lui pardonner cette bévue; mais comment excuser celle d'avoir également désigné comme existantes, des bourgades dont la destruction récente avoit été peut-etre effectuée sous ses propres yeux?

Cette coupable négligence eut les suites les plus funestes. Des compagnies, des bataillons entiers, se virent forcés de rebrousser chemin et de se chercher eux-mêmes des asiles contre la rigueur du froid. Toute discipline cessa; les soldats se débandèrent; beaucoup se logèrent et s'entassèrent de force dans les habitations qui avoient été assignées à leurs camarades plus heureux. On vit des cabanes, à peine suffisantes pour contenir dix à quinze hommes, en recevoir jusqu'à cent, tous également dépourvus de vivres. Les brigades, les bataillons, les compagnies, tout fut confondu. Il en résulta de nouvelles rapines, de nouveaux incendies, que les chefs n'avoient ni la volonté, ni le pouvoir

de prévenir. Ces affreux désordres durèrent quinze jours, et entraînèrent une perte considérable d'hommes et de chevaux, de munitions et d'équipages; il fallut faire une nouvelle distribution. Les troupes, hivernées à la proximité de Bender et d'Alkirman, durent céder leur place à celles qui erroient dans les neiges du désert; mais ces deux villes, déjà surchargées, et dont les vastes faubourgs avoient également été détruits, ne purent recueillir tant de monde. Une grande partie de cette armée délabrée et souffrante fut donc contrainte de repasser le Pruth et de regagner la Moldavie, pour éviter une ruine totale. Les colonnes, qui prirent la route de Jassi, trouvèrent au moins des chemins un peu battus; les autres furent obligées de se les frayer elles-mêmes dans des neiges entassées, à travers les plages inhabitées qui séparent le Pruth du Dnister. Ce n'est qu'à la fin de décembre qu'elles arrivèrent dans leurs nouveaux quartiers, après des marches et des contre-marches pénibles. Il est impossible de se faire une idée des souf-

frances et des maux qu'elles eurent à supporter. Leur dénûment étoit complet. Comme on n'avoit prévu aucun de ces inconvéniens, elles ne trouvèrent sur leur route ni provisions, ni fourrages, ni bois, ni abri contre les tempêtes hivernales. Les chemins de Bender à Kischnow, à Hush, à Zézora, à Jassi, étoient jonchés de chevaux abandonnés ou morts. Leur nombre alloit au-delà de deux mille, et cela dans un pays qui n'est qu'une vaste prairie. Il est vrai que sur la route de Kischnow à Jassi, on avoit eu la précaution d'entasser de distance en distance d'énormes meules de foin destinées à la cavalerie. Les Cosaques la devancèrent, et tout disparut : les chevaux des équipages de l'armée, qui alloient à Jassi, avoient également entamé ces provisions, et la cavalerie ne trouva rien.

Quant à la perte d'hommes, elle n'a jamais été bien connue ; mais elle doit avoir été effrayante, puisque je vis le régiment de la Petite-Russie (*Malorossisky*) perdre onze hommes dans l'espace de sept

lieues. Ainsi cette armée victorieuse, qui venoit d'enlever deux places importantes aux ennemis, sans avoir essuyé aucune perte, rentra plus délabrée, et dans un plus grand désordre en Moldavie, que si elle avoit été mise en fuite et poursuivie par un ennemi vainqueur. Voilà comme les Russes expièrent par le froid, la faim, et toutes sortes de misères, leur imprévoyance et leur fureur destructive.

Le brave prince d'Anhalt-Bernbourg instruisit Potemkin de tous ces désastres; mais le mal étoit fait, et le général Pistor en fut quitte pour quelques sanglans sarcasmes que le prince Potemkin lança sur sa personne et sur sa manie astronomique (1).

L'armée russe qui, au moment où j'écris, marche contre la France, est composée d'un grand nombre de Cosaques. L'empereur seroit-il assez prévenu en leur

(1) Potemkin ordonna cependant que le général Kamensky, qui avoit lui-même fait ravager ces contrées, n'eût point d'autres quartiers d'hiver que les villages brûlés par ses troupes.

faveur pour les croire comparables aux troupes légères de l'Autriche ? Il est certain que les Cosaques, une fois transplantés loin de leurs steps accoutumés, deviennent plus à charge qu'utiles à leur armée. La guerre de Prusse, et tout récemment celle de Finlande, l'ont déjà prouvé.

Le Cosaque est, comme je l'ai dit, plutôt fait pour harceler l'ennemi et pour le poursuivre, que pour le combattre. Otez-lui l'appât du pillage, et son activité s'évanouïra. Il n'est hardi, et ne s'aventure qu'autant qu'il se croit le plus fort, qu'il connoît le pays, est assuré d'une retraite, et court à une proie certaine. Il se fie davantage à son cheval infatigable qu'à ses armes. Ce n'est point dans les campagnes coupées de l'Allemagne, encore moins dans les gorges et les montagnes de la Suisse et de l'Italie, qu'il pourra mettre en usage ces petites pratiques et ces petites ruses, qui lui réussissent dans les plaines contre des ennemis indolens. Son cheval non ferré, accoutumé au sol mou et uni des steps, et

aux herbes hautes qu'il broute, même en courant, ne pourra résister à nos chemins durs et pierreux, ni franchir, ni descendre nos côteaux escarpés et chargés de broussailles. Si les Cosaques ont rendu de grands services en Pologne et contre les Turcs, c'est que la guerre se faisoit dans un pays plat, peu habité, et couvert d'immenses pâturages; c'est que la nourriture de leurs chevaux n'exigeoit aucun soin, et leur permettoit d'être sans cesse en activité; c'est enfin que, n'ayant jamais fait leurs excursions qu'en des pays où ils trouvoient à peu près leurs mœurs, leur langage et leur manière de vivre, en des pays où tous les excès leur étoient permis, et dont les habitans, esclaves timides et désarmés, les craignent par tradition, et s'enfuient à leur approche (1), ils avoient contracté une assu-

(1) Il n'a pas tenu aux gazetiers anglais, allemands et même français, de nous inspirer les mêmes craintes, en faisant de ces Cosaques tantôt des ogres et des Huns qui mangeoient les petits enfans, et tantôt des cavaliers adroits et vaillans auxquels aucunes troupes légères ne pourroient résister. Calonne, le grand calculateur

rance et une audace qui leur eût coûté cher partout ailleurs. Les choses seront bien différentes, si la guerre se fait en Allemagne, et surtout sur le territoire français. Dans le premier cas, il est probable qu'on tâchera de soumettre les Cosaques à quelque discipline, et de réprimer leurs brigandages dans un pays *qu'ils viennent protéger*. Mais je doute fort qu'on y parvienne. Il n'est pas facile de détruire tout-à-coup de vieilles habitudes, devenues esprit national. Les Cosaques resteront donc long-tems Cosaques ; c'est-à-dire que pour eux la différence de pays allié ou ennemi sera peu de chose, et que, toutes les fois qu'ils se croiront assez forts pour piller une maison et une ferme impunément, ils ne s'informeront guères à qui elle appartient. En conséquence, je conseille sérieusement aux paysans alle-

---

Calonne, après avoir calculé toutes les *possibilités possibles*, semble mettre sa dernière confiance dans cinquante mille Cosaques armés de fouets, dont il annonce l'arrivée, en criant aux Français : *sauve qui peut*, dans le courier de Londres.

mands de se reposer sur leurs propres forces plutôt que sur la discipline russe, s'ils veulent se mettre à l'abri des bons alliés qui viennent les défendre à leur insçu. Qu'ils renouvellent l'exemple terrible qu'ils ont donné, toutes les fois que des brigands enrégimentés, quels qu'ils soient, oseront attenter à leur propriété (1).

Si le général russe parvient à contenir les hordes de Cosaques qui le suivent, les pays qu'il doit traverser s'en trouveront mieux; mais quel parti essentiel pourra-t-il tirer des Cosaques? car, jusqu'ici, c'est leur indiscipline même qui les a rendus redoutables; ce sont leurs brigandages tolérés qui ont nourri leur audace et leur vigilance entreprenante. Réprimez leur licence, ôtez-leur l'espoir du butin, premier mobile de leurs vertus guerrières, vous les aurez paralysés.

---

(1) O honte éternelle, ô tache ineffaçable! ce ne sont point les Cosaques et les Kalmouks, que les paysans suisses et allemands ont été forcés d'assommer enfin comme des brigands. Ce sont les Français!!! *Note de l'Éditeur.*

Dans l'instruction de l'empereur au général russe, il lui est expressément ordonné de faire observer la plus sévère discipline, tant que ses troupes seront en Allemagne, mais de leur permettre tout ce qui pourra humilier et épouvanter l'ennemi aussitôt qu'elles auront touché son territoire. Un ordre plus récent, donné à la *parade* le 2 novembre de cette année, respire le même esprit : le voici en extrait, mais les expressions fidèlement traduites.

« Sur le rapport du général Arakschéief, S. M. I. a vu avec satisfaction le bon ordre qui règne dans le corps d'armée aux ordres du général Rosemberg. S. M. I. en témoigne sa reconnoissance aux chefs et aux commandans de bataillons. Quant aux soldats, S. M. I. est assurée de leur zèle et de leur bravoure. ; elle en attend avec certitude *l'entière extermination des ennemis de la foi et du bien public.* »

Les Français savent donc ce qu'ils ont à attendre de la part des Russes et surtout des Cosaques ; ces menaces ne doivent cependant pas les intimider ; ils en ont bravé

de plus terribles encore. Si jamais les Cosaques s'avancent sur la rive gauche du Rhin, je conseille aux campagnards de mettre en sûreté leurs femmes et leurs enfans, d'éloigner leurs troupeaux et de sonner le tocsin sur les brigands. Ils n'ont pas besoin d'aller à leur rencontre en rase campagne : qu'ils se tiennent en embuscade dans les bois, derrière les haies, dans les fossés et les défilés, même dans leurs maisons. Les Cosaques, ainsi que je l'ai dit, n'ont que de très-mauvaises armes à feu, dont ils ne savent pas faire usage : leurs piques, si redoutables aux fuyards dans une vaste plaine, ne seront pour eux qu'un instrument inutile ; leurs chevaux, incapables de franchir les haies et les fossés, loin de leur servir, les exposeront davantage aux fusillades ; s'ils en descendent, ils sont perdus. Un Cosaque à pied est bientôt la proie du premier ennemi qui l'attaque. En 1789, Potemkin qui aimoit à faire toutes sortes d'expériences sur les Cosaques, en forma une brigade d'infanterie, composée de trois

mille hommes qui avoient perdus leurs chevaux au siége d'Otschakow. Ces fantassins d'une nouvelle espèce conservèrent leurs piques avec un fusil pendu en bandoulière : on en donna le commandement au kniaïs Sokolinsky, officier plein de bravoure, et Souworow en forma une colonne à l'assaut d'Ismaïl. Excités par leur chef et l'exemple des autres troupes, ils tentèrent l'escalade avec assez d'intrépidité ; mais les Turcs, bientôt revenus de leur premier étonnement, et les reconnoissant pour des Cosaques, s'élancèrent sur eux, le sabre à la main, et en firent une horrible boucherie Ayant rompu cette colonne, ils franchirent eux-mêmes leurs fossés, et la poursuivirent dans la plaine, où ils la détruisirent presqu'entièrement. Ceux qui échappèrent ne durent leur salut qu'à deux bataillons du régiment de Pskow qui leur avoient servi de réserve. Comment en effet ces Cosaques auroient-ils soutenu les violentes attaques des Turcs, dont les sabres tranchans faisoient voler leurs piques en

éclats, et ne leur laissoient qu'un tronçon dans la main ? Six mille Cosaques du Don, à qui Souworow avoit également fait mettre pied à terre, pour former une autre colonne, furent de même conduits à l'assaut, et n'eurent pas un meilleur succès. Cette sanglante journée coûta cinq mille guerriers aux Cosaques du Don et de l'Ukraine, qui perdirent en même tems le brave kniais Sokolinsky et leurs meilleurs officiers. Ils maudiront longtems les généraux qui les avoient forcés à combattre d'une manière si peu conforme à leur usage.

Si dans un pays populeux, coupé de haies, de fossés, garni de broussailles, et dont les routes sont pierreuses et montueuses, si dans un pareil pays les paysans courageux et bien armés me paroissent suffisans pour chasser les Cosaques, comment ces hordes spoliatrices pourront-elles intimider des armées aguerries, pour qui des fouets, des piques, des barbes longues et des guenilles n'ont rien d'effrayant ? D'ailleurs les Cosaques, comme

on l'a répété, combattent moins l'ennemi, qu'ils ne l'importunent. Leurs regards perçans, inquiets et curieux, sont plus dangereux que leurs armes, et les connoissances locales leur ont tenu lieu d'expérience et d'adresse. Ils ne trouveront plus ni sur le Rhin, ni sur le Po, les plages herbues et uniformes qui leur sont si familières, ni les plaines de la Vistule, théâtre de leurs faciles exploits. On ne leur parlera plus leur langue, ni un idiome qui lui ressemble, comme en Moldavie et en Pologne : tout leur sera nouveau et inconnu ; ils rencontreront même rarement des objets de comparaison, et se trouveront partout déroutés et hors de leur sphère. Ils auront d'ailleurs à faire à des peuples bien autrement braves et entreprenans. Les armées françaises sont environnées par des nuées de tirailleurs et de chasseurs adroits et infatigables. Une ou deux rencontres avec eux suffira pour ôter le goût des entreprises hasardeuses à ces chevaliers vagabonds du Don et du Borysthène. L'artillerie volante achevera de leur indiquer

leur place, à la queue de l'infanterie russe (1).

C'est la troisième fois, dans ce siècle, que la maison d'Autriche, la plus dangereuse ennemie du *corps germanique*, inonde l'Allemagne de Cosaques et de Kalmouks. Elle les y appela dans la guerre de 1734, elle les y fit revenir en 1757, pour anéantir la Prusse. Aujourd'hui elle les rappelle pour subjuguer la France, et rétablir l'intégrité de l'empire, qu'elle eût mieux fait de ne point sacrifier par le traité de Campo-Formio.

---

(1) C'est ce que l'événement vient de justifier. Les Cosaques n'ont osé paroître en nulle rencontre, et les généraux russes les ont tenus *derrière les bagages*. Ils avoient un petit camp avancé du côté d'Arau, lors de la bataille de Zuric : quelques chasseurs français, chargés de faire une reconnoissance, passèrent la rivière et enlevèrent ce camp, les Cosaques ayant pris la fuite à leur approche. Dans le grand nombre de prisonniers russes qu'on a faits, on ne trouve presqu'aucun Cosaque. *Note de l'Editeur.*

EXPÉDITIONS
CONTRE LES FRANÇAIS.

I. En Italie.

Politique de Catherine. Ses préparatifs contre la France. Etat des choses à l'avènement de Paul : son système. Il renoue la coalition. Alliances monstrueuses. Ordres donnés à son armée. Généraux qui la commandent : détails sur la marche et sur les soldats russes. Aventure de Lwow. Anecdotes sur la disgrace et le rappel de Souvorow. Son arrivée en Italie. Précis rapide de cette campagne et de ses résultats.

Depuis la fatale convention de Pilnitz jusqu'en 1796, la conduite de Catherine envers les puissances coalisées avoit porté le caractère du plus pur machiavélisme. La coalition étoit dissoute, mais l'astucieuse Catherine et le corrupteur Pitt en soutenoient encore les débris ;

l'une par sa politique et ses promesses, l'autre par ses intrigues et ses trésors. Cependant l'Autriche aux abois menaçoit de faire une paix séparée et honteuse à la gloire des souverains, si la Russie ne remplissoit enfin ses engagemens. Le cabinet de Pétersbourg se trouvoit alors dans une pénible situation, et l'impératrice elle-même étoit dans une étrange perplexité. On venoit de commencer une guerre vague et ruineuse avec la Perse pour des projets chimériques : les finances étoient épuisées, le crédit anéanti, l'armée en mauvais état. L'on s'étoit brouillé avec l'Espagne, et plus formellement encore avec la Prusse, dont la défection funeste avoit porté un coup mortel à la coalition, et qui refusoit d'accéder à la triple alliance conclue entre l'Autriche, l'Angleterre et la Russie : à cette brouillerie s'étoient jointes des altercations assez vives au sujet des nouvelles démarcations en Lithuanie ; on parloit hautement d'une prochaine rupture, les troupes se rassembloient, et Catherine outrée disoit à ses généraux, *qu'il falloit*

à coups de canon forcer les armées prussiennes à retourner sur le Rhin, ou leur passer sur le ventre pour aller à Paris.

Catherine n'avoit jamais aimé la France, et nous avons vu, dans le premier volume, la haine qui l'animoit depuis la révolution. Cette haine est dans l'ordre naturel des choses : la révolution ne devoit point avoir d'ennemis plus acharnés, plus implacables que les autocrates russes. Les nouveaux principes attaquoient directement une puissance monstrueuse, fondée sur des maximes plus atroces, plus absurdes encore que celles de la féodalité. Aussi l'esprit de révolution, qui travailloit le monde, ne causa nulle part autant de terreur qu'à la cour de Russie, quoique la plus éloignée, et celle qui en avoit le moins à craindre par le caractère passif de ses peuples. Les idées libérales ne sont pas incompatibles avec les principes de la monarchie, mais elles sont absolument contradictoires avec ceux d'un gouvernement

arbitraire, d'une noblesse propriétaire d'hommes, et d'un peuple dépravé par un long esclavage. La Russie se trouvoit à cet égard dans une situation pareille à celle de Saint-Domingue. Un empereur russe, despote par excellence, devoit être dévoré de soucis et de terreurs. Il sent que, dans une révolution, il n'y auroit aucun accommodement avec lui; il regarde les insurrections populaires comme le fruit de l'instruction et le résultat du progrès des lumières, tandis qu'on doit les attribuer bien davantage à l'excès de l'oppression, et à l'orgueilleuse ignorance des oppresseurs. Si l'instruction et les lumières ont été funestes à quelques gouvernemens, ils ne peuvent en accuser qu'eux-mêmes, Pourquoi s'obstinoient-ils à rester en arrière? Pourquoi n'ont ils pas su, n'ont-ils pas voulu s'élever à la hauteur des idées de notre âge? Pourquoi, au lieu de se les approprier et de les diriger, en les faisant concourir au bonheur de leur nation et à l'avantage du genre humain, ne cher-

chent-ils qu'à les étouffer et à ravaler l'humanité (1)?

Le peuple français étoit déjà à son dix-huitième siècle, et son gouvernement s'obstinoit à stationner au quinzième : voilà ce qui fut la cause véritable des violentes explosions qui ont accompagné sa métamorphose. La plupart des gouvernemens se trouvent encore dans le même cas, malgré l'exemple terrible qui vient de leur être donné. La Prusse est peut-être le seul état despotique où la marche des gouvernans et celle des gouvernés soient parallèles : souvent même le despote appelle, excite son peuple à le suivre, et lui donne la main pour le soutenir et le faire aller au même pas. Aussi, malgré les parties hétérogènes dont cet état est composé, sa machine a

(1) Le torrent des nouvelles idées n'a pas été moins fatal aux républiques qu'aux monarchies, parce que les uns et les autres, quoique sous des formes différentes, agissoient d'après des maximes gothiques et surannées. Il est plus que probable, que, si la coalition eût été composée de républiques, les Français, malgré leur révolution, auroient conservé les formes monarchiques.

été si fortement organisée, qu'elle survivra probablement à toutes les autres (1).

(1) Le Danemarck offre un autre phénomène politique. Cette nation libre s'imposa volontairement en 1660 le joug du despotisme le plus illimité : mais elle semble aujourd'hui attendre son gouvernement, qui se règle avec prudence sur l'opinion publique et les idées du siècle. Ce gouvernement s'est montré, dans ces circonstances difficiles, le plus sage et le plus vertueux de l'Europe. Le Danemarck et l'Angleterre ont également un roi imbécille et insignifiant : mais quelle conduite opposée dans leur gouvernement ! Si, pour être grand politique, il faut appliquer avec justesse les principes d'une sage prévoyance, et rendre l'état qu'on gouverne heureux et florissant, Bernstorff est sans doute le plus grand ministre de ce siècle, et Pitt en est le plus inepte. Il a ruiné et trahi ses alliés, asservi et épuisé son pays ; il est obligé, après l'opiniâtreté la plus inconcevable, d'argumenter d'une manière diamétralement opposée à ses premières maximes. Après avoir allumé la guerre la plus injuste et la plus odieuse qu'ait jamais faite une nation, il ose, sans rougir, la soutenir et la continuer, en s'appuyant sur les motifs qui l'ont condamné. Il est enfin parvenu à un résultat directement contraire à celui qu'il se proposoit : à force de crimes, d'orgueil et de perfidie, il a réuni contre lui-même tous les ennemis qu'il avoit suscités contre la France ; et cet Actéon politique se voit dévoré par la meute qu'il avoit si *habilement* dressée. C'est ce que j'appelle avoir été le plus inepte des ministres, et dans un autre sens le plus scélérat.

Par des principes et une conduite entièrement contraires, la Russie a cru devoir opposer une barrière invincible à la civilisation de ses sujets, et les faire rétrograder vers la barbarie d'où Pierre I venoit à peine de les tirer. Exemple unique, dans les annales du monde, d'un souverain qui réorganise l'ignorance dans ses états, et qui avoue, par cela même, que sa puissance est fondée sur l'erreur, la supercherie et l'injustice ! En conséquence de ce système, les écoles, les imprimeries furent détruites, toutes communications directes avec les étrangers interdites : le commerce des pensées devint surtout un crime : on n'osa plus s'instruire, et désormais il faudra être noble et riche, pour pouvoir apprendre à lire dans les états de Paul I. L'Allemagne a vu avec indignation le souverain de cent nations barbares, traiter des universités célèbres d'écoles de corruption et de pépinières de désorganisateurs, dans un oukas public. Les princes qui protègent ces uni-

versités, ont été insultés non moins publiquement, dans un édit du mois de juin 1798, où le même despote se plaint amèrement de ce qu'ils ne suivent pas l'exemple qu'il leur donne, en replongeant leurs sujets dans la crasse ignorance et l'esclavage du treizième siècle. Il est impossible que ces idées incohérentes aient germé spontanément dans la tête de Paul I. Nous avons dit que, dès sa jeunesse, ce prince montroit de l'esprit et des conceptions lucides : il ne manque pas d'instruction ; il a voyagé. Ces idées lui ont été suggérées par des lâches intéressés à l'éternel abaissement des peuples, par des émigrés, par des prêtres, par des ministres et des courtisans ennemis de sa gloire et du bonheur de la Russie. Ombre de Pierre-le-Grand, sors de la tombe ! sors, armée de ce knout sanglant avec lequel tu chassas la superstition et la barbarie qui environnoient ton trône ; frappe les hommes coupables qui osent saper aujourd'hui les fondemens de ton immortel

ouvrage ! Sois plus terrible encore à l'ignorance systématique, qu'aux préjugés d'un peuple crédule !

Pour agir conséquemment à ce plan extraordinaire, pour faire rétrograder une grande nation dans le limon d'où elle sort à peine, il faudroit que le cabinet de Pétersbourg renonçât à toute communication, à toute influence sur le reste de l'Europe ; et qu'il adoptât la conduite de son voisin, l'empereur de la Chine.

Mais l'ambition de Catherine, toujours en contradiction avec l'esprit de son gouvernement, ne put se soumettre à cette conséquence du système adopté à la fin de son règne. Accoutumée à régenter l'Europe, elle se piquoit, depuis la mort de Frédéric-le-Grand, d'en conduire tous les événemens politiques. C'est elle qui avoit d'abord attisé le vaste incendie qui la consume encore ; c'est elle qui avoit organisé cette croisade terrible, qui, sous les ordres de son chevalier Gustave, devoit subjuguer et punir la France,

l'odieuse rivale de sa gloire et de sa puissance, qui s'opposa sans cesse à ses vastes projets sur l'empire d'Orient. C'est elle enfin qui commença à soudoyer ces émigrés insensés qui venoient envenimer sa haine contre leurs compatriotes, et qui força les Français établis en Russie à prêter un serment horrible, celui de haine à leur patrie.

Trop politique cependant pour prendre une part active à la guerre, elle engagea par ses menaces, ses promesses et ses menées sourdes, la plupart des petits souverains à prendre fait et cause dans cette grande querelle des despotes, qui n'étoit pas la leur. Quand elle vit ses voisins les plus puissans acharnés à poursuivre une guerre interminable, elle se dit avec orgueil : Je suis aujourd'hui l'arbitre de l'Europe, je puis sans obstacle entreprendre à mon gré la conquête de l'Asie et renouveler l'empire d'Orient. Désormais maîtresse de la Pologne, et en effet *dominatrice de toutes les régions*

du Nord (a), elle devint la terreur des coalisés mêmes, dont elle seule pouvoit venger les humiliations; ce n'étoit plus qu'avec crainte et respect qu'ils osoient, dans leurs humbles adresses, lui rappeler qu'elle s'étoit solemnellement engagée à joindre ses forces à leurs moyens pour écraser l'ennemi commun. « Je contiens les infidèles, je protège vos frontières, je réprime les jacobins de Pologne, disoit-elle, je rends les plus grands services à la bonne cause, mes armées victorieuses forment l'arrière-garde; continuez à combattre.. » Cependant le grand crime du partage de la Pologne étant consommé, et la défection de la Prusse et de l'Espagne ayant considérablement affoibli la coalition, Catherine n'eut plus de prétexte plausible pour différer des secours tant de fois promis, et dont on avoit un si pressant besoin. Les victoires des républicains commencèrent à l'étonner et à

(a) C'est le titre qu'elle prenoit, et que prennent les empereurs de Russie.

la confondre; maïs les sages conseils de ses ministres les plus éclairés l'empêchoient encore de sacrifier les véritables intérêts de son empire à sa passion pour cette guerre lointaine. Pour amuser l'Angleterre qui, par le lâche abandon de la Pologne, avoit quelque droit à lui parler plus énergiquement (1), elle équipa en 1795 une escadre de douze vaisseaux et de six frégates, qui allèrent se réunir aux flottes britanniques, pour bloquer et affamer la France!!! Cette escadre, aux ordres de l'amiral Kanikow, accoutumée aux promenades de la Baltique, fut plus à charge qu'utile aux Anglais. Après une longe et stérile croisière, elle rentra toute

(1) L'histoire ne doit pas oublier que ce même ministre anglais, qui, en 1790, s'opposoit formellement à ce que la Russie conservât la bicoque d'Otschakow et les déserts de Bessarabie, *parce que*, disoit-il, *cela romproit l'équilibre de l'Europe, en donnant à cette puissance gigantesque une prépondérance décidée ;* que ce même ministre, dis-je, soutint un an après, avec une égale impudence, *qu'il importoit à la balance de l'Europe d'abandonner la Pologne entière à cette même puissance*, dont il craignoit tant la prépondérance.

délabrée dans le port de Kronstadt, sans avoir rencontré un vaisseau ennemi.

Cependant la défection de la coalition rendoit l'Autriche plus suppliante, et l'Angleterre plus importune. Zoubow et Markow, affamés de l'or de Pitt, firent sentir vivement le danger qu'il y auroit à laisser consolider et sanctionner par des traités avec les rois cette république monstrueuse, qui les menaçoit tous. Ce fut en vain que Besborodko, Ostermann et Nicolas Soltycow, déchus de leur antique influence, firent encore quelques représentations. L'avidité et la présomption du favori, l'orgueil et la haine de l'impératrice l'emportèrent enfin. Elle s'avilit jusqu'à vendre soixante mille Russes, pour remplacer l'armée que la Prusse avoit enfin rougi de livrer au marchand de chair humaine d'Albion. Le héros d'Ysmaïl et de Pragua, Souworow, devoit conduire les victimes sur le Rhin. Ce traité subsidiaire, le premier de ce genre, et le plus honteux qu'ait jamais conclu l'empire de Russie, fut secrètement négocié par le ministre

anglais Withwort, le favori Zoubow, et le diplomate Markow. Madame Gérebzow, sœur du favori, et maîtresse de l'Anglais, en fut le principal agent. Ce fut chez elle que se tinrent les conciliabules préliminaires, et que l'on convint des démarches nécessaires pour entraîner la vieille Catherine.

Souworow n'espéroit rien moins que d'aller directement à Paris, et le vieux guerrier devint à tel point le courtisan de Zoubow, qu'il écrivoit à l'impératrice : « C'est au plan du prince Platon Alexandrowitsch Zoubow que je dois mes victoires en Pologne, et c'est d'après les mêmes plans que j'espère battre également les Français. Mère, envoyez-moi punir cette exécrable nation. » On citoit cette lettre à la cour ; et comme Zoubow disoit que l'impératrice avoit elle seule dressé tous les plans de campagne, c'est elle qui se trouvoit flattée des aveux de Souworow (a). Selon lui, et même selon la souveraine, cinquante mille

(a) Voyez Vol. I, p. 317.

Russes suffisoient pour effectuer en une campagne ce que l'Europe entière avoit tenté vainement depuis six ans. On comptoit particulièrement sur les hordes de Cosaques, de Kalmouks et de Baschkirs (1),

(1) Nous avons parlé au long des Cosaques dans le cahier précédent. Les *Kalmouks* me fourniroient un article non moins intéressant, s'il ne m'éloignoit pas trop de mon sujet. Je me contenterai d'observer qu'il faut bien se garder de confondre ces peuples. Les troupes légères ou irrégulières, qui suivent les armées russes, se composent de *quatre* nations principales, dont la langue, la religion et les mœurs sont absolument différentes.

1°. Les *Cosaques*, slaves d'origine comme les Russes, et chrétiens comme eux : ils sont les plus aguerris.

2°. Les *Baschkirs*, de race tatare, qui habitent le mont Oural et les bords de l'Irtisch. Ils sont armés d'arcs et de flèches, avec le sabre et la pique ; ils se nourrissent de chair de cheval crue, ou amortie sous la selle. On les voit quelquefois s'exposer au feu de l'ennemi, passer une rivière à la nage, ou livrer un combat pour s'emparer d'un cheval mort. Leurs mœurs sont d'ailleurs plus pastorales que guerrières, et la religion est le mahométisme.

3°. Les *Kirguis*, nation indépendante, indigène et habitante du Mont-Taurus, qui semble former la liaison entre les Tatares et les Kalmouks. Ils sont en guerre continuelle avec les Russes dans la Sibérie méridionale, où ils font des excursions pour enlever des prisonniers,

qui seroient poussés en avant comme un feu destructeur. On ne se contentoit pas,

qu'ils vendent aux *Boukares*. Ces derniers forment un empire puissant entre le Tibet, le Mont-Taurus, la Perse et les Indes. Les Kirguis, dont quelques tribus se sont établies en deça des lignes russes, ou soumises à la protection de Tzar, sont farouches et guerriers; ils fournissent et offrent volontairement plus de troupes que l'on n'en accepte.

4°. Les *Kalmouks* enfin, qui suivent le culte du grand Lama, et qui sont plus connus en Russie, quoiqu'ils soient originaires des confins de la Chine. On sait que c'est un peuple nomade. Une de leurs plus nombreuses hordes, après une guerre malheureuse et une émigration générale, étoit venue s'établir dans les steps d'Astracan: mais, sous le règne de Catherine, les vexations que l'on se permit d'exercer sur cette nation paisible lui firent soudain abandonner sa nouvelle patrie; il n'en resta que quelques tribus errantes encore dans le désert. L'on en forme quelques foibles corps, dont l'aspect, les armes et la manière de combattre sont plus étranges que redoutables. J'ai eu quelque tems pour domestique un jeune homme de cette nation, recommandable par sa douceur et sa fidélité. Les Tatares ont les mêmes qualités, et les Russes les recherchent pour domestiques. Ceux qui ont de l'autorité dans le gouvernement d'Astracan ou d'Orenbourg, ne manquent pas de faire enlever quelques enfans de ces pasteurs errans, pour les envoyer en cadeau à leurs protecteurs à la cour. Je me trouvois dans une maison où la dame venoit de recevoir sept de ces petits

au cabinet de Pétersbourg, de conquérir la France, pour lui donner un monarque, ou de la démembrer, comme la Pologne: on vouloit saccager et détruire ce peuple rebelle, et en disperser les restes sur la face de la terre, comme le sont encore les Israélites (1). Quelle gloire pour Catherine,

---

malheureux tout à la fois : comme elle en avoit déjà elle-même deux, elle distribua la plupart de ceux-ci à ses amis. La langue des Kalmouks n'est pas dure. Voici une chanson que répétoit continuellement mon petit domestique, mais dont il ne voulut, ou ne put jamais me traduire le sens. *Kargotème yar, yar, xonel merkenda : Kalonda, Kalonda !* Les mots suivans sont Kalmouks : *Tingri*, Dieu; *Karé*, va-t-en; *Naré*, viens; *Mou*, mauvais; *Sai*, bon; *Moura*, un cheval; *Minda* ! salut ! Ces mots pourront servir à nos philologues.

(1) Je l'ai déjà dit, l'histoire doit garder l'empreinte du moment dont elle parle, et de l'opinion du tems. C'est en cela que nos plus absurdes chroniques ont quelquefois un intérêt, que n'ont plus nos belles histoires modernes qui se ressemblent toutes, et ont, comme les hommes corrompus, la même physionomie, ou plutôt n'en ont aucune. Toutes, à commencer par cette monstrueuse *histoire nationale* de la France, et à finir par l'intéressant ouvrage du C. Ségur, enchaînent les événemens, et présentent les faits, de manière à

pour une femme, de mettre fin à cette grande aventure, et d'enchaîner cette magicienne, nommée *Liberté*, qui venoit

---

caresser ou à corrompre l'esprit dominant. Elles ne donnent point aux choses les couleurs qu'elles avoient au moment où elles se passoient, mais celles qu'elles doivent avoir au moment où l'historien porte son ouvrage à l'imprimeur. Que chacun abonde dans son sens, mais qu'il n'écrive point, ou qu'il soit franc dans son opinion; car il ne peut y avoir d'historiens sans partialité, lorsqu'il s'agit d'opinions religieuses ou politiques d'un intérêt suprême pour l'humanité. Pour que notre révolution soit utile à la postérité, qu'elle laisse dans les cœurs et dans les pages de notre histoire ses empreintes originales. Que cette convulsion morale soit comme la convulsion physique, qui a transformé la face du globe, en élevant ces rochers et ces montagnes où le philosophe peut lire encore la course des torrens.

Français! n'oublions donc jamais ces instans terribles où les tyrans se crurent vainqueurs, et décidèrent avec un sang-froid atroce la destruction générale de la grande nation, le supplice de ses héros, et le châtiment de l'humanité pensante. Il ne faut pas avoir été témoin de la scélératesse profonde des cours, il ne faut pas avoir été humilié, torturé par la férocité de leurs suppôts, par la barbarie crapuleuse de leurs valets, pour que cette époque révoltante puisse s'effacer d'un cœur honnête et droit. Périssent la fausse sécurité, la coupable foiblesse, qui fait envisager comme une dureté la haine qu'on doit aux tyrans. Haïr le despotisme, n'est point haïr les

désarçonner les plus preux chevaliers du monde ! Je ne rapporterai plus les fanfaronnades et les propos ridicules, dont on

---

hommes ; c'est haïr tous les crimes et tous les malheurs en un faisceau. Haïssons aussi les esclaves volontaires, ces vils instrumens de la tyrannie. Méprisons les peuples asservis, mais ne les haïssons qu'en masse, en corps de nation, en bataillons armés ; c'est alors seulement qu'ils sont ennemis des hommes libres : mais ne voyons dans l'individu esclave que l'homme malheureux et dégradé, que nous devons plaindre et secourir. Français ! que l'indignation qui embrasa vos cœurs à la lecture du manifeste de Brunswick soit immortelle, car l'esprit qui l'a dicté est immortel. Pourquoi endormiroit-on la liberté, quand la tyrannie veille toujours ? Que les républicains, semblables au lion du désert, ne s'apprivoisent point avec les courtisans, où ils retomberont dans les fers, et le sang de tant de coupables, et celui de tant d'innocens aura coulé en vain, et la révolution ne sera qu'un long crime. Les coalisés ont craint la contagion des idées nouvelles ; ils vouloient investir la France comme un camp pestiféré : ah ! c'est aux Français à se préserver aujourd'hui des miasmes mortifères qui les environnent. Le danger est tout entier du côté de ceux qui se portent bien. Peuple français ! loin de toi ces hommes dont l'opinion vacille avec les succès, ou fléchit sous les événemens passagers. Amis de la liberté et de la philosophie, tenons-nous aux principes, comme à un rocher inébranlable ; et, semblables au sage Ulysse, n'en soyons arrachés par la force des vagues, qu'en y

se repaissoit, à cette époque, à la cour de Pétersbourg ; ils faisoient seuls quelque diversion à la mauvaise humeur qu'y avoit laissée le départ du roi de Suède. Ainsi, tandis que d'un côté Catherine alloit conquérir la Perse, et cerner l'empire des Sultans, de l'autre, elle vouloit venger les rois de l'Europe, et châtier la France. Catherine, la septuagénaire Catherine, portant déjà sur son visage, qui sembloit se teindre de tout le sang qu'elle avoit versé, les symptômes d'une mort prochaine, s'égaroit encore dans ces gigantesques projets.

---

laissant des lambeaux sanglans de nos membres déchirés. Laissons ces prétendus hommes d'état rire de notre système, qu'ils appellent une chimérique théorie. Le leur n'est-il pas plus chimérique ? Théorie pour théorie, il vaut mieux s'attacher à celle du bien qu'à celle du mal, et tourner autour d'un flambeau qu'autour d'un abîme épouvantable. Ennemis de la liberté publique et de la perfectibilité du genre humain, laissez aux cœurs généreux la consolation de penser à des générations meilleures, consolation aussi ravissante pour le philosophe, que l'est pour l'homme juste et malheureux la contemplation d'une autre vie : confessez enfin ces deux vérités de sentiment, plus certaines que celles de la raison et de la foi, ou niez la providence.

Le traité avec Pitt alloit être ratifié, et les armées se mettoient en mouvement, lorsqu'un coup d'apoplexie suspendit les nouvelles calamités qui devoient désoler le monde.

Paul I monta sur le trône, dégagé de toute entrave politique, puisqu'aucun traité formel ratifié ne le lioit encore aux membres isolés de la coalition, que Bonaparte frappoit en ce moment au cœur. Paul pouvoit embrasser le premier système de sa mère, c'est-à-dire, ne prendre aucune part active dans la guerre de la liberté, sans mériter, comme Catherine, le reproche de duplicité. Il étoit le maître, sinon d'ordonner, du moins de hâter la paix, et de la modifier. Pour la première fois, l'Europe auroit dû de la reconnoissance à la Russie, et le début de l'empereur pouvoit lui acquérir une gloire immortelle. C'étoit le moment précieux de sanctionner ce propos remarquable attribué à sa jeunesse : *Sous quelque rapport, et dans quelques circonstances que je veuille voir un empereur de Russie, son plus beau rôle*

sera toujours celui d'un pacificateur.

Aussi, comme on l'a vu dans le premier volume, Paul parut-il d'abord, sinon vouloir jouer ce beau rôle, du moins embrasser le parti de la *neutralité*, que lui dictoit la prudence la moins consommée. Il venoit de bouleverser tout le système administratif du règne précédent; l'armée désorganisée attendoit une nouvelle formation et de nouveaux réglemens: nous avons vu l'état des finances; tout, jusqu'à la géographie politique de l'empire, avoit subi une entière métamorphose. Entouré des ruines de l'ancien régime et des échaffaudages du nouvel édifice qu'il méditoit, Paul, selon l'avis de ses ministres les plus sensés (1), ne devoit s'occuper que de l'intérieur de ses vastes états, dont la réorganisation, après le gouvernement de tant de femmes, exigeoit le règne le plus long et le plus fortuné. C'est en suivant ces avis, que Paul auroit pu obscurcir et même ef-

(1) Les princes Kourakin, et le comte Nicolas Soltykow, étoient principalement opposés à la guerre active contre la France.

facer le faux éclat de celui de sa mère, dont il se déclaroit si publiquement le contempteur ; mais il ne vouloit que s'écarter des routes qu'elle avoit suivies, même pour arriver au même but. L'une de ses premières démarches politiques fut de refuser la ratification du traité honteux conclu avec M. Pitt, et de contremander la levée de cent trente mille hommes destinés à recruter l'armée de Perse et à compléter celle qui devoit marcher en France.

On prétend qu'il s'en seroit tenu à cette sage résolution, si les entreprises extraordinaires des Français et la conduite du directoire ne fussent venues augmenter ses alarmes, seconder les intrigues de Pitt et la détresse de l'Autriche, en alimentant à propos cette haine invétérée que Paul avoit conçue contre la nation française. Cette aversion s'étendoit sur presque tous les individus, quelque fût le parti qu'ils eussent pris dans la révolution. Il l'a même fait ressentir au prétendant, au prince de Condé, et en général à tous les émigrés. Ce sont eux qui pourront dire un jour

l'état d'humiliation où ils ont vécu en Russie, et combien ils ont payé l'hospitalité qu'on leur accorda.

La haine invétérée de l'empereur ne doit point son origine à *la révolution* : il l'avoit sucée avec le lait, et son voyage en France la fortifia. Les imperfections morales des Français, leur habillement, leurs manières libres, ennemies de l'étiquette et de la gêne; la légèreté des courtisans, le libertinage des princes, le relâchement de la cour de Versailles, et le ton des habitans de Paris, l'avoient choqué, et il s'en plaignoit quelquefois. Le caractère de la nation, en général, contrastoit, au moral comme au physique, avec la roideur austère de Paul. A ces défauts, plus ou moins réels, de la nation, il associoit toujours l'idée de tous les vices. La révolution vint à l'appui de ces malheureuses préventions, et ne les justifia que trop souvent dans l'esprit d'un homme despote par état et par préjugés, mais foncièrement probe et loyal par caractère, quoique injuste, bizarre, violent et con-

tradictoire dans la plupart de ses actions.

A ces motifs, à ces passions personnelles qui sont toujours le premier mobile des démarches de Paul, ce qui les rend, sinon plus sages, du moins plus morales que les froids calculs politiques des autres cabinets (1), se joignirent des circons-

---

(1) Les manifestes et déclarations de Paul portent toutes ce caractère de franchise : tous les griefs qu'il énonce dans ses motifs de guerre contre l'Espagne et la France, se réduisent à des insultes personnelles qu'il croit avoir reçues, ou aux dangers prétendus que coururent les princes, la société et la religion. Il est le seul souverain, qui, dans cette grande querelle, a eu la bonne foi de ne point alléguer l'intérêt de ses états et le bonheur de ses peuples pour cause de la guerre ; mais cette espèce de loyauté antique est mêlée d'un orgueil et d'une présomption qui en diminuent le prix.

La Russie est en guerre avec l'Espagne ; c'est ce que le public ignore, et ce que la postérité ne pourra apprendre que par le manifeste publié à cet occasion. Il est trop singulier, et caractérise trop bien Paul I, pour ne le point consigner ici, traduit littéralement du russe.

» Nous Paul, par la grâce *secourable* (*) de Dieu, etc. etc. (*On sait qu'il y a une page de titres*).

(*) *Paul ordonna par un oukas d'ajouter ce mot à l'ancienne formule, se regardant comme étant parvenu au trône par une faveur et une protection de Dieu toute particulière.*

tances nouvelles qui menaçoient de subvertir le monde. Bonaparte avoit con-

---

« Nous et nos alliés avons résolu de détruire le gouvernement impie et illégitime qui domine en France; et nous nous sommes élevés contre lui avec toute notre puissance. Dieu a béni nos entreprises en les couronnant jusqu'à ce jour de bonheur et de gloire. Entre le petit nombre de puissances européennes qui semblent dévouées à ce gouvernement abandonné de Dieu et expirant, mais qui redoutent en effet sa vengeance et sa rage à l'instant où il expire, l'Espagne a plus qu'aucune autre manifesté son attachement ou sa crainte à l'égard de la France, sinon par des secours effectifs, du moins par ses préparatifs. C'est en vain que nous avons mis tout en usage pour rappeler cette puissance dans le vrai chemin de l'honneur et de la gloire, en la réunissant à nous : elle demeure opiniâtrement attachée à ses mesures, et à un système si funeste pour elle. *Nous nous vîmes enfin forcés de lui témoigner notre mécontentement par le renvoi du chevalier d'Onix, son chargé d'affaires à notre cour; mais comme nous sommes maintenant informés que le conseiller Bützow, aussi notre chargé d'affaires auprès d'elle, a été forcé de s'éloigner des états du roi d'Espagne dans un terme prescrit, nous envisageons cela comme une véritable insulte à notre majesté, et nous lui déclarons la guerre.* C'est pourquoi nous ordonnons de séquestrer et de confisquer tous les vaisseaux espagnols qui se trouvent dans nos ports, et nous envoyons aux commandans de nos forces de terre et de mer l'ordre de traiter en ennemis tous les sujet du

quis l'Italie et dicté la paix aux portes de Vienne. L'Autriche, humiliée d'avoir

roi d'Espagne. Donné à Saint-Pétersbourg, le 26 juillet de l'an 1799, le troisième de notre règne. »

Certes, rien n'égale l'ignorante présomption, la grossièreté et l'incohérence de cette déclaration de guerre, sinon la sagesse et la modération noble et simple avec laquelle le roi d'Espagne y répondit. Quoi! l'empereur de Russie déclare lui-même qu'ayant chassé le chargé d'affaires d'Espagne de sa cour, il regarde comme une insulte que le sien l'ait été de celle d'Espagne par une juste mesure de représailles! On ne peut pousser l'orgueil et la déraison plus loin que ne l'a fait le rédacteur de cette pièce, et l'on trouveroit à peine son pendant, même dans les siècles barbares. On voit par la réponse du roi que la fureur de Paul avoit pour véritable cause le refus de le reconnoître comme grand-maître de Malthe.

Réponse du roi d'Espagne.

« La scrupuleuse exactitude avec laquelle j'ai cherché et chercherai toujours à entretenir l'alliance conclue entre moi et la république française, ainsi que les liens de l'amitié et de la bonne intelligence qui subsiste entre les deux états, et qui se sont consolidés par leur convenance évidente et par des avantages politiques réciproques, ont excité la jalousie de quelques puissances; sur-tout depuis qu'il s'est formé une coalition, dont le desir chimérique et spécieux a bien moins pour but de ramener l'ordre que de le détruire, en établissant le despotisme sur des nations qui ne veulent point entrer dans ses des-

subi la loi du vainqueur, méditoit déjà sa vengeance. L'Angleterre, désormais isolée, trembloit de celle de la France,

---

seins ambitieux. La Russie s'est particulièrement déclarée contre moi; et le Tzar, non content de s'arroger des titres qui ne peuvent lui appartenir en aucune manière, et de trahir par là ses intentions, n'ayant pas trouvé de mon côté toute la condescendance qu'il attendoit, a expédié une déclaration de guerre dont le contenu suffit pour en prouver l'injustice.

» C'est sans étonnement que j'ai vu cette déclaration, parce que le traitement fait à mon chargé d'affaires, et d'autres démarches non moins extraordinaires de la part d'un souverain m'annonçoient depuis quelque tems ce qui vient d'arriver. En éloignant de ma cour et de mes états Mr. le conseiller de Bützow, chargé d'affaires de Russie, j'ai été inspiré bien moins par mon ressentiment que par la considération impérieuse de mes devoirs: je suis en conséquence bien éloigné de relever ce que ce manifeste contient d'insolent et même d'insultant pour moi et pour tous les souverains de l'Europe. Connoissant quelle influence l'Angleterre exerce sur le Tzar actuel, il seroit au-dessous de ma dignité de répondre à ce même manifeste, puisque je ne dois compte de ma conduite politique qu'au Tout-puissant, avec le secours duquel j'espère repousser toutes les agressions injustes, que l'orgueil et un système de fausses combinaisons pourroient diriger contre moi et contre mes sujets, pour la défense et la sûreté desquels j'ai pris et prends encore les mesures les plus efficaces. En leur faisant connoître

et redoubloit à cette époque ses intrigues autour du nouvel empereur de Russie. Les lenteurs du congrès de Rastadt, et les prétentions toujours croissantes du directoire, donnèrent à Pitt le tems de renouer les fils de sa trame infernale. Le traité de Campo-Formio qui établissoit les Français dans l'Archipel, le refus d'admettre un négociateur russe à Rastadt, l'humiliation de voir un puissant empire sans la moindre influence, au moment d'une paix qui alloit décider des destins de l'Europe, en renouvelant les liens politiques de toutes les nations; toutes ces considérations étoient bien capables d'indigner un prince moins hautain que Paul I. L'invasion de Rome, la conquête de Naples, la révolution et l'envahissement de la Suisse, la prise de

---

cette déclaration de guerre, je les autorise à agir hostilement contre la Russie et ses possessions. Saint-Ildefonse, 9 septembre 1799.»

Comme durant cette guerre aucun Russe et aucun Espagnol ne se sont rencontrés, ces pièces seront les seuls monumens qui l'attesteront. Heureux s'il en étoit de même de toutes celles que se déclarent les princes! on pourroit alors en rire comme des querelles des auteurs.

Malthe, l'expédition en Egypte, vinrent mettre le comble à l'animadversion du tzar, contre une nation dont la gloire l'irritoit, dont les principes, l'audace, l'avidité l'épouvantoient (1). C'est alor

(1) Dès long-tems une partie des chevaliers de Malthe tramoit la reddition, ou plutôt la vente de leur île à la Russie. Déjà sous le règne de Catherine quelques-uns de ces intrigans stimuloient sans cesse l'ambition de cette princesse à s'assurer de cette possession importante, et si propre à réaliser un jour ses projets sur l'empire grec. Le chevalier Lita, commandeur de l'ordre et amiral au service de Russie, étoit l'un des principaux. Elle se refusa cependant à ces offres intéressées, et résista même à toutes les importunités qu'on lui faisoit pour envoyer un agent près du grand-maître. Mais Paul embrassa avec ardeur une occasion qui le servoit si bien dans la guerre contre la France : il concluoit son accord avec les chevaliers d'un parti, au moment où Bonaparte profitoit des dispositions de ceux de l'autre; et voilà la véritable énigme de la reddition de Malthe. Cependant Paul, ne s'imaginant pas être prévenu, s'empressa de nommer le gouverneur, et d'expédier la garnison de Malthe. Ces nouvelles arrivèrent après celles de l'expédition des Français, et n'étonnèrent pas peu les liseurs de gazettes.

Plusieurs femmes de la cour de Russie, mademoiselle *Lopouchin*, nouvelle maîtresse de Paul; Kontaisow, esclave turc, son valet de chambre, etc. etc., sont aujourd'hui commandeurs de Malthe! Fiers successeurs

que la politique sembla de concert avec sa haine ; mais le plus péremptoire de ses motifs fut toujours le dépit de voir la république française, consolidée et triomphante, braver les ligues et les complots. Paul qui, d'un autre côté, voyoit à ses pieds les princes de l'Europe flatter son orgueil et l'implorer comme leur dernière espérance, prit enfin des mesures plus violentes, plus extraordinaires, et plus contradictoires encore qu'on ne les attendoit de son caractère. Il sembla dès lors inspiré par ce genre hypocrite et perfide qui depuis dix ans ensanglante le monde, et foule aux pieds toutes les maximes de morale et tous les droits politiques des nations ; je veux dire l'esprit de Pitt. Ce perturbateur du repos de l'univers jouit en ce moment d'un triomphe bien digne de lui. Depuis long-tems les Anglais

---

des la Valette et des d'Aubusson, que dites-vous ? Qu'est devenu le lustre de votre ordre, de ce sanctuaire de la noblesse ancienne et immaculée ? Que Paul règne encore quelques années, que sur-tout il puisse introduire sa garnison et son gouverneur *in partibus* dans Malthe, et vous verrez ! —

avoient exclusivement pompé les trésors de la Russie, et ce fut avec son or qu'ils achetèrent enfin son sang.

On vit donc avec étonnement le même prince qui se proclamoit lui-même le vengeur du trône très-chrétien, le restaurateur des autels catholiques, le défenseur des maximes antiques de la politique et de la foi, mettre à nud le système le plus absurde ou le plus perfide qu'ait jamais osé développer un souverain. Ce même prince, qui est grand-patriarche né de la religion grecque orthodoxe, qui, en cette qualité, fait maudire et exorciser le pape dans toutes ses églises, se déclara son protecteur spirituel et temporel. Il se mit à distribuer de la même main des crosses pastorales aux évêques de Rome, aux imans tartares, aux lamas kalmouks, aux popes arméniens. Il s'intronise grand-maître de Malthe, d'un ordre dont le premier devoir et le premier serment sont la haine et l'extermination des Musulmans; et en même tems il leur jure amitié et alliance, et envoie ses bataillons

chrétiens dont les officiers sont bariolés de croix catholiques de St. Jean de Jérusalem, de croix schismatiques de St. André de Russie, de croix hérétiques de Ste. Anne de Hosltein, combattre sous l'étendard du Prophète, pour rétablir, de concert avec les Anglicans, le pape à Rome, le clergé en France, et l'islamisme en Egypte. Jamais l'histoire du monde n'offrit un amalgame de principes et d'intérêts si opposés, si extravagans. On avoit vu souvent la religion servir de prétexte aux guerres que se faisoient les peuples ou les souverains; on avoit quelquefois vu la politique faire taire les haines religieuses ou nationales, et produire momentanément des alliances monstreuses: mais il étoit réservé à Pitt d'inventer, et à Paul d'exécuter une association de souverains, éternels ennemis les uns des autres, dont chaque serment seroit la violation d'un serment précédent, chaque protestation un manque foi nécessaire, et chaque engagement une trahison évitée; de souverains qui, par la nature

même de leur alliance, se mettoient dans la nécessité de se tromper, de se mentir à eux-mêmes et les uns aux autres, et de ne pouvoir remplir un seul point de leur traité, sans en violer la base fondamentale. Ne semble-t-il pas voir une troupe de charlatans, qui, après s'être prouvé vingt fois tour à tour qu'ils sont des imposteurs, se réunissent enfin et s'engagent à se guérir réciproquement, et chacun d'eux, avec la même drogue que chacun d'eux croit un poison ou un orviétan ridicule, et en même tems que tous prétendent tromper le public en lui annonçant ce remède pernicieux comme une panacée universelle?

Voilà dans quel *labyrinthe* de contradictions et d'*absurdités* s'égare enfin cette diplomatie imbécille, qui prétend produire le bien en combinant le mal, et tirer des résultats vrais en supputant des erreurs ou des faussetés. Les vérités simples, les principes du sens commun, la morale et la justice, sont les éternelles sources du bien public et de la prospérité des états. Ainsi

long-tems que la politique ne les prendra pas pour base de ses spéculations, ce sera l'art le plus absurde et le plus funeste à l'humanité.

Paul étoit au moins sincère dans le but principal qu'il se proposoit, en formant cette monstrueuse association. La punition exemplaire du peuple français et de ses gouvernans, la destruction des principes républicains, la restauration de la monarchie et de la secte catholique, si favorable au despotisme, sans prétendre pour lui à autre chose qu'à la gloire d'avoir opéré cette grande contre-révolution. Voilà quels étoient ses projets. Il ranima donc cette guerre avec toute la fureur et tout le fanatisme qui l'avoient distinguée dans son principe; mais trouvant au-dessous de lui d'agir comme un simple auxiliaire dans une cause si importante, Paul I s'en déclara le chef, et se chargea de réorganiser lui-même la coalition sur des fondemens plus solides. Le prince Repnin, si fameux par ses succès militaires et politiques, fut envoyé à Berlin pour déterminer le jeune

roi de Prusse, dont le début sur le trône étoit si glorieux et si différent, à rentrer dans la croisade générale. Frédéric-Guillaume III étoit trop bien conseillé, et trop sage lui-même, pour ne point rester fidèle au système de neutralité, qui le rendoit l'arbitre et le bienfaiteur de l'Allemagne. Le vieux prince Repnin vit donc échouer sa réputation, dans une embassade qui lui promettoit une nouvelle gloire : ce n'est pas que la diplomatie de Caillard, ou la savante politique de Sieyes l'aient emporté sur le négociateur russe ; les ministres de la république étoient bien éloignés d'avoir auprès du roi le crédit qu'on feignoit de leur attribuer en France, et rien n'étoit plus contrastant avec ce que les papiers de Paris en publioient, que le rôle à manteau joué à la cour de Prusse par ces deux envoyés français. C'est donc contre la prudence et la sagesse du jeune roi de Prusse seules, qu'échoua le prince Repnin. Il fut plus heureux à Dresde (1) et à Vienne.

(1) C'est à l'influence de Repnin qu'il faut attribu-

ou, de concert avec le ministre anglais, il parvint à faire rompre le traité de Campo-Formio, que l'empereur avoit d'abord commencé à exécuter de bonne foi. Ce qui fut frappant alors, ce fut de voir cette même cour de Russie, qui depuis si long-tems avoit éludé les secours promis à la coalition, qui l'avoit enfin laissé succomber et se dissoudre, solliciter maintenant l'empereur de renouveler cette guerre malheureuse, qu'il venoit de terminer par une paix que la modération du vainqueur lui avoit rendue plus avantageuse qu'humiliante. Une puissance gigantesque, comme la Russie, des armées innombrables, comme celles qu'on lui attribuoit, étoient bien capables de réveiller toutes les espérances. Pour la mille et unième fois, la plus grande partie de l'Europe fut

---

la conduite extraordinaire du ministre de Saxe à Rastadt. L'Allemagne doit se souvenir un jour, que l'électeur saxon, de concert avec Pitt et Thugut, voulut renouveler une guerre désastreuse, parce qu'il croyoit ses états à l'abri de toute invasion.

persuadée que c'en étoit fait de la France et de la liberté.

L'armée qui s'étoit déjà rassemblée en Gallicie par les ordres de Catherine, et à la tête de laquelle Souworow demandoit sans cesse l'ordre de marcher en France, n'avoit point été dispersée à l'avènement de Paul. Il s'étoit contenté de suspendre sa destination, et d'y envoyer des officiers pour l'exercer à sa manière, la vêtir des nouveaux uniformes, et y introduire une nouvelle discipline et de nouvelles dénominations. Nous avons vu qu'elles occasionnèrent la disgrace de Souworow, qui s'étoit permis d'en plaisanter. Aussitôt que cette formidable armée eut été mise au nouveau pas, Paul en confia le commandement au général Rosemberg, et envoya bientôt son favori, le brutal Arakschéief, pour en faire l'inspection. Son rapport fut si satisfaisant (1), que cette armée, jugée dès lors en état de combattre et de vaincre, reçut l'or-

(1) Nous avons fait connoître Araktschéief : ses insolences, ses barbaries, les faveurs et les disgraces qu'il

dre de se mettre en marche. Elle étoit composée de 40 à 50 mille hommes effectifs, et des mêmes troupes qui venoient de conquérir et de spolier la malheureuse Pologne. Le comte Rosemberg, qui la commandoit, étoit un général ignoré, dont les services étoient inconnus. Il n'avoit fait aucune des dernières guerres de Turquie, de Suède et de Pologne ; il commandoit, à cette époque, un petit corps dans le Kuban, destiné à défendre la ligne contre les incursions continuelles des Tatares et des Lesguis (1) : mais, s'étant montré

depuis tour à tour essuyées, ne le rendent pas plus intéressant. Nous avons cité plus haut l'ordre, qu'à son retour de Pologne, Paul donna à la parade, ainsi que l'instruction dont le général russe fut muni.

(1) Nous avons parlé des Lesguis, dans l'expédition contre les Perses. C'est une nation guerrière et indépendante, qui habite le Mont-Caucase, ennemie des Géorgiens, sur-tout depuis que ces derniers se sont soumis à la Russie. Les papiers français défigurent les relations qui nous viennent de ces pays-là : ils ont donné dernièrement des détails sur une expédition contre les *Grusiniens*, sans avoir, ou sans apprendre à leurs lecteurs bénévoles que ces *Grusiniens* ne sont autre chose que les *Géorgiens*, qui se nomment en leur langue et en russe *Grousii*. (*Note ajoutée en 1801*).

grand partisan des nouvelles manœuvres, et très-zélé pour les introduire, il venoit de gagner les bonnes graces et la confiance de Paul. Le général Lwow, qui commandoit sous Rosemberg, auroit dû s'attendre moins que tout autre à être employé dans cette expédition : malgré les ordres dont il est chamarré, c'est un officier sans aucun mérite militaire; comme il étoit complaisant et railleur, ce genre d'esprit l'avoit fait parvenir chez Potemkin, qui s'amusoit quelquefois de ses bons mots. Il s'introduisit ensuite comme joueur déterminé chez Zoubow, qui s'attachoit peu-à-peu toutes les personnes qui avoient entouré Potemkin. Lwow s'étoit surtout distingué à la cour de ce dernier par une animosité singulière contre les Autrichiens. Durant la dernière guerre de Turquie, leurs revers, leurs manœuvres et leurs cordons faisoient l'objet continuel de ses sarcasmes et de ses plaisanteries, qui flattoient Potemkin et Souworow (1).

(1) Le général autrichien Jordis, qui se trouvoit à l'armée russe, fut un jour très-scandalisé des railleries

Certes, Lwow étoit l'homme le moins propre à commander dans une armée destinée à s'unir aux Autrichiens : aussi ne tarda-t-il pas à en donner des preuves, qui lui valurent une disgrace bien tragique.

Les Russes, accoutumés à vivre à discrétion chez les paysans polonais, leurs officiers accoutumés plus encore à y exercer toutes sortes de vexations, et leurs généraux à s'y attribuer un despotisme qu'ils exercent brutalement sur tout ce qui les environne, ne surent point changer leurs habitudes en entrant sur les terres d'Autriche : des plaintes s'élevèrent de

---

que se permit Lwow à la table de Potemkin, à l'occasion de l'échec notable qu'éprouva le prince de Cobourg devant Giourgew. Il est vrai que cette affaire prêtoit singulièrement à la plaisanterie, et qu'elle est digne de figurer dans les anecdotes militaires qu'on ne trouve point dans les rapports officiels des généraux. Les Autrichiens assiégeoient Giourgew, petite ville de Walachie : après s'être tenue assez tranquille, et avoir laissé ouvrir les tranchées dans les formes, la garnison turque fit une sortie si heureuse, qu'elle s'empara des batteries, et que presque tous les assiégeans furent pris par les assiégés.

tous côtés contre l'indiscipline, ou plutôt les violences de l'armée russe. Dans une occasion, le général Lwow, dont nous venons de parler, s'oublia même jusqu'à frapper de sa canne un officier autrichien qui lui faisoit quelques représentations ; cette brutalité, jointe à plusieurs autres qui excitèrent la même indignation (1), offensa surtout les officiers impériaux, qui voulurent en avoir satisfaction. Il étoit important de ne point laisser ce premier motif d'inimitié entre deux armées dont

(1) Parmi le grand nombre de vexations commises par les Russes dans leur marche, celles que les officiers se permirent dans les postes d'empire furent d'autant plus sensibles, qu'en Allemagne les maîtres de poste sont eux-mêmes grossiers et vexateurs envers les étrangers ; tandis qu'en Russie ils sont peut-être trop abandonnés à la discrétion du militaire qui les maltraite, et sur-tout leurs postillons, qui sont ordinairement des esclaves. Quelques officiers russes traversant l'Autriche pour joindre leur armée, indignés de la lenteur avec laquelle on les menoit, battirent un maître de poste, et tuèrent un postillon. Comme on vouloit les arrêter pour ce meurtre, ils demandèrent *combien coûtoit donc en Allemagne un postillon, qu'ils le paieroient pour qu'on n'en parlât plus.*

la bonne intelligence devoit garantir les succès : la cour de Vienne fit à Paul des remontrances ; il les écouta, et rendit justice avec sa promptitude accoutumée. Le comte *Rosemberg* reçut, par un courier extraordinaire, l'ordre d'envoyer *Lwow* à Pétersbourg pieds et poings liés, après l'avoir, en présence de l'armée, dépouillé de ses ordres et de son uniforme. Il lui fut de plus ordonné de faire observer dans les pays alliés la plus exacte discipline, en annonçant aux soldats qu'ils pourroient s'en dédommager aussitôt qu'ils seroient en pays ennemi. Cette exécution et ces promesses firent impression, et la conduite des Russes, en traversant le midi de l'Allemagne, fut en général beaucoup plus modérée qu'on ne s'y attendoit ; ce qui doit d'autant plus surprendre, que les officiers russes, qui, de tous les officiers de l'Europe, sont les plus mal et les plus mesquinement payés, continuèrent à être soldés en marche et en Allemagne sur le pied qu'ils le sont en Russie. On eut même la mauvaise foi de

leur payer quelques mois de leur solde en papier, avant qu'ils quittassent les frontières. Ce papier-monnoie perdoit soixante pour cent en Pologne, et n'avoit aucune valeur en Autriche (1); de façon que ces militaires, qui s'étoient flattés de recevoir une paye anglaise aussitôt qu'ils seroient hors de leur pays, furent réduits à la moitié de la leur. En supposant qu'elle leur soit régulièrement comptée, il leur seroit de toute impossibilité d'en subsister en Allemagne, et surtout en marche. Les appointemens d'un capitaine d'infanterie ne sont pas de mille francs par an, et les subal-

(1) L'on a eu occasion de parler des assignats qui sont depuis vingt ans la monnoie courante en Russie. Ils perdent cinquante pour cent, et les militaires, dont les appointemens sont encore à peu près les mêmes que du tems de Pierre I, ne sont aujourd'hui payés qu'en assignats. Il y en a de cinq roubles en papier bleu, de dix en papier rouge, de vingt-cinq, de cinquante et de cent roubles en papier blanc. Voyez l'article sur les finances. J'ai vu plusieurs officiers prisonniers, qui avoient encore dans leurs poches de ces papiers qu'on les avoit forcés de prendre, et dont ils n'avoient pu tirer aucun parti; il leur sera même difficile de les reporter en Russie, où il est défendu d'en introduire de l'étranger.

ternes sont soldés à proportion. Quant aux soldats, ils sont, comme on l'a vu, nourris et habillés ; mais ils ne touchent qu'environ 24 francs par an en numéraire. Cette pénurie d'argent n'est pas si sensible en Russie pour l'armée, les denrées de première nécessité y étant à bas prix ; et partout, à l'exception de quelques garnisons dans les villes capitales ou commerçantes, le militaire satisfait ses petits besoins journaliers à peu de frais ; mais dans les pays étrangers, et en voyage, il n'en est pas de même. Aussi le soldat russe, le plus mal entretenu de tous les soldats, ne pourroit subsister dans les lieux où le pillage et la maraude lui sont interdits, s'il n'avoit une ressource particulière, que les autres militaires n'ont point. Il y a dans les régimens des associations indépendantes de celles des bataillons et des compagnies, nommées *artel*, qui forment une espèce de masse commune, où chaque recrue verse, en arrivant à son corps, l'argent qui lui reste, et le prix des habits qu'elle vend en recevant son uniforme. Le petit mobilier d'un

camarade mort ou tué y tombe également. En tems de guerre, le produit du pillage et du butin, que chaque associé y apporte assez fidèlement, grossit encore cette masse, qui s'élève quelquefois à des sommes assez considérables. Elles sont ordinairement confiées à de vieux caporaux, au choix des soldats ; et ces trésoriers, nommés *artelchiki*, ont souvent le talent de faire valoir et d'augmenter ces fonds. Le soldat russe, étant engagé pour la vie, n'ayant plus aucun autre intérêt ni aucun héritage particulier à attendre, s'accoutume à placer tout son espoir dans cette espèce de communauté, dont il tire souvent des secours. En marche, et dans tous les besoins extraordinaire, on a recours à l'*artel*, soit pour acheter un cheval qui traîne le bagage, soit pour se procurer quelques provisions lorsque le pain manque, soit pour se remettre de quelque grande fatigue ou de quelque disette par un verre d'eau-de-vie, ou un morceau de viande ; car, dans les denrées qu'on distribue aux Russes, on ne comprend que

la farine de seigle, l'orge mondé et le sel (1). Avec ces munitions de bouche, ordinairement très-mal conditionnées, le soldat s'apprête lui-même à sa fantaisie, avec beaucoup de dextérité, du pain, du biscuit, ou une espèce de bouillie, nommée *kasch*, qu'il est trop heureux de pouvoir assaisonner quelquefois avec de l'huile de chanvre, un bout de suif, ou un oignon : il fait de plus, avec un peu de farine fermentée, ou des restes de son biscuit, une boisson appelée *kwass*, qu'il préfère à l'eau pure, mais qui paroîtroit détestable à quiconque n'y seroit pas accoutumé. Voilà toute la nourriture du soldat russe en campagne : elle ne coûte point à la couronne un franc par mois pour un homme, et autrefois on n'ajoute rien de plus à cet ordinaire moins que frugal. Quelques pois-

(1) On distribue chaque mois ces provisions en nature au soldat. On donne à chacun son *païok* ou boisseau de farine de seigle, son *garnitz* ou litron d'orge, et sa petite portion de sel. Le capitaine qui fait cette distribution à sa compagnie, gagne encore sur la mesure de quoi nourrir son cheval et ses chiens.

sons, que ce malheureux se procure assez facilement le long des rivières, ou au bord des lacs nombreux du nord, quelques champignons qu'il recueille en abondance en certaines saisons dans les vastes forêts, et qu'il cuit dans l'eau pure comme des châtaignes, ou quelques fruits et quelques herbes légumineuses qui croissent spontanément dans les provinces du midi, et qu'il y récolte lorsqu'il a le bonheur de camper, composent les seuls ragoûts qu'il y ajoute lui-même dans l'occasion : de manière que la livre et demi de pain et de froment, et la livre de viande, qui forment l'ordinaire journalier du Français, seroient un festin pour un Russe, qui d'ailleurs ne couche jamais dans un lit même lorsqu'il est malade ou blessé.

(1) Lorsque le soldat russe est en cantonnement, il donne toutes ses provisions au paysan qui le loge, et mange alors à sa table. La nourriture du paysan russe est le *Schtschi*, espèce de chou aigri, un peu différent de la choucroute d'Allemagne, que l'on cuit aussi avec du lard, et qui se mange en soupe avec une grande quantité d'eau. Ce mets est fort sain. — Lorsque Pa[illegible]

On voit par cette esquise de la manière de vivre du soldat russe, de quelle ressource lui est quelquefois l'*artel :* il ne peut cependant y recourir que du consentement unanime de tous ceux qui y ont part, et de l'approbation du colonel. Cet établissement dans les armées remonte à l'époque où elles n'étoient point encore soldées, et où chaque boyard conduisoit à ses dépens ses esclaves sous les étendarts du grand-prince ou du *tzar;* mais encore aujourd'hui les masses communes sont regardées comme sacrées. Quelques colonels ruinés se sont permis d'en

---

tent d'un régiment, il fait distribuer un demi-verre
-de-vie à chaque soldat; mais il s'en trouve un
nombre, surtout les nouveaux arrivés des pro-
s méridionales, qui ne boivent point de cette li-
eur. Le soldat russe, qui paroît à la guerre si cruel et
farouche, est le carnivore des hommes. Lorsqu'il
ampe dans les steppes, et qu'il prend quelque gibier,
le vend ou la donne à ses officiers, plutôt que de le
anger lui-même. Il est en général très-sobre, et comme
l'ai dit, il ne coûte pas cinq francs de nourriture par
: on ne pourroit en France nourrir un chien de
à ce prix-là.

emprunter des sommes, et ne les ont ensuite point rendues ; mais ceux qui les ont ainsi dilapidées, ou pillées plus ouvertement, ont souvent été cassés et punis. Quoiqu'il en soit, elles existent encore dans la plupart des régimens, et l'officier pauvre y est à la lettre bien plus misérable que le soldat, dont il est obligé, en plusieurs occasions, de partager le *kusch* (bouillie) et le *soukaré* (biscuit), pour ne pas mourir de faim.

L'armée russe s'avançoit à petites journées, pendant l'hiver de 1798 à 1799. Elle étoit suivie des pièces de campagne que chaque bataillon traîne ordinairement avec lui, et de toutes les munitions de guerre nécessaires ; car on n'avoit pas eu à propos d'établir en Autriche des fonderies pour lui préparer des boulets de calibre (1) : mais on la débarrassa de

(1) La livre russe n'a que quatorze onces. Le calibre des canons, est de quatre, de huit, de douze, de seize, etc. etc. La pièce la plus en usage dans leur artillerie est une espèce d'obusier qu'ils nomment *licorne*, qui lance également le boulet, la mitraille et les bombes.

transports de gruau et de farine, en établissant sur sa route des boulangeries, qui épargnèrent au soldat le soin de cuire lui-même son pain. Un bagage considérable, mais pauvre et inutile, suit ordinairement ces armées dans leurs plus longues marches; car elles n'ont ni dépôts ni hôpitaux, chaque régiment étant une espèce de république nomade qui traîne tout avec elle (1), et dont le chef modifie à son gré le gouvernement et les

---

horizontalement. Ils ont de tres-bonnes fonderies, et des machines excellentes et ingénieuses pour forer le canon. Le général Melissino a beaucoup perfectionné l'artillerie russe, et surtout la fonte et la composition du métal.

(1) On a dit qu'un régiment russe étoit une espèce de république nomade. Rien ne seroit plus utile aux armées de l'empire que de fixer à chaque régiment un cantonnement fixe, en distribuant à chacun un terrain inculte à habiter; ce seroit le moyen de peupler promptement ce vaste pays, et de donner une patrie aux soldats en leur assurant une propriété. Le dépôt, les femmes et les enfans du corps y resteroient pendant les campemens; et le militaire oisif seroit occupé utilement pour lui et pour l'état pendant six mois de l'année. Il seroit digne d'Alexandre de réaliser ce projet. (*Note ajoutée en* 1801).

usages : car il n'y a encore aucun ensemble dans l'organisation et la discipline générale des troupes. Ce résultat doit cependant être le fruit du nouveau système introduit par Paul I. Plusieurs de ces régimens conduisent plus ou moins de voitures fermées, pour y placer leurs malades et leurs blessés. Ces voitures, dont les gazettes allemandes parloient avec admiration, et qui tiennent lieu des ambulances des armées française, sont devenues un objet de luxe et de parade pour plusieurs colonels, qui les font défiler avec ostentation, à chaque revue, devant les inspecteurs généraux ; et il est étonnant qu'ils les aient amenées si loin, car sept à huit grandes berlines à la suite d'un ment ont dû être très-embarras Chaque artel, ou chaque compagnie, comme on vient de le voir plus haut, coutume d'entretenir un ou plusieurs c vaux, pour traîner ses bagages ; chaq officier a également, selon son grade et ses moyens, plus ou moins de *kibitki* (charrettes), de domestiques-esclaves, et de

chevaux de main. Ces officiers avoient, pour la plupart, des femmes et des maî- levées en Pologne. Les prêtres, uses (1), leurs églises porta- es, les enfans du régiment, formoient une longue queue à la suite de l'armée, quoique sa destination lointaine, et les généraux qui la commandoient et qui n'étoient pas des plus riches, ne lui eussent pas permis d'avoir le train et le bagage ordinaires.

Jamais armée en marche ne fit autant de bruit en Europe que ces 50 mille Russes, qui s'avançoient ainsi, à travers les glaces de l'hiver, pour venir attaquer des enne- mis, qu'ils ne connoissoient point, et qu'ils oient jamais combattus. Les papiers hiens ne tarissoient pas sur la belle

(1) Un prêtre russe ne peut exercer ses fonctions sans avoir sa femme ; et, sitôt qu'elle vient à mourir, il est obligé de se faire moine. Ils prennent à la lettre un passage de l'apôtre qui dit : *Que chaque évêque soit le mari d'une seule femme ;* et par conséquent il leur est défendu de se remarier. Chaque régiment a son pope et sa chapelle portative, qui est ordinairement une tente d'une grandeur et d'une beauté remarquables.

tenue, l'exacte discipline, les mœurs et la valeur de ces guerriers hyperboréens attendus depuis sept ans en Allemagne. Cependant il manqua d'en arriver système du berger menteur de la fable, qui à force de crier à faux : voici le loup ne put se faire croire, lorsqu'il le vit effectivement fondre sur son troupeau. Le politique des coalisés nourrissoit encore cette incertitude, et les Russes se trouvoient déjà à Brünn, que la moitié de l'Europe les croyoit encore cantonnés en Pologne. L'empereur et l'impératrice d'Allemagne, qui étoient allés à leur rencontre, leur donnoient des gratifications et des fêtes, le jour même où les ministres de l'empire à Rastadt répondoient aux plénipotentiaires français, dans [illegible] de cette marche en tems de [illegible] lieu des négociations, que [illegible] bruit, qu'il n'y avoit aucun avis officiel de l'arrivée des Russes en Allemagne. Quant à l'empereur, il ne daigna pas même répondre.

Cette dérision insultante effectue la rup-

ture provoquée, et l'on vit bientôt jusqu'à quel point d'audace et d'atrocité la haine tresses, en[illegible]ance égarent la politique : le leurs ép[illegible] ministres français à Rastadt [illegible]rrible des attentats publics [illegible] commis en Europe, depuis [illegible]lisée. Il est même si révol- [illegible]répugne à l'attribuer à des ordres directs du cabinet de Vienne, quoique ce cabinet se soit signalé dans l'histoire par son manque de foi. Mais il est aussi absurde qu'atroce de charger le directoire de ce forfait inouï et inutile. Cette idée n'a pu [illegible] que dans des ames capables de [illegible] scélératesse, et n'a pu se produire [illegible] dans une société familiarisée [illegible] tous les crimes et toutes les ven- [illegible] la révolution. O honte éternelle [illegible] France et pour Paris ! C'est là, [illegible] parmi les Français, que cette indigne [illegible]pation a pu trouver de la croyance ! [illegible] nous dévoilera sans doute un jour [illegible] le génie d'Albion, ce génie qui, [illegible] dix ans, a tramé tous les complots [illegible] déshonorent la politique et offensent

l'humanité, fut encore l'ame de celui-ci, comme il vient de son souffle impur d'allumer la mèche de cette machine infernale dont la France est épouvantée (1).

(1) D'où vient le silence morne qui plane aujourd'hui sur la tombe des malheureuses victimes de Rastadt? La justice a donc composé avec le crime, et la générosité avec la honte! Le général Zach, fait prisonnier à Marengo, s'étonnoit hautement à Paris, de voir dans l'antichambre de nos ministres et dans les bureaux, l'inscription qui consacroit le forfait attribué à son gouvernement, et il disoit : les Français eux-mêmes savent bien ce qui en est; vous trompez donc aussi le peuple, comme vous nous reprochez de le tromper? — Qu'on y prenne garde, en épargnant l'orgueil d'une puissance, nous pourrions bien enfin faire retomber sur notre propre nation l'ignominie de cet attentat. N'est-ce donc qu'en nous en chargeant nous-mêmes, que nous l'avons excusé? Les victimes échappées, accusées aujourd'hui d'avoir été complices, se taisent! Jean de Bry s'est [illegible] tribunat!!! Oui, l'olive de la paix, comme le fruit du paradis d'Eden, doit s'étendre sur cette affreuse [illegible] dité : mais pourquoi la France a-t-elle à rougir d'un crime qu'elle n'a point commis? Qu'on relise la relation authentique de cet attentat, faite par les ministres des [illegible] et des princes, et l'on sera persuadé de la vérité. Certes, si le directoire avoit pu acheter des régimens autrichiens, il eût employé cette mesure pour les battre quelque jour. L'archiduc Charles, dont on doit honorer le caractère, et le colonel des Szekely, qui paroît un officier loyal, attri-

L'Autriche, l'Angleterre et les Condéens avoient mis leur dernière espérance dans les armées russes, et leur confiance particulière dans ce général renommé par les boucheries d'Ismaïl et de Pragua, dans la fureur et la fortune de cet admirateur des Gaston, des Charette et des George, qu'ils regardoient comme le fléau vengeur destiné à châtier enfin les républicains. On travailloit donc à rappeler à la tête des armées le féroce et vieux Souworow que Paul venoit de disgracier si outrageusement. L'archiduc Palatin, qui étoit alors à Pétersbourg pour épouser la grande-duchesse Alexandrine, se chargea de cette négociation difficile auprès de Paul.

La présomption russe répugnoit d'un [illegible] soumettre une armée de cinquante

---

[illegible]ent dans leurs rapports officiels, ce forfait à un pillage, [illegible] ne indiscipline d'avant-poste. Pourquoi donc n'a-t-on pas au moins exigé que Vienne punit et déshonorât ce co[illegible]ps? c'eût été une foible satisfaction, qui ne l'eût point [illegible]iliée. J'admire et bénis plus que personne le traité de Lu[illegible]éville, mais le meurtre de Rastadt y laisse une lacune dont la postérité demandera la raison. (*Note ajoutée en* 1801).

mille hommes aux ordres d'un Autrichien ; de l'autre, la fierté des officiers impériaux étoit humiliée de se voir commander par des généraux russes, sans gloire et sans réputation, comme l'étoient Lwow et Rosemberg. La célébrité et le rang de Souworow pouvoient seuls trancher la difficulté, et Paul prit enfin sur lui de sacrifier son ressentiment personnel aux circonstances. Mais avant de montrer Souworow à la tête des conquérans de l'Italie, il sera très-intéressant de raconter ici les détails de sa disgrace et de son rappel. Nous revenons à cet homme extraordinaire, que nous avons déjà fait connoître dans le premier volume. Nous en dirons encore du bien et du mal, parce que nous copions la nature, et que nous [illegible] des faits, parce que nous ne [illegible] portrait idéal, ni une relation [illegible] tique. Nous avons déjà laissé [illegible] travers la férocité de ce général [illegible] nesque et bouffon, des traits de désintéressement, de franchise originale, d'héroïsme burlesque ; ces qualités vont

paroître avec plus d'éclat aux jours de sa disgrace.

Au moment où Catherine mourut, Souworow, *au comble* de la faveur et de la gloire, se trouvoit à la tête d'une armée puissante, qui occupoit tout le midi de la Pologne, et s'étendoit jusqu'à la mer noire. Paul n'avoit jamais aimé ce général dévot, inquiet, volontaire, entreprenant, enthousiaste de Catherine et de ses gigantesques entreprises. De son côté, Souworow, Russe dans toute la signification du terme, et par conséquent ennemi de cette discipline allemande, minutieuse et pédantesque, dont son futur empereur se montroit engoué, n'avoit jamais cultivé ses bonnes graces. Les corps qu'il commandoit, loin de se faire remarquer par une tenue exacte et une précision rigoureuse dans le maniement des armes, étoient presque toujours aux extrêmes frontières de l'empire, occupés à combattre, et ne se distinguoient que par une espece de désordre qui caractérise le soldat durant la guerre. Paul craignoit

cependant ce guerrier populaire et chéri des troupes ; mais il le ménagea d'abord, et le confirma dans tous ses commandemens : il lui envoya ensuite l'ordre d'établir l'armée sur un autre pied, et d'y mettre en exécution les nouveaux règlemens militaires. Souworow, qui tenoit aux vieilles institutions russes, et même à celles de Potemkin, très-adaptées au caractère national qu'il connoissoit parfaitement, Souworow, persuadé que des troupes avec lesquelles on avoit toujours vaincu, ne pouvoient être que sur un très-bon pied, ne s'empressa pas de se conformer aux ordres de l'empereur, et se permit de plaisanter en les recevant (1). C'étoit

(1) Nous avons parlé de ces plaisanteries premier volume. C'est une espèce de dicton en vaises rimes, comme Souworow en faisoit ; le voic russe.

C'kasa nié kaset,
C'boucli nié palit,
C'poudri nié strélat.

Voyez-en la traduction, ou le sens, dans le prem volume.

blesser au vif Paul I, qui mettoit toute sa gloire à réformer et à perfectionner à sa manière son état militaire, et qui parloit d'un bouton de guêtre, et de la queue d'un soldat comme des choses les plus importantes à la gloire de ses armes. Il envoya incontinent au vieux général l'ordre de se démettre du commandement, et de quitter l'armée sans délai. Le soldat russe, qui est chansonnier comme le français, avoit déjà mis en chanson les bons mots de Souworow; ce qui ne contribuoit pas peu à jeter du ridicule sur les nouvelles ordonnances.

Nous avons dit que Souworow étoit un barbare, un bouffon; mais c'étoit peut-être le général le plus convenable au génie des Russes: le soldat l'aimoit, et l'officier, tout en le trouvant burlesque, combattoit

---

Voici encore le rapport laconique, qu'il envoya à l'impératrice après la prise d'Ismaïl.

Slawa bogou, slawa wam!
Krépoct wsiata, y ïa tam.

Gloire à Dieu, gloire à vous aussi;
La ville est prise, et m'y voici.

sous ses ordres, avec confiance. Si Paul, en le congédiant, n'avoit considéré que sa cruauté naturelle, ou sa folie véritable ou affectée, on auroit peut-être applaudi ; mais il parut vouloir punir l'homme dévoué à sa mère, et le frondeur de ses innovations militaires trop brusques et trop mal digérées. Lorsque le vieux Souworow reçut l'ordre de se démettre du commandement, il voulut lui-même le communiquer à son armée, et la fit ranger en bataille. Devant la ligne s'élevoit une pyramide de tambours et de timbales entassés: habillé en simple grenadier, mais décoré de tous ses ordres, du portrait de l'impératrice et de celui de Joseph II, Souworow harangua ses compagnons d'armes, et leur fit des adieux très-pathétiques. Il se dépouilla ensuite de son casque, de son habit, de son écharpe, de son mousquet et de toutes les marques du service effectif, qu'il déposa sur la pyramide, en guise de trophée. « Camarades, dit-il, il viendra peut-être un tems où Souworow reparoîtra au milieu de vous ; alors il reprendra

ces dépouilles, qu'il vous laisse, et qu'il portoit toujours dans ses victoires. » Les soldats indignés, attendris, murmuroient et gémissoient ; Souworow les quitta ainsi, laissant l'armée à son lieutenant-général.

Il se retira dans une maisonnette qu'il avoit à Moscou ; mais un homme si célèbre et si populaire, dont le renvoi, après de si grands services, faisoit une sensation générale dans l'empire, portoit ombrage à Paul dans cette capitale, où il alloit se faire couronner, et il donna l'ordre d'éloigner Souworow de Moscou. Un major de police (de gendarmerie) entre un jour dans l'asile du vieux guerrier, et lui présente cet ordre qui l'exile dans un misérable village. D'un air assez indifférent, Souworow demande combien de tems lui est accordé pour arranger ses affaires. Quatre heures, répond l'officier. « Oh ! c'est trop de bonté, s'écrie le général ; une heure suffit à Souworow. » Il mit aussitôt son or et ses pierreries dans

une cassette (1), et descendit. Un carrosse de voyage l'attendoit à la porte. — « Souworow allant en exil, dit-il, n'a pas besoin d'un carrosse ; il peut bien

(1) Malgré l'espèce de mépris que Souworow affectoit pour les richesses, il étoit très-curieux en bijoux et en pierreries, et Catherine, à chaque victoire, lui envoyoit quelque garniture précieuse : tantôt c'étoit une branche de laurier en brillans, une épaulette, une épée, un portrait, une étoile d'ordre, ou tout autre riche bijou. Après la prise de Prague, elle lui envoya un bâton de maréchal enrichi de pierres fines. Il ne tiroit jamais de sa cassette l'un de ces dons de sa souveraine, sans se signer et sans le baiser respectueusement. Souvent, en marche ou à table, il demandoit tout-à-coup à ses aides-de-camp : Où sont mes bijoux ? les avez-vous vu ? combien en ai-je ? combien valent-ils ? pourquoi *notre maman* me les a-t-elle donnés ? Il falloit faire à toutes ces demandes une réponse directe et précise, sans quoi il traitoit celui qu'il avoit interrogé de sot et d'ignorant. Il en étoit ainsi, lorsqu'il s'avisoit de demander combien il y avoit d'étoiles au firmament, d'arbres dans une forêt, ou de poissons dans un lac. Ces questions incongrues marquoient plus encore ses distractions, et le peu de cas qu'il faisoit de la conversation de son état-major, que sa folie : mais tout officier qui lui avoit répondu par un *on dit*, ou par un *je n'en sais rien*, étoit perdu dans son esprit, et il le désignoit, en le revoyant, par le nom de *Niésndwschtschik.*

s'y rendre dans le même équipage dont il se servoit pour se rendre à la cour de Catherine ou à la tête des armées ; qu'on m'amène une charrette ! » Il fallut se conformer à sa volonté, et l'officier se vit forcé de faire avec le vieux feld-maréchal une route de 500 verstes dans une *kibitka:* c'est la voiture la plus incommode en été, que l'on puisse imaginer ; mais Souworow y étoit habitué, ne voyageant que de cette manière, couché sur un matelas, et enveloppé dans son manteau. Arrivé au village désigné, il se logea dans une cabane de bois, sous la surveillance du major et de quelques exempts de police. Personne n'osoit le voir ni lui écrire, et le vieillard habitué au tumulte des camps, et à la vie la plus active et la plus agitée, se vit tout à coup dans un isolement complet. Les lectures et les réflexions qu'il eut le tems de faire pendant cette disgrace, n'influèrent pas peu sur le reste de sa vie. Il fut enfin permis à sa fille, mariée à un frère du favori Zoubow, de lui faire une visite, qui fut courte, mais à laquelle le

comte Souworow parut sensible. L'empereur, de retour dans sa résidence, parut aussi se radoucir peu à peu, et lui écrivit. Un courier arrive, et remet sa dépêche; l'enveloppe portoit en grosses lettres: AU FELD-MARÉCHAL SOUWOROW. « Cette lettre n'est pas pour moi, dit froidement le vieux guerrier, en lisant l'adresse : si Souworow étoit feld-maréchal, il ne seroit pas exilé et gardé dans un village; on le verroit à la tête des armées. » Le courier, stupéfait, eut beau dire et répéter qu'il avoit ordre de remettre cette dépêche à son excellence, il fallut qu'il la reportât cachetée à l'empereur. Paul ne manifesta point son dépit; mais Souworow dès lors fut gardé plus exactement. C'est ainsi qu'un homme célèbre, fort de sa gloire et de l'opinion publique, peut quelquefois braver un despote.

Paul, qui vouloit faire un voyage à Kasan et traverser la province qu'habitoit Souworow, craignit encore de l'y laisser durant son voyage, et lui enjoignit de se rendre à Pétersbourg. Il obéit à ce second

ordre; et ce fut alors que les sollicitations de l'Autriche et de l'Angleterre déterminèrent enfin l'empereur à le rétablir dans ses grades, pour l'envoyer à la tête de l'armée russe. Souworow, qui avoit si long-temps brigué l'honneur de combattre les Français, se vit au comble de ses vœux, et parut rajeunir. L'espèce de prophétie qu'il avoit fait en quittant ses soldats, s'accomplissoit, et il partit comblé d'honneurs et d'espérances.

Il se montra sur la route de Vienne, ce qu'il avoit toujours été. Ce fut une série de fanfaronnades, de génuflexions, de signes de croix, de charlataneries et de superstitions dégoûtantes. Il se chargeoit de scapulaires et de reliques dans tous les couvens, s'abreuvoit d'eau bénite et se repaissoit d'hosties dans toutes les églises, ne voyant aucun crucifix, aucune image, qu'il ne s'arrêtât pour réciter ses oraisons. S'il rencontroit un prêtre ou un moine, il lui baisoit burlesquement les mains, et lui demandoit la bénédiction, allant, disoit-il, châtier les rebelles,

les régicides, les ennemis de Dieu et de la foi. La cour de Vienne même ne sut si elle devoit se scandaliser ou s'édifier des singeries dévotes et surannées de ce héros grotesque. — Et c'est [illegible] général que les Français ont pu être chassés de l'Italie ! C'est sous ses auspices que les Autrichiens devoient en six semaines récupérer ce que les armées républicaines avoient mis un an à conquérir sous le commandement d'un Bonaparte !!

Le bonheur qui avoit suivi Souworow dans toutes ses expéditions, sembla le précéder dans celle-ci, comme un ennemi de sa gloire. Il n'arriva en Italie, que pour recueillir les lauriers que Kray venoit de moissonner, comme il n'étoit naguères arrivé devant Varsovie, que pour profiter de la victoire de Fersen sur Kosciuszko. L'armée française, sous les ordres de Scherer, venoit d'essuyer la défaite la plus complète et la plus désastreuse de cette guerre (1) : ces fameuses

(1) Les Français, qui n'ont su comment nommer cette

demi-brigades, la terreur et l'admiration de l'Europe, n'offrirent plus à l'armée russe, qui se mit à l'avant-garde des Autrichiens vainqueurs, que des bataillons épars. Ce fut sur quelques fuyards, échappés à la cavalerie impériale, que les Cosaques firent d'abord preuve de cette aptitude à atteindre et à dépouiller, que nous avons dépeinte dans l'article précédent. Les braves qui rallièrent leurs bataillons, soit pour couvrir la retraite générale de l'armée, soit pour se défendre dans quelques bicoques, furent bientôt entourés par les Austro-Russes, et forcés de se rendre prisonniers de guerre. Souworow traita les officiers français prisonniers, avec une politesse ironique assez humiliante; mais ils éprouvèrent en général un traitement plus humain qu'ils ne s'y

---

bataille, dont la suite fut une déroute et une désorganisation complètes, ont cru la caractériser en lui donnant le nom du général qui les commandoit. La bataille de *Scherer* donc, sera le pendant de celle de Rosbach; mais elle fut bien plus sanglante, et eut des suites bien plus funestes.

étoient attendus, d'après la haine fanatique et barbare qu'il avoit inspirée à ses propres soldats, en leur persuadant qu'ils n'avoient point de quartier à attendre des Français, et qu'ils ne devoient par conséquent faire grace à aucun de ceux qui tomberoient entre leurs mains, s'ils vouloient mériter le ciel et la résurrection. Un ancien préjugé des Russes leur faisoit croire qu'en mourant sous leurs drapeaux, en combattant les infidèles, ils ressuscitoient le troisième jour après leur mort, et se retrouvoient dans leurs villages, libres et heureux, exempts de servir à l'avenir. Ce préjugé, propre à fanatiser des esclaves, qui ne vont à la guerre que par contrainte, et qui regardent l'état de soldat comme le plus malheureux de tous, s'étoit perdu ou affoibli depuis long-tems dans les armées. On chercha à le ranimer, quand il fut question de les mener si loin de leur patrie contre les Français; et Souworow, restaurateur de toutes les croyances superstitieuses qui pouvoient lui être utiles,

Souworow qui affectoit lui-même une dévotion outrée pour tous les saints, pouvoit y parvenir mieux qu'aucun autre général. Ce début augmenta la confiance des Russes, et inspira aux Français battus et fugitifs une espèce de terreur, que toutes les relations fortifioient. Aussi les Autrichiens furent-ils obligés d'escorter leurs prisonniers à travers les postes et les lignes de leurs féroces alliés, pour que ces premiers n'y fussent pas impitoyablement massacrés.

Après la déroute de Scherer et la désorganisation générale qui en fut la cause et l'effet, Souworow entra dans Milan, et remonta rapidement le Pô à la tête de ses Russes et de la plus grande partie de l'armée autrichienne. Kray, pour prix de la victoire décisive qu'il venoit de remporter, et qui décidoit du sort de l'Italie, devint tout-à-coup le lieutenant du général étranger, et fut détaché avec un corps considérable pour atteindre les Français qui se réfugioient du côté de Mantoue, et former le siége de cette forteresse importante,

bientôt la seule qui leur restât dans toute la Lombardie.

Il n'entre pas dans le plan de ces mémoires de suivre pas à pas Souworow et les Russes dans cette campagne rapide et meurtrière. Je laisse ces détails militaires à quelques-uns de ces braves, qui suspendent le soir l'épée à leur chevet, pour prendre la plume et noter les marches et les exploits de la journée. Quelques-uns d'eux ont déjà payé dignement ce tribut à l'histoire, et je me contenterai de saisir de loin quelques faits, ou quelques résultats importans, qui présenteront des réflexions intéressantes (1).

Moreau, vainqueur aux lieux où il avoit commandé, et dont le destin fut toujours de réparer les désastres de la France; Moreau qui, pour servir sa patrie et la liberté, avoit consenti à n'être que lieu-

(1) Je suivrai un instant, pour les faits militaires, les relations allemandes de Posselt qui me paroissent exactes et impartiales. Il est à regretter que nous n'ayons pas en France un journal aussi *pragmatique* et aussi libéral que le sien, intitulé *Annales de l'Europe*.

tenant de Scherer, rassembla enfin les débris de l'armée, et prit position aux environs de Valence. Les regards de l'Europe se portèrent alors avec une animosité inquiète sur les rives du Pô, où deux hommes, que les qualités les plus opposées rendoient également célèbres, alloient décider du sort de l'Italie, et peut-être du monde entier. Mais, combien leurs forces étoient disproportionnées! Souworow, à la tête d'une armée victorieuse de plus de soixante et dix mille hommes, et Moreau n'ayant que douze mille Français; car le surplus étoit dispersé dans les places fortes, ou repassoit les Alpes par pelotons désorganisés, pour regagner la France (1). Le

(1) Scherer dit lui-même, dans son précis des opérations militaires, qu'après sa défaite il ne lui restoit plus que vingt-huit mille hommes, il fit encore plusieurs pertes, et il fallut ensuite que Moreau en détachât une grande partie pour occuper le Piémont. Outre les causes générales et bien connues des revers de l'armée française en Italie durant cette campagne, il y en a de particulières, lesquelles, moins importantes en elles-mêmes, ne laissèrent pas que d'avoir des conséquences souvent funestes, surtout à l'arrivée des Russes en Italie. L'une

mécontentement du soldat, sans pain, sans paye et sans habits, découragé par un

---

de ces dernières est l'insouciance trop souvent affectée par les Français sur tout ce qui regarde leurs ennemis et les pays où ils font la guerre. Les Russes et les Autrichiens avoient ordinairement, à la tête de leurs colonnes, des émigrés et des officiers du pays, qui leur donnoient, sur leurs adversaires, tous les renseignemens desirables : les Français au contraire, le peuple le moins instruit des mœurs, des langues, de la discipline et des arts de ses voisins, n'avoient à cette époque dans leur état-major, et peut-être dans toute leur armée, aucun officier qui connût les différentes armes du corps russe, ni qui eût la moindre notion sur leur langue, ou leur manière de marcher, de camper et de combattre Comme ces hyperboréens formoient ordinairement l'avant-garde, on ne pouvoit faire aucune reconnoissance utile, ni tirer aucunes lumières des prisonniers ; car les légions polonaises où il se trouvoit des hommes qui connoissoient et avoient combattu les Russes, et qui eussent pu rendre de grands services, étoient alors à Naples. Une preuve bien frappante de l'ignorance des Français sur tout ce qui regardoit les Russes, c'est qu'ils ne les distinguèrent pas d'abord des Hongrais ou Autrichiens. Au combat de [illegible], où ils repoussèrent Rosemberg, qui avoit passé le Pô, et qui marchoit sur Valence, ils crurent avoir battu les Autrichiens ; et d'après le rapport de Souworow, il n'y avoit que des Russes.

Voici ce rapport :

» Le bruit s'étant répandu que l'ennemi avoit [illegible]

revers qu'il attribuoit à la trahison de son chef, étoit à son comble.

Ce fut cependant avec cette foible digue, qui menaçoit ruine elle-même, que

---

Valence, le général Rosemberg marcha pour occuper cette place *avec le corps russe qu'il avoit sous ses ordres*. Mais ce bruit étoit faux, et il ne put exécuter son projet. »

Un fait non moins extraordinaire, est que Scherer, ministre de la guerre, et général en chef de l'armée, ose lui-même citer comme une excuse de ses revers, c'est qu'il ne put trouver à l'armée aucune carte géographique du Mantouan. Les Français occupoient, dit-il, ce pays depuis 1796, et on n'en avoit levé aucune carte militaire, aucun plan; on n'y avait fait aucune reconnoissance, et on n'en connoissoit pas les chemins.

La présomption de quelques officiers généraux, l'avidité des commissaires, et l'orgueil du directoire, avoient fait négliger tous les moyens, et même repousser avec méfiance et dédain les offres de quelques Français qui avoient servi en Russie, et il ne se trouvoit à l'armée aucun interprète. On intercepta un courier avec des dépêches russes et même des ordres de Paul : il fallut envoyer à Paris pour les déchiffrer; et comme il s'agissoit de vérifier la signature de cet empereur, il n'y eut personne en état de le faire. Il se trouvoit cependant à Paris des officiers récemment arrivés, qui avoient des brevets de lui, et c'étoit dans un tems où le littérateur la Harpe menaçoit déjà le public de sa correspondance avec Paul I, qui devoit donc lui avoir écrit souvent.

Moreau essaya d'arrêter ce torrent indomptable, et le força du moins à changer de cours.

Le général russe Rosemberg, ayant passé le Pô, trouva une résistance qu'on n'attendoit plus de la part des Français. Garreau, commandant l'aîle gauche de la division de Grenier, le força à repasser le fleuve avec une perte considérable en tués, et surtout en prisonniers. Souworow, indigné de ce premier échec, renforça sur-le-champ le corps de Rosemberg, qui, dès le lendemain, renouvela le passage à la tête de sept mille hommes. Les Français furent d'abord forcés à céder; mais le chef de brigade Gardanne soutint l'attaque jusqu'à l'arrivée du général Victor avec sa division. Alors se livra près de Bassaguagno, et à forces approchant égales, la première bataille qui ait eu jamais lieu entre deux nations que la nature a placées si loin l'une de l'autre, et qu'elle a cependant rapprochées par des conformités morales et physiques très-frappantes. Il semble, qu'en les éloignant ainsi, elle ait

voulu les séparer d'intérêts pour les unir d'amitié : mais la politique et la tyrannie, ces ennemies éternelles de la nature, en ordonnoient autrement (1).

Le combat fut opiniâtre et sanglant. Un château, qui se trouvoit au centre de l'attaque, fut emporté et repris plusieurs fois par les deux parties ; mais les bataillons russes, éclaircis et déconcertés par la supériorité du feu des Français et la vivacité de

(1) Je me trompe, les Français et les Russes s'étoient déjà battus en 1733. La guerre de la succession de la Pologne ayant commencé, Stanislas Leszinsky essaya de remonter sur ce trône d'où il avoit été forcé de descendre, et la France prit une foible et honteuse part dans sa juste querelle. Plélo, ambassadeur de France à Copenhague, sollicitoit en vain le foible Louis XV de faire quelques efforts en faveur de son beau-père. On lui envoya enfin deux frégates et quelques troupes, avec lesquelles il partit lui-même, pour débarquer à Dantzig qui s'étoit déclarée pour Stanislas. Mais les Russes venoient d'y arriver, et assiégeoient déjà cette place, au moment où la flottille parut dans la rade. Le brave Plélo voulut cependant effectuer son débarquement. Sous la protection de ces deux frégates, il mit à terre quinze cents hommes, en présence d'une armée. Ils furent aussitôt attaqués, et, après une résistance opiniâtre, où Plélo lui-même périt à la tête de sa petite troupe, le reste

leurs attaques au pas de charge, lâchèrent enfin pied, et furent poursuivis la baïonnette dans les reins jusqu'au bord du fleuve, où une grande partie se précipita et périt. Ils perdirent dans ce combat un général et quelques milliers d'hommes, ainsi que cinq canons et un drapeau.

Souworow, par ces deux combats, images de ceux qui se livrèrent ensuite sur la Trébia, apprit à estimer, ou du moins à respecter la bravoure française. Désespérant de forcer Moreau à quitter son camp retranché près d'Alexandrie, en passant le Pô pour l'attaquer de front, il céda à la tactique autrichienne, qui l'engagea à remonter la rive gauche pour

---

fut obligé de se rendre prisonnier de guerre. On mena ces Français en triomphe à Pétersbourg, et l'impératrice Anne se fit présenter les officiers à la cour, et leur fit un accueil très-gracieux et des complimens flatteurs sur leur bravoure. J'ignore où les soldats composant les débris des deux régimens débarqués furent relégués, et même s'ils furent jamais rendus à la France : mais j'ai été visiter avec intérêt et attendrissement, au bord de la mer, les tombeaux des malheureux qui moururent sur cette plage lointaine.

tourner la position des Français en marchant subitement sur Turin.

Moreau fit un mouvement pour arrêter cette marche. Il passa la Bormida, se mit lui-même à la tête de sa cavalerie, et, ayant renversé les Cosaques et les troupes légères autrichiennes, il s'empara de leurs postes avancés depuis Marengo jusqu'à Saint-Julien. Il attaqua alors avec une forte colonne le camp du général Lusignan, et s'en empara : mais Lusignan, renforcé par le corps russe sous les ordres de Bagration (1), revint sur ses pas,

(1) *Bagration* est un kniaiss géorgien, créature du féroce Araktschéieff; il commandoit les troupes légères, et souvent l'avant-garde de Souworow. C'est le même général que les gazettes françaises ont si souvent défiguré dans les relations de cette campagne, jusqu'à métamorphoser enfin son nom en celui de *prince Pancrace.*

Les Français ne sauront-ils jamais écrire et prononcer les noms étrangers, ordinairement moins durs que ceux qu'on leur substitue pour les adoucir? Voltaire, que j'ai déjà cité pour cela, s'obstinoit à écrire *Schwalou, Cheval-loup*, au lieu de *Schouwalow, Chouvalove*, dont la prononciation est infiniment plus douce. Ce défaut est si inhérent à notre caractère, que Rulhière et le C. Ségur lui-même n'en sont point exempts. Ce

et les Français, forcés à leur tour de renoncer à leurs avantages, reprirent leur première position.

Ce fut le dernier effort que put faire

---

dernier, dans l'intéressante histoire à laquelle il a, je ne sais pourquoi, donné pour cadre le nom de Frédéric-Guillaume, parle d'une *infante de Saxe;* et quand il est question de l'illustre famille prussienne et polonaise de *Doenhoff*, il a soin d'écrire toujours *d'Oenhoff*. Ce nom doit cependant être connu en France, et sur-tout des anciens courtisans, puisque l'avant-dernière reine descendoit de cette maison. Rulhière écrit ordinairement *d'Olgorouki* et *d'Aschkoff*, comme si un nom ne pouvoit être noble, sans être précédé du *de*. Cette manie est choquante dans les mots russes, presque tous composés d'un génitif pluriel, dont la terminaison en *ow* ou *off*, *ew* ou *eff*, et *i*, exprime déjà notre article *des*, et qu'on estropie doublement; de manière qu'en écrivant le comte *de Soltykow*, le prince *de Zoubow*, c'est comme si l'on disoit *Mr. de des Malesherbes*, le prince *du de la Trimouille*. On ne releveroit point ces bagatelles dans un Parisien qui n'auroit fait que son tour de St.-Cloud, ni dans un gazetier qui ne connoît que les Tuileries et la rue des Prêtres; mais elles peinent dans des relations d'ambassadeurs, et même dans le Moniteur, qui servira un jour d'annales à l'histoire. Cette feuille, d'ailleurs écrite avec soin, fourmille de fautes dans l'article *Extérieur*. Le journal du gouvernement ne devroit-il pas avoir parmi ses rédacteurs quelqu'un qui sût la géographie et les langues étrangères, et qui pût

le Turenne de la révolution, avec sa petite armée, pour se maintenir près

---

donner aux relations du Nord la même correction qu'à celles de l'Angleterre. La mutilation des noms suédois, russes et allemands, est d'autant plus choquante, que la plupart ont une signification.

Ouvrez, par exemple, le Moniteur, N°. 135, an 6, à l'article *Lausanne*. Il y est question d'un général suisse *Weins*. On y parle longuement de son caractère et de ses écrits, bien connus à Paris, où il a résidé long-tems. On est fort étonné de voir, par toutes ces particularités, que le *Moniteur* veut parler du célèbre colonel *Weiss*; or *Weiss* veut dire *blanc*, et *Weins* veut dire *du vin*.

Voulez-vous des exemples plus récens, prenez le N°. 225 de l'an 9, que j'ai sous les yeux, et lisez, si vous le pouvez, les noms russes qui sont accumulés dans la première colonne; presqu'aucun n'est reconnoissable, ni même *prononçable* de la manière dont il est écrit, avec des redoublemens de consonnes qui ne s'assemblèrent jamais en russe. Défigurer ainsi des noms illustres dans le Nord, c'est comme si l'on y imprimoit les articles de Paris, avec les noms et les qualités de nos plus illustres citoyens burlesquement travestis; ce qui seroit moins choquant encore, puisque les noms russes ont une signification bien plus déterminée que les français.

Dolgo-rouki veut dire *longue-main*, et ce surnom d'un grand-prince de la race de Rouric, nommé Youri Wladimirowitsch, qui fonda Moscou vers le douzième siècle, a passé à sa postérité.

d'Alexandrie. La tête de l'armée austro-russe avoit déjà passé le Pô au-dessus de Valence et emporté Casal, le seul poste qui couvrît le dos des Français

---

Le Moniteur a été long-tems avant de pouvoir apprendre le nom de *Souworow*, qu'il s'obstina à écrire *Sawarou* et *Souwarou* : mais la renommée répéta tant de fois ce terrible nom, qu'on le sait enfin en France. La même feuille fit souvent mention de *Bébroko* et de *Berboko*, au lieu de *Bez-borödko*, qui veut dire *sans barbe*, *imberbe*. *Orlow* est le génitif pluriel *d'Orel*, aigle; *Zoubow*, le génitif pluriel de *Zoub*, dent; le comte des Aigles, le prince des Dents. *Dites à sa Majesté que je ne me porterai pas bien, aussi long-tems que les dents qui me font mal ne seront pas arrachées;* c'est ainsi que Potemkin répondit un jour à un officier qui venoit s'informer de sa santé, de la part de l'impératrice. C'étoit, comme on le voit, un calembourg sur le nom de Zoubow : ce dernier venoit d'être élevé à la place de favori, en dépit de l'orgueilleux Potemkin.

Ce Russe-là, dira-t-on, veut-il qu'on apprenne sa langue hyperboréenne? Non; mais je voudrois que vous écrivissiez les noms étrangers qui ne sont pas naturalisés dans la vôtre, comme ils se prononcent, sur-tout quand vous n'avez pas les caractères de cette langue pour en copier au moins l'orthographe. C'est un respect que l'on doit aux étrangers, à l'histoire, et à la postérité. Si les Romains n'avoient pas eu, comme vous, la manie de tout finir en *us*, vous sauriez quelque chose de plus de la langue de vos ayeux.

dans cette position. Moreau fut alors obligé de faire de gros détachemens pour entretenir ses communications du côté de Gênes, que les insurgés piémontais interceptoient déjà; et, contraint enfin d'abandonner la position où il avoit, pendant deux mois, tenu en échec des forces si supérieures aux siennes, il ne laissa qu'une garnison dans la citadelle d'Alexandrie.

Par cette prudence et cette audace, Moreau avoit donné à Macdonald le tems d'arriver aux frontières de la Toscane avec l'armée de Naples. Mais forcé de rétrograder lui-même en ce moment décisif, chacune de ses marches éloignoit et rendoit plus difficile une réunion qui devoit sauver l'Italie et la France. Scherer avoit sollicité et obtenu du directoire cette démarche extraordinaire et désespérée; elle prouve combien sa défaite avoit en un instant changé la face des choses dans un pays où les Français étoient les maîtres, et où ils avoient eu d'abord de si nombreux partisans.

L'évacuation du royaume de Naples, et cette retraite rapide des Français en traversant l'Italie soulevée tout à coup contre leurs vexations, est si semblable à la fameuse retraite de Charles VIII, que l'on en pourroit faire le parallèle le plus intéressant. Il n'est même aucun événement important de cette immortelle guerre, si extraordinaire dans ses principes et dans ses succès, qui n'ait son véritable pendant dans l'histoire: mais malheureusement pour le monde l'histoire est toujours inutile et souvent inconnue à ceux pour qui elle est écrite, les gouvernans, les princes, les ministres et les généraux. Ils peuvent toujours se trouver dans des circonstances nouvelles, parce qu'eux-mêmes sont nouveaux; ils s'imaginent que c'est leur génie, ou leurs talens, ou leur fortune qui va maîtriser les événemens, tandis que ces mêmes événemens les emportent, et leur laissent au hasard de la honte ou de la gloire. L'observateur éloigné, l'écrivain studieux, le philosophe, sont les

seuls qui, éclairés par l'expérience des siècles, prévoyent quelquefois les résultats, et prédisent les mêmes malheurs, en revoyant les mêmes fautes. Ce sont eux qui demanderont encore pourquoi l'on crut perdue et coupée une armée de trente mille hommes, maîtres de la basse Italie, où elle venoit de fonder deux républiques qui avoient pour défenseurs les plus braves, les plus riches et les plus éclairés de la nation? Malgré les succès des Austro-Russes en Lombardie, n'étoit-ce pas à eux de trembler d'avoir en tête Moreau et les ressources de la France entière, et à dos une armée conquérante, grossie des nouvelles phalanges républicaines qu'elle avoit formées? Heureux alors, si quelque perfidie anglaise eût forcé les Français à se maintenir malgré eux en Italie, comme ils le firent depuis en Egypte!

Macdonald s'avança donc rapidement, ramassant toutes les troupes éparses sur sa route, de manière que, rassemblant l'armée de Naples, et y réunissant la di-

vision de Gauthier et celle de Victor qui s'étoit embarquée en Ligurie pour venir le joindre en Toscane, il arriva sur les flancs de l'armée austro-russe à la tête de trente-cinq mille combattans. Se trouvant dans une situation plus avantageuse qu'il n'avoit pu l'espérer après une marche si longue et si pénible, il occupa d'abord toutes les gorges de l'Appenin. Dédaignant bientôt d'opérer sa jonction avec Moreau par le chemin qui lui étoit ouvert, il passa lui-même les montagnes pour agir offensivement dans la plaine.

Ses premiers combats furent des victoires, qui justifièrent d'abord ce plan hardi et digne d'une armée de trente-cinq mille Français. Le poste important de Trémoli fut emporté par le général Dombrowsky, commandant, à l'aile gauche de l'armée, cette brave légion polonaise qui étoit parmi les Français ce qu'étoit parmi les coalisés le corps des émigrés, et qui eut si souvent le même sort en déployant la même bravoure.

D'un autre côté, Olivier, conduisant

l'avant-garde, renversa celle des Autrichiens, et Macdonald, s'avançant lui-même avec le centre, attaqua près de Modène l'armée ennemie sous les ordres du prince de Hohenzollern, et remporta une victoire qui le rendit maître de Modène, de Parme, de Plaisance et de tout le pays. Comme il faisoit mine de marcher sur Mantoue, et de dégager cette place, les coalisés se virent à la veille de perdre tous leurs avantages.

Le feld-maréchal Ott, réunissant alors tous les corps sous ses ordres, se retira derrière le Tidone, sans compromettre le sort de l'Italie par celui d'une seconde bataille que lui présentoit Macdonald. Kray détacha dix mille hommes du corps qui assiégeoit Mantoue, et la grande armée austro-russe revint à marches forcées sur le nouveau champ de bataille.

Elle se rassembloit entre Tortone et Plaisance, presque dans la même position qu'elle avoit occupée six semaines auparavant. Souwerow, abandonnant lui-

même le Piémont, d'où ses avant-postes s'étendoient déjà jusqu'aux frontières de la Suisse et de la Savoie, accourut avec ses Russes pour combattre Macdonald.

Moreau, qui déjà s'étoit retiré sur Gênes avec sa petite armée, ne put d'abord profiter de cette marche rétrograde de Souworow, pour le suivre, ou pour rentrer dans le Piémont, et dégager les places qui tenoient encore. Quoique le Petit-Bernard et la plupart des passages des Alpes fussent demeurés au pouvoir des Français, il ne se trouvoit sur toutes leurs frontières aucunes troupes pour faire en ce moment critique une diversion aussi facile qu'elle eût été avantageuse. C'étoit toujours le même système de guerre, qui avoit déjà pensé perdre Moreau et la France, en l'an 6, lorsque quelques escadrons de hussards autrichiens suffirent pour remonter le Rhin, et couper les derrières des armées françaises, sous le canon de nos places fortes dénuées de garnisons. Après avoir conçu un plan hardi, on employoit

toutes les ressources disponibles pour l'exécuter par un seul et même effort, sans rien réserver pour l'avenir, sans supposer les revers. L'expédition d'une armée française en Italie ou en Allemagne, sembloit l'émigration générale d'un peuple, et une véritable irruption de Gaulois. L'armée avançoit sans regarder en arrière ; rien ne la nourrissoit, rien ne la suivoit. S'occuper du présent, sans songer à l'avenir, tel est le caractère de notre nation, et quelquefois celui de notre gouvernement; il reste empreint sur toutes nos expéditions nationales, depuis que l'histoire les a consacrées. Il fut souvent la cause de nos succès, et toujours celle de nos revers. Trop heureux, si l'on eût conçu plutôt ce système des armées de réserve, qui vient de sauver la France, et d'assurer ses triomphes, en immortalisant sa gloire !

Cependant Macdonald, avant de se voir accablé par la grande armée austro-russe, poursuivit ses premiers avantages, et se pressa de passer le Tidone, pour détruire le corps de Ott, comme il avoit battu celui

de Hohenzollern. Au moment où il l'attaquoit avec impétuosité, et renversoit son avant-garde, Souworow et Mélas arrivèrent avec celle de la grande armée. Il convint à Macdonald de se replier devant des forces si imposantes, pour se préparer à soutenir lui-même, avec toutes les siennes, la bataille qu'il alloit livrer. Peut-être eût-il été plus prudent encore de se retirer de suite au-delà de Trémoli.

Arriver et combattre, étoit le mot de Souworow. Il parut, le 17 juin, à la vue des Français, et résolut de les attaquer dès le lendemain. Le reste de son armée le joignit durant la nuit. Elle se divisa en trois formidables colonnes : celle du centre, composée en totalité de troupes russes, fut conduite par le comte Rosemberg; celle de la droite, composée de Russes, d'Autrichiens et d'Hongrais, fut commise au général Forster; et Mélas commanda la troisième, qui étoit la plus forte, et toute formée de l'élite de l'armée autrichienne. Les dispositions des Impériaux, et les difficultés du terrein retardèrent l'attaque de

Souworow (1). Il n'arriva qu'à midi en présence de l'armée française, qu'il trouva rangée en bataille, en avant de la Trébia. Macdonald paroît avoir adopté ici un système, qui fut souvent funeste aux généraux français : il reçut le combat, au lieu de le livrer. L'avant-garde russe, sous les ordres du prince géorgien Bagration, soutenue de quelques régimens hongrais, attaqua, avec impétuosité, l'aile gauche des Français. Le général Dombrowsky y commandait la légion polonaise ; et ces débris errans d'une nation jadis si célèbre, et aujourd'hui si malheureuse et si intéressante, se retrouvèrent, par des événemens inouis, en présence des spoliateurs de leur patrie. Soit que l'ascendant acquis et conservé depuis un siècle de la part des Russes sur

(1) Cette bataille se donna dans le même champ que celle où Annibal avoit défait les Romains, entre le Tidone et la Trebbia. Voici comme Tacite a décrit ce pays : *Erat in medio rivus* (le Tidon), *prœaltis utrinsque clausus ripis, et circa obsitus palustribus herbis, et, quibus inculta, ferme vestiuntur, virgultis vepribusque.* L'aspect du terrein paroît n'avoir pas changé depuis.

les Polonais, ait augmenté la confiance des premiers, et produit une émotion fatale aux seconds; soit que le nombre de leurs ennemis autant que la vigueur de leur attaque les ait d'abord déconcertés, les Polonais furent renversés, et ce premier choc mit de la confusion dans toute l'aile droite, où Macdonald envoya des renforts. Rosemberg, de son côté, y porta toute la division de Sweikowsky. Le combat se renouvela, et se soutint de part et d'autre avec un acharnement extraordinaire. Les Russes y montrèrent aux Français cette opiniâtreté invincible, cette discipline et cette résignation à la mort qui les a si souvent fait triompher. Serrant leurs rangs à mesure que le feu ennemi les éclaircissoit, ils marchèrent toujours en avant (1), et contraignirent tout ce qu'ils avoient en front à repasser la Trébia.

(1) *Pérod! Pérod! en avant! en avant!* c'est aussi le cri de guerre que les officiers russes poussent en combattant; ils l'entremêlent de l'exhortation la plus énergique et la plus familière au soldat: *Niéboss! Niéboss! ne crains pas! n'aye pas peur!* Avec ce mot magique

La colonne du centre, menée par Rosemberg, et à la queue de laquelle étoit Souworow, avoit eu le même succès, après une lutte plus longue et plus opiniâtre encore. Deux fois les Français, repoussés jusqu'au-delà de la rivière, l'avoient repassée avec une nouvelle ardeur sous le feu de cette colonne inébranlable qu'ils s'efforçoient d'entourer. La vivacité de leurs mouvemens, la supériorité de leur feu, la rapidité avec laquelle ils évitent le choc, la valeur personnelle de chaque chef, le courage particulier de chaque soldat, rien ne put triompher de cette impassibilité russe, de cette opiniâtreté moutonnière contre laquelle la discipline prussienne et la tactique du grand Frédéric avoient si souvent échoué. Les Français, las de combattre, et même de tuer, désespérant de repousser ces masses

---

vous faites tout faire à un Russe. J'ai déjà observé que, pris séparément, le Russe est fort doux, et même fort timide : mais en bataillons, il a une opiniâtreté, une adhérence *moutonnière*, qui le rend redoutable, et quelquefois invincible.

mouvantes et hérissées de fer, en les heurtant, repassèrent enfin la Trébia, et changèrent le combat en une canonnade meurtrière qui détruisit totalement quelques compagnies russes, lesquelles, prenant la retraite des Français pour une fuite, voulurent les suivre et franchir la rivière. Les Russes, arrêtés sur le rivage qu'ils venoient de gagner, furent obligés de s'en éloigner, de manière que le champ de bataille resta au canon et aux boulets.

L'aîle gauche des Autrichiens, commandée par Mélas, avoit eu également sur l'aîle droite des Français un avantage que l'infériorité du nombre avoit moins balancé ; mais après avoir repoussé leurs ennemis au delà de la Trébia, les Autrichiens établirent eux-mêmes sur la rive des batteries qui les en rendirent maîtres, et qui firent sur les Français le même ravage que celles de ceux-ci sur les Russes.

La nuit et la rivière séparoient déjà les combattans épuisés; mais cette canonnade réciproque se prolongea dans les ténèbres, et sembla continuer cette mémorable

bataille jusqu'au lendemain, où elle devoit recommencer avec une nouvelle fureur.

Elle fut renouvelée de la part des Français dès le matin. A la faveur de leurs batteries, l'aîle gauche repassa la rivière sous le feu de l'ennemi, renversa et poursuivit l'aile droite des Russes jusqu'au village de Casalégio. Là, Bagration rallia ses troupes, grossies par les renforts que Rosemberg y fit marcher, et les Français, attaqués à dos et en flancs, furent arrêtés.

Au centre, ils avoient repassé avec le même courage et le même succès, bravant la mitraille de l'ennemi, et emportant toutes ses batteries à la baïonnette. Ils poursuivoient leur avantage, et la victoire sembloit décidée, lorsqu'un corps de cavalerie autrichienne vint fondre en flanc sur la cinquième demi-brigade, et la renversa dans le plus grand désordre. Cette demi-brigade, forte de trois mille hommes, gardoit l'espace entre la colonne du centre et celle de la gauche, qui se virent ainsi coupées et prises en flancs par

la cavalerie. On dut changer l'ordre du combat, et manœuvrer pour se couvrir et se défendre ; l'ennemi, déjà à demi vaincu, profita de ce mouvement pour se rallier : la bataille se rengagea, devint générale sur toute la ligne, dura toute la journée, et eut enfin le même résultat que la veille. Mélas, surtout, avoit remporté un avantage décidé, et, ayant le premier repoussé les Français, il put envoyer au centre des renforts considérables qui arrêtèrent les progrés de l'ennemi. Cependant les Français se reformèrent encore sur l'autre rive ; leur retraite s'y fit sous la protection de leur artillerie, et les armées occupèrent les mêmes positions que la veille.

Souworow, au lieu d'attendre une troisième attaque, résolut de passer lui-même la rivière, et de décider cette longue et sanglante bataille. Mais Macdonald, qui avoit en vain compté sur l'arrivée de la légion ligurienne, et même sur la marche rapide de Moreau ; Macdonald, qui s'étoit empressé d'attaquer ou de combattre seul une armée si nombreuse et si formidable,

dans l'espérance de remporter une victoire plus glorieuse et moins partagée, craignit de compromettre le salut de son armée entière par une troisième bataille, qu'il ne se sentoit plus en état de soutenir. Il avoit fait une perte considérable (1); et, trompant la vigilance de l'ennemi, il ordonna sa retraite pendant la nuit avec une telle précipitation, qu'il abandonna ses blessés,

(1) Je ne m'arrête point à copier le nombre des morts dans les rapports officiels, toujours menteurs. Je ne pourrois d'abord, en comparant ceux des Français avec ceux des Autrichiens, en tirer le terme moyen qui s'approcheroit le plus de la vérité. Le directoire ne fit publier aucun rapport, ni aucune des relations de Macdonald, malgré les réclamations de ce général. Ce parti est peut-être préférable à celui que prennent ordinairement les généraux, d'annoncer une bataille sanglante, où l'ennemi, supérieur en nombre, a combattu avec acharnement, et disputé long-tems la victoire, et où, par un prodige inconcevable, on n'a cependant qu'un ou deux tués, avec quelques blessés. Pour une nation éclairée, qui lit et raisonne, la meilleure politique seroit, au reste, de dire toujours la vérité : le peuple et les soldats, qu'on ne veut point effaroucher par des pertes, lisent rarement les gazettes; et ceux qui les lisent supposeront les malheurs plus grands, aussi-tôt que vous mentirez pour les leur cacher.

parmi lesquels se trouvoient plusieurs généraux, déposés à Plaisance.

Les Austro-Russes le suivirent dès le lendemain, et Rosemberg atteignit son arrière-garde au passage de la Nura. Là il eut la gloire de faire prisonnière une partie de la dix-septième demi-brigade, formée du ci-devant régiment d'Auvergne si célèbre dans les annales militaires.

C'est ainsi que se termina l'une des batailles les plus longues, les plus sanglantes et les plus disputées, qui aient eu lieu durant la guerre de la liberté. Les Français ne purent vaincre, mais ils ne furent point vaincus. Ils étoient très-inférieurs en nombre à leurs ennemis, atténués par une marche pénible et périlleuse, affoiblis par les combats précédens, manquant de vivres et d'habillemens, environnés de peuples soulevés contre eux: leur armée n'avoit ni la sécurité ni la confiance de celle des coalisés.

Macdonald, se retirant de l'autre côté des Appenins, revint alors au premier plan dont son ardeur l'avoit écarté,

et il opéra sa jonction avec Moreau, en remontant la rivière de Gênes. La célérité de sa marche, et les passages avantageux des montagnes que son arrière-garde défendit toujours, empêchèrent les ennemis d'achever sa défaite; mais il semble que le dénûment de son armée, le mécontentement général, et la désorganisation du gouvernement exécutèrent ce que l'ennemi n'avoit pu effectuer.

Cependant Moreau avoit fait un mouvement pour seconder l'armée de Naples; mais ce mouvement ne parut point combiné avec les attaques de Macdonald, qui les commença à une distance et à une époque où il ne pouvoit recevoir aucun secours. On saura un jour si la jalousie, cette ennemie éternelle de la gloire des héros et du succès des plus grandes entreprises, fut la cause de ces revers: en attendant, la déclaration d'un homme comme Moreau doit prévaloir sur les raisonnemens des politiques et des historiens. « Si ces opérations, écrivoit ce général à Mac-

donald, n'ont pas eu tout le succès qu'on pouvoit s'en promettre, la cause en est que vous n'aviez *pas trente mille hommes, et que je n'en avois que dix mille*, que tout le pays étoit soulevé contre nous, et que l'ennemi y avoit soixante et dix mille hommes. Avec une pareille disproportion de forces, c'est sans doute faire beaucoup que d'éviter une défaite. »

Quoiqu'il en soit, ce ne fut que le lendemain de la bataille que Moreau, s'étant avancé, par la Bochetta, dans la plaine d'Alexandrie avec ses dix mille hommes, attaqua le maréchal de Bellegarde, et lui fit lever le siége de Tortone, en le forçant à repasser la Bormida. Moreau s'avança ensuite à marches forcées jusqu'aux bords de la Scrivia, où il arriva le 25 juin, et apprit le malheureux succès de la bataille du 18 et du 19. N'étant point en état de rétablir les affaires avec sa petite armée, il se retira par Novi, et reprit sa première position.

Souworow, informé de sa marche, avoit aussitôt abandonné la poursuite de

Macdonald, pour venir le combattre. Rien de plus étonnant que l'infatigable activité de ce vieillard, courant nuit et jour d'une extrémité de la Lombardie aux frontières du Piémont dans une mauvaise charrette; il faisoit mouvoir l'armée autrichienne avec une rapidité qu'elle ne connoissoit pas. On a cependant remarqué que Souworow en Italie ne se montra plus sur le champ de bataille, comme il avoit coutume de le faire en Moldavie et en Pologne; soit que la supériorité de l'artillerie des Français, la vivacité de leurs mouvemens et l'adresse de leurs tirailleurs lui inspirassent de la prudence; soit que se voyant généralissime dans une guerre dont le triomphe sembloit dépendre de sa fortune et de la confiance qu'elle inspiroit, il crût devoir la ménager; il se conduisit avec une circonspection qu'on ne lui connoissoit point, mais qui n'influa en rien sur l'audace et la célérité de ses manœuvres, ni sur la promptitude de ses résolutions. Ses propos devinrent plus grossiers et plus fanfarons, ses ordres plus

despotiques, et ses proclamations plus orgueilleuses (1).

---

(1) J'eusse rapporté dans cette note plusieurs des proclamations de Souworow en Italie ; mais je n'y trouve pas son cachet caractéristique : elles ont, pour la plupart, été faites par les Autrichiens et les Italiens, et paroissent souvent des parodies de celles que les Français eux-mêmes avoient publiées. Voici cependant deux pièces qui me paroissent plus originales.

Proclamation du feld-maréchal Souworow, du 2 mai 1799.

« L'armée victorieuse de l'empereur apostolique et » romain est ici. Elle combat uniquement pour le » rétablissement de la sainte religion, du clergé, de la » noblesse, et de l'antique gouvernement de l'Italie. » Peuples ! unissez-vous à nous pour Dieu et pour la » foi. Nous sommes arrivés avec une grande puissance » à Milan et à Plaisance pour vous secourir. »

Signé, SOUWOROW.

Aux habitans des vallées de Lucerne et de Saint-Martin.

« Peuples ! quel parti avez-vous embrassé ? Campagnards trompés, vous protégez donc les Français dévastateurs, les ennemis de la paix publique, lorsque le repos seul peut assurer votre bien-être ! Les Français se déclarèrent ennemis du Dieu crucifié, et l'ancien attachement de vos pères à la doctrine chrétienne a toujours été *la source de votre bonheur, et vous a procuré la*

Moreau se retiroit ; Macdonald étoit repoussé. La Lombardie, la Toscane et le Piémont, même les départemens fron-

---

protection de l'Angleterre. Les Français sont les ennemis de cette puissance, votre bienfaitrice et notre alliée. Appuyés sur notre force, animés par nos victoires, et par le secours que le Dieu des chrétiens accorde à ses guerriers, nous arrivons à l'entrée de vos montagnes, et nous sommes prêts à y pénétrer, si vous persistez dans votre égarement. Habitans des vallées, le tems du repentir n'est pas encore passé : hâtez-vous de vous réunir à nos drapeaux ; ils sont bénis du ciel, et victorieux sur la terre. Les fruits de la plaine sont à vous, si vous devenez nos amis ; et vous conserverez la puissante protection de l'Angleterre, aussitôt que votre conscience ne vous reprochera plus d'être les partisans de vos séducteurs et de vos tyrans. Réunissez-vous avec nous pour être les défenseurs de la vraie liberté et de votre repos. »

Cette proclamation n'eut aucun effet, et la France ne doit pas oublier que les Vaudois, ces peuplades les plus vertueuses et les plus paisibles du Piémont, restèrent seules fidèles à la liberté dans ces momens de crise et de désespoir.

Quant aux propos de Souworow, on les connoît. *Quand j'aurai étrillé Macdonald, je reviendrai étriller Moreau*, disoit-il, avant la bataille de la Trebbia. Lorsqu'il apprit la marche de Joubert, *eh bien !* dit-il, *c'est un jouvenceau (malodez) qui vient à l'école ; allons-lui donner une leçon.* Le désespérant de ces fanfaronnades, c'est qu'il a tenu parole.

tières, enfantoient à l'envi contre les Français des armées d'insurgés et des troupes de brigands. Le caractère de Souworow étoit de poursuivre chaudement ses avantages, sans laisser respirer ses ennemis en retraite. Peut-être, en suivant ce système, eût-il achevé, en cette campagne mémorable, la conquête de l'Italie, et pénétré dans le midi de la France. Cela semble d'autant plus probable, que les Autrichiens, abandonnés à leurs propres forces, exécutèrent eux-mêmes ce plan hardi, dès que Souworow les eût quittés.

Il paroît avoir été moins arrêté encore par la contenance des républicains qui se retiroient en combattant dans des positions redoutables, que par le système de son état-major d'emporter les places fortes du Piémont, avant de descendre dans la Ligurie. Ces places fortes, dont les blocus ou les sièges avoient été interrompus, furent cernées avec une nouvelle vigueur; et les Français, autrefois si habiles dans l'attaque et la défense des places, ne parurent avoir laissé des garnisons dans la

plupart de celles-ci, que pour capituler, et les remettre dans les formes au vainqueur.

Ils firent cependant un dernier effort pour sauver celles qui résistoient encore. Joubert s'avança au-delà de Novi avec un corps de vingt mille hommes. Croyant n'avoir d'abord à combattre qu'un corps avancé des ennemis, il fit des dispositions pour l'attaquer. Mais, c'étoit Souworow lui-même, que venoit de renforcer encore le général Kray avec une armée capable seule de combattre les Français. A la vue des forces imposantes qui se déployoient, les généraux tinrent un conseil de guerre, et furent d'avis de se retirer pour éviter un engagement général; mais Joubert espéra que la fortune, amie de l'audace et de la jeunesse, déserteroit enfin les drapeaux du vieux Souworow pour se ranger sous les siens, et il accepta la bataille. Les Russes combattirent avec leur valeur accoutumée; les Autrichiens, avec cet acharnement et cette tactique supérieure qui les distingua surtout dans cette cam-

pagne. Après plusieurs chocs et plusieurs attaques, dont les succès furent très-variés, la bravoure des Français sembloit enfin triompher au centre où les Russes combattoient, et où Joubert, indigné de voir si long-tems la victoire hésiter de se déclarer pour lui, s'élançoit à la tête d'un bataillon de grenadiers, pour enfoncer et poursuivre l'ennemi dans la plaine. En ce moment décisif, le favori de la victoire dans cette campagne, Kray, attaque sur l'aile gauche avec ce corps d'armée qui avoit formé le siége de Mantoue. La réduction à jamais honteuse de cette place pensa perdre la France et la liberté, et la victoire de Marengo a pu seule en arrêter les funestes conséquences. En doublant ainsi les forces de l'armée austro-russe au milieu d'une action déjà si inégalement engagée, Kray la décida. Laudon, quarante ans auparavant, étoit venu ainsi arracher la victoire des mains du grand Frédéric, au moment où il triomphoit, près de Francfort-sur-l'Oder, du nombre et de l'opiniâtreté des Russes. Les bataillons ébranlés et éclaircis

se resserrent et se raffermissent. La cavalerie autrichienne manœuvre pour mettre à profit le terrain où la fougue des Français les a entraînés, et le choc se renouvelle. En cet instant même, un plomb mortel atteint Joubert; il tombe en criant : *En avant, grenadiers!* Ce double événement changea la fortune. Les Français consternés se pressent autour du corps de leur général, et se retirent sur les hauteurs, en combattant; mais le général autrichien Lusignan, les tournant près de Novi, leur fit essuyer une grande perte, et pensa changer en déroute leur imposante retraite. Les Russes, qu'ils avoient eus en front, furent principalement poussés à suivre l'arrière-garde; et c'est là que Souworow compléta la destruction de la belle armée qu'il avoit amenée en Italie. Des compagnies entières de ces malheureuses victimes tomboient sous la mitraille de l'artillerie légère ou des batteries masquées, et étoient soudain remplacées par des bataillons aussi dociles, qu'on envoyoit au même sacrifice. La baïonnette au bras, dans un calme hor-

rible, ils s'avançoient à la mort, et la recevoient à côté de leurs frères expirans. Je ne disputerai point sur le nombre de ces malheureux qui expirèrent ainsi en voulant forcer les Français dans leurs postes; mais c'est un fait constant que ceux-ci perdirent peu de monde au centre, et que le feu machinal des Russes ne fut point meurtrier.

Tous les rapports ont porté l'armée, que Souworow conduisit en Italie, à quarante mille hommes et plus; mais, ce qui est avéré, ce que plusieurs officiers de sa suite m'ont assuré, c'est que, lorsqu'il rassembla les Russes pour se mettre en marche et passer le Gothard, il ne se trouva plus qu'environ douze mille hommes en état de le suivre en Helvétie. C'est donc vingt-huit mille hommes qui, des rives dépeuplées et lointaines du Volga, sont venus tomber dans ces champs italiques, déjà engraissés du sang de tant de nations différentes et de tant de générations diverses.

Souworow, après cette action, la der-

nière de ses victoires, ou, ce qui est la même chose, la dernière des batailles qu'il ait livrées, abandonna subitement l'Italie, pour entreprendre et exécuter cette expédition dont on n'a point assez parlé, parce qu'il n'avoit avec lui ni historiens, ni journalistes, mais qui est comparable à ces derniers et étonnans passages des Alpes que nous admirons encore.

Ce vieux égorgeur de victimes humaines parvint en ce moment au plus haut période de sa renommée. Paul, ivre de joie, lui déféra le titre de prince avec le surnom d'*Italique*, et ordonna par un oukas qu'on eût à le regarder comme le plus grand des généraux anciens et modernes. Souworow, pour une victoire remportée sur les Turcs près de la rivière Rimnik, avoit déjà obtenu le surnom de *Rimnisky*, de Catherine seconde, qui aimoit à faire revivre cet usage des anciens. Ce féroce vieillard jouit du triomphe qu'il avoit ambitionné toute sa vie. Son nom retentit par tout l'univers, et porta la terreur ou

une coupable et absurde espérance jusqu'au cœur de la république. Ceux qui envisageoient ce moderne Attila comme leur sauveur, ne doutoient plus qu'il ne fît bientôt son entrée triomphale dans Paris, comme il l'avoit faite naguères à Varsovie. Les plus sages craignirent même de voir se vérifier de nos jours le pressentiment de ce philosophe, dont les aperçus dans l'avenir ont été si souvent de justes prédictions, que les Russes et les Tatares feroient encore la conquête de l'Europe. Déjà ils déploroient cette funeste révolution du monde vers l'esclavage et la barbarie, en désespérant de l'humanité. Qui sait en effet jusqu'où Souworow eût pénétré, si, fidèle à son caractère et à sa confiance aveugle dans le dieu des Russes (1), il eût redoublé ses efforts sur

(1) Soit ancienne tradition, soit préjugé plus moderne, les Russes croient généralement encore avoir un Dieu particulier, et disent souvent, en parlant de leurs victoires et de leur bonheur, *c'est notre Dieu, c'est le Dieu russe*. Souworow, plus que tout autre, avoit une foi,

le point qu'il avoit ébranlé, au lieu d'en aller attaquer un autre où son écueil étoit marqué par les destins ?

Il est à remarquer pourtant, sans vouloir diminuer sa gloire, ou plutôt l'ascendant de sa fortune, que son départ, loin de changer les choses en Italie, sembla au contraire y laisser la victoire auprès des Autrichiens, où il l'avoit trouvée en arrivant. Ils achevèrent la campagne avec des succès plus marqués encore ; et les soldats français (1), après avoir com-

---

aveugle dans ce Dieu, et, plus que tout autre, il servit à en propager la croyance. Depuis près d'un siècle, les Russes n'avoient pas perdu de bataille rangée : celle de Zurich a seule détruit l'enchantement.

(1) On s'étoit plu à répandre dans les armées françaises les bruits les plus effrayans sur la conformation et la férocité des Russes. C'étoient, à entendre leur partisans secrets, des géans, des ogres, des Briarées. *Nous verrons s'ils ont quatre bras*, disoit un soldat français, en marchant à la première rencontre pour les combattre. *Eh bien ! ils n'en ont que deux, et ne savent pas s'en servir*, dit-il ensuite. Les premiers prisonniers que l'on fit, achevèrent de détromper sur leur compte. On fut étonné de voir des hommes moins grands et moins

battu les Russes en deux batailles malheureuses, les craignirent beaucoup moins qu'avant de les avoir vus.

---

aguerris que les Autrichiens, et dont le feu étoit bien moins meurtrier : mais on reconnut bientôt combien ils étoient redoutables par cette abnégation d'eux-mêmes, et ce mépris de la mort avec lequel ils marchent au combat. Tout confirme le mot de Frédéric : *Il est plus difficile de les tuer que de les vaincre.*

EXPÉDITIONS CONTRE LES FRANÇAIS.

II. En Helvétie.

Vastes entreprises de la Russie. Ses quatre armées. Marche de la seconde. Ses chefs. Rimsky-Korsakow. Motifs particuliers de Paul. Les Russes en Suisse. Helvétiens modernes. Danger de la France. Les Russes et les Français en présence. Bataille de Zurich. Traits de valeur opiniâtre des Russes. Leur défaite. Souworow passe les monts. Détails sur sa marche. Il repousse Lecourbe, rappelle les Russes au combat. Sa retraite. Ses singularités. Son chagrin. Prisonniers russes. Catastrophe en Hollande. Indignation de Paul I. Sa conduite incertaine et violente. Rappel et mort de Souworow. Parallèle. Triomphe de Paul. Foi britannique. Traité violé.

Quoique, depuis un siècle, les Russes se soient distingués par les entreprises les plus extraordinaires, leurs expéditions

contre la France ont surtout répondu à l'idée gigantesque, attachée à cet empire immense. Elles suffiroient seules pour distinguer le règne bizarre et rapide de Paul I ; et si elles eussent été couronnées du succès, les merveilles et les créations de Pierre le grand, les vastes projets et les triomphes de Catherine II, eussent été effacés par des événemens plus surprenans. Le Nord tout entier se rouloit sur le Midi ; la plus effrayante révolution s'opéroit. La Russie fut devenue l'arbitre du monde ; et Paul, le restaurateur du despotisme et de la barbarie, eût renchaîné les peuples à la glèbe de la féodalité et à l'autel de la superstition.

A la voix de cet autocrate, quatre armées s'élancèrent des confins de l'Asie, pour venir, par des chemins différens, subjuguer et détruire la république naissante ; et cet effort puissant d'un empire dix fois plus grand lui seul que la France entière, n'étoit cependant que le secours auxiliaire qui devoit seconder la nouvelle coalition dans sa première campagne. Deux de ces

armées traversèrent la Pologne, la Bohème, la Moravie et le Sud de l'Allemagne, pour pénétrer en même tems en France par l'Est et le Midi : les deux autres, portées, par des flottes redoutables, sur les mers opposées qui embrassent l'Europe, devoient reconquérir les îles de la Grèce, Naples, Malthe et la Hollande. C'est ainsi que la Russie, étendant ses longs bras, sembloit déjà saisir sa proie de tous côtés, pour l'étouffer, en même tems qu'elle la frapperoit au cœur.

Aussi l'on a vu que Paul ne doutoit nullement du succès. *Nous avons résolu*, dit-il dans son manifeste, *nous et nos alliés, de détruire le gouvernement impie qui domine en France.* Certes, s'il y eut un moment où les coalisés, les émigrés, et tous les ennemis de la France et de sa cause sublime, cessèrent de paroître extravagans, en croyant fermement à la contre-révolution, ce fut celui où les deux empires d'Orient se joignirent encore à celui d'Allemagne et à une coalition déjà si formidable, pour renouveler, avec des

forces qui n'avoient point encore été compromises, cette lutte terrible contre une nation déjà épuisée par huit ans d'efforts, de combats et de victoires.

L'on sait avec quel succès Souworow réunit la première armée russe à celle des Autrichiens, vainqueurs en Italie, et la conduisit presque jusqu'aux frontières de l'ancienne France : nous allons maintenant jeter un coup-d'œil rapide sur la marche et les exploits de la seconde, et sur la catastrophe de l'expédition entière, qui, en dépit de tant d'espérances de la part de tous ceux qui, par principes ou par intérêt, détestent le nouvel ordre de choses, finit comme celles qui l'avoient précédée.

L'armée russe qui marchoit sur le Rhin, d'après les états publiés en Autriche pour régler sa route, étoit forte de plus de quarante mille hommes de l'élite des troupes russes. Elle étoit surtout composée de ces fameux bataillons de grenadiers, qu'avoit formés Potemkin, et qui avoient livré ces sanglans assauts *d'Otschakow* et *d'Ysmaïl:* c'étoit en partie l'armée qui revenoit de

l'expédition de Perse; et il y avoit des régimens qui, deux ans auparavant, étoient partis des embouchures de la Néva et de la Dwina, pour se rendre aux rives de l'Araxe, et qui de là revenoient immédiatement aux bords du Rhin. Que l'on calcule les côtés de l'angle immense qu'avoient parcouru ces troupes, et que plusieurs corps fermèrent, après avoir traversé toute la France, pour retourner au point d'où ils étoient partis (1).

Cette armée n'étoit point encore à sa destination, qu'elle avoit déjà changé

(1) Les prisonniers russes, faits en Italie et en Suisse, ont la plupart traversé la France, pour venir dans les Pays-Bas se joindre à ceux faits en Hollande, et de là passer le Rhin à Cologne, d'où ils se rendent en Russie, à travers l'Allemagne, la Silésie et la Pologne. Plusieurs individus feront consécutivement, de cette manière, environ 3000 lieues de chemin à pied : c'est le diamètre du globe. Suivez sur la carte cette route immense : de *Pétersbourg* ou d'*Archangel*, à *Samachy* en Perse; de là à *Novi* et dans le Piémont; de là à *Lille* en Flandre; de là à *Cologne*; de là à *Brzesc* en Pologne, pour se rendre à leurs corps respectifs, soit de nouveau aux frontières de Perse, soit au nord du vaste empire de Russie.

quatre fois de chef. Paul l'avoit d'abord fait rassembler sous les ordres du prince *Galitzin*, ce même général qui avoit commandé en Courlande et en Lithuanie durant la guerre de Pologne, et qui joignoit aux qualités d'un excellent officier celles d'un homme instruit et humain : mais Paul ne le trouvoit pas assez grand manipulateur de troupes ; et il lui substitua le général *Hermann*, dont la destination fut bientôt changée. Le comte *Schembach*, Polonais, lui succéda ; et *Rhimsky-Korsakow* fut nommé définitivement chef de cette grande expédition.

Ce Korsakow, que l'on a confondu mal-à-propos avec un ancien favori de Catherine du même nom, qui vieillit à Moscou, avoit été major du régiment des gardes *Séménowsky*, dont Nicolas Soltykow étoit lieutenant-colonel (1). Il s'étoit alors distingué par l'excellente tenue de ce beau régiment, et par la précision et

(1) Les régimens des gardes n'ont que des lieutenans-colonels : les impératrices ou les empereurs en sont toujours eux-mêmes les colonels en pied.

l'exactitude de ses évolutions. Korsakow avoit ensuite été nommé par l'impératrice pour accompagner le comte d'Artois sur la frégate qui le reconduisit en Angleterre (1). Après avoir passé quelque tems

(1) Pour reconduire le comte d'Artois en Angleterre, l'impératrice Catherine fit équiper magnifiquement la frégate *la Vénus*, qui avoit été prise sur les Suédois. Elle vouloit faire parade de cette conquête. Je crois avoir dit ailleurs combien elle fit de politesses au malheureux prince français, qui étoit venu la visiter. La veille de son départ, elle lui envoya quarante mille roubles en argent, et une cassette remplie de montres et d'autres bijoux, avec ce billet délicat :

Votre altesse royale, à la veille de son départ, voudra sans doute faire quelques petits présens aux personnes qui l'ont environnée et servie durant son séjour ici. Mais, comme vous le savez, monsieur le comte, j'ai défendu tout commerce, et toute communication avec votre malheureuse France. C'est en vain que vous chercheriez à acheter ces bagatelles dans la ville : il ne s'en trouve plus en Russie que dans mon cabinet. J'espère donc que votre altesse royale agréera celles-ci, de la part de son affectionnée amie CATHERINE.

Il faut avouer que voilà une manière bien gracieuse et bien noble de faire des présens, et d'en prescrire l'emploi à un prince, qui, bien loin d'être en état de faire lui-même ces cadeaux d'usage dans le Nord, étoit venu y réclamer des secours pécuniaires.

à Londres, il débarqua en Flandre, et se rendit auprès du prince de Cobourg, qui commandoit alors l'armée autrichienne : il fut témoin de la sanglante bataille de 1794, et revint en rendre compte à l'impératrice. Il l'assuroit que les mauvaises dispositions et le mauvais esprit des troupes autrichiennes étoient les seules causes de leurs désastres ; que les Français n'étoient nullement redoutables à des troupes bien disciplinées, et qu'il suffiroit d'un corps d'armée russe pour les mettre à la raison, aussitôt que Sa Majesté Impériale le jugeroit convenable. Catherine envoya Korsakow à l'armée de Perse, pour y servir sous les ordres du jeune Zoubow, ainsi que le jeune Christophore Liéwen qui l'avoit accompagné dans son voyage en Angleterre et aux Pays-Bas. A l'avénement de Paul I, Korsakow fut rappelé et disgracié, comme la plupart de ceux qui avoient fait cette guerre ; mais son goût et ses talens pour les exercices militaires le firent bientôt rentrer dans les bonnes graces de son maître : le soin qu'il prit alors de ne paroître

qu'un simple écolier de l'empereur, et de faire admirer avec admiration tous les [illegible] utiles que ce prince introduisoit journellement dans le maniement des armes, gagnèrent sa confiance. Korsakow eut occasion d'entretenir Paul de la campagne de 1794, de lui détailler les fautes des généraux autrichiens, et surtout les défauts de leurs manœuvres et de leur tactique ; il disoit son avis sur celle qu'il falloit employer pour battre et réduire facilement les Français, dont il exagéroit la mauvaise tenue et l'indiscipline (1). Il ne s'agissoit, selon lui, que d'être fidèle et scrupuleux observateur du nouveau réglement militaire. Paul crut avoir trouvé le général qu'il lui falloit, pour mettre en évidence la supériorité de son nouveau système ; car Souwarow ne s'y astreignoit pas, et l'empereur voyoit avec une espèce

(1) Les Français, selon Korsakow, ne savoient ni se tenir droit, ni marcher, ni s'aligner, ni conserver les distances, ni se former en bataillons quarrés, ni manœuvrer en ligne oblique, etc., etc. Tels étoient les propos de ce tacticien.

de dépit, qu'il ne pouvoit bien cacher, les succès de ce vieux guerrier, qui prétendoit vaincre comme il avoit vaincu, sans guêtres, sans queues, et sans porter l'épée derrière le dos (1).

(1) Quand on parle d'un nouveau système militaire de Paul I, il ne faut pas croire qu'il s'agisse d'un système nouveau, comme en avoit projeté le maréchal de Saxe, comme en exécuta le grand Frédéric, et moins encore d'une tactique nouvelle, comme celle que proposa Guibert, ou celle que les Français ont déployée dans cette dernière guerre. On sait que tout changement subit dans l'art *de tuer son prochain*, fût-il d'ailleurs défectueux, déconcerte toujours un ennemi routinier, et a, par cela même, un grand avantage pour celui qui le met en usage. Les meilleurs généraux ont été souvent la dupe de ces innovations, comme le maître d'escrime est quelquefois percé par le novice courageux, qui avance sur lui sans consulter les règles de l'art. C'est sous ce rapport que le grand Frédéric jugeoit le général russe Boutourlin le plus dangereux de ses adversaires. *On ne peut faire*, disoit ce roi guerrier, *aucun plan de défense contre cet homme-là; il agit toujours d'une manière opposée à toute supposition raisonnable.* Frédéric attribuoit cette conduite à l'ignorance : peut-être étoit-ce le résultat d'une réflexion lumineuse. Boutourlin pouvoit se dire : En attaquant ce grand-maître, d'après les règles qu'il connoît si bien, je serai battu; j'ai donc moins à risquer en les enfreignant toutes.

Korsakow reçut en conséquence l'ordre d'agir de concert avec l'archiduc Charles

C'est le même raisonnement, ou plutôt le même instinct, qui a fait si souvent vaincre Souworow. Il attaquoit le point jugé inattaquable, il choisissoit la route la plus difficile; et son premier mouvement, dans la plus heureuse position, étoit quelquefois celui qu'un autre général n'auroit fait que dans un cas désespéré.

Quant à Paul I, de qui nous voulions proprement parler dans cette note, son système militaire ne consistoit qu'à faire monter dans son palais la garde, un peu différemment qu'on ne l'avoit fait auparavant : une pédanterie minutieuse dans le maniement des armes, un ordre et des détails insignifians à la parade journalière, et aux revues continuelles qu'il faisoit de ses troupes, absorboient to[illegible] on activité. Il déployoit une sagacité merveilleuse en raisonnant sur le nombre des boutons d'un habit, sur la position du pouce en tenant le fusil, sur la forme d'un chapeau, etc., etc. Voici un exemple d'un changement plus raisonné qu'il a fait dans les armées russes. La cocarde, jusqu'à son règne, avoit été blanche. Un jour à l'exercice, en contemplant le front d'un régiment, il tombe tout-à-coup dans une profonde méditation. Parbleu ! s'écria-t-il, il est bien étonnant qu'on n'ait pas pensé à une chose qui me frappe. La cocarde blanche se voit de loin sur le chapeau noir; elle sert de point de mire à l'ennemi : il faut la changer. Il voulut d'abord qu'elle fût verte sur un chapeau bleu de ciel, dont la couleur se fût confondue dans celle de l'air : mais il trouva plus sûr de consulter les règles du blason,

pour le plan général de la cam[illegible], mais de combattre toujours sépar[illegible] avec l'armée russe, pour ne point m[illegible] ses exploits et sa gloire avec cell[illegible] Autrichiens, comme cela arrivoit en Italie où les Russes n'étoient qu'un corps auxiliaire. La marche de l'armée fut retardée pour lui apprendre l'exercice dans la dernière perfection. Paul lui-même fit un voyage pour passer différens corps en revue, et il mit toute son affection dans ces troupes que lui-même avoit réorganisées. Ces dispositions ne contribuèrent pas peu à la mésintelligence qui régna bientôt entre les deux armées alliées, et à la catastrophe de la campagne.

---

pour ne pas les offenser. Nicolas eut ordre de lui apporter tous les traités de cette science sublime. Comme les armes de la Russie sont un aigle de sable en champ d'or, la cocarde fut définitivement noire avec un liseré jaune. De là ces chapeaux étranges, que nous avons admirés en voyant les Russes. Mais il est à remarquer qu'au même instant où il substituoit la cocarde noire à la blanche, il donnoit aux soldats des vestes et des culottes de cette dernière couleur, qui ressortissent d'autant mieux entre les guêtres noires et l'habit vert foncé.

s'étoit ouverte en Allemagne et en Helvétie, avec le même succès pour les Autrichiens qu'en Italie; et certes il faut convenir que cette campagne de l'an 7 est pour eux la plus glorieuse de cette guerre, et balance les succès les plus brillans qu'aient eus les Français. Il est même à remarquer qu'aucune n'avoit encore eu des avantages aussi constans, aussi suivis; car il ne se livra point de bataille où la victoire ne se déclarât en leur faveur.

Au moment de l'arrivée des Russes en Allemagne, elle sembloit même avoir trahi pour [illegible] Masséna, son favori. Après avoir repoussé Jourdan à *Ostrach* et à *Stokach*, l'archiduc Charles, dont la destination semble avoir été de ne céder qu'à l'ascendant de Bonaparte et de Moreau, et de donner la paix à l'Allemagne lorsqu'on l'appeloit trop tard pour lui rendre la victoire, ayant passé le Rhin, repoussa également Masséna au delà de l'Aar et de la Limmât; et les Autrichiens, maîtres de Zurich, se trouvoient déjà au

centre de l'Helvétie, partagée en leur faveur.

On ne s'attendoit pas à voir encore les Russes suivre en Suisse, comme en Italie, le chemin frayé par leurs alliés. Il est certain que le haut et le bas-Rhin leur offroient un théâtre nouveau, où ils eussent pu avec plus de gloire faire une diversion plus funeste à la France. On a pensé que les forteresses, dont cette frontière est hérissée, leur avoient paru des obstacles plus difficiles à surmonter que les monts helvétiens ; et en effet les Russes sont plus aptes à emporter, dans un pays coupé, des postes à la baïonnette, qu'à faire des sièges réguliers, pour lesquels ils n'avoient pas le train nécessaire, ou à livrer des batailles rangées en plaine, où la cavalerie et la supériorité de l'artillerie française eussent pu détruire l'excellente infanterie qui fait la force et la gloire de leurs armées. Mais ce ne furent point ces motifs raisonnés qui déterminèrent Paul I. Avant d'être in-

formé des victoires du prince Charles, il avoit pris sur lui d'expulser les Français de la Suisse, et d'y rétablir l'ancien ordre de choses. Son courroux contre la Harpe, dont la conduite et l'élévation au directoire l'indignoient, l'avoit surtout confirmé dans cette résolution. Il étoit outré de voir ce simple particulier, qui avoit osé à sa cour professer des sentimens républicains, triompher, et rivaliser, pour ainsi dire, d'influence avec les souverains (1). On a déjà répété que les pas-

(1) La mission de Paul étoit bien gratuite. Personne ne rendit de plus grands services à Paul que la Harpe, et il lui doit peut-être d'avoir régné. On a parlé, dans le second volume, de l'estime et de la confiance dont Catherine honoroit le précepteur de ses petits-fils. Lorsqu'elle méditoit le projet de transmettre directement la couronne à Alexandre, elle sonda plusieurs fois la Harpe, pour pénétrer ses dispositions. Ces entretiens particuliers avoient sur-tout lieu quand Paul choquoit l'impératrice ou la cour par quelques traits de son caractère bizarre. « Dites-moi donc, mon cher la Harpe, disoit alors Catherine, que pensez-vous de ce fou-là? (c'est ainsi qu'elle nommoit son fils). Et que deviendra la Russie, s'il règne un jour? C'est cette idée qui me tourmente..... Quelle différence entre lui et son fils Alexandre! Cet

sions personnelles de Paul sont [illegible] les vrais motifs de sa conduite [illegible] mais il est nécessaire de ne [illegible] oublier un instant cette disposit[illegible] de son

aimable enfant me console, et me rassure pour l'avenir. Pourquoi est-il si jeune encore? Ah! je vous en prie, si son esprit précoce lui permet déjà de remarquer les lubies de son père, que ce soit au moins pour les éviter; faites-lui en sentir les dangers et le ridicule dans un homme né pour régner, et donnez-lui sur-tout un peu de hardiesse et d'assurance: il est bon de le préparer aux démarches que la conduite de son père nécessitera peut-être, etc. » .... C'est par de semblables propos que Catherine les préparoit elle-même. La Harpe lui avoit été présenté et recommandé par [illegible], le plus cher de ses favoris: elle avoit en lui une confiance [illegible]re, qu'il justifia, non en stimulant l'ambition de son [illegible] élève aux dépens de sa moralité, mais en lui apprenant à concilier les devoirs que lui imposoit la nature envers un père, avec ses lumières et sa raison.

Après le départ du colonel la Harpe et l'expulsion du major Masson, tous ceux qui avoient eu quelques liaisons avec eux, se virent exposés aux mêmes persécutions. M. de Sibourg, précepteur des grandes-duchesses; ainsi que M. du Pujet, bibliothécaire de l'impératrice, soupçonnés d'entretenir des correspondances en Suisse, leur patrie, furent enlevés et conduits en Sibérie. Mais Paul Ier. les rappela ensuite, et les dédommagea même de cette punition arbitraire et terrible.

pour en concilier toutes les apparentes, et pour en voir toutes les bizarreries.

Les Russes, que le prince Charles attendoit pour quitter l'Helvétie, n'y furent pas plutôt arrivés, qu'ils passèrent aux avant-postes, et parlèrent de livrer bataille sur-le-champ. Korsakow ne fit que sourire à ce qu'on lui raconta de l'armée de Masséna, de sa vigoureuse résistance, et de la position formidable qu'il occupoit. Il s'exprima avec une telle présomption en faveur de son armée, une telle indifférence envers les Autrichiens, et un tel mépris pour les Français, que l'archiduc Charles, imaginant cependant qu'il y avoit quelques difficultés et quelque gloire à vaincre ces derniers, fut choqué de ce ton léger et suffisant. Il se hâta de laisser le champ libre aux Russes, et marcha, avec l'élite de l'armée autrichienne, au secours de Philisbourg menacé par les Français. Il ne laissa qu'un corps de troupes, sous le commandement du général Hotze, qui formoit l'aile droite de l'armée russe, et s'ef-

forçoit de grossir la sienne, en y ralliant tous les Suisses, qui, comme lui, ne rougissoient pas d'emmener des hordes étrangères, et de plonger le fer dans le sein de leur malheureuse patrie (1).

Voilà donc une armée de quarante mille Russes transportée tout à coup au cœur de la Suisse. De tous les événemens extraordinaires, amenés par la révolution, certes, celui-ci n'est pas le moins étonnant, ni le moins imprévu. Si l'on pense au prétexte spécieux qui conduisoit ces Hyperboréens dans la patrie des Tell, des Winkried et des de Flue, on ne pourra que s'étonner davantage : c'est la liberté, la religion, l'ordre social et le bien public, qu'ils étoient appelés à rétablir. Lorsque le tems aura effacé les intérêts secondaires et les

(1) Hotze a, je crois, donné le premier et l'unique exemple d'un Helvétien commandant une armée étrangère contre son pays. Si toutes les vertus républicaines furent, dans les tems modernes, l'apanage presque exclusif de cette brave nation, il lui étoit aussi réservé de montrer, à la fin du dix-huitième siècle, tous les vices qui ont caractérisé les peuples les plus corrompus et les plus dégénérés.

passions qui ont lié entre eux des événemens aussi étrangers, et des résultats aussi disparates, on sera porté à les révoquer en doute, et l'on contemplera, avec une stupide admiration, le vide immense qui les séparera. Mais ce qui doit nous confondre aujourd'hui, à la honte de l'humanité et même de la gloire, c'est que la conduite des Français a pu faire un instant douter qui d'eux ou des Russes étoient en effet les véritables libérateurs de la Suisse. La question est décidée aux yeux de l'homme impartial : tous deux en furent les spoliateurs. Mais la corruption et le vénal avilissement des enfans dégénérés de Tell décidèrent, dans le principe, en faveur des coalisés, et l'on vit ensuite des villes helvétiennes former hautement des vœux pour Souworow. Le reste d'amour antique de la patrie, et de zèle généreux, mais égaré, qui avoit embrasé une partie de la Suisse à la première invasion des Français, qui avoient armé les femmes et les enfans pour défendre l'intégralité de ce sol chéri, où la véritable liberté

s'arrêta jadis au milieu des mœurs simples et des vertus austères, sembloit s'être épuisé à ce dernier effort, comme un flambeau qui jète, en s'éteignant, sa dernière lueur.

Les Helvétiens modernes avoient reçu en plusieurs endroits, comme des protecteurs qui venoient les affranchir, ces Autrichiens, leurs ennemis héréditaires, ces Autrichiens qu'ils apprenoient à haïr dès le berceau, et à vaincre dès leurs premiers jeux. Et ces montagnards libres et fiers, ces citadins naguères si orgueilleux, qui regardoient avec mépris et compassion les peuples enchaînés, ces mêmes républicains, qui retrouvèrent une partie de leur sauvage énergie pour massacrer les Français, ces fils aînés de la liberté enfin, se laissèrent impunément piller et maltraiter par des hordes de Cosaques, et baissèrent leur front avili devant des esclaves (1).

(1) Je n'emploie pas ici le mot d'*esclave* dans le sens animé qu'on lui donnoit durant l'ardeur de la révolution, pour désigner avec mépris tous les soldats et les sujets des rois. C'est au sens modéré, propre et véri-

Quel contraste entre le génie et les mœurs des Helvétiens des quatorzième et quinzième siècles, et ceux du dix-huitième! Que l'on compare la Suisse resserrée encore dans ses étroites limites, pauvre et presque barbare, engloutissant tour-à-tour dans ses vallées, tombeaux de tous ses ennemis, les puissantes armées des empereurs et des ducs d'Autriche, et celles plus formidables encore de Charles le témé-

---

table qu'il faut les prendre. Les Russes sont malheureusement esclaves, dans la plus simple et la plus claire signification de ce mot, qu'il est si honteux d'appliquer à des hommes. Mais il seroit lâche et ridicule d'en employer un autre. Qu'est-ce qu'un esclave? C'est un homme qui appartient à un autre homme. Le Russe, d'après cette définition précise, est doublement esclave. Il appartient d'abord, lui, sa femme et ses enfans, à son maître et seigneur, qui peut en disposer à son gré, le vendre, le battre, le laisser mourir de faim, et même le tuer avec de certaines précautions. Il appartient encore, ainsi que son maître, à l'empereur, qui peut, à son tour, en disposer sans aucune restriction. Les usages, les préjugés, l'intérêt, la générosité ou l'urbanité du maître et du souverain, peuvent seuls donner quelques formes douces et

raire, avec cette même Suisse, envahie et spoliée par tous les partis, ne servant plus que de champ-clos à des armées étrangères qui venoient s'y détruire! On ne daignoit même plus compter pour quelque chose ces peuplades jadis si belliqueuses, qui composoient naguères encore la meilleure infanterie de plusieurs puissances de l'Europe. Cette fameuse Helvétie, qui avoit enfanté en quelques jours des troupes suffisantes pour arrêter les efforts de la France sous Charles VII, et pour détruire cette multitude d'Anglais, d'Italiens, de Belges et de Bourguignons, qui vouloient l'envahir et la subjuguer; cette même Hélvétie, qui envoyoit près de trente mille hommes de ses citoyens se laisser égorger à la solde de l'étranger, n'en trouva plus pour se défendre. Elle leur avoit appris elle-même à ne verser leur sang que pour de l'argent; elle n'en n'avoit point à leur offrir, et fut enfin punie de son crime par ce même crime. Jamais on ne put remplir le tiers d'un

cadre de dix-huit mille hommes pour s'unir aux Français (a). Divisés d'intérêts, d'opinions, subjugués avant d'avoir su se réunir, les Suisses furent ainsi victimes des vices de leur confédération antique, de leur vénalité, de l'orgueil de leurs gouvernemens, mais principalement de l'aristocratie impardonnable de celui de Berne (1).

(a) Les milices, ou troupes d'élite, désertèrent leurs drapeaux, lorsqu'on voulut les conduire à l'ennemi; et les mécontens enrégimentés et soudoyés par l'Angleterre, pour asservir leur patrie, furent presque les seuls qui se complétèrent et qui combattirent. Pitt, avec ses guinées, eût pu faire égorger une moitié de cette nation déchue, par l'autre moitié.

(1) Oui, je crois fermement que les malheurs de la Suisse ont leur véritable source dans l'orgueil, l'immoralité politique, la vénalité des Bernois. Je n'entreprendrai point d'excuser la spoliation de la Suisse, ordonnée par le directoire français. Mais qu'on se rappelle les premiers beaux jours de la révolution! Une nation asservie, voisine et antique alliée de l'Helvétie, veut réformer des abus qui appesantissent sur elle un joug honteux. Tous les peuples qui ont un gouvernement libéral, tous ceux qui chérissent la liberté et la philosophie, toutes les corporations qui s'intéressent aux progrès des lumières et au bonheur de l'humanité, s'empressent de témoigner la part qu'ils prennent à cette sublime révolution. Les

Leurs montagnes, jusque-[illegible] ne furent plus regardées que comme des

Américains, les Anglais, les Bataves, [illegible] Polonais mêmes en témoignent leur joie publiquement. Les Suisses seuls, qui avoient donné à l'Europe moderne le premier exemple d'un peuple qui s'affranchit, laissent échapper leur chagrin de ce que le gouvernement français, qui les protège et les nourrit depuis trois siècles, se réforme et s'améliore, leur jalousie et leur crainte de ce qu'une grande nation aspire à être libre comme eux. Les régences aristocratiques persécutent par-tout les hommes qui participent aux fêtes innocentes et sublimes de la liberté renaissante, et affichent les principes sordides qui les dirigent, en se montrant exclusivement attachées à la monarchie absolue, en se prononçant par-tout en faveur des priviléges, des émigrés et des despotes. Lorsqu'enfin la France triomphe de la première coalition, lorsque des rois ont fait la paix et reconnu la république, lorsque l'Autriche traite avec elle, des bourgeois de Berne hésitent encore, et se vendent à l'Angleterre, qui leur promet autant d'or que les despotes français leur en avoient fourni. Je le demande à tous les hommes susceptibles de sentimens libéraux, ne s'attendoit-on pas à voir les Helvétiens, sinon embrasser dès le principe le parti de la révolution, du moins montrer le plus vif intérêt à cette grande cause, qui étoit celle de l'humanité entière? Lorsqu'aucun crime ne l'avoit encore souillée, lorsque les drapeaux américains et bataves flottoient entremêlés aux drapeaux tricolores, l'œil du philosophe ne cherchoit il pas les bannières des enfans de Tell? On ne s'y

postes militaires qu'il étoit important d'occuper.

Depuis la fameuse époque de 1793, la France n'avoit pas été dans une situation aussi périlleuse que celle où elle se trouvoit à l'arrivée des Russes en Helvétie. Elle n'avoit plus, pour se soutenir, ni ce premier enthousiasme de la liberté naissante, ni cette impulsion terrible qu'avoit donné la terreur. L'honneur national et l'amour de la patrie, dont l'on avoit si indignement abusé, sembloient se flétrir et s'éteindre dans les cœurs. La Hollande étoit menacée, l'Italie perdue, la Suisse à moitié conquise; la Suisse, ce boulevard naturel du côté le

---

trompe pas, c'est cette haine constante que les gouvernemens suisses montrèrent aux principes de la révolution, c'est leur partialité offensante en faveur des coalisés, qui ont été le premier ferment du levain dans le cœur des Français. C'est cette cause morale qui a enfanté des prétextes politiques. La Suisse a été désenchantée, spoliée, punie : la Suisse s'est attiré ses malheurs; et, quelque [illegible] qu'il est douloureux de prononcer, la Suisse est [illegible]. Si dans un autre monde, il est une rémunération pour les particuliers, il en est une pour les gouvernemens et pour les peuples dans celui-ci.

plus foible, et que la France elle-même avoit renversé dans ses convulsions anarchiques ! Les Russes arrivoient sur le champ de bataille, que les Français avoient déjà perdu, avec une réputation de courage et de férocité qui inspiroit l'effroi; et ils venoient de justifier en Italie cette effrayante réputation. Quelle nation plus terrible en effet, que celle qui réunit à la férocité des barbares la discipline et la tactique des peuples policés ! Les armées françaises étoient détruites et dispersées; celle d'Helvétie étoit la seule qui n'eût point essuyé une défaite, quoiqu'elle eût souffert plusieurs échecs. Elle sembloit en ce moment le dernier appui de la république chancelante; et ce n'étoit plus que dans son sein qu'on respiroit encore la confiance et le patriotisme.

Les Français et les Russes étoient en présence, et s'examinoient avec une curiosité réciproque (1). La Limmat, naguères

(1) Le général L. . . ., qui a bien voulu me communiquer ses remarques intéressantes sur la glorieuse cam-

si heureuse et si paisible, séparoit ces deux peuples célèbres et guerriers, qui alloient

---

pagne qu'il a faite en Helvétie, s'exprime de cette manière, à l'occasion des Cosaques.

« J'ai vu sur la rive droite de la Limmat, pendant que notre armée tenoit la gauche, des postes de Cosaques blottis ensemble de la manière la plus pittoresque : on les voyoit dévorer crus des alimens que l'on a grand soin de faire cuire dans tous les pays policés, comme la viande, les citrouilles, les concombres, etc. etc. La musique française venoit parfois jouer des airs guerriers sur les bords naguères si heureux de cette belle Limmat. Alors ces Cosaques se relevoient spontanément pour danser en rond, tandis que le factionnaire qu'ils avoient en avant, se tenoit appuyé sur sa lance, immobile comme un terme. En voyant pour la première fois ces étranges soldats, je me rappelois les voyages et les Hottentots de le Vaillant, ou de l'Ecossais Bruce. Cette troupe est mal soignée, mal vêtue, et paroît plus à mépriser qu'elle ne l'est en effet. Il y a une différence sensible entre les Cosaques et les régimens réguliers; et l'on conçoit difficilement, en les voyant les uns et les autres dans le même camp, qu'ils soient faits pour s'entendre et servir ensemble. Mais il existe une différence plus frappante encore entre tel officier et tel autre du même régiment. Autant vous apercevez d'instruction, d'élégance et de politesse chez une certaine classe d'officiers russes, autant vous êtes surpris du contraire dans une autre classe. Ceux de cette dernière ne se distinguent du simple Cosaque que par la marque distinctive de leur grade. »

bientôt ensanglanter ses bords, et décider, par une bataille à jamais mémorable, les destinées du monde (1). Les Russes, de-

---

Cette note, qui prouve la sagacité de l'observateur, rappelle et confirme, d'une manière bien frappante, ce que nous avons remarqué dans le second volume, à l'occasion du caractère des Russes, qui semblent effectivement se partager en deux nations, par l'éducation et les mœurs. Quant aux Cosaques, le général français ne les auroit pas trouvés si mal équipés, s'il les avoit vus, avant le règne de Paul, formés en régimens réguliers, par Potemkin. Il sera curieux de voir, à cette occasion, le texte d'un oukase de Paul, du mois de novembre 1797, qui remet les Cosaques du Don sur l'ancien pied, en ces termes : « Je confirme entièrement, et sans exception, l'ancienne organisation des Cosaques du Don, et suis résolu de la remettre en vigueur, pour rétablir les formes antiques sous lesquelles les troupes du Don ont toujours été si utiles aux monarques et à la patrie. Pour ce qui regarde les abus et les changemens introduits par le prince Potemkin, c'est à vous, monsieur l'*Ataman*, à détruire les premiers, et à moi à désapprouver les seconds, *qui tendoient continuellement à renverser l'ordre des choses dans la société.* »

En vertu de cet ordre, adressé au général Orlow, nommé *Ataman* des Cosaques du Don, [illegible] constitution militaire a été réta[illegible]

(1) Ne rapetissons pas les événemen[illegible] ce que nous les avons vus ; ne dénaturons pas les ca[illegible] parce que nous les connoisson[illegible] achons [illegible]

plus près d'un siècle, n'avoient point essuyé de défaites, et, vainqueurs tour-à-tour de tous les peuples du Nord et de l'Orient, ils avoient cette confiance aveugle que donne l'habitude de la victoire, et qui semble enfin l'enchaîner. Cette disposition étoit secondée par la haine qu'on leur avait inspirée, par ce fanatisme religieux qu'on avoit rallumé dans leurs cœurs, par la férocité naturelle et la discipline machinale qui seules pouvoient les faire vaincre.

Les Français, enorgueillis également par leur supériorité et leurs conquêtes sur les peuples du Sud et de l'Occident, étoient presque aussi familiarisés avec les revers qu'avec les triomphes, parce qu'ils avoient toujours combattu des peuples plus redoutables et plus aguerris. Un peuple, brave

---

de toutes passions, de toutes préventions, jugeons comme la postérité jugera : elle dira qu'aucune bataille ne décida d'aussi grands intérêts, dans un moment aussi critique et aussi dangereux, que celle de Zurich. Si les Français l'eussent perdue, c'en étoit fait : Bonaparte arrivoit trop tard pour le bonheur de la France et de l'humanité.

et instruit, qui sent et qui raisonne, qui sait qu'il peut être vaincu, est plus à craindre encore que le peuple barbare et présomptueux qui ne l'a point été. La bravoure personnelle, l'honneur national, l'orgueil de la liberté, remplaçoient le fanatisme et le courage féroce. L'habileté des officiers français équivaloit à la discipline servile et à la tenace opiniâtreté, qui distinguent les Russes : mais ceux-ci avoient un désavantage marqué; ils n'étoient point, comme leurs ennemis, conduit par un général célèbre, habitué à les mener à la victoire. Korsakow ne les avoit encore conduits que sur les places d'exercice, pour les faire manœuvrer en parade ; et Masséna, compagnon d'armes et de gloire de Bonaparte, Masséna, le favori de la victoire, avoit cent fois guidé les Français au combat.

Quoiqu'ils fussent plus nombreux en Helvétie que les Russes, comme leur front s'étendoit depuis les environs de Bâle jusqu'au pied du Gothard, et que le général Hotze, et les Suisses qui partageoient sa

honteuse trahison, tenoient en échec toute la droite de l'armée, il paroît que leur nombre fut à peine égal à celui des Russes au centre, où ces derniers avoient réunis toutes leurs troupes, et où fut constamment l'ame de la bataille. Il n'entre point dans mon plan de la décrire; je me bornerai à en rapporter quelques traits frappans et caractéristiques (1).

Elle commença le 3 vendémiaire an 7 (24 sept. 1799) dans le bassin de Zurich, où les Français descendirent des plateaux voisins pour attaquer les Russes, qui se préparoient eux-mêmes à livrer bataille, et qui en attendoient l'ordre de Souwo-row; ils se trouvèrent par conséquent bien disposés à la recevoir. Il s'agissoit d'abord de passer la Limmat, et d'entamer leurs

(1) Je tiens les faits militaires, sur lesquels je passe rapidement, du général que j'ai déjà cité. Il a été témoin et acteur très-distingué de ces journées mémorables; et les notes manuscrites qu'il m'a communiquées, sont d'autant plus précieuses, qu'elles ont été faites sur le champ de bataille. Je me plairai à conserver ses expressions, qui portent l'empreinte des choses, les couleurs locales, et le cachet inimitable de la vérité.

bataillons rangés et immobiles comme des remparts, le long des bords. Le passage fut si rapide, et l'attaque de front si impétueuse, que les assaillans renversèrent et détruisirent les premiers obstacles; mais l'on vit à ce choc quels ennemis l'on avoit à combattre. Quelques bataillons de ces braves grenadiers dont j'ai parlé, qui défendoient le point du passage vis-à-vis de Dietikon, après avoir été éclaircis par un feu terrible, furent forcés d'abandonner les bords du fleuve; ils se rallièrent aussitôt dans une position de défense intermédiaire, et y arrêtèrent long-tems la fougue des Français. Forcés enfin dans ce poste, ils se rallièrent encore derrière leurs tentes; et là, épuisant leurs gibernes, et combattant sans vouloir se rendre, ces braves fanatiques tombèrent jusqu'au dernier, *et moururent alignés* (1).

(1) Ce sont les expressions du même général français, qui ne pouvoit trop admirer ce dévouement, en pensant avec douleur que la discipline machinale, la crainte servile et le fanatisme le plus barbare, peuvent produire les mêmes effets que l'enthousiasme le plus sublime et le plus généreux.

L'aile droite des Russes, du côté de Bade, étoit couverte par un camp de Cosaques. La division, qui avoit ordre de faire une diversion de ces côtés, emporta le camp à la première attaque, et vint seconder puissamment les efforts que l'on faisoit au centre, où la résistance prolongeoit le carnage, et où l'on emporta enfin les batteries russes, défendues avec cet acharnement désespéré (1) dont sont seules capables des troupes fanatisées.

Les Russes, après des actes de valeur dignes de leur réputation, voyant leurs postes les mieux défendus et leurs batteries

(1) Les canonniers et bombardiers russes, qui sont l'élite de l'armée, en entrant dans l'artillerie, font serment au drapeau de leur régiment et à la pièce qu'on leur confie : ils jurent avec imprécation, sur leur corps et sur leur ame, de ne point l'abandonner et de l'arroser de la dernière goutte de leur sang. Ils tinrent ce redoutable serment à la bataille de Francfort, où plusieurs reçurent le coup mortel de la baïonnette prussienne, en embrassant leurs canons; ils le tinrent également à la bataille de Zurich, où aucune batterie ne fut abandonnée, où tous les canonniers et bombardiers se firent massacrer autour de leurs affûts. J'ai vu le capitaine comman-

emportés de vive force, cédèrent le terrein; et Korsakow forma dans la plaine un gros de quatorze à quinze mille hommes en bataillon quarré. Cette manœuvre favorite des Russes, et qui leur avoit si souvent réussi pour repousser les attaques furieuses des Turcs, n'eut pas le même succès contre des troupes qui chargent avec la même furie et le même désordre apparent, mais qui soumettent un effort simultané aux règles les plus exactes, et qui se rallient ou changent l'ordre d'attaque avec la plus étonnante rapidité. Cette masse lourde et impénétrable faisoit reculer l'ennemi partout où elle se portoit; mais les nuées de tirailleurs qui l'assailloient, y exerçoient un ravage continuel, et se replioient sans la fuir, pour éviter son feu, et pour en faire un plus

---

dant d'une batterie, qui demeura vivant, lui quatrième, de tous ceux qui l'avoient ainsi défendue. Il fallut terrasser les trois hommes qui lui restoient, et qui refusoient de se rendre, même malgré ses ordres. Et ce brave homme fut cassé, ainsi que tous les officiers faits prisonniers comme lui!

meurtrier. Celui des Russes étoit trop machinal et trop régulier pour avoir beaucoup d'effet; il sembloit toujours subordonné à la voix des officiers qui servoit d'avertissement. L'artillerie légère arrivoit au galop dans l'intervalle, s'arrêtoit à vingt pas du bataillon quarré, y vomissoit des torrens de mitraille, et regagnoit aussitôt une position sûre, pour recharger les armes, et pour revenir avec la même célérité tirer en brêche contre ce bastion mouvant et hérissé d'impuissantes baïonnettes. Des files entières tomboient de front : des rangs entiers étoient renversés par les flancs. Les Russes fouloient aux pieds leurs frères expirans pour se serrer, et se maintenir en ordre, pour recharger par pelotons et par divisions, pour combattre avec la même régularité qu'ils faisoient l'exercice; et ils étoient frappés, et ils mouroient sur la place qu'ils avoient occupée.

Lorsque le feu destructeur des Français eut, à plusieurs reprises, éclairci et mutilé cette masse d'hommes ; lorsqu'un grand nombre des officiers et des bas-

officiers qui en étoient l'ame eurent été mis hors de combat, le désordre et l'effroi s'y introduisirent enfin. Les Français, ordonnant une attaque générale, marchèrent au pas de charge, et la cavalerie acheva de la disperser. C'est alors seulement que la bataille fut décisive, et la victoire complète; les vainqueurs entrèrent dans Zurich en y poursuivant les Russes, qui en étoient sortis pour se ranger et combattre dans la plaine. Korsakow avoit fait de cette ville son quartier général: les magasins, les blessés, les femmes, les équipages et une partie du train de l'armée, tombèrent au pouvoir du vainqueur; la caisse militaire avoit déjà été prise durant la bataille (1). Les troupes françaises et hel-

(1) L'avant-veille de la bataille de Zurich, le major *Herms*, commandant l'escorte de la caisse militaire des Russes, étoit arrivé d'Augsbourg avec soixante mille ducats de Hollande en espèces, et trois cent mille florins en monnoie d'argent. Le jour de la bataille, cet officier fut envoyé un peu en arrière avec quatre-vingts chasseurs qui escortoient la caisse. Voyant, vers midi, les Russes arriver en désordre jusqu'à lui, il s'alarma, et courut auprès de Korsakow, pour lui demander l'or-

vétiques commirent dans cette ville quelques désordres, provoqués par la chaleur

---

dre de mettre le trésor de l'armée en sûreté. Je vous donnerai cet ordre quand il en sera temps, répond le général; retournez à votre poste. A peine y fut-il de retour, qu'un détachement d'une demi-brigade légère, ayant percé jusque-là, tomba sur son escorte, et fit main-basse sur la caisse. Le major rendit son épée à un Français qui parloit allemand, et lui demanda d'être conduit avec sa voiture au quartier-général. Non, monsieur, répond le soldat, vous viendrez à pied, et et la voiture restera ici; car si nous la conduisions au quartier-général, elle seroit à la nation, au lieu que sur le champ de bataille, elle est à nous. Herms fut donc emmené loin de son trésor, et les captureurs mirent pied à terre pour défoncer les tonneaux, et y puiser à pleines mains l'or et l'argent dont ils remplissoient leurs poches. Comme ils étoient occupés à cette besogne lucrative, un parti de Cosaques et de chasseurs à pied russes fond sur eux, les tue ou les disperse, avant qu'ils puissent remonter à cheval, et s'approprie les restes de cette riche proie, avec lesquels ils s'enfuient à leur tour, à l'approche d'une nouvelle troupe ennemie qui accouroit. J'ai vu l'un des Français surpris par les Cosaques, au moment où il avoit la tête et les mains dans un tonneau, qui avoit reçu une profonde blessure à la seule partie qu'il offroit à l'ennemi dans cette singulière posture. Il se consoloit de cet accident, parce que les Russes, en le retirant comme mort du tonneau, pour y puiser à leur tour, n'avoient pas eu le temps de fouiller dans ses

du combat et peut-être par la partialité des habitans : mais je tire le rideau sur

---

poches, qui étoient déjà remplies, et lui fournissoient encore de quoi faire une agréable convalescence.

Quant au major Herms, Livonien, dont je tiens les détails précédens, je le vis après la bataille. Il y a quelques jours j'avois des millions, me dit-il, et voici ce tout ce qui me reste. Il fit ouvrir un petit porte-manteau où il y avoit une paire de pantouffles et une robe de chambre blanche. J'ai eu beau prier vos soldats, ajouta-t-il, de me laisser au moins quelques écus dans ma bourse, en considération de la riche capture que je leur avois procurée ; mais ils m'ont enlevé impitoyablement jusqu'à ma montre, et je n'ai pas même en ce moment de quoi me faire la barbe. La situation de cet officier étoit triste sans doute : mais je répondis à ses plaintes amères contre les soldats français, en lui faisant observer les riches aiguillettes et les galons d'or qu'il avoit encore à ses habits et à son chapeau. Convenez, lui dis-je, que vos Cosaques n'en eussent pas laissé autant à un officier français. Votre bel habit d'uniforme, sous une bonne capote, une robe de chambre, des pantouffles, et deux esclaves qu'on vous a laissés pour vous servir, cela s'appelle-t-il avoir été maltraité et dépouillé, quand on a été, comme vous, pris les armes à la main sur le champ de bataille ? Il en convint ; mais il me dit que les Russes étoient des barbares, et les Français un peuple policé. Il étoit vivement affecté de son malheur et de sa captivité, que de jeunes officiers russes, qui la partageoient, supportoient avec plus de résignation.

des scènes qui attristent quelquefois la victoire (1).

La nuit suspendit le carnage de cette mémorable journée: mais les Russes défaits la veille se rallièrent encore le matin, et secondés de quelques troupes fraîches et des postes qui n'avoient point été attaqués, ou qui n'avoient pu être forcés, ils osèrent encore combattre pour arracher la victoire à leurs ennemis. Leur courage, leur opiniâtreté, leur désespoir, la rendirent de nouveau indécise jusqu'au milieu du jour, où les Russes furent enfin

(1) Il faut l'avouer en rougissant, ce ne furent ni les Autrichiens, ni les Manteaux-rouges, ni les Russes, ni les Cosaques qui assassinèrent le pieux Lavater; ce fut un Français ou un Suisse. Cet homme paisible et bienfaisant devoit-il s'attendre à une mort si cruelle au milieu de sa ville natale? Lavater fut un philosophe chrétien, ascétique et mystique, mais tolérant et éclairé; un philanthrope ardent et vertueux, quoique systématique et crédule. Il est à regretter pour la religion et pour la philosophie qu'il n'ait pas vécu quelque siècles plutôt. Il eût alors rendu service à l'une ou à l'autre, et les eût peut-être conciliées. Il eût avancé les progrès de la morale et de l'esprit humain, que dans ce siècle-ci il n'a pas tenu à lui de retarder encore. C'étoit Rousseau *évêque*, ou Voltaire *capucin*.

enfoncés une seconde fois; mais chaque bataillon, chaque compagnie, chaque peloton qui pouvoit se rallier encore autour d'un drapeau ou d'un officier, derrière une haie, ou derrière une pièce de canon, livroit un nouveau combat et tomboit les armes à la main, plutôt que de se rendre. Excepté les généraux et les officiers, qui savoient bien que les Français donnoient et même offroient quartier à haute voix, presqu'aucun Russe ne se rendit qu'il ne fût blessé, désarmé, ou terrassé (1). L'on

(1) Outre la valeur opiniâtre et la discipline machinale qui distinguent les Russes et les rendent si redoutables un jour du combat, plusieurs autres causes y contribuent encore, et principalement la superstition. Ils ont une croyance bien singulière qui se transmet de la part des vieux soudrilles aux jeunes soldats. Ils observent, au commencement de l'action, si le premier homme atteint dans le rang tombe en avant ou en arrière: si c'est en avant c'est une marque certaine de la victoire; si c'est en arrière c'est un mauvais augure. Quelques prisonniers russes m'assuroient que leurs premiers blessés étoient tombés en avant, et que c'avoit été pour eux un signe d'avancer. Ils étoient de plus dans l'idée que les Français ne leurs feroient aucun quartier; nouvelle cause de cet acharnement terrible avec lequel ils se défendirent: pour

en vit plus d'un, atteints mortellement, se soulever avant d'expirer, pour frapper

---

la vieille croyance dans la résurrection, elle est générale parmi les soldats. Mais ce qui prolonge ordinairement le massacre dans une bataille entre deux peuples dont les gestes et les signes diffèrent souvent autant que le langage, c'est le défaut de pouvoir s'entendre : ce défaut a déjà fait repandre bien du sang inutilement, et même après que la victoire est décidée. Il seroit digne d'un siècle plus humain et plus éclairé de remédier à cet inconvénient, en introduisant chez toutes les nations policées le même mot pour demander la vie, quand on veut se rendre. Mais la voix de l'humanité pourra-t-elle se faire entendre à ceux qui perfectionnent l'art du carnage? Le Français vaincu demande *quartier* ; l'Allemand, *gnade* ou *pardon!* le Russe dit *prosti* ; et le Turc crie *aman!* Au sac d'Ismaïl, une troupe de ces derniers poursuivie par les Russes, se trouva enfermée dans une rue étroite, où l'on braqua des pièces chargées à mitraille. Les Turcs crioient dès long-tems *aman !* mais les Russes, croyant que c'étoit un cri de commandement ou de fureur, redoubloient leur feu. Les Turcs jetèrent enfin leurs armes, se mirent à genoux, et redoublèrent leurs cris. Les officiers russes parvenoient déjà à faire suspendre le massacre : mais, à l'instant même, l'un de ces Turcs fanatiques qui se dévouent à la mort, se releva et fit feu du milieu de la troupe. Ce coup fut le signal de de la plus horrible boucherie : les pièces rechargées furent lâchées à brûle-pourpoint; et ce qui échappa à cette mitraillade fut sur-le-champ tué à coup de baïon-

de leurs armes l'ennemi victorieux, qui bondissoit dans la plaine. D'autres, aussi furieux, poignardoient leur chevaux, pour ôter aux Français les moyens de s'en servir.

La division du général Lorge, soutenue par le corps aux ordres du général Oudinot, eut la plus grande et la plus glorieuse part à cette journée mémorable, où l'armée d'Helvétie sauva la république.

Ce fut surtout après leur victoire, que les Français en sentirent tout le prix, et frémirent du danger qu'ils avoient couru en pensant à la rage fanatique de ces malheureuses victimes dont le champ de bataille étoit jonché. Il n'étoit pas un Russe, qui, frappé du coup mortel, et lorsque la mort lui en laissoit le tems, ne saisit encore l'image de son patron, suspendue à

---

nette, ou assommé à coups de crosse. Il y eut en cet endroit six cents cadavres entassés. Les mêmes accidens ont eu lieu entre les Français et les Russes, en Suisse et en Hollande, où quelques fanatiques de ces derniers ont ainsi occasionné le massacre d'une troupe entière entourée et vaincue.

son sein, pour la baiser avant de rendre le dernier soupir. En parcourant le champ de bataille, après le combat, on voyoit ces reliques sur leurs poitrines ou dans leurs mains; leur attitude et leur dernier geste témoignoient que leur dernier sentiment avoit été un acte de dévotion. « Des guerriers aussi braves et aussi fanatiques, dit l'un des généraux français qui eut la gloire de les vaincre, ne peuvent qu'être terribles un jour de combat, et certes ils le sont (1) ».

(1) Le général qui m'a communiqué ces détails, le rapporte avec autant d'agrément que de vérité.

« Un officier russe, fait prisonnier en avant de Zurich, dînoit chez moi à Winterthur; et il m'adressa tout-à-coup cette phrase, quoiqu'il eût jusque-là montré dans la conversation beaucoup de connoissances et de jugement : *Monsieur le général, j'ai perdu tous mes effets et près de quatre mille ducats; je suis à-peu-près ruiné : cependant je ne dois pas me plaindre; vos soldats m'ont laissé mon plus cher trésor.* Tout en disant ces mots, il tiroit de sa poche un petit cadre de la grandeur de la main, recouvert en plaques d'argent, avec l'intervalle nécessaire pour laisser apercevoir les portraits de Saint-Alexandre Newsky (a) et de Saint-

(a) Ce saint est le grand-prince Alexandre I, surnommé *Newsky*, d'une bataille qu'il gagna sur les bords de la Néwa. Voyez la page 41 du second volume.

Korsakow, au dire des officiers russes, ne parut point conserver dans cette bataille

---

Nicolas, dont la peinture me parut très-soignée. J'eus d'abord grande envie de rire ; mais je ne le devois point ; et, par réflexion, je dis en moi-même : Heureux celui qui peut ainsi se consoler ! Cela me prouvoit du moins que, dans une pareille circonstance, une petite dose de superstition vaut une grande dose de philosophie. C'est ainsi que les extrêmes se touchent, et produisent les mêmes effets. »

Il faut savoir que les Russes prennent à la lettre le commandement : *Tu ne te feras point d'images taillées*, et que c'est pour cette raison qu'ils font peindre leurs saints en miniature. Les draperies, en feuilles d'or ou d'argent, sont ensuite appliquées sur la peinture, dont elles ne laissent voir que le visage et les mains : c'est ainsi qu'ils éludent bizarrement la loi, et se font des images qui imitent la sculpture ; car toutes les draperies sont en relief. La particularité, que l'officier russe en question avoit montré de l'esprit, a bien lieu de surprendre. La dévotion aux images est si inhérente aux préjugés et au caractère national ; que j'ai vu les plus instruits faire de vains efforts pour se mettre au-dessus de cette foiblesse ; et l'on a lu, dans le second volume, des preuves du respect que leur portent les filles de joie et les voleurs. Cette superstition, inspirée dès la plus tendre enfance, se marie, chez les Russes honnêtes, à une sensibilité profonde, et à une espèce de point d'honneur qui n'est pas toujours ridicule,

Mr. Y..., auteur de quelques bonnes comédies russes,

le sang-froid et la présence d'esprit d'un général expérimenté. Déconcerté par la rapidité et la multiplicité des mouvemens de l'armée française, qui ne correspon-

---

que j'ai beaucoup connu, et qui se trouvoit comme colonel d'artillerie à la bataille de Zurich, en fournit un jour une preuve, chez le général Mélissino. Il étoit de garde au camp. Comme il avoit de la singularité dans l'esprit, le général excita, pendant le dîner, quelques-uns des autres officiers qui se mirent à le railler impitoyablement. La répartie lui manquant, et suffoquant de dépit, il prit tout-à-coup son hausse-col, où étoit le chiffre de l'impératrice en bosse. Il le signa, le baisa avec respect, puis se mit à genoux en l'élevant vers le ciel, et fondit en larmes. Il demandoit pathétiquement pardon à cet emblême d'avoir enduré de sottes railleries, et se déclaroit indigne de servir et de porter désormais cette marque honorable et révérée. Cette scène surprit et toucha tout le monde, même les railleurs, et cet officier parut désespéré. Il fallut que le général lui-même le haranguât et l'exhortât à reprendre son hausse-col, pour continuer son service; il le reprit enfin, après avoir tiré de son sein et baisé également son patron qui y étoit suspendu. Chez toute autre nation européenne, un officier aussi sensible à une raillerie, d'ailleurs assez insignifiante, s'en fût vengé en se coupant la gorge avec les railleurs : et celui-ci, après s'être réconcilié avec ses images, alla présenter la main à ceux qui l'avoient offensé. Je sais qu'il a déployé le plus grand courage à la bataille de Zurich.

doient point à ceux qu'il avoit si souvent exécutés dans les casernes de Sémonowsky, il parut perdre la tête. Il n'avoit guères sousses ordres que de jeunes officiers-généraux, dont les plus courageux furent faits prisonniers sur le champ de bataille (1).

---

(1) Le lieutenant de Korsakow étoit le prince Gortschakow, neveu de Souworow, jeune homme avantageux, qui portoit un corps à baleines, pour se former la taille, et qui mettoit du rouge. Comme il avoit suivi son oncle dans quelques campagnes, on l'avoit toujours envoyé en courier à l'impératrice, qui, à chaque voyage, le gratifioit d'un grade ou d'un ordre. Il avoit reçu celui de l'aigle de Prusse, pour une visite faite au roi de Pologne. Frédéric-Guillaume II prodigua surtout aux officiers russes ces récompenses, dont le grand Frédéric avoit été si ménager. L'ordre du mérite militaire, cette distinction qu'envioient les héros de la guerre de sept ans, fut donné à un enfant de dix ans, le petit Buxhowden, qui s'étoit, disoit-on, trouvé à une affaire avec son père contre les Polonais. Aussi, lorsqu'un général russe avoit à sa suite quelque officier qu'il favorisoit, et pour lequel il n'osoit cependant encore rien demander à l'impératrice, il lui donnoit une commission pour Frédéric-Guillaume qui le renvoyoit avec un ordre.

Les généraux Markow et Sacken furent, entre autres, faits prisonniers à Zurich. Ce dernier, homme d'expérience, se montra si religieux observateur de la discipline et des institutions de son souverain, que, même à

L'armée eût été totalement détruite, si on avoit pu en poursuivre les débris sans relâche et avec vigueur; mais des nouvelles alarmantes étoient venues tout-à-coup suspendre les opérations de Masséna, et l'obligèrent à faire subitement d'autres dispositions.

Souworow, avec son armée d'Italie, avoit franchi le Gothard, et il en descendoit comme un torrent destructeur. Sa marche rapide fut admirée des généraux français. Comparable peut-être au passage mémorable du Mont-Bernard en l'an 8, elle eût

---

Paris, il n'osoit quitter ni ses grosses bottes ni prendre un chapeau rond. Paul lui en sut gré, et il fut le premier général de l'expédition réintégré. Le consul, ayant fait venir de Nancy le major Ségréieff, pour l'envoyer à Pétersbourg faire à Paul I la généreuse proposition de lui renvoyer ses prisonniers sans rançon, s'il vouloit les recevoir, on remit à cet officier 500 louis pour les frais de son voyage, et on lui recommanda le secret; ce qui l'engagea à partir sans prendre les ordres de Sacken. Ce général, scrupuleux observateur de la subordination, s'en trouva très-offensé; et il est à présumer que Ségréieff eût été puni de sa discrétion, si sa mission n'avoit pas été accueillie par l'empereur. Mais on en connoît le succès. (*Note ajoutée en* 1801).

mérité la même gloire, si elle eût obtenu les mêmes succès.

Ceux qu'avoit eus jusque-là le fameux Souworow, étonnent tous les militaires, qui ne voient le grand homme de guerre que là où se trouve le véritable génie. Mais ce général extraordinaire avoit le grand, le rare talent de fanatiser ses troupes, et de leur inspirer la plus aveugle confiance en sa personne et en sa fortune. Nous en avons cité des traits; et Mahomet n'eut point sur les Arabes un ascendant plus puissant et plus marqué, que celui de Souworow sur les soldats russes.

Son armée, épuisée par la faim, la lassitude et mille privations, envisageoit avec désespoir ces sommets couverts de neige, qu'il falloit encore atteindre. Le soldat murmure, s'arrête, et refuse d'aller plus loin. Souworow fait creuser une fosse sur le chemin, et se couche dedans. « *Couvrez-moi de terre*, dit-il, *et laissez ici votre général: vous n'êtes plus mes enfans; je ne suis plus votre père, je n'ai plus qu'à mourir* ». Et ses grenadiers de se préci-

piter autour de lui, de demander à grands cris d'escalader les cimes du Gothard, et d'en déloger les Français (1).

La marche de Souworow des environs de Novi jusqu'à ces cimes du Gothard, avoit été si rapide, si extraordinaire, si imprévue, qu'elles étoient à peine gardées par de foibles partis, qui ne purent défendre ce point important. La guerre de la liberté a prouvé d'ailleurs, plus que toute autre, qu'aucun poste de montagne n'est tenable, lorsqu'il est sérieusement attaqué; et les positions réputées les plus inexpugnables ont été plusieurs fois prises

---

(1) Je rapporte ce trait, d'ailleurs connu, comme il m'a été communiqué par le général déjà cité. Il est si bien dans le caractère de Souworow, que je n'hésite point à le croire, quoique plusieurs officiers russes qui ont passé le Gothard avec lui, et entre autres un lieutenant qui porte son nom et qui est de sa famille, m'ait assuré que cela n'était pas vrai : mais la raison qu'alléga le lieutenant, me parut aussi remarquable que le trait même. *Cela n'est pas vrai*, me dit-il, *parce que jamais l'armée russe n'a été découragée en suivant Souworow; et jamais le soldat n'a murmuré sous ses ordres.*

et reprises par les différentes armées, dans le cours d'une campagne.

La division de Lecourbe, qui, après sa glorieuse campagne dans l'Engadine, avoit été forcée par les circonstances de se retirer en-deçà du Gothard, en occupoit les débouchés sur l'Italie et sur la vallée du Rhin (*Rheinthal*), depuis la source de ce fleuve jusqu'à la hauteur de Glaris.

L'attaque simultanée de Souworow, avec une armée de douze mille hommes, força cette division affoiblie de se retirer précipitamment, tant derrière la Reufsque sur la pointe méridionale du lac de Zug, et au pied du Mont-Rigi, pour en garder les passages.

Souworow, vainqueur de tous les obstacles que lui avoit opposés la nature, et de la résistance qu'avoit faite l'ennemi, menaçoit déjà la droite de l'armée d'Helvétie, et se voyoit, par le succès de ses premières attaques, maître des trois petits cantons. C'étoit dans ce berceau de la liberté qu'étoit marqué l'écueil de son plus re-

doutable ennemi (a). Ce fut là que Souworow apprit la mort et la défaite du général Hotze, qui commandoit le corps d'armée autrichien, formant l'aile gauche des Russes, et auquel il étoit prêt à se joindre, ainsi que la déroute de Korsakow devant Zurich. A ces nouvelles, les transports de fureur du vieillard furent tels, qu'il écumoit de rage, et balbutia longtems sans pouvoir parler. A la fin, il laissa échapper des cris et des ricanemens de sa voix grêle et usée, qui exprimoient son étonnement et son indignation. Ne croyant la défaite de Korsakow ni aussi complète, ni aussi décisive qu'elle l'étoit en effet, il lui expédia sur-le-champ un message, par lequel il le rendoit responsable, sur sa tête, de chaque pas en arrière qu'il feroit désormais, et lui donna ordre de marcher en avant, en annonçant à l'armée que Souworow étoit arrivé, et avoit déjà battu les

(a) Le sol helvétique, imprégné de la cendre de ses héros, sembla du moins encore être jaloux d'une gloire que leurs descendans ne briguoient plus.

Français devant lesquels on reculoit. Les menaces et le nom de Souworow semblèrent ranimer d'une nouvelle ardeur les restes désespérés de l'armée de Korsakow, qui, renforcée par le corps de Condé, qui venoit d'arriver à Constance, osa suspendre sa retraite, pour se reporter tout-à-coup en avant, et livrer encore un combat sanglant près de Diesenhofen. Dans ce combat mémorable, qui fut le dernier entre les Russes et les Français, un corps de cavalerie russe chargea en plaine deux demi-brigades d'infanterie, commandées par le brave Lorge, et dépourvues de cavalerie. Trois fois ce corps d'environ trois mille hommes répéta sa charge furieuse, et, quoique rompu toujours, il se rallioit sous un feu terrible de mitraille et de mousqueterie qui le détruisoit. On craignit long-tems de voir cette cavalerie fraîchement arrivée, et qui sembla démentir ici l'idée peu avantageuse qu'on a de celle des Russes, pénétrer dans les rangs de l'infanterie française, et décider ainsi cette sanglante journée.

Cependant Masséna en personne, avec une partie de la division de Lorge, et celle de Mortier, marchoit à Souworow, et l'arrêta. Désespérant de passer avec ses douze mille hommes sur le corps d'une armée victorieuse, pour arriver jusqu'à Korsakow mis en fuite une seconde fois, Souworow dut songer lui-même à la retraite, tandis qu'elle lui étoit possible encore. Masséna manœuvra en vain pour l'attirer hors des défilés, dans l'espérance de le faire prisonnier, lui, l'armée qu'il commandoit, et le jeune grand-duc Constantin qui l'accompagnoit(1). Qu'on juge de la situation où dut se

(1) Nous avons plusieurs fois parlé du grand-duc Constantin. Ce jeune prince, en faisant ses premières armes dans la fameuse campagne d'Italie, eut occasion d'observer que faire la guerre et faire l'exercice sont deux choses bien différentes. Ce voyage lointain, la vue des pays et des peuples nouveaux pour lui, l'organisation des belles armées autrichiennes, la valeur et l'aménité des Français républicains, qu'on s'étoit efforcé de lui peindre comme des brigands féroces, les malheurs et les scènes sanglantes qu'il eut sous les yeux, modifièrent son caractère, d'une manière avantageuse. Il se fit aimer à l'armée; et sa politesse envers les prisonniers le montra aux Français dans un jour très-

trouver ce nouveau Marius, lui qui, dans toutes les évolutions qu'il commandoit, avoit toujours défendu les feux de retraite, disant qu'une armée sous ses ordres n'auroit jamais besoin de cette honteuse manœuvre. Il étoit forcé de l'ordonner pour la première fois ; mais les généraux français avouent qu'elle fut digne de sa marche et admirable comme elle. Souworow se retira devant l'ennemi, comme un vieux lion qui se retourne, lorsque les dogues, qui le poursuivent, le serrent de trop près, et les arrête en leur montrant son front terrible et sourcilleux. Il abandonna quel-

favorable. Il ressentit vivement la défaite des Russes en Helvétie, et en accusoit hautement l'archiduc Charles et les Autrichiens. Il ne contribua pas peu, par les expressions de son ressentiment, à brouiller les deux cours. Une lettre de l'impératrice, sa mère, contenant plusieurs détails de famille, ayant été interceptée en Helvétie, le directeur la Harpe, son ancien précepteur, la lui renvoya, en l'exhortant à écouter des sentimens de paix et d'humanité, en lui reprochant avec ménagement les ravages et les excès des troupes russes dans cette malheureuse Suisse, qu'il sembloit aimer dans son enfance. Le jeune prince ne répondit point.

ques bagages, quelque artillerie, quelques malades et ses blessés ; mais le général Mortier, chargé de le poursuivre dans le Muttenthal, ne put véritablement entamer que deux ou trois bataillons de grenadiers, qui se dévouèrent pour sauver le reste de l'armée. Je ne sais si Souworow fut invincible ; mais il est certain qu'il est mort invaincu. Aucun général ne peut se vanter d'avoir battu Souworow ; et bien peu ont, comme lui, emporté cette gloire au tombeau, après avoir fait, comme lui, la guerre quarante ans, tantôt aux peuples les plus barbares, et tantôt aux nations les plus policées.

Il se montra en Suisse tel qu'il avoit été en Italie, dévot, superstitieux et hypocrite. Il savoit qu'il entroit dans des pays catholiques, où depuis long-tems le fanatisme de la liberté s'étoit amalgamé à celui du papisme. Il visitoit les curés, leur demandoit la bénédiction, leur déclaroit qu'il venoit au nom de Dieu et des empereurs, des oints de l'éternel, rétablir la sainte religion, et exterminer les impies. Il eût

fait les mêmes protestations à Zurich et à Berne, s'il fût arrivé jusques-là; et il n'est point douteux que Lavater et ses disciples, traités d'hérétiques par les Grecs et les Romains modernes, ne l'eussent reçu comme un autre Messie (1). Il haranguoit

---

(1) L'une des premières mesures qu'eussent pris les coalisés, s'ils eussent triomphé, pour éloigner à jamais une seconde révolution de l'esprit humain, et pour remettre la pauvre humanité au maillot, c'eût été de rappeller le luthéranisme et le calvinisme dans le giron de l'église catholique, à laquelle l'on eût rendu toute sa force, en rétablissant les Jésuites, les missionnaires et les propagandistes. Une partie des ministres protestans et réformés y eussent consenti, haïssant mille fois davantage la liberté française que le pape de Rome. Il est certain que des ouvertures furent faites en Suisse à plusieurs d'entre eux, qui y répondirent d'une manière satisfaisante. L'on comptoit sur Lavater, dont *la philosophie mystique et dogmatique* s'accommodoit beaucoup de cette réunion. La réforme religieuse a été certainement l'annonce de la grande révolution politique. La renonciation volontaire, que fit dans le seizième siècle une partie du clergé à ses droits et à son influence tyrannique sur les consciences, fut aussi magnanime que celle que fit dans le dix-huitième siècle une partie de la noblesse à ses privilèges et à ses préjugés. Mais la nullité et l'insignifiance absolue à laquelle les démagogues voulurent condamner les

tous ceux qu'il rencontroit, et se montroit le plus burlesque buffon pour paroître

---

ministres du culte (a), révolta même les plus éclairés et les plus philosophes d'entre eux; et il est certain qu'en détachant la morale et la religion de l'ordre social et même du gouvernement, il y reste un vide affreux, que rien ne pourra remplir. Il falloit être plus conséquent, et assez sage pour faire de nos lois notre religion, ou du moins pour les lier à une morale religieuse, simple et pure. Il faudra le faire un jour, ou se resoudre à rentrer au confessionnal. N'avoir point de religion dans un état, est aussi absurde que d'y avoir une secte privilégiée ou dominante.

La coalition travailloit en même tems à une réunion plus importante encore, et qui eût assuré pour des siècles l'empire du trône et de l'autel. On vouloit réconcilier les Grecs et les Romains, j'entends le pape et les patriarches. Paul I entroit dans ce projet, que Pierre le Grand avoit déjà conçu par des motifs diamètralement opposés, puisqu'il le regardoit comme un moyen de plus de civiliser sa nation, et que Paul espéroit par là renchaîner à jamais les peuples à la clef du paradis. On touchoit au moment de réaliser tous ces projets. La coalition saisit celui de son triomphe éphémère, pour rétablir un pape, qui se fût prêté à consentir à toutes les mesures qu'exigeoit l'intérêt commun. O journée de Zurich et de Maringo, je vous bénis; vous avez sauvez l'humanité!

(a) On sait qu'un article de la constitution qu'on donne à la Suisse, les exclut même des droits de citoyen actif.

populaire. Ces farces ne laissèrent point d'en imposer d'abord aux habitans; mais le prestige fut bientôt détruit par la conduite des nouveaux apôtres de la coalition. L'indiscipline et la licence furent toujours des moyens dont Souworow se servit pour s'attacher les soldats. Les siens se distinguèrent partout par les excès et le pillage. Ce fut alors que les enfans dégénérés de Tell, de Stauffacher et de Melchthal, sentirent la différence qu'il y avoit entre des Cosaques et des chasseurs français. L'apparition momentanée de Souworow, comme celle d'une comète sanglante, sera à jamais l'effroi de ces montagnards; et les cruautés d'une guerre atroce leur ont enlevé pour long-tems ces vertus douces et simples, qui contrastoient si heureusement avec leur énergie sauvage et leur fierté lacédémonienne.

A côté de la fosse où se couche Souworow, et où il veut que ses soldats le couvrent de terre, qu'on le place sautant sur un pied et faisant mille singeries, on verra le sublime et l'extravagant se toucher et se

réunir. L'officier, chargé de lui préparer son logement, avoit grand soin d'en enlever tout ce qui pouvoit le choquer ou lui déplaire, comme les livres, les estampes, les choses de luxe, et surtout les glaces. Si malheureusement ces dernières se trouvoient oubliées, Souworow les brisoit lui-même en mille pièces (1). Souvent il

(1) On donnoit pour raison de cette antipathie de Souworow pour les glaces, qu'il se trouvoit trop laid et qu'il ne vouloit pas se voir. L'on attribue au même motif la singularité de Paul de n'avoir pas voulu mettre son effigie sur les monnoies.

Cependant, si les médailles qu'on a frappées en l'honneur de Souworow parviennent à la postérité, quelle fausse idée les futurs *Lavater* doivent-ils s'en former! Dans l'une de ces médailles, gravée par *Haas*, on lui a donné la beauté, la jeunesse et les armes d'Achille. Son œil, comme celui du génie, perce l'espace et fixe la gloire. On est parvenu même à embellir sa bouche horrible et baveuse, où le sourire n'habita jamais. Ses cheveux s'échappent en boucles charmantes de son casque menaçant. Sa poitrine relevée porte fièrement un médaillon de sa souveraine, peinte sous les traits de Minerve. Son col d'albâtre enfin, s'élançant audacieusement d'entre ses épaules arrondies, semble élever sa tête au dessus de tous les héros qui l'environnent.

O beaux arts, arts libéraux, que vous êtes adula-

faisoit enlever aussi les fenêtres, en disant qu'il n'avoit pas froid, et les portes, en disant qu'il n'avoit pas peur ; puis il se couchoit sur de la paille fraîche, qu'on lui étendoit sur le lit de la chambre.

Le premier homme qui le suivoit dans son logement, étoit un Cosaque, chargé de lui porter sa chaise percée durant la marche, et qui lui remettoit, en arrivant, ce meuble nécessaire. C'étoit souvent sur ce siége qu'il recevoit les rapports de ses aides de camp et de ses généraux. Un autre *denschik* (a) apportoit la cassette où étoient renfermés les reliques, les images, les diplômes, les ordres, les pierres précieuses, le bâton de maréchal et l'or de Souworow. Sa voiture ordinaire étoit un petit chariot à quatre roues, surmonté d'un banc à découvert, que les Russes nomment

---

teurs, que vous êtes serviles ! Je me trompe, ce sont ceux qui vous cultivent, qui sont trop souvent les esclaves, sinon des tyrans, du moins de l'argent. Puissent-ils dans une république, ne l'être jamais de leurs besoins !

(a) Un *denschik* est un soldat affecté au service d'un officier. Pierre le grand n'avoit pas d'autres domestiques pour sa personne.

troschk, et ressemblant un peu aux chars-à-bancs de la Suisse française. C'est-là qu'il se perchoit, lorsqu'il étoit fatigué du cheval, ou de la *kibitka*, charrette plus incommode encore, dans laquelle il faisoit les plus longs voyages.

Souworow sera à jamais l'orgueil et la gloire des armées russes, et le sujet inépuisable des contes et des récits du soldat. La singularité de ses mœurs, l'originalité de son caractère, ses propos burlesques et piquans, sa manière de vivre bizarre, sa dévotion bouffonne, sa valeur féroce, mille traits de sa vie, mille bons mots de sa façon, assureront son immortalité autant et plus que ses victoires. Son nom sera long-tems encore le cri de ralliement des bataillons russes, pour leur inspirer le courage du fanatisme, et les exciter à vaincre (1).

(1) Le bruit se répandit dans l'armée russe que Souworow avoit péri en passant les Alpes; et plusieurs soldats et Cosaques, en le revoyant après sa retraite, triste, morne et chagrin, étoient persuadés que c'étoit son ombre qui leur apparoissoit.

Souworow se montra plus sensible aux revers de la fortune, qu'il ne l'avoit été à la disgrace de Paul, et ne les supporta pas avec le même caractère. Il parut humilié, accablé de la défaite des Russes et de sa retraite. Son humeur gaillarde devint taciturne; sa dévotion bouffonne, triste et sombre. Il s'enfermoit, maltraitoit ou brusquoit tout le monde, et s'emportoit surtout contre Korsakow, les généraux autrichiens et même le prince Charles. Il les accusoit tout haut d'envie et de trahison; déclarant ne plus vouloir combattre avec eux, même avant d'en avoir reçu l'ordre de son maître (1). Il s'en alloit,

(1) Voyez à la page 252, la proclamation de Souworow, en quittant l'Italie. On en a cité d'autres de lui assez caractéristiques, dans ce volume: mais la pièce la plus curieuse en ce genre fut peut-être celle que les Français répandirent, et qu'ils cherchèrent à faire distribuer dans les armées de Korsakow et de Souworow.

La voici, traduite aussi littéralement que possible du jargon moitié russe et moitié polonais, dans lequel elle est écrite. Le plus remarquable est qu'elle fut imprimée à Paris en très-beaux caractères russes, comme le témoigne l'exemplaire que j'ai sous les yeux. Je prie au reste le lecteur d'être persuadé que

couché au fond de sa *kibitha*, caché sous son manteau, détournant les yeux de ses

---

l'original est encore plus incohérent et plus insupportable que ne lui paroîtra la traduction.

« Soldat russe, pourquoi ces armes ? pourquoi te prépares-tu à la guerre ? Tu marches à ta perte. La foudre du ciel étoit prête à te frapper : Mais Saint-Nicolas, ton protecteur, a détourné le coup. Il a prosterné respectueusement son front devant la face du Tout-Puissant, dont la main s'étoit déjà avancée pour t'anéantir. Lève les yeux au ciel, et reconnois celui qui s'est dévoué pour ta conservation. Prosterne-toi devant ton protecteur, et écoute avec respect les conseils de sa paternelle affection.

» » L'éternel Dieu que tu adores, courroucé de nos péchés, résolut de les punir. Pour cette raison, il nous donna des rois, des princes et d'autres chefs, qui nous tinrent dans les fers, dans l'oppression et dans la corvée. Mais les peuples du goble, ennuyés de manger du pain de douleur, et de boire leurs larmes, se sont prosternés à terre, et ont prié le Dieu tout-puissant de leur accorder secours et miséricorde. » »

» » Il a entendu leur humble prière : les vapeurs des sanglots de la terre ont touché son cœur sensible. Alors il s'est levé, et a prononcé cette sentence terrible : *Que les rois tombent de leurs trônes : que les puissans tombent dans l'humiliation ! et que les peuples sortent de la servitude où ils ont été trop long-tems ! Je donnerai de la force au foible, et le timide se sentira le courage d'un brave guerrier.* Cette sentence retentit long-tems dans les

soldats, et refusant de se montrer aux armées qui le demandoient.

---

voûtes du ciel ; et l'écho céleste n'en avoit pas encore répété le dernier mot, que des milliers de personnes, enflammées d'un zèle et d'une ardeur sacrée, résolurent de renverser le trône des rois. » »

» » Les hommes sont devenus raisonnables et courageux. Ils ont vu que leurs oppresseurs étoient en petit nombre, et que, de puissans et fiers qu'ils étoient auparavant, ils devenoient lâches et grossiers, parce que Dieu avoit retiré sa main de dessus eux. » »

» » Peuple russe, ton heure est venue. Et toi, soldat, je t'ai appelé dans ces contrées, non pour combattre les Français, mais pour t'associer à eux, et retourner dans ton pays délivrer tes parens et tes amis qui gémissent dans l'esclavage. Malheur à l'insensé qui s'écartera du chemin que je lui ai préparé ! je le maudirai, et je lui retirerai ma puissante prstection. Son frère périra dans la misère et l'angoisse, et lui traînera une vie malheureuse chez les peuples sauvages ; car sa patrie le bannira de ses limites, comme un fléau de l'humanité. » »

Certes si cette adresse est parvenue à quelque Russe qui ait pu la lire, il aura beaucoup ri aux dépens du rédacteur et des distributeurs. Au lieu de tout ce fatras, si l'on avoit voulu haranguer les Russes, voici ce que l'on auroit pu dire à quelques prisonniers, que l'on auroit laissés échapper sans affectation.

« Braves Russes, savez-vous pourquoi votre empereur vous a envoyé si loin de votre patrie, pour vous égorger avec nous qui ne vous avons point offensés ? Nous

Quel spectacle lui offroit en effet cette triste réunion, opérée dans la fuite, de

---

étions naguères esclaves et serfs comme vous, obligés de travailler pour des maîtres qui nous traitoient comme des animaux, qui nous ravissoient, comme vous font les vôtres, nos femmes et nos enfans, qui nous vendoient nous-mêmes, ou nous laissoient périr de misère quand nous étions vieux. Des sages nous ont enfin révélé que ces tyrans étoient des hommes comme nous, que nous étions leurs égaux, et que Dieu seul étoit le maître de tous. Alors les paysans et les soldats français se sont réunis : les bourgeois, les prêtres et les nobles raisonnables se sont joints à eux pour chasser les grands seigneurs et les tyrans qui nous opprimoient. Nous sommes à présent tous libres, tous égaux et tous frères, comme Dieu nous a créés. Nous n'avons plus ni rois, ni princes, ni comtes, ni excellences, et c'est le plus brave soldat qui devient général. Les rois, nos voisins, ont eu peur que leurs peuples ne suivissent notre exemple. Ils se sont tous ligués pour nous détruire; et votre empereur leur a fourni des soldats, parce qu'il sait que vous être braves, mais trop ignorans pour penser à la liberté que vous pourriez conquérir comme nous. Qui vous empêche maintenant de jeter vos armes, d'abandonner ces officiers qui vous donnent des coups de bâton et un morceau de pain pour prix de votre sang? Venez parmi nous; vous serez libres, vous ne travaillerez que pour vous, vous aurez des femmes et des enfans qui vous appartiendront, et vous ne serez soldats que pour défendre vos propriétés ou vos droits. »

deux armées nombreuses et brillantes, plus fortes du double qu'il ne l'avoit desiré pour faire la conquête de la France ! De plus de quatre-vingt mille hommes qui les avoient composées, elles n'offroient plus qu'un ramas de bataillons délabrés, de régimens désorganisés, pour la plupart sans chefs, sans artillerie, sans bagages; des hommes exténués par la fatigue, et couverts de lambeaux sanglans. Mais, il faut en convenir, malgré cet état désastreux, ces braves troupes emportoient leur gloire; car, si les Russes avoient enfin trouvé des vainqueurs, ce fut dans les admirateurs de leur constance et de leur courage, même de leur fanatisme national et religieux. C'est en les vain-

---

Je me suis convaincu de l'effet que ces raisonnemens simples et vrais faisoient sur les soldats russes; et je ne doute point qu'ils n'en eussent engagé un grand nombre à déserter leurs drapeaux. Cette mesure étoit sûrement permise contre des ennemis qui venoient nous égorger ou nous asservir; il eût été plus humain d'accueillir ainsi des armées que de les détruire en bataille rangée : mais il y a cependant loin de ces mesures-là à celles que l'on a prises depuis.

quant, que les Français apprirent véritablement à les craindre et à les estimer.

Les débris de ces bandes terribles, qu'on amena prisonniers en France, n'inspirèrent plus que de la compassion et de la surprise. On s'attendoit à voir des hommes extraordinaires, d'une taille avantageuse et d'un aspect féroce; mais les Français ne trouvèrent dans les Russes que le peuple qui a avec eux le plus de ressemblances physiques et morales. Plusieurs officiers, surtout, contrastoient bien avantageusement par leur langage, leur excellent ton et leur politesse, avec l'idée qu'on s'en étoit formée, et même avec leurs compatriotes qui n'avoient pas la même éducation (1). Mais les Français, qui avoient vu les Russes du tems de Catherine, et qui avoient parlé avantageusement de leur tenue et de leur équipement leste et guerrier, ne les reconnoissoient plus sous l'accoûtrement grossier et grotesque dont Paul les avoit affublés. Ce misérable habil-

(1) Voyez la note de la page 31.

lement, joint au délabrement, suite naturelle d'une campagne aussi fatigante et d'un combat aussi meurtrier, leur donnoit la plus chétive apparence. Quoique pris les armes à la main et dans la fureur de l'action, on ne leur avoit enlevé que leurs armes : on pourroit croire que la pauvreté de leurs habits fut la principale cause de ce ménagement; mais on voyoit encore à plusieurs de ces prisonniers la médaille d'argent qu'ils avoient reçue pour des exploits plus heureux; et ce témoignage de leur bravoure en étoit un en l'honneur du soldat français (1). On avoit peine à se

(1) On a parlé de ces médailles que reçoivent les soldats russes, comme une espèce d'ordre de mérite qui excite leur émulation. On en donne à tous ceux qui se sont trouvés à un combat où l'on a été victorieux. J'ai vu avec étonnement que plusieurs prisonniers russes, malgré les besoins d'une longue captivité, n'ont pu se résoudre à vendre cette médaille, et la reporteront dans leur patrie. Certes un pareil sentiment leur doit obtenir une récompense à leur retour, et mérite, en attendant, les éloges des Français. Pour apprécier cette conduite d'un soldat russe, il faut se souvenir qu'il est depuis près de deux ans prisonnier, qu'il ne reçoit qu'une livre et demie de pain et trois sous par jour pour subsister. On m'ob-

persuader, en les voyant dans cet état, que ce fussent là ces Russes si célèbres qui

---

jectera que c'est plus encore qu'ils ne reçoivent chez eux de leur souverain. Oui ; mais en Russie ils ont des habits, ils sont logés chez le paysan, ils ont la ressource de leurs *artels*, ne sont point enfermés, et se procurent les petits besoins journaliers à vil prix. Malgré l'humanité des habitans, ces malheureux, couverts de lambeaux, ont mené en quelques villes ou châteaux de France une vie misérable. La munificence du gouvernement est enfin venue au secours de ces braves gens, abandonnés de leurs souverains et trahis par leurs alliés. Ce sont les ennemis, les vainqueurs des Russes, qui leur ont témoigné l'estime et l'intérêt qu'ils avoient droit d'attendre de ceux qui avoient acheté ou vendu leur sang. Mais en voyant passer ces fameuses colonnes, formant une petite armée de sept mille hommes (a), on regrettoit que les intentions généreuses du gouvernement français n'aient pas été suivies avec toute la libéralité digne d'une grande nation. Les malades et les blessés paroissent avoir été oubliés dans la distribution des vêtemens ; et ceux qui s'en retournent, n'ont que leurs anciens lambeaux. Au lieu d'avoir donné à ces soldats des armes qui auroient fait connoître avantageusement nos manufactures dans le Nord, on leur a distribué à Cologne des vieux fusils tirés de l'arsenal de Mayence.

(a) Il ont passé en cinq colonnes, chacune de 1300 à 1500 hommes. En y comprenant les blessés restés dans les hôpitaux, et les malades et déserteurs, on peut évaluer les prisonniers russes à 8 mille hommes.

devoient opérer la contre-révolution du monde. Au reste, presque tous étoient couverts de blessures sanguinolentes, qui achevoient de les défigurer, en attestant leur bravoure et leur résistance. L'humanité et la douceur, avec lesquelles on les traitoit, calmèrent bientôt leur désespoir et leurs appréhensions : leur joie de n'être point enchaînés et guillotinés, comme on le leur avoit persuadé, s'épanchoit en expressions de reconnoissance et en bénédictions (1).

(1) C'est surtout l'humanité, la promptitude et la propreté avec lesquelles les Russes blessés furent soignés dans les hôpitaux français, qui les surprirent et les touchèrent. Qu'on s'imagine le contentement de ces malheureux soldats, traités chez eux si durement en état de santé, et si impitoyablement lorsqu'ils sont malades ou blessés, de se voir chez leurs ennemis couchés deux à deux dans des lits propres, pourvus de linge blanc, de bonnets de nuit, de robes de chambre et de pantoufles; commodités inconnues aux soldats russes, à commencer par le lit, dont ils ne font jamais usage.

Dans quelques villes frontières, comme Montbéliard, où l'impératrice de Russie, princesse de Wurtemberg, avoit été élevée, et étoit encore aimée; où, par des événemens aussi extraordinaires, le château de ses ancêtres

L'expédition des Russes en Hollande fut aussi désastreuse que celle en Helvétie.

---

se trouvoit métamorphosé en hôpital pour recevoir ses nouveaux et lointains sujets, les femmes alloient au-devant des chariots de blessés, et leur portoient des rafraîchissemens. Plusieurs habitans de cette ville s'empressèrent d'offrir leur table aux officiers convalescens, et de leur témoigner l'attachement qu'ils conservoient à leur princesse. C'est ainsi que l'empire de la vertu et de la reconnoissance se conserve et se répand encore des extrémités du monde, à travers les armées dévastatrices et les dissentions politiques.

C'est ici le lieu de placer un mot sur la négligence des Russes pour leurs blessés, sur l'inaptitude et l'ignorance de leurs officiers de santé, qui ne sont pour la plupart que des barbiers, sous le nom de *podléker* (sous-chirurgien). Un couteau mal aiguisé est quelquefois le seul instrument dont ils se servent pour déchirer les chairs d'un malheureux, et lui arracher une balle, ou pour achever, sur le champ de bataille, l'amputation d'un membre fracassé par un coup de feu. Si ce blessé n'a sur lui ni mouchoir, ni écharpe, ni linge, pour étancher et bander sa plaie, il expire dans son sang, avant qu'on lui ait mis le premier appareil; ce qui n'arrive souvent que quarante-huit heures après la blessure.

Potemkin, dans la guerre contre les Turcs, avoit pris avec lui un chirurgien français, nommé M^r. Massot, à qui il donna l'inspection des *lazarets* ou hôpitaux de campagne, qui tiennent lieu d'ambulances.

Massot, entendant qu'on se préparoit à livrer l'assaut

Les Anglais se servirent de ces braves soldats en guise de gabions mouvans, pour

---

d'*Otschakoff*, fit une espèce de revue dans le camp. Il trouva les pharmacies sans médicamens, les chirurgiens et barbiers sans instrumens, et dans la plus parfaite insouciance. On n'avoit pas même pensé à préparer des bandages et de la charpie. Les chirurgiens-majors, Allemands, protégés par les médecins de la cour, et jaloux de l'étranger, ne tinrent compte de ses exhortations, et se moquèrent de ses menaces. Massot, frappé des suites qu'alloit avoir ce dénuement absolu et la mauvaise volonté des chefs, déclara qu'il s'en plaindroit au prince. Comme il étoit à dîner avec lui, il se leva tout-à-coup de table, et en présence de tous les officiers généraux, il fit une description animée et pathétique de la mauvaise administration des hôpitaux, et supplia le prince de vouloir donner les ordres les plus prompts et les plus précis pour qu'on se procurât au moins les secours les plus urgens, et principalement de la charpie. Le prince Potemkin rit de son zèle et de son éloquence, lui dit de se tranquilliser, qu'on n'auroit besoin de rien, parce qu'on n'auroit pas de blessés. Le lendemain, il fit donner l'assaut, et, en moins d'une demi-heure, dix-huit cents blessés furent entassés dans les baraques ou dans les rues du camp. On fut alors obligé d'acheter des Juifs polonais qui suivoient l'armée, de la grosse toile neuve pour en faire de la charpie. Plusieurs milliers de soldats périrent en quelque jours de froid et des suites de leurs blessures.

Ce qui surprendra peut-être le plus les Russes à l'arrivée de leurs prisonniers, et ce qui les touchera le

se mettre à couvert de l'artillerie et de la baïonnette françaises. Après quelques succès dus uniquement à la valeur intrépide des Russes, ils furent pour la plupart taillés en pièces, ou faits prisonniers avec leur chef, le général Hermann. Je ne m'étendrai point davantage sur les sanglans événemens de cette campagne, qui se termina par une capitulation honteuse pour les armées combinées de Russie et d'Angleterre; capitulation d'autant plus glorieuse pour les Français, que les moyens avec lesquels ils avoient contenu ces deux armées formidables, vomies par l'océan pour

---

moins, ce sera d'en voir un si grand nombre de mutilés, à qui l'art supérieur et les soins des chirurgiens français ont pu seuls conserver la vie. Malgré les guerres continuelles de la Russie, il n'est point de pays où l'on rencontre moins de soldats mutilés : ceux qui sont blessés grièvement périssent tous. Je n'en accuserai pas une politique intéressée; il seroit trop affreux de le supposer.

On s'étonne, au contraire, de rencontrer en France, et sur-tout à Paris, tant d'hommes à qui il ne reste, pour ainsi dire, que le tronc. Plusieurs courent sans béquilles et sans bâtons dans les rues les plus fréquentées. On voit même à Versailles la danse des jambes de bois, exécutée avec beaucoup de graces et de légèreté.

inonder la Hollande, furent d'abord très-inférieurs aux forces des ennemis. L'armée du général Brune n'avoit pu être renforcée qu'après les batailles sanglantes qui contraignirent le duc d'York à se rembarquer.

Ce que l'on a dit, ce que l'on a vu du caractère de Paul fera comprendre l'excès de son indignation à la nouvelle de ces désastres multipliés. L'expédition contre la France avoit été entreprise avec la même confiance et la même présomption, que celle de la *flotte invincible* le fut jadis par Philippe II contre l'Angleterre. Mais Paul I ne reçut pas avec la même indifférence la nouvelle de la défaite de ses armées par les Français, que Philippe avoit reçu celle de la dispersion de sa flotte par les vents. Son orgueil humilié, la gloire de son règne et de ses armes compromise, portèrent jusqu'à l'égarement sa fureur et son ressentiment. Il cassa et flétrit en masse tous les officiers qui manquoient à l'armée, sans s'embarrasser s'ils étoient morts ou vivans, tués ou prisonniers. Cet

exemple du despotisme le moins raisonné surpasse tout ce que l'on a vu chez les rois et les peuples les plus barbares ; et il prouve que l'orgueil d'un monarque peut tenir lieu du fanatisme le plus féroce. Cette injuste punition étoit d'autant plus révoltante, que plusieurs de ces officiers, après avoir combattu en braves, avoient été ramassés comme morts sur le champ de bataille, pour la plupart mutilés, et ne conservant la vie que par les soins du vainqueur (1). Quant aux soldats, il les aban-

(1) Dans l'un des combats qui se donnèrent en Hollande, un enseigne tomba blessé, en défendant son drapeau, et s'enveloppa dans les plis. En revenant à lui-même, sa première pensée fut de le soustraire à l'ennemi. Il le déchira, et le cacha dans son sein. Ramassé comme prisonnier sur le champ de bataille, il conserva précieusement ce signe d'honneur, confié à sa vaillance, et il le reporte en Russie. Paul, revenant peu à peu de ses emportemens, et informé de cette action, le récompensa, en réintégrant dans son grade ce brave officier, qui avoit été exclu du service comme tous les autres prisonniers. Plusieurs avoient les mêmes droits à la reconnoissance de leur souverain, et ne s'attendoient, à leur retour, qu'à l'exil ou à d'autres punitions. Les colonnes russes reçurent, en passant le Rhin, la nouvelle de la

donna comme un butin conquis par un ennemi, et ne daigna pas même faire une démarche auprès de ses alliés pour les échanger, sans s'abaisser à traiter avec la France. Il est vrai qu'il n'avoit point de Français à proposer pour leur rançon; mais il avoit un droit sur les prisonniers qu'avoient faits les Autrichiens, les Napolitains et les Anglais. Ces derniers eurent l'indignité de se refuser aux propositions que leur fit à cet égard le premier consul: mais, certes, ils se fussent empressés, aussi bien que les Autrichiens, à échanger les Russes, si Paul l'avoit desiré.

Ce qui vint cependant consoler l'orgueil offensé de cet empereur, ce furent les

---

mort de Paul et de l'avénement d'Alexandre; leur allégresse fut inexprimable : ce fut alors seulement que les officiers se réjouirent de revoir bientôt leur patrie (a).

(a) En passant par le nord de l'Allemagne, ces prisonniers eurent toutes les facilités possibles pour déserter. Beaucoup d'entre eux s'imaginèrent que, pour les en empêcher, les officiers avoient inventé la fable de la mort de Paul. Ils n'y ajoutèrent foi que quand, arrivés en Saxe, les habitans leur confirmèrent l'avénement d'Alexandre. Alors ils s'abandonnèrent à la joie. *Note des éditeurs.*

détails du grand - duc Constantin, et les rapports des généraux *Souworow*, *Korsakow*, *Gortschakow* et *Essen*, qui tous s'accordoient à lui dire que ses troupes invincibles n'avoient essuyé des échecs, que parce que les alliés, jaloux de leur valeur et de leur gloire, les avoient sacrifiées et trahies. Son ressentiment contre l'Autriche sembla cependant s'irriter davantage, en voyant les succès de cette dernière puissance continuer, malgré la défection des Russes, et les généraux autrichiens triompher et s'applaudir, pour ainsi dire, de ce que les Russes seuls, ayant été battus, ils avoient eu tort de s'attribuer leurs victoires en Italie (1).

Paul s'abandonna aux premières impulsions de son caractère, en accablant de

(1) C'étoit, il est vrai, une injustice que l'on faisoit aux Autrichiens : mais il faut avouer que Souvvorow leur rendit un témoignage éclatant et flatteur dans sa proclamation, en quittant leur armée et l'Italie. *C'est l'armée autrichienne*, dit-il, *que j'ai trouvée victorieuse, qui m'a rendu aussi vainqueur.* Ce vieux guerrier parut effectivement reconnoissant des lauriers dont cette armée avoit encore paré ses cheveux blancs.

reproches et d'affronts les ministres anglais et autrichiens à sa cour, en refusant de conférer avec eux, en leur enjoignant de s'éloigner, et en se permettant les sarcasmes les plus sanglans contre la coalition (1). Il combattit long-tems avec lui-même pour prendre une résolution : tantôt

(1) Paul fut si indigné de la défaite de ses troupes, et si outré de voir la coalition, que lui-même avoit reformée, avoir le même succès que les précédentes, qu'il se vengeoit des princes d'Europe par les sarcasmes les plus sanglans. On a parlé des affronts qu'endurèrent chrétiennement les ministres d'Autriche et d'Angleterre, avant de se déterminer à partir. Celui de Dannemark encourut la même disgrace par une singularité assez plaisante. Un jour Paul, s'exprimant à son ordinaire avec beaucoup d'amertume sur les coalisés, finit par dire qu'ils ne méritoient pas qu'on fit la guerre pour eux ; qu'ils devroient, au lieu d'un congrès, convoquer un tournois, pour y vider leur querelle en champ-clos ; que ceux qui n'auroient pas le courage de se battre eux-mêmes, pourroient envoyer en leur place les ministres qui les avoient si bien servis, et pour l'opinion desquels ils se ruinoient. Paul poussa cette amère plaisanterie jusqu'à désigner chaque combattant, en opposant roi à roi, et ministre à ministre. Le ministre de de Dannemark rendit compte à sa cour, ou à un ami, de ces propos de l'empereur, en y mêlant quelques railleries piquantes. La lettre fut interceptée ; et Paul, furieux,

son dépit l'emportoit, tantôt sa haine contre la république et ses principes étouffoit son ressentiment. Il résulta de cette alternative une foule de démarches contradictoires, qui firent penser que Paul avoit effectivement perdu la tête : il envoya définitivement à ses troupes l'ordre de revenir en Russie. C'est ainsi que cette guerre finit comme celle de Perse ; c'est ainsi que Paul se retira de la coalition, sans garder aucune des mesures que lui prescrivoit une sage politique, et que cette troisième croisade, qui s'étoit formée sous des auspices qui sembloient la rendre indissoluble et triom-

---

lui ordonna de quitter sa capitale en 24 heures (a). Voilà la véritable clef de ces bruits dont les papiers allemands furent pleins. Ils parlèrent de ces plaisanteries de Paul, comme d'un projet sérieux qu'il avoit formé de publier un tournois et des joûtes, où il inviteroit toutes les puissances à se rendre, soit les princes, ou leurs champions, pour se livrer un combat, et décider en champ-clos.

(1) Il faut ajouter que Paul fit insérer dans la gazette de la cour, le morceau extrait de la lettre de M. de Rosencranz, sans omettre les réflexions plus qu'amères que l'écrivain avoit ajoutées à son récit. M. de Rosencranz tomba du ciel en lisant cette feuille : on n'y avoit pas nommé les correspondans ; mais il sentit d'où cela partoit, et prépara ses paquets, avant d'avoir reçu l'ordre du départ. *Note des éditeurs.*

phante, aboutit à une défection plus brusque, plus extraordinaire et plus désastreuse encore, qu'on n'eût osé, je ne dirai pas le prévoir, ni même l'espérer, mais le desirer en France, pour la gloire de la république et le bonheur de l'humanité.

Cette catastrophe des armées russes, la disgrace de tant d'officiers distingués, la mort ou la captivité des autres, la honte qui sembloit réjaillir sur la Russie, accoutumée dès long-tems à ne compter dans ses annales militaires, que des victoires, augmentèreut de beaucoup les mécontentemens de ce règne turbulent et bizarre, qui menaçoit d'une prochaine décadence l'empire, épuisé d'hommes et d'argent (1).

(1) Pour recruter les armées russes, et compléter celles destinées à conquérir la France, l'oukas de septembre 1798 ordonna la levée de trois hommes par cinq cents têtes mâles. En supposant à l'empire de toutes les Russies 30 millions de population, et en retranchant d'abord 15 millions pour les femmes, puis encore un million pour les nobles, les militaires, les employés civils et les marchands qui se rachètent, il resteroit quatorze millions : le produit de trois hommes par cinq cents têtes mâles est de six cents par million ; le total seroit par con-

La conduite de l'empereur envers les puissances naguères ses alliées, acheva de lui aliéner l'esprit des grands. Ses soupçons, ses terreurs et ses violences continuelles, le rendirent de plus en plus odieux.

séquent de quatre-vingt-quatre mille recrues. J'observerai que c'est la fleur de la population mâle que l'on enlève. Les officiers recruteurs vont recevoir et choisir les individus, que l'on dépouille tout nuds, et que l'on examine scrupuleusement. On s'en tient pour le nombre au dernier recensement qui a été fait, et où sont compris tous les mâles qui existoient alors, à compter de l'enfant qui vient de naître, jusqu'au vieillard qui expirera peut-être le lendemain. Ces recensemens n'ont lieu que tous les vingt ans environ; de manière que dans l'intervalle il se fait de grands changemens. C'est cependant sur cette base mobile qu'est assise la capitation à laquelle est sujet tout mâle vivant. Il arrive souvent qu'un père de famille, qui, à l'époque du recensement, avoit trois ou quatre fils, les perd quelques années après; le malheureux est cependant obligé de payer pour eux jusqu'au prochain dénombrement. D'un autre côté, il est des paysans qui ont des enfans de quinze à dix-huit ans, pour lesquels ils ne payent point encore, puisque ces enfans n'étoient pas nés. Pour l'état, tout est à peu près compensé; mais pour une famille, ou pour une commune où quelque maladie épidémique a régné, c'est une véritable calamité. Cette commune, fût-elle réduite au quart de sa population, paye la même contribution personnelle.

Sa conduite particulière finit par l'isoler dans son empire, dans sa cour, et même dans sa famille, comme sa conduite politique venoit de l'isoler en Europe. Il ne se fioit plus à personne, ni même à ses anciens soldats de Gatschina, qu'il avoit incorporés dans ses gardes; il devint plus rigide, plus minutieux et plus inconstant que jamais dans tous les détails du service militaire. (1). En tourmentant sans cesse

(1) Paul faisoit la ronde à toute heure, pour surprendre quelques soldats ou quelques officiers en défaut. Lorsqu'il étoit à Gatschina ou à Pawlowsky, il traversoit plusieurs fois par jour le quartier de ses gardes. Il falloit alors que chacun se présentât sur la porte de sa caserne pour faire front; et si, à travers la fenêtre, l'empereur apercevoit quelque officier en robe de chambre ou sur son grabat, s'il voyoit quelqu'un se retirer, se cacher ou l'éviter, il le faisoit sur-le-champ sortir et conduire au corps de garde; de manière que ces pauvres officiers, après un exercice fatigant, qui avoit souvent commencé avec le jour pour ne finir qu'après midi, n'avoient pas un instant de repos : ils étoient obligés de tenir toujours quelques domestiques aux aguets pour les avertir, au cas où l'empereur tourneroit ses pas du côté de leur logement.

D'autres fois Paul Ier. faisoit battre l'appel deux ou trois fois par jour, pour s'assurer de la promptitude et

les troupes dont il s'environnoit, pour s'assurer de leur exactitude et de leur fidé-

---

de la vigilance de ses troupes. Un jour qu'il en avoit été très-mécontent à l'exercice, il se mit à souper de très-mauvaise humeur; et, rappelant les revers qu'elles venoient d'essuyer en Suisse et en Hollande, il s'emporta contre les Russes en général, les accusa de manquer de vigilance et d'activité, disant qu'on pouvoit tout au plus, à force de soins et de peine, les dresser comme des machines, mais qu'il étoit impossible de leur donner du zèle et de l'énergie. Le grand-duc Alexandre, présent, entreprit de défendre les troupes, et répondit sur-tout de la promptitude et de la bonne volonté de la garnison, qu'on pourroit à tout moment mettre à l'épreuve, en lui donnant une fausse alarme. Paul prit son fils au mot, et lui ordonna de faire battre la générale, la nuit même, à une heure du matin. Comme l'empereur avoit, pendant cette conversation très-animée, bu plus qu'à l'ordinaire, Alexandre lui demanda l'ordre par écrit, et le mit dans sa poche avant de sortir.

Paul étoit plongé dans son premier sommeil, lorsque tout-à-coup, à l'heure sonnante, la générale bat dans tous les quartiers, et le tocsin est sonné par toutes les cloches. Personne n'ayant été prévenu, les habitans se lèvent effrayés, et les troupes sortent en foule de leurs casernes, pour se rendre au lieu désigné du rassemblement. En un moment, les rues furent inondées de bourgeois et de soldats en mouvement, et les maisons illuminées. Chacun demandoit ce qui venoit d'arriver, et personne ne pouvoit répondre. Le vacarme et l'effroi se

lité, il leur rendoit l'existence insupportable, et se faisoit lui-même détester.

---

répandent bientôt au palais de l'empereur : ses valets de chambre se précipitent dans son appartement, et le réveillent en sursaut pour lui annoncer que les rues se remplissent d'une foule de peuple et de soldats, et que toute la ville est en alarme. Paul avoit cuvé son vin : mais sa mémoire ne lui rappelant ni la scène, ni les ordres de la veille, il se lève tout agité, et ordonne qu'on lui selle son cheval. Les craintes et les soupçons qui l'inquiétoient continuellement lui firent perdre la tête : il crut que l'heure de la révolte et de la révolution avoit sonné, et n'eut pas plutôt mis en hâte ses habits, qu'il descendit, monta à cheval, et prit, au grand galop, la route de Gatschina, suivi de deux hommes seulement.

Un instant après arrive le grand-duc Alexandre, pour demander à son père s'il est content, et lui annoncer que déjà toutes les troupes rassemblées n'attendent que les ordres de S. M. Quelle fut la surprise du jeune prince, en apprenant l'épouvante et la fuite de l'empereur. Il court sur ses pas, avec sa suite, et bientôt il en approche assez pour que son père pût entendre le bruit des chevaux. Paul pense qu'on le poursuit, et redouble d'abord sa course. Il ne voulut enfin s'arrêter, que lorsque le grand-duc, ayant laissé sa suite en arrière, s'avança seul et l'atteignit. Il y eut alors une explication entre le père et le fils, qui revinrent tranquillement ensemble au Palais.

Cette aventure ne corrigea pas Paul de ses craintes et de ses soupçons. Les moyens à-la-fois tyranniques et ri-

Dans sa guerre avec la France, Paul avoit été l'agresseur. Il se contenta de

---

dicules qu'il employa pour sa conservation, et pour prévenir une révolution qu'il redoutoit, ne servirent qu'à le rendre tous les jours plus odieux. Pétersbourg, avec des guérites et des barrières où l'on arrête les passans à chaque coin de rue, ressemble maintenant à une ville en état de siége. Les palais de l'empereur ne sont que des prisons entourées de nombreux corps de garde. La police est une véritable inquisition politique. L'espionnage et les délations ont banni la confiance. Les visites domiciliaires continuelles répandent l'alarme, à toutes les heures, dans les maisons bourgeoises. La gêne dans la manière de vivre et de s'habiller, et l'étiquette rigoureuse établie dans toutes les classes de la société, ont enfin rendu cette capitale, naguères si brillante, et où les mœurs étoient si libérales, si douces et si aisées, le séjour le plus lugubre et le plus triste de l'univers. Tous ceux qui peuvent l'abandonner, s'en éloignent; et Pétersbourg a peut-être perdu quarante mille ames de population depuis la mort de Catherine. Il ne faudra que dix ans du règne de Paul, pour faire un désert de cette magnifique création de Pierre I; d'une ville qui, en moins d'un siècle, étoit parvenue, comme par enchantement, à un point de splendeur et de prospérité qui la rendoit la jeune et superbe rivale des premières cités de l'Europe.

Les défaites des armées russes en Suisse et en Batavie, de ces armées qui, depuis le règne de Pierre le grand, n'avoient comptés que des victoires ou des succès, n'ont pas non plus détrompé Paul sur l'importance des inno-

retirer ses combattans, sans publier aucune raison de cette démarche, et sans

---

vations minutieuses qu'il a introduites dans le service. Il est même parvenu à se persuader que, malgré la jalousie et peut-être la trahison de ses alliés, les Russes ne furent battus que pour avoir manqué d'exactitude dans leurs évolutions. Il en fait des reproches à ses généraux dans les revues; et il s'est même exprimé à ce sujet d'une manière assez remarquable dans un *prikas* impérial publié à la parade du 26 août 1800, qui mérite d'être consigné ici.

« Comme dans les manœuvres d'aujourd'hui, sa majesté impériale a trouvé que les troupes de la division de Finlande (a) n'ont point du tout observé les dispositions qui leur avoient été prescrites, et que la colonne de la gauche est arrivée bien avant celle de la droite à la place désignée, où elle a attendu cette dernière, par pelotons, sous le feu de l'ennemi, sans se couvrir de cavalerie ou de chasseurs, comme cela lui étoit ordonné; et même qu'à la retraite de l'escadron le long du front (*de la ligne*), un bataillon a fait feu sur sa propre cavalerie, sadite majesté impériale fait une réprimande au général prince Gortschakow (b), et remarque de plus que c'est sans doute un pareille négligence et une pareille inattention des généraux, qui ont été la cause de la perte des

(a) Les régimens et les divisions russes sont nommés d'après les villes et les provinces de l'empire; ce qui n'est pas si sec que nos numéros, qui ne laissent rien à la mémoire ou à l'imagination.

(b) Le neveu de Souworow, qui se trouvoit à la bataille de Zurich, et qui commandoit au combat de Diessenhoff.

provoquer la paix avec la nation contre laquelle il les avoit envoyés guerroyer si

---

batailles en Suisse et en Hollande..... Sa même susdite majesté impériale observe encore que les généraux de l'inspection (*division*) de Finlande doivent eux-mêmes voir combien ils sont éloignés d'être des généraux, même médiocres, et qu'aussi long-tems qu'ils demeureront tels, ils se feront battre partout, et par chaque ennemi. »

Rien n'est plus contrastant avec cette verte réprimande que les louanges qui avoient été données à la même division, quelques jours auparavant, dans un semblable *prikas*, où l'empereur témoigne sa reconnoissance aux commandans de la division de Finlande, et reconnoît tout le mérite de leur zèle et de leurs efforts dans le service, en accordant de plus un verre d'eau-de-vie à chaque subalterne. Dans le même *prikas*, sa majesté, après avoir excessivement loué son corps d'artillerie dans les manœuvres du 23, crée commandeurs ou chevaliers de Malthe, tous les officiers qui le commandent. Ce corps, en reconnoissance d'une si flatteuse distinction, déclare « que ce qui fait sa gloire et son honneur particulier, c'est de pouvoir dire qu'il a le bonheur de ne » devoir *sa perfection* actuelle qu'aux très-illustres soins » de son très-gracieux monarque et maître; puisque sa » très-haute et dite impériale majesté, en très-haute et » très-propre personne, avoit elle-même eu la bonté » d'inventer un nouveau calibre de canons, par le moyen » duquel l'artillerie russe venoit d'être portée au dernier » point de perfection et s'ouvroit une nouvelle carrière, et

loin. L'espace, qui le séparoit de cette nation, lui parut sans doute une garantie plus sûre qu'un traité, qu'il eût trop répugné à conclure avec un gouvernement dont il avoit, quelques mois auparavant, *résolu la destruction.* Mais il se fit, à cette époque même, une révolution subite dans ce gouvernement; et celui qui lui succéda

---

» qui, avec le nom du plus gracieux et du plus glorieux » des monarques, suffira désormais pour être partout, » et en toute occasion la terreur de ses ennemis. » Tudieu! quel calibre cela doit être! Au reste, qu'on ne s'étonne pas des tournures basses et avilissantes du style de ces passages, qui sont traduits mot à mot des gazettes de Pétersbourg du 25 et 26 août 1800. La langue russe, malgré sa richesse et ses beautés antiques, se ressent singulièrement de la servitude du peuple qui la parle. Un esclave russe, en parlant de son maître, et tout autre, en parlant de l'empereur, ou même d'un supérieur, dit: *il a la bonté de dormir, il a la bonté de manger, il a la complaisance de parler, de penser,* etc. Il n'ose pas même employer le même mot pour signifier la même chose, lorsqu'il est question de son seigneur. *Potschiwat* et *kouchit* signifient manger et dormir, pour le maître; *spat* et *iest* expriment la même chose, pour l'esclave. C'est ainsi que les Allemands se servent d'expressions différentes pour les mêmes choses, lorsqu'il s'agit d'un homme ou d'un animal.

sut habilement et sagement calculer sur les passions et le caractère de Paul, et sur la déloyauté des coalisés, pour les tourner à son avantage (1).

(1) Les liaisons intimes qui paroissent s'établir entre Paul I et le gouvernement français, sont faites pour surprendre tous ceux qui en connoissent les principes directement opposés. Voici un raisonnement qui pourra servir peut-être à les expliquer.

Paul a été le seul des coalisés de bonne foi, le seul conséquent, le seul qui ait agi sans intérêt direct, sinon celui de la gloire de dompter les Français, d'être le restaurateur des choses, et d'assurer à jamais les princes contre les suites d'une révolution effrayante. On lui avoit même persuadé qu'il lui étoit réservé par le ciel de rétablir le trône et l'autel dans leur ancienne inviolabilité. En conséquence il rassembla, il amalgama autour de lui tous les débris des anciennes institutions politiques et religieuses, qui tendent à renfermer les lumières dans les mains de quelques scélérats adeptes, pour s'en servir à leur gré, comme les filoux se servent de leur lanterne sourde.

Il est certain que la France avoit le plus grand et le plus puissant interêt à neutraliser au moins les forces d'un ennemi aussi redoutable, dont les soldats sont inépuisables et ductiles comme les métaux de l'Angleterre : ils ne coûtent presque rien; et, comme on l'a vu, des automates humains sont difficiles à tuer.

Le gouvernement français a sûrement dû chercher à mettre à profit le dépit de l'empereur contre la mauvaise

De cette conduite de Paul I envers la France, il résulta un état de choses assez

---

foi de ses alliés. Je ne sais de quelle voie secrète il a pu se servir pour se rapprocher : la seule démarche connue est l'offre de lui renvoyer une armée prisonnière sans rançon. Si, à l'appui de ces généreuses avances, on a pu indirectement persuader à Paul : « que l'opinion rétrograde en France ; que l'on y a senti enfin l'inconvénient et l'exagération des principes avancés ; qu'on ne cherche plus qu'à les étouffer peu à peu pour se rapprocher insensiblement de l'ordre de choses nouvellement renversé ; mais que ceux qui s'intéressent à ce rétablissement ne pourront l'effectuer qu'en travaillant de concert avec le gouvernement actuel français ; que la paix mènera plus sûrement et plus promptement à ce grand but qu'une guerre à outrance, qui réveillera toujours puissamment l'amour de la patrie, l'enthousiasme de l'indépendance et de l'honneur national ; que les puissances voisines sont déjà gangrénées elles-mêmes des idées de la révolution ; que l'expérience prouve trop que les princes coalisés aspirent bien moins à extirper les racines du mal qu'à en tirer des avantages particuliers et éphémères, sans songer au salut des rois et du monde, qui ne pourra s'opérer qu'en laissant reposer ce ferment dangereux ; » si, dis-je, l'on a pu faire entendre ces raisons à Paul Ier, je m'explique facilement sa conduite.

Quant à l'amitié particulière qu'on s'est complu à lui supposer pour Bonaparte, c'est bien gratuitement. Paul a pu s'étonner de l'ascendant et de la gloire d'un grand homme ; mais il avoit déjà renoncé à la coalition et rap-

remarquable. Le célèbre philosophe Kant établit que la guerre est le puissant moyen

---

pelé ses troupes avant le retour du consul en Europe. Oserai-je dire une vérité ? Grands politiques, lecteurs assidus des feuilles de la rue des Prêtres et de celle des Moineaux ; et vous, journalistes, qui, sans lire cet ouvrage, allez bientôt le juger sur son titre, vous croyez peut-être que l'éclat des victoires de Bonaparte, la sagesse et la fermeté de son gouvernement, la régularité de ses mœurs et de sa vie privée, lui ont enfin mérité l'admiration de votre grand Paul Ier. ; ce n'est pas cela. Le premier consul a établi une *grande parade* ; c'est de ce moment que date la première exclamation de l'empereur en sa faveur. *C'est pourtant un homme !* s'écria-t-il, en apprenant cette nouvelle.

Supposer au prince le plus bizarre, le plus despote, le plus ennemi des lumières, le plus persécuteur qui ait régné depuis des siècles ; supposer au destructeur des écoles publiques et des imprimeries de son empire, au restaurateur du blason et des étiquettes les plus barbares et les plus absurdes ; supposer à l'empereur qui a rendu une ordonnance publiée, que l'on ait à regarder les ordres qu'il donnoit à sa parade comme ayant force de loi ; supposer au souverain qui a fait mourir de faim ou fouetter en cérémonie ses chevaux pour lui avoir manqué, qui a enfin commis, sinon les cruautés, au moins toutes les extravagances d'un Caligula ; lui supposer, dis-je, le projet de s'unir au plus grand homme de l'Europe, pour exécuter, de concert avec lui, les projets sublimes et libéraux qu'avoient conçus des génies bienfaiteurs de l'hu-

dont la cause du monde se sert pour disperser ou rapprocher les peuples, et que, sans la guerre, il n'y auroit ni paix ni relations légales entre eux (1). Ces prin-

---

manité, pour le bonheur et la paix perpétuelle du monde, c'est ce qu'on ne devoit pas attendre de *Garat;* et c'est ce qu'on lit avec étonnement dans une note de son éloge de Kléber et de Desaix. Etranges méprises de ceux qui cherchent à saisir et à flatter sans cesse l'intérêt du jour et l'à-propos du moment! Ces êtres fugitifs échappent, et ne laissent que la confusion de les avoir embrassés pour des formes solides. Machiavel et le bon abbé de Saint-Pierre; le loyal et brave Henri IV, et le fourbe Philippe II; Bonaparte, le héros de la liberté, et Paul Ier, le don Quichotte du despotisme, seront, je l'espère, à jamais des contrastes dans l'histoire.

(1) *Emmanuel Kant* a publié un traité raisonné profondément, et assez intelligiblement écrit, sous le titre de *Projet de Paix perpétuelle*, *essai philosophique*. Cet ouvrage, traduit et publié aussi en français à Kœnigsberg, par un homme qui voyoit beaucoup l'auteur, est bien différent de celui de l'abbé de Saint-Pierre, connu sous le même nom. Celui-ci mériteroit d'autant mieux de l'être en France, qu'il n'est pas de ceux du célèbre philosophe qui ont besoin de commentaires pour être entendus.

Dans le cours de ce traité, Kant établit, entr'autres, que la bonne politique ne peut être fondée que sur la morale et la justice; que le meilleur gouvernement, le

cipes ne sont point applicables ici. La France et la Russie avoient été de tout

---

seul solide, est le républicain ; que celui qui n'est pas représentatif n'est qu'une tyrannie. Il définit la liberté légale en ces mots : *Elle consiste à n'obéir qu'à des lois auxquelles on a pu donner son assentiment.* Il réfute, de la manière suivante, le mot de Pope : *Laisse les sots disputer sur le meilleur gouvernement ; le mieux administré est le meilleur :* « Si cela veut dire que l'état le mieux administré est le mieux administré, Pope a cassé une noix pour avoir un ver : mais si ce mot signifie que, dans l'état le mieux administré, le gouvernement est le meilleur, quant à sa constitution, rien n'est plus faux. Une bonne administration ne prouve rien en faveur du gouvernement. Qui a mieux régné que *Titus* et *Marc-Aurèle ?* Néanmoins l'un eut pour successeur *Domitien*, et l'autre *Commode ;* ce qui n'auroit jamais eu lieu dans une bonne constitution. »

Kant conclut ainsi. « S'il est du devoir, si l'on peut même concevoir l'espérance de réaliser, quoique par des progrès sans fin, le règne du droit public, la paix perpétuelle qui succédera aux trèves nommées jusqu'ici traités de paix, n'est pas une chimère. C'est un problème, dont le tems, abrégé par l'uniformité des progrès de l'esprit humain, nous promet la solution. »

Au reste, que les Français ne s'attendent pas à trouver dans Kant de ces idées neuves, de ces traits de génie qui nous tiennent dans l'étonnement, et qui nous entraînent. Il n'a presque rien dit qui ne se trouve épars dans nos philosophes, ou que l'honnête homme éclairé,

tems en paix. Un roi de France (Henri I) avoit même épousé une princesse russe, sans que ces deux nations aient jamais été en état de guerre ; et la première qu'elles se sont directement faite, a cessé tout-à-coup, sans qu'il paroisse depuis deux ans aucun acte public, de la part des Russes, qui suppose la paix ; quoique

---

n'ait pensé lui-même. Son mérite n'est pas d'avoir inventé, mais d'avoir réduit en système, profondément raisonné et senti, les maximes les plus saines de raison et de sentiment. Si Condorcet ou Montesquieu, ou Rousseau, avoient écrit ce qu'il a si savamment médité, nous aurions aujourd'hui la doctrine philosophique la plus parfaite, dont puisse s'enorgueillir l'esprit humain.

Ce que j'admire le plus dans ses ouvrages diffus, qui tous respirent la plus pure liberté, c'est de voir qu'ils sont tous imprimés et réimprimés à Berlin et à Kœnigsberg. Cette dernière ville se distingue sur-tout dans le Nord par les lumières et les idées libérales qui y sont généralement répandues, en politique ainsi qu'en religion. Un déisme pur et la saine morale de Jésus y sont même enseignés publiquement dans quelques églises, sous le nom de *christianisme raisonnable*. J'ai assisté à la confirmation des princesses de Holstein-Beck, élevées dans cette nouvelle doctrine, qui fait tous les jours des progrès, et dont les disciples de Kant sont partisans zélés.

Paul, semblant répondre enfin à toutes les avances du gouvernement français, vienne d'envoyer un ministre pour la conclure (1).

Souworow avoit quitté l'Allemagne, navré au fond du cœur. N'avoir pu vaincre, lui causa la mort. Il arriva mourant à Pétersbourg, alla descendre chez un de ses neveux, et se mit dans un lit d'où il ne se releva plus. L'empereur avoit achevé de le tuer, en lui attribuant une partie des désastres essuyés en Helvétie, et en distribuant les débris des armées de manière qu'il ne restoit aucun commandement au vieux guerrier, qui se trouvoit par le fait exclu du service. Certes, si la campagne brillante qu'il avoit faite en Italie, sa marche extraordinaire et mémorable à travers les monts, et sa belle retraite, dans la position désespérée où il se trouva en Helvétie, ne lui méritoient pas un triomphe aux yeux de Paul, du

(1) C'est par une inadvertance du compositeur, qu'on a indiqué ici une note dans le texte.

moins ce prince devoit-il plus d'égards et de reconnoissance au seul général qui ait soutenu la réputation des Russes sous son règne (1). Il parut cependant prendre

(1) L'*oukas*, ou l'ordonnance de regarder à l'avenir *Souworow* comme le plus grand général de tous les tems, de tous les lieux et de tous les peuples, est, il est vrai, un acte bien extraordinaire; mais il paroît que Paul a été le premier à le violer lui-même. Cet oukas fut donné à la parade; et par conséquent il doit avoir force de loi, en vertu d'un oukas antérieur, dont nous avons déjà parlé, et qui a paru inconcevable. Nous allons, pour convaincre les incrédules, le traduire mot à mot du recueil des ordonnances de Paul I, publié par son ordre. Il s'y trouve au tome I, page 141.

Oukas, portant que les ordres de sa majesté impériale, donnés à la parade, seront considérés comme *oukas* formels, (c'est-à-dire, auront force de loi).

« Par ordre de *sa majesté impériale*, le sénat dirigeant a entendu lecture d'un *oukas* formel de sa majesté impériale, dont l'adjudant-général Kouchelew a présenté copie au collége de l'amirauté, le 13 novembre 1796, où il est dit : *Notre empereur et maître a eu la bonté d'ordonner que les ordres donnés en sa sublime présence à la parade, aussi bien ceux concernant l'avancement* QUE TOUT LE RESTE, *seraient considérés comme* OUKAS *formels de sa majesté impériale*. Le sénat ordonne en conséquence de faire connoître cette sublime ordonnance à tous les gouvernemens, administrations et tribunaux de l'empire, par un arrêté, et d'en instruire

quelque intérêt à ses derniers momens, envoya demander de ses nouvelles, et permit aux grands-ducs, ses fils, d'aller visiter Souworow. Ce vieillard, si actif et si vivace, expira presque dans leurs bras de chagrin, d'épuisement et de vieillesse. Il avoit commencé sa carrière militaire par être simple soldat dans les gardes de l'impératrice Elisabeth, et la finit comme généralissime des armées de l'empire de toutes les Russies, décoré de tous les ordres et de tous les titres, comblé de toutes les faveurs, surnommé le *Rimnique* par Catherine II, à cause d'une victoire remportée sur les Turcs aux bords du Rimnik, et l'*Italique* par Paul I,

---

la chambre du sénat à Moscou et le très-saint sinode, par un avis.

Août 1797. Du quatrième département du sénat. »

On voit, par cet acte authentique, que le sénat dirigeant est une espèce de parlement, qui enregistre et publie les lois, c'est-à-dire, les *immennoüi oukas*, oukas formels des empereurs de Russie : mais il n'a pas le droit de le refuser, ni même de faire des remontrances. Il est absolument un instrument passif de la volonté souveraine.

pour ses victoires en Italie. A ces marques d'honneurs éclatantes, Paul en ajouta une plus extraordinaire; il ordonna *qu'on lui rendît les mêmes honneurs militaires qu'à lui-même, et qu'il fût regardé désormais comme le plus grand capitaine de tous les tems, de tous les peuples, et de tous les pays du monde.* Je doute que la postérité confirme cet oukas impérial; mais il est certain que le nom de Souworow lui parviendra, environné de terreur, de gloire et de sang. On diroit que la victoire, en couronnant constamment ce héros en caricature, a voulu rabaisser l'amour-propre et l'orgueil de ses plus chers favoris. Il faut convenir pourtant qu'il fut le meilleur général, que pussent avoir les Russes et sur-tout la coalition. Il eut cette force, cette intensité de volonté et de caractère, qui peuvent tenir lieu des plus brillantes qualités et même du véritable génie. S'il eût été donné à un homme d'arrêter l'esprit humain dans sa marche, de soumettre la raison à l'empire de la baïonnette, et de renchaîner la race d'Adam à

la glèbe de Nembrod, Souworow, avec ses Russes, eût opéré cette effroyable contre-révolution. Les amis de sa gloire et de son bonheur ont à regretter qu'il ne soit pas mort au champ de victoire ; ceux qui admirent la bisarrerie de son caractère et de sa fortune, qu'il ne soit pas mort d'une manière aussi extraordinaire qu'il avoit vécu ; et ceux qui détestent les principes affreux et la tyrannie dont il étoit l'organe terrible, qu'il n'ait pas été, comme on l'espéroit, conduit vivant à Paris pour le triomphe de la liberté.

Avec des événemens absolument opposés, Souworow parvint presque au même résultat que Bonaparte, ce héros destiné à établir et à défendre ce que l'autre étoit chargé de détruire. Il eût été du plus sublime intérêt de voir ces deux hommes extraordinaires, aux prises l'un avec l'autre, décider les destinées du monde : l'un, disposant à son gré de la vie et de la mort d'une multitude d'esclaves disciplinés, échauffés par le délire du fana-

tisme, égarés par la superstition, remplis de la plus aveugle confiance dans leur dieu, dans leur chef et dans leur valeur, redoutables, surtout, par l'habitude de vaincre, en obéissant machinalement; l'autre, disposant non moins impérieusement d'une nation libre, par l'ascendant du génie et de la fortune, éveillant par ses actions et ses discours toutes les idées libérales, et excitant dans tous les cœurs l'enthousiasme de l'honneur national; l'un, vieilli dans les combats, écroui par toutes les fatigues de la guerre, et suppléant, par une continuelle expérience et par une longue pratique aux plus savantes théories de cet art meurtrier; l'autre.... mais pourquoi pousser plus avant ce parallèle entre deux hommes si différens? On ne peut les rapprocher que comme l'on rapproche les extrémités du serpent d'Esculape, symbole de l'immortalité, dont la tête engloutit la queue: sans doute que l'extrémité là plus noble eût aussi englouti la plus rampante. Un triomphe plus grand

encore fut réservé à la France : la liberté eut la gloire de vaincre, même avant le retour de son jeune Renaud ; elle eut dans Masséna son Raimond, et dans Moréau son Tancrède.

Paul eut cependant aussi son triomphe dans cette guerre immortelle. C'est avec les Turcs que les Russes furent heureux ; et leurs escadres combinées réussirent complètement dans leur expédition. Elles firent la conquête des îles vénitiennes, où les Français n'avoient que de foibles garnisons, et où ils ne purent porter aucun secours. Ces garnisons, obligées de capituler après quelque résistance, furent traitées par les Turcs avec une brutalité digne de cette nation stupide et fanatique, dont la barbarie résiste à la civilisation et à la lumière des siècles, comme les glaces des Alpes résistent à l'action du soleil. Mais l'amiral Outschakow et ses officiers russes traitèrent les Français avec cette humanité qui distingua les premiers sous le règne d'Elisabeth, et qui les eût caractérisés

partout sous les règnes suivans, si, dans une guerre atroce, l'orgueil et le despotisme même n'eussent pas cherché à les rendre implacables et sanguinaires (1).

L'empereur jouit de ce facile et premier triomphe, avec une ostentation qui semble indiquer que son règne ne sera pas fécond en exploits glorieux. Il enfla tellement le cœur des deux despotes orientaux, que, sans attendre l'issue de la guerre et l'assentiment de leurs alliés, ils décidèrent entre eux du sort de ces îles conquises; mais ce fut d'une manière aussi extraordinaire et aussi inattendue que l'avoit été leur alliance. Ces despotes, ligués pour détruire les républiques, trouvèrent plaisant d'en créer eux-mêmes sous leur protection immédiate. C'est ainsi que se termine cette

(1) Je consacre ici ma reconnoissance envers l'officier russe, qui, chargé d'amener ces prisonniers de guerre dans les ports de France, eut des égards particuliers pour quelques officiers qui lui parlèrent de moi, et lui dirent me connoître. J'ai tâché de m'acquitter depuis envers les prisonniers russes que j'ai rencontrés en France.

revolution extraordinaire : la ligue des monarques finit par ériger des républiques, et la république par ériger des monarchies ! Cette guerre avoit commencé dans une intention précisément opposée à ce double résultat. Or maintenant, grands politiques, combinez de vastes plans, publiez vos manifestes, proposez-vous un but dont rien ne pourra vous détourner, établissez un système posé sur des principes inébranlables, et cimentez-les avec le sang humain ; puis, chantez le *Te-Deum;* bénissez Dieu, et surtout votre propre sagesse.

J'ignore encore si cette atteinte expresse au traité de Campo-Formio sera consacrée par celui de Lunéville, dont il est la base, et si le gouvernement français a consenti à cette espèce de démembrement des conquêtes glorieuses de son chef.

Quoiqu'il en soit, la déloyauté des alliés de Paul lui porta, du côté où il avoit triomphé, le coup le plus sensible qu'il pût recevoir après la défaite de ses armées. Malthe capitula avec les Anglais; et, d'après les conventions secrètes de la ligue,

cette île devoit être remise à la Russie. La garnison, qui lui étoit destinée, erroit même depuis long-tems autour de cette nouvelle Ithaque; mais le gouvernement anglais crut pouvoir agir impunément avec les Russes, comme il avoit fait avec les Stathoudériens, avec les émigrés, avec les Turcs et tous ses alliés, c'est-à-dire, garder pour lui ce qu'il s'étoit engagé à reprendre pour eux. Paul s'abandonna à toute l'indignation que lui inspira ce nouveau trait de la foi britannique, et traita le gouvernement anglais et ses agens avec une hauteur et un mépris, que les Israélites et les Bretons seuls supportent, quand l'intérêt le leur commande. Mais en mettant l'embargo sur les vaisseaux anglais, en arrêtant leurs matelots, et en séquestrant leurs biens et leurs marchandises, Paul enfreignit lui-même l'article le plus clair et le plus important du traité qui le lioit à l'Angleterre (1), et prouva que la

(1) L'art. du traité de commerce conclu à Pétersbourg entre la Russie et l'Angleterre, du mois de février 1793,

loyauté impériale étoit digne de la foi britannique.

Voilà donc le résultat de vos traités les plus inviolables, ô vous qui ne voulez en conclure *qu'au nom de la très-sainte et*

---

que Paul a violé en mettant l'embargo sur les vaisseaux anglais, est ainsi conçu :

« S'il arrivoit, ce qu'à Dieu ne plaise, une rupture entre les deux parties contractantes, les vaisseaux, ni les marchandises, ni les équipages, ne pourront être arrêtés ou confisqués : mais il sera accordé un an de tems pour le moins, pour vendre les effets ou pour en disposer autrement, soit pour les emmener, ou se retirer où chacun le trouvera bon; ce qui est à étendre également à tous ceux qui se trouvent au service militaire sur terre ou sur mer. Il leur sera en outre accordé de disposer des effets dont ils n'auront pu disposer, des créances qu'ils pourront avoir, même de les remettre en d'autres mains, s'ils le trouvent bon; et les créanciers seront tenus de payer ces dettes avant ou après le départ des débiteurs, comme s'il n'y avoit aucune rupture entre les puissances. »

Paul I, en confisquant les vaisseaux, et faisant prisonniers de guerre les matelots anglais, au premier moment de sa juste brouillerie avec l'Angleterre, a évidemment violé cet article. Il avoit cependant confirmé et ratifié le traité en ces termes :

« Après un mûr examen de ce traité, nous l'avons adopté et confirmé dans tous ses points, et nous le ratifions de la manière la plus solennelle, en engageant notre

indivisible Trinité, et qui refuse [illegible] tems de traiter avec *la républi[illegible] et indivisible !*

---

parole impériale pour nous et nos successeurs, que tout ce qui y est contenu sera inviolablement exécuté, etc. etc. Fait dans notre résidence de Moscou, le [illegible] an 1797 de la naissance du Sauveur, et le [illegible] règne. »

Signé, [illegible]

Les Dames et Pierre-le-Grand.

La chose la plus commune, et celle dont on se formalise le moins en Russie, c'est d'avoir des poux. Cette vermine y abonde; et l'étranger est à peine débarqué à Pétersbourg, qu'il s'en voit couvert. On doit attribuer cet inconvénient au climat, à la malpropreté des Russes, et à leur habillement. Le paysan, le soldat et le matelot passent une partie de l'année, dans le nord, couverts d'une peau de mouton à peine préparée, qui leur sert en même-tems de linge, d'habits et de couverture de lit. La manière de vivre des nobles les expose à partager avec le peuple cette incommodité : ils sont toujours environnés d'une foule d'esclaves malpropres, qui couchent salement sur le plancher, ou sur les meubles de l'appartement; car il y a bien peu de maisons où l'on pense à leur assigner une chambre, et moins encore de lits. S'il vous arrive de traverser un peu tard les appartemens du palais ou les salons de quelques hôtels, vous êtes obligé de vous détourner pour ne pas fouler aux pieds les domestiques ronflans sur les parquets, enveloppés dans leur inexpugnable peau de mouton: c'est-là que ces parasites importuns se retranchent et se propagent en sûreté. Cela m'a fait penser souvent qu'Hercule, avec la dépouille du lion de Nemée pour tout

vêtement, devoit être rongé de poux comme un Russe.

Les dames de Russie, allant en visite, remettent en entrant leurs belles pelisses de renard bleu ou noir, d'hermine et de martre-zibeline, à leurs laquais, qui se couchent dessus en attendant leurs maîtresses dans l'antichambre. Ils leur remettent en sortant la précieuse fourrure, peuplée et fourmillante; aussi voit-on quelquefois une jolie femme, durant une partie de wisk, tirer une riche tabatière d'or pour prendre une prise, puis se gratter élégamment les tempes, pincer légèrement la petite bête entre les doigts, la poser sur le couvercle émaillé, et la faire craquer sous l'ongle: il est plus ordinaire encore de voir des officiers, et d'autres personnes comme il faut, se débarrasser de cette vermine et la jeter sur le plancher, tout en causant.

Je me rappellerai toujours à ce sujet le jour où je fus présenté au général Mélissino. Il étoit occupé à faire l'épreuve d'un beau microscope anglais dont il venoit de faire emplette, et environné de plusieurs officiers de son corps. Il appela son valet de chambre pour lui demander un insecte, afin de le placer dans le foyer du verre: mais à peine eut-il exprimé ce désir, que je vis trois ou quatre de ces officiers, poudrés à blanc, s'empresser de prévenir le domestique et présenter à la fois leur capture; de manière que le général, embarrassé du choix, donna la préférence au domestique, qui avoit été aussi prompt que les officiers à saisir une

derrière son oreille. J'étois si émerveillé, que je ne remarquai point ce que devinrent les animaux refusés.

Je ne rapporte point ces particularités pour jeter du ridicule ou du mépris sur les Russes. Quoique dans l'espace de douze ans j'aie vu ces exemples devenir plus rares ; il est certain que les poux ne répugnent point encore autant à leur délicatesse qu'à celle des peuples où l'usage du linge et l'abandon des fourrures sont d'ancienne date. Les Russes ont encore un jeu national, digne pendant des courses de *Newmarket*, où l'on se sert de poux au lieu de coursiers. On voit, sur quelques marchés de Pétersbourg et de Moscou, des revendeurs tirer un cercle sur un banc, et placer chacun un pou au centre ; celui dont le petit coureur parvient le premier du centre à la circonférence du cercle, gagne l'enjeu. Pierre le grand jouoit lui-même quelquefois à ce jeu-là dans les cabarets et autres lieux qu'il aimoit à fréquenter incognito. L'on assure que ce prince célèbre n'étoit pas le dernier à trouver dans sa superbe chevelure l'animal nécessaire pour participer au jeu.

Ambassadeurs français à Pétersbourg.

Les Anglais se souviennent d'un ambassadeur de Henri IV, que la reine Elisabeth eut envie de déconcerter au milieu d'une grave harangue qu'il lui adressoit. La reine se mit à jouer la distraite et l'étourdie, laissant voir à découvert une jambe charmante qu'elle affectoit d'étaler. L'ambassadeur

se précipita soudain, et baisa avec transport ce qu'on lui montrait. Elisabeth feignit d'en être indignée : Ah ! belle femme s'écria l'ambassadeur, si le roi mon maître étoit en ma place, rien ne manqueroit à son bonheur.

Les Russes citent aussi avec admiration l'urbanité et la présence d'esprit de M. de la Chétardie, envoyé de France auprès de leur impératrice Elisabeth. Elle [illegible] trône, environnée d'une cour nom[illegible] écoutoit en silence le ministre [illegible] milieu du discours, un bracelet [illegible] se rompt et tombe sur les degrés [illegible] La Chétardie s'interrompt, ramasse le bracelet, et le présente à l'impératrice d'un air galant et respectueux ; puis reprenant son rôle d'ambassadeur, il revient à sa place, remet son chapeau, et poursuit sa harangue avec une gravité imperturbable.

Ce la Chétardie est encore cité à la cour de Russie pour sa politesse et pour l'influence qu'il exerçoit. Tous ses successeurs ne servirent qu'à le faire citer et regretter davantage, jusqu'à ce que Ségur, doué également des talens et de l'esprit qu'il faut pour plaire et réussir à cette cour, parut enfin le faire oublier.

Si jamais les relations intimes se renouent entre la France et la Russie, quoiqu'il paroisse que les femmes n'y régneront pas de longtems, j'ose prévenir cependant qu'aucun envoyé de France n'y réussira, qu'il ne réponde, par son caractère et son esprit, à l'idée avantageuse qu'on s'est formée dans le nord de l'urbanité française. Si l'on veut qu'il fasse

autre chose que de se charger d'une lettre et d'en rapporter la réponse, il faut qu'il joigne aux qualités essentielles celle d'une société aimable : il faut qu'il sache jouer, faire de la musique, des calembours, et dans l'occasion des couplets ; cela lui fera sa réputation chez les courtisans et chez les femmes : mais auprès de Paul, qu'il se garde bien de montrer qu'il sait autre chose que l'exercice à la prussienne. On ne [illegible] à peine sa personne entre [illegible] bottes et un énorme chapeau, et [illegible] de la France que pour rappeler [illegible] Paul y voyageoit, ou tout au plus [illegible] les grandes parades du premier consul.

Spéculations odieuses.

On a souvent parlé, dans le cours de cet ouvrage, de la manière révoltante dont les serfs sont traités, vendus, troqués ou joués. L'on ne sauroit trop se récrier contre ces actes atroces, qui contrastent si horriblement avec les lumières, les mœurs, et même avec la religion et le degré de civilisation de la nation russe, aussi bien qu'avec les principes avoués de son gouvernement. C'est à force de réclamer contre ce brigandage barbare, que le philanthrope se fera entendre. Littérateurs à phrases usées, qui ne disent pas plus aujourd'hui qu'elles ne disoient il y a cent ans ; froids savans, qui analisez ou disséquez la matière et les êtres animés avec la plus parfaite abstraction de toute influence morale ; et vous surtout, impassibles calculateurs, qui répéterez jusqu'à la fin des siècles que deux et deux font

quatre, et que tout autre raisonnement est une chimère, ce n'est pas vous qui opérerez le bien. C'est un Voltaire, en répétant mille fois *Ecrasez l'infâme;* c'est même un Mercier, si ridiculisé à Paris, et regardé partout ailleurs comme le plus moral des écrivains français (a).

Puissent les traits suivans frapper d'une salutaire indignation les princes qui ont le malheur de régner encore sur des peuples esclaves!

M. de K...ky, officier aux gardes de l'impératrice Catherine seconde, étoit un jeune homme libertin et débauché. Après avoir dépensé et joué tout son bien, il ne lui restoit plus qu'un village. Pour en tirer meilleur parti, il en vendit tous les habitans mâles un à un, soit pour être soldats, soit pour être domestiques, et n'y laissa que des veuves et des filles, pour cultiver cette terre qui étoit sa dernière ressource : il vendit enfin ses propres domestiques, qui l'avoient élevé ou servi dès son enfance; de manière qu'il resta seul, sans autre moyen d'exister que sa lieutenance et un village qui ne lui rapportoit presque plus rien, puisqu'il n'y avoit plus que des femmes, des vieillards et des impotens. Ne pouvant se soutenir à Pétersbourg, sur-

(a) Il est aussi presque le seul où l'on trouve du neuf et de la fraîcheur dans les idées. On lui reproche ses drames; mais s'ils ne sont pas des chefs-d'œuvre, il faut avouer que la Brouette du vinaigrier a opéré plus de bien qu'Athalie, et que le Tableau de Paris a plus concouru à faire sentir et retrancher des abus que la froide Epître sur les embarras de cette ville, qui doit être aussi un chef-d'œuvre. Quant à l'an 2440, c'est une œuvre de génie et vraiment prophétique. Personne n'a eu, comme Mercier, le bonheur de voir ses rêveries se réaliser.

tout après y avoir joué un rôle et fait de la dépense, ce jeune homme, qui avoit de l'esprit et même de l'éducation, devint rêveur et mélancolique. Il songeoit sans cesse au moyen de rétablir ses affaires, et, croyant enfin l'avoir trouvé, il demanda tout à coup son congé. Ses amis s'étonnèrent d'autant plus de cette résolution, qu'ils savoient ce jeune homme ruiné. Camarades, leur dit-il, la paix est faite, j'ai une très mauvaise réputation, aucun espoir de fortune, ni même d'avancement prochain : je ne puis me soutenir à la cour, et moins encore me flatter d'y obtenir quelque grace. J'ai imaginé un moyen de rétablir mes affaires et même de m'enrichir, en me retirant dans ma terre. Ce moyen n'est encore tombé sous le sens de personne, et il est cependant infaillible. Ses amis lui demandent ce que c'est. Vous savez, continua-t-il, que j'ai vendu tous les mâles de mon village; il n'y a plus que des femmes, dont la plupart sont de jeunes veuves que j'ai faites, et de jolies filles. J'ai vingt-cinq ans, et je suis très-vigoureux; je vais là, comme dans un sérail, m'occuper à repeupler ma terre, et à me créer des ressources inépuisables pour ma vieillesse : le plan que j'ai formé s'accorde autant avec mes besoins qu'avec mes goûts. En dix ans, je serai le veritable père de quelques centaines de mes sujets; dans quinze ans, je pourrai déjà les vendre : imaginez dans quelle proportion va s'augmenter annuellement mon revenu, aussi long-tems que j'aurai la force et la santé. Aucun haras n'offre un profit si clair et si

sûr : les mères et les bancroches suffiront pour cultiver le seigle et les choux qui nourriront cette marmaille. Allez, je serai riche un jour. Ses camarades voulurent en vain rire de ce projet extravagant et atroce ; il prit son congé, et partit, bien résolu de l'exécuter. Il y a quinze ans que le fait est arrivé, et peut-être ce spéculateur est-il prêt à reparoître à la cour.

J'ai vu moi-même exercer un commerce presque aussi lucratif et presque aussi odieux. Madame de Posnikow étoit une veuve de Pétersbourg, qui avoit à quelques lieues de cette capitale, une terre assez peuplée. Cette dame en faisoit enlever chaque année les petites filles les mieux faites et les mieux organisées, aussitôt qu'elles atteignoient l'âge de dix à douze ans. Elle les faisoit alors élever dans sa propre maison, sous l'inspection d'une espèce de gouvernante, et leur faisoit donner des leçons dans les arts utiles et agréables. On leur enseignoit en même temps la danse, la musique, à coudre, à broder, à coiffer etc. ; de manière que cette maison, où il y avoit toujours une douzaine de petites filles ainsi élevées, paroissoit une pension de jeunes personnes bien conduite. A quinze ans, ces demoiselles étoient vendues ; les plus adroites à des dames, pour en faire leurs femmes de chambre, et les plus jolies à des libertins, pour leurs maîtresses. Comme la propriétaire les vendoit jusqu'à cinq cents roubles pièce, cela lui faisoit un rapport constant, dont la moitié, au moins étoit un gain net.

On doit s'étonner que les spéculations de ce genre ne se soient pas multipliées et perfectionnées davantage dans les pays où elles sont permises, et même protégées ; cela fait honneur aux mœurs et à l'humanité des Russes, en faisant honte à leur gouvernement. Il y auroit sans doute des inconvéniens en rendant tout à coup la liberté aux esclaves ; mais un empereur pourroit au moins [illegible] la volonté individuelle des hommes, et restreindre le pouvoir de leurs maîtres. Si [illegible] remplit les espérances qu'il a données, [illegible] les promesses qu'il a faites, ce bienfait à l'humanité sera l'un des premiers actes de son règne, s'il monte un jour sur le trône.

Ribas, Nassau et Paul.

Paul I, encore grand-duc, avoit le titre de grand-amiral ; mais on ne lui communiquoit rien de ce qui concernoit la marine. Il ne lui fut même jamais permis d'aller voir la flotte de Cronstadt. Le romanesque prince de Nassau-Siegen et le rusé aventurier Ribas, ayant été faits amiraux, se présentèrent un jour au salon du grand-duc, dans un nouvel uniforme introduit à l'insçu de Paul, pour un nouveau corps de marine. Le grand-duc fit semblant de ne pas les reconnoître, et les obligea de lui décliner leurs noms et qualités. Ha ! ha ! dit-il en ricanant, je ne vous remettois pas ; mais quel uniforme avez-vous donc là ? — Du corps de marine qui vient d'être formé, monseigneur. — Cela n'est pas possible ! Que je ne vous revoie plus sous cet habit, et

souvenez-vous que je suis grand-amiral de l'empire.

Les deux amiraux allèrent se plaindre à l'impératrice, et l'informèrent de la défense du grand-duc. Elle leur ordonna de se présenter de nouveau dès le lendemain devant son fils, revêtus du même habit, et de lui dire que c'étoit par son ordre exprès. Ce prince fut obligé de dévorer cette mortification, comme bien d'autres chagrins qui l'aigrissoient tous les jours, et qui altérèrent enfin son ceractère.

Il se ressouvint de cette scène. A peine fut-il sur le trône, qu'il retira au prince de Nassau la pension de douze mille roubles que Catherine lui avoit laissée, en lui accordant son congé. Ribas perdit aussi son commandement, et vécut quelque tems dans la disgrace: mais ce souple Italien, voyant toutes les circonstances contre lui, se tut et rampa. Il avoit épousé l'amie intime de Mlle Nélidow, maîtresse de l'empereur; cette dernière l'a fait reparoître un moment sur la scène, où il a joué un rôle assez marquant pour être connu.

Joseph Ribas est un Napolitain, originaire d'Espagne. Il possède au suprême degré tous les vices qu'on reproche aux Italiens, et quelques-uns des agrémens de leur esprit dans la société, sans avoir aucunes de leurs bonnes qualités. Chantant, buvant gaiment, parlant plusieurs langues, bouffon et farceur, on le mettoit de toutes les orgies bacchiques et galantes. C'étoit le roué de la cour de Russie. Jamais homme ne fut plus souple, plus cau-

teleux, plus jésuitique, plus bas, plus vil, plus rusé, plus vigilant, plus faux, plus hypocrite. Banni de quelques états d'Italie pour ses friponneries, il se réfugia à Livourne, où le fameux Alexis Orlow commandoit la flotte russe. Orlow trouva Ribas propre à le servir dans l'infâme complot qu'il méditoit pour enlever la malheureuse fille de l'impératrice Elisabeth, que Catherine a fait disparoître du nombre des vivans, et dont on ignore encore la déplorable histoire. Après ce honteux exploit, Ribas croyant avoir bien mérité de la Russie, se rendit à Pétersbourg avec une recommandation d'Orlow. On le plaça d'abord au corps des cadets de terre, en qualité d'officier instituteur. Il sut gagner dans ce poste la confiance du vieux Betzkoï, alors directeur général du corps et très en crédit pour ses projets d'instruction publique. Betzkoï lui fit même épouser sa fille, cette Natalie Sakalow, femme de chambre de Catherine, et connue par sa correspondance avec le savant Jameray Duval. L'impératrice, à la persuasion de Betzkoï, confia ensuite à Ribas le fils qu'elle avoit de Grégoire Orlow, Bobrinsky, qu'il accompagna dans ses voyages, et auquel il communiqua tous les vices dont il étoit lui-même infecté. Ribas, à son retour, fut avancé, et on lui donna le commandement d'un régiment de carabiniers. Le prince Potemkin, qui se servit de lui de toutes les façons, finit par en faire un amiral, et lui donna le commandement de la flottille à rames qui devoit remonter le Danube, pour aider à la prise de Kilia et d'Ismaïl. Aussi mauvais marin que

médiocre officier, Ribas sut toujours se faire valoir avec impudence, et s'approprier le mérite et les services d'autrui. Achmatow et le chevalier Lombard furent les tristes victimes de sa basse jalousie. Leur expérience et leur bravoure offensant son ignorance et sa poltronnerie, il les dénonça. Le premier perdit son poste, et le second s'empoisonna de désespoir à Galatz. A l'assaut d'Ismail (21 décembre 1790), Ribas se tint dans les roseaux du Danube, et ne vint que lorsqu'il put le faire sans danger, s'informer du succès de l'affaire, et courir pour s'approprier le meilleur du riche butin qu'avoient fait ses matelots; ce qui manqua occasionner une insurrection parmi eux. A la paix, on lui confia l'inspection des travaux d'Odessa et de quelques autres ports qu'on faisoit construire dans la mer noire, ce qui lui fournit l'occasion d'exercer sa cupidité. Après la mort de Potemkin, il s'introduire chez Zoubow, qui le protégea et l'opposa à l'amiral Mardwinow, homme probe et excellent marin, qui ne s'humilioit point devant le favori.

Ribas a plutôt les talens d'un trameur de complots, d'un émissaire officieux, que ceux d'un général : il le sent, et dès longtems il sollicite de l'emploi dans la diplomatie. Il voudroit être ministre dans quelque cour, où son esprit intrigant pût agir. Il seroit le pendant de Tamara, quoiqu'il n'ait pas ses connoissances.

Trois de ses frères vinrent successivement le joindre et partager sa fortune en Russie.

Emmanuel, le plus digne d'être nommé, étoit franc, fanfaron, mais brave. Un boulet lui coupa la main gauche au siège d'Otschakow; il s'en fit faire une d'airain. Cela ne l'empêcha pas de servir avec distinction jusqu'à la fin de la guerre; et il mourut, âgé de [illegible] seulement.

Le général Mélissino.

[illegible] souvent, dans ces Mémoires, parlé du [illegible] Mélissino, dont le nom vivra longtems [illegible]sie. Il étoit originaire de Céphalo[illegible] et se faisoit gloire de cette origine [illegible], qu'il aimoit à se rappeler. L'artil[illegible] russe n'a point eu d'officier qui lui ait rendu de si grands services; et ce n'est pas sa faute, si elle n'a point atteint sous lui le degré de perfection dont elle est encore susceptible. Toutes les branches de la guerre lui étoient également bien connues. Joignant une grande pratique à une savante théorie, il avoit tout étudié et beaucoup approfondi. Bon chimiste, excellent mécanicien, habile artificier, parfait artilleur, tous les arts, tous les métiers furent tour à tour l'ojet de son application. Il attira en Russie, et acheva de former lui-même plusieurs officiers étrangers et plusieurs ouvriers allemands: il cultivoit en même tems les lettres, et avoit un goût decidé pour le théâtre français. Un discernement sûr, une sensibilité exquise, suppléoient chez lui à une étude particulière, que les circonstances ne lui avoient pas permise; mais il parloit également bien et correctement le russe, l'allemand, l'italien et le français: il

savoit assez de grec moderne et assez de turc, pour se faire entendre, et il comprenoit le latin et l'anglais. Galant et magnifique, on parlera long-tems de ses fêtes militaires, de ses camps, de ses sociétés, même de ses orgies et de ses folies. L'on a eu occasion de faire mention de la société qu'il avoit formée pour amuser sa vieillesse, sous le nom *de la société philadelphique*, et qui donna lieu à des dénonciations dont Catherine ne fit que rire, et que Paul traita sérieusement. Il étoit grand-maître de l'ordre maçonnique en Russie, et fondateur de plusieurs loges. L'impératrice se méfiant de ces assemblées, manda Mélissino, et en reçut la promesse qu'il ne fréquenteroit et ne protégeroit plus les loges. Il tint parole, et ne s'en occupa plus.

Mélissino avoit été élevé au corps des cadets de terre, où il persuada à ses camarades de jouer la comédie : ils formèrent une petite troupe qui embellissoit les fêtes de cet institut militaire, et qui y attiroit la cour et la ville. L'impératrice Elisabeth entendant beaucoup parler des talens et de l'air distingué du jeune Mélissino, voulut le voir jouer avec ses camarades. Elle fut si satisfaite de lui dans le rôle d'Orosmane, qu'elle fit arranger un théâtre dans son palais où ces jeunes officiers venoient souvent représenter quelques pièces françaises. Ce fut l'origine du théâtre français, établi depuis à la cour de Russie, et même du théâtre national; car il n'y en avoit point encore. Mélissino devint dans la suite directeur des spectacles de Pétersbourg, et jamais ils n'eurent tant d'éclat que sous sa direction.

Sa bonne mine lui avoit attiré les bonnes graces d'Elisabeth : ses services à la guerre lui valurent ensuite des honneurs et des décorations sous le règne de Catherine. C'est à sa bravoure et à sa présence d'esprit que le comte Roumanzow dut le gain de la fameuse bataille de Kagoul. A la paix, ses grands feux d'artifice lui valurent des récompenses pécuniaires, dont il avoit toujours grand besoin ; plusieurs de ceux qu'il fut chargé d'exécuter, furent payés jusqu'à cent mille francs. S'étant emparé de quelques batteries turques en Moldavie, Catherine lui fit présent des pièces, avec permission d'en battre de la monnoie du pays. Des sommes que cela lui procura, il envoya une centaine de mille roubles à sa femme ; elle en achèta une terre, et c'étoit le le seul bien que Mélissino possédât : mais ses appointemens et sa facilité de faire des dettes lui donnèrent toujours les moyens de vivre en grand seigneur et de tenir table ouverte, où tous les étrangers et surtout les artistes étoient reçus.

Plein d'activité et de zèle, il voyoit avec chagrin l'artillerie russe dépérir de jour en jour, tandis qu'elle se perfectionnoit dans les autres armées : il présenta, à ce sujet, plusieurs mémoires qu'on ne lisoit pas, ou qu'on négligeoit, et il en étoit désolé. On le voyoit solliciter comme une grace ce dont on auroit dû le prier ; mais, en Russie comme ailleurs, le bien de l'état n'est jamais qu'un accessoire pour les hommes en crédit. Mélissino avoit des ennemis, ou plutôt des envieux, que son mérite réel offusquoit. On ne lui

pardonnoit pas d'être étranger, et on le contrarioit. Il parvint cependant à remettre en bon état les fonderies de Pétersbourg, perfectionna la composition du métal par l'invention de l'alliage qui porte son nom, et introduisit une nouvelle méthode de forer le canon, mais toujours en étant obligé de combattre les obstacles dont on l'environnoit, autant que les difficultés de l'art : c'etoit par de riches cadeaux qu'il faisoit lui-même au ministre de la guerre et aux favoris ou à leurs créatures, qu'il obtenoit la permission d'être utile à l'état. A la mort du général Muller, tué en 1790 au siége de Kilia, Mélissino, déjà lieutenant-général, directeur-géneral du corps des cadets d'artillerie, se trouva de droit chef de toute celle de l'empire. C'est alors seulement qu'il put agir avec quelque latitude : encore s'empressa-t-on de nommer grand-maître d'artillerie le favori Zoubow, qui n'avoit jamais vu lancer une bombe, et qui ne savoit pas même de quoi étoit composée la poudre à canon. Le vieux général s'empressa cependant de flatter le jeune homme, et de proposer la création d'un corps de canonniers à cheval. Il chargea le lieutenant-colonel Masson de rédiger à ce sujet un plan qui fut mis sous les yeux de l'impératrice. Elle approuva le projet, et refusa les fonds nécessaires pour l'exécuter. Ce fut en vain que Mélissino chercha à intéresser l'amour-propre du favori, et à lui persuader à lui-même qu'il étoit l'auteur du projet, et que cet établissement alloit illustrer son administration. Zoubow, aussi présomptueux

qu'insouciant, recevoit les rapports du vieux guerrier, en se vautrant sur des coussins, en se faisant nettoyer la bouche et les dents par son chirurgien, sans lui rien dire, sans se lever, le plus souvent sans lui faire signe de s'asseoir, et sans jeter les yeux sur les plans déroulés que Mélissino s'efforçoit de lui expliquer. Rien ne pouvoit rebuter cet homme dévoré de la soif d'être utile, et de déployer les connoissances qu'il avait acquises: il paroissoit même insensible à l'affront de voir ses cheveux blancs humiliés dans les antichambres de jeunes parvenus, qui étoient à peine faits pour entrer dans la sienne.

On lui permit enfin d'exécuter son plan. En moins de six mois, la Russie eut par ses soins constans quatre compagnies d'artilleurs à cheval, bien montés, bien exercés, et manœuvrant avec une vélocité admirable. Paul I, prévenu contre cette artillerie volante, qui fut successivement augmentée, ne voulut point que ces armées en employassent contre les Français, ce qui n'a pas peu contribué à lui faire perdre la bataille de Zurich.

On sait que cet empereur renvoya Zoubow à son avénement; et Mélissino se trouva encore une fois en fonction de grand-maître d'artillerie. Dès les premiers jours de son règne, Paul ajouta même à ses décorations celle du cordon bleu, et le gratifia de mille paysans; mais bientôt il accabla de chagrins cet officier général plus que septuagénaire. Son fils unique, chef d'un régiment de dragons, fut honteusement renvoyé sur quelques

délations qu'on n'examina point ; et sa nièce, qu'il avoit mariée au lieutenant-colonel Masson, fut obligée de le quitter pour suivre un mari, également victime d'une délation ténébreuse. La douleur et la mélancolie firent subitement perdre à Mélissino sa santé florissante et l'activité infatigable qui distinguoit sa belle vieillesse : il ne fit plus que languir, et une nouvelle boutade de Paul le tua. Voici le fait.

Paul, en se promenant dans la ville, aperçoit un officier, qui, au lieu de l'attendre au coin de la rue pour se prosterner devant sa majesté, selon l'étiquette en vigueur, enfile une ruelle et s'esquive, pour s'épargner cette corvée. L'empereur le fit inutilement poursuivre; on ne put l'atteindre : tout ce qu'on lui rapporta, prouvoit seulement que c'étoit un officier d'artillerie. Paul, irrité, manda auprès de lui le vieux Mélissino. Il étoit souffrant; il faisoit un froid rigoureux : mais le vieillard, accoutumé à obéir et à commander, se lève et se rend chez son maître, ignorant quel ordre important il alloit en recevoir. Paul I, après lui avoir fait de brusques reproches sur l'insolence et l'indiscipline d'un officier d'artillerie qui lui avoit manqué, lui enjoignit de découvrir qui il étoit, et d'en faire un prompt exemple. Mélissino, confondu, put à peine remonter en voiture pour retourner chez lui, où il se remit au lit, et où il expira deux jours après.

Telle fut la fin d'un homme qu'on peut regarder, en quelque sorte, comme le Richelieu de la Russie. Catherine lui reprochoit son luxe et ses dépenses. J'ai, disoit-elle, deux hommes

que je n'ai jamais pu contenter. L'un est le général Mélissino, qu'il n'est pas en mon pouvoir d'enrichir, et l'autre le général Chklébow, que je n'ai jamais pu rassassier. Il faut savoir que Catherine dînoit à une heure, et assez mal pour les gourmets. Chklébow et quelques autres, après avoir dîné avec l'impératrice, trouvoient chez eux la table mise, et se remettoient à manger.

Le général Mélissino, outre ses autres emplois, étoit directeur-général du corps des cadets d'artillerie; établissement intéressant, où quatre compagnies de jeunes gentilshommes et une compagnie de fils de soldats sont élevés avec munificence, pour fournir un jour de bons officiers d'artillerie, ou des ingénieurs. Ils ont de plus des maîtres pour les langues étrangères et pour les beaux arts; et, tous les ans leurs études sont interrompues pendant six semaines, pour aller camper sur les bords de la Néva et s'y livrer, sous la conduite de leurs officiers, à tous les exercices et à toutes les manœuvres de la guerre. Mélissino est aujourd'hui remplacé par un homme, qui, parvenu du grade de simple soldat à celui de général, n'a d'autre mérite que d'avoir appris aux cadets le maniment des armes : aussi le corps des cadets, qui étoit une véritable académie militaire, n'est plus aujourd'hui qu'un dépôt de recrues et une maison d'exercices.

Cobbet, Nicolaï et Paul.

Dans son voyage à Paris, Paul I, sous le nom de comte du Nord, chargea un dessina-

teur-architecte, nommé Collet, de lui tirer quelques plans qu'il vouloit emporter, entre autres celui des Gobelins, sur lequel il fit exactement bâtir la ville de Gatschina. Le tems pressoit : Collet travaille jour et nuit, veut se surpasser, et gagne une fièvre chaude qui l'emporte presque subitement. Il avoit un fils; le grand-duc lui assigna une pension de trois cents roubles, pour achever son éducation; à la révolution, les parens de ce jeune homme écrivirent que, le ministre de Russie ayant quitté Paris, ils ne savoient plus comment toucher la pension. Les réponses et les promesses de Paul engagèrent le jeune Collet à quitter sa famille et sa patrie. Il arrive en Russie, et il est placé au corps des cadets de la marine, pour achever ses études. Au bout de quelque tems, le grand-duc le fait officier, et le prend dans ses troupes. Sa pension lui est continuée, on le comble de bontés, et il s'en montre digne par sa conduite.

Jusque là ce trait de bienfaisance fait honneur à Paul, et il est digne de ce bon cœur qu'on lui connut dans sa jeunesse, et qui fut entièrement perverti par ses bizarreries. Mais voici le contraste de cette bonne action.

Il se trouvoit alors à Gatschina un certain Liégeois, que le grand-duc y avoit fait venir, pour y établir une manufacture de draps; car Paul ne vouloit pas que sa troupe portât le même uniforme que le reste de l'armée : il faisoit faire un drap d'une qualité et d'une couleur particulières. La fabrique alloit mal, parce qu'elle manquait de fonds, et que l'on vouloit conduire les ouvriers comme on con-

duisoit les soldats; il en résulta bientôt une brouillerie entre le grand-duc et l'entrepreneur. Celui-ci avoit une fille, Collet la fréquentoit; il en devint amoureux, et voulut l'épouser. Paul, qui désaprouva d'abord ce mariage, y consentit ensuite, et y donna son approbation formelle.

Peu de tems après le Liégeois, pressé par le besoin, réclama, peut-être avec importunité, les promesses non accomplies qu'on lui avoit faites en l'appelant en Russie. Le grand-duc irrité, toujours petit dans ses vengeances, défendit à Collet de voir sa femme, puisqu'elle étoit fille d'un impertinent, et de ne plus fréquenter sa maison. Collet, espérant que cette défense seroit bientôt levée, s'y conforma ponctuellement : malheureusement sa femme vint le voir chez lui en secret; un espion le rapporta, et le Liégeois fut aussitôt expulsé du redoutable Gatchina, avec injonction de n'y plus reparaître. Collet fut en même tems arrêté et conduit devant le grand-duc, qui, après l'avoir accablé de reproches, en le traitant d'ingrat et de coquin, le fit dépouiller de son uniforme, revêtir d'un méchant habit de hussard et affubler d'une peau de mouton. Dans ce triste équipage, il fut chassé comme un vagabon.

Il traîna dix-huit mois sa misère sur le pavé de Pétersbourg, espérant toujours que Paul lui pardonneroit d'avoir revu sa femme. Nicolaï avoit été chargé de le faire venir de France et de lui payer sa pension. Durant sa courte faveur, ce Nicolaï, alors bibliothécaire du grand-duc, lui avoit témoigné une bienveil-

lance perfide, que le bon jeune homme prit pour de l'intérêt et de l'amitié : il voulut en conséquence s'adresser à lui, pour faire parler la grande-duchesse en sa faveur; mais Nicolaï lui fit fermer sa porte et lui refusa même une aumône avec dureté.

A l'avénement de Paul, Collet obtint son rappel, mais à condition qu'il se sépareroit de sa femme; et la misère le força de subir cette loi tyrannique.

Paul et Duval.

Nous avons parlé de Duval, jouaillier de la cour et fabricateur de la nouvelle couronne de toutes les Russies. Ce Duval, Genevois d'origine, qui se fit très-riche, et qui jouissoit à Pétersbourg de la réputation d'un honnête homme, avoit épousé une Française, de Metz, qui lui donna plusieurs enfans, et à qui les médecins conseillèrent les bains de Carlsbad, pour rétablir sa santé. Durant cette absence, Duval se laissa charmer par une femme de chambre de l'impératrice, qui avoit la confiance de Paul. Cette femme artificieuse, pour épouser le riche Duval, résolut d'empêcher le retour de sa légitime épouse. Le jouaillier, qui venoit souvent à la cour, étoit d'un caractère taciturne et mélancolique : Paul, remarquant sa tristesse, en parloit un jour devant la rusée femme de chambre. La tristesse du pauvre Duval ne doit pas étonner votre majesté, dit-elle; son malheur domestique va bientôt recommencer, puisque sa femme revient. Paul demanda s'il vivoit donc si mal avec sa femme? — Si mal, reprit la

chambrière, qu'elle fera mourir cet honnête homme de crainte et de chagrin. Il a épousé une Française qui est *jacobine*, qui rassemble chez elle tous ses compatriotes, et forme une espèce de club. Son mari en souffre d'autant plus, qu'il est d'une opinion contraire; et il redoute le moment où sa femme rentrera dans sa maison. — Oh! je l'en empêcherai bien, s'écria Paul irrité; comment! une Française? une jacobine? qu'on m'appelle le pauvre Duval! — Duval paroît. J'apprends que vous avez épousé une Française: pourquoi, en fidèle serviteur, ne m'avez-vous pas informé des dangereuses opinions qu'elle professe? comment! elle ose tenir un club dans votre maison, voir des jacobins! — Ce n'est pas précisément cela, reprend le timide Duval; elle voit quelques-uns de ses compatriotes, elle aime un peu la France, mais.... Je sais tout, je sais tout, interrompt l'empereur; soyez tranquille, elle ne vous tourmentera plus. Un ordre est expédié aux frontières. Madame Duval y arrive: on lui refuse l'entrée; on lui montre l'ordre de l'empereur, fondé sur les plaintes de son mari et sur ses opinions politiques. Confondue, stupéfaite, elle est contrainte de retourner à Mémel, et d'y vivre d'une pension que lui fait son mari.

Madame Diwow.

Catherine d'Anhalt-Zerbst paroît avoir étudié la vie de Catherine de Médicis, et employé souvent la même politique. Madame Diwow, autrefois demoiselle d'honneur, femme assez belle, libertine, hardie, spiri-

tuelle, intrigante, fut envoyée à Stokholm, pour y séduire quelques sénateurs, que le parti russe redoutoit, et pour essayer d'amener le roi même à se mettre à la tête du complot d'Armfeld, en le détachant absolument de son oncle. Madame Diwow, née Bouttourlin, est célèbre à Pétersbourg. Sa maison, ouverte à tous les émigrés français, fut nommée *le petit Coblence*, et ce nom lui resta. Etant encore demoiselle d'honneur de Catherine, elle avoit encouru une disgrace humiliante, et subi un long exil, dont la cause est assez curieuse pour être consignée dans les anecdotes de la cour de Catherine.

De concert avec la comtesse Elmpt, sa compagne, elle s'étoit amusée à composer des couplets satyriques, où l'impératrice et ses favoris étoient persiflés. Elle avoit de plus dessiné quelques caricatures très-licencieuses, et une, entre autres, où Catherine, dans une posture indécente et lascive, se faisoit présenter différentes mesures par sa belle amie, la comtesse Bruce. Une autre caricature non moins licencieuse pour le crayon d'une jeune demoiselle de dix-huit ans, représentoit Potemkin, étendu sur un sopha, et devant lui ses trois nièces, alors mesdemoiselles *Engelhardt*, et maintenant, l'une comtesse Branitska, l'autre princesse Youssoupow, et la troisième comtesse Skawronska: ces trois déesses, demi-nues devant cet autre berger Pâris, semhloient se disputer la conquête de leur oncle, par leurs gestes et leurs attitudes expressives, en étalant et en lui faisant observer leurs charmes particuliers. Ces couplets et ces desseins

tombèrent sous la main de Catherine. Mesdemoiselles *Bouttourlin* et *Elmpt* furent fouettées jusqu'au sang, en présence de leurs compagnes et renvoyées honteusement de la cour. La première est devenue madame Diwow; et la seconde, mariée à un M. Tourtschininow, y revint également, et ne contribua pas peu à la fortune et à l'avancement de son mari, directeur-général des bâtimens impériaux.

La Néva et ses glaces.

Deux époques intéressantes à Pétersbourg sont celles de la gelée et du débâclement. La communication est alors interrompue pour quelques jours entre les différentes îles que forme la superbe Néva, et qui composent la jeune et magnifique ville de Pierre I. Il est à remarquer que ce n'est point l'eau de la rivière qui gèle : malgré le froid du nord, la rapidité du cours de l'eau l'empêche de prendre. Les glaçons arrivent tous formés du lac *Ladoga*, d'où ils sont détachés par les vents; ils flottent sur le fleuve jusqu'à ce que, repoussés par les vagues de la mer, ou s'engorgeant à l'embouchure, ils s'arrêtent, s'arrangent d'eux-mêmes comme des pièces de rapport, et établissent sur la Néva un parquet de glace, qui souvent n'a besoin que de quelques heures pour se cimenter solidement. Ces glaçons de différentes grandeurs arrivent épais de plusieurs pieds, et l'on voit bientôt glisser dessus les traîneaux les plus lourds, et les chars les plus chargés. Une dame de Paris frémiroit à l'idée de traverser, dans un carrosse à six chevaux, un fleuve si large et si profond, sur des blocs de glace fragile : mais à Pétersbourg il n'y a que quel-

ques femmes craintives qui s'en effrayent. A l'arrivée de ces glaces, tous les ponts de bateaux sont repliés, et avant qu'ils soient rétablis, il se passe plusieurs semaines sans qu'il y ait une autre communication que le chemin pratiqué à travers la rivière. En revenant d'un souper, d'un bal ou d'un spectacle pendant la nuit, enfermé chaudement au fond d'un carrosse, dans une bonne pelisse, on oublie qu'on traverse un abîme peut-être près d'un quart de lieue : lorsque les glaces sont recouvertes par les neiges, et que les chemins sont battus, l'on ne s'apercevroit même pas qu'on est sur l'eau, si un retentissement sonore ne vous en avertissoit, et si vous n'étiez pas étonné de passer entre des lignes de vaisseaux qui semblent posés sur la neige, et qui forment sur la Néva des rues qui lui donnent l'air d'une ville d'une architecture singulière. Ces vaisseaux, qui hivernent dans les glaces, sont pour la plupart habités, et servent quelquefois de retraite aux filous et aux brigands, qui infestent alors ces étendues de glaces désertes. S'ils attaquent les passans isolés ou égarés dans les neiges, ils les dépouillent, et les précipitent dans quelques trous pratiqués dans l'épaisseur des glaces par les pêcheurs, par les lavandières ou par les puiseurs d'eau, et surtout par les ouvriers qui coupent les glaces. La Néva devient alors une espèce de carrière, où chacun fait sa provision pour l'été. Des cubes de glaces de quatre à cinq pieds, ressemblant à des masses de pur cristal, sont rangés et équarris à coups de hache sur la neige ; on les transporte dans les caves à glace dont chaque

maison est pourvue, et on les réserve pour les chaleurs. Sans parler du superbe palais de glace que fit construire sur la Néva l'impératrice Anne, et dont on a plusieurs descriptions, j'observerai, comme un fait plus utile, qu'un architecte italien réfléchissant sur l'intensité qu'acquiert la glace dans le nord, eut l'idée d'en construire les fondemens d'un édifice. Plusieurs observations ont prouvé que le dégel ne s'opère point à plus de 6 pieds sous terre : les glacières n'ont pas même besoin d'avoir cette profondeur en Russie ; par conséquent des cubes de glace formeroient une solide construction à cette profondeur ; ce qui seroit d'autant plus avantageux à Pétersbourg, que la ville est bâtie dans un terrein marécageux et sur pilotis. L'architecte ne put inspirer assez de sécurité au propriétaire d'une maison pour le résoudre à la fonder sur la glace : mais ce propriétaire consentit à faire cet essai pour le portail et le mur de la cour qui a douze pieds de haut. Ce portail et ce mur subsistent sans s'être dérangés depuis vingt ans ; et il est certain qu'ils sont plus solidement fondés que l'édifice même, l'un des plus beaux de la *Liténa*.

L'époque où la Néva est gelée, est la plus brillante pour Pétersbourg, et l'hiver y est la belle saison. Les communications sont établies partout ; tous les chemins sont bons : les provisions, le gibier, la volaille, arrivent en traîneaux des extrémités de l'empire ; et sur le marché, qui est pour cette ville ce qu'est pour Paris le *quai de la Vallée*, on voit des piles et des pyramides, d'une hauteur considérable de lièvres, de géli-

nottes ; de perdrix blanches ; de coqs de bruyère, d'oies et de dindons. Les cochons entiers sont également entassés ; tout cela est gelé, tout cela se conserve frais. Quelquefois un malheureux dégel survient au milieu de l'hiver : un tems doux est à cette époque une calamité dans le Nord ; il occasionne surtout de grandes pertes aux marchands ; et la police les oblige quelquefois à jeter une grande quantité de leurs provisions.

Au printems, les glaçons de la Néva se détachent tout à coup. L'on voit en un moment voguer les barques où glissoient les traîneaux. Le canon de la forteresse annonce *le débâcle*, et le commandant, monté sur une superbe chaloupe, apporte à l'impératrice, qui, entourée de sa cour, l'attend sur le balcon de son palais, une bouteille d'eau puisée au milieu du fleuve, qu'on voit alors reparoître dans toute sa majesté.

Les jours où se fait ce changement, sont ordinairement humides, froids et venteux, les plus mal-sains de l'année. Il sort de la Néva, si long-tems prisonnière, une fraîcheur pernicieuse : mais le peuple s'empresse sur le rivage, ravi de revoir ce beau fleuve rouler ses ondes nouvelles. L'œil s'arrête avec ravissement sur cette vaste nappe d'azur, entourée de palais magnifiques, et bordée de quais de granit d'une construction merveilleuse. Les points de vue de la terrasse des Tuileries peuvent seuls donner une idée de ce tableau superbe. La Néva n'a point les beaux ponts de la Seine : mais elle est quatre fois plus large, et forme, entre la citadelle et le

palais d'hiver où elle se partage, un bassin de plus d'un quart de lieue d'étendue. Elle n'a point la terrasse des Tuileries, ni le Louvre, ni les Champs-Élisées, et moins encore la vue enchanteresse de Lucienne et des hauteurs de Sèvres. Le jardin impérial d'été ne peut entrer en concurrence : mais la superbe grille et les pilastres qui le ferment, n'ont pas non plus à Paris leur équivalent. Cette grille est un ouvrage si magnifique, que des Anglais vinrent exprès l'admirer, et s'en retournèrent dans leur bateau, sans vouloir aborder après l'avoir vue. Cet hommage bizarre n'est pas sûrement le plus flatteur qu'on puisse rendre à Pétersbourg.

La Néva gèle ordinairement au commencement de novembre, et reste couverte de glaces jusques vers la fin d'avril; de façon qu'elle est près de six mois fermée.

Les Yswoschtschiki.

Les *Yswoschtschiki* sont à Pétersbourg ce que les fiacres sont à Paris; avec cette différence que les premiers, au lieu d'un carrosse, ont ordinairement un petit traîneau attelé d'un seul cheval. Pendant tout l'hiver on en trouve des grouppes de vingt et de trente au coin des rues et sur les places. Le passant s'assied ordinairement sans aucun préambule sur le petit traîneau; le conducteur saute sur sa banquette, siffle, crie : gare! et part comme un trait. L'on est, de cette manière, rendu en un moment aux extrémités de la ville, dont le diamètre est en plusieurs endroits aussi grand que celui de Paris, et

davantage. Arrivé à la porte où il veut entrer, le passant paye un prix mesuré sur l'espace qu'il a parcouru, qui est d'environ 50 centimes pour un quart de lieue ou un *verste*. Cette voiture est de la plus grande utilité dans une ville aussi étendue, et où chaque affaire exige un petit voyage. On peut au besoin s'y placer deux avec le conducteur. Il est enfoncé sur un petit siège, couvert d'une peau de mouton ou d'une robe de bure liée d'une large ceinture de laine, chaussé de bottines rouges ou d'écorce de tilleul. Il a des gants très-amples de cuir tanné, et un bonnet jaune fourré. Sa barbe longue et couverte de givre, lui donne l'air de l'hiver personnifié. Aussi le voit-on, par un froid de vingt degrés, attendre patiemment au coin d'une borne, ou dormir sur la neige, tandis que son cheval, aussi endurant et aussi robuste que lui, blanchi de vapeurs changées en frimats, profite de ce moment de repos pour manger sa botte de foin ou son avoine. Dans le froid le plus rigoureux, la poitrine du Russe est découverte; car sa tunique et son sayon coupés à la grecque sont sans collet et sans cravatte : pourvu qu'il ait les extrémités chaudement enveloppées, il brave le froid.

Le concours prodigieux de voitures et de traîneaux, qui, pendant l'hiver, remplissent les larges rues de Pétersbourg, lui donnent l'air le plus populeux et le plus animé; et quiconque n'a pas vu cette ville dans cette saison, n'en peut avoir une idée exacte. Il est plus rare de voir en Russie un cheval aller au pas, que de voir en Espagne une mule

galoper. Les carrosses à six chevaux passent au grand galop; les chevaux de traîneaux ont un trot particulier d'une vitesse inconcevable : les voitures se croisent, les patins frisent les roues rapides; on croit que tout va se heurter, se renverser, s'écraser, et il n'arrive presque jamais un accident. On passe avec une légèreté et un bonheur surprenant : la rare dextérité des *Yswoschtschiki* est comparable à celle des conducteurs fameux de ces chars qui se disputoient le prix dans les jeux de la Grèce.

Les Russes ont aussi leurs courses et leurs jeux. La course aux traîneaux se fait sur la Néva, sur la glace polie, dans une lice construite à cet effet. Le cheval qui galoperoit, seroit rejeté et perdroit la gageure : il faut qu'il aille le trot dont je viens de parler, qui est une allure inconnue dans les manèges, et qu'on apprend avec grand soin aux chevaux destinés au traîneau. Elle consiste à galoper des pieds de derrière, et à trotter du train de devant; ce qui donne au cheval un air très-relevé. La grace d'un attelage-*bige*, est qu'un cheval aille sans cesse ce pas, et que l'autre galoppe toujours.

Les jeux consistent en des montagnes de glace élevées à grands frais sur la Néva, et sur lesquelles on jette une grande quantité d'eau, pour les rendre plus glissantes. Les amateurs se laissent alors descendre du haut de ces pyramides avec la rapidité de l'éclair, soit sur des patins, soit sur de petits traîneaux portatifs. On descend avec une telle vitesse, qu'on est emporté à une distance considérable

au pied de la montagne, avant de pouvoir s'arrêter. Dans les jours de fêtes, vingt à trente mille spectateurs environnent quelquefois ces montagnes; et la police [illegible] veiller à ce que ces constructions n'aient pas lieu sur la rivière dans les hivers doux, où la glace n'acquiert pas assez d'épaisseur ou d'intensité. Le peuple russe se livre durant la même saison, et surtout dans le carnaval, à une foule d'autres amusemens et d'autres exercices plus ou moins extraordinaires: mais je n'ai voulu parler dans cet article que des *Yswoschtschiki*.

Ils disparoissent en été, pour la plupart. Ils métamorphosent leur petit traîneau en une chaloupe pour traverser le Néva, ou en une espèce de char-à-banc fort joli et fort léger, où il n'est pas agréable d'affronter les cahots du pavé et les éclaboussures de la crotte. Au reste, ces commodités publiques seroient plus utiles, si le luxe et la vanité ne les interdisoient à bien du monde. Plusieurs personnes ont honte d'arriver dans cet équipage, dont on s'honoreroit ailleurs, et, n'ayant point de carrosses à elles, aiment mieux aller à pied que de se servir d'une voiture de louage.

On voit de ces *Yswoschtschiki* dont le traîneau est artistement sculpté et enjolivé, dont le cheval est un animal de grand prix, et le harnois fort riche. Quelques-uns, dans les beaux jours de l'hiver, ont un *caffetan* de soie, un bonnet de fourrure précieuse, et une ceinture de perse qui coûte jusqu'à vingt-cinq roubles: dans ce magnifique équipage, ils vous conduisent pour vingt kopeks à l'un des bouts de la ville.

Le Bouleau.

Qui diroit que le bouleau, l'arbre en apparence le plus stérile, et l'un des plus méprisés dans les pays heureux où les arbres fruitiers peuplent les forêts, soit dans le nord de la Russie l'arbre le plus utile et le plus précieux? Sans le bouleau, la Finlande, l'Ingrie et l'Esthonie seroient peut-être désertes; car il est aux habitans de ces provinces de la même ressource que le cocotier aux Indiens. Le Finois surtout subsiste presque par cet arbre bienfaisant. De son bois il fabrique son chariot et ses instrumens agraires. Son écorce supérieure, impénétrable à l'humidité, sert à couvrir les cabanes. De la seconde écorce le Finois fait des cordes, des nattes, et des couvertures qui lui servent de manteau pendant la pluie: il en tresse des paniers, des brodequins et des sabots très-légers et très-commodes; il en fabrique toutes sortes de vases de cuisine et d'ustensiles de ménage. Les bourgeons du bouleau le nourrissent dans la disette, et il en mêle souvent dans son pain de seigle; il fait aussi de la farine avec l'écorce tendre et l'aubier: les bourgeons de bouleau sont d'ailleurs la nourriture ordinaire des coqs de bruyère, des gélinottes, et de tous les oiseaux qui passent l'hiver dans le Nord. De la sève de cet arbre, le Finois fait un vinaigre assez agréable: ses feuilles lui servent à teindre plusieurs étoffes en jaune; sa résine est pour lui une friandise, et il la recommande en plusieurs occasions comme un remède; ses rameaux enfin lui fournissent des corbeilles

et des balais ; et une femme ne va point au bain, qu'elle n'ait à la main une branche de bouleau pour se flageller, et pour couvrir sa nudité lorsqu'elle en sort.

Le sensible et ravisant auteur des Études de la nature, qui a si bien observé le contraste admirable que forment le bouleau et le sapin dans les vastes forêts de Finlande, devoit quelques coups de pinceau de plus à cet arbre nourricier, qui remplace dans le Nord le chêne bienfaisant, déifié par nos ancêtres.

Le buste de Catherine II.

L'on vint dire un jour à Catherine que son buste, en marbre de Paros, soigneusement conservé sous une cloche de cristal dans l'un des appartemens de l'Hermitage, venoit d'être trouvé fardé. On chercha beaucoup à l'irriter contre cette insolence, et à en faire rechercher les auteurs, pour les punir sévèrement de cette insulte à la majesté impériale. Catherine II, sans paroître ni indignée, ni surprise, se contenta de dire : *C'est apparemment quelque page, qui a voulu me railler de l'habitude que j'ai de mettre du rouge. Il n'y a qu'à faire laver mon buste.*

Catherine et les petits enfans.

Catherine II aimoit beaucoup les petits enfans : ce goût dans sa vieillesse avoit succédé à celui des petits chiens. Elle prenoit en affection les fils de quelques-uns de ses valets de chambre, ou quelque enfant abandonné, qu'elle élevoit, qui étoit toujours à ses côtés,

et qui l'amusoit par ses gentillesses. En dernier lieu, le petit Ribeaupierre et le petit Esterhazy étoient ses mignons : le père et la mère avoient si bien stylé ce dernier, qu'ils faisoient et obtenoient quelquefois par son moyen les demandes les plus indiscrètes. Les gentillesses du petit Esterhazy, ses querelles et ses combats avec un jeune calmouk et un négrillon qu'on élevoit en même tems dans les appartemens de sa majesté, ont beaucoup amusé les laquais, les pages et les courtisans.

L'impératrice avoit aussi recueilli et adopté un petit garçon, que la police avoit trouvé abandonné dans les rues : elle l'envoyoit journellement prendre des leçons à l'école allemande. Un jour l'enfant parut à son retour moins gai qu'à l'ordinaire : Catherine le prit sur ses genoux, et lui demanda la cause de son chagrin. Ah ! maman, dit-il, j'ai bien pleuré : notre maître, à l'école, est mort ; sa femme et ses petits enfans pleurent beaucoup ; tout le monde s'est habillé de noir, et on dit que cette femme et ses enfans sont bien malheureux, parce qu'ils sont bien pauvres, et qu'ils n'ont plus personne pour leur donner à dîner. L'impératrice envoya sur-le-champ un aide de camp près le directeur de l'école, pour s'informer de ce que c'étoit, et, apprenant qu'un instituteur venoit de mourir, laissant sa femme et ses enfans dans la plus grande misère elle envoya de suite par le petit trois cents roubles à la veuve, et l'ordre au directeur de faire élever les trois enfans orphelins aux frais de la couronne. Voilà le cœur de

Catherine : c'est ainsi que l'innocence lui apportoit quelquefois les plaintes de l'humanité souffrante, et qu'elle s'empressoit de la secourir. Ses bienfaits domestiques sont si multipliés, qu'il est impossible de les citer. . . . . Ah! si la grande Catherine n'avoit aimé que les petits garçons! . . . .

Elle aimoit aussi les petites filles; mais elle faisoit élever hors du palais celles qu'elle recueilloit. L'une d'elles lui présenta un jour, à la sainte Catherine, un bouquet avec ces vers :

O toi dont les bienfaits me rendent fortunée,
Pour célébrer aussi cette grande journée,
Quel hommage nouveau pourront t'offrir mes vers?
Je n'ai que mon amour. Ainsi la jeune rose
Ne sait payer les soins de la main qui l'arrose
Que par un doux parfum exhalé dans les airs.

Princesse, je le sais, au milieu de ta gloire,
Dans ces jours solennels qu'embellit la victoire,
Tu reçois les tributs des peuples et des rois.
Mais quand, pour célébrer le souverain du monde,
Le soleil resplendit, ou le tonnerre gronde,
La timide fauvette élève aussi sa voix.

« Béni soit le Très-Haut, dit-elle en son ramage,
» Si la foudre lui rend un formidable hommage,
» Je ferai de mes chants retentir les buissons. »
C'est ainsi qu'à tes pieds une jeune orpheline,
Quand l'univers t'exalte, ô grande Catherine!
Te présente son cœur, ses vœux et ses chansons.

Les connoissances chimiques de Catherine sauvent la vie à des matelots innocens.

On sait que si l'on peut produire un froid artificiel par le mélange de la neige et du sel de nitre, on peut également obtenir une chaleur, et même un feu artificiel par le mélange de l'esprit de nitre et de l'huile de térébenthine : ces deux matières s'enflamment dès qu'on les mêle, ainsi que plusieurs autres, par des procédés chimiques assez connus. Il y a quelques années que le feu prit à une frégate au port de Cronstadt, et manqua de la consumer. On fit plusieurs recherches pour découvrir la cause de ce malheureux accident, qu'on attribuoit à quelque mal-intentionné. On arrêta même plusieurs matelots soupçonnés, et l'on s'efforçoit en vain de leur faire avouer ce crime. L'impératrice, instruite de cette affaire, dit au rapporteur : Mais, monsieur, il me semble avoir appris, dans ma jeunesse, que le mélange de quelques matières froides produit spontanément du feu : peut-être que cet incendie a été occasionné par un malheureux hasard, et je ne voudrois pas que l'on punît des innocens. Elle nomma une commission pour examiner la frégate, et rechercher les causes du feu. Le professeur de physique expérimentale et de chimie des jeunes grands-ducs, *Kraft*, fut de cette commission, et l'on découvrit que le feu étoit provenu d'une bouteille d'huile, qui s'étoit renversée sur un amas de suie, au coin de la cheminée. C'est-à-dire ce que l'on conjec-

tura, et ce qu'on rapporta à l'impératrice, qui ordonna l'élargissement des accusés. Elle aimoit à se rappeler souvent cette aventure, et la conta un jour aux jeunes grands-ducs qui lui parloient de leurs leçons de physique, pour leur faire comprendre combien cette science pouvoit leur être utile.

Trait caractéristique.

L'impératrice Catherine, des fenêtres de l'Hermitage, regardoit un jour la Neva prête à débâcler, et vit une femme tomber dans l'eau. Elle envoie sur-le-champ à son secours: on parvient à la retirer, et Catherine veut voir celle qu'elle vient de sauver. On l'amène toute trempée et toute tremblante. C'étoit une jeune fille assez intéressante. L'impératrice la fait habiller de ses propres hardes dans sa garderobe, et la renvoie en lui donnant quelques *impériales*, et lui enjoignant de venir la voir quand elle se voudroit marier. On interrogea cette fille en sortant du palais.... *Ah!* s'écria-t-elle, *j'ai été plus épouvantée en entrant chez la souveraine, qu'en tombant dans la rivière.* Cette phrase est peut-être une définition aussi naïve que terrible du despotisme. Elle est caractéristique, en ce qu'elle peint le sentiment qu'inspirent en général au peuple russe ses souverains et ses maîtres; impression si profonde, que les bienfaits mêmes ne peuvent l'effacer dans le moment le plus intéressant ou le plus décisif.

Mesures de police envers les libraires.

Les souverains eurent leurs jours de terrorisme, comme la république française; et l'on a souvent cité dans ces Mémoires les mesures plus ou moins extraordinaires, plus ou moins barbares ou extravagantes, qu'ils prirent en Russie, durant cette mémorable époque, pour se préserver de la révolution. On ordonna à tous les libraires de Pétersbourg de transporter dans une chambre désignée de la maison de police un exemplaire de tous les livres *et de tous les tableaux* qu'ils avoient dans leurs magasins, pour que l'on pût en faire l'inspection générale, et juger si aucun ne renfermoit des idées dangereuses. Il y a dans cette ville une vingtaine de libraires, qui n'ont ordinairement qu'un exemplaire des ouvrages volumineux. Plusieurs, et Gay surtout, avoient des originaux des plus grands peintres, qu'ils avoient fait venir à grands frais de Paris : les exposer dans une chambre à la merci des laquais et des passans, c'étoit les perdre; et cette chambre ne pouvoit d'ailleurs contenir tous ces livres et tous ces tableaux. Les libraires présentèrent une requête à Catherine II, où ils lui représentèrent tous les inconvéniens d'un pareil déplacement. Elle le sentit, et ordonna alors au lieutenant de police de se transporter lui-même dans les librairies et dans les magasins, pour faire son inspection.

Ce fut dans le même tems qu'un chambellan du grand-duc voulut faire arrêter au théâtre français un particulier, qui applaudissoit à cet

ancien adage qui se trouve, je crois, répété dans *Fanfan et Colas : Sans égalité point d'amitié.* Il n'y a qu'un jacobin, dit-il, qui puisse applaudir à cette phrase impertinente, et il faut l'arrêter. Pendant qu'il cherchoit un officier de police, le particulier s'écoula avec la foule.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

I.*

Exemption des Ecclésiastiques de punitions corporelles.

Requête du Synode.

Les prêtres et diacres convaincus d'un crime capital, sont déclarés déchus de leur qualité de prêtres, et punis du knout, à l'instar des criminels de la dernière classe : mais la discipline ecclésiastique les décharge d'une double punition. Par contre, selon les privilèges accordés à la noblesse et aux villes, non-seulement les nobles coupables de crimes, mais aussi les négocians, ne sont soumis à aucune punition corporelle. C'est par ces motifs que le synode ose supplier très-humblement Votre Majesté Impériale de vouloir bien, selon Sa miséricorde, ordonner que des ecclésiastiques condamnés pour crime ne soient plus punis corporellement; mais, après avoir été dépouillés de leur qualité de prêtres, envoyés aux travaux perpétuels ou temporaires, selon l'importance de leur crime; attendu qu'une punition exécutée sur leurs personnes sous les yeux de leurs ouailles accoutumées à recevoir de leurs mains le symbole de Notre Sauveur, pourroit engager le peuple à mépriser l'état ecclésiastique.

Signé par le Synode, le 8 décembre 1796.

Sur l'original S. M. I. a écrit :
QU'IL EN SOIT AINSI.

A St. Pétersbourg, le 9 déc. 1796.

Oukas de S. M. I.

Par ordre de S. M. I. le Sénat dirigeant, après avoir entendu la notification du très-saint dirigeant synode, par laquelle, conformément à sa requête, confirmée par S. M. le 9 déc. pour l'exemption de punitions corporelles des ecclésiastiques condamnés pour crimes, de manière qu'à l'avenir ils soient envoyés aux travaux perpétuels ou temporaires, selon l'importance du crime,

* *Ordonnances de Paul*, vol. I, p. 22. Voyez aussi plus bas, au N°. IX, l'abolition de ce privilège.

il demande que, pour son exécution par les magistrats civils, le Sénat donne les ordres nécessaires, accompagnés de quelques exemplaires de la requête confirmée, afin que ceux qui dans ce moment pourroient être condamnés pour crimes à une punition corporelle, puissent participer à la grace accordée par S. M. I. — a ordonné que, pour l'immanquable exécution de cette requête, confirmée par S. M. I., il soit envoyé à toutes les régences de gouvernement, aux tribunaux de Pétersbourg et de Moscou, un nombre suffisant d'exemplaires avec les oukas, dont en conséquence on joint ici . . . exemplaires. Le . . . décembre 1796.

Département.

III.

Titres de Sa Majesté.

Nous, par la grace secourable de Dieu, PAUL PREMIER, *empereur et autocrate de toutes les Russies*, de Moscou, Kiew, Wladimir, Nowgorod; tsar de Kasan; tsar d'Astracan; tsar de Sibirie (1); tsar de la Chersonèse taurique; seigneur de Pskow, et grand-prince (2) de Smolensk, de Lithuanie, de Volhynie et Podolie; prince d'Esthonie, de Livonie, Courlande et Sémigalle, Samogitie, Carélie, Twer, Jugorie, Perm, Wiatka, Bulgarie et autres pays; seigneur et grand-prince de Nischni-Nowgorod, Tschernigow, Kasan, Polotsk, Rostow, Iaroslawl, Beloosero, Oudorie, Obdorie, Kandie, Witepsk, Mstislawl, et de toutes les régions septentrionales; dominateur et seigneur du territoire d'Iwer; seigneur suzerain et héréditaire des tars de Kartalinie et de Grusinié (3), des princes de Tchircassie et de la Montagne (4); héritier de Norwège; duc

(1) On dit en russe, et on devroit dire en français *Sibirie*, et non *Sibérie*.

(2) *Weliki kniais* veut dire *grand-prince*, et non *grand-duc*, comme nous le disons: on a conservé le véritable titre dans la traduction de toutes ces pièces.

(3) C'est-à dire des tsars de Géorgie.

(4) Suivent les titres de Paul, provenant de sa famille, et étrangers à la Russie.

* *Ordonnances de Paul I*, vol. I, p. 31.

de Slesvic-Holstein, Stormarie, Ditmarsen et Oldenbourg ; (5) et seigneur de Jéver, etc. etc. etc. (6).

Sur l'original S. M. I. a écrit :
QU'IL EN SOIT AINSI.

A St. Pétersbourg, le 12 déc. 1796.

III. *

Oukas ordonnant que les droits de douanes doivent être perçus en monnoies étrangères.

DANS un oukas formel de S. M. I. signé par elle-même, et adressé au Sénat le 16 janvier, il est dit : « Nous ordonnons que, jusqu'à la publication d'un nouveau tarif conforme à l'avantage de notre caisse et au produit du commerce, les droits de douanes des marchandises d'introduction soient perçus, d'après le tarif du 27 sept. 1782, en monnoies étrangères d'or et d'argent, en prenant l'écu de Joachim de poids pour 1 rouble 40 kopeks, et que cette perception ait lieu pour les marchandises introduites par mer, depuis le 1 avril, et, pour celles introduites par terre, depuis le 1 mars de la présente année. Pour ce qui regarde les ports de Riga et de Courlande, les droits y seront perçus comme jusqu'à ce jour, en attendant la publication d'un nouveau tarif. En conséquence, notre Sénat doit prescrire au collège du commerce de prendre à tems, pour l'exécution de notre volonté, les mesures nécessaires ». Le

(5) Le reste des titres provient de sa mère. Catherine II étoit la sœur unique du dernier prince d'Anhalt-Zerbst, à la mort duquel les autres princes de la maison Ascanienne se partagèrent sa principauté, d'après l'ordre de succession féodal. Mais ce prince possédoit en Westphalie, et en toute souveraineté, un alleu, la seigneurie de Jéver, d'un rapport de 240,000 francs, qui passa à sa sœur, et par celle-ci à Paul I. Comme en 1773 on a engagé ce prince, alors fort jeune, de renoncer à la succession de son père, duc de Holstein, en faveur d'un de ses cousins, il ne posséderoit plus rien aujourd'hui en empire, s'il n'avoit hérité de cette seigneurie de Jéver. Si un jour les empereurs de Russie trouvoient à leur convenance d'exercer un *vote* à la diète de l'empire, il est à présumer que, pour l'obtenir, ils feroient valoir cette possession dont ils offriroient la suzeraineté à l'empire, qui, dans l'état actuel des choses, n'y exerce aucune autorité.

(6) La qualité de grand-maître de l'ordre de Malthe, ajoutée à ces titres, est postérieure.

* *Ordonnances de Paul I*, vol. I, p. 111.

Sénat dirigeant a ordonné que, pour la parfaite connoissance et exécution de cet ordre de S. M. I. il soit publié par des oukas. Ce qui par les présentes est publié.

St. Pétersbourg, de l'imprimerie du Sénat, le 22 janvier 1797. *Signé par le Sénat dirigeant.*

IV. *

Rédaction d'un livre d'armoiries de la noblesse russe.

OUKAS DE S. M. I.

Le Sénat ayant entendu l'oukas formel, signé par S. M. I., et adressé au Sénat le 20 janvier, qui dit: « Nous ordonnons que dans l'*Héroldie* (1) il soit établi, sous l'inspection de notre procureur-général, un registre général de toutes les familles nobles; lui permettons d'adjoindre, pour cet objet, aux employés dans l'Héroldie les autres employés du Sénat, qu'il jugera nécessaires; et établissons pour ce livre d'armoiries les règles suivantes. Dans la première classe, on comptera toutes les familles, d'après l'ancienneté de leurs maisons: d'abord les princes et comtes; après eux les barons et nobles, depuis l'époque où cette dignité accordée à vie a été réunie à des biens héréditaires, de manière cependant que les princes et comtes du saint-empire romain, qui n'ont pas obtenu cette même dignité de l'empire de Russie, ne seront pas inscrits parmi les princes et comtes, mais laissé dans la classe de la noblesse à laquelle ils appartiennent d'après leur naissance, et que pareillement les princes tatars ne soient pas compris parmi les familles princières de Russie. Dans la seconde classe, on inscrira les gentilshommes qui ont été élevés à la noblesse par la grace impériale, et dans la troisième ceux qui ont acquis les prérogatives de la noblesse par le rang qu'ils ont obtenu dans le service, et qui auparavant déjà avoient été gratifiés de diplomes. De tous les autres on dressera dans l'Héroldie une liste exacte, avec indication de ceux qui ont droit à des lettres de noblesse, laquelle sera soumise à notre examen. »

A ordonné que, pour l'exécution de cet ordre formel de S. M. I. il soit enjoint par des oukas aux régences de

(1) Le département des affaires de la noblesse.

* *Ordonnances de Paul I*, vol. I. p. 134.

gouvernement et à tous les tribunaux d'adresser sans délai à l'Héroldie, sur sa réquisition, les renseignemens dont elle pourra avoir besoin pour la rédaction du livre d'armoiries des familles nobles. Le . . . janvier 1797.

V. *

Ordonnance pour détruire quelques feuilles dans le recueil d'oukas de 1762.

OUKAS DE S. M. I.

D'APRÈS l'oukas formel de S. M. I. signé par elle, et transmis au Sénat le 26 janvier, dans lequel est écrit: « Nous ordonnons que dans les recueils imprimés des oukas de 1762, les feuilles, depuis la page treizième jusqu'à la vingt-unième de l'édition in-4°., et depuis la page dix-septième jusqu'à la treizième de celle in-8°., soient arrachées, par-tout où ces livres se trouveront, et remises incontinent à notre procureur-général: en conséquence, notre Sénat prendra les mesures nécessaires pour que notre volonté soit partout et promptement remplie ».—Le Sénat dirigeant a ordonné qu'il soit enjoint à toutes les régences de gouvernement et statthaltériats, que, pour l'exécution de cet oukas de S. M. I. elles aient à faire arracher les feuilles désignées dans l'oukas, de tous les exemplaires du recueil des oukas de 1762, partout et chez quelles personnes que ces livres se trouveront; à donner pour cela aux tribunaux qui dépendent d'elles les ordres les plus sévères; et, le cas échéant, leur faire les dénonciations nécessaires; enfin à adresser incontinent toutes ces feuilles à M. le procureur-général, directeur en chef de la banque des assignats, et chevalier, prince Kourakin. Pour cet effet, on adressera des oukas à ces régences, ainsi qu'aux tribunaux de Pétersbourg et de Moscou. Le . . janvier 1797.

V I. **

Punition du lieutenant en second Fedoseïew.

OUKAS DE S. M. I., publié par le Sénat.

LE lieutenant en second Iwan Fedoseïew, envoyé en garnison à Orenbourg par le collège de la guerre, osa

* *Ordonnances de Paul I*, vol. I, p. 142.

** *Ordonnances de Paul I*, vol. I, p. 145. Voyez aussi plus bas le N°. IX.

sur sa route de Pétersbourg par les gouvernemens de Nowgorod et Twer, répandre en divers lieux, au nom de S. M. I., que les paysans des nobles n'appartiendroient dorénavant qu'au monarque, et payeroient la même capitation que ceux de la couronne. Par ce crime commis en répandant cette fausse nouvelle, les lois le déclaroient coupable de mort; c'est pourquoi le Sénat avoit présenté à S. M. I. un très-humble avis, portant la sentence, que le lieutenant en second [illegible]sew, attendu le crime qu'il avoit commis, fût déclaré déchu de son rang et et de la noblesse, des privileges de laquelle il ne jouiroit plus dès-lors; qu'en conséquence il fût puni du knout, et envoyé aux travaux des mines de Nertschinsk. Cet avis fut signé ainsi par S. M. I. *qu'il en soit ainsi.* En vertu de quoi, cette sentence fut publiquement exécutée sur le criminel à Pétersbourg. C'est ce qu'on publie par cette proclamation.

St. Pétersbourg, de l'imprimerie du Sénat,
le 31 *janvier* 1791. *Signé par le Sénat.*

VII. *

Etablissement d'une censure pour les livres.

Oukas de S. M. I.

Par l'oukas formel adressé au Sénat le 16 sept. de l'an dernier 1796, il est dit: «Pour arrêter les diverses suites désastreuses de la libre impression des livres, nous avons jugé nécessaires les dispositons suivantes: 1°. d'établir une censure, composée d'une personne ecclésiastique et de deux personnes civiles, et soumise à la direction de notre Sénat, dans nos deux résidences de St. Pétersbourg et Moscou, et à celle des autorités des gouverneurs dans la ville maritime et de gouvernement de Riga, dans la ville maritime d'Odessa du gouvernement de Wosnesensk, et à la douane de Radzivilow du gouvernement de Podolie, dans lesquels endroits seuls, d'après le nouveau tarif, les livres peuvent être introduits de l'étranger. 2°. De supprimer, à cause des abus qui en resultent, toutes les imprimeries établies par des particuliers, à l'exception de celles qui ont été créées en vertu de notre permission spéciale, ou en conséquence d'arrangemens et traités convenus avec les premières autorités de

* *Ordonnances de Paul I*, vol. I, p. 171.

notre empire ; et cela d'autant mieux, qu'il y a en outre auprès de quelques établissemens pour l'instruction assez d'imprimeries pour imprimer des livres utiles et nécessaires. 3°. Aucun ouvrage original, ni traduit, ne peut être imprimé dans aucune imprimerie de notre empire, ni publié, à moins qu'une des censures à établir dans nos résidences ne l'ait lu, et ne lui ait donné son approbation motivée sur ce que dans un tel ouvrage il n'y a rien de contraire aux bonnes mœurs. 4°. A l'égard des livres qu'on voudroit introduire de l'étranger, les censures qui, conformément à l'article premier, seront établies dans les deux résidences, à Riga, à Odessa et à la douane de Radzivilow, auront à observer les mêmes règles ; de sorte qu'aucun livre ne puisse être introduit sans un examen préalable, et que ceux qu'on trouvera contraires aux commandemens de Dieu, ou au pouvoir des magistrats, ou qu'on estimera propres à corrompre les bonnes mœurs, soient livrés aux flammes. 5°. Il est accordé des imprimeries aux régences des gouvernemens, parce qu'elles peuvent servir à soulager les travaux des bureaux ; mais à condition que, pour l'impression de livres, on se conforme à l'article 3 de cet oukas. 6°. L'inspecsion des imprimeries établies auprès de notre synode et des écoles ecclésiastiques, ainsi que la censure des livres, appartiennent audit synode et aux *éparchialarchirées* sous l'autorité desquelles les écoles se trouvent. 7°. Notre Sénat ordonnera par un oukas au directeur-général des postes d'observer les mêmes règles à l'égard des journaux et ouvrages périodiques, que les offices des postes font venir. Enfin, 8°. Il sera prescrit aux gouverneurs généraux et aux autres dicastères à qui il appartiendra, de veiller soigneusement à ce que toutes ces mesures soient scrupuleusement observées, que chaque abus soit prévenu ou arrêté, et que ceux qui seroient trouvés en faute soient livrés aux tribunaux. « Le Sénat dirigeant a ordonné : 1°. Il sera établi une censure dans tous les endroits nommés dans l'oukas formel, savoir, à St. Pétersbourg, Moscou, Riga, Odessa, et auprès de la douanne de Radzivilow. Chacune sera composée de trois membres, d'un ecclésiastique, d'une personne de l'état civil, et d'un savant : les ecclésiastiques seront nommés par le synode, les civils par le Sénat, et le savant par l'académie

des sciences et l'université de Moscou, qui les présenteront au Sénat, avec un avis sur le traitement qu'on pourra leur accorder. La Héroldie présentera les candidats de l'état civil. 2°. Quand les censeurs seront nommés, chaque censure rédigera un état du nombre d'employés dont elle aura besoin, ainsi que des frais de bureaux; elle les soumettra au Sénat. 3°. Des imprimeries, les suivantes seules seront conservées: a. celles qui sont établies près les dicastères et écoles, ainsi que les imprimeries ecclésiastiques mentionnées dans l'art. 6 de l'oukas; b. celles qui ont été établies par des particuliers, de l'agrément exprès de S. M. I. Toutes les autres seront supprimées. 4°. Vu que le premier article de l'oukas ordonne d'établir des censures dans les résidences sous la direction du Sénat; et vu que, d'après un oukas du 15 déc. 1763, les affaires relatives à cette censure sont sous la direction du 3e. département du Sénat, les affaires relatives à cette censure sont aussi adjugées au même département. 5°. En exécution de l'art. 7 de l'oukas formel, on donnera les ordres nécessaires au directeur-général des postes, et chevalier, comte Alexandre Alexandréïewitsch Besborodko, ainsi qu'en exécution de l'article 8, aux chefs des gouvernemens, afin que de leur côté tout ce que prescrit cet article soit exactement rempli: on fera aussi notification aux départemens du Sénat à Moscou et au très-saint synode. Le .. févr. 1797 (1).

VIII. *

Légitimation de deux enfans naturels.

Oukas de S. M. I.

En conséquence d'un oukas formel de S. M. I. adressé au Sénat le 31 mars, qui dit: « A la prière de notre

(1) Par un oukas postérieur du même mois, il fut ordonné que les censures qui devoient être érigées à Odessa et à Radzovilow, n'auroient pas lieu. Chaque censeur à St. Pétersbourg et à Riga eut un traitement de 1800 roubles, ceux de Moscou de 1800. Ces censures subsistèrent jusqu'au mois d'avril ou de mai 1800, que l'introduction de tous livres, estampes et musique, fut absolument interdite. On prétend que cet ordre sévère fut la suite de l'humeur qu'avoit donnée à Paul I la lecture de certain livre, dont un exemplaire lui avoit été adressé par son ministre à B..... Mr. de K.....

* *Ordonnances de Paul I*, vol. I, p. 71.

major-général Souchotin, nous permettons *à ses élèves*, les enseignes Alexandre et Alexéi Souchotin, *et à ses élèves* Hélène et Marie Souchotin, de prendre le nom et les armes de sa famille, et de jouir de toutes les prérogatives attachées à la noblesse russe. » Le Sénat dirigeant a ordonné de notifier ce décret très-gracieux de S. M. I. aux régences de gouvernement et à tous les dicastères. Le .. avril 1797.

Du premier département, de l'Héroldie.

IX. *

Extension des peines corporelles aux criminels des classes privilégiées.

OUKAS DE S. M. I.

LE 2 janvier de la présente année 1797, le Sénat dirigeant soumit à S. M. I. un très-humble mémoire, relatif à l'enseigne destitué Roshnow, qui, pour avoir proféré des propos insultans et séditieux contre les images des saints, et contre les princes et monarques, avoit mérité, d'après les loix, la peine de mort. Mais comme cette peine avoit été interdite par un oukas de 1754, il étoit dans le cas d'être puni par le knout, d'avoir le nez fendu, d'être marqué et envoyé aux travaux: comme, d'un autre côté, il avoit rang d'officier, et que les lettres patentes accordées à la noblesse en 1785 disent: *La noblesse ne sera pas soumise à des punitions corporelles*, c'étoit le cas de le déclarer déchu de son rang et de la qualité de noble y adhérente, de le mettre aux fers, et de l'envoyer aux travaux. Sur ce mémoire S. M. I. donna, le 3 janvier, l'oukas formel suivant, qui ordonne: «Aussitôt que quelqu'un a été déclaré déchu de sa noblesse les privilèges y annexés ne lui compètent plus. On s'y conformera à l'avenir. » En conséquence de cet oukas, le Sénat, après avoir revisé les procès de plusieurs criminels, tels que du lieutenant en second Fédoséïew (1), convaincu d'avoir excité à la révolte des paysans de seigneurs; du secrétaire Wassiliaikow, coupable de crime de lèse-majesté; du lieutenant Perskoi, coupable

(1) Voyez plus haut au N°. VI.

* *Ordonnances de Paul I*, vol. I, p. 241.

de meurtre, et de la.... (2) Troubnikow, qui avoit participé à un semblable crime commis par son mari: soumet à S. M. I. les mémoires dans lesquels il avoit fondé ses sentences sur l'oukas pré-cité, savoir, de déclarer déchus de leur noblesse, en conséquence de punir du knout et d'envoyer aux travaux ces criminels, qui, par leurs forfaits, avoient violé la dignité de la noblesse. Ces mémoires furent signés par S. M. I, comme suit: *Qu'il en soit ainsi.* En conséquence, et conformément à la réquisition de monsieur le procureur-général et chevalier, prince Alexéi Borissowitsch Kourakin, le Sénat dirigeant, pour prévenir la diversité de l'interprétation, et pour assurer une explication simple et uniforme de la loi sur les condamnations des nobles, des bourgeois membres du corps des marchands, des prêtres et diacres, qui se rendroient coupables de crimes capitaux, a ordonné: L'oukas pré-cité de S. M. I., du 3 janvier, et les confirmations subséquentes, seront communiqués au très-saint synode et au cinquième département du Sénat, par des notifications, et au troisième, par une copie. On adressera des oukas aux colléges de la guerre et de l'amirauté, aux régences des gouvernemens et aux cours de justice, qui, d'après les loix de l'empire, sont chargées de la jurisdiction criminelle et inquisitoriale; de manière que ces cours en préviennent tous les tribunaux où des affaires criminelles sont traitées en première instance, pour être ensuite soumises à leur révision, afin que, dans tous ces tribunaux, le dernier oukas de S. M. I. soit exécuté. Le .. avril 1797.

Du quatrième département.

X. *

Acte pour la succession au trône.

Oukas de S. M. I.

Le sénat dirigeant, après avoir entendu lecture d'une copie vidimée par S. M. I. elle-même, de l'acte dressé

(2) Il y a ici dans l'original un mot qui ne peut être traduit en français: il désigne que cette Mad. Troubnikow étoit la femme d'un enseigne. Les Russes comme les Allemands, donnent aux femmes le titre que porte le mari, *la générale, la colonelle, la conseillère, la capitaine, etc.*

(*) *Ordonnances de Paul I*, vol. I, p. 45.

le 4 janvier de l'année 1788 par S. M. I. et S. M. I. (1), et lu du haut de son trône par S. M. I. elle-même, le 5 avril, après avoir reçu la sainte onction et avoir été couronné comme tzar sur le trône héréditaire, a ordonné : Cet acte suprême sera notifié à toute la nation : en conséquence, il en sera imprimé un nombre suffisant d'exemplaires, pour, avec les oukas, être adressé à toutes les regences de gouvernemens et Statthaltériats, ainsi que, pour s'y conformer, à tous les tribunaux, et, avec des notifications, au très-saint dirigeant synode et aux départemens du sénat à St. Pétersbourg. En conséquence de quoi on joint ici... exemplaires de l'acte imprimé. Le .. avril 1797.

Acte confirmé par S. M. I., le jour de son couronnement, et déposé sur l'autel de l'église principale dédiée à la Ste. Vierge mourante.

Nous, PAUL, *héritier du trône, Zaréwitsch et grand-prince; et Nous, son épouse*, MARIE, *grande-princesse.*

Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit : D'un consentement réciproque et libre, après y avoir mûrement réfléchi et délibéré, arrêtons le présent notre acte commun, par lequel, conformément à notre amour pour la patrie et au droit naturel, nous nommons, après la mort de moi, le grand *Paul*, héritier du trône, notre fils aîné *Alexandre*, et après lui, toute sa descendance mâle. Après l'extinction de ses descendans mâles, la succession au trône passera à la branche de mon second fils, en observant ce qui a été établi pour celle de mon fils aîné; et ainsi de suite, s'il me naissoit encore des fils, dans l'ordre de la primogéniture. Après l'extinction des derniers descendans mâles de mes fils, la succession restera dans la branche et dans la descendance féminine du dernier monarque, comme étant la plus proche du trône, et cela pour prévenir les difficultés que causeroit la translation de la succession d'une branche à l'autre; et alors on observera le même ordre, de manière que les hoirs mâles seront toujours préférés aux femelles. Il faut cependant observer, une fois pour toujours, que

(1) C'est-à-dire, par l'empereur et l'impératrice.

jamais l'héritière femelle, d'où dérive immédiatement la succession, ne perd son droit au trône. Après l'extinction de cette branche entière, la succession passera à la descendance féminine de la branche de mon fils aîné, et d'abord à la plus proche parente du dernier monarque de la branche de mon fils aîné; et si elle ne vivoit plus, à la personne de l'un ou de l'autre sexe qui seroit entrée dans ses droits; mais en observant toujours que les mâles seront, comme il a été dit plus haut, préférés aux femelles dans l'ordre de la primogéniture. Après l'extinction de ces branches, la succession, dans le même ordre, passera aux branches féminines de mes autres fils, et, après elles, à la branche de ma fille aînée, savoir, d'abord à sa descendance mâle, et, après l'extinction d'icelle, à sa descendance féminine, en observant le même ordre que pour les descendans femelles de mes fils. Après l'extinction de la descendance mâle et femelle de ma fille aînée, la succession passera à la descendance mâle, et, après celle-ci, à la descendance femelle de ma seconde fille, et ainsi de suite. Et, à cet égard, il faudra établir pour règle, que jamais une fille puînée, quand même elle auroit des fils, ne peut exclure son aînée, quand même celle-ci ne seroit pas mariée, puisqu'elle peut encore se marier et avoir des enfans. Par contre, un frère puînée, succède toujours avant ses sœurs plus âgées que lui. En établissant ces règles de succession, il faut aussi en développer les motifs. Ce sont les suivans: pour que l'empire ne soit jamais sans héritier; pour que l'héritier soit toujours désigné par la loi même; pour qu'il ne puisse jamais s'élever le moindre doute sur la personne à qui appartient la succession; pour que de cette manière le droit des branches soit conservé dans la succession, sans violer le droit de la nature; pour qu'on évite les difficultés qui naîtroient du transport de la succession d'une branche à l'autre. Cette loi sur la succession doit être suppléée par ce qui suit. Lorsque la succession passe à une branche du côté des femmes qui est assise sur un trône étranger, c'est à la personne à qui la succession est due, de choisir une foi et un trône, et de renoncer, pour-elle et ses descendans, à l'autre foi et à l'autre trône, dans le cas où ce trône est attaché à une foi quelconque; et cela par la raison que les monarques russes sont aussi chefs de l'église: si cette

renonciation à la foi n'a pas lieu, la succession passe à la personne la première dans l'ordre établi. Tous doivent s'engager, à leur avénement et lors de l'onction, à observer religieusement cette loi sur la succession. Lorsque la succession échoit à une personne du sexe déja mariée, ou qui se marie ensuite, son époux n'est pas monarque : mais on lui rendra les mêmes honneurs qui sont dus à l'épouse du monarque ; et, à l'exception du titre, il jouira des mêmes prérogatives. Des mariages contractés sans le consentement du monarque seront regardés comme illégitimes. Dans le cas de minorité de la personne succédante, l'ordre et la sûreté de l'empire exigent l'établissement d'une régence et tutèle jusqu'à sa majorité : mais pour abréger la durée de la régence, la majorité est fixée à seize ans. Lorsque le dernier monarque, à qui, pour plus grande sûreté, compète le choix du régent et tuteur, n'en a pas nommé, la régence de l'empire et la tutèle du monarque sont dévolues au père ou à la mère (à l'exclusion des beaux-pères et belles-mères) et, à leur défaut, au parent de l'un ou de l'autre sexe le plus proche dans l'ordre de la succession. La majorité des autres personnes des deux sexes le plus proche dans l'ordre de la succession. La majorité des autres personnes des deux sexes de la famille régnante est fixée à vingt ans. Toute incapacité légale exclut de la régence et tutèle, telle, par exemple, que la démence, même momentanée, ou lorsqu'une veuve convole en secondes noces, durant la régence et tutèle. Un conseil de régence est adjoint au régent ; et, comme le conseil ne peut avoir lieu sans le régent, ainsi le régent ne peut avoir lieu sans le conseil : ce dernier cependant est étranger à tout ce qui regarde la tutèle. Il sera composé de six personnes des deux premières classes, nommées par le régent, qui, dans le cas de changemens, en nomme d'autres à leur place. Devant ce conseil de régence seront traitées toutes les affaires sans exception dont la décision appartient au monarque, ainsi que toutes celles qui lui sont adressées ou à son conseil : le régent y a une voix prépondérante. Il dépend du régent d'appeler à ce conseil toute personne mâle et majeure de la famille régnante ; sans cependant qu'elles puissent compter dans le nombre des six personnes dont le conseil doit être composé. La détermination de ce conseil et le

choix de ses membres, lorsqu'il n'existe pas de dernières volontés du monarque décédé, sont abandonnés au régent, qui doit être à même de juger les circonstances et les individus. C'est ce que nous devions à la tranquilité de l'empire, fondée, d'après la conviction de tout homme bien pensant, sur un mode de succession déterminé. Nous souhaitons que cet acte serve de monument aux yeux de l'univers, tant de notre amour pour la patrie, que de notre amour et union conjugale et [illegible] attachement pour nos enfans et descendans. En foi de quoi nous l'avons signé de nos noms, et ajouté notre sceau avec nos armes.

L'original est signé par S. M. M.

Signé: PAUL. (L. S.) (L. S.)

A S. Pétersbourg, le 1 janvier 1798.

La copie authentique est aussi signée par S. M. I.

Vu bon. Signé: PAUL.

Imprimé à Moscou, le 5 avril 1797.

X. I. *

Proclamation relative à la célébration du dimanche.

NOUS, par la grace de Dieu, PAUL I, etc. Le commandement qui nous a été fait par Dieu même, dans le décalogue, nous enseigne à lui consacrer le septième jour. En conséquence, nous avons dans ce jour illustré par le triomphe de la foi chrétienne, et auquel nous avons été jugé digne de recevoir la sainte onction et la couronne tzarienne sur le trône hérité de nos ancêtres, cru de notre devoir envers le créateur et dispensateur de tout bien, d'en joindre, dans toute l'étendue de notre empire, la stricte et ponctuelle obéissance à cette loi, en ordonnant à tous et à un chacun de veiller à ce que personne, sous quelque prétexte que ce puisse être, n'entreprennent de forcer les paysans à travailler le dimanche; d'autant plus que, pour les travaux de la terre, les six autres jours de la semaine, également partagés, doivent suffire, avec une sage disposition des travaux, tant à ceux des paysans mêmes, qu'à ceux qu'ils doivent faire pour leurs seigneurs, de manière à terminer tout ce que peut exiger l'économie rurale. Donné à Moscou, le saint jour de Pâques, le 5 avril 1797.

Signé: PAUL.

A Moscou, de l'imprimerie du Sénat, le... avril 1797.

* *Ordonnances de Paul I*, vol. I, p. 260.

XII. *

Loi fondamentale, portant la constitution de la Famille impériale.

INTRODUCTION.

Après l'établissement d'un ordre de succession stable et immuable, une des premières choses requises pour qu'un empire soit florissant et jouisse de tous les avantages qui le consolident, c'est que la famille, régnante soit nombreuse.

La Russie, avec la vraie gloire et la grandeur auxquelles elle est parvenue dans ce siècle, déjà en pleine jouissance de ces inappréciables avantages, la succession au trône étant assurée dans notre famille, que le Tout-puissant veuille conserver à jamais.

Mais afin que ce bien puisse sans cesse contribuer à la félicité de l'empire, nous croyons de notre devoir, au commencement de notre heureux règne, d'ordonner et fixer, avant tout, ce qui regarde notre famille, et de poser pour cet effet des bases parfaitement conformes à la situation de notre empire et au droit de la nature.

Nous venons de remplir ce vœu que nous avions formé. En conséquence nous publions, avec l'aide de Dieu, ces règles, les confirmons en vertu de notre autorité impériale, et voulons qu'elles soient comptées parmi les loix fondamentales de notre empire.

Constitution de la Famille impériale.

La constitution de la Famille impériale comprend, outre la fixation de l'ordre de succession, dont, par un manifeste particulier, chacun sera informé :

1. L'assignation de certains biens-fonds et revenus, pour servir d'apanages à la famille impériale.

2. L'établissement de réglemens pour l'intérieur de la famille impériale.

3. La désignation individuelle des titres, rangs, armes et livrées des personnes issues du sang impérial.

4. L'établissement de règles pour la succession aux apanages et acquêts.

5. La fixation de l'alimentation et des primes de chaque personne issue du sang impérial.

* *Ordonnances de Paul I*, vol. II, p. 1.

6. L'érection d'un département, chargé de la direction des biens et revenus qui constituent les apanages.

7. Celle des bureaux pour les apanages près les cours des domaines.

8. Un réglement pour leur administration.

SECTION I.

Constitution de biens-fonds et revenus, pour servir d'apanages à la Famille impériale.

§. 1. Dans le cas où la famille impériale viendroit à s'étendre, et auroit des princes du sang impérial, leur entretien pourroit, dans la suite des tems, devenir à charge à l'empire, si, pour l'éviter, on ne prenoit les mesures nécessaires. Voulant, pleins de confiance en la miséricorde divine et les bénédictions du Très-haut, prévenir cet inconvénient, et désirant, tant d'assurer l'état de notre famille, que de soulager l'empire en ses dépenses, nous ordonnons qu'il y aura des *apanages*. En conséquence, nous y affectons une partie détachée et déterminée de villages dépendans des domaines de l'empire, et de plus le payement annuel d'un million de roubles sur les revenus de l'empire.

§. 2. Pour former ces apanages, nous désignons, comme partie détachée des domaines de l'empire, les biens-fonds qui, dans le cadastre général, sont portés sous la dénomination de *biens de la cour*.

§. 3. Depuis l'établissement de la présente constitution, tous les biens ci-dessus désignés seront nommés *apanages*.

§. 4. Ces biens étant réellement détachés de la masse générale des domaines de l'empire, ne seront plus soumis à aucune partie de la direction de l'empire, mais administrés, d'après nos instructions, par un département particulier, nommé le *département des apanages*.

§. 5. Comme ces biens destinés à former les apanages perdent la qualité de domaines généraux de l'empire, quoiqu'ils ne prennent pas la qualité des biens seigneuriaux, mais soient nommés apanages, cependant, dans tous les cas où les biens seigneuriaux peuvent être appelés en justice, les apanages pourront également l'être, et sont soumis de la même manière aux tribunaux supérieurs et inférieurs.

§. 6. La capitation et toutes les impositions qui sont levées sur les biens seigneuriaux, et toute contribution générale pour les besoins de l'empire qui peut être exigée de ces derniers, seront également réparties sur les apanages.

§. 7. Quoique le payement, au profit des apanages, d'un million annuel à prendre sur les revenus de l'empire, soit ordonné en général, nous croyons cependant qu'il est nécessaire d'établir que dans le cas où, toutes dépenses faites concernant les revenus des apanages, il resteroit un excédent considérable, qui seroit ainsi soustrait à l'administration de l'empire, le payement du million des revenus de l'empire n'ait lieu, que jusqu'à l'époque où cet excédent des revenus des apanages formera dans leur trésor un capital de trois millions. Dès ce moment, le département des apanages ne pourra plus exiger ce payement, tant que ces revenus suffiront aux dépenses dont il sera chargé. Si, par la suite, les dépenses s'accroissent, de manière que les revenus n'y suffisent plus, le payement aura lieu de nouveau, non cependant pour toute la somme, mais seulement jusqu'à concurrence du déficit qui se trouvera dans les revenus des apanages.

§. 8. Le capital du département des apanages ne pourra jamais être employé aux besoins de l'empire.

§. 9. Dans le cas où, tout le capital des apanages se trouvant formé, et le payement d'un million annuel des revenus de l'empire étant suspendu, les revenus des apanages, toutes dépenses faites, offriroient encore un excédent, le ministre en référera à S. M. I. pour, selon les ordres qu'il en recevra, joindre cet excédent au capital, ou l'employer autrement au profit des apanages.

§. 10. Lorsqu'en conformité des articles précédens, après la formation du capital des apanages, le payement des sommes assignées sur les revenus de l'empire viendra à cesser, ces sommes resteront dans la masse générale des revenus, pour être employées en déduction des charges de l'empire. Mais s'il arrivoit alors qu'on eût besoin d'une dot pour une grande-princesse, ou princesse du sang impérial, elle seroit payée des revenus généraux de l'empire, en considération des sommes qui y auroient été laissées de la manière indiquée.

§. 11. Quoique le capital de trois millions, qui sera

confié au département des assignats, puisse, d'après le mode qui sera établi ci-dessous, être placé à intérêts, pour en augmenter les revenus; néanmoins le principal but de la formation de ce capital étant de racheter des biens qui avoient été concédés comme apanages (d'après ce qui sera ordonné par les §§. 56, 60 et 96), cet emploi seul du capital sera passé en compte.

§. 12. Lorsqu'une partie du capital aura été employée de cette manière au rachat d'apanages, nous voulons que, pour que la totalité de ce capital soit conservée, le payement annuel d'un million des revenus de l'empire soit alors renouvellé jusqu'à ce que le capital se trouve de nouveau rempli: après quoi, on suivra ce qui est prescrit par le §. 7.

§. 13. De même que, d'après le §. 9, le ministre doit prendre les ordres de l'empereur sur l'emploi de l'excédent des revenus des apanages, il les prendra également dans le cas où une partie du capital aura été employée, pour savoir s'il ne faut pas d'abord placer l'excédent qu'il y a eu pour remplir le capital, et n'exiger par conséquent des revenus de l'empire que le déficit qui restera après cet emploi. Si cet excédent est assez considérable pour couvrir tout le déficit, il n'y aura pas lieu de réclamer le renouvellement du payement.

§. 14. La permission, accordée au département des apanages, d'employer au rachat de biens donnés à des apanagistes, le capital confié à son administration, est étendue à l'acquisition de villages appartenans à titre onéreux, soit à des personnes du sang impérial, soit à des particuliers, de manière cependant que, pour chaque acquisition, on obtienne la permission du monarque, et que la quantité des apanages, moyennant ces augmentations n'excède pas la population d'un million de mâles.

SECTION II.

Réglemens pour l'intérieur de la Famille impériale.

§. 15. Comme première règle de la constitution intérieure de la famille impériale, nous établissons que les individus issus du sang impérial, dans l'obtention de titres, pensions et apanages, soient comptés d'après le degré de leur parenté avec l'empereur dont ils descendent en ligne directe, et non d'après celui de leur parenté

avec des empereurs suivans, qui ont monté sur le trône après la première souche de la maison.

§. 16. Il s'ensuit que les enfans puînés de l'empereur, ou les lignes cadettes, obtiennent, par le droit de leur naissance, le titre et la pension comme *fils du monarque*; mais leurs descendans sont comptés, et obtiennent titres, pensions et apanages, d'après le degré de leur parenté avec *l'empereur* dont ils descendent, quand même la troisième personne de la ligne aînée auroit succédé sur le trône. Par conséquent, ils ne peuvent espérer ni demander une augmentation de leur sort ou de celui de leurs enfans, en attendant que viennent à leur échoir le droit à la succession. Le *fils aîné de l'empereur* et tous les fils aîné de sa ligne doivent, en leur qualité de futurs empereurs, être traités et regardés comme héritiers du trône, puisqu'ils tiennent ce droit de leur naissance. Ils obtiennent le titre et l'alimentation fixés pour les successeurs au trône, et sont nommé *enfans d'empereur*: mais les seconds, et en général *tous les puînés des lignes aînées* descendans d'un fils d'empereur, auront les titres, pensions et apanages fixés pour les fils puînés de l'empereur.

§. 17. Afin que tout ce qui vient d'être dit soit clair, et pour que, sous aucun prétexte de justice, on ne puisse donner une autre interprétation aux termes de cette notre constitution, nous allons en expliquer le vrai sens par des noms, en prenant pour exemples, par rapport à l'augmentation de leurs familles, nos deux fils, les grand-princes ALEXANDRE et CONSTANTIN.

Nous ordonnons que :

1. CONSTANTIN qui, comme notre fils puîné, n'a aucun droit à la couronne, avant l'extinction de la branche mâle d'Alexandre, obtienne tout ce qui sera fixé pour un *fils d'empereur*.

2. Les enfans de Constantin seront nommés *petits-fils d'empereur*, et obtiendront, l'aîné comme les cadets, sans distinction, ce qui sera fixé pour un petit-fils.

3. Tous les autres descendans de Constantin seront comptés d'après le degré de leur proximité de nous; et obtiendront ce qui aura été fixé pour ce degré.

1. ALEXANDRE, notre fils aîné, est regardé comme l'héritier du trône, d'après le droit de succession, et obtiendra l'alimentation due à un héritier du trône.

2. Ses enfans, comme enfans de l'héritier du trône; sont regardés comme futurs enfans d'empereur; et l'aîné, comme futur héritier du trône, jouira des titres, de l'alimentation et de toutes les prérogatives attachées à la qualité d'héritier de notre couronne; tandis que les puînés quoique nos petits-fils, n'obtiendront que le titre et l'alimentation fixés pour le grand-prince Constantin.

3. Les enfans du fils puîné de notre fils Alexandre sont sur la même ligne avec les enfans de Constantin; et toute sa branche jouira des mêmes droits.

4. Les enfans du fils aîné de notre fils Alexandre se partageront entre eux, de la manière prescrite pour nos enfans: l'aîné sera l'héritier du trône, et les puînés obtiendront les mêmes titres et pensions fixés pour notre second fils; et ainsi de suite dans toutes les branches issues du sang impérial.

§. 18. De ce qui vient d'être dit, il appert:

1. Que tous les fils aînés de la branche aînée, pendant toute la durée de notre famille, seront regardés comme héritiers du trône, pour leurs prérogatives et leurs alimentations.

2. Tous les fils puînés de la branche aînée, comme fils d'un héritier du trône, seront traités comme fils d'empereur, et jouiront des droits accordés à ce degré.

3. Tous les descendans des puînés, au contraire, sont comptés d'après la proximité de leur père d'un empereur, et ainsi de suite.

§. 19. Les femmes descendant directement d'une ligne masculine, seront comptées, pour leurs grades, titres, pensions et dots, comme les mâles, c'est-à-dire que la fille du fils aîné de la branche aînée sera regardée comme fille d'un empereur; la fille du puîné de la même branche, comme petite-fille d'empereur; et ainsi de suite.

§. 20. Mais les descendans des filles seront absolument distingués de ceux qui sont issus d'une branche masculine de notre famille; et leur proximité d'un empereur n'entre pas en considération, lorsqu'il s'agit d'en fixer les titres, pensions et dots: ils n'ont droit qu'à ce qui appartenoit à leur père, et n'ont rien à réclamer de l'empire ni du département des apanages.

§. 21. Quoique, dans les articles précédens, nous ayons détaillé tout ce qui regarde les degrés des descen-

dans du sang impérial, espérant que par la sainte bénédiction de Dieu, notre maison impériale et toute notre branche s'augmenteront et fleuriront à jamais; et voulant empêcher que, dans la suite des tems, il ne s'élève dans les lignes directes et collatérales ni discorde ni erreur, par rapport à l'ancienneté et aux prérogatives d'un chacun, ni confusion dans les lignes mêmes, nous arrêtons et ordonnons ce qui suit: Aussitôt que dans une ligne masculine ou féminine de notre branche, il naîtra un fils ou une fille, soit dans l'empire, soit hors de ses limites, le père et la mère d'icelui, ou son plus proche parent, préviendront par écrit l'empereur du nom et du jour de naissance du nouveau né; et ceux qui se trouvent hors de l'empire, par l'intermédiaire des ministres ou chargés d'affaires russes de l'endroit ou du lieu le plus voisin. Aussitôt cette nouvelle reçue, l'empereur ordonnera d'inscrire le nom du nouveau né dans le livre généalogique, et donnera avis à ses parens ou proches qu'il est compté parmi les membres de la famille impériale; lequel avis lui servira de titre légal. On annoncera pareillement la mort de tous ceux de la famille impériale, pour qu'on puisse, moyennant tous ces avis, tenir dans les archives un registre généalogique exact et authentique de la maison impériale.

§. 22. En établissant ces règles pour notre famille, nous recommandons à chacun d'elle le plus profond respect, soumission et obéissance à la personne du monarque, comme chef de la maison et autocrate souverain et absolu.

§. 23. Dans tous les cas, l'empereur régnant sera regardé comme chef de toute la famille impériale; il en sera toujours le protecteur et le soutien; et lorsqu'un individu de la famille n'aura point fait, avant son décès, de dispositions pour sa postérité, l'empereur en prendra soin, et, indépendamment de sa protection générale, lui constituera un tuteur.

§. 24. Mais lorsqu'un défunt aura laissé un testament, confirmé pendant sa vie par le monarque, et par lequel il disposera de ses biens, savoir de son apanage et de ce qu'il aura acquis par héritage ou autrement; ce testament recevra sa pleine exécution: mais lorsqu'un tel testament n'aura pas été confirmé par l'empereur, les apanages et biens héréditaires, (et non ceux acquis par

quelque autre titre), seront regardés comme laissés *ab intestat*; et la succession sera reglée d'après les loix.

§. 25. Nous déclarons que le consentement du monarque à chaque mariage est absolument nécessaire, en conséquence, tout mariage contracté sans le consentement de l'empereur régnant ne peut être regardé comme légitime.

§. 26. La majorité des membres de la famille impériale des deux sexes est fixée à vingt ans; mais lorsqu'un individu sera marié plutôt, elle datera de l'époque de son mariage.

§. 27. Jusqu'à la majorité, chaque mineur est sous la direction d'un tuteur nommé par l'empereur. Aussitôt qu'il a atteint sa majorité, il peut se charger de l'administration de ses biens; mais, depuis ce moment jusqu'à l'âge de 25 ans, il est soumis à un curateur nommé par l'empereur, qui l'assistera de ses conseils, et sans le consentement et la signature duquel toute aliénation et engagement de ses biens immeubles lui sont interdits.

§. 28. Le *tuteur* donné à un mineur, en administre les affaires d'après ses propres lumières. Le *curateur* est le conseiller de celui qui a atteint la majorité: non-seulement il donne son avis dans tout ce qui regarde les affaires de celui auquel il est donné, mais il en confirme les dispositions qui, pour être légales, ne peuvent se passer de cette formalité.

§. 29. Lorsque la majorité d'un individu de notre sang sera formellement reconnue et déclarée, cet individu prêtera serment de fidélité en présence du monarque, tant à l'empereur et à la patrie, qu'à l'ordre de succession et à la présente constitution de notre famille, et le signera. Ce serment sera conservé dans les archives de l'empire, parmi les actes concernant la famille impériale.

SECTION III.

Des titres, rang, armes et livrées des personnes issues du sang impérial.

§. 30. Les titres dus à la famille impériale, sont:

1. *Héritier du trône, Zésaréwitsch, Grand-prince et Altesse impériale.*

Observation. Le titre de Zésaréwitsch appartient exclusivement à l'héritier présomptif du trône.

2. *Grand-prince et Altesse impériale.*
3. *Altesse et Prince du sang impérial.*

§. 31. Le titre d'*Héritier du trône*, *Zèsarèwitsch*, *Grand-prince*, et *Altesse impériale*, appartient au seul héritier déclaré du trône.

§. 32. Le titre de *Grand-prince*, *Grande-princesse* et *Altesse impériale*, est donné aux fils et filles, petits-enfans et arrière-petits-enfans des empereurs, et aux enfans des derniers.

§. 33. A commencer des petits-enfans d'un arrière-petit-fils, tous ceux issus du sang impérial, dans une ligne masculine, portent le titre d'*altesse*, *prince* ou *princesse du sang impérial.*

§. 34. Ceux qui descendent d'un empereur par une ligne féminine, obtiennent le titre de leur père.

§. 35. Nous n'ordonnons rien sur les titres de princes étrangers. Chacun d'eux peut, durant son séjour dans notre pays, porter celui qui lui appartient d'ailleurs.

§. 36. Dans les assemblées publiques et toutes autres occasions semblables, les grands-princes et grandes-princesses, et, après ceux-ci, les princes et princesses du sang impérial, auront le pas après l'empereur et l'impératrice: leur rang entre eux sera réglé d'après l'ancienneté des lignes, et, dans les lignes, d'après l'âge des individus.

§. 37. Des princes étrangers, mariés à des grandes-princesses ou princesses du sang impérial, prennent rang d'après leur grade; de manière que l'héritier d'un trône marche après celui qui porte le titre d'héritier du trône impérial. Celui qui porte le titre d'altesse royale se range avec toutes les altesses impériales; et les princes qui ont le titre d'altesse, se rangent avec tous les princes du sang impérial.

§. 38. Les grandes-princesses et princessses du sang impérial, mariées à des princes étrangers, conservent leurs rangs tels qu'ils leur sont dus par le droit de leur naissance: mais lorsqu'une princesse du sang impérial sera mariée à un prince qui porte le titre d'altesse royale, elle aura le rang de son époux, et se rangera, ainsi que lui, parmi les altesses impériales et grandes-princesses.

§. 39. Des princes étrangers, qui ne seront pas mariés à des princesses du sang impérial, auront le rang dû à

leur grade, et, quand ils seront au service, celui dû à leur rang.

§. 40. Les descendans mâles ou femelles d'une ligne féminine, ont le rang dû à leur père.

§. 41. Les armes de l'empire seront portées, avec tous leurs champs et marques, par l'héritier du trône et par toutes les altesses impériales; mais les simples princes et princesses du sang impérial ne pourront se servir des armes de Moscou.

§. 42. Des grandes-princesses et princesses du sang impérial, mariées à des princes étrangers, pourront joindre les armes de leur famille à celles de leurs époux; leurs descendans peuvent les conserver.

§. 43. Après avoir, de cette manière, déterminé les titres et armes dus à chaque prince de notre sang, nous croyons aussi nécessaire de faire quelques changemens dans les livrées, pour établir des distinctions. En conséquence, nous ordonnons ce qui suit:

1. La livrée de l'héritier du trône ne diffère en rien de celle du monarque.

2. Les fils et filles du monarque regnant, et toutes les altesses impériales, conserveront les galons et principales couleurs de la livrée impériale, avec les distinctions suivantes: a. les habits de leur officiers seront bleus de ciel, au lieu de rouge; b. leur livrée aura des paremens verts, au lieu de rouges; c. celle de la classe inférieure de leurs domestiques aura des paremens noirs, au lieu de verts.

3. Tous les autres princes et princesses du sang impérial, qui porte le titre d'altesse, peuvent se servir de la même livrée que celle qui est donnée à leurs pères.

§. 44. Les grandes-princesses et princesses du sang impérial, mariées à des princes étrangers qui portent le titre d'altesse, peuvent faire porter la livrée qui leur est accordée par la présente constitution; celles mariées à l'héritier d'un trône ou à des princes portant le titre d'altesse royale, prendront la livrée de leurs époux.

§. 45. Tous les descendans de grandes-princesses et princesses du sang impérial, prendront la livrée de leurs pères.

§. 46. Toutes les duairières qui ne se remarient pas, conservent les titres, rangs et livrées de leurs maris. Une impératrice-douairière a le rang ayant l'épouse de l'empereur regnant.

SECTION IV.

Mode d'après lequel les personnes issues du sang impérial jouiront de leurs biens, et règles pour leurs successions.

§. 47. Après avoir posé les règles qui concernent tout membre de notre famille, nous passons à l'alimentation qui leur est due d'après leurs grades. Avant tout, nous croyons nécessaire de déterminer de quels biens ou pensions ils jouiront, d'après quelle base ils en jouiront, et de quelle manière ces biens passeront à leurs héritiers. En conséquence nous fixons, 1°. à tous les descendans du sang impérial, d'une ligne masculine, une pension, depuis leur naissance jusqu'à leur majorité, et, depuis la majorité, leur compétence en argent ou apanages, pour toute leur vie; 2°. aux femmes, lors de leur mariage, leur dot une fois payée, de manière qu'elles n'aient plus ensuite rien à prétendre; 3°. aux douairières des grands-princes et princes du sang impérial une pension en argent, tant qu'elles restent dans l'empire, et le tiers seulement, si elles le quittent.

§. 48. Nous autorisons chacun et chacune d'acquérir par achat des biens-fonds, dont ils pourront librement disposer.

§. 49. Les immeubles de l'apanage étant destinés à former la succession de chaque ligne, nous croyons juste d'en défendre l'échange ou l'aliénation: quant aux autres biens-fonds acquis par les ancêtres et qui ont passé à leurs héritiers, chaque possesseur peut les aliéner ou échanger selon sa volonté.

§. 50. De ce qui vient d'être dit, il appert que les grands-princes ou princes du sang impérial peuvent posséder quatre sortes d'immeubles: 1°. immeubles reçus comme apanage; 2°. immeubles hérités comme apanages; 3°. autres immeubles hérités; 4°. acquêts.

§. 51. Le §. 49. borne la disposition des apanages: les loix générales règlent celle des immeubles non-apanages, dont le possesseur a hérité. Celles des acquêts est illimitée; mais les possesseurs sont soumis, pour ce qui regarde ces biens, aux loix générales de l'empire et aux tribunaux ordinaires.

§. 52. Lorsqu'un individu n'a pas disposé avant sa mort de ses acquêts, ils sont confondus avec les biens

héréditaires de la branche, et partagés d'après les loix générales.

§ 53. La successions dans les biens de la famille impériale, sera la même que celle qu'établissent les loix de notre empire.

§. 54. Les pensions ne sont pas un objet de la succession : après la mort des titulaires elles s'éteignent, et retombent à la caisse des apanages.

§. 55. La succession aux biens dans [illegible] ligne, a lieu d'après les loix ordinaires ; les biens [illegible]aires de la branche et les acquêts passent [illegible] héritiers, d'après les loix : mais les apanages [illegible] à la masse des apanages, après l'extinction de la ligne à laquelle ils avoient été accordés.

§. 56. L'autorisation accordée par [illegible]48 à tous les descendans du sang impérial de l'un [illegible] de l'autre sexe d'acquérir des biens immeubles, est étendue à tous les princes étrangers mariés à des grandes-princesses et princesses du sang impérial, et à leurs descendans, mais seulement pour le tems de leur séjour dans nos états ; de manière que, lorsqu'ils voudront s'en éloigner, ils ne pourront en emporter que les meubles et le capital qu'aura produit la vente des immeubles, qu'ils seront tenus de faire.

La même disposition s'étend à toutes les princesses étrangères mariées à des grands-princes ou princes du sang impérial, et qui, pour cause de veuvage ou autre, voudront quitter nos états. Elles seront obligées à vendre leurs biens héréditaires ou acquêts : les biens héréditaires seront vendus, d'après une estimation légale, à la ligne dont ces princesses les auront obtenus, ou, lorsque cette ligne refusera de s'en charger, au département des apanages, qui sera obligé d'en payer la valeur fixée par l'estimation ; elles pourront vendre à qui elles voudront leurs acquêts. Tous les princes étrangers qui épousent des grandes-princesses ou princesses du sang impérial, sont soumis à la même disposition, et obligés de l'observer dans toute sa force. Le département des apanages est spécialement chargé de veiller à l'observation de ce point.

§. 57. Ceux qui quittent nos états, sont soumis, conformément à l'oukas du 4 déc. 1755, à la retenue, au bénéfice de la caisse des revenus de l'empire, du dixième

des capitaux qu'ils emportent : dans ces capitaux sont compris, et le produit de la vente des immeubles, et ce qu'ils possèdent en argent comptant, lettres de change, ou autres obligations.

§. 58. Nous limittons à un million de roubles le capital qui peut être emporté par ceux de notre famille : dans cette somme ne sont cependant pas compris les bijoux et autres effets. Ce qui excède ce milion retombe à la famille qui reste dans le pays, ou, à son défaut, au département des apanages.

§. 59. Tous ceux de notre famille, qui, s'étant rendus dans les pays étrangers, ne rentrent pas au terme que l'empereur leur a fixé, ou n'en demandent pas une prolongation, seront regardés comme s'étant absentés pour toujours : les dispositions des §§. 56, 57, et 58, seront exécutées envers leurs posessions.

§. 60. La défense aux étrangers de posséder des immeubles dans notre empire, n'excepte pas les successions qui pourroient échoir à des grandes-princesses ou princesses du sang impérial, mariées en pays étrangers, ou à leurs descendans : cependant la famille à qui ces immeubles retombent, leur en payera la valeur, avec celle du mobilier; et, si elle s'y refuse, le département des apanages suivra les dispositions du §. 56.

§. 61. Lorsqu'il ne reste d'une ligne qu'une seule grande-princesse ou princesse du sang impérial, mariée à un prince étranger, et que, d'après les loix, la succession de tous les biens de cette ligne échoit à cette princesse, elle lui sera délivrée, pour en jouir pleinement, si cette princesse est établie dans nos états : mais si, après avoir accepté la succession, elle juge à propos de quitter sa patrie, elle remettra ses biens au département des apanages, qui, pendant sa vie, lui en payera le revenu, et après sa mort, réunira à la masse des apanages la partie de ces biens qui en provenoit originairement, et rendra les biens héréditaires aux collatéraux qui y auront droit d'après le §. 55. Les mêmes dispositions seront observé s envers une héritière qui a déjà quitté le pays au moment où une succession lui échoit.

§. 62. Par la raison que des princes étrangers mariés à des grandes-princesses ou princesses du sang impérial, et établis en pays étranger, ne peuvent posséder des biens immeubles, il doit aussi être établi, comme règle

générale, que, dans la dot que ces princesses obtiendront de la part de l'empire ou de leur père, on ne comprendra jamais des immeubles. L'acquisition de biens à titre d'achat leur est permise, ainsi qu'à tous ceux qui ont leur domicile dans notre empire : cependant nous nous référons à ce qui a été statué par le §. 56.

§. 63. Toute grande-princesse ou princesse du sang impérial, comme appartenante à l'empire et mariée par l'empereur à son époux, recevra sa dot de l'empire; elle lui sera payée de la somme dotale [illegible] question au §. 10. Son père lui fournira, suivant sa fortune, les effets, habits et bijoux, qu'on a coutume de donner aux filles au moment de leur établissement.

§. 64. Quoique, d'après cette constitution, une grande-princesse ou princesse du sang impérial reçoive une dot de la part de l'empire, cependant elle n'est pas exclue de la succession paternelle et maternelle; mais, quelque soit son état, elle l'obtient d'après les loix générales.

§. 65. Toute grande-princesse ou princesse du sang impérial, qui a reçu sa dot, n'a plus rien à exiger ni de l'empire ni des apanages.

§. 66. Lorsqu'il sera question de marier des grands-princes et princes du sang impérial, ou des grandes-princesses ou princesses du sang impérail, à des monarques, princes ou princesses étrangères, il sera avant tout entamé des négociations formelles sur toutes les conditions que, d'après les circonstances du moment, on jugera nécessaires; et le ministre du département des apanages est spécialement chargé d'y veiller en commun avec le chancelier des affaires étrangères.

§. 67. Si des circonstances imprévues exigoient des changemens, il faudroit, pour les assurer à l'avenir, fixer, dans l'établissement des grandes-princesses ou princesses du sang impérial, les règles principales suivantes:

1°. Que la dot d'une grande princesse ou princesse du sang impérial, mariée à l'étranger, soit à jamais assurée, et qu'elle en perçoive les revenus, sa vie durant.

2°. Que, si elle ne laisse pas d'enfans, cette dot soit restituée au département des apanages, et que son époux n'en obtienne que la portion fixée par nos loix.

3°. Que, comme veuve, elle obtienne, a. le douaire qui lui est dû d'après les loix du pays où elle aura été mariée; b. qu'il lui soit permis de rentrer dans sa patrie;

et c. qu'après son retour elle reçoive exactement ce qui lui est dû.

4°. Qu'on convienne d'avance dans quelle foi ses enfans seront élevés.

5°. Que lorsqu'un prince étranger, marié à une grande-princesse ou princesse du sang impérial, vient s'établir dans notre empire, tout ce qui concerne les successions et apanages s'observe d'après les loix de notre empire, tant que lui ou sa ligne restera dans nos états, et qu'il se soumette à nos constitutions et statuts, dans toute leur force.

§. 68. Après avoir ainsi assuré l'état de toute notre famille, en fixant les droits d'un chacun à l'égard de l'alimentation et de la succession, nous tournons notre attention vers les épouses et douarières des grands-princes et princes du sang impérial, estimant ce qui leur est dû d'après les liens légitimes qui les attachent à notre famille, et regardant comme un de nos premiers devoirs d'assurer leur sort, dans quelque situation qu'elles puissent se trouver. En conséquence, nous destinons à chaque épouse une pension sur le département des apanages; et à chaque douairière, outre la portion de la fortune de son mari que les loix lui accordent, les présens qu'il lui a faits, et ses propres acquêts, une pension viagère sur les revenus de l'apanage; et ordonnons qu'il en soit ainsi parmi tous nos descendans.

§. 69. Dans le cas où une douarière voudroit quitter nos états, il lui est permis de vendre à qui elle voudra les immeubles qu'elle aura acquis ou reçus en présent de son mari, en se conformant toutefois aux dispositions qui ont lieu pour ceux qui quittent l'empire. Elle remettra ses biens héréditaires à ses descendans, et, à défaut d'iceux, aux plus proches collatéraux de la ligne de son mari, contre le tiers de l'estimation de ces immeubles. Si toute la ligne de son mari est éteinte, elle remettra au département des apanages, qui lui en payera la somme due et le tiers de la pension qui lui aura été accordée.

§. 70. Lorsqu'une douarière convolera en secondes noces, on observera, à l'égard de ses biens, ce qui est prescrit par le §. 69, dans le cas où elle quitteroit le pays. Si elle y reste, elle en conserve la possession, mais perd toute prétention à une pension.

§. 71 Par cette déclaration de notre volonté relativement à l'alimentation de toute notre maison, et à l'assurance de ce qui a été déterminé pour un chacun, nous avons sans doute donné à chaque membre le droit d'exiger et de recevoir ce qui lui est dû : cependant nous enjoignons en même tems à chaque membre de notre famille de porter à la personne du monarque respect, obéissance et soumission, et lui commandons des sentimens pacifiques, pour que la tranquillité et l'harmonie soient maintenues dans notre famille. Le monarque, comme autocrate absolu, est en droit, dans le cas contraire, de leur enlever ce que nous avons fixé pour eux et de les traiter comme des fils rebelles à notre volonté et à la volonté de celui qui nous succédera.

Mais si, comme nous l'espérons fermement, chacun de notre famille, en témoignage de sa reconnoissance pour notre sollicitude, répond par sa conduite à nos vœux, et estime comme un vrai bien la présente constitution ; son exécution doit avoir lieu à perpétuité, de branche en branche, et elle doit être regardée comme une loi fondamentable de l'empire.

SECTION V.

Fixation de l'alimentation pour chaque personne issue du sang impérial.

§. 72. La section précédente contient les dispositions générales sur l'alimentation de chacun, d'après son âge et les circonstances où il peut se trouver, conformes aux deuxième et troisième sections, où la manière de calculer l'origine et le rang de la famille impérial a été établie. Nous allons, en conséquence de ces principes généraux, déterminer ce qui sera dû à chacun, et assignons nommément aux aînés de la branche aînée la même alimentation que recevra l'héritier du trône, parce que la succession leur est due à sa place. Chacun de leurs frères, c'est-à-dire chaque fils puîné, comme souche d'une ligne, sera mis dans la classe des fils d'empereur, à l'égard de son alimentation. Chacun de leurs descendans fera valoir, pour la fixation de ce qui lui est dû, sa proximité, ou celle de son père, de l'empereur dont il descendra directement.

§. 73. Dans toutes les maisons régnantes on a adopté deux règles différentes entre elles : la *première* à l'égard

de ceux qui, selon le droit de progéniture, doivent entrer à la place de l'héritier du trône; la *seconde* à l'égard de ceux qui à cause de leur éloignement de la primogéniture, n'ont aucun droit à la succession, tant que dure la ligne de l'ainé.

§. 74. En adoptant ces principes pour notre famille, nous croyons utile d'établir une différence dans les alimentations, et d'assigner celle des premiers sur la caisse de l'empire, et celle des autres sur les apanages et les revenus d'iceux. En conséqnence.

§. 75. Nous assignons sur la caisse de l'empire celle de l'impératrice, de l'héritier du trône, de chaque fils aîné de ce dernier, et de leurs épouses, ainsi que la dot de toutes les grandes-princesses ou princesse du sang impérial.

§. 76. Tous les autres grands-princes et princes du sang impérail, leurs épouses et enfans, ainsi que les grandes-princesses et princesses du sang impérial, chacun selon l'ordre établi pour lui, sont assignés sur les apanages et les revenus d'iceux.

§. 77. Aprés avoir distingué si les membres de notre famille doivent recevoir ce qui leur est dû, de la caisse de l'empire ou de celle des apanages, nous fixons.

Les paiemens de la caisse de l'empire.

I.

A l'*impératrice*, pendant le règne de son époux, 600, 000 roubles annuels, et l'entretien de sa maison.

Observation. Notre épouse reçoit annuellement un million, d'après notre disposition particulière; mais aussi lui devons-nous une reconnaissance particulière, pour, par ses conseils et son consentement à l'établissement d'un ordre de succession, nous avoir aidé à fonder à jamais le repos, la paix et le bien-être de l'empire, et par conséquent à assurer aussi le sort des branches de notre famille.

2. Comme douarière, elle conservera tous ses acquêts meubles ou immeubles, la pension fixée par les présentes, et l'entretien de sa maison, aussi long-tems qu'elle restera dans l'empire.

3. L'impératrice douarière, en restant dans nos états, dispose à son gré de tous ses biens meubles et immeubles. Si elle meurt, sans en avoir disposé, toutes sa fortune passe à ses filles et fils puînés. L'héritier du trône n'y a pas de droit.

4. Si l'impératrice décède avant son époux, on observera pour sa succession le même ordre; et son fils aîné, comme héritier du trône, n'y participe pas.

Lorsque l'impératrice quitte nos états, elle emporte toute sa fortune mobiliaire, après avoir donné ou vendu les immeubles à qui elle aura voulu : par tout où elle se fixera elle jouira de la moitié de sa pension.

II.

Pour l'alimentation des *enfans de l'empereur*, à chacun jusqu'à sa majorité, 100, 000 roubles par an.

III.

Pour l'alimentation de *l'héritier du trône*, outre l'entretien de sa maison, 500, 000 roubles par an.

IV.

1. A l'*épouse de l'héritier du trône*, pendant son mariage, 150, 000 roubles par an.

2. Si elle est douarière, une pension annuelle de 300, 000 roubles et l'entretien de sa maison, tant qu'elle demeurera dans nos états; et 150, 000 roubles par an, si elle les quitte, en observant tout ce qui est prescrit plus haut à l'égard de l'impératrice.

V.

Pour l'alimentation des *enfans de l'héritier du trône*, qui seront réputés enfans d'empereur ou devant l'être, jusqu'à leur majorité ou à leur mariage approuvé par le monarque, à chacun 50, 000 par an.

VI.

La *dot* de chaque grande-princesse ou princesse du sang impérial doit être fixée selon le degré de sa proximité de l'empereur dont elle descend en ligne directe, d'après les §§. 32 et 33. En conséquence, nous fixons

1. Aux filles et petites-filles, un million de roubles.
2. Aux arrière-petites-filles, ou filles d'arrière-petits-fils, 300, 000 roubles.
3. Aux petites-filles d'arrière-petits-fils, de l'empereur, et ainsi de suite, 100, 000 roubles à chacune.

§. 78. *De la caisse du département des apanages* nous fixons les payemens suivans :

I.

A chaque *fils d'empereur*, à l'exception de l'héritier du trône, dont la pension a été fixée plus haut, depuis sa majorité, 500, 000 roubles par an.

II.

A *leurs épouses*, durant la vie de l'epoux, 60,000 roubles par an, qui leur restent après le décès de ceux-ci, à condition qu'elles demeurent dans le pays : elles conserveront aussi la part des biens meubles et immeubles de leurs maris, que les loix leur adjugent, ainsi que tous leurs acquêts.

2. Lorsqu'une douairière quitte le pays, on observera à son égard les dispositions relatives aux veuves qui quittent nos états : elle recevra annuellement le tiers de sa pension.

3. Lorsqu'elle convole en secondes noces, elle perd son droit à la pension, et reçoit la portion, de ses biens assurée aux veuves qui quittent le pays, par les §§. 69 et 70.

III.

Aux *petits-fils d'empereur*, jusqu'à leur majorité ou mariage approuvé par l'empereur, à chacun 80,000 roubles, pour leur alimentation et éducation.

IV.

Aux *filles d'empereur*, depuis leur majorité jusqu'à leur mariage, 50,000 roubles par an.

V.

L'alimentation des *petits-fils d'empereur* jusqu'à leur majorité étant fixée plus haut, nous accordons à chacun, depuis sa majorité, 500, 000 roubles par an.

VI.

1. A *leurs épouses*, pendant le mariage, une pension de 60,000 roubles.

2. Aux douairières les mêmes 60,000 roubles, et la portion des biens meubles et immeubles de leurs maris, que les loix leur accordent.

3. Lorsqu'une telle douairière veut quitter le pays ou convoler en seconde noce, on observera ce qui a été prescrit plus haut pour les épouses des fils d'empereur.

VII.

Aux *arrière-petits-fils* d'empereur, jusqu'à leur majorité ou mariage approuvé par le monarque, à chacun 50,000 roubles par an, pour leur alimentation et éducation.

VIII.

Aux *petites-filles* d'empereur, depuis leur majorité jusqu'à leur mariage, 150,000 roubles par an.

IX.

Les *arrière-petits-fils* d'empereur obtiennent, depuis leur majorité, un apanage en villages d'un revenu de 300,000 roubles, et une pension annuelle de 150,000 roubles.

X.

1. Aux *épouses* des arrière-petits-fils [illegible] du jour de leur mariage, et [illegible] une pension annuelle de 30,000 roubles [illegible] de veuvage, la portion des biens [illegible] est due suivant les loix.

2. Lorsqu'elles veulent quitter [illegible] en secondes noces, on observera [illegible] plus haut aux §§. 69 et 70, pour [illegible] ou se remarient.

XI.

Nous ne fixons rien aux *fils d'arrière-petits-fils* d'empereur, pour leur alimentation et éducation jusqu'à leur majorité, leurs peres recevant un apanage en villages, moyennant lequel ils sont obligés d'élever [illegible] et de les entretenir de tout ce dont ils ont besoin jusqu'à leur majorité.

XII.

Aux *arrière-petites-filles* d'empereur, depuis leur majorité jusqu'à leur mariage, 30,000 roubles par an.

XIII.

Les *fils d'arrière-petits-fils d'empereur*, étant nés de grands-princes qui ont obtenu des apanages en villages, ne reçoivent rien jusqu'à leur majorité; depuis celle-ci, ils reçoivent une pension annuelle de 100,000 roubles.

XIV.

1. A *leurs épouses*, à compter du jour de leur mariage, une pension viagère de 15,000 roubles, et en outre, en cas de veuvage, ce qui leur revient, d'après les loix, des biens de leur maris.

2. Si la veuve quitte le pays, ou qu'elle convole en secondes noces, on observera, à l'égard de ses biens et pension, ce qui a été prescrit plus haut pour ces deux cas.

XV.

Conformément à ce qui a été dit plus haut sur les enfans des arrière-petits-fils, rien n'est fixé pour les *petits-enfans des arrière-petits-fils*, jusqu'à leur majorité.

XVI.

Les *petites-filles des arrière-petits-fils d'empereur* reçoivent, depuis leur majorité jusqu'à leur mariage, une pension annuelle de 20,000 roubles.

XVII.

Tous les descendans d'empereur, plus éloignés que les fils d'arrière-petits-fils, ont le titre des princes du sang impérial, et reçoivent depuis leur majorité, outre leur portion légale des biens de leurs pères, une pension de 5e,000 roubles.

XVIII.

1. Aux épouses des princes du sang impérial, depuis le jour de leur mariage, une pension viagère de 10,000 roubles.

2. Lorsqu'elles quittent le pays, comme douairières, ou convolent en secondes noces, on observera, à l'égard de leurs biens et pension, ce qui a été prescrit plus haut pour les veuves des grands-ducs qui quittent ou se remarient.

XIX.

Toutes les princesses plus éloigées que les filles d'arrière-petits-fils, auront le titre de princesses du sang impérial, et obtiendront, depuis leur majorité jusqu'à leur mariage, une pension annuelle de 10,000 roubles.

§. 79. Tout ce qui a été ordonné dans ces dispositions sur l'alimentation de notre famille, s'entend seulement de ceux qui sont provenus d'un mariage légitime, approuvé par l'empereur régnant : tous les autres n'y ont aucune part, et n'ont absolument rien à prétendre.

En terminant la présente constitution de notre famille, dans l'établissement de laquelle nous avons porté, autant que la prudence humaine le permet, tous nos soins et un désir ardent d'arranger tout pour le mieux, nous la confions à la main du Tout-puissant, et nous recommandons à sa divine providence et à sa sainte protection, nous, toute notre maison, notre empire, et tous nos sujets.

Nous espérons avec confiance que tous nos successeurs non-seulement ne supprimeront pas cette disposition utile, mais au contraire la maintiendront de tout leur pouvoir (1).

L'original est signé par S. M. I. *Signé :* PAUL.

Et sur chaque feuillet : *ALEXANDRE COMTE BESBORODKO.*

A Moscou, de l'imprimerie du Sénat, le 5 avril 1797.

(1) On voit par cette conclusion que cette constitution se termine avec le §. 79 : en effet les trois sections suivantes, indi-

XIII. *

Manifeste relatif à une nouvelle monnoie, d'un titre plus fort.

Nous, par la grace de Dieu, PAUL I, etc. etc. *Savoir faisons à tous et à un chacun:* par notre ukas du 20 janvier 1797, nous avions déjà annoncé notre intention de faire frapper la monnoie russe en argent au titre de 83 un tiers, au lieu de 72, comme par le passé. Maintenant nous confirmons ce titre à nos cours de monnoie, pour s'y conformer en frappant la monnoie d'argent; nous fixons la valeur intrinsèque d'un rouble à 36 un demi stuvres, et ordonnons de frapper dix-neuf roubles, soixante quinze kopeks, de la livre d'argent allié; les autres pièces d'argent, comme demi-roubles, quarts de roubles, pièces de dix et de cinq kopeks, seront frappées dans la même proportion. En conséquence, il est défendu aux maîtres des mines d'argent de le travailler à un titre inférieur à celui de 84, sous la peine prononcée par les loix en cas de contravention. Les pièces d'or, savoir les ducats de cinq roubles, seront frappés au titre de 94 deux tiers, au lieu de 84, et la livre alliée à soixante-sept ducats, un rouble, cinquante-neuf kopeks et une fraction. Les pièces d'argent seront frappées, comme par le passé, savoir, seize roubles du poud. Et pour que ces dispositions ne soient ignorées de personne, on ajoute les dessins des monnoies d'or, d'argent et de cuivre susdites. Donné à Gatschina, le 5 octobre 1797.

Signé: PAUL.

A St. Pétersbourg, de l'imprimerie du Sénat, le 5 oct. 1797.

quées dans l'introduction, ne sont que réglémentaires. Quoiqu'il soit intéressant de voir tous les détails dans lesquels la sollicitude de l'empereur le fait entrer, nous ne croyons pas les devoir insérer ici. On y trouve, entre autres, un plan d'économie rurale tout entier pour l'administration des apanages, ainsi que des réglemens de police pour les terres y comprises, dans lesquels on n'a oublié ni l'obligation d'envoyer les enfans à l'école, ni les précautions contre les incendies, ni la propreté des rues, ni la politesse envers les étrangers, etc. Ces trois sections comprennent encore 129 §§., formant ensemble plus de cinquante pages imprimées in-4°.

* *Ordonnances de Paul I*, vol. II, p. 236.

FIN.

00037085

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 26 June, 2018